

U d'/of OTTAWA



39003002558004



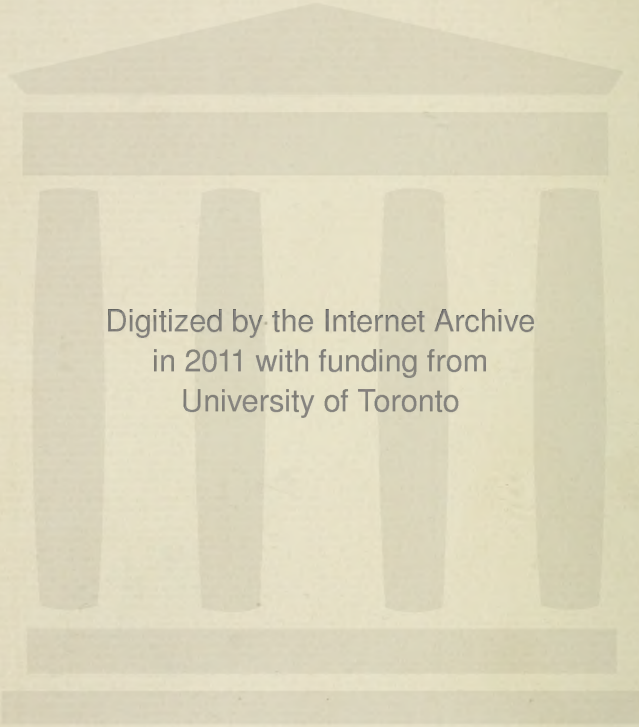




387 315

CE

Mg



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Rivarol

LITTÉRATURE : UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE ;
VOLTAIRE ET FONTENELLE ; PETIT ALMANACH DE NOS GRANDS HOMMES ;
MADAME DE STAEL ; LE GÉNIE ET LE TALENT.
POLITIQUE : JOURNAL POLITIQUE NATIONAL ;
ACTES DES APOTRES ; PETIT DICTIONNAIRE DE LA RÉVOLUTION.
PHILOSOPHIE : LETTRES A M. NECKER ;
DISCOURS PRÉLIMINAIRE A UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE
FRANÇAISE. — FRAGMENTS ET PENSÉES LITTÉRAIRES, POLITIQUES
ET PHILOSOPHIQUES.
LETTRES. — RIVAROLIANA. — APPENDICE : DOCUMENTS ;
BIBLIOGRAPHIE.

AVEC UNE NOTICE ET UN PORTRAIT



PARIS
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMVI

REVUE DE LA LITTÉRATURE

PAR M. DE LAUNAY

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RIVAROL

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

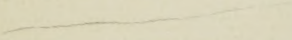
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



A LA MÊME LIBRAIRIE

DANS LA « COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES »

- RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un
portrait. 1 vol.
GÉRARD DE Nerval, avec une notice et un portrait. 1 vol.
CHAMFORT, avec une notice et un portrait. 1 vol.

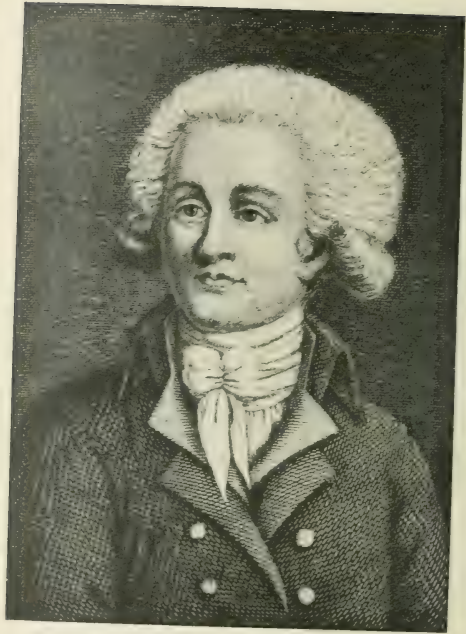
Opuscules de Rivarol

Reproduits sur les éditions originales

- I. — *Lettre critique sur le Poème des Jardins, suivie du Chou
et du Navet* (1782).
Tirage restreint. 1 fr. 50
25 ex. sur papier jonquille. 3 fr.

Sous Presse

- II. — *Lettre à M. le Président de *** sur le Globe aérostatique,
etc.* (1783).
III. — *Le songe d'Athalie, par M. G. R. I. M... de la R. E.
Y. N... (1787), avec le Désaveu et le Vrai Désaveu, etc.*



Rivarol

LITTÉRATURE : UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE ;

VOLTAIRE ET FONTENELLE ;

PETIT ALMANACH DE NOS GRANDS HOMMES ;

MADAME DE STAEL ;

LE GÉNIE ET LE TALENT.

POLITIQUE : JOURNAL POLITIQUE NATIONAL ;

ACTES DES APOTRES ; PETIT DICTIONNAIRE

DE LA RÉVOLUTION.

PHILOSOPHIE : LETTRES A M. NECKER ;

DISCOURS PRÉLIMINAIRE A UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE
FRANÇAISE. — FRAGMENTS ET PENSÉES LITTÉRAIRES, POLITIQUES

ET PHILOSOPHIQUES.

LETTRES, — RIVAROLIANA. — APPENDICE : DOCUMENTS ;

BIBLIOGRAPHIE.

AVEC UNE NOTICE ET UN PORTRAIT



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMVI



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Sept exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse
de 1 à 7.*

EXEMPLAIRE N° 3

PQ
2.02.7
R35A6
1906

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.

RIVAROL

Rivarol est à la fois très connu et très inconnu : très connu comme homme d'esprit, très inconnu comme écrivain, philosophe, homme politique. C'est que sa carrière a été coupée en deux par la Révolution. Quand les temps calmes furent revenus, il était mort et la première partie de son œuvre fut oubliée, tandis que la seconde, qu'il n'était plus là pour défendre, demeurait pour ainsi dire inédite, perdue en un gros in-quarto imprimé à Hambourg.

Ces deux tronçons du beau serpent ne se sont pas encore rejoints dans l'esprit des hommes. Pour la plupart Rivarol est demeuré un brillant causeur qui rivalisait avec Chamfort ; pour quelques autres, qui ne voient que le Rivarol de la Révolution, c'est un politique éloquent et clairvoyant, une sorte de Mallet du Pan.

Rivarol, à la vérité, fut un critique, et, comme tel, il critiqua successivement les œuvres, les hommes et les idées qui passionnaient l'opinion.

Né en 1753, il vint à Paris, vers l'âge de vingt ans, mena d'abord la vie obscure d'un jeune homme pauvre. Son esprit, ses manières agréables, la grâce de son visage lui valurent bientôt des relations et dans le monde des lettres et dans celui des salons. Il connut Voltaire, Buffon, d'Alembert, puis tous ceux qui succédaient à ces grands hommes dans l'estime publique ; il trouva même qu'ils y prenaient trop de place, et cela éveilla son esprit critique. Jamais il ne consentit à être la dupe d'un La Harpe, d'un Thomas, d'un Le Brun, d'un Garat. Il poussa même cette défiance un peu loin, et on peut lui reprocher d'avoir méconnu Beaumarchais et madame de Staël : mais ses réserves n'étaient pas toutes d'ordre littéraire.

Le premier écrit de Rivarol est une *Lettre critique sur le poème des Jardins*, qui venait de paraître ; Grimm y trouva beaucoup de méchanceté et beaucoup de vérité. En somme, sous une forme un peu gauche, c'était, formulée sur l'heure, l'opinion de la postérité : l'abbé Delille y reçoit le premier des coups sous lesquels devait, à la longue, il est vrai, succomber sa gloire factice.

Rivarol allait donner à la sienne une base assez durable avec son *Discours sur l'Universalité de la langue française*, morceau écrit pour l'Académie de Berlin, qui le couronna. Ce discours, dont les parties historique et philologique ont nécessairement beaucoup vieilli, apparaît encore tel qu'une œuvre maîtresse et

qu'on ne lit pas sans un grand plaisir littéraire. Par bonheur, celui qui faisait un si juste éloge de la langue française écrivait lui-même dans un style d'une belle originalité; nous en sommes plus satisfaits qu'on ne le fut de son temps: le goût, en 1785, était bien gâté.

Dans le même temps, il collaborait au *Mercur de France*, lançait de temps en temps quelque brochure amusante, quelques-unes de ces parodies où il excellait : *Le Chou et le Navet* (encore contre l'abbé); le *Songe d'Athalie*, pour ridiculiser M^{me} de Genlis, Grimod de la Reynière, La Harpe, Garat, et bien d'autres; le *Récit du portier du sieur Caron de Beaumarchais*, plaisanterie difficile à comprendre aujourd'hui. Tout cela lui avait déjà fait bien des ennemis, comme on peut le croire. Cependant, « ennuyé de leur petit nombre, dira plus tard une de ses victimes, Flins des Oliviers, il attaqua tout le peuple littéraire à la fois ». Ce fut dans le *Petit Almanach de nos grands hommes pour l'année 1788*.

Tout le monde faisait des vers. Jamais on ne vit d'époque plus poétique. La France, inactive, se répandait en odes et en bouquets, en stances, en énigmes et en chansons. Rivarol résolut de faire le dénombrement de tous ces « grands hommes », qui se prenaient vraiment au sérieux et qui commençaient à duper le public. Il ne faut pas s'y tromper, cet *Almanach*, sous sa figure de plaisanterie, est une œuvre de bonne critique, de celles qui remettent à

leur place hommes et œuvres, une de ces opérations dont la cruauté indispensable a presque toujours d'heureuses suites.

La Révolution, qui vint l'année suivante, montre d'ailleurs que, sous sa dédaigneuse ironie, Rivarol cachait un esprit d'une logique et d'une pénétration rares. Il avait déjà fait ses preuves d'excellent écrivain dans sa traduction de l'*Enfer* de Dante, d'excellent philosophe dans ses Lettres à M. Necker, à propos de son livre sur l'*Importance des idées religieuses*, il allait, dans le *Journal Politique National*, cumuler ces deux talents, auquel un troisième s'ajoutait : le talent de la critique politique. Au milieu de l'agitation universelle, il garde son sang-froid ; parmi les utopistes et les métaphysiciens, il garde sa raison pratique. Disciple de Montesquieu, il est le premier écrivain français qui ait appliqué à l'histoire contemporaine la méthode de l'*Esprit des Lois*. C'est un réaliste ; c'est un physicien.

On dira qu'il s'est trompé et que la France s'est parfaitement tirée de l'anarchie où il la croyait engagée pour très longtemps. Cela n'est pas certain ; car l'anarchie politique n'a été vaincue que par le plus terrible et le plus positif des physiciens : Napoléon.

Mais laissons l'appréciation des événements politiques. Quelle que soit l'opinion que l'on professe, on admirera dans Rivarol, avec la richesse du style, la richesse de la pensée. Mettons-nous en face de son

récit des Journées d'octobre comme devant un récit de l'histoire romaine et nous ne pourrions nous défendre au moins d'une profonde émotion esthétique.

Ces pages où des contemporains retrouvaient le génie de Tacite n'absorbaient pas Rivarol au point de lui faire oublier qu'il avait de l'esprit. Il entremêlait ses graves *Résumés* d'histoire, de petits articles des plus piquants et des plus élégants ; mais quand il voulait être tout à fait à son aise, il s'adressait aux *Actes des Apôtres*. Dans ce long et amusant pamphlet politique, cinq ou six morceaux appartiennent évidemment à Rivarol, et ce sont les meilleurs de la collection. Il n'a presque jamais rien signé, mais jamais écrivain n'eut moins besoin de cette déclaration de propriété. Après cent et quinze ans, dans ce fouillis des *Actes*, on met la main sur le Rivarol avec une parfaite certitude. La seule cause d'erreur, c'est qu'il fut imité de toutes parts avec frénésie : Champcenetz, s'il n'était si jovial, pourrait parfois faire illusion. On a cru voir la main de Champcenetz dans certains articles du *Petit Almanach* ; peut-être la pourrait-on voir aussi, ou celle de tels autres, dans tels passages de *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* : ce petit livre reste bien, comme le premier, l'œuvre de Rivarol, l'écrit d'un homme doué à la fois de beaucoup de bon sens et de beaucoup d'esprit. Les deux ouvrages, le littéraire et le politique, semblent, en bien des parties, rédigés de la semaine dernière :

on y trouverait, si on était méchant, toutes sortes d'allusions à la littérature d'aujourd'hui, à la époque d'aujourd'hui.

Avant de quitter la France, où sa position était venue critique, Rivarol essaya de donner à Louis 2 quelques conseils aussi sages que modérés : on retrouva dans l'armoire de fer. En juin 1792, il partit pour Bruxelles, puis Londres, puis Hambourg, en 1797, puis Berlin, où il devait mourir, en 1801.

Son séjour à Hambourg fut très fécond. C'est ce qu'il écrivit ce *Discours préliminaire à un dictionnaire de la langue française*, qui est un traité presque complet de philosophie. Encore n'est-ce qu'une première partie ! Œuvre un peu confuse, ce *Discours préliminaire* contient des chapitres admirables. Celui *Animaux*, que l'on trouvera plus loin, est un chef-d'œuvre de raisonnement et de science. Rivarol aime les sciences ; il était très instruit, s'intéressait à toutes les sciences ; il était très instruit, s'intéressait à toutes les sciences ; Malheureusement, toutes ses idées sortaient à la fois l'une entraînant l'autre. Il ne manque de rien, ni de faits, ni de style, d'esprit encore moins, s'il est possible ; il manque un peu de talent de coordination. On ne peut pas cependant dire de lui ce qu'il a dit Lauraguais : « Ses idées sont dans sa tête comme carreaux de vitres en caisse : claires chacune à part, obscures ensemble. » Rivarol n'est jamais obscur ; il est parfois un peu trop éblouissant.

De Voltaire à Chateaubriand, et parallèlement

son ennemie, M^{me} de Staël, Rivarol est le meilleur écrivain français. On pourrait le définir un Chateaubriand voltairien, si l'on ne songeait qu'au *Discours préliminaire*, car il défend dans cet écrit à peu près les mêmes idées philosophiques que Chateaubriand, et parfois celles de De Maistre; mais il est absolument incrédule. Il sait que toutes les religions sont vraies, c'est-à-dire fausses; aussi veut-il qu'on les apprécie non d'après leur vérité, mais d'après leur utilité. Ceux qui sont venus après lui sont tombés dans leur propre piège; et, à force de dire que la religion était utile, ont fini par la croire vraie; Rivarol est resté ferme jusqu'à la fin: voyez le *Dialogue entre un roi et un fondateur de religion*.

On espère que le présent volume donnera une idée assez exacte des diverses formes du talent de Rivarol. En plusieurs parties: il peut passer pour inédit: jamais par exemple on n'avait réimprimé ni ses articles des *Actes des Apôtres*, ni son *Petit dictionnaire*; les *Lettres*, éparses en quatre ou cinq ouvrages documentaires, sont réunies pour la première fois. La plupart des autres chapitres n'avaient pas revu le jour depuis les *Œuvres complètes* (et qui ne le sont pas) de 1808. Il ne tient qu'au public d'ailleurs que les œuvres réellement complètes de Rivarol puissent voir le jour. S'il est de notre avis, s'il pense que Rivarol est, en même temps qu'un penseur original et un critique très sûr, l'un des plus agréables et des plus spi-

rituels et des plus curieux écrivains français, il saura bien réclamer qu'on le lui donne tout entier.

Pour donner un commencement de satisfaction aux curiosités que ces *Plus belles pages* ne satisferaient pas encore entièrement, on a fait imprimer à part quelques-uns des opuscules de Rivarol. La place a manqué pour les donner complets et il était impossible de les mutiler, alors que d'autres écrits supportent cette opération sans faiblir.

Relatant la manière dont le *Petit Almanach* « a été composé et imprimé tout ensemble », Rivarol ajoute, en raillant : « La postérité apprendra tous ces détails avec le plus vif intérêt. » Le moment du « vif intérêt » est enfin venu, ou plutôt revenu, pour Rivarol, et la postérité va le lire avec autant de plaisir que ses contemporains.

LIVRE PREMIER
LITTÉRATURE

DE L'UNIVERSALITÉ
DE LA LANGUE FRANÇAISE

SUJET PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN, EN 1783.

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ?
Pourquoi mérite-elle cette prérogative ?
Est-il à présumer qu'elle la conserve ?

Une telle question proposée sur la langue latine aurait été l'orgueil des Romains, et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques : jamais en effet pareil homme ne fut rendu à un peuple plus poli, par une nation plus irritée.

Ce temps semble être venu de dire le *monde français*, comme autrefois le *monde romain* ; et la philosophie, lassée de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle, que cet orgueilleux et paisible empire des lettres qui s'étend sur la destinée des peuples, et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre !

C'est ainsi que cette honorable universalité de la langue française, si longtemps méconnue et si hautement avouée dans notre Europe,

offre pourtant un grand problème : elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois, que, pour les démêler, il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitants, et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir, pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

Quand les Romains conquièrent les Gaules, leur séjour et leurs lois y donnèrent d'abord la prééminence à la langue latine ; et quand les Francs leur succédèrent, la religion chrétienne, qui jetait ses fondements dans ceux de la monarchie, confirma cette prééminence. On parla latin à la cour, dans les cloîtres, dans les tribunaux et dans les écoles ; mais les jargons que parlait le peuple corrompirent un peu cette latinité, et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange naquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L'un d'eux devait un jour être la langue française.

Il serait difficile d'assigner le moment où ces différents dialectes se dégagèrent du celte, du latin et de l'allemand ; on voit seulement qu'ils ont dû se disputer la souveraineté dans un royaume que le système féodal avait divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche, il suffira de dire que la France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le *Picard* et le *Provençal*. Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre, et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poèmes du temps. Du côté du midi florissaient les *Troubadours*, et du côté du nord les *Trouveurs*. Ces deux mots, qui au fond n'en sont qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues.

Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il aurait donné au français l'éclat de l'espagnol et de l'italien ; mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put soutenir la concurrence du nord, et l'influence du patois picard s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominant aujourd'hui dans la langue française.

Mais, quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation, et que, dès l'an 1260, un auteur italien (1) lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l'église, l'université et les parlements la repoussèrent encore, et ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dûs à une langue légitime.

A cette époque, la renaissance des lettres, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'invention de la poudre et de l'imprimerie, ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brillaient se sont tout à coup obscurcis; et d'autres, sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du nord au midi un nouveau schisme a déchiré l'église, un commerce immense a jeté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance que l'histoire n'a rien à lui comparer; le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

Ce choix ne pouvait donc tomber sur l'allemand; car, vers la fin du quinzième siècle et dans tout le cours du seizième, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même? C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement; ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fût proportionné, et dans tous les temps cette ombre du trône des Césars, qu'on affectait de montrer aux nations, ne fut, en effet, qu'une ombre. Or on ne saurait croire combien une langue emprunte d'éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et lorsque enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, a pu faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la

langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit rejaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole.

A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Empire, on peut en ajouter d'autres fondés sur la nature même de la langue allemande; elle est trop riche et trop dure à la fois. N'ayant aucun rapport avec les langues anciennes, elle fut pour l'Europe une langue-mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du latin et du grec. En effet, un Allemand qui apprend la langue française ne fait, pour ainsi dire, qu'y descendre, conduit par la langue latine; mais rien ne peut nous faire remonter du français à l'allemand: il aurait fallu se créer pour lui une nouvelle mémoire, et sa littérature, il y a un siècle, ne valait pas un tel effort. D'ailleurs, sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du midi; et les imprimeurs allemands, fidèles à l'écriture gothique, rebutèrent des yeux accoutumés aux caractères romains.

On peut donc établir pour règle générale que, si l'homme du nord est appelé à l'étude des langues méridionales, il faut de longues guerres dans l'empire pour faire surmonter aux peuples du midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre humain est comme un fleuve qui coule du nord au midi; rien ne peut le faire rebrousser contre sa source; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie, que pour le reste de l'Europe. Ajoutez que l'Allemagne a presque autant de dialectes que de capitales, ce qui fait que ses écrivains s'accusent réciproquement de patavinité. On dit, il est vrai, que les plus distingués d'entre eux ont fini par s'accorder sur un choix de mots et de tournures, qui met déjà leur langue à l'abri de cette accusation, mais qui le met aussi hors de la portée du peuple dans toute la Germanie.

Il reste à savoir jusqu'à quel point la révolution qui s'opère aujourd'hui dans la littérature des Germains influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer que cette révolution s'est faite un peu tard, et que leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poèmes tirés de la Bible où tout respire un air patriarcal, et qui annoncent des mœurs admirables, n'auront de charmes

que pour une nation simple et sédentaire, presque sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L'Allemagne offrira long-temps le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie. D'où il suit que l'accueil extraordinaire que ces princes et leurs académies ont fait à un idiome étranger, est un obstacle de plus qu'ils opposent à leur langue, et comme une exclusion qu'ils lui donnent.

La monarchie espagnole pouvait, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or de l'Amérique, puissante dans l'empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François I^{er} lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu'un éclair. Charles-Quint ne put laisser à son fils la couronne impériale, et ce fils perdit la moitié des Pays-Bas. Bientôt l'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique blessèrent l'Etat dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi, quand ce colosse fut frappé par Richelieu, ne put-il résister à la France, qui s'était comme rajeunie dans les guerres civiles ; ses armées plièrent de tous côtés, sa réputation s'éclipsa. Peut-être, malgré ses pertes, sa décadence eût été moins prompte en Europe, si sa littérature avait pu alimenter l'avidité curieuse des esprits qui se réveillait de toutes parts ; mais le castillan, substitué partout au patois catalan, comme notre picard l'avait été au provençal, le castillan, dis-je, n'avait point cette galanterie moresque dont l'Europe fut quelque temps charmée, et le génie national était devenu plus sombre. Il est vrai que la folie des chevaliers errants nous valut le *Don Quichotte*, et que l'Espagne acquit un théâtre ; il est vrai qu'on parlait espagnol dans les cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples et de Milan ; que cette langue circulait en France, avec l'or de Philippe, du temps de la ligue, et que le mariage de Louis XIII avec une princesse espagnole maintint si bien sa faveur que les courtisans la parlaient, et que les gens de lettres empruntèrent la plupart de leurs pièces au théâtre de Madrid ; mais le génie de Cervantes et celui de Lope de Vega ne suffirent pas long-temps à nos besoins.

Le premier, d'abord traduit, ne perdit point à l'être ; le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s'aperçut donc que la magnificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle. L'Espagne, n'ayant que le signe de la richesse, paya ceux qui commerçaient pour elle, sans songer qu'il faut toujours les payer davantage. Grave, peu communicative, subjuguée par des prêtres, elle fut pour l'Europe ce qu'était autrefois la mystérieuse Égypte, dédaignant des voisins qu'elle enrichissait, et s'enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux.

On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas ; aussi l'Espagne est elle, de tous les royaumes, celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes lorsqu'il est une fois dépeuplé.

Mais, en supposant que l'Espagne eût conservé sa prépondérance politique, il n'est pas démontré que sa langue fût devenue la langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parlait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour des jours de solennité et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et il semble que le commerce de l'homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu'en tout autre idiome. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu'étant le fruit de l'expérience de tous les peuples, et le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l'espagnol leur prête encore une tournure plus sententieuse ; mais les proverbes ne quittent pas les lèvres du petit peuple. Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole, qui l'ont exclue à la fois de l'universalité.

Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe ? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son empire et à ses lois. Aux Césars qu'elle

n'avait plus avaient succédé les pontifes, et la religion lui rendait constamment les états que lui arrachait le sort des armes. Les seules routes praticables en Europe conduisaient à Rome; elle seule attirait les vœux et l'argent de tous les peuples, parce qu'au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'Occident, il y eut toujours, dans cette capitale, une masse de lumières; et quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se révéilla la première à leur approche, et fut une seconde fois la Grande-Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ces titres elle n'ait pas ajouté l'empire du langage?

C'est que dans tous les temps les papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin; c'est que, pendant vingt siècles, cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monuments de l'Italie, et que le toscan fut toujours appelé la *langue vulgaire*. Aussi, quand le Dante entreprit d'illustrer ses malheurs et ses vengeances, hésita-t-il long-temps entre le toscan et le latin. Il voyait que sa langue n'avait pas, même dans le midi de l'Europe, l'éclat et la vogue du provençal; et il pensait, avec son siècle, que l'immortalité était exclusivement attachée à la langue latine. Pétrarque et Boccace eurent les mêmes craintes; et, comme le Dante, ils ne purent résister à la tentation d'écrire la plupart de leurs ouvrages en latin. Il est arrivé pourtant le contraire de ce qu'ils espéraient; c'est dans leur langue maternelle que leur nom vit encore; leurs œuvres latines sont dans l'oubli. Il est même à présumer que, sans les sublimes conceptions de ces trois grands hommes, le patois des Troubadours aurait disputé le pas à la langue italienne, au milieu même de la cour pontificale établie en Provence.

Quoi qu'il en soit, les poèmes du Dante et de Pétrarque, brillants de beautés antiques et modernes, ayant fixé l'admiration de l'Europe, la langue toscane acquit de l'empire. A cette époque, le commerce de l'ancien monde passait tout entier par les mains de l'Italie: Pise, Florence, et surtout Venise et Gênes, étaient les seules villes opulentes de l'Europe. C'est d'elles qu'il fallut, au temps des croisades, emprunter des vaisseaux pour passer en Asie, et c'est d'elles que les barons français, anglais et allemands, tiraient le

peu de luxe qu'ils avaient. La langue toscane régna sur toute la Méditerranée. Enfin, le beau siècle des Médicis arriva. Machiavel débrouilla le chaos de la politique, et Galilée sema les germes de cette philosophie, qui n'a porté des fruits que pour la France et le nord de l'Europe. La sculpture et la peinture prodiguaient leurs miracles, et l'architecture marchait d'un pas égal. Rome se décora de chefs-d'œuvre sans nombre, et l'Arioste et le Tasse portèrent bientôt la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans des poèmes qui seront toujours les premiers monuments de l'Italie et le charme de tous les hommes. Qui pouvait donc arrêter la domination d'une telle langue ?

D'abord, une cause tirée de l'ordre même des événements : cette maturité trop précocce. L'Espagne, toute politique et guerrière, parut ignorer l'existence du Tasse et de l'Arioste : l'Angleterre, théologique et barbare, n'avait pas un livre, et la France se débattait dans les horreurs de la Ligue. On dirait que l'Europe n'était pas prête, et qu'elle n'avait pas encore senti le besoin d'une langue universelle.

Une foule d'autres causes se présente. Quand la Grèce était un monde, dit fort bien Montesquieu, ses plus petites villes étaient des nations : mais ceci ne put jamais s'appliquer à l'Italie dans le même sens. La Grèce donna des lois aux barbares qui l'environnaient : et l'Italie, qui ne sut pas, à son exemple, se former en république fédérative, fut tour à tour envahie par les Allemands, par les Espagnols et par les Français. Son heureuse position et sa marine auraient pu la soutenir et l'enrichir ; mais, dès qu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, l'Océan reprit ses droits, et le commerce des Indes ayant passé tout entier aux Portugais, l'Italie ne se trouva plus que dans un coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il lui restait sa langue et ses chefs-d'œuvre : mais, par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en Italie, au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière fut celui d'un cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore : de sorte que, si l'Italie avait conduit la France, il fallut ensuite que la France ramenât l'Italie.

Cependant l'éclat du nom français augmentait ; l'Angleterre se mettait sur les rangs, et l'Italie se dégradait de plus

en plus. On sentit généralement qu'un pays, qui ne fournissait plus que des baladins à l'Europe, ne donnerait jamais assez de considération à sa langue. On observa que l'Italie, n'ayant pu, comme la Grèce, ennoblir ses différents dialectes, elle s'en était trop occupée. A cet égard, la France paraît plus heureuse : les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin, le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose : mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'âpreté, ou, pour mieux dire, moins de mignardise que la prose. Les lois de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poète à tronquer les mots, et par ces syncopes fréquentes, il s'est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur ; son éclat est monotone ; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse : ce qui peut venir de ce que chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin, il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvénients de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est tout usuelle : la poésie n'est qu'un objet de luxe.

Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse ne sera jamais sans honneurs. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des lan-

gues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel. C'est là que les chefs-d'œuvre antiques et modernes, et la beauté du ciel attirent le voyageur, et que l'affinité des langues toscane et latine le fait passer avec transport de l'Enéide à la Jérusalem. L'Italie, environnée de puissances qui l'humilient, a toujours droit de les charmer ; et sans doute que, si les littératures anglaise et française n'avaient éclipsé la sienne, l'Europe aurait encore accordé plus d'hommages à une contrée deux fois mère des arts.

Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre. Admirable propriété de la parole, de montrer ainsi l'homme tout entier !

Des philosophes ont demandé si la pensée peut exister sans parole ou sans quelqu'autre signe : non sans doute. L'homme, étant une machine très harmonieuse, n'a pu être jeté dans le monde, sans s'y établir une foule de rapports. La seule présence des objets lui a donné des *sensations*, qui sont nos idées les plus simples, et qui ont bientôt amené les *raisonnements*. Il a d'abord senti le plaisir et la douleur, et il les a nommés ; ensuite il a connu et nommé l'erreur et la vérité. Or, *sensation* et *raisonnement*, voilà de quoi tout l'homme se compose : l'enfant doit sentir avant de parler, mais il faut qu'il parle avant de penser. Chose étrange ! Si l'homme n'eût pas créé des signes, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour à tour, n'auraient pas laissé plus de traces dans son cerveau que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. Mais l'idée simple a d'abord nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé l'idée ; chaque mot a fixé la sienne, et telle est leur association, que si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée (2). L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut ; et si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger une nation par son langage. La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y font rien : c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer : car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très composées ; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales ; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la forme des tournures et des constructions qu'ils prennent entr'eux sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue ; et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble, au premier coup-d'œil, que, les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auraient dû produire partout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devrait entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il fallait aussi que l'organe brillant et compliqué de la parole éprouvât de grands changements de peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature, qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi, quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différents, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde ; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est temps d'arriver aux deux peuples qui nous attendent, et qui doivent fermer cette lice des nations : peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus ; peuples voisins et rivaux, qui, après avoir disputé trois cents ans, non à qui aurait l'empire, mais à qui existerait, se disputent encore la gloire des lettres, et se partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre, sous un ciel nébuleux, et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains, tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples, et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars : première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'était la nation anglaise, lorsque répandue dans les belles provinces de France, adoptant notre langue et nos mœurs, elle n'offrait pas une physionomie distincte ; ni dans les temps où, consternée par le despotisme de Guillaume le Conquérant ou des Tudor, elle donnait à ses voisins des modèles d'esclavage ; mais considérons-la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre langue, florissante de ses lois, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie ; il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume au dedans s'il n'éclate au dehors. Mais, quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports ; et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais : de sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre que, toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation, elle tient à tous les états : par sa juste étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée : ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le com-

merce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur ; et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce, si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi, dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples ; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes, plus que par ses richesses ; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations ; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du nord et du midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner, par la guerre, l'heureux penchant de tous les peuples pour elle : quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'un autre empire ?

Je suppose ici que, si le principe du gouvernement s'affaiblit chez l'une des deux nations, il s'affaiblit aussi dans l'autre, ce qui fera subsister longtemps le parallèle et leur rivalité : car, si l'Angleterre avait tout son ressort, elle serait trop remuante ; et la France serait trop à craindre, si elle déployait toute sa force. Il y a pourtant cette observation à faire, que le monde politique peut changer d'attitude, et la France n'y perdrait pas beaucoup. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre, et je ne puis prévoir jusqu'à quel point elle tombera, pour avoir plutôt songé à étendre sa domination que son commerce.

La différence de peuple à peuple n'est pas moins forte d'homme à homme. L'Anglais, sec et taciturne, joint, à l'embarras et à la timidité de l'homme du nord, une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie ; le Français a une saillie de gaité qui ne l'abandonne pas ; et à quelque régime que leurs gouvernements les aient mis l'un et l'autre, ils n'ont jamais perdu cette première empreinte. Le Français cherche le côté plaisant de ce monde, l'Anglais semble toujours assister à un drame ; de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien se prend ici à la lettre ; on ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci

voyage pour voir, le Français pour être vu. On n'allait pas beaucoup à Lacédémone, si ce n'est pour étudier son gouvernement ; mais le Français, visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elles, comme d'apprendre leurs langues, puisqu'il retrouve partout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entre eux ; aussi les femmes, qui n'ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation : mais on ne peindrait les Français que de profil, si on faisait le tableau sans elles ; c'est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour à tour, et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du midi, et l'excessive simplicité du nord, la France a la politesse et la grâce : et non seulement elle a la grâce et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire que le Français change toujours ; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même que l'Anglais est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité ; mais nous en avons tiré plus de parti, que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté : la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité ; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil. On peut d'ailleurs en appeler au Français de quarante ans, et l'Anglais ne gagne rien aux délais. Il est bien des moments où le Français pourrait payer de sa personne ; mais il faudra toujours que l'Anglais paye de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin, s'il est possible que le Français n'ait acquis tant de grâces et de goût qu'aux dépens de ses mœurs, il est encore très possible que l'Anglais ait perdu les siennes, sans acquérir ni le goût ni les grâces.

Quand on compare un peuple du midi à un peuple du nord, on n'a que des extrêmes à rapprocher ; mais la France, sous un ciel tempéré, changeante dans ses manières et ne pouvant se fixer elle-même, parvient pourtant à fixer tous les goûts. Les peuples du nord viennent y chercher et trouver l'homme du midi, et les peuples du midi y cherchent et y trouvent l'homme du nord. *Plas mi cavalier*

Francès, c'est le chevalier Français qui me plaît, disait, il y a huit cents ans, ce Frédéric I^{er} qui avait vu toute l'Europe et qui était notre ennemi. Que devient maintenant le reproche, si souvent fait au Français, qu'il n'a pas le caractère de l'Anglais ? Ne voudrait-on pas aussi qu'il parlât la même langue ? La nature, en lui donnant la douceur d'un climat, ne pouvait lui donner la rudesse d'un autre : elle l'a fait l'homme de toutes les nations, et son gouvernement ne s'oppose point au vœu de la nature.

J'avais d'abord établi que la parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples se suivaient d'un même pas : je dois dire aussi que les langues se mêlent entre elles, comme les peuples ; qu'après avoir été obscures comme eux, elles s'élèvent et s'ennoblissent avec eux : une langue riche ne fut jamais celle d'un peuple ignorant et pauvre. Mais, si les langues sont comme les nations, il est encore très vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues y ont aussi une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots, qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres, sont les premiers mots d'une langue et ne vieilliront jamais ; tandis que ceux qui sont isolés, ou sans harmonie, tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallèle, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place. J'insiste sur cette analogie, afin de prouver combien le goût qu'on a dans l'Europe pour les Français est inséparable de celui qu'on a pour leur langue ; et combien l'estime dont cette langue jouit est fondée sur celle que l'on sent pour la nation.

Voyons maintenant si le génie et les écrivains de la langue anglaise auraient pu lui donner cette universalité qu'elle n'a point obtenue du caractère et de la réputation du peuple qui la parle. Opposons sa langue à la nôtre, sa littérature à notre littérature, et justifions le choix de l'univers.

S'il est vrai qu'il n'y eut jamais ni langage ni peuple sans mélange, il n'est pas moins évident qu'après une conquête il faut du temps pour consolider le nouvel état, et pour bien fondre ensemble les idiomes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné, quand on voit qu'il a fallu plus de mille ans à la langue française pour

arriver à sa maturité. On ne l'est pas moins quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du seizième, sans compter ceux qui écrivaient en latin. Quelques monuments, qui s'élèvent encore dans cette mer d'oulli, nous offrent autant de français différents. Les changements et les révolutions de la langue étaient si brusques que le siècle où on vivait dispensait toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les auteurs se traduisaient mutuellement de demi-siècle en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose : et dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue était arrivée pour lui à sa dernière perfection. Pasquier affirmait de son temps qu'il ne s'y connaissait pas, ou que Ronsard avait fixé la langue française.

À travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influait sur elle : la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre : celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérants français, en adoptant les expressions celtiques et latines, les avaient marquées chacune à son coin : on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais, quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine, et de l'autre au génie même de la nation ; ce qui leur donna une physionomie double. On se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononciation dura encore (3). Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société : la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation heureuse et respectée jouit de la gloire au dehors, de la paix et du commerce au dedans ; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre : alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société ; la délicatesse des procédés amène celle

des propos ; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines, la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place ; on connut mieux ses droits et ses plaisirs ; l'oreille, plus exercée, exigea une prononciation plus douce ; une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles : la langue française fournit à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire. C'est qu'aux treizième et quatorzième siècles, la langue française était plus près d'une certaine perfection, qu'elle ne le fut au seizième. Ses éléments s'étaient déjà incorporés ; ses mots étaient fixes, et la construction de ses phrases, directe et régulière : il ne manquait donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchait. Mais, contre tout espoir, la renaissance des lettres la fit tout à coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poètes s'élevèrent dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïfs et les Ronsard. Epris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'était trompée jusque-là, et que la langue française aurait bientôt le charme du grec, si on y transportait les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et surtout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut *porte-flambeau*, Jupiter, *lance-tonnerre* ; on eut des *agnelets doucelets* ; on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres ; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé ; enfin, ces poètes parlèrent grec en français, et de tout un siècle on ne s'entendit point dans notre poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paraître.

A cette même époque, les deux reines Médicis donnaient une grande vogue à l'italien, et les courtisans tâchaient de l'introduire de toute part dans la langue française. Cette irruption du grec et de l'italien la troubla d'abord ; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces

nouveaux éléments : ils ne tenaient pas ; on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France, sous les derniers Valois, retardèrent la perfection du langage ; mais la fin du règne de Henri IV et celui de Louis XIII, ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe, la poésie française se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en était pas écartée comme elle ; témoins Amyot, Mentaigne et Charron ; aussi, pour la première fois, peut-être, elle précéda la poésie qui la devança toujours.

Il manque un trait à cette faible esquisse de la langue romance ou gauloise. On est persuadé que nos pères étaient tous naïfs ; que c'était un bienfait de leurs temps et de leurs mœurs, et qu'il est encore attaché à leur langage : si bien que certains auteurs empruntent aujourd'hui leurs tournures, afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paraître enfants ; le naïf qui se dégrade, tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise.

Tous les peuples ont le naturel : il ne peut y avoir un siècle très avancé qui connaisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres l'est devenu pour nous ; il n'était pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et corrompus, la pensée a toujours un voile, et la modération exilée des mœurs se réfugie dans le langage ; ce qui le rend plus fin et plus piquant. Lorsque, par une heureuse absence de finesse et de précaution, la phrase montre la pensée toute nue, le naïf paraît. De même chez les peuples vêtus, une nudité produit la pudeur ; mais les nations qui vont nues sont chastes sans être pudiques, comme les Gaulois étaient naturels sans être naïfs. On pourrait ajouter que ce qui nous fait sourire dans une expression antique n'eût rien de plaisant dans son siècle, et que telle épigramme chargée du sel d'un vieux mot eût été fort innocente il y a deux cents ans. Il me semble donc qu'il est ridicule, quand on n'a pas la naïveté, d'en emprunter les livrées : nos grands écrivains l'ont trouvée dans leur âme, sans quitter leur langue, et celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amyot, demanderait, pour être brave, l'armure de Bayard.

C'est une chose bien remarquable qu'à quelque époque de la langue française qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agréments fondés sur la position et sur l'heureuse humeur de ses habitants. L'histoire, qui confirme partout cette vérité, n'en dit pas autant de l'Angleterre.

Les Saxons, l'ayant conquise, s'y établirent, et c'est de leur idiome et de l'ancien jargon du pays que se forma la langue anglaise, appelée *anglo-saxon*. Cette langue fut abandonnée au peuple, depuis la conquête de Guillaume jusqu'à Edouard III. intervalle pendant lequel la cour et les tribunaux d'Angleterre ne s'exprimèrent qu'en français. Mais enfin la jalousie nationale s'étant réveillée, on exila une langue rivale que le génie anglais repoussait depuis longtemps. On sent bien que les deux langues s'étaient mêlées malgré leur haine ; mais il faut observer que les mots français qui émigrèrent en foule dans l'anglais, et qui se fondirent dans une prononciation et une syntaxe nouvelles, ne furent pourtant pas défigurés. Si notre oreille les méconnaît, nos yeux les retrouvent encore ; tandis que les mots latins qui entraient dans les différents jargons de l'Europe furent toujours mutilés, comme les obélisques et les statues qui tombaient entre les mains des barbares. Cela vient de ce que les Latins ayant placé les nuances de la déclinaison et de la conjugaison dans les finales des mots, nos ancêtres, qui avaient leurs articles, leurs pronoms et leurs verbes auxiliaires, tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles, et qui défiguraient le mot à leurs yeux. Mais dans les emprunts que les langues modernes se font entre elles, le mot ne s'altère que dans la prononciation.

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du quinzième siècle, d'être appelé l'Homère anglais : notre Ronsard le mérita de même ; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespeare et Milton, rien ne transpire dans cette île célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup d'œil.

Me voilà tout à coup revenu à l'époque où j'ai laissé la langue française. La paix de Vervins avait appris à l'Europe sa véritable position ; on vit chaque état se placer à son rang. L'Angleterre brilla pour un moment de l'éclat d'Élisabeth et de Cromwel, et ne sortit pas du pédantisme ; l'Espagne épuisée ne put cacher sa faiblesse ; mais la France montra toute sa force, et les lettres commencèrent sa gloire.

Si Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monuments nationaux. Richelieu, qui affectait toutes les grandeurs, abaissait d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre attirait à lui le jeune Corneille, en l'honorant de sa jalousie. Ils fondaient ensemble ce théâtre, où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du Cid régna seul. Présentant les accroissements et l'empire de la langue, il lui créait un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque, une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue française, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau.

Cependant l'Angleterre, échappée à l'anarchie, avait repris ses premières formes, et Charles II était paisiblement assis sur un trône teint du sang de son père. Shakespeare avait paru ; mais son nom et sa gloire ne devaient passer les mers que deux siècles après ; il n'était pas alors, comme il l'a été depuis, l'idole de sa nation et le scandale de notre littérature (4). Son génie agreste et populaire déplaisait au prince et aux courtisans. Milton, qui le suivit, mourut inconnu ; sa personne était odieuse à la cour ; le titre de son poème rebuta : on ne goûta point des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rime et sans harmonie, et l'Angleterre apprit un peu tard qu'elle possédait un poème épique. Il y avait pourtant de beaux esprits et des poètes à la cour de Charles : Cowley, Rochester, Hamilton, Waller y brillaient, et Shaftesbury hâtait les progrès de la pensée, en épurant la prose anglaise. Cette faible aurore se perdit tout à coup dans l'éclat du siècle de Louis XIV : les beaux jours de la France étaient arrivés.

Il y eut un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes qui s'étaient faites depuis cent cinquante ans dans le monde avaient donné à l'esprit humain

une impulsion que rien ne pouvait plus arrêter, et cette impulsion tendait vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité; Bossuet tonna sur la tête des rois; et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes. Notre théâtre surtout achevait l'éducation de l'Europe: c'est là que le grand Condé pleurait aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeait Louis XIV. Rome tout entière parut sur la scène française, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière plus comique que les Grecs, et le Télémaque plus antique que les ouvrages des anciens, et ce La Fontaine qui, ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtait des beautés plus incommunicables. Nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. La Grèce, vaincue sur le théâtre, le fut encore dans des pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, et donnèrent des ailes à la langue française. Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe étaient français, et ne racontaient que nos victoires et nos chefs-d'œuvre. C'est de nos académies qu'on s'entretenait, et la langue s'étendait par leurs correspondances. On ne parlait enfin que de l'esprit et des grâces françaises: tout se faisait au nom de la France, et notre réputation s'accroissait de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignaient encore celles de l'industrie: des pompons et des modes accompagnaient nos meilleurs livres chez l'étranger, parce qu'on voulait être partout raisonnable et frivole comme en France. Il arriva donc que nos voisins, recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes qui se renouvelaient sans cesse manquèrent de termes pour les exprimer: ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie française; si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe, et que pour n'être plus séparé de nous, on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un

nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent : sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous prie, celui des Romains qui semèrent partout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang, et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits!

On a beaucoup parlé de Louis XIV ; je n'en dirai qu'un mot. Il n'avait ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup-d'œil, ces faibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche, dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse français ; les poèmes, les tableaux, les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avait de la grâce ; il aimait la gloire et les plaisirs ; et je ne sais quelle tournure romanesque, qu'il eut dans sa jeunesse, remplit les Français d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtiments et ses fêtes ; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisait signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois, son humeur magnifique allait avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états, et il en faisait l'honorable conquête. Aussi le nom français et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina comme lui dans tous les traités ; et quand il cessa de dicter des lois, elle garda si bien l'empire qu'elle avait acquis, que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue ; elle s'enrichit, à la révocation de l'édit de Nantes, de tout ce que perdait l'Etat. Les réfugiés emportèrent dans le nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour leur patrie, et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en français.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avait des princes nuls, l'Espagne était divisée et languissante, l'Italie avait tout à craindre,

L'Angleterre et l'Ecosse n'étaient pas encore unies, la Prusse et la Russie n'existaient pas. Aussi l'heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la guerre et dans les arts. Elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires, et les alarmes politiques, et la fatigue de l'admiration. Enfin l'Europe, lasse d'admirer et d'envier, voulut imiter : c'était un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts qu'ils propagèrent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlèrent à tant d'éclat. Louis XIV vieillissant n'était plus heureux. L'Angleterre se dégagée des rayons de la France et brilla de sa propre lumière. De grands esprits s'élevèrent dans son sein. Sa langue s'était enrichie, comme son commerce, de la dépouille des nations. Pope, Addison et Dryden en adoucirent les sifflements, et l'anglais fut, sous leur plume, l'italien du nord. L'enthousiasme pour Shakespeare et Milton se réveilla ; et cependant Locke posait les bornes de l'esprit humain, Newton trouvait la nature de la lumière et la loi de l'univers.

Aux yeux du sage, l'Angleterre s'honorait autant par la philosophie que nous par les arts ; mais puisqu'il faut le dire, la place était prise : l'Europe ne pouvait donner deux fois le droit d'aînesse, et nous l'avions obtenu ; de sorte que tant de grands hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrèrent leur patrie et l'humanité, plus encore que leur langue.

Supposons cependant que l'Angleterre eût été moins lente à sortir de la barbarie, et qu'elle eût précédé la France ; il me semble que l'Europe n'en aurait pas mieux adopté sa langue. Sa position n'appelle pas les voyageurs, et la France leur sert toujours de passage ou de terme. L'Angleterre vient elle-même faire son commerce chez les différents peuples, et on ne va point commercer chez elle. Or celui qui voyage ne donne pas sa langue ; il prendrait plutôt celles des autres : c'est presque sans sortir de chez lui que le Français a étendu la sienne.

Supposons enfin que, par sa position, l'Angleterre ne se trouvât pas reléguée dans l'Océan, et qu'elle eût attiré ses voisins ; il est encore probable que sa langue et sa littéra-

ture n'auraient pu fixer le choix de l'Europe ; car il n'est point d'objection un peu forte contre la langue allemande, qui n'ait encore de la force contre celle des Anglais : les défauts de la mère ont passé jusqu'à la fille. Il est vrai aussi que les objections contre la littérature anglaise deviennent plus terribles contre celle des Allemands : ces deux peuples s'excluent l'un par l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'événement a démontré que, la langue latine étant la vieille souche, c'était un de ses rejetons qui devait fleurir en Europe. On peut dire, en outre, que si l'Anglais a l'audace des langues à inversions, il en a l'obscurité, et que sa syntaxe est si bizarre que la règle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions. On lui trouve des formes serviles qui étonnent dans la langue d'un peuple libre, et la rendent moins propre à la conversation que la langue française, dont la marche est si leste et si dégagée. Ceci vient de ce que les Anglais ont passé du plus extrême esclavage à la plus haute liberté politique ; et que nous sommes arrivés d'une liberté presque démocratique, à une monarchie presque absolue. Les deux nations ont gardé les livrées de leur ancien état, et c'est ainsi que les langues sont les vraies médailles de l'histoire. Enfin, la prononciation de cette langue n'a ni la plénitude, ni la fermeté de la nôtre.

J'avoue que la littérature des Anglais offre des monuments de profondeur et d'élévation, qui seront l'éternel honneur de l'esprit humain : et cependant leurs livres ne sont pas devenus les livres de tous les hommes ; ils n'ont pas quitté certaines mains ; il a fallu des essais et de la précaution pour n'être pas rebuté de leur ton, de leur goût et de leurs formes. Accoutumé au crédit immense qu'il a dans les affaires, l'Anglais semble porter cette puissance fictive dans les lettres, et sa littérature en a contracté un caractère d'exagération opposé au bon goût elle se sent trop de l'isolement du peuple et de l'écrivain : c'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre (5). Le désordre leur a plu, comme si l'ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude : aussi leurs ouvrages, qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme ; et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée.

Mais le Français, ayant reçu des impressions de tous les

peuples de l'Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre humain. Comme les Grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire un autel pour les grâces, et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire, par supposition, que si le monde finissait tout à coup, pour faire place à un monde nouveau, ce n'est point un excellent livre anglais, mais un excellent livre français qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse. A richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

Ce n'est point l'aveugle amour de la patrie ni le préjugé national qui m'ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples; c'est la nature et l'évidence des faits. Eh! quelle est la nation qui loue plus franchement que nous? N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature anglaise du fond de son île? N'est-ce pas Voltaire qui a présenté Locke et même Newton à l'Europe? Nous sommes les seuls qui imitions les Anglais, et quand nous sommes las de notre goût, nous y mêlons leurs caprices. Nous faisons entrer une mode anglaise dans l'immense tourbillon des nôtres, et le monde l'adopte au sortir de nos mains. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre : quand les peuples du nord ont aimé la nation française, imité ses manières, exalté ses ouvrages, les Anglais se sont tus, et ce concert de toutes les voix n'a été troublé que par leur silence.

Il me reste à prouver que, si la langue française a conquis l'empire par ses livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le Français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin *l'objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations, qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier : c'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins

hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie l'exigeaient; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison; et on a beau, par les mouvements des plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe: et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations: la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. CE QUI N'EST PAS CLAIR N'EST PAS FRANÇAIS; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversions, il suffit de connaître les mots et les régimes; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie toute élémentaire, de la simple ligne droite, que s'est formée la langue française; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée; celles-là se précipitent et s'égarant avec elle dans le labyrinthe des sensations, et suivent tous les caprices de l'harmonie: aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne: car ces deux arts vivent de sensations; la musique surtout, dont la propriété est de donner la force à des paroles sans verve, et d'affaiblir les expressions fortes: preuve incontestable qu'elle est elle-même une puissance à part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée redise sans cesse: *J'ai perdu mon Eurydice*, la sensation d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant. Et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse; c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite, quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'âme dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini! les

accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.

Mais, si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres ; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étaient folles ; que celles des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage ; et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue que résulte tout le charme de leur style. Ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues, si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang, en forçant son naturel.

Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue. Je conçois bien que les Grecs et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevaient des objets ; tandis que, dans nos langues modernes, l'embarras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes, pour éviter d'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct ? Serait-il vrai que, par son caractère, la nation française eût souverainement besoin de clarté ?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute, et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple aient usé de fortes inversions. On voit même les plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisait en vers et en prose. Ils sentaient que l'inversion était l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent ; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement

sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalère, est-on frappé des éloges qu'il donne à Thueydide, pour avoir débuté, dans son histoire, par une phrase de construction toute française. Cette phrase était élégante et directe à la fois, ce qui arrivait rarement; car toute langue, accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre ses mouvements et sa grâce.

Mais la langue française, ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct; l'ordre et la clarté ont dû surtout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche est dans la nature; rien n'est en effet comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversions; le lecteur reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots; son oreille reçoit, et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant, et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également, et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très souvent exprimer aussi bien dans notre prose, et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée, et la conduit par le plus court chemin; tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Etant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une

pensée commune du sentier vulgaire ; mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers ! La prose accuse le nu de la pensée ; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Selon Denis d'Halycarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c'est elle qui fait lire les ouvrages de longue haleine, parce qu'elle seule peut se charger des détails, et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par là dégrader les beaux vers ; l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable ; mais le mécanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies, dans notre langue surtout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés ; tandis que, chez les Grecs, sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnèrent longtemps avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut longtemps chantée avant d'être parlée ; et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s'est dégagée qu'avec peine des articulations rocailleuses. De là nous est venue cette rime tant reprochée à la versification moderne, et pourtant si nécessaire pour lui donner cet air de chant qui la distingue de la prose. Au reste, les anciens n'eurent-ils pas le retour des mesures comme nous celui des sons ; et n'est-ce pas ainsi que tous les arts ont leurs rimes, qui sont les symétries ? Un jour cette rime des modernes aura de grands avantages pour la postérité ; car il s'élèvera des scolastes qui compileront laborieusement toutes celles des langues mortes ; et comme il n'y a presque pas un mot qui n'ait passé par la rime, ils fixeront par là une sorte de prononciation uniforme et plus ou moins semblable à la nôtre, ainsi que par les lois de la mesure nous avons fixé la valeur des syllabes chez les Grecs et les Latins.

Quoi qu'il en soit de la prose et des vers français, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur. Mais les langues italienne et anglaise, abusant de leurs inversions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente ; elles se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté : je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd comme un fleuve qui disparaît

tout à coup sous la terre, le traducteur plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparaitre ensemble ; ils ne se quittent pas l'un l'autre, mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère ; elle est plus variée que celle des langues du midi, mais moins éclatante ; elle est plus douce que celles des langues du nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'*e* muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges ; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités ; elle y règne depuis les conférences de Nimègue ; et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe ; on ne sèmera plus la guerre dans des paroles de paix.

Aristippe, ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue, et voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des barbares. Quand on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli.

Leibnitz cherchait une langue universelle, et nous l'établissions autour de lui. Ce grand homme sentait que la multitude des langues était fatale au génie, et prenait trop sur la brièveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtements à sa pensée ; il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues, et, après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne.

Si nous avons les littératures de tous les peuples passés, comme nous avons celles des Grecs et des Romains, ne faudrait-il pas que tant de langues se réfugiassent dans une seule par la traduction ? Ce sera vraisemblablement le sort

des langues modernes, et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une république fédérative, composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les États se renverseront, et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancrs, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain.

Mais sans attendre l'effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre ? Une telle question mènerait trop loin ; il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées, qui à leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique, et l'autre au dedans, qui est le monde moral ou intellectuel, il y a aussi deux styles dans le langage, *le naturel* et *le figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous par des causes physiques ; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous ; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle ; le marbre est froid ; l'homme désire la gloire ; voilà le langage propre ou naturel. Le cœur brûle de désir ; la crainte le glace ; la terre demande la pluie ; voilà le style figuré, qui n'est que le simulacre de l'autre, et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paraît plus grand que la nature.*

L'homme le plus dépourvu d'imagination ne parle pas longtemps sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai ; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores annoncent de la fausseté dans l'esprit et un amour de l'exagération quinesse corrige guères.

Une langue vient donc à se corrompre lorsque, confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornements superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage : on dit, *la trame de la perfidie ; le creuset du malheur* ; et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos ateliers, et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant, et qu'on dit, *cette vertu qui sort du creuset n'a pas perdu tout son alliage ; il lui faut plus de cuisson* : lorsqu'on passe de la trame de la perfidie à la navette de la fourberie, on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées ; ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres ; ils tourmentent leur langue, pour que l'expression leur donne la pensée : et c'est pourtant celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue française ; c'est la bassesse des figures. Ronsard disait, *le soleil perçuqué de lumière ; la voile s'enfle à plein ventre*. Ce défaut précède la maturité des langues, et disparaît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles aient peu d'obligations aux gens de la cour et du monde ; mais si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une, le loisir et les plaisirs pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail, qui ne cherche le soir qu'un délassement dans les spectacles et les chefs-d'œuvre des arts ; mais pour des âmes excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquis.

Peut-être est-ce ici le lieu d'examiner ce reproche de pauvreté et d'extrême délicatesse, si souvent fait à la langue française. Sans doute, il est difficile d'y tout exprimer avec noblesse ; mais voilà précisément ce qui constitue en quel-

que sorte son caractère. Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans notre monarchie. Deux expressions qui conviennent à la même chose ne conviennent pas au même ordre de choses ; et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes. Les premiers, tels que Racine et Boileau, doivent tout à un travail obstiné ; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne : ils deviennent les écrivains de tous les temps, et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que Molière ou La Fontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires ; mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu'ils sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs plus locales s'effacent à la longue ; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ces auteurs ne sont pour la postérité qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il serait donc aussi injuste de ne juger de l'abondance de notre langue que par le Télémaque ou Cinna seulement, que de la population de la France par le petit nombre appelé *la bonne compagnie*.

J'aurais pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances les langues passent et se dégradent en suivant le déclin des empires. Mais il suffit de dire qu'après s'être élevées d'époque en époque jusqu'à la perfection, c'est en vain qu'elles en descendent : elles y sont fixées par les bons livres, et c'est en devenant langues mortes qu'elles se font réellement immortelles. Le mauvais latin du Bas-Empire n'a-t-il pas donné un nouveau lustre à la belle latinité du siècle d'Auguste ? Les grands écrivains ont tout fait. Si notre France cessait d'en produire, la langue de Racine et de Voltaire deviendrait une langue morte ; et si les Esquimaux nous offraient tout à coup douze écrivains du premier ordre, il faudrait bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des Esquimaux.

Terminons, il est temps, l'histoire déjà trop longue de la langue française. Le choix de l'Europe est expliqué et justifié : Voyons d'un coup d'œil comment, sous le règne de Louis XV, il a été confirmé, et comment il se confirme encore de jour en jour.

Louis XIV, se survivant à lui-même, voyait commencer un autre siècle, et la France ne s'était reposée qu'un moment. La philosophie de Newton attira d'abord nos regards, et Fontenelle nous la fit aimer en la combattant. Astre doux et paisible, il régna pendant le crépuscule qui sépara les deux règnes. Son style clair et familier s'exerçait sur des objets profonds, et nous déguisait notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté ; pour en fixer les époques, il se transporta dans des temps qui n'ont point existé pour l'homme ; et là son imagination rassembla plus de siècles que l'histoire n'en a depuis gravé dans ses annales : de sorte que ce qu'on appelait le commencement du monde, et qui touchait pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure, se trouve placé par lui entre deux suites d'événements, comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire du globe précédera celle de ses habitants.

Partout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, et l'Encyclopédie était annoncée. C'est l'Angleterre qui avait tracé ce vaste bassin où doivent se rendre nos diverses connaissances ; mais il fut creusé par des mains françaises. L'éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation, et couvrit le malheur de nos armes. En même temps, un roi du nord faisait à notre langue l'honneur que Marc-Aurèle et Julien firent à celle des Grecs : il associait son immortalité à la nôtre ; Frédéric voulut être loué des Français, comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire, parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commanda, et son impérieuse éloquence fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour, au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique : au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations ; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche ni à ses admirateurs, ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, à toutes les révolutions de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle : et c'est un problème de plus pour la postérité.

Ces grands hommes nous échappent, il est vrai, mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géant qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler (6) entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue, des automates vont la donner à sa prononciation. C'est en France (7) et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle. Ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera longtemps ; et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchements, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes : il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions.

Cependant l'Angleterre, témoin de nos succès, ne les partage point. Sa dernière guerre avec nous la laisse dans la double éclipse de sa littérature et de sa prépondérance ; et cette guerre a donné à l'Europe un grand spectacle. On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage, et ramené par un jeune monarque à la liberté. L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre, et sauvée par la France (8).

NOTES

(1) *Brunetto Latini.*

(2) *Parole intérieure et cachée.* — Que dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière, il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour à tour les hiéroglyphes ou les images des choses sur lesquelles il méditera. R.

(3) On connaît à notre orthographe trois inconvénients : d'employer d'abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; ensuite d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; enfin, d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n'a pas les caractères. C'est par respect, dit-on, pour l'étymologie, qu'on écrit *philosophie* et non *filosofie*. Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas; s'il l'ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus : s'il connaît cette langue, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle ce qu'il sait. Les Italiens, qui ont renoncé des longtemps à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n'en savent pas moins le grec, et nous ne l'ignorons pas moins, malgré notre fidele routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l'oreille! Un abus est bien fort, quand on a si longtemps raison contre lui : sans compter que nous ne sommes pas constamment fideles aux étymologies, car nous écrivons *fantôme*, *fantaisie*, etc., et *philire* ou *filire*, etc.

J'observerai cependant que les livres se sont fort multipliés, et que les langues sont autant pour les yeux que pour l'oreille : la réforme est presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe : elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression, et prévient dans la langue écrite les fréquentes equivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'as-ocier aussitôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d'un homme, si on ne l'a vu par écrit. R.

(4) *Le scandale de notre littérature.* — Comme le théâtre donne un grand éclat à une nation, les Anglais se sont ravisés sur leur Shakespeare, et ont voulu non seulement l'opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille : honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France, comme herésie en plein concile; mais il s'y est trouvé des esprits chagrins et anglo-mans, qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespeare ne rend pas complètement heureux, et demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand homme; partie malsaine de notre littérature, lasse de reposer sa vue sur les belles proportions!...

D'où vient l'enthousiasme de l'Angleterre pour lui? De ses beautés et de ses défauts. Le génie de Shakespeare est comme la majesté du peuple anglais : on l'aime inégal et sans frein; il en paraît plus libre. Son style bas et populaire en participe mieux de la souveraineté nationale. Ses beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s'intéresse à une tragédie de Shakespeare comme à un événement qui se

passerait dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l'ordre et la perfection ne sont faits que pour les âmes délicates et exercées. On peut dire que Shakespeare, s'il était moins monstrueux, ne charmerait pas tant le peuple, et qu'il n'étonnerait pas tant les connaisseurs, s'il n'était pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d'ennemis : ses détracteurs et ses enthousiastes ; les uns ont la vue trop courte pour le reconnaître quand il est sublime ; les autres l'ont trop fascinée pour le voir jamais autre. R.

(5) *C'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre.* — Comme Young, avec la nuit et le silence. R.

(6) *L'airain vient de parler.* — Ce sont deux têtes d'airain qui parlent, et qui prononcent nettement des phrases entières. Elles sont colossales, et leur voix est surhumaine. Ce bel ouvrage, exécuté par l'abbé Mical, a résolu un grand problème. R.

(7) *C'est en France, etc.* — Allusion à l'invention des globes acrostiques, et au voyage de MM. Charles et Robert.

(8) *Voir l'appendice n. 14.*

Jugement porté à l'Académie de Berlin sur ce discours. — « L'auteur « n'obtiendra les suffrages du public, comme il a déjà obtenu ceux de « l'Académie, que lorsque son discours sera lu et médité dans le silence « des préjugés nationaux. Le plan qu'il s'est tracé est juste et bien « ordonné, et il ne s'en écarte jamais. Son style est brillant ; il a de la « chaleur, de la rapidité et de la mollesse. Ses pensées sont aussi pro- « fondes que philosophiques, et tous ses tableaux, où l'on admire sou- « vent l'énergique pinceau de Tacite, intéressent par le coloris, par la « variété, et, j'ose le dire encore, par la nouveauté. Cet écrivain a, dans « un degré supérieur, l'art d'attacher, d'entraîner ses lecteurs par ses « raisonnements et son éloquence. On lui trouve toujours un goût « épuré et formé par l'étude des grands modèles. Ses principes ne sont « point arbitraires ; ils sont puisés dans le bon sens et dans la nature ; « et l'on voit bien qu'il s'est nourri de la lecture des maîtres fameux de « l'antiquité. En un mot, il est peu d'ouvrages académiques qu'on puisse « comparer au sien, soit pour le fond des choses, soit pour le style, et « je ne doute pas que le jugement qu'en a porté l'Académie ne soit enfin « confirmé par celui du public. »

Signé, BOREL 1, de l'Académie de Berlin.

DIALOGUE ENTRE VOLTAIRE
ET FONTENELLE

1784

FONTENELLE, LA MOTTE ET VOLTAIRE

Fontenelle.

Heureusement que la jalousie, la gloriole des auteurs, et tout cet attirail de petites passions humaines, ne passa pas le Styx avec nous ; car, pour peu qu'il me restât de l'homme encore, je sens que je vous haïrais bien sincèrement.

Voltaire.

Que signifie cette phrase de Normand ? Je crois en effet que vous ne m'aimez guère.

Fontenelle.

Puis-je vous pardonner les plaisanteries sans fin dont vous m'avez accablé pendant le cours d'une si longue vie ? N'était-ce pas assez que votre réputation eût fait taire la mienne et celle de La Motte ? Nous étions tous deux à la tête de la littérature, quand vous avez paru ; nous hasardions en style timide des opinions très hardies, lui sur le goût, et moi sur la religion : le monde se reposait, avec notre ingénieuse médiocrité, de la supériorité du siècle précédent ; et vous êtes venu lui redonner la fatigue des chefs-d'œuvre en tout genre : de sorte que ma longue carrière, effacée à son aurore par les Racine et les Boileau, se trouve éclipse vers sa fin par vous, et réduite comme à un point. Sont-ce là des choses qui se pardonnent ?

La Motte.

Sans compter que vous avez mis en défaut tous nos petits historiens, qui auraient bien voulu qu'après le siècle

de Louis XIV fût venu celui de la philosophie, et ensuite la décadence, afin de pouvoir trouver, dans notre histoire et dans celle des Romains, des époques bien symétriques, le siècle d'Auguste, celui des philosophes, et le reste. Mais, grâce à vous, on n'y connaît plus rien, et Fontenelle et moi nous jouons un triste rôle. Enfants d'une nature en repos, et qui semblait ménager ses forces, parce qu'après le siècle de Louis XIV elle se préparait à celui de Louis XV, nous avons été traités bien chichement ; et toutefois je suis de l'avis de mon confrère : nous aurions encore la plus grande réputation sans vous.

Voltaire.

Ingrats que vous êtes ! vous oubliez combien vous avez eu de beaux moments ; vous oubliez, Fontenelle, qu'on pourrait envier vos quarante dernières années, et que c'est beaucoup, même sur une vie de cent ans. Quant à vous, La Motte, vous avez cru faire une révolution en poésie, et quand vous lisiez vos fables à l'Académie française, on les préférait à celles de La Fontaine : cette double illusion vous a donné de véritables jouissances. Ne vous laissez donc pas éblouir par les honneurs tardifs que Paris m'a rendus ; ils ont été bien achetés ; car, sans compter les dégoûts d'une vie errante et polémique, je ne passais encore que pour un bel esprit à cinquante ans. On m'a longtemps opposé le dur Piron, et Crébillon le barbare. Il m'a fallu expier, par une longue retraite, des succès toujours disputés, et ce n'est qu'en devenant étranger à ma patrie que j'ai pu y rentrer, pour recueillir en un jour le fruit de soixante ans de travaux ; faible moisson de gloire, représentée par quelques feuilles de laurier ! Et je ne vous dis pas encore de combien d'épines cette couronne était en secret tissée : je triomphais à Jérusalem, malgré les Scribes et les Pharisiens, j'étais logé chez le Publicain, et si je suis mort dans mon lit, j'ai pu prévoir, à la consternation de tout ce qui m'environnait, *que je serais enterré au bord de la rivière, à côté de cette pauvre Le Couvreur.* Consolerez-vous donc avec moi, mes amis :

Tout mortel est chargé de sa propre douleur.

Fontenelle.

Oh ! si j'avais eu votre destinée à conduire, elle n'eût

point échoué dans le port. Vous aviez une grande fortune, une réputation sans borne, et, si j'en crois la renommée, vous étiez devenu une puissance en Europe. Je n'aurais point quitté cette retraite où vous receviez le tribut de tant d'hommages, toujours grossis par la distance, pour venir à Paris faire voir de trop près l'idole, et me donner une indigestion de gloire : si j'avais eu la faiblesse d'y venir, rien n'aurait du moins corrompu la douceur de mon triomphe ; j'aurais remporté ma couronne à Ferney, avant qu'elle se fût flétrie.

Voltaire.

Vous parlez d'or, mon cher Fontenelle, et vous avez bien le droit de remontrance, vous qui avez si sagement conduit votre petite barque. Mais que voulez-vous que je vous dise ? Cette tête octogénaire, que les sollicitations des rois n'auraient point ébranlée, se rendit aux cajoleries du Publicain, qui voulut me faire entrer dans sa maison, comme le purificateur de l'ancienne loi. Je n'y gagnai qu'un distique assez piquant par les idées qu'il rapproche :

Admirez d'Aroutet la plaisante planète :
Il naquit chez Ninon, et mourut chez Villette.

Pour me livrer tout entier à l'enthousiasme du plus aimable de tous les peuples, je jetai l'ancre sur le sable mouvant ; j'oubliai tout projet de retraite. J'achetai un hôtel ; je signai des baux à vie d'une main mourante ; je ne m'occupai plus que de tripots et d'académies.

Fontenelle.

Ah ! que je vous sais gré de n'avoir pas oublié mes pauvres académies ! Dans quel état les avez-vous laissées ? Ont-elles pu, du moins, vous décerner quelque honneur ?

Voltaire.

Elles n'étaient pas encore aussi délabrées que vous pourriez le croire : les académies ont une longue vieillesse ; celle des sciences, dont mes *Eléments de Newton* n'auraient pas dû me fermer la porte, me proposa une séance, et je l'acceptai. On parla de l'air fixe, qui était à la mode en ce moment, et on lut quelques Éloges, dont les vôtres seront toujours la meilleure critique, et de là je passai à l'Académie française.

Fontenelle.

Eh bien?

Voltaire.

A l'Académie française...

Fontenelle.

Vous me troublez ! Quel est donc ce cruel silence ? L'audience aurait-elle été muette ? Vous aurait-elle refusé quelques hommages ? On assure qu'elle vous créa son directeur perpétuel.

Voltaire.

Tout était en règle, mon cher Fontenelle, et tout alla dans l'ordre accoutumé : l'Académie parla, on lut des Eloges, tout le monde fut loué, et chacun parut sortir avec plaisir ; mais, vous le dirai-je ? le nombre admirable des orateurs, le magnifique babil de cet éloge, toujours ancien et toujours nouveau, le retour des séances, l'éclat des réceptions, tant de choses, en un mot, qui font de l'Académie française le corps le plus auguste de l'univers, ne font plus aujourd'hui les délices de la nation : le siècle s'est affadi sur le sublime ; on s'ennuie à l'Académie. Voilà ce que j'aurais voulu dissimuler à un homme tel que vous, car c'est vous percer le cœur. Je sais qu'on emporte chez les morts les affections qu'on a eues dans la vie ; on a toujours du goût pour son premier métier, et si j'en crois là-dessus certains bruits, vous avez rassemblé là-bas sous ces myrtes quelques ombres académiques, vous y tenez des séances ; il faut, en vérité, que vous ayez bien du goût à la chose, pour vous être fait ainsi le secrétaire éternel des morts ! N'en rougissez pas ; si vous me l'avouez, je vous promets d'aller à vos assemblées une fois tous les siècles. Eh ! plutôt à Dieu que l'Académie n'eût tenu là-haut que des assemblées séculaires ; l'inconstant public ne s'en serait pas si tôt dégoûté. Mais je vous le répète avec regret, ce public ne s'en cache pas : il s'obstine à dire que l'Académie ne fait plus rien pour sa gloire et pour ses plaisirs. Quant aux hommes qui soutiennent encore l'honneur de la nation, qu'ont-ils à faire d'académie ? que gagnent-ils à se réunir ? C'est aux moutons à s'attrouper ; mais les lions s'isolent, et se font des empires séparés.

La Motte.

N'achevez pas : vous voyez où il en est ; c'est l'état où le réduisent les nouvelles trop véritables qui nous arrivent tous les jours ; comme si un aussi bon esprit n'avait pas dû les prévoir ! Il ne peut supporter l'idée d'une nation sans académie : semblable à ces Romains qui ne concevaient pas l'Empire sans le Capitole, ou le Capitole sans l'Empire. Nous avons souvent des discussions là-dessus ; mais je ne parviens qu'à l'affliger.

Voltaire.

Il faut pourtant qu'il digère cette vérité. Mettez-vous bien dans l'esprit, mon cher Fontenelle, qu'il en est des compagnies littéraires comme de celles de commerce. Quand un peuple est pauvre et sans industrie, il faut alors créer des compagnies, leur donner des privilèges exclusifs ; mais quand chaque citoyen est devenu commerçant, il faut alors détruire ces corps privilégiés, car ils dégénéreraient en monopole, et voudraient étouffer l'industrie générale prête à éclore. Ainsi, quand une nation est barbare, et que quelques têtes possèdent à elles seules le peu d'esprit qu'elle a, il est nécessaire de les rassembler, afin que les regards du peuple incertain se tournent vers elles, et qu'on sache bien qu'il n'y a des lumières et du goût que chez elles. Mais quand une fois la nation a goûté les plaisirs de l'esprit, que les bons modèles se sont multipliés en tout genre, et qu'un vernis de littérature s'est répandu sur toutes les conditions de la société, alors ces chambres privilégiées, le faste de leurs inscriptions, leurs séances, leurs adoptions et leurs exclusions, excitent plus de murmures que d'émulation : attaquées par les aspirants qu'elles repoussent, elles ne sont jamais défendues par leurs membres ; le vœu général est contre elles, les bons mots se multiplient, et après avoir rendu à une nation le service de lui donner une académie, il ne reste plus qu'à la lui ôter, à moins qu'on n'aime mieux la laisser mourir de ridicule.

Fontenelle.

Ah ! grand homme, vous frappez juste, mais vous frappez trop fort. Je conviens avec vous que l'Académie française n'est ni d'absolue nécessité, ni de pur agrément en France ; cependant elle fait encore honneur à la nation, elle

sert de phare à tout le Nord, et peut-être est-ce à elle que la langue française doit un peu de son universalité. Nous sommes en effet le seul peuple chez qui il y ait toujours un corps subsistant qui veille à la pureté du langage.

Voltaire.

Mais c'est précisément la chose dont elle s'occupe le moins. N'est-il pas ridicule, en effet, que l'Académie française n'ait point encore profité de son despotisme pour nous donner une orthographe, pour fixer la véritable acception de chaque mot, les classer par racine et par famille, poser enfin les limites de la langue ? N'est-il pas étonnant qu'elle ne nous ait pas fait encore un bon dictionnaire ? Au lieu de cela, ce sont des cabales, des partis, des réceptions qui épuisent son activité ; et sans que le monde en sache rien, il y a telles niaiseries qui coûtent plus de brigues à un secrétaire d'académie, et qui exigent plus de dextérité, qu'il n'en fallait jadis à Rome pour le consulat et la préture.

Fontenelle.

Vous ne comptez donc pour rien les Éloges qu'elle donne pour prix chaque année ? Tous les grands hommes de la nation y sont loués tour à tour, et dans peu, ces Éloges formeront une galerie respectable, égale, peut-être, à celle qu'on leur prépare au Louvre.

La Motte.

Ah ciel ! de quoi nous parlez-vous là, Fontenelle ? Vous raillez, sans doute : le Léthé nous apporte chaque année un Éloge académique ; c'est un deuil général parmi les ombres quand le moment approche. Vous le savez, nous nous rassemblons toutes alors, et nous attendons toutes avec effroi la décision du sort. Celui que l'Académie a choisi pour victime, pâlit tout à coup ; sa gloire et sa couronne, que le temps avait respectées, se flétrissent visiblement. Voyez, sous ces ombrages, Montausier, Suger, l'Hôpital ; voyez dans quel état leurs panégyristes les ont mis : ces têtes illustres paraissent avoir passé deux fois par les ombres de la mort ; et vous-même, Fontenelle, malgré votre philosophie et votre amour pour tout ce qui vient de l'Académie, vous n'avez pu vous défendre d'une secrète horreur en voyant approcher votre tour. Vous savez à quelle main vous êtes

destiné (1). Mais je viole peut-être votre secret : vous n'avez jamais voulu convenir de toute votre affliction.

Fontenelle.

Puisque vous le voulez, ce n'est pas avec vous, messieurs que je dissimulerai mes peines, et cette hypocrisie serait, je crois, bien inutile, mais je voudrais vous faire convenir que si l'Académie nous proposait tous les ans une question intéressante, ou si elle donnait l'Eloge historique de quelques grands hommes, suivi de l'analyse de leurs ouvrages, et d'observations sur la langue, il en résulterait en peu de temps une collection qui aurait son prix. Les convulsions oratoires et les moules usés du panégyrique ne produisent rien que de l'ennui. Saint Louis, pour avoir été tant loué, n'en est ni mieux connu, ni plus estimé. Il faudrait aussi peut-être que l'Académie française fût la seule dans le royaume qui eût le droit de proposer des Eloges, afin que l'unité du prix lui donnât plus de concours et de solennité. On ne saurait croire combien cette fourmilière d'académies et de musées nuit au bon goût et avance la ruine des lettres. Le feu sacré se trouve dispersé entre trop de mains, et chacun se fait un rite et une liturgie à sa mode. Quand les petites souverainetés se multiplient dans un Etat, l'anarchie est arrivée. Il faudrait enfin que le secrétaire de l'Académie française ne fût occupé que de la véritable gloire de sa compagnie, bien sûr en même temps de travailler pour celle de la nation et pour la sienne propre; tandis qu'au contraire, semblable au pilote d'un vaisseau qui fait eau de toute part ou, si vous l'aimez mieux, à une araignée qui jette ses fils dans toutes les antichambres de Paris, il croit ne pouvoir exister qu'à force d'art et de connaissance du monde.

Voltaire.

Hélas! mon cher Fontenelle, vous êtes donc toujours le même. Laissez là vos pilotes et vos araignées. Adieu; je m'aperçois que vous me feriez passer mon éternité à parler d'académies.

(1) Dans tout cet alinéa Rivarol vise son ennemi littéraire particulier du moment, Dominique-Joseph Garat, dont les Éloges de Suger et de Montausier avaient remporté, en 1779 et 1781, le prix à l'Académie française; son Eloge de Fontenelle (1784) devait avoir le même sort. — (Note de P. Malassis.)

La Motte.

Je suis bien fâché que vous partiez, car j'avais un petit morceau à vous lire, en faveur des tragédies en prose et des vers blancs.

Fontenelle.

Et moi j'allais vous proposer de nouveaux statuts pour l'Académie.

Voltaire.

Adieu, vous dis-je; il faut quitter les gens quand leur marotte les prend. Allez, Fontenelle, parmi les Duclos, les d'Olivet et les Trublet, causer sur votre chère académie, pendant quelques milliers de siècles. Pour moi, je vais trouver Sophocle, Horace et l'Aricoste; c'est là toute l'académie qu'il me faut. Quant à vous, La Motte, attendez, pour faire votre lecture, la descente de quelques pauvres diables qui font des drames pour l'Opéra-comique; ou bien, informez-vous d'un abbé de Reyrac, qui faisait un hymne au soleil, en prose, et en un gros volume. Il nous parlait de tout ce que cet astre a vu depuis l'origine du monde; il prétendait malicieusement faire ainsi tomber l'Encyclopédie: vous trouverez ici son âme prosaïque, à moins qu'il ne soit mort tout entier.

LE PETIT ALMANACH

DE NOS GRANDS HOMMES

1788

*Questi chi son, c'hanno colanta orranza
Che dal modo degli altri gli disparte ?*

DANTE, *Enfer*, IV, 74.

Quelle est cette foule d'esprits que la gloire
Distingue des autres enfants des hommes ?

AVIS SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION, OU LETTRE D'ADIEU A NOS AMIS ET LECTEURS

La France ne rit plus, et la gaieté française a passé comme une ombre ; cette heureuse révolution a coûté bien des volumes, tandis qu'il n'eût peut-être fallu qu'un drame pour rasseoir toute la nation. Mais enfin, on a appelé de l'Angleterre la philosophie au secours de la nation française. Grâce en soient rendues aux écrivains qui ont donné à notre langue l'*accent anglais*, selon l'expression du Journal de Paris, au sujet de feu M. le Tourneur !

Mais si la France est grave et sérieuse, elle est tout aussi calme. Les prétentions ont contracté entre elles ; les rangs sont assignés ; tout a son prix, et la plus aimable harmonie règne dans toute la littérature française.

Nous n'entreprendrons pas de dire par combien de degrés il a fallu passer pour amener la nation à cette sévérité d'humeur qui constitue la véritable dignité de l'homme, et nous paraît le signe le plus certain de la félicité publique.

C'est dans cette disposition des esprits, dans cet accord des caractères et dans cette transaction de tous les amours-propres, que le *petit Almanach de nos Grands Hommes*

a paru ; mais le titre a semblé si mesquin, le ton si futile, notre air si frivole, que notre but est manqué. On a trouvé qu'en variant l'éloge avec autant de soin qu'on avait jusqu'ici varié la satire, nous aurions dû naturellement énor-gueillir nos élus, et désespérer ceux que nous réprouvions : tandis que nous avons médiocrement flatté nos Grands Hommes, et que le livre a causé un rire universel qui nous a tout à fait humiliés. C'est pour l'innocence le comble du malheur que de causer du scandale. Aussi avons-nous reçu avis sur avis, reproche sur reproche, menace sur menace : on nous a traités avec colère, on nous a maltraités avec esprit : nos mentions ont paru des traits de haine, nos omissions des signes de mépris. L'un nous accuse d'avoir *échennillé le Parnasse* ; l'autre d'avoir fait asseoir plus d'un Grand Homme *aux bancs des ânes*. « Il est contre les « mœurs et la décence, nous écrit-on, de faire rire le monde. « Les larmes conviennent mieux à la misérable espèce « humaine. Il vous était si aisé, nous dit-on, d'attrister vos « lecteurs sur toute la petite littérature dont vous faites « l'histoire ! Pourquoi forcer le naturel de vos héros, et « contrarier le goût du public ? Le monde est-il donc si gai, « et vos Briquet et vos Braquet sont-ils donc si plaisants ? »

M. l'abbé *Salles de la Salle*, auteur d'une ode sur le prince de Brunswick, a réuni autour de lui M. *de Fumars*, qui prépare l'histoire secrète de la loge Olympique ; M. *Landreau de Maine-au-Pic*, et MM. *Robert* et *Rouzet*, avocats en tragédie : ils nous reprochent de les avoir oubliés, et se moquent cruellement de nous, en nous demandant si nous connaissons la dernière charade de M. l'abbé *Dubosq*, l'énigme de M. *Gillet du Coudray*, avocat, et le logogryphe de M. *Lapleigne du Coudray* ?

Il est vrai qu'il se mêle quelques fleurs à tant d'épines : on vient de nous annoncer un pamphlet *in-folio*, écrit avec tout l'esprit de M. *Manuel*. C'est nous promettre *chère de vilain* : la colère met un avare en dépense, et c'est ainsi qu'Aristote veut qu'on purge les passions les unes par les autres.

Nous nous flattons que le public, en faveur de nos intentions, daignera oublier à jamais le petit Almanach, pour ne se souvenir que des mille et une réponses qu'on y a faites, et dont il n'eût pas joui sans nous : car nous sommes en

littérature la pierre à aiguiser, qui ne coupe pas, mais qui fait couper.

N. B.— On n'a jamais lu un dictionnaire de suite, l'ordre alphabétique s'y oppose. Ainsi les personnes qui voudront parcourir cette galerie (1) tout d'une haleine en seront bientôt punies, d'autant plus qu'il y a une foule de notices qui ne signifient rien; et ce sont les plus ressemblantes.

Ces expressions de *très connu*, *si connu*, et autres de cette espèce, qui reviennent souvent dans ce répertoire, signifient seulement, *très connu dans les Recueils*, *si connu dans les Almanachs*, *dans les Musées*, etc.

Adieu, chers amis et généreux lecteurs.

A M. DE CAILHAVA DE L'ESTANDOUX, PRÉSIDENT
DU GRAND MUSÉE DE PARIS

M. le Président,

Ce n'est pas sans la plus vive satisfaction que nous vous dédions cet Almanach de tous les Grands Hommes qui fleurissent dans les Musées (2) depuis leur fondation jusqu'en l'an de grâce 1788. Combien d'hommages n'en avez-vous pas reçus, soit en vers, soit en prose! car vous n'êtes pas comme les Rois de la terre, qui n'exigent de leurs sujets que des tributs pécuniaires; votre trésor ne s'emplit que d'opuscules légers, de pièces fugitives, d'impromptus et de chansons, et la plus grosse monnaie de votre empire n'a jamais passé l'épître dédicatoire; mais sans nous, tous ces monuments de leur amour pour le Musée et de leur goût pour les lettres périraient sans retour; et l'on verrait tant de fleurs se faner sur vos autels!

Si l'Almanach Royal, seul livre où la vérité se trouve, donne la plus haute idée des ressources d'un Etat qui peut supporter tant de charges, croit-on que notre Almanach puisse être indifférent à votre gloire et à celle de la nation, quand on y prouve qu'un président de Musée peut prélever plus de cent mille vers par an sur

(1) De 650 noms environ. Nous en avons choisi quelque 250.

(2) Petites académies poétiques, cercles littéraires.

la jeunesse française, et marcher dans la capitale à la tête de cinq ou six cents poètes?

Notre Almanach sera pour eux le livre de vie, puisque l'homme le plus inconnu y recevra de nous un brevet d'immortalité. Il y a, dit-on, des chemins connus pour arriver à l'Académie, mais on n'en connaît pas pour échapper au Musée. Ceci peut s'appliquer à notre Almanach : nous ferons au plus modeste une douce violence, et l'on ne verra plus tant d'écrivains exposés à ce cruel oubli qui les gagne de leur vivant, ou à ces équivoques plus outrageantes encore, qui font qu'on les prend sans cesse l'un pour l'autre. Feu Voltaire, dont vous avez peut-être ouï parler, disait toujours, l'abbé Suard et M. Arnaud ; et on avait beau lui représenter qu'il fallait dire M. Suard et l'abbé Arnaud, le vieillard s'obstinait, et ne voulait pas changer les étiquettes, ni déranger pour eux une case de son cerveau. Notre Almanach eût prévenu ce scandale, car sans doute l'auteur du pauvre Diable nous aurait souvent consultés.

Nous sommes avec un profond respect,

Monsieur le Président,

*Vos très humbles et très
obéissants serviteurs,*

*Les Rédacteurs de l'Almanach des
Grands Hommes.*

POST-SCRIPTUM

Pour faire taire les mauvais propos de certains détracteurs du vrai mérite, nous nous sommes proposé de faire connaître notre désintéressement, dont cependant on ne nous soupçonne pas. Après avoir tiré de notre libraire le meilleur parti de cet équitable ouvrage, nous avons eu la délicatesse de donner, sans presque rien gagner, le supplément séparément en faveur des acquéreurs de la première édition ; ce qui prouvera notre zèle à servir le public.

PRÉFACE

Il y a parmi les gens du monde certaines personnes qui doivent tout le bonheur de leur vie à leur réputation de gens d'esprit, et toute leur réputation à leur paresse. Toujours spectateurs et jamais auteurs, lisant sans cesse et n'écrivant jamais, censurs de tout et dispensés de rien produire, ils deviennent des juges très redoutables; mais ils manquent un peu de générosité. C'est sans doute un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

J'écoutais l'autre jour la conversation de trois ou quatre de ces personnes, qui, lassés de parler du siècle de Louis XIV et du siècle présent, de tenir la balance entre Corneille et Racine, entre Rousseau et Montesquieu, descendirent tout à coup de ces hauteurs, et pénétrèrent dans les plus petits recoins de la république des lettres. On s'échauffa, et les auteurs dont on parlait devenant toujours plus imperceptibles, on finit par faire des paris. « Je gage, dit l'un, que je « pourrai vous citer tel ouvrage et tel écrivain dont vous « n'avez jamais ouï parler. Je vous le rendrai bien, répon- « dit l'autre; » et en effet ces messieurs se mettant à disputer de petitesse et d'obscurité, on vit paraître sur la scène une armée de Lilliputiens. « Mérard de Saint-Just, Santerre « de Magni, Laus de Boissy, criait l'un; Joli de Saint-Just, « Pons de Verdun, Regnault de Beaucaron, criait l'autre. » Guinguéné par-ci, Moutonnet, par-là, Briquet, Braquet, Maribarou, Mony-Quitaine, et puis Grouvelle, et puis Berquin, et puis Panis et puis Fallet; c'était une rage, un torrent: tout le monde était partagé; car ces messieurs paraissaient avoir une artillerie bien montée; et soit en opposant, soit en accouplant les petits auteurs, ils les balançaient assez bien, et ne se jetaient guère à la tête que des boulets d'un calibre égal: de sorte que de citations en citations, tant d'auteurs exigus auraient fini par échapper aux prises de l'auditeur le plus attentif, si l'assemblée n'avait mieux aimé croire que ces messieurs plaisantaient et n'alléguaient que des noms sans réalité. Mais les deux antagonistes, choqués de cette opinion, se rallièrent et se mirent à parier contre l'assemblée. « Oui, Messieurs, je vous soutiens qu'il existe « un écrivain, nommé M. *Levrier de Champrion*; un au- « tre qui s'appèle *Delormel de la Rotière*; un autre *Gabiot*

« *de Salins* ; un autre *le Bastier de Doiencourt* ; un autre « *Doigni du Ponceau* ; un autre *Philipon de la Madeleine* ; et si vous me poussez, je vous citerai M. Groubert « de Groubental, M. Fenouillot de Falbaire de Quingei, et « M. Thomas Minau de la Mistringue. » A ces mots on éclata de rire ; mais le discoureur sortit de sa poche trois opuscules, l'un sur la finance, l'autre sur l'impôt, et l'autre sur le drame, qui prouvaient bien que MM. Groubert de Groubental, Fenouillot de Falbaire de Quingei, et Thomas Minau de la Mistringue n'étaient pas des êtres de raison.

Pour moi, auditeur bénévole, frappé de la riche nomenclature de tant d'écrivains inconnus, je ne pus me défendre d'une réflexion que je communiquai à mes voisins, et qui, gagnant de proche en proche, fit bientôt changer l'état de la question. N'est-ce pas, leur disais-je, une chose bien étrange et bien humiliante pour l'espèce humaine, que cette manie des historiens de ne citer qu'une douzaine tout au plus de grands écrivains, dans les siècles les plus brillants, tels que ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis ou de Louis XIV ? N'est-ce pas donner à la nature je ne sais quel air d'avarice ou d'indigence ? Le peuple qui n'entend nommer que cinq ou six Grands Hommes par siècle est tenté de croire que la providence n'est qu'une marâtre ; tandis que si on proclamait le nom de tout ce qui écrit, on ne verrait plus dans elle qu'une mère inépuisable et tendre, toujours quitte envers nous, soit par la qualité, soit par la quantité ; et si j'écrivais l'histoire naturelle, croyez-vous que je ne citerais que les éléphants, les rhinocéros et les baleines ? Non, Messieurs, je descendrais avec plaisir de ces colosses imposants aux plus petits animalcules ; et vous sentiriez s'accroître et s'attendrir votre admiration pour la nature, quand j'arriverais avec vous à cette foule innombrable de familles, de tribus, de nations, de républiques et d'empires, cachés sous un brin d'herbe.

C'est donc faute d'avoir fait une si heureuse observation que l'Histoire de l'esprit humain n'offre, dans sa mesquine perspective, que d'arides déserts, où s'élèvent à de grandes distances quelques bustes outragés par le temps, et consacrés par l'envie, qui les oppose sans cesse aux Grands Hommes naissants, et les représente toujours isolés, comme si la nature n'avait pas fait croître autour d'Euripide, de Sopho-

cle et d'Homère, princes de la tragédie et de l'Épopée, une foule de petits poètes, qui vivaient frugalement de la charade et du madrigal; ainsi qu'elle fait monter la mousse et le lierre autour des chênes et des ormeaux; ou, comme dans l'Écriture-Sainte, on voit après les grands prophètes paraître à leur tour les petits prophètes? Ne doit-on pas frémir quand on songe que, sans une légère attention de la part de Virgile et d'Horace, Bavius et Mœvius seraient inconnus; et que, sans Molière et Boileau, on ignorerait l'existence de Perrin, de Linière et de quelques autres? Enfin, que ne dirais-je pas des soins que s'est donnés l'infatigable Voltaire pour déterrer et pour classer dans ses œuvres ses plus petits contemporains! Il est temps de corriger une telle injustice; et pour n'être plus exposé à des pertes si douloureuses, je pense qu'il faudrait, par un répertoire exact de tous les hommes qui pullulent dans notre littérature, depuis l'énigme jusqu'à l'acrostiche, depuis la charade jusqu'au bouquet à Iris, justifier la nature, et, disputant tant de noms à l'oubli, montrer à la fois nos trésors et sa magnificence.

L'assemblée goûta cet honnête projet, et nous résolûmes d'élever à frais communs un monument à l'honneur de tous les écrivains inconnus, c'est-à-dire, de ceux qui ne sont jamais sortis de nos petits Recueils. On convint de donner à ce monument le nom de *petit Almanach de nos Grands Hommes*, afin de les venger, par cette épithète, de la manie de ceux qui ne jugent d'un homme que sur l'importance de ses ouvrages; car j'avoue en mon particulier que j'estime autant celui qui n'a fait en sa vie qu'un bilboquet d'ivoire, que Phidias élevant son Jupiter Olympien, ou Pigalle sculptant le maréchal de Saxe. *In tenui labor.*

Cet Almanach paraîtra chaque année; et afin que la nation puisse juger de notre exactitude, le rédacteur, armé d'un microscope, parcourra les Recueils les moins connus, les Musées les plus cachés, et les sociétés les plus obscures de Paris : nous nous flattons que rien ne lui échappera. On invite tout homme qui aura laissé tomber son nom au bas du moindre couplet, soit dans les journaux de Paris, soit dans les affiches de province, à nous envoyer des renseignements certains sur sa personne; nous recevrons tout avec reconnaissance, et, selon notre plan, les articles les plus longs

seront consacrés à ceux qui auront le moins écrit. Un vers, un seul hémistiche suffira, pourvu qu'il soit signé; un compliment, un placet, un mot seront de grands titres à nos yeux. C'est ainsi que M. d'Aquin de Château-Lion est parvenu à faire de ses *Etrennes d'Apollon* l'ouvrage le plus important qui existe. Mais nous nous flattons de le surpasser bientôt, et de faire pour lui ce que sa modestie ne lui a pas permis, et ce que vraisemblablement il ne pourra nous rendre, en lui donnant une place très honorable dans notre *Almanach*.

Au reste, les vétérans de la petite littérature, tels que M. le chevalier de Palmezeaux, Caron de Beaumarchais, Blin de Saint-Maur, d'Arnaud de Baculard, etc., nous pardonneront s'ils ne se trouvent, pour ainsi dire, traités qu'en passant dans notre *Almanach*, et si de jeunes inconnus obtiennent de nous des préférences marquées. Ce n'est pas que nous ayons prétendu manquer à ce que nous devons aux premiers, en affichant notre prédilection pour les autres; mais nous avons cru qu'il était bien juste d'encourager les jeunes gens plongés dans les eaux de l'oubli, d'où les autres se sont un peu dégagés, non par leurs œuvres, mais par leur âge: car on sait qu'à force de signer périodiquement son nom de journal en journal, et d'envoyer au *Mercure* des certificats de vie, on finit par dompter le public, mais on perd des droits à notre *Almanach*.

Les gens de lettres qui auront été oubliés pourront se faire inscrire à notre petit bureau, qui sera ouvert à toute heure au Palais-Royal. On n'exigera qu'un sou par tête, afin qu'on ne nous accuse pas d'avoir estimé les objets au-dessus de leur valeur.

P. S. *Comme on travaillait à l'impression de cet ouvrage, quelques personnes blanchies dans les lettres, et dont nous avions déjà classé les noms, sont venues nous prier de ne pas leur faire cet honneur. Nous nous sommes opposés à leur modestie; mais elles ont insisté, et ont prétendu qu'une simple mention pouvait les blesser. Comme cet *Almanach* n'est qu'une nomenclature, nous leur avons demandé comment on pouvait désoler un homme, en lui prouvant qu'il existait réellement, et le blesser en ne lui disant pas plus haut que son nom? Ces personnes ont soutenu que la chose était possible, puis-*

qu'elles l'éprouvaient. Cette querelle nous a d'autant plus surpris qu'il est survenu en ce moment un jeune homme qui a demandé d'être inscrit, en disant : vous devez me connaître. Nous n'avons pas dissimulé notre ignorance. Comment, s'est-il écrié, vous ne me connaissez pas ! Et que faut-il donc faire pour être connu ? Je n'ai que dix-huit ans, et j'ai déjà fait trente petites épîtres dans le Mercure, mille couplets, cent énigmes ; je fournis la fugitive à tous les journaux, et je signe toujours. Cette double querelle nous a jetés dans la plus grande perplexité : l'un se fâche parce que nous avons découvert son existence ; l'autre parce que nous ne l'avons pas soupçonnée !... Mais il faut que le service public passe avant tout, et nous avons procédé à l'impression.

LE PETIT ALMANACH DE NOS GRANDS HOMMES

Dis ignotis.

A

ALIBERT (M.), de Villefranche, en Haute-Guienne. Nous avons reçu de cet auteur une fable, qui est capable de faire une révolution dans la littérature, si on adopte sa manière, comme on ne saurait trop le désirer. Cet auteur fleurit en province. Quel dommage ! Puisse le juste tribut d'éloges que nous lui payons l'engager à venir dans la capitale y remplir toute sa destinée ! Paris ne s'enrichit qu'en dépouillant les provinces.

ALIX (M.), jeune avocat, dont une foule de pièces fugitives, répandues dans tous les journaux, n'ont encore pu mettre au jour tout le mérite. Nous avons long-temps cherché la cause de l'obscurité dont il jouit, et à force de soins, nous avons enfin trouvé un poème en quatre chants, sur les quatre âges de l'homme, qui nous a paru la pièce coupable par les beautés dont il étincelle, et qui auront à jamais irrité l'envie contre l'auteur. L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite ; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre. Or jamais poème ne l'éprouva mieux que celui-ci. Il s'est fait comme un concert de muets dans toute la littérature, à l'apparition de ce poème. Un tel silence est souvent de bon augure ; mais il ne faut pas qu'il se soutienne.

ALLIOT (M.), auteur du *Muet par Amour*. C'est une des mille et une pièces qui font les délices des sociétés. Mais les gens du monde sont de si parfaits égoïstes qu'ils exigent souvent d'un auteur que tel ouvrage qui leur a plu ne paraîtra jamais.

ALCO (M. le Président d'). Les stances et les madrigaux que ce favori des Muses a tirés de son porte-feuille nous font bien regretter qu'il en soit trop avare. Les couleurs de ce poète sont si douces qu'il semble n'avoir travaillé que pour des yeux malades qui craignent le grand jour ; ce qui lui a donné de nombreux partisans dans un siècle justement dégoûté de la haute poésie.

ANCENY (M. d'). Ce poète réussit parfaitement dans les pièces gasconnes. Ce genre n'est pas facile à manier, mais c'est un excellent exercice, et il est aisé de reconnaître un écrivain qui s'y est rompu. Il existe de cet auteur une tirade de vers, qu'il adresse à un de ses amis, pour le punir d'avoir fui le mariage. On ne saurait faire un plus digne usage de la poésie que de la diriger contre les célibataires.

ANDRÉ HONORÉ (M.). Ses chansons, trop clairsemées dans nos Almanachs chantants, en ont toujours fait la fortune. Cet Anacréon a jeté deux nouveaux couplets dans les recueils de cette année, l'un adressé à quelques jeunes dames, et l'autre à sa propre fille. Les couplets sont signés : M. André ne peut les nier, et quel est le plagiaire qui oserait se les attribuer ?

ANDRÉ DE MURVILLE (M.). Ce poète fugitif est si fertile que nous ne pouvons qu'indiquer ses talents et son nom. Ode, épître, quatrains, chansons, rien n'est à l'abri de son activité, et l'admiration et la reconnaissance ont à peine avec lui le temps de respirer. Le Recueil de ses œuvres sera un jour d'un grand poids dans la littérature légère.

ANDRIEUX (M.). Les beautés trop délicates de ses petits vers ont échappé jusqu'ici aux yeux vulgaires : mais l'extrême nature de ces vers-ci aurait dû frapper tout le monde :

Le feu ce pendant éclate ;
 J'entends le grillon crier ;
 Le chat vient pour qu'on le flatte,
 Et joue autour du foyer.

Voilà la belle nature et la véritable poésie : un seul couplet

de cette force peut arrêter la décadence des arts. *Voyez* aussi les stances du même auteur sur la jeunesse.

AQUIN DE CHATEAU-LION (M. d'). Tout le monde connaît son Recueil charmant, intitulé, *Almanach Littéraire* ou *Etrennes d'Apollon*. Ce sont de ces livres qui à la longue donnent à la France une supériorité décidée sur tous ses voisins.

ARNAUD DE BACULARD (M.). Nous ne disons rien de cet ancêtre de la littérature moderne : la probité de ses vers et l'honnêteté de sa prose sont connues.

ARNAULT (M.). Cet écrivain s'est si bien dérobé à nos recherches, que nous n'osons rien affirmer de lui, si ce n'est son existence. Nous en demandons bien humblement pardon au public impatient de connaître cet auteur et ses productions ; mais les affiches de Grenoble nous ont manqué. Nous promettons de réparer cette omission l'année prochaine, et nous nous flattons de satisfaire la foule de Souscripteurs que cet espoir va sans doute nous procurer.

AVESNE (M. d'). Cet aimable paresseux a réjoui l'*Almanach des Muses* 1781, d'une pièce pleine de goût et de gaieté. Elle est intitulée, *Tribunal d'Arcadie* ; on y tient *Conseil d'Anerie* ; l'auteur fait dire des choses admirables à un *cuir pelé d'asine douairière*. Nous croyons que cette fable aurait donné du chagrin à La Fontaine, et nous ne saurions trop exciter la jeunesse à saisir le bon ton, et le grand sens de cet écrivain.

AVY* (M. l'abbé). Nous n'avons encore obtenu que la moitié du nom de cet auteur ; mais nous avons une pièce entière de vers de sa façon, intitulée : *le Nouvelliste aux Champs-Elysées*. Ce jeune abbé est comme cette statue mystérieuse des Egyptiens, qui laissait tomber un de ses voiles tous les ans. Ceux qui ont le bonheur de le connaître par son nom nous ont assuré que nous n'avions pas plus de quatre ans à attendre, parce que M. l'abbé laisse paraître chaque année une lettre de plus : il était A*** en 1785, Av** en 1786, il est Avy* en 1787. L'impatience que nous donne l'incroyable désir de le connaître est un des grands désagrémens de notre état.

B

BABLOT (M.). Il y a d'énormes paris sur cet écrivain ; il existe pour les uns, il n'existe pas pour les autres. Mais nous

avons fait des recherches si sérieuses sur ce problème intéressant que nous sommes parvenus à découvrir que M. Bablot était, comme Apollon, poète et médecin. Il a chanté les austères plaisirs du mariage, et voici quatre vers de ce docteur :

Ah ! pourrais-tu douter de mon amour encore ?
 Cher amant, me dis-tu, je t'aime, je t'adore :
 Qu'ai-je dit : je t'adore ! laissons sur ces grands mots
 Grimper l'amour charnel : ce sont là ses tréteaux.

BAILLY (M.). On ne peut rien ajouter aux charmes de cette muse : seulement peut-on lui reprocher un peu de paresse. Nous n'avons guère trouvé plus de cent pièces de cet auteur dans les différents journaux.

BARBIER (M.). Auteur de *Ciazare*, tragédie, jouée en société, et qu'on a eu la cruauté d'y retenir. La nation a, selon nos calculs, plus de mille drames à revendiquer sur les sociétés de Paris.

BARRÉ (M.), un de ces esprits faciles, corrects et gracieux que la nature produit quelquefois pour le bonheur des grosses villes affamées de nouveautés. Des Géomètres fort modérés ont calculé que M. Barré, indépendamment de M. Piis, pouvait fournir des pièces à tous les petits théâtres de la capitale; et que, réunis tous deux, ils pouvaient faire demander grâce à la nation la plus amoureuse des spectacles. On ne sait que citer d'un écrivain que tout le monde sait par cœur. Pourrait-on oublier en effet ce couplet charmant qu'il adresse à une dame, en lui envoyant un cœur de sucre, et qui finit par ces deux vers, qui ont fait pâmer tout Paris :

Mon cœur, craignant pareille chance,
 S'alla faire sucre d'avance.

BARSIN OU BARCIN (M.). Son ode sur l'armement de la France et de l'Espagne parut dans des circonstances fort heureuses; mais elle eut des suites funestes pour l'Europe : car l'éclat extraordinaire de ce poème ayant fixé tous les yeux, les affaires des puissances belligérantes ne firent plus que languir. C'est donc manquer de patriotisme que de faire de trop beaux vers dans certaines occasions.

BARTHE (M. l'abbé), de la société Anacréontique d'Arras, excessivement connu par une fable sur deux carrosses. Les propos que se tiennent ces deux carrosses sont prodigieux : il n'y a guère dans toute la littérature que les chevaux d'Achille qui soient dignes de converser avec les carrosses de M. l'abbé Barthe. *Voyez* l'Iliade.

BAUDART OU **BODART** (M.), génie précoce qui vient de donner *les Saturnales* aux Variétés. On sait que, pendant les Saturnales, les valets étaient les maîtres. M. Bodart semble avoir pressenti et prévenu notre travail : car nous ne faisons ici que *les Saturnales de la littérature*.

MM. BOCQUET, BOREL, LE BŒUF, BEAUENOIR DE ROBINEAU, BRUNET, LE BLANC (l'abbé), **BÉLIARD, BASTIDE, BURY, BILLARD, BOUTTROUX, BONNEL, BRUIX** (le chev. de), **BOISTEL, BRUTEL DE CHAMPLEVART, BURSAY, BOUTEILLIER, BREVET DE BEAUJOUR** ;

Voilà dix-huit auteurs dramatiques, tous marqués à la lettre B, et qui brillent sur le Parnasse français comme une constellation dont la douce influence féconde tous nos théâtres. Opéra, tragédie, comédie, farce, drame, proverbe, rien n'échappe à leurs regards bienfaisants. Mais tout ainsi que les étoiles semées avec tant de profusion dans la voie lactée se nuisent mutuellement et ne forment qu'une masse de lumière qui ne laisse distinguer aucun astre en particulier, de même sommes-nous forcés d'avouer que tous ces auteurs, dont chacun à part serait un vrai soleil, sont absolument invisibles sur l'horizon de notre capitale. Mais nous supplions instamment le lecteur de ne pas traiter avec cette barbare indifférence dix-huit grands hommes : nous le conjurons au contraire (et nous l'en conjurons à genoux et la larme à l'œil) de se faire l'effort de classer dans sa mémoire ces dix-huit noms : la peine de les retenir n'égalera jamais celle que nous avons eue à les trouver.

BEAUMIER (M.), un des plus grands écrivains de ce siècle en vers et en prose. Nous ne citerons rien de cet illustre auteur ; car, pour fruit de nos labeurs, nous exigeons cette fois que le lecteur nous en croie sur notre serment. *Voyez* pourtant son livre, intitulé : *A ma Patrie*, dédié à M. Ducis.

BEAUGEARD DE MARSEILLE (M.). Ce poète n'a fait qu'un petit conte, intitulé : *les deux Neuwaines*, qu'il a fait pas-

ser à Paris; c'est un géant qui donne le bout de son ongle pour mesure de tout son corps, et qui est deviné.

BEAULATON (M.). Sa traduction de Milton eût fait oublier *le Paradis perdu*, si on avait su la lire; mais ce siècle est si fou, si rapidement emporté dans la sphère de ses frivolités, qu'il lui passe sous les yeux deux ou trois mille chefs-d'œuvre par an, sans qu'il en soit averti. Ah! que le siècle de Louis XIV paraîtrait pitoyable, si on songeait à tout ce que nous possédons, sans savoir en jouir! Voici quelques vers de M. Beaulaton, pour justifier nos regrets. C'est Satan qui s'avance vers le paradis terrestre :

Tel Satan à travers vaux, monts, rocs, lacs, bois, prés,
Fait route de la tête, et des mains et des pieds,
Marche, vole, bondit, plonge, serpente, nage, etc.

Quel dommage de gaspiller ce style à faire des traductions!

BEAUMARCHAIS. *Voyez* M. GUDIN DE LA BRUNELLERIE.

BÉRARDIER DE BATTANT (M. l'abbé) a traduit Lucrèce en vers français; il est parvenu, selon son louable but, à éteindre ce poète, le plus dangereux de l'antiquité; et c'est ainsi qu'il faut traduire tous ces athées.

BEFFROY DE REIGNY (M. de), si connu sous le nom de *Cousin Jacques*. Ses *Lunes* sont une de ces productions originales auxquelles on ne peut rien comparer: elles font le bonheur de la nation française; mais, comme le Cousin Jacques peut nous manquer un jour, tout immortel qu'il est, nous ne voyons pas sans frémir l'état de langueur et de tristesse où la France va tomber, quand il faudra se sevrer de tant d'aimables folies. Nous conseillons donc à nos lecteurs de renoncer peu à peu à cette sirène qui les enchante et les dégoûte des dialogues de Lucien, des facéties de Voltaire, des badinages de Gresset et de Swift; c'est sous ce point de vue que le *Momus français* est vraiment dangereux.

BÉRANGER (M.), le plus doux, le plus riche et le plus infatigable des tributaires de tous les journaux. Pour parler dignement de lui, il faudrait parler de tout, et la vie est courte.

BERQUIN (M.), après avoir été le poète des nourrices, a voulu devenir le philosophe de l'enfance, et s'est intitulé: *l'Ami*

des Enfants. L'Allemagne lui a fourni cet ouvrage périodique dont il nous a fait présent. Cette traduction lui a valu toute notre reconnaissance ; mais elle nous a coûté un poème épique dont M. Berquin était fort capable, et c'est trop cher.

BOISJOLIN (M. Vielch de). Il est sorti tout à coup de l'aimable obscurité où sa modeste muse le retenait, par un tour de force qui a fait trembler toute la littérature. Ayant choisi le *Mercur* pour champ de bataille, il a pris l'Art poétique d'une main, et le poème des Jardins de l'autre ; et les ayant balancés quelque temps, il a mis tout à coup le poème des Jardins dessus, et l'Art poétique dessous, aux acclamations de tous les gens de goût ; il n'y a que M. l'abbé Delille qui ait paru scandalisé.

BOIZARD (M.). Ses fables ont fait passer de mode celles de la Fontaine ; ce qui est toujours un peu injuste : on aurait dû conserver la Fontaine en acquérant M. Boizard, et ne pas perdre l'ancien fabuliste, sous prétexte de faire un plus beau sort au moderne : enfin, il y avait des arrangements à prendre, et nous osons croire que M. Boizard s'y serait prêté.

BOULOGNE et DE BUGEY (MM. de), tous deux fort estimés par une épigramme et six vers élégiaques. On pourrait leur faire les plus tendres reproches sur leur paresse.

BOURIGNON (M.), de Saintes. Ses poésies fugitives ont fait une telle sensation à Paris, que nous nous croyons suffisamment autorisés à le presser d'habiter une capitale où sa gloire l'a précédé. Notre invitation ne peut que déplaire à la Saintonge qui sera appauvrie, si M. Bourignon la quitte ; et aux beaux esprits de la capitale qui seront jaloux, si M. Bourignon arrive : mais qu'importe ?

BONNIER DE LAYENS (M.). Le nom seul de M. Bonnier de Layens entraîne avec lui les idées les plus séduisantes : il rappelle les noms de Chaulieu, de Gresset, de Voltaire, dans la fugitive. Il nous faudrait le pinceau de l'Albane, pour tracer une esquisse digne de cet aimable chantre ; mais ne ayant pas, nous renvoyons aux recueils du temps, où nos lecteurs pourront rencontrer l'épithaphe d'un chien et deux quatrains, qui justifient bien notre silence.

BIENVENU et BIENNOURRI (MM.), de Bordeaux, auteurs du *Théâtre à la mode*. Autrefois les grands talents étaient un peu orageux : on n'était jamais avec eux bien sûr d'avoir

la paix ; Racine et Molière ne surent pas s'accorder. Mais qu'il est doux de voir marcher de front dans la même carrière deux hommes tels que MM. Bienvenu et Biennourri !

BRIQUET et BRAQUET (MM.). Il semble que la Providence veuille confirmer elle-même, par les découvertes qu'elle nous laisse faire, ce que nous avons dit plus haut de l'amitié des gens de lettres. O Briquet et Braquet, noms consacrés à l'harmonie, et faits pour le charme éternel des oreilles sensibles ! malheur à qui voudra vous désunir ! Les Oreste et les Pylade, qui s'immolaient l'un pour l'autre, ne se cédaient que la vie ; mais vous, combien d'hémistiches ne vous êtes-vous pas donnés mutuellement ! Et c'est bien autre chose que la vie. Les gens du monde ne saisiront jamais bien ce genre d'héroïsme.

BRUNEL (M.) a fait environ quatre-vingts pièces de vers en différents journaux, et notamment une Idylle d'un seul vers que voici :

Ne serons-nous jamais contents de notre sort ?

Ce sont là de ces vers de résultat qui contiennent une foule d'idées en germe, et ne laissent rien à dire à la postérité.

BRUTÉ (M. l'abbé). On sait quel bruit fit dans le temps son épître à sa sœur, où il dit, en parlant de Racine et de Rousseau :

Le charme de leurs vers sublimes et parfaits
M'inspire la fureur d'en forger de mauvais.

C

CAIGNIEZ (M.). Une seule Chanson, dans *les Étrennes lyriques*, lui a fait un nom qui ne mourra jamais, quand même cet auteur voudrait un jour renoncer à sa gloire. Le pas est fait ; et cet avertissement regarde tous ceux dont les noms sont tombés dans nos Almanachs, et ont été relevés dans celui-ci. Si jamais la philosophie les dégoûtait de leur célébrité, ils en seraient réduits, comme Calypso, à pleurer du malheur d'être immortels. Au reste, on se console de tout avec les vers suivants, tirés de la Chanson de M. Caigniez :

Vénus alors dormait profondément :

Enfin l'Amour est auprès d'elle ;
Dors-tu, maman ? lui dit-il, mais bien bas, etc.

CAILLEAU (M.), imprimeur-libraire à Paris, qui n'a point perdu son temps comme les Estienne, les Plantin et les Elzévir. On a de lui un recueil de Poésies légères, où l'on a surtout remarqué une réponse d'Abailard à Héloïse, qui, selon la louable intention du poète, aurait sans doute délivré cette femme célèbre du fol amour qui la possédait. Le sang-froid de cette réponse, qui contraste merveilleusement avec la chaleur de la Lettre de Pope, la sobriété d'expressions et de poésie, tout y est un effet de l'art ; mais cette magie n'appartient qu'aux grands maîtres ; et ce n'est que dans les mains de M. Cailleau qu'Apollon devient un Abailard.

CAILLIÈRES DE L'ÉTANG (M.), avocat. Ce paisible citoyen ayant, par mégarde et dans un moment de loisir, poli une Ode sur je ne sais quel général Suédois, y mit à son insu tant de poésie, il y décéla un talent si prodigieux que, depuis cette époque, il n'est plus le maître d'un seul de ses moments. Son cabinet, ses correspondances et sa personne, tout est aux Muses, et les Lois ont à pleurer ce beau génie que la littérature leur enlève.

CAMILLE LEFEBURE (M.), de l'Isle de France, si connu par son Quatrain sur Zelmire.

CARBON DE FLINS DES OLIVIERS (M.), conseiller à la cour des Monnaies. Jeune homme inconnu par une foule de pièces du plus haut genre, et que l'Académie Française a mentionnées en vain dans ses concours : M. Flins des Oliviers en est resté aussi obscur que s'il avait eu le prix.

CARON DU CHANSET (M.) a bien dédommagé M. de Rochambeau de toutes les fatigues de la guerre d'Amérique, par le beau poème intitulé *la double Victoire*, qu'il lui a dédié. Tous les chevaliers de *Cincinnatus* le savent par cœur. Voici quatre beaux vers de ce poème :

Dix mille prisonniers, en nous rendant les armes,
De Gloucester, d'Yorck, bannissent les alarmes ;
Et pour les mieux soustraire à leurs adversités,
Nous remettent les clefs de ces fortes cités.

CARBONEL (M.) a fait une fable intitulée *le Lis, ou le Rêve d'un Roi*. Que ne peuvent deux lignes bien écrites, et com-

bien aisément un poète donne sa mesure ! M. Carbonel, par une seule fable, a été mis tout d'une voix à côté de M. Boizard.

CARRA (M.), un des plus colériques et des plus éloquents orateurs de ce siècle. Après avoir écrit quinze ou seize volumes de physique, sur *l'Atome, l'Apatome et l'Exatome*, que tout le monde sait par cœur, il n'a pas dédaigné de tomber sur M. de Calonne. Armé de tous les foudres de l'éloquence, il a porté le dernier coup au lion mourant.

CARRIÈRE D'OISIN (M.), illustre auteur des *Folies du Lord réprimées*, pièce dont le public ne peut se lasser, puisqu'on ne la joue jamais.

CASIMIR-VARON (M.), écrivain paresseux, mais plein de grâces : c'est le seul qui ait su mettre du sentiment dans les énigmes et dans les acrostiches, genre toujours un peu sec.

CARMILIOLE (M. l'abbé) a traduit la *Thébaïde*. Le prodigieux succès de cet ouvrage a d'abord entraîné une foule de jeunes écrivains vers la traduction ; genre qui nous coûte chaque année bien des ouvrages originaux. Ensuite, cette traduction étant fort à la mode, on ne lit presque plus le texte, et Stace en est moins connu.

CASTOR et COSTARD (MM.). Ces deux grands poètes se ressemblent si prodigieusement que la peine que se donne le lecteur pour les distinguer nuit beaucoup au plaisir qu'ils font tous deux. Il faudrait trouver quelque moyen plus puissant encore que leur signature, pour les séparer ; car les almanachs les confondent souvent : on pourrait, par exemple, leur proposer les doubles et les triples noms qui sont tant à la mode, et dont la renommée se charge avec tant de plaisir. Voyez MM. Marsollier des Vivetières, Luneau de Boisjermain, Fenouillot de Falbaire de Quingey, etc. Tous ces Messieurs ont craint d'être confondus avec des Marsollier et des Luneau ou des Fenouillot tout court : si bien que, par cette précaution, la Renommée n'a plus de prétexte avec eux, et ne peut leur manquer, sans être inexcusable.

CERCEAU (M.), auteur de l'*Héroïde* intitulée : *Didon à Enée*. Le pathétique de ce petit poème est au-dessus de toute expression. Qui pourrait retenir ses larmes aux vers que prononce cette reine infortunée, quand elle dit à son héros :

Des horreurs de la mer et des soins du trépas,
Tu montes sur mon lit et passes dans mes bras, etc.

CHATEAU DE LA ROCHEBARON (M.). Quelques-unes de ses poésies ont été imprimées avec celles de M. Bernard, garçon de la chambre de M^{sr} le comte d'Artois. Le Recueil est intitulé : *Préludes poétiques*. Mais, n'en déplaise à leur modestie, c'est bien un véritable concert.

COURNAND (M. l'abbé), professeur, harangua l'assemblée en vers trissyllabiques. Ces vers nains, très propres à rendre les idées de cet illustre abbé, charmèrent tout le monde (1). On nomma pour aumônier dom

COSSEPH DE USTARIZ, moine basque, de la plus haute réputation. Il parla beaucoup de Baruch, et monta la tête à tout son auditoire, d'autant qu'on ne le comprenait pas beaucoup. L'obscurité dispense de la profondeur, et n'occupe pas moins les esprits : elle est sœur de la majesté, et l'éloquence ne peut s'en passer. Après cette promotion, on enregistra les grands hommes par ordre alphabétique, et voici la liste fidèle (2) qui nous fut communiquée.

CLAIRFONTAINE (M. Dague de), poète dont les chansons seraient des hymnes et des odes au besoin.

COLLOT D'HERBOIS (M.), infatigable au théâtre, et maître absolu des passions. *Voyez ses pièces.*

COMPAIN (M.), esprit universel, et qui dispenserait lui seul de tous ses collègues.

CONJON (M.), de Bayeux, si recherché pour le triolet.

CONTANT D'ORVILLE, l'espoir du madrigal.

COQUELIN (M.), auteur d'une ode à M. le duc de Chartres. On ne peut rien extraire d'un tout parfait.

CROISETTIERE (M.), de l'académie de la Rochelle. Ses couplets à sa femme sont un vrai modèle : tout y est.

GRIGNON D'ANZOUEL (M.). Sa chanson du *lendemain* est celle de tous les jours, pour un homme de goût.

CRUX, DE METZ (M.). Sa chanson pastorale a été traduite dans toutes les langues, et fut chantée en chorus par tous les grands hommes susnommés. Comme l'assemblée se séparait, on s'aperçut de l'absence de MM.

(1) Il s'agit d'une séance dans un « musée ». L'épisode, un peu traquant, a dû être écourté.

(2) Nous la diminuons de beaucoup.

CUBIÈRES (le chevalier de). *Voyez* M. le chevalier de Palmezeaux.

CUINET D'ORBEIL, poète, sans lequel on ne peut concevoir un Recueil. Il rentra au moment où chacun se plaignait de sa disparition et ramena cinq poètes oubliés dans le dénombrement, et dont les noms ne mourront jamais. C'étaient MM.

ARAIGNON, BUTINI, D'ARRAGON DE VERSAILLES, M. l'abbé DU BARRAL, et M. l'abbé AMPHOUX, de Marseille. Ils furent reçus avec acclamation ; et M. Cuinet d'Orbeil, qui improvisa sur eux, laissa échapper des beautés sans nombre. Il fit une allusion très fine à la fortune de ces deux abbés, dans le distique suivant :

Tantôt par des abus, tantôt par des abbés,
Les revenus du roi sont toujours absorbés.

M. l'abbé Cournand y trouva des longueurs ; mais il fut accusé de jalousie.

D

DAURIOL DE LAURAGUEL (M. l'abbé) ayant jeté, jeune encore et sans trop prévoir les inconvénients de la gloire, une *épître à son poêle*, dans les papiers publics, il n'a pu se refuser à la proposition qui lui a été faite de la part de toute la littérature. On a désiré de se rassembler tous les soirs autour d'un Poêle qui inspire de si beaux vers, et le cabinet de M. l'abbé est devenu le club littéraire le plus brillant de la capitale.

DAILLANT DE LA TOUCHE (M.), poète auxiliaire, sans lequel plus d'un Recueil serait déjà mort d'inanition. Ses vers sont d'une bonne force, et conviennent à tous les goûts.

DAMAS (M.) est parti du distique pour arriver à l'épître, il y a quelques années : il en est déjà à la chanson, et tout le monde fait des vœux pour lui.

D'AIX DE BUFFARDIN OU BUFFARDIN D'AIX (M.). Ses épigrammes font honneur à son cœur.

DELILLE (M.). Ce n'est point l'auteur de la traduction des *Géorgiques*, ou du poème des *Jardins* ; c'est bien un autre talent. Nous ne citerons, pour preuve, que des vers à Madame Le Brun ; le quatrain sur le roi de Prusse, qui

vécut comme un tigre, et mourut comme un chat; et finalement le quatrain suivant à M. le comte de Buffon :

La nature, pour lui prodiguant sa richesse,
 Dans son génie et dans ses traits
 A mis la force et la noblesse :
 En la peignant, il peignit ses bienfaits.

Le jeune poète a mis tant de profondeur dans ce dernier vers qu'on a nommé une Commission pour l'expliquer. Nous saurons un jour jusqu'à quel point on doit estimer ce vers-là.

DELACLOS (M.). Ses vers *sur la Jalousie* en ont donné à tout le monde.

DIDOT fils (M.). C'est un prodige en littérature, et un prodige effrayant pour ses rivaux. Ce jeune homme fait plus de livres que M. son père n'en peut imprimer. Le Recueil de ses fables empêchera la vente du bon La Fontaine qu'on nous a promise : mais on ne peut tout avoir.

DOBREMEZ (M.). Trop fort pour l'énigme, à laquelle il s'est adonné, il pourrait faire des acrostiches.

E

ESPAGNE (M.). *Les Etrences de Mnémosyne* se souviendront à jamais du début de M. Espagne. Nous osons le défier de se surpasser ; nous osons même le prier de ne pas le tenter : plus d'un grand écrivain s'est perdu par là. Quand on atteint la perfection du premier coup, on est forcé de s'y borner.

F

FABRE D'ÉGLANTINE (M.). Le succès de ses pièces aux Français et aux Italiens est un peu balancé par la fortune prodigieuse de ses couplets, qui font le charme des sociétés. C'est peut-être là un des grands secrets de l'amour-propre que ce penchant qu'on a pour les petites pièces fugitives : on affecte de trouver M. Fabre d'Églantine plus grand dans le couplet que sur nos théâtres ; ce qui est injuste. Et comment s'y prendrait-on, s'il n'eût pas fait des romances ? Il faudrait bien que l'admiration tombât sur ses drames.

FALLET (M.). C'est, à notre avis, l'écrivain qui a le mieux

maté l'envie. Ses bouquets et ses chansons causèrent d'abord une alarme universelle : on craignit qu'il ne s'emparât de ce genre ; mais une tragédie a tout calmé. On a aimé M. Fallet dans Tibère, et Tibère lui-même y a beaucoup gagné. Il fallait bien du talent pour rendre Tibère aimable.

FONTAINE DE SAINT-FRÉVILLE (M.). Ce professeur ayant commencé la traduction de l'Énéide par ces deux beaux vers :

Vis-à-vis les canaux où le Tibre, à son but,
Dans le sein de Thétis épanche son tribut, etc.

M. l'abbé Delille a totalement abandonné la sienne : de sorte que M. Fontaine est en conscience tenu de continuer. Le public n'y perdra rien ; mais il faut que M. Fontaine soutienne ce beau début ; ce qui nous fait trembler.

FRÉRON, fils (M.). Ses poésies fugitives ont un si prodigieux rapport avec celles de Voltaire, que nous ne doutons pas qu'en cette considération Voltaire ne se fût réconcilié avec M. Fréron père ; et que celui-ci n'eût consenti à aimer le vieillard de Ferney, en le voyant revivre dans son propre fils.

FULVY (M. le marquis de), un des plus laborieux poètes de la nation. On trouve, s'il est permis de le dire, que ses charades sont un peu trop épiques : on désirerait qu'il les maintint à la hauteur de ses autres poésies.

G

GAALLON (M.), de Caen, poète qui vient de faire la plus vive sensation dans toute la Normandie par un impromptu. Il est si élégant, si neuf et si ingénieux, que les amis même de l'auteur ont peine à croire qu'il ne soit pas le fruit d'une profonde méditation. Nous allons le citer :

Comme Cypris,
Vous avez le talent de plaire,
Comme Cypris,
Vous enchaînez les jeux, les ris,
A Gnide, à Paphos, à Cythère,
Vous savez triompher, Glycère,
Comme Cypris.

GABIOT DE SALINS (M.), si prodigieusement connu pour son couplet à une dame. En voici les deux premiers vers :

Heureux l'époux qui de ton âme
Obtint le premier des soupirs, etc.

Il s'est fait une foule d'éditions de ce couplet, et cependant il est fort rare. On dit qu'on en prépare une nouvelle dans les belles presses de l'Almanach de Liège.

GAIGNE et GANEAU (MM. de). Un drame joué en société et quelques chansons accompagnent MM. de Gaigne et Ganeau dans le monde, et les suivront dans ces archives de la gloire. M. de Gaigne a fait une chanson à lui seul.

GALLOIS et GARNOT (MM.). Ces deux poètes se présentent aussi sous la même couronne. *L'Agnès de la Courtille* est le fruit de leur tendre union. On a beaucoup disputé dans le temps pour savoir s'il y a plus de vertu que de talent dans cette pièce. Enfin, on a senti que cette belle farce ne pouvait être l'ouvrage d'un seul homme.

GAUDIN (M.), se voyant de l'académie de Lyon, n'a pas cru déroger à son état d'académicien en faisant une belle épître en vers à un enfant de sept ans, ni trop présumer des forces de l'enfant, en la faisant fort longue. Quant à nous, il nous a paru qu'on ne pouvait pousser plus loin une petite fille et une grande épître.

GAUDET (M.), fort célèbre dans le mois de janvier 1781, par une épitaphe sur une vieille. Nous en rappelons le souvenir avec d'autant plus de raison qu'on ne saurait compter ni assez déplorer tous les petits chefs-d'œuvre qui se perdent ainsi chaque année dans les premiers huit jours de janvier.

GAZON (M.), si connu par ces deux vers sur Voltaire :

Avec tous les talents ce poète naquit ;
Dès qu'il put s'exprimer, il montra de l'esprit.

GEOFFROY (M.). C'est un des noms les plus connus dans la littérature moderne ; mais comme il appartient à plusieurs poètes à la fois, nous sommes réduits à demander du temps à nos lecteurs pour les classer un jour selon les Recueils où ils dominent, et les journaux où on les loue.

GEORGELIN (M.), secrétaire de la société patriotique en Bretagne. Ce poète s'est engagé à faire un quatrain tous les ans, ordinairement adressé au commandant de la province. On ne saurait trop admirer l'aimable égalité qui règne dans tous ces quatrains : la grâce et la poésie s'y soutiennent tou-

jours à une même hauteur. Cet équilibre de talent est bien rare.

GENCY (M. de), poète qui a chanté *Jupon court et blanc Corset*. Cette chanson est plus connue que *la Henriade*. Tels sont les succès attachés à l'heureux emploi de ses forces ! Peut-être M. de Gency aurait été moins fortuné dans l'épopée.

GENDRY (M.), d'Angers, vient de refaire la fable de *Tircis et d'Amaranthe*, qui en avait certes grand besoin. Nous invitons M. Gendry à suivre cette heureuse idée, et à nous refaire *les Animaux malades de la peste*, *Philémon et Baucis*, *le Chêne et le Roseau*, etc. Ce sera pour M. Gendry une route nouvelle dans le champ de la gloire, et il sera bien sûr de n'y rencontrer personne.

GIN (M.), conseiller au grand conseil, si connu et si estimé pour le beau papier et les superbes gravures de sa traduction d'Homère.

GILLET (M.). Ses couplets de *Jean à Jeanne* sont un monument de l'Almanach des Grâces. Il faut avoir un talent bien particulier pour éviter avec tant de précaution la poésie, l'esprit et l'harmonie, et faire pourtant des couplets si aimables. C'est que M. Gillet a saisi le genre.

GINGUENÉ (M.). Nous avons lu dans le temps son épître intitulée : *Lors de mon entrée au Contrôle Général*; et nous nous félicitons de compter enfin parmi les poètes de ce Recueil un contrôleur général des finances; mais nous n'avons jamais pu trouver M. Ginguené dans la liste. Au reste, si Plutus ne l'avoue pas, les Muses le réclament, et c'est un des plus fermes appuis de leur Almanach.

GODARD (M.) s'est exercé sur *les Bergers préférés et les Bergers inquiets*, avec un succès incroyable. Heureux ceux qui n'ont pas encore lu M. Godard ! Ils feront connaissance avec une Muse bien originale et bien piquante.

GRAMBERT (M.). On peut être immortel et inconnu : c'est le cas de M. Grambert. Ses œuvres se sont dérobées à toutes nos perquisitions; mais son nom ne peut éviter nos hommages.

GRATON (M.), poète de Beauvais. Il a chanté sur une musette si harmonieuse que Paris, jaloux de Beauvais, devrait s'en venger en attirant ce poète dans son sein. Mais,

si M. Graton manque à Paris, il ne manque pas à notre collection.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE (M.). Prodiges naissant en littérature : il va à l'immortalité par trois routes différentes, par ses livres, par ses actions et par ses soupers; ce qui est peut-être sans exemple dans les annales de toutes les nations.

GUDIN DE LA BUNELLERIE (M.). moins célèbre par six volumes de beaux vers et les injustes cabales qui ont fait tomber ses pièces aux Français, que par son amitié pour M. de Beaumarchais. Quelques pages des *Mémoires* de ce dernier et quelques plaisanteries de Figaro les avaient un peu refroidis; mais le dernier *Factum*, et surtout *Tarare*, les ont liés à jamais. M. Gudin, charmé que son ami écrasât Quinault, le console des cris de l'envie par l'exemple de Socrate, d'Aristide et de Voltaire, avec qui M. de Beaumarchais a en effet des rapports frappants. Seulement, on peut dire que M. de Beaumarchais, ainsi que feu M. de Ramponneau, est infiniment plus connu que Socrate et Voltaire : son nom a toute la vogue d'un Pont-Neuf.

GUICHARD (M.), extrêmement recherché pour une anecdote en vers sur Henri IV et Bassompierre. Plût à Dieu que M. Guichard voulût ainsi mettre en sixains toute l'Histoire de France! *Voyez* ses charmants vers à Cocotte qui tient un papillon.

GUIDI (M. l'abbé), auteur d'un poème sur l'âme des Bêtes. Cet ouvrage, plein d'âme, vivra éternellement.

GUIS (M.), de Marseille. Ses Pièces fugitives ont fait oublier son Voyage de Grèce. Nous croyons en effet que M. Guis avait perdu son temps à voyager; sa véritable vocation, c'est le quatrain.

GUYARD (M.), un de nos modernes Quinault. Ses paroles sont tombées sur Iphigénie en Tauride.

GUYÉTAND (M.). Ses impromptus, ses anecdotes en vers et ses acrostiches en ont fait, en dépit des rivaux, un des plus considérables personnages de ce Recueil, et de tous ceux qui paraissent au mois de janvier. M. Guyétand s'est fait dans la petite poésie un arrondissement superbe, et n'en est jamais sorti.

II

HARNI DE GUERVILLE (M.). Ses productions dramatiques

se trouvent aux Italiens et aux Boulevards. Observez que ce poète n'a jamais fait un chef-d'œuvre à lui seul; il s'est toujours donné un collègue, ce qui rend le fardeau de sa gloire plus léger pour l'envie.

HARDUIN (M.), secrétaire de l'académie d'Arras; une des Muses les plus assidues de nos Recueils. Ce poète est si voluptueux, il va si droit au cœur, il excite si violemment l'imagination qu'on ne saurait trop prendre de précautions contre les surprises inévitables dans une première lecture. Il faut relire M. Harduin pour être en état de le bien juger.

HENNET (M.), si célèbre par la chanson qui parut en 1781 sur une *Rose prudente*. On ne conçoit pas comment M. Hennet a pu marier tant de philosophie à tant de poésie dans une chanson.

HÉSÈQUE (M.), poète qui ne jouit pas de toute la réputation qu'aurait dû lui attirer une pièce de huit vers qui parut il y a deux ans dans l'Almanach des Muses.

HINARD (M.), de Montauban. Ses couplets à *Hortense* et à *Isabelle* sont déjà mis à côté des beaux sonnets de Pétrarque pour sa Laure; avec cette différence, si honorable pour le poète de Montauban, que Pétrarque n'a pu immortaliser qu'une femme, et que M. Hinard a déjà fait deux immortelles.

HIRZEL (M.). Son dialogue sur les Suisses mérite toute l'attention d'un philosophe.

HOFFMAN I, ET HOFFMAN II (M^{RS}). Nous attendons, pour parler dignement de ces deux poètes, que le public se soit décidé sur leur mérite respectif; faudra-t-il laisser les rayons de leur gloire se confondre, ou séparer leurs articles? Voilà la question.

HUILLIER (M. L'), conseiller à Orléans; ce magistrat a poli un sixain dans le cours de l'année dernière, qui lui a fait le plus grand honneur. Nous l'exhortons à quitter l'aride étude des lois pour s'adonner aux sixains, puisque le ciel l'appelle si visiblement à ce beau genre.

J et I

JAMES DE SAINT-LÉGER (M.) a franchi les limites du quatrain, et ne s'est point égaré dans un conte de vingt ou

trente vers. Ces heureuses témérités perdent tous ceux qui, en étant jaloux, se hâtent de les imiter.

JEUNE (M. LE). Ses couplets à un curé de Paris sont d'une poésie trop brillante; mais ce défaut est si rare qu'en vérité nous n'osons pas le trop reprocher à M. le Jeune.

JOLY (M.).

JOLY DE SAINT-JUST (M.).

JOLY DE PLANCY et JOLY DE PLANEI (MM.). Ces quatre noms, également connus, sont comme noyés dans la même gloire. La distinction que nous voulions établir entre eux nous a coûté six mois de travail et d'énormes achats de Recueils, mais nous en sommes encore au même point. Ce sont toujours, et de tous côtés, des couplets, des impromptus, des bouquets, enfin l'équilibre le plus parfait et le plus désespérant; si ce n'est pourtant qu'on donne *l'Egyptiade* à un de ces MM. Joly: or, un poème épique romprait bien l'équilibre.

JOUFFREAU DE LAGERIE (M. l'abbé). Quoique nous n'ayons qu'un ou deux vers de ce poète, nous ne savons pas moins apprécier son talent, et lui donner ici la place que son nom réclame. A quoi nous servirait notre longue expérience, s'il nous fallait plus d'un hémistiche pour juger un de nos poètes du jour ou du moment? On assure que M. l'abbé Jouffreau a mis Don Quichotte en vers.

JUVIGNY (M. RIGOLEY DE), écrivain inconnu à force d'éloquence, de poésie, de philosophie et d'érudition; tant l'envie a été aux aguets avec ce grand homme!

IMBERT DE LA PLATIERE (M. le comte). Cet infatigable jeune homme avait entrepris *la Galerie universelle des grands Hommes*; mais cet ouvrage péchait par le mélange scandaleux du bon et du médiocre. Nous espérons qu'on ne pourra nous faire ce reproche: nos grands hommes sont tous d'une même venue, et notre Recueil est sans mélange comme sans reproche.

IRAIL (M. l'abbé) a eu la gloire d'exécuter ce que La Motte avait tenté sans fruit, et ce qui l'eût comblé de joie. Sa tragédie d'*Henri IV et de la Marquise de Verneuil*, en cinq actes et en prose, a fait la révolution; et c'est depuis ce succès que nous n'avons plus que des tragédies prosaïques.

L

LACROIX (M.), avocat et continuateur de Montesquieu. On commencerait déjà à ne plus distinguer l'auteur de l'Esprit des Lois, de son continuateur, si celui-ci n'était à la fois poète et législateur.

LAVEDAN (M.), secrétaire du musée de Toulouse. Son épître *aux Ours*, qu'il appelle *ses amis et ses juges*, est d'une misanthropie sublime.

LAUNAI (M. l'abbé DE) a des rapports frappants avec l'abbé de Saint-Pierre; avec cette différence que M. l'abbé de Saint-Pierre n'écrivait ses projets pour le bonheur du monde qu'en prose, et que M. l'abbé de Launai les met au jour, tantôt en forme de poème, tantôt en ode, tantôt en chansons. Il n'est pas de stratagème dont M. de Launai ne s'avise pour rendre les hommes heureux.

LEMÉTEYER (M.), secrétaire du roi, fameux par une fable insérée dans les Almanachs des Muses. Encore une autre fable de cette force, et M. Lemétayer pourra se reposer et jouir. Nous exigeons cette seconde fable, non que M. Lemétayer en devienne plus illustre, mais c'est que nous en serons plus heureux.

LESUIRE (M.). Un des plus laborieux poètes de notre siècle. Cinq ou six poèmes épiques, et dix ou douze mille feuilles volantes, composent le patrimoine de cet enfant des Muses. Ses ennemis mêmes sont forcés d'avouer qu'il ne s'en tiendra pas là.

LETORS (M.), bailli à Chaourse, en Champagne. Le génie croît partout. *Voyez* les beaux vers de M. Letors, sur la pointe d'une aiguille.

LEVASSEUR (M.) fait la musique de tous ses opéras; ce que personne peut-être n'aurait fait.

LÉVÊQUE (M.), un des puissants écrivains du siècle. Il a attaqué l'histoire et la pièce fugitive, et en est venu à son honneur : sa dernière victoire a été sur Plutarque, qu'il vient de traduire.

LUCHET (M. le marquis, jadis marquis de LA ROCHE DU MAINE). Soixante volumes de vers et de prose caractérisent cet illustre écrivain. Rien ne lui a résisté; poèmes, drames, romans, opéras, chansons, histoires, toute la littérature lui est échue en patrimoine, ou par droit de conquête. Lassé des

applaudissements de sa patrie, il a porté sa gloire en Allemagne. On ne conçoit pas, d'un côté, l'ingratitude de M. de Luchet, et, de l'autre, l'insouciance des Français. Que de guerres entreprises pour de moindres sujets!

M

MAILHE (M.). Une idylle contenant les propos de Henri IV à son père nourricier a prouvé que M. Mailhe était homme à tout. On attend la réponse du père nourricier avec la plus vive impatience.

MAISONNEUVE (M.). Ce poète tragique, connu déjà par une foule de quatrains, vient de concevoir un projet magnanime pour la gloire du Théâtre Français. Ayant donné au public la tragédie de Mustapha et Zéangir sous une nouvelle forme, et, voyant que son style plaisait beaucoup, il a porté sa bienveillance sur ce qu'on appelait jusqu'ici les chefs-d'œuvre de la scène, et a voulu nous débarrasser de cette ennuyeuse monotonie. C'est *Alzire* qu'il a d'abord attaquée. En portant son style sur cette pièce, il en a fait *Odmar et Zulna*, titre plus harmonieux que celui d'*Alzire*; et cela lui a si fort réussi, qu'il va nous donner successivement *Phèdre*, *Britannicus*, *Iphigénie* et *Cinna*, sous d'autres titres. Nous ne saurions trop l'encourager dans une si haute entreprise, et nous le prions en notre particulier de vouloir bien aussi jeter du style sur *Athalie*, et de finir par là le rajeunissement du Théâtre Français.

MARCHANT et MARCHAND (MM.). deux poètes aussi distincts que distingués : l'un a fait un poème sur Fénélon, et l'autre des couplets ravissants sur un petit chien.

MARIBAROU (M. de). Un im-promptu dans l'Almanach des Grâces a causé à M. de Maribarou une aussi grande réputation qu'un gros Poème l'aurait pu faire. C'est qu'avec un vrai talent on ne fait rien d'innocent.

MAYET et MAYER (MM.). Ces deux écrivains règnent assez paisiblement sur les vers et sur la prose. Vingt volumes de Romans et de Romances ne leur ont pas attiré une seule critique. Il y a eu peut-être d'aussi grands écrivains; on en trouve peu d'aussi fortunés.

MÉRARD DE SAINT-JUST (M.). Ses poésies sont toutes en distiques, mais si peu distingués par l'imprimeur qu'on est

sujet à les lire de suite, et à chercher un sens général à tant de vers rangés par paires.

MISTRINGUE (M. Thomas Minau de la). Orateur, poète et philosophe. Son dernier ouvrage *sur l'impôt*, et le beau poème qu'il prépare sur la *Compagnie des Indes*, ont donné à M. Thomas Minau de la Mistringue une place à part dans la littérature française. Son nom, si favorable à l'harmonie, sera chanté dans tous les Almanachs et dans tous les siècles.

MOREAU (M.). *Ses discours sur l'histoire de France* ont fait oublier Machiavel, par le style surtout, et la profondeur. M. Moreau ramène tous ceux que Montesquieu, Rousseau et d'Argenson égarent; et ses écrits servent puissamment à nous tenir en garde contre la raison qu'il met en défaut, et contre les charmes de la liberté dont il nous dégoûte.

MOUZON (M.), professeur à Bourges. Son poème *sur le commerce* est devenu lui-même un grand objet de commerce, par l'énorme consommation qu'on en fait dans nos Colonies.

MOUHY (M. le Chevalier de). L'Histoire des théâtres, beaucoup de pièces en vers et en prose, et quarante volumes de romans, donnent à cet écrivain un des cortèges les plus imposants de toute notre nomenclature. Nous lui devons la plupart des jugements portés sur les auteurs dramatiques vivants. Ce beau génie semble avoir deviné nos intentions, en insistant sur Corneille, Molière et Racine, beaucoup moins que sur MM. Mercier et Durosoy, et en louant tout le monde. C'est aussi la marche de M. d'Acquin de Château-Lion; et cette méthode est en effet le seul moyen que la prudence nous ait indiqué pour éteindre ces rivalités et ces disputes odieuses qui déshonorent la littérature française, et qui changent en vils gladiateurs les véritables maîtres du public. L'empereur Commode eut la folle bassesse d'amuser un peuple qu'il devait gouverner. Mais nous croyons, nous osons du moins nous flatter que ces courtes notices mettront fin à ce scandale. Quand une fois il sera bien décidé que tout homme qui signe un quatrain, ou qui est admis dans un Recueil, est un grand homme, et que nous n'avons en ce moment que des grands hommes dans la république des lettres, il faudra bien que nous ayons la paix. On égale les prétentions en égalant les puissances; l'équilibre parfait sera le fruit de cette politique. Enfin nous qui parlons, nous som-

mes aussi des grands hommes ; et si jamais, par une fausse modestie, nous venions à dire le contraire, nous prions le public de nous confondre, en nous opposant à nous-mêmes, et en nous faisant rentrer dans notre Almanach.

N

NAU (M.). Cet écrivain a travaillé pour les théâtres de société, et s'est beaucoup illustré ; mais ce qui a surtout fait sa gloire, c'est le Recueil des fables de La Fontaine, mises en vaudeville. Une idée neuve est une bonne fortune, et M. Nau l'a eue. On s'était déjà lassé de dire La Fontaine ; on ne se lassera jamais de le chanter. Mais, si on ne lisait plus La Fontaine, on le louait toujours ; car on aime à louer les morts ; les frais de l'envie sont faits depuis longtemps avec eux. Eh bien ! nous apprenons à tout lecteur que celui qui chante une fable en vaudeville, et qui croit d'admirer La Fontaine n'admire en effet que M. Nau ; La Fontaine n'y est plus.

NIVET DESBRIÈRES (M.). Ses *Nouvelles Fables* ont été mal à propos confondues avec celles de La Fontaine par un sot éditeur. M. Nivet les a fait imprimer à côté de celles de l'ancien fabuliste, pour être comparées, et non pour être confondues.

NOUGARET (M. Pierre DE). Son *Vidangeur sensible* a été comparé plus d'une fois à *la Brouette du Vinaigrier*. Voilà la vraie et la belle nature ; c'est là qu'il faut la chercher. Ces deux pièces donneront à la postérité une idée plus juste de l'espèce humaine, que les prétendus chefs-d'œuvre de Racine et de Molière.

O

OFFREVILLE (M. d'). Nous craignons que ce ne soit le même que M. Doffreville dont nous avons déjà parlé ; mais nous préférons le risque de nous répéter au malheur d'omettre. Voici un vers de cet aimable poète sur les approches de l'hiver :

Nos bouquets sont flétris ; ils ne sont plus charmants.

ORVILLE (M. Malberbe d'). Nous ne connaissons qu'un roman de cet écrivain ; c'est un peu sa faute ; nous sommes

forcés de faire revenir de Saint-Domingue une foule de romans qu'on ne trouve plus en Europe.

F

PALMEZEAUX (M. le chevalier de), le plus pur, le plus riche et le plus brillant modèle que nous puissions proposer à la jeunesse : ses soixante volumes de vers et de prose forment aujourd'hui une collection qui ne laisse plus d'excuse au jeune écrivain qui ne demande que des exemples. L'extrême activité de M. le chevalier de Cubières, et son admirable régularité dans les Almanachs, devraient faire rougir plus d'un homme de lettres. Nous avons en ce moment onze Recueils de vers sous les yeux, auxquels tout manquerait plutôt que M. le chevalier de Cubières; et ce n'est pas un seul morceau à chacun qu'il distribue mesquinement; ce sont des douzaines de pièces à la fois, jetées avec magnificence dans les Almanachs riches ou pauvres, sans distinction. Il en est de ces Recueils indigents pour qui M. le chevalier de Cubières est une vraie providence. Parmi les quatre-vingts pièces qu'il nous a données en ce mois de janvier, sans préjudicier en rien à la collection de ses œuvres qui va toujours, on a distingué un *Dialogue entre les fauteuils de l'Académie*. Le premier fauteuil prend la parole, et dit :

De l'impromptu le Dieu troublant ma fantaisie,
De raisonner en vers me souffle le désir;
Raisonner en vers! quel plaisir!
Cédons à la fureur dont ma bourse est saisie, etc.

Le second fauteuil répond :

Mes coussins sont enflammés, etc.
Le feu jaillit de mes clous menaçants, etc.

On ne fait pas ces vers-là sans son tapissier.

PAIN DE LA LORIE (M.).

PANIS (M.). Ces deux noms, dont l'un pourrait servir de traduction à l'autre, sont également fameux; ce qui est évidemment injuste, car M. Pain n'a fait qu'un vaudeville; et M. Panis en est à son millièmé. Les réputations ont leurs mystères, et nous défions la géométrie de résoudre le problème *Pain et Panis*.

PASCALIS (M. le chevalier de). Les Métamorphoses d'Ovide ont reçu la vie des mains de cet auteur : *Actéon* l'a d'abord frappé et a subi la traduction la plus prompte et la plus heureuse. M. de Pascalis se rencontrera bientôt avec M. de Saint-Ange, au pied de l'arbre de Daphné : c'est là que la gloire leur a donné rendez-vous.

PASTELOT (M.) vient d'entreprendre les quatre Saisons ; l'hiver a déjà passé par ses mains, et en est sorti brûlant de verve et d'expression : il n'y a d'autre magicien dans la nature que le poète.

PELLETIER (M.) a mis le Télémaque en vers. C'est l'hommage le plus délicat qu'on ait encore rendu à la prose de Fénelon : on est fâché que l'offrande n'ait pas été mise près de l'autel, c'est-à-dire, qu'on n'ait point imprimé M. Pelletier à côté de Fénelon.

PERROT (M.), maître, poète et tailleur à Paris : il donne dans la tragédie, et voici deux vers de lui très connus et très pathétiques :

Hélas, hélas, hélas et quatre fois hélas !
Il lui coupa le cou d'un coup de coutelas.

M. Perrot fait aussi l'épître et la fugitive : peu d'auteurs ont pris de si justes mesures en parlant des hommes et des animaux ; témoins les vers suivants :

..... Mais, tandis qu'on le leurre,
Le chat passe emportant une livre de beurre :
Brusquement on se lève, on court après le chat,
Qui, tout saisi d'effroi, se sauve et casse un plat.

PEREZ-D'UXO (M.). Cet écrivain entremêle beaucoup de *moralités* dans ses pièces fugitives. A chaque vers, à chaque hémistiche dans M. Perez-d'Uxo, il se fait un mariage de la philosophie et de la poésie. Ce grand secret, si rare et si difficile, n'est qu'un jeu pour M. Perez-d'Uxo.

PERRIER (M.). Nous avons de ce poète huit ou neuf *vers à un ami*, qui intriguèrent tous les connaisseurs, lors de leur apparition. On voulait absolument savoir à qui s'adressait ce brevet d'immortalité ; et quoique le temps ait un peu calmé les esprits à ce sujet, il nous arrive encore de rencontrer des personnes de la plus haute considération, qui nous en parlent, et qui seraient bien aise d'avoir des informations

certaines là dessus. Nous ne pouvons les satisfaire, et nous ne concevons pas le barbare plaisir que M. Perrier goûte à tourmenter ainsi l'univers entier.

PIERRY (M.). Ce nom est responsable d'une petite fable que nous avons trouvée dans un des cantons les plus détournés de la littérature. C'est un vrai bijou que nous réservons pour *l'édition des chefs-d'œuvre inconnus*; ouvrage en quarante volumes *in folio*, auquel nous travaillons jour et nuit.

PIEYRE (M.). Après dix ans d'assiduités dans tous nos Almanachs, M. Pieyre vient de nous faire une infidélité qui a valu un drame sublime aux Français. Tous les pères qui ont à se plaindre de leurs enfants y ont applaudi avec transport, c'est-à-dire qu'il y a eu pour lui tous les ménages dans une ville où l'on se marie d'assez bonne heure pour que les pères soient toujours trop jeunes et les enfants trop vieux.

PIDOU (M.). Les écrivains les plus sârs de leur force sont ceux qui, s'étudiant sans cesse, ne se laissent pas étourdir du bruit de leur réputation. Tel est M. Pidou, qui n'a pas quitté le quatrain, au milieu des acclamations de ses amis, qui l'invitaient positivement à l'épopée.

PILHES (M. DE), un des plus laborieux commerçants de poésie qui existe dans l'empire littéraire. Il a transporté de la Grèce une foule de petites pièces, et les a jetées dans la circulation, où elles ne restent pas longtemps, à cause de l'avidité des amateurs. Les petits vers de M. de Pilhes seront un jour d'une horrible cherté : il est affreux qu'on spéculé ainsi sur la poésie.

PIIS (M. Antoine-Pierre-Auguste de), secrétaire ordinaire de Mgr comte d'Artois, etc. Ce jeune poète, tantôt avec M. Desprez, tantôt avec M. Resnier, tantôt avec M. Barré, tantôt avec son talent, tantôt seul, a conçu, corrigé ou enfanté près de mille pièces de théâtre. Son poème *sur l'harmonie des mots et des lettres* a mis le sceau à sa réputation. C'est là qu'on a vu le Q *trainant sa queue et querellant tout bas, etc.* M. de Piis est le premier poète qui ait songé à donner un état fixe aux vingt-quatre lettres de l'alphabet.

PITRA (M.), profond penseur et poète léger, et selon les temps, penseur léger et profond poète, que la politique vient d'enlever aux Muses.

PLANCHET (M.). On dit que cet écrivain est extrêmement connu de quelques personnes, pour un petit *conte Indien* que nous n'avons jamais pu nous procurer.

PLOUVIÉ (M.). Nous lui devons un *Temple de l'Amour*, en vers. Il est peu d'ouvrages mieux construits ; les détails d'architecture où le poète s'engage feraient croire qu'il n'a jamais perdu de vue qu'Apollon avait été maçon. C'est à quoi Boileau ne songeait pas assez, quand il disait à Perault :

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

POULHARIER (M.). C'est l'auteur fort estimé d'une comédie. Cette notice ne paraît rien, et quelques personnes demanderont peut-être une explication : mais seront-elles plus heureuses ou plus avancées, quand nous leur dirons que cette comédie est intitulée, *le Taciturne*.

PONS DE VERDUN (M.). Nous dirons peu de choses de cet Hercule littéraire. On sait qu'il n'a point craint de signer environ dix mille épigrammes ou contes en vers, et de les expédier pour tous les Almanachs et tous les journaux où ce jeune poète a formé, par leur moyen, des établissements très considérables.

PONCOL (M. l'abbé) n'a traduit qu'une seule épigramme de Sannazar, et s'est attiré tout à coup une gloire égale, dit-on, à celle de M. Pons de Verdun. Nous ne pouvons nous accoutumer à ces sortes d'injustices.

PORRO (M.) a *rompu un lacet*, en vers remplis de grâce. Cette pièce, qui n'a pas vingt ou trente vers, est un petit poème, à le bien prendre : et ce sont ces petits poèmes bien inconnus et bien signés de leur auteur que nous aimons à la folie : c'est là que nous triomphons. Quel plaisir en effet d'arracher une victime à l'oubli, à ce tyran vorace et muet, qui suit la gloire de près, pour dévorer ses amants à ses yeux, et qui, toujours vainqueur, ne daigne jamais chanter ses victoires !

PRUNEAU (M.) a fait une petite pièce aux Français, et s'est tenu coi. On dit que sa paresse, mêlée de modestie, s'est avisée d'un stratagème singulier. M. Pruneau a juré qu'il ne ferait une seconde pièce que lorsqu'on aurait oublié la première.

Q

QUÉTANT (M.). C'est peut-être le même que M. Guyétand. Nous marchons dans des obscurités et des équivoques sans fin, en parcourant la pénible route où nous nous sommes engagés.

R

RAUQUIL-LIEUTAUD (M.). Cet écrivain a reçu du ciel un talent fort honnête, et en a fait un usage plus honnête encore. Ses *Moralités* en vers édifient des journaux entiers : quelquefois, il est vrai, M. Rauquil-Lieutaud se permet des impromptus d'une tournure un peu gaie, et sentant le monde plus que ses moralités ; mais on sait qu'un impromptu ne dépend point de vous. Les casuistes les ont rangés parmi *les premiers mouvements*.

RATÉ (M.). *Chansons, Chansons* : tel est l'aimable cri de M. Raté. On le trouve, on le chante partout : il n'est point de Journal, de Recueil et d'Almanach où la gloire ne vienne écrire elle-même ce nom-là. Sa manière est tellement à lui qu'on nomme ses couplets, *les Ratés*, comme on appelle *les Augustins*, tous les petits contes de M. Auguste de Piis.

REGNAUT DE BEAUCARON (M.). Il y a des savants qui prétendent que c'est le même que M. Regnaut de Chaource. Comme il y a déjà quelques volumes de dissertations à ce sujet, nous espérons qu'un jour ou l'autre nos doutes seront éclaircis, et nous serons en état d'en parler dignement.

RENOU (M.). Ses tragédies et ses comédies se jouent avec fureur aux Français ; mais elles ne soutiennent pas aussi heureusement l'examen froid et sévère du cabinet. Cela vient de ce que M. Renou s'est trop livré à cette manière expéditive qui a perdu Corneille et Voltaire : il est vrai que M. Renou produit plus d'effet au théâtre que Racine, lequel, de son côté, l'emporte un peu sur lui à la lecture.

RELLY (M.). Son *Heureux Divorce*, en deux actes et en prose, est une de ces pièces qui ne pouvaient se mettre en vers, comme l'observe très judicieusement M. Mercier.

RESSÉGUIER (M. le bailli de). Son poème de *l'île de Rhodes* commence à fixer les regards de l'Europe, et donne de furieuses inquiétudes aux Turcs. Mais la Russie le favorise

puissamment, parce que ce beau poème, qui ne vise à rien moins qu'à la reprise de l'île de Rhodes, ferait une diversion très heureuse dans la guerre présente. C'est dans les Musées de Toulouse que M. de Ressaygues a monté son artillerie poétique.

RICHER (M.). Quelque rigueur que nous ayons mise dans les perquisitions qu'on a faites sur M. Richer, on n'a pu obtenir encore que des espérances. Mais qu'importe ? le nom de ce poète, quoi qu'il ait fait, ira à la postérité, comme le nom d'Orphée, de Musée et de tant d'autres, dont il ne reste plus en effet que le nom.

RIVAROL (M. le comte de). Cet écrivain n'eût jamais brillé dans notre Almanach, et le jour de l'immortalité ne se fût jamais levé pour lui, si M. le marquis de Ximenès n'eût bien voulu, pour le tirer de son obscurité, l'aider puissamment d'une inscription en vers, destinée à parer le buste du roi. Voici quelques-uns de ces vers adressés au peintre, et qui terminent la pièce :

.... Tu peins un jeune Roi,
De qui la gloire *sans seconde*
Est d'avoir en tous lieux fait respecter sa loi,
Sans coûter une larme au monde.

Cette petite inscription fit un bruit incroyable ; le journal de Paris s'en chargea, et c'est là que M. le marquis de Ximenès en donna l'investiture à M. de Rivarol, dont le nom, depuis cette époque, figure assez bien dans toute la littérature, qu'on dit légère. Les Etrennes d'Apollon, l'ayant enregistrée dans la même année, achevèrent de donner à M. de Rivarol une gloire irrémédiable. Notre notice redressera sans doute le plagiat et l'erreur ; et quoique ceci ne soit pas un vol, mais un don, il n'en restera pas moins que la délicatesse de l'un devait s'opposer à la générosité de l'autre. Mais quoi ! la gloire est si douce ! on en veut à tout prix, et quel homme ne se laisserait pas violer pour elle ! On ne connaît sous le nom de M. de Rivarol que cette inscription.

RONSIN (M.). Ses Madrigaux frisent un peu l'Épigramme et ses Épigrammes sont un peu trop douces : ne serait-ce pas la faute de l'imprimeur qui aura mal posé les titres ?

ROSIÈRES (M. le comte de). Des Nouvelles en prose qu'on a longtemps crues de Boccace, et une foule de petits vers qui

ont une physionomie toute particulière, et qu'on n'oserait attribuer à personne, forment pour M. de Rosières un mélange de gloire, de rayons nuancés, et une couronne qui ne peut aller qu'à lui seul.

ROUDIER (M.). On ne peut rien affirmer de bien certain sur cet auteur. Il est dur d'être réduit à ces obscurités avec des contemporains. Que sera-ce de tous ces noms-là dans quelques siècles ?

ROUSSEAU (MM.). Les Jean-Baptistes et les Jean-Jacques ont assez occupé la renommée : il est temps qu'ils cèdent la place à nos Rousseau du jour, d'autant que les premiers faisaient assez mal l'acrostiche, et que ceux-ci le font très bien ; et font encore, sur le marché, tout ce qu'ont fait les autres, Odes, Epigrammes, Romans, Discours, Pastorales, etc. Aussi craignent-ils plus la prévention que le parallèle. En tout, il est malheureux de trouver la place prise. Heureux les aînés !

ROYOU (MM. l'abbé et l'avocat). Le premier donne des lois à Paris, et le second des modèles à la Bretagne : le premier a mis M. le comte de Buffon en poudre, et le second l'a mis en vers. Qui des deux a fait le plus de bien à la littérature, ou plus de mal à M. de Buffon ? Ce problème vaut bien qu'on le propose.

RUBEL ou REBEL (M. DE) a fait, en 1782, une rude Epigramme contre les poètes lyriques, et cette Epigramme, dont la pointe fut *trempee dans le Styx*, tua en effet toute la génération lyrique ; la moisson même des Odes de l'année sécha sur pied ; et on a observé depuis cette funeste Epigramme que le genre lyrique dépérissait totalement. Il y a des circonstances où il faudrait lier les mains au talent. M. de Rubel est bien coupable.

S

SABATIER DE CAVAILLON (M.). Ce nom serait bien vieux dans la fugitive, si les Grâces pouvaient vieillir : trente ans d'exercices poétiques, et plus de trente volumes n'ont pas su faner ou épuiser cette Muse provinciale. Rien n'égale sa fécondité, si ce n'est sa vigilance : le moindre événement dans la province qu'habite ce poète est aussitôt affecté d'un

quatrain ; et ses madrigaux et même ses chansons seront un jour les plus sûrs matériaux de l'histoire.

SAINT-MARC (M. le marquis). Comment la gloire ne s'est-elle pas attachée à un poète qui lui préparait un asile digne d'elle en papier, en dorure, en gravure, et avec tout le luxe de la typographie, tandis qu'elle poursuit souvent un ignoble bouquin sur nos quais ou dans la poudre des boutiques ? Ces caprices sont bien incompréhensibles.

SAINT-PÉRAVI (M. de), poète qui rajeunit tous les ans, et qui fait le meilleur madrigal de la saison.

SALAUN (M.). Quelques petits vers à un chêne, à qui M. Salaun voulait du bien, ont fait une grande fortune. Qu'il est agréable de passer à la fois pour un bel esprit et pour un bon cœur ! c'est un problème moral difficile à résoudre, que cette difficulté presque insurmontable d'allier les deux réputations : les hommes, qui ne veulent pas tout accorder à la fois, prétendent qu'une partie est toujours faite aux dépens d'une autre. M. Salaun s'est tiré d'affaire avec un sixain.

SAUTEREAU DE BELLEVAUD (M.), avocat à Saint-Pierre-le-Moustier. C'est presque en rougissant que nous offrons à cet infatigable poète un encens dont il n'a que faire. M. Sautereau, quand il veut faire parler de lui, ne peut-il pas porter la parole au monde par vingt bouches différentes, c'est-à-dire, par vingt journaux ? Y a-t-il même manqué une seule fois ? Les personnes les moins initiées dans les mystères de la littérature n'osent pas avouer qu'elles ne connaissent pas M. Sautereau de Bellevaud ; et nous croyons inutile d'avertir que ce poète n'est pas le même que celui qui rédige l'*Almanach des Muses*, recueil annuel qui eut d'abord des commencements assez minces : on n'y voyait que quelques pièces de Voltaire, de Gresset, de Colardeau ; mais il s'est dégagé peu à peu, et par le bienfait du temps, des langes de l'enfance. Sa marche vers la perfection a été rapide, grâce à tous les talents dont nous faisons ici l'histoire. On a eu des années sans tache, et on ne pourrait guère reprocher à celle de 1788 que les strophes de M. Le Brun. Nous ne concevons pas comment le rédacteur de l'*Almanach des Muses* a laissé passer cette ode. C'est une inadvertance, bien pardonnable sans doute, quand on réfléchit aux milliers de pièces dans lesquelles ce rédacteur est

obligé de faire choix, pour composer le bouquet national. Ébloui de tant de couleurs, étourdi par tant de parfums, il adopte quelquefois une fleur étrangère qui ne peut se marier avec les autres. M. Le Brun s'est faulxé heureusement avec la foule, et s'est assis, quoique intrus, au banquet des poètes de l'année. Cette notice, selon notre usage, dénoncera l'usurpation et mettra l'auteur sur ses gardes.

SAUTER (M. l'abbé), précepteur de M. l'abbé de Montesquion, s'est attribué un sixain de son élève. Mais les *Étrennes du Parnasse*, 1788, ont redressé la fraude, et restitué le sixain à M. le marquis de Montesquiou. Grâce à cette police exacte et vigilante, M. l'abbé Sauter n'ira point à l'immortalité, comme il y allait à grands pas, si on ne l'eût arrêté en chemin.

SÉLIS (M.), professeur au collège Royal, et poète de l'*Almanach des Muses*. Personne encore n'a plus loué et n'a mieux loué son monde que M. Sélis. On connaît son beau vers à M. le duc de Nivernois :

Nivernois au Parnasse est toujours duc et pair.

SIMON, de Troies (M.). Ce poète, ne pouvant se dissimuler son mérite et sa fécondité, est venu lui-même à notre secours, en publiant le recueil de ses poésies; M. Simon, de Troies, qui pouvait nier une foule de ses ouvrages, a la candeur de les avouer tous et de les signer.

T

THÉVENEAU (M.). On parle beaucoup de deux stances et d'une épitaphe de M. Théveneau. Nous allons nous les procurer avec les explications dont un savant les a accompagnées, parce que M. Théveneau y a caché des allusions d'une finesse qui exigeait absolument des notes. On dit même que les notes ont depuis peu occasionné des remarques essentielles, qui sont à leur tour suivies d'éclaircissements très intéressants, mais qui ne satisfont point assez les lecteurs de toutes les classes pour qu'on puisse se passer d'un commentaire en règle. Ces sortes de livres conviennent beaucoup aux nations avancées. Les notes qui parurent il y a quelque temps, en un volume in-12, sur une épitaphe de quatre vers grecs, en sont une preuve.

TOURNON (M. DE). a fait des vers à des novices, et il n'y a que des esprits consommés en littérature qui puissent en jouir. Il faut savoir donner du lait aux enfants.

TRIANGLE (M.). Cette Muse s'est endurcie dans le logogriphe, malgré les représentations de tous ses amis. Nous concevons bien qu'on puisse *s'acoquiner* à cet aimable genre ; mais la décence veut qu'on en sorte quelquefois pour l'é-nigme ou pour l'acrostiche.

V

VALADE (M.), imprimeur et poète naissant, dont les Almanachs chantants se sont emparés. Nous espérons qu'il n'y fera que ses premières armes, et qu'il laissera bientôt le flageolet pour la trompette, comme il a déjà quitté ses presses pour le flageolet.

VALBANE (M.). Ce poète a mis *Vénus en colère* pour en tirer parti, et l'apaiser ensuite par des vers pleins de charmes. *Voyez* la petite pièce qui porte ce titre.

VALETTE (M. l'abbé DE LA), auteur du grand poème *sur les Physionomies*. Nous ne saurions trop exciter les jeunes gens à faire de bons et beaux poèmes, c'est tout simple ; mais nous ne saurions trop les louer quand ils y réussissent comme M. de la Valette. Il est vrai que les sujets ne sont pas toujours si heureux ; tout le monde se pique d'avoir de la physionomie et chacun en cherche une dans ce poème, ce qui en a causé le prodigieux débit.

VALIGNY (M. DE). *Sa Fille bourrue*, comédie, a ravi tout le monde.

Il n'est point de serpent ou de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

On nous pardonnera de citer Boileau, tout vieux et tout passé qu'il est, au milieu de cette fraîche et florissante jeunesse. La grosse raison est toujours de mise.

VARENNES (M. DE) a chanté *Saint-Hubert, l'Amour dragon*, et le *Sérail du grand Turc*. On ne saurait croire avec quelle souplesse et quelle rapidité M. de Varennes passe d'un sujet à l'autre. On dit qu'il en coûte peu à cet écrivain pour nous causer tant d'admiration. Tel est le génie ; il fait en se jouant des enjambées, que nous mesurons ensuite avec beaucoup de peine et de surprise.

WAROQUIER DE S.-FLORENT (M.). Ses chansonnettes pastorales sont si douces qu'elles commencent à passer dans les ordonnances des médecins instruits, et sont un des plus puissants calmants qu'on connaisse. Il serait temps enfin que les productions de l'esprit servissent à la santé du corps. Apollon n'est-il donc pas le dieu de la Médecine ?

VERNE de Genève (M.), le plus vigoureux écrivain de la Suisse en prose et en vers. On ne peut plus se passer des productions de M. Vernes. Il y a des relais établis de Genève à Paris pour jouir plus tôt de tout ce qu'il fait.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (MM.). Deux poètes d'un grand rapport dans les journaux. L'un est poète et homme du siècle ; l'autre est abbé, poète et orateur, et c'est celui qui a jeté le plus grand éclat. Son oraison funèbre pour le premier prince du sang a rappelé les beaux jours de Bossuet. On a surtout reconnu la belle expression de *Limon organisé*, que l'orateur applique à son héros, et que Bossuet n'eût peut-être jamais trouvée. M. l'abbé de Verninac passe de ces cérémonies lugubres à un bal, et n'y est point étranger : il demande en petits vers l'honneur de *valser* avec la plus jolie femme de la société. *Omnis Aristippum decuit status, color et res.*

VIÉVILLE (M. Marchand de la). Auteur d'un millier de fables qui n'ont encore instruit, charmé ou corrigé que quelques maisons particulières, où M. de la Viéville les lit assiduellement. Ce poète, à qui on reproche quelquefois sa gloire privée, et qu'on voudrait rendre à la nation, rejette la faute sur les libraires de Paris qui s'obstinent de concert et depuis dix ans à ne pas imprimer son Recueil. Voici le mot de cette conjuration. Ce n'est pas que les libraires craignent pour M. de la Viéville ; ils ne sont que trop sûrs de le vendre ; mais ils tremblent pour La Fontaine qui resterait dans leurs boutiques. Que M. de la Viéville cautionne La Fontaine, ou en épuise toutes les éditions qui existent, et nous lui répondons d'une prompte impression. *Voyez* une de ses dernières fables qui commence par ces vers :

Un magnifique cerf-volant
Ne put maintenir la concorde
Avec sa corde, etc.

VILLARS (M. de), très-connu par un beau quatrain à M. le

marquis de Condorcet, qu'il met à l'aise entre Voltaire et d'Alembert. Cette place convient à l'académicien, orateur et géomètre qui pourra s'amuser pendant le reste de sa vie à calculer la distance qui sépare d'Alembert de Voltaire : il ne trouvera pas aisément la parallaxe de ce dernier ; mais en les prenant tous deux à *minimis*, il se rapprochera plus facilement de la géométrie de Voltaire et de la littérature de d'Alembert. Nous ne connaissons de M. Villars que ce petit quatrain.

WILMAIN D'ABANCOURT (M.). Comment un homme peut-il trouver le temps d'écrire ce qu'un autre homme n'aurait jamais le temps de lire, en leur supposant égalité d'âge et de vie ? Tel est le problème qui se présente à l'esprit lorsqu'on se met à contempler la liste des ouvrages de M. Wilmain d'Abancourt. Plusieurs poèmes de toute forme, cinq ou six cents fables, des pièces fugitives par milliers, des romans par douzaines, etc., etc. Personne encore n'a pu se vanter d'avoir lu tout M. Wilmain. On se félicite d'être homme quand on voit tout ce qu'un homme peut faire ; ce spectacle charme notre faiblesse ; mais il y a un secret retour de l'amour-propre qui se sent bientôt écrasé de la comparaison. Ce retour est inévitable, et c'est ainsi qu'un écrivain peut être à la fois l'orgueil de l'espèce humaine, et pourtant humilier chaque lecteur en particulier.

VIXOUZE (M. de la), doyen des poètes auvergnats. Clermont lui doit deux beaux poèmes épiques, un sur l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne, en quinze chants ; l'autre, sur Louis XIV. En lisant ces deux poèmes, suivis d'une foule de petites pièces charmantes, on ne peut se défendre d'une secrète jalousie quand on songe que Paris ose à peine compter un poème épique, et qu'une ville du quatrième ordre en a deux ; quand on songe surtout que les Auvergnats prennent plus de plaisir à lire M. de la Vixouze que Voltaire n'en a jamais donné aux Parisiens ! On rougit de cette jalousie, mais on ne peut s'en défendre, tant elle est naturelle et bien fondée.

VOSGIEN (M.). Ce poète a mis en vers *les Conseils d'une Mère*. Cette petite pièce, jetée d'abord dans un Recueil peu connu, s'est glissée peu à peu et sans prôneurs dans tous les ménages. Elle entre aujourd'hui dans le trousseau des filles de bonne maison, qui ont trouvé fort doux de n'être plus

grondées qu'en vers par leurs mères. M. Vosgien a fait une révolution sans y songer peut-être. On attend de jour en jour ses *Conseils d'un père*.

N. B. Les lettres X, Y, Z, se trouvant frappées de stérilité, la gloire, toujours soumise aux arrêts du hasard, ne fera rien pour elles, puisqu'elles n'ont rien fait pour nous. On peut les comparer à ces *étoiles nébuleuses* que les astronomes se contentent d'indiquer dans leurs catalogues. Il n'y a que M. Piis qui ait pu faire quelque chose pour l'X, Y et Z dans son *Poème de l'Harmonie*; c'est là qu'ils ont un rang et une existence :

Renouvelé du XI, l'X excitant la rixe,
Laisse derrière lui l'Y Grec, jugé proluxe;
Et mis malgré son zèle au même numéro
Le Z, usé par l'S, est réduit à zéro.

On peut ajouter à ces beaux vers que l'X fut illustré chez les Grecs par une foule de grands hommes dont il commençait le nom, que l'Y a le même honneur en Orient et que le Z règne en Afrique. Mais quelque amabilité qu'on suppose à ces trois caractères, peut-on les comparer au B, au C, au D et à toutes ces heureuses lettres sous qui sont rangés des poètes et des orateurs sans nombre? Conduiront-elles, comme ces étendards de la renommée, des troupes d'immortels à la postérité? Il faut donc convenir que les lettres alphabétiques ont aussi leur fatalité comme nous et nos livres. *Habent sua fata libelli*.

Arrivés au terme de la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue, nous craignons que les lecteurs, fatigués du parfum de nos éloges et de l'éclat de nos peintures, ne nous accusent d'un peu de monotonie : ils trouveront peut-être que nous n'avons pas assez varié les formes ; mais nous les prions d'observer que dans une nomenclature aussi étendue, nous nous sommes perpétuellement trouvés entre M. *Briquet*, père d'une petite chanson, et M. *Braquet*, armé d'un couplet ; entre M. *Dudoucet* et M. *Auzonet*, tous deux chargés d'acrostiches ; entre MM. *Bourignon* et *Araignon*, également riches en bouts rimés. Comment le plus mécontent et le plus fécond de nos lecteurs s'en serait-il tiré? Aurait-il voulu gâter ses balances

et mentir à son jugement pour égayer la fantaisie ou promener les caprices de quelques gens du monde? Étions-nous donc au pays des chimères, pour nous livrer à notre imagination?... Si on y réfléchit, on s'apercevra bientôt que des historiens tels que nous, asservis à la rigueur des ressemblances, ont dû souvent se trouver embarrassés; car enfin, la littérature a ses Ménéchmes, surtout quand il y a identité de genres. Quelle différence y a-t-il entre MM. *Hulet* et *Hollier*? Comment séparer deux hommes unis par le même quatrain et la même gloire? Il nous semble donc (et c'est avec candeur que nous nous rendons ce témoignage) que les portraits sont encore plus variés que les figures; et que si l'art n'a point égalé la nature, le travail a surpassé la matière. *Materiam superavit opus.*

Nous dirons aussi que cet ouvrage n'ayant pu être commencé qu'au premier janvier, époque où paraissent tous les Recueils de vers, dont nous ne pouvions nous passer, il a fallu faire marcher de front l'auteur et l'imprimeur, et livrer les notices à fur et mesure, sans pouvoir jamais les comparer entre elles. C'est ainsi que l'Almanach de nos grands hommes a été composé et imprimé tout ensemble. La postérité apprendra tous ces détails avec le plus vif intérêt.

Mais, en finissant, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil de complaisance sur cet immense tableau formé sous nos yeux, sur ces glorieuses archives de la renommée rédigées par nos mains, sur cette éclatante liste de grands hommes qui nous devront l'immortalité qu'ils dispensent à tant d'autres. O France! ô ma patrie! voilà donc ta solide gloire et tes véritables richesses! Voilà les auteurs de toutes les nouveautés dont tu es idolâtre, de ces brillantes nouveautés qui te tiennent en haleine d'un bout de la vie à l'autre, qui te dispensent de lire les ouvrages des anciens, du siècle de Louis XIV et de tes rivaux, et te délivrent de trois choses également onéreuses, de ton temps, de ton argent et de tes idées! Oui, ce sont là les enfants dont tu peux t'honorer; c'est par ces côtés brillants que tu peux te montrer à l'Europe. N'es-tu pas en effet la première puissance littéraire? Que l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Empire réunissent leurs grands hommes vivants, pourront-ils soutenir la comparaison? et ne sécheront-ils pas de dépit et

d'envie, quand ils verront que ce n'est pas en compulsant des siècles et des bibliothèques, mais dans une seule génération et parmi quelques brochures que nous avons trouvé toute cette florissante jeunesse ? Car il faut, ô Français, que je vous apprenne enfin le secret de vos ennemis et le vôtre : ce n'est point Voltaire, Montesquieu, Buffon ou Rousseau qui en imposent à vos perfides voisins ; ce n'est pas sur cinq ou six écrivains qu'ils vous jugent ; c'est sur la foule toujours immortelle et toujours renaissante de vos jeunes grands hommes ; ce sont les piqures multipliées des journaux et des Almanachs qui font souffrir mille morts aux Anglais et aux Allemands. Ils ont fort bien supporté l'*Esprit des Lois*, *Emile*, *la Pucelle* et vos théâtres ; mais ils ne soutiennent pas l'effort de vos charades et de vos fugitives. Et cet Almanach, que nous avons enfin terminé, ne va-t-il pas semer l'épouvante dans toute l'Europe ? Quand nous n'aurions fait qu'un acte de patriotisme, notre gloire ne serait pas médiocre. Mais ce qui va nous combler de joie, c'est qu'en nous rendant si respectables aux yeux du reste de l'Europe, ce livre doit nécessairement réveiller l'émulation d'une foule innombrable de jeunes gens, qui, formés très-évidemment pour la pièce fugitive, créés et mis au monde pour faire des énigmes, se jettent dans les lois, dans les armes, dans le commerce, dans tous les arts et métiers : perte immense et douloureuse que nous ne saurions assez déplorer !

Nous espérons qu'animés par la plus flatteuse des récompenses, et préférant l'immortalité dont ils sont assurés avec nous au vil plaisir de passer une vie éphémère dans les embarras de la fortune, ils se hâteront de nous envoyer leurs petites pièces et leurs bouts rimés, suivis de leurs noms, doubles et triples, du lieu de leur naissance, et même de leur âge, afin que notre Almanach soit toujours plus brillant et plus riche tous les ans.

Un dernier et puissant motif d'émulation pour la jeunesse c'est que leurs ouvrages, sous le nom de nouveautés, passent en foule dans les îles et y forment les livres classiques des Créoles, si bien qu'un habitant de Saint-Domingue, en arrivant à Paris, ne demande point aux barrières Fontenelle ou Buffon, dont il n'a jamais ouï parler ; mais il demande M. Mayer ou M. de Cubières, dont les romans et les

vers l'ont tant de fois charmé. N'est-il pas agréable de régner ainsi sur la plus vaste moitié de la terre, sur une nation vierge encore et qui n'en veut qu'à la belle nature? Notre Almanach va remonter l'Europe à la hauteur américaine, et lui faire secouer à jamais le joug des anciens modèles et de tous les préjugés de la vieille littérature.

Si par malheur (ce qu'à Dieu ne plaise) quelques lecteurs mal intentionnés, et ne se croyant qu'habiles, allaient soupçonner que nous ne sommes pas de bonne foi et que nos éloges sont des blâmes, nos conseils des perfidies et notre gravité un jeu, que nous resterait-il à faire, que de nous renfermer dans notre innocence et de pleurer sur cette perversité du cœur humain qui empoisonne les meilleures choses? M. Daquin de Château-Lion a-t-il jamais été suspecté dans les nombreuses promotions de grands hommes qu'il fait chaque année? Le Mercure ne met-il pas au jour cinq ou six grands hommes par semaine, sans la moindre réclamation et sans le plus léger scandale? Et si M. Panckoucke et M. Daquin, au lit de mort et à l'heure de vérité, s'avisèrent tout à coup de dire qu'ils n'ont fait que plaisanter pendant cinquante ans, faudrait-il les en croire sur leur parole? Pour nous, loin de souffrir qu'un petit codicille nous ravit tout à coup vingt ou trente mille grands hommes et déshonorât la nation, nous opposerions la vie entière de ces deux rédacteurs à leur dernier quart d'heure, et nous croirions qu'ils ont perdu l'esprit avant de rendre l'âme.

Mais la pureté de nos vues nous rassure, et nous nous en rapportons à ce que nous avons dit plus apertement dans la Préface de ce livre, qui est tout d'une pièce d'un bout à l'autre, et dont le but moral ne peut échapper à personne.

SUPPLÉMENT

AU PETIT ALMANACH DE NOS GRANDS HOMMES,

*Pour l'année 1788.*Plus on en loue, et plus il s'en
présente.VOLT., *Pauvre diable.*

AVERTISSEMENT

A peine a-t-on su dans le monde que notre entreprise n'était pas une chimère, ainsi que certains malveillants l'avaient fait espérer, qu'il nous est venu de tous côtés des inscriptions en assez grand nombre, et d'un assez grand poids, pour solliciter un Supplément. Nous allons y procéder, afin que cet important ouvrage approche de plus en plus de la perfection à laquelle il est appelé, et qu'il est pourtant de son essence de ne jamais atteindre; puisqu'étant annuel de sa nature, au moment même où nous le composons, il peut naître et il naît effectivement plusieurs Grands Hommes dans les journaux, qui se jouent de notre exactitude, et la mettent nécessairement en défaut.

Mais avant tout, nous déclarons à l'univers entier (et ceci est sans appel) que cet ouvrage n'ayant été conçu que dans les vues d'encourager la jeunesse, et de la pousser soit dans l'Académie, soit dans le monde, nous n'admettons jamais les noms de ceux qui auront fait une fortune littéraire, et qui par conséquent peuvent se passer de nos éloges. L'obscurité n'est donc pas un titre pour notre almanach, quand on est de l'Académie, et nous comptons pour rien la médiocrité quand elle est à la vogue. Ceci peut s'appliquer à tous les cas, et sera irrévocable.

En conséquence, nous avons fort mal reçu les jolis vers de M. Gaillard, *sur le Panaris de Madame du Fourqueux*, insérés dans tous les journaux.

Nous avons très mal reçu tous les opéras de M. Sédaine, plus riche à lui seul en citations convenables à notre Almanach que toute la littérature ensemble.

Nous avons refusé les petits couplets de M. le comte de

Choiseul-Meuse, tout précieux qu'ils sont. Pouvons-nous ajouter à la réputation de cet écrivain ?

Nous refuserons très fièrement le porte-feuille de M. le comte de Barruel-Beauvert. Qu'a-t-il à faire de nos éloges ?

Nous n'accepterons pas les chansons de M. le marquis de Champcenetz, pas même celles que ses ennemis lui accordent.

Nous résisterons également aux offres de M. le marquis de Marnesia, quoiqu'il puisse nous tenter avec un grand poème sur la nature.

Nous n'accepterons jamais la fable du Pêcher et du Peuplier de M. le vicomte de Ségur, quoique infiniment à notre bienséance.

Nous laisserons généreusement à M. le comte de Sesmaisons tout ce qui semble nous appartenir en lui.

Nous serons inexorables pour M. le chevalier de Florian, bien qu'il pût, ses vers à la main, forcer l'entrée de notre Almanach.

Nous la fermerons aussi à M. le chevalier de Bertin, quoiqu'il se soit écarté de M. de Parny pour nous faire sa cour.

Nous renverrons décidément les tablettes de M. le comte de Tilly, malgré l'urgence de nos besoins.

Enfin, plus sages que Voltaire, nous serons sourds aux cajoleries multipliées de M. le marquis de Villette.

Qu'ajouterait notre faible voix à la renommée et à l'émulation de ces heureux écrivains, gens de lettres et gens du monde ? Ne vaut-il pas mieux garder nos encouragements et nos conseils pour les pauvres qui les demandent, que de les offrir aux riches qui les dédaignent ? Ne sommes-nous pas les Don Quichottes de la littérature, et n'est-ce pas à nous à tendre la main aux faibles, à dissiper l'obscurité des uns, à éclairer le talent des autres, à les avertir tous du succès de leur mérite ?

Fidèles à nos principes, nous allons passer au Supplément.

B

BADON (M.) est réellement auteur d'une tragédie intitulée : *Sinoris*. Il n'est pas de précautions que nous n'ayons employées pour éviter les surprises.

BONNAY (M. de). Nous avons déposé ses chansons et ses

énigmes en main tierce, et nous sommes prêts à les produire, s'il s'élève quelque doute sur l'existence de ce poète.

C

CAMINADE DE CASTRES (M.). Nous invitons ce poète à nous faire passer ses œuvres ou un certificat de vie.

CHAUDON (M. l'abbé) nous a recommandé son Dictionnaire des Grands Hommes morts, en huit volumes. Nous ne saurions nous-mêmes trop recommander aux jeunes gens la lecture d'un Répertoire, où l'on trouve à l'article *Racine* : « Que *Mithridate* n'est qu'un épithalame ; que, sans les « fureurs d'Oreste et d'Hermione, *Andromaque* serait une « assez bonne tragédie, etc. » Presque tous les jugements de cet illustre abbé sont aussi neufs, et jetteront un grand jour sur toute la littérature.

COSSON DE LA CRESSONNIÈRE (M.). Ses couplets sont imprimés et signés.

COUSTILLIER (M.). Son dialogue en vers avec M. de l'Empire parut, il y a dix ans, ou, pour mieux dire, fut caché dans un Recueil tranquille et modeste qui ne faisait pas parler de lui. L'effet de ce dialogue avait sans doute été calculé pour dix ans, puisqu'il n'a fait explosion qu'avant hier, mais cet effet n'en est que plus terrible, et la renommée se dédommage amplement du silence auquel M. Coustillier l'avait contrainte.

D

DAVID (M.). Poète. Son existence est bien prouvée aujourd'hui.

DORIGNY (M.), incertain.

DOUCET (M.). Deux témoins irréprochables nous ont répondu d'une chanson de M. Doucet. Nous ne serons pas si faciles à l'avenir, et nous exigerons les pièces.

DUMONTELET (M.). Son *Bonjour aux Muses* n'a pas eu les suites qu'on en attendait. On ne pouvait pourtant s'y prendre de meilleure heure.

DUPIN (M. l'abbé). Cet écrivain s'était caché dans quelques feuilles du Censeur universel anglais, et le Censeur s'était caché chez quelques épiciers ; mais nos infatigables coopé-

rateurs l'ont déterré, et nous l'ont ramené chargé du quatrain suivant. Il s'agit d'un groupe de Persée et d'Andromède :

Heureux Persée, achève ta conquête ;
C'est peu d'être vainqueur d'un monstre furieux ;
Sois-le encor d'Andromède, et qu'un myrthe amoureux
S'entrelace aux lauriers que Minerve l'apprête.

DURANDE (M.). Les couplets signés de cet auteur avaient l'air d'être écrits à la main, et nous n'admettons que des pièces imprimées.

F

FEUTRY (M.) Cette omission est encore plus honteuse que les précédentes ; et M. Feutry, l'un des Nestors de la petite littérature, ne peut que nous mépriser dans le fond de son cœur. A quoi servent donc quarante ans de travaux et quarante volumes de vers et de prose, s'il faut être oublié dans le premier Almanach du coin ? Nous ne dissimulons pas notre étourderie et nos regrets.

FRAISSINET DE LA GARRIGUE (M.). Son commentaire sur l'Œdipe de M. Ducis est consulté par tous ceux qui n'entendent pas cette pièce.

G

GRAND'FONTAINE (M. de), conseiller et poète, garanti par nos correspondants.

GRAND'JAQUET (M. l'abbé). Les fleurs de ces poètes éloignés se fanent dans les affiches de province, et seraient l'ornement de nos journaux, si nous étions assez heureux pour les avoir de primeur. Nous allons prendre des mesures pour être mieux servis l'année prochaine.

J

JOSSAUD (le père), doctrinaire à Aix. Une Épître, adressée à un de ses confrères, et insérée dans le Mercure, a réjoui tout le royaume. Ce poète nous y apprend que :

..... Mangeur furieux,
Il dine bien et soupe mieux ;
Qu'il se régale de fromage,
Ou bien du râble d'un laoin :

Qu'aussi son teint, naguère have,
Prend la couleur de la santé ;
Que sa joue, autrefois concave,
Acquiert de la convexité, etc.

L'épître de ce grand homme, adressée à un autre grand homme, est pleine de cette noble familiarité et de ces détails charmants qui sont le triomphe du vrai poète.

L

LANDRY DE BUBEL (M.) avouait une épigramme en 1777.

LESCALIER (M.) a fait un poème sur la peinture, où toutes les difficultés sont bravées, et les règles soumises et matées. En voici un échantillon :

Gerardon plait, mais moins que Vanostade ;
Près de Berghem, Breugle paraît maussade :
Et Vanderverf si léché, si fondu,
N'est point égal au large et fin Metzù.

LONGCHAMPS (M. l'abbé de). Sa traduction de Properce fait le plus grand honneur à ses mœurs.

LUNEAU DE BOISJERMAIN (M.). Encore un de ces noms qui doivent faire rougir des rédacteurs négligents. Cet écrivain a remis Racine en honneur par son admirable Commentaire : mais aussi courageux qu'habile, il avoue, dans ses notes sur *Phèdre*, que *les figues incohérentes et les expressions recherchées du style* font grand tort à la pièce. M. Luneau de Boisjerman, outre son commentaire, a écrit vingt volumes de vers et de prose. On dit aussi qu'il prépare des notes sur le Molière de feu M. Bret.

M

MAIZIÈRE (M.), professeur à Reims. *Voyez* comme il fait parler homériquement le fier Achille au vieux Priam, qui lui demande à genoux une trêve de douze jours :

J'y consens, dit Achille, en lui serrant la main ;
Adieu, compte sur moi ; tu peux partir demain.

MERCIER (M.). *Voyez* M. RÉTIF DE LA BRETONNE.

MOUTONNET DE CLAIRFONS (M.). Ce poète-orateur, fort peu touché de notre oubli, est venu à nous très paisiblement,

l'Enfer du Dante à la main ; nous l'avons lu avec une attention digne de réparer notre tort, et il nous a paru, au premier coup-d'œil, que M. Moutonnet était trop doux pour traduire l'Enfer.

N

NOEL (M. l'abbé). professeur à l'université de Paris. Moins indulgent que M. Moutonnet, ce poète nous a fait passer avec indignation son ode sur le prince Léopold de Brunswick. Nous l'avons lue avec résignation, et nous sommes encore à concevoir pourquoi l'Académie l'a mise au-dessous de celle de M. Térasse ; il est vrai que, si on l'eût mise au-dessus, nous ne serions pas moins embarrassés. Garo voulait d'abord la citrouille dessus et le gland dessous ; mais il finit par louer Dieu de toutes choses.

PERCHERON (M. l'abbé), Muse provinciale qui se distingue de jour en jour par l'aimable correspondance qu'elle entretient avec M. Tournon de la Chapelle. C'est ici une de nos dernières découvertes, et nous la devons aux efforts combinés de deux rédacteurs qui ont fait des prodiges en ce genre. Nous saisissons avec plaisir l'occasion de rendre hommage à leur sagacité et à leur vigilance.

R

RÉTIF DE LA BRETONNE (M.). *Voyez* M. Mercier.

S

SARROT (M.). Ce poète ayant essayé d'écraser feu Gilbert, dans la satire, fut d'abord assez mal reçu du public prévenu ; mais il ramena les esprits par une pièce de vers où se trouve cette réponse aux objections qu'on lui fait :

Il n'importe ! la ligne où l'auteur se panade
Distribue en passant toujours quelque gourmande.

Gilbert eut le bonheur de mourir en lisant la pièce.

Fin du Supplément.

Errata.

BEAUMIER (M.). Presque toutes les notices de cet Almanach sont insuffisantes. M. Beaumier a expliqué dans une Préface pourquoi son fameux *Hommage à la Patrie* avait paru si tard et disparu si tôt. Voyez la Préface de la première et dernière édition de ce poème, où l'auteur instruit et console son lecteur.

COSSEPH DE USTARIZ (Dom). On vient de nous apprendre que ce n'est point un moine basque, mais M. Garat, professeur au Lycée, qui se déguise quelquefois ainsi pour savoir ce qu'on pense de lui, quand son nom n'en impose pas. On assure que le Grand-Seigneur a souvent recours à ce stratagème, et qu'il attrape de fort bonnes vérités dans les cafés de Constantinople, à la faveur de ses déguisements.

CRIGNON (M.). Ce poète vient de nous avertir qu'il s'appellerait dorénavant M. *Crignon d'Auzonet*. La renommée s'arrangera là-dessus, et le Mercure du 19 janvier 1788 s'y est déjà conformé au bas d'un distique, signé *Crignon d'Auzonet*.

CUBIÈRES (M. le Chevalier de) nous a fait dire qu'il refaisait *l'Art poétique* de Boileau.

RIGOLEY DE JUVIGNY (M.). On se demande souvent pourquoi la réputation de Voltaire baisse tous les jours d'une manière si effrayante; ce problème est l'objet de toutes les conversations de Paris; et nous en étions tourmentés nous-mêmes à un point incroyable, lorsque M. Rigoley a daigné nous tirer de peine, en nous confiant que c'était à lui seul qu'il fallait s'en prendre. Nous étions flattés d'être les seuls confidants du secret; mais il nous revient de toute part que M. de Juvigny s'en était déjà ouvert à d'autres. Puisque la chose est publique, nous observerons à M. Rigoley de Juvigny qu'il eût mieux fait d'attendre, pour se découvrir, que la belle édition de Voltaire de Baskerville eût été livrée et distribuée. Il faut toujours éviter l'odieux en tout.

Fin de l'Errata.



LES AVEUX OU L'ARCHE DE NOÉ

Nous *avouons* que si l'autre jour nous conçûmes le magnifique projet de louer toute la littérature inconnue, et (ce qui est sans exemple) de distribuer à un millier de grands hommes des encouragements et des prix annuels, avec une magnificence et un luxe vraiment ruineux ; c'est qu'il nous avait paru que l'*oubli*, comme un second déluge, gagnant de jour en jour la surface du globe littéraire, le temps de reconstruire l'Arche était à la fin venu ; et nous y fîmes entrer tous les animaux portant plumes, tant les mondes que les immondes ; à l'exception de quelques aigles qui se sauvèrent d'eux-mêmes sur la cime des monts.

Nous *avouons* que, satisfaits de braver en paix l'inondation, nous ne cherchions pas à nous enivrer, au sortir de l'Arche, des acclamations de toute cette harmonieuse famille, et que nous ne comptions, en bienfaiteurs éclairés, que sur le paisible silence de l'ingratitude.

Quelle a donc été notre surprise, quand M. le Brigand-Beaumier, ou Beaumier-le-Brigand (1), député par l'éloquence et la poésie, à tout à coup ouvert les fenêtres de l'Arche, et ayant été se percher en forme de corbeau sur un très beau chardon, a pris la parole, comme il prendrait la fuite, c'est-à-dire avec beaucoup de véhémence, pour nous admonéter au nom de toutes les espèces !

L'orateur a divisé sa colère en deux points.

Il a d'abord été indigné que nous eussions porté la main sur le gouvernail de l'Arche, sans lui avoir prouvé que nous fussions d'assez bonne maison pour un si éminent emploi. M. le Brigand-Beaumier nous a démontré que tout n'en irait que mieux, si, au lieu de chercher du style et des idées dans un écrivain, on y cherchait des titres ; et sa logique a conclu que dorénavant on parlerait de naissance dans les musées, et de littérature dans les chapitres.

Nous *avouons* que cette méthode a du bon, quand on a, comme M. le Brigand-Beaumier, autant de naissance que de talents ; mais ce moyen était funeste à Voltaire, à qui on

(1) Quelques savants prétendent que M. le Brigand est un, et M. Beaumier un autre ; il ne faut pas perdre un grand homme pour obtenir une alliance de mots. R.

disait à chaque ouvrage qu'il mettait au jour, qu'il était *filz d'un paysan* ; ainsi qu'il le confesse dans les *Mémoires pour servir à sa vie*.

L'orateur s'est encore indigné de ce que nous restions sous le voile de l'anonyme, dans le temps même où nous nous donnions pour les *Don Quichottes et les sauveurs de la petite littérature* : il n'appartient qu'à la nature d'être à la fois magnifique et muette, l'anonyme se sent trop de la majesté de l'orgueil. C'est donc pour nous deviner que l'auteur, exercé aux logoglyphes, a trouvé que nous étions des *vignerons*, comme le vieux Noé ; ou tout au moins des *laboureurs*, puisque nous défrichions les landes de la république des lettres ; ou enfin des *cuisiniers faisant noces et festins*, puisque nous avons si bien varié les services, en dressant le grand couvert de l'Arche.

Nous *avouons* que tout cela est également ingénieux et vrai.

Ensuite M. Beaumier nous a accusés d'avoir expressément oublié tous les poètes d'une grande naissance dans notre liste : cette accusation et quelques autres de cette espèce nous feraient croire que l'orateur n'a pu se procurer le *Petit Almanach*, lequel en effet a été jusqu'ici assez cher.

Nous *avouons* que cette cherté ne vient pas de nous ; c'est une idée ingénieuse du libraire, qui n'a trouvé que ce moyen pour dérober la connaissance du livre aux petits amours-propres qui pouvaient s'en irriter.

L'orateur nous a su gré d'une parodie du *songe d'Athalie* et surtout de l'avoir dédiée à M. le Marquis D***, après sa disgrâce.

Nous *avouons* que si nous étions les auteurs de cette parodie, nous prouverons aisément qu'elle lui fut par bonheur dédiée huit jours avant sa retraite ; et que les auteurs, quels qu'ils soient, ont la lâcheté de ne plus rien lui dédier, depuis qu'il a perdu ses places.

L'orateur nous a avoué que le *Discours sur la langue* n'était pas français *pour lui* ; que le *Petit Almanach* était mal écrit *pour lui*.

Nous lui *avouons* à notre tour que nous ne connaissons pas de louange plus délicate, et que nous osions à peine y prétendre.

L'orateur furieux nous a donné un coup de pied avec la

main dont il écrit : il nous a même rappelé tous ceux qu'il nous donne familièrement chaque fois qu'il nous rencontre aux Tuileries.

Nous *avouons* qu'il n'y a rien de si aisé que de nous donner des coups de pied, et nous les recevrons toujours avec reconnaissance.

Enfin, l'orateur s'apercevant qu'un pamphlet, quand il est ingénieux, est une friandise pour nous, a caché son venin dans la bêtise.

Nous *avouons* que nous ne serons jamais à l'épreuve de cette arme-là, et nous demandons grâce à l'orateur. S'il nous poursuit encore, nous nous plastronnerons avec ses œuvres qui sont au garde-meuble de la librairie.

LETTRE

SUR L'OUVRAGE DE M^{me} DE STAEL,

INTITULÉ : DE L'INFLUENCE DES PASSIONS, etc.

PAR UN AUTEUR CÉLÈBRE,

SIGNÉ, *LUCIUS APULEIUS.*

— 1797 —

Pourquoi me demandez-vous ce que je pense d'un livre que je ne suis pas en état de lire ? Je me souviens que l'auteur de *Strafford* disait un jour à une femme de goût, dont il ne se méfiait pas assez : *Que pensez-vous de mon livre ?* Cette femme lui répondit : *Je fais comme vous, Monsieur, je ne pense pas.* Tout le monde aussi pourrait dire à l'auteur de *l'Influence des passions* : *Je fais comme vous, Madame, je n'y entends rien.*

En effet, l'apocalypse serait transparente à côté de ce livre : il est tel, qu'il y aurait plus de vanité que de bienveillance à le louer, et que je défie l'homme le plus mal intentionné d'en rien conclure contre l'auteur : mais, si on ne peut expliquer les mystères, on peut du moins en parler et s'en étonner.

Nous voyons, d'un côté, M. Necker écrire constamment contre sa réputation d'homme d'Etat, et, de l'autre, madame de Stael, sa fille, s'armer d'un bon volume contre sa réputation de femme d'esprit. Il y a là-dessous quelque grand dessein : cette famille nous a accoutumés aux projets, aux miracles, aux mystifications de toute espèce. Dans une note où elle se laisse pénétrer, l'auteur dit *que ceux qui se ressemblent se comprennent* ; ce qui donne l'exclusion à bien

du monde. Et cependant, malgré l'oracle, la plupart des journalistes n'ont pas craint de commenter ce livre : ils auront peut-être fait comme l'Angleterre, *ils auront pris une déportation pour une descente*. Je dis *peut-être* ; car, en vérité, je ne suis sûr de rien. Au reste, l'épigramme du livre dit assez que madame de Stael *est ennemie de la lumière* ; sur quoi j'observerai que la franchise des épigrammes est un trait de caractère dans la famille. On peut se rappeler que M. Necker, échappé à sa réputation, à sa gloire, à sa popularité et à la France, en 1791, fit, de sa baronnie de Coppet, une sortie in-8° contre le pays où il ne devait plus rentrer. L'épigramme était tirée du Roi Lear : *Soufflez, soufflez, tempêtes ; vous le pouvez sans ingratitude ; je ne vous ai pas donné un royaume*. Cette grande dupe de la révolution avouait donc qu'il avait donné le royaume à l'Assemblée Constituante ! Mais laissons là M. Necker, entre un passé sans excuse et un avenir sans espoir, et revenons à madame sa fille.

Supposons, pour un moment, que ce singulier phénomène *d'un livre très obscur écrit par une femme d'esprit* ne nous cache pas quelque profond dessein, et voyons comment on pourrait l'expliquer, humainement parlant.

On connaissait jusqu'ici en France deux sortes de femmes classiques. Les premières en date, sans contredit, sont madame du Noyer, l'auteur du *Magasin des enfants* (1), madame de Villegieu, madame d'Aunoy et madame de Genlis. Leurs livres ne quittent pas l'enfance et les antichambres : ce sont des livres inévitables. Après celles-là on lit les Sévigné, les Deshoulières, les la Fayette, les du Châtelet, et quelques autres qui se sont plutôt rapprochées des Sapho et des Aspasia que des Genlis : mais enfin point de *bonne* ni d'enfants sans les unes, et point d'éducation ni de monde sans les autres. En un mot, la différence entre elles est de l'enfance au reste de la vie, et de l'antichambre au salon et à la bibliothèque.

Madame de Stael, s'ouvrant une route nouvelle, a droit de commencer un nouvel ordre. Il s'agit donc de se faire ici quelques notions sur cette femme extraordinaire ; car je ne croirai jamais qu'elle soit une énigme sans mot. Pour

(1) Madame Le Prince de Beaumont.

expliquer pourquoi les gens d'esprit écrivent quelquefois sans succès, il faut nécessairement recourir à la distinction de l'esprit et du talent.

Tous les hommes, sans exception, présentent deux aspects ; l'un par lequel ils ressemblent, et l'autre par lequel ils diffèrent. Or, c'est ce que les hommes ont de commun entre eux qui est important ; ce qu'ils ont de différent est peu de chose ; car ils ont en commun le miracle de la vie et de la pensée, et ils ne diffèrent que par des nuances très fines d'organisation et d'éducation. La différence entre un grand homme et un portefaix n'est presque rien aux yeux de la nature ; mais ce rien est tout aux yeux du monde. Entre une tulipe de deux sous et une de mille écus, le Hollandais paie cher la différence ; et cependant ces deux fleurs sont également l'ouvrage de la nature ; elles ont également des pétales, une tige, des feuilles, des racines, des couleurs et du parfum ; et c'est en effet dans cet attirail de la végétation qu'est le miracle : la nuance qui le distingue n'est rien. C'est cependant ce rien qui fait pâmer d'aise le jardinier fleuriste, et qui lui vaut mille écus.

Or, dans le monde, c'est cette différence d'homme à homme, cette nuance, ce rien qu'on appelle *génie, imagination, esprit et talent*, qui est compté pour beaucoup ; car je ne parle pas ici des différences extérieures, telles que la force et la beauté ; ni des différences sociales, telles que la richesse, la naissance et les dignités ; différences qui jouent d'ailleurs un si grand rôle.

On peut établir pour règle générale que, toutes les fois que les hommes entassent différents noms sur un même objet, il y a confusion dans leurs idées. En effet, on a toujours trop confondu l'esprit et le talent ; et pourtant la différence est si considérable que c'est d'elle que je me servirai pour expliquer madame de Stael.

Nous avons tous des idées, comme nous avons tous un usage ; peu d'hommes, cependant, ont de l'esprit et de la figure. Il faut, pour cela, un certain ordre dans les traits et dans les idées : il faut surtout à la pensée de la variété, de la nouveauté et du mouvement. Un homme, dont les discours ne roulent que sur des objets communs, et qui ne quitte pas les formes ordinaires de la conversation, ne passe pas pour avoir de l'esprit : il a beau *s'exprimer* de manière

à être entendu, il n'a rien d'*expressif*. Mais celui dont les idées sortent des routes communes, qui joint l'extraordinaire à la rapidité ; celui qui, en un mot, déplace les idées de ceux qui l'écoutent, et leur communique ses mouvements, celui-là passe pour avoir de l'esprit ; que ses idées soient justes ou non, exprimées avec goût ou sans goût, n'importe ; il a remué ses auditeurs, il a de l'esprit. Je ne parlerai pas ici de la différence de l'esprit à l'imagination active et au génie ; ce n'est pas mon objet : il faut en venir au talent.

Qu'un homme exprime ses idées ou celles d'autrui avec force, avec grâce, avec séduction ; qu'il dise des choses communes, si l'on veut ; mais qu'en les disant ou en les écrivant, il les pare du charme de l'expression, il aura du talent en vers comme en prose.

Il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde. La société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent ; c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie : or les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent ; on ne peut le voler sans être reconnu, parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait plutôt à Hercule sa massue qu'un vers à Homère.

Le mérite des formes et la façon sont si considérables que M. l'abbé Sieyès ayant dit à quelqu'un de ma connaissance : *Permettez que je vous dise ma façon de penser*, celui-ci lui répondit fort à propos : *Dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la façon* (1).

J.-J. Rousseau, par exemple, emprunte la plupart de ses

(1) L'anecdote est ainsi racontée dans le *Journal Royaliste* (2 juin 1792) : « M. de R... s'étant trouvé avec M. l'abbé Sieyès, l'abbé s'exprima ainsi : *Je vais vous dire ma façon de penser*. M. de R..., faisant allusion à la difficulté avec laquelle cet abbé s'explique, dit : *Épargnez-moi la façon, et dites-moi seulement votre pensée*. Sur quoi l'abbé se retira. »

dées à Plutarque, et surtout à Montaigne, mais il trouve si bien dans son talent de quoi parer ses vols ou ses emprunts, que l'intérêt n'en est jamais perdu pour ses lecteurs. On dirait en effet que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Maintenant, pour en venir à madame de Stael, il me semble, si toutefois son livre n'est pas un piège, il me semble, dis-je, qu'on peut avancer qu'elle a infiniment plus d'esprit que de talent; à la différence de madame de Sévigné, qui exprimait si bien tout ce qu'elle entendait, et qui peignait si bien tout ce qu'elle voyait. Horace dit, en parlant de Sapho, *que les flammes échappées de ses doigts vivent encore dans les cordes de sa lyre*. C'est donc le véritable signe du talent que ce caractère de vie qui anime et colore tout ce qu'il touche; mais une femme sans talent est la marâtre de son esprit; elle ne sait que tuer ses idées.

Ce n'est pas que madame de Stael soit ridicule comme M. G... (1), qui, ayant pris des logarithmes pour des logorhythmes, trouve dans cette heureuse méprise de quoi s'étendre, s'amplifier et s'évaporer en style prétendu *poétique*; de quoi se composer un *calme*, une *tempête*, l'*étoile du nord*, le *vaste océan*, la *boussole*, des *sauterelles* et des *moissons*, etc., etc., et qui, étonné de sa propre fécondité, s'écrie comme Sosie : *Voilà bien des gentillesses poétiques!* Quelle chose inconcevable que cet article (2)! Les Parisiens ont bien heureux, après tant d'infortunes, d'avoir un journaliste si bouffon, qui leur propose *de porter à défaut de couronne, chacun une lumière sur la tête*; qui veut que les *boutiquiers aient, à la place d'un barème, les logarithmes de Gardiner sur leurs comptoirs* (3).

Nous invitons aussi madame de Stael à laisser au frère d'Ansel Chénier les fausses expressions, telles que les *vertus séculaires* de M. Lamoignon. On entend par *séculaire*, ce qui revient tous les cent ans; par *annuel*, ce qui revient tous les ans, comme les serments du peuple français. Il s'agit de savoir si les vertus de M. de Lamoignon ne paraissent que

(1) Garat.

(2) Voy. le n° 13 de la *Clef du Cabinet*, etc., 13 janvier 1797. R.

(3) Rivarol n'invente rien. Dans cet article de la *Clef*, Garat annonce une nouvelle Table des logarithmes dans le style de la Nouvelle Héloïse. y a là deux pages bien comiques.

tous les cent ans. Mais laissons encore ce nouveau poète, qui ne connaît ni les jeux, ni les poèmes séculaires des anciens ; laissons-le, dis-je, protester de son érudition et de son talent, de sa prose et de ses vers à la main.

Madame de Stael n'a qu'une chose à craindre, c'est que son talent ne fasse échec à son esprit. Elle parle, je ne sais où, du *temps* affreux dont nous avons vécu *contemporains* : comment son oreille n'a-t-elle pas été blessée de cette expression ? Le style est tout, a dit Buffon ; miroir et mesure des idées, c'est sur lui qu'on nous juge.

Quand un écrivain se couronne de pavots, c'est en vain que les lycées lui jettent des lauriers.

Que, dans le siècle où nous sommes, un homme, se trouvant sans esprit, sans imagination et sans talent, prenne un fourneau, un alambic, une machine électrique, et se fasse chimiste ou physicien, on entendra parler de lui, on verra éclore ce nom inconnu, dont on sera forcé de se charger la mémoire ; et, grâce à leur ignorance, la plupart des gens du monde ne sauront jamais jusqu'à quel point on doit estimer ou mépriser ce manœuvre. Il n'en est pas ainsi en littérature : quatre lignes de prose ou quelques vers classent un homme presque sans retour : il n'est pas là de dissimulation.

Cet état des choses durera jusqu'à l'époque heureuse prédite par M. G... *époque d'égalité et de nivellement, où tout le monde aura autant d'esprit que M. G...*

J'ai l'honneur d'être, en attendant,

LUCIUS APULEIUS.

LE GÉNIE ET LE TALENT (1)

Le génie, étant le sentiment, au plus haut degré qu'on puisse le concevoir, peut être défini *faculté créatrice*, soit qu'il trouve des idées ou des expressions nouvelles. Le génie des idées est le comble de l'esprit; le génie des expressions est le comble du talent. Ainsi, que le génie féconde l'esprit ou le talent, en fournissant des idées à l'un et des expressions à l'autre, il est toujours créateur dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot : le génie est donc ce qui engendre et enfante : c'est, en un mot, le don de l'invention.

Il résulte d'abord de cette définition que la différence du génie à l'esprit n'est au fond que du plus au moins; et cette différence suffit pour que le génie soit très rare : ensuite, qu'on peut avoir le génie des idées et manquer d'expressions créées; et qu'on peut être doué du talent de l'expression et manquer d'idées grandes et neuves.

On a donné tant d'acceptions au mot *esprit* que je crois devoir renvoyer ce détail au dictionnaire de la langue, et m'en tenir à la valeur commune et générale attachée à ce mot. L'esprit est donc, en général, cette faculté qui voit vite, brille et frappe. Je dis *vite*, car la vivacité est son essence : un trait et un éclair sont ses emblèmes. Observez que je parle de la rapidité de l'idée, et non de celle du temps que peut avoir coûté sa poursuite. Ainsi, qu'heureux vainqueur des difficultés de l'art et de la paresse de son imagination, un écrivain sème son livre de traits plus ou moins ingénieux, il aura fait un ouvrage d'esprit, lors même que cet ouvrage lui aurait coûté la moitié de sa vie. Le génie lui-même doit ses plus beaux traits, tantôt à une profonde méditation, et tantôt à des inspirations soudaines. Mais, dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur; il ne demande ni délai

(1) On peut lire avant ce morceau, pour savoir l'importance que Rivarol donne au *sentiment* (nous dirions aujourd'hui la *sensibilité*), le chapitre du *Sentiment*, au livre III.

ni rendez-vous pour dire un mot heureux. Il bat plus vite que le simple bon sens; il est, en un mot, *sentiment prompt et brillant*. Toutes les fois que l'esprit se tire de cette définition générale, il prend autant d'épithètes diverses qu'il a de variétés.

Je définis le talent, un art mêlé d'enthousiasme : s'il n'était qu'art, il serait froid; s'il n'était qu'enthousiasme, il serait déréglé : le goût leur sert de lien.

On voit par là qu'il y a autant de talents dans ce monde que d'arts : d'où viennent les emplois variés du mot *talent* depuis l'art d'écrire jusqu'aux métiers mécaniques.

Le génie ou le talent des expressions, le style, la diction, l'élocution, l'élégance, l'invention dans le style, la verve et la poésie de style, l'imagination dans l'expression, enfin la création, sont autant d'apanages du génie : j'en renvoie les développements au Tableau de la Langue (1).

Seulement, il faut observer que la verve a plus de rapports avec la vigueur de l'expression, et l'enthousiasme avec les élans et les hauteurs de la pensée; et quoique la verve soit plus commune que l'enthousiasme, cependant le génie de l'expression marche de pair avec le génie des idées, dans l'ordre des réputations.

Une certaine originalité, le piquant et la grâce d'un mot ou d'un trait, sont du ressort de l'esprit. On sait que dans les pièces légères la grâce et la gaieté suffisent pour soutenir un esprit sans talent; et qu'à son tour le pur talent et l'oreille peuvent soutenir quelque temps un homme de peu d'esprit, ou d'un médiocre génie (2).

Mais on peut dire, en général, que le génie s'élève et s'agrandit dans la composition; l'esprit s'y évapore et reste à sec : il est de sa nature de briller, mais de n'éclairer que de petits espaces. Ce qui le distingue encore du génie, c'est que celui-ci aime les rapprochements et les analogies : l'esprit est plus enclin aux antithèses. Quand le génie n'est pas soutenu par le talent, il fait des chutes d'autant plus graves qu'il s'était plus élevé. Le talent sans génie se soutien-

(1) Ce chapitre n'a pas été écrit.

(2) Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir sans génie un couplet à Linière.

drait à peine dans une région moyenne; de sorte que si le talent empêche le génie de tomber, le génie l'empêche de ramper.

L'esprit s'est fait, indépendamment du génie et du talent, un domaine à part dans le monde : mais, en littérature, et surtout dans les grandes conceptions, ses alliances sont souvent funestes au génie et au talent. C'est plutôt au talent à suppléer aux intervalles du génie et aux intermittences de l'esprit; et c'est, en effet, le secret de Virgile et de Racine : leur style, qui peint toujours, ne donne pas de trêve à l'imagination. Quelquefois aussi l'esprit a le bonheur de remplir les interrègnes du génie et de masquer les impuissances du talent. Molière fourmille de ces suppléments ingénieux : et le peintre, qui jeta un voile sur le visage d'Agamemnon, fit imaginer ce qu'il ne peignait pas, et emprunta à son esprit de quoi se passer du talent.

Il y a trois choses destinées à maîtriser les hommes : les expressions qui n'attendent que le talent, les idées qui n'attendent que le génie, et les forces qui ne demandent que le courage.

Je reviens au jugement, et je dis qu'il n'a point suffi aux beaux-arts. Il fallait pour ces nobles enfants du génie un amant plutôt qu'un juge, et cet amant, c'est le goût : car le jugement se contente d'approuver et de condamner; mais le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité : ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. *L'honneur est tendre et se blesse de peu* : tel est le goût; et tandis que le jugement se mesure avec son objet, ou le pèse dans la balance, il ne faut au goût qu'un coup-d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance, je dirais presque son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, tant il est sensible, exquis et prompt! Aussi les gens de goût sont-ils les hauts justiciers de la littérature. L'esprit de critique est un esprit d'ordre : il connaît des délits contre le goût et les porte au tribunal du ridicule; car le rire est souvent l'expression de sa colère; et ceux qui le blâment ne songent pas assez que l'homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une. On dit qu'un homme a l'esprit de critique, lorsqu'il a reçu du ciel, non seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une âme qui se passionne pour les unes

et s'irrite des autres, une âme que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains et l'accable de son ennui.

Le recueil des arrêts du goût s'appelle aussi *critique*. Il y a des critiques générales et des critiques particulières. Les sentiments de l'Académie sur *le Cid* sont une critique particulière; le traité *du Sublime* est une critique générale. Un poète a placé la critique à la porte du temple du goût, comme sentinelle des beaux-arts.

C'était donc une bien fausse définition du goût que celle du philosophe qui prétendit qu'il n'était que *le jugement armé d'un microscope*. Ce résultat, qui fit fortune, est doublement faux, puisqu'il suppose que nos jugements ne roulent que sur des masses ou des objets vastes, et que le goût ne s'exerce que sur des détails ou de petits ouvrages. Le jugement et le goût connaissent également des détails et des masses, d'un ouvrage entier ou d'une seule expression. Seulement on préfère l'emploi du mot *goût* pour les ouvrages qui n'offrent que grâce, délicatesse ou futilité. Ainsi, on ne porte pas son jugement sur un bijou, non parce qu'il est petit, mais parce qu'il est futile : une fête, un spectacle, un festin ne sont pas des objets microscopiques; et cependant, c'est le goût qui les ordonne et les juge. Enfin *le bon et le mauvais goût; les jugements vrais ou faux; la pureté du goût et la justesse du jugement; la corruption de l'un et la fausseté de l'autre*, sont des expressions consacrées.

Sur quoi j'observerai que les masses ont toujours un air de noblesse qui se perd dans les détails, et qui n'est jamais le caractère des ouvrages. Et de même qu'on a dit des personnes qui s'habituent à regarder les objets de trop près, qu'elles se brisent le rayon visuel, ce qui signifie, en termes plus techniques, *se contracter le cristallin*; de même on peut dire des esprits qui n'aiment que la dissection des caractères, le fini des détails et les miniatures en tout genre, qu'ils finissent souvent par n'avoir plus qu'une vue microscopique, et par échanger la grandeur contre la subtilité, et les belles proportions contre la finesse. L'esprit analytique, au contraire, peut, en fidèle sectateur de la nature, allier les recherches élémentaires à l'art des grandes compositions.

Mais c'est surtout à l'étude des belles proportions que le goût s'épure et se forme. Ceci demanderait une poétique à

part, et le plan que je me suis fait s'y refuse. Je me contenterai de dire que si l'art du sculpteur consiste à écarter de la statue le marbre qui n'en est pas, de même le goût ordonne de simplifier un sujet, et d'exclure d'un événement les temps qui n'en sont pas. Le grand écrivain repousse donc la foule des incidents étrangers ou disparates qui distraient le sentiment, et qui sont comme les parties mortes d'un événement. C'est par là que le récit d'un fait nous frappe si souvent plus que son spectacle : semblable à la réflexion sur le danger, plus effrayante que le danger même. C'est par là que le talent donne un air de vie à ses ouvrages. La Vénus de Florence n'est qu'un marbre, mais ce marbre a la perfection. Une femme a des imperfections, mais elle a la vie et le mouvement : en sorte que la statue serait insupportable à cause de son immobilité, si elle n'avait le charme que lui donnent la vie et le jeu des passions. L'art consiste à suppléer la vie et la réalité par la perfection, et le goût exige cette heureuse imposture. Mais il veut l'entrevoir; et c'est ce qui explique le dégoût et même l'horreur que nous causent les imitations en cire : la transparence des chairs y est; les couleurs sont vraies; les cheveux sont réels, et la personne est immobile; les yeux brillent, mais ils sont fixes : l'amateur interdit, qui ne trouve ni fiction, ni réalité, détourne sa vue d'un cadavre coloré qui ment sans faire illusion, et du spectacle de ces yeux qui regardent sans voir. En un mot, le faux enchanteur qui s'est passé d'art, sans atteindre la nature, a fait le miracle en sens inverse. Le sculpteur et le peintre ont animé la toile et amolli le marbre; et lui, il a roidi les chairs, figé le sang et glacé le regard.

Quant aux productions dramatiques, il ne doit y avoir de fiction que sur les temps et les lieux; tout le reste doit être vrai, c'est-à-dire d'une illusion complète.

L'historien et le romancier font entr'eux un échange de vérités, de fictions et de couleurs, l'un pour vivifier ce qui n'est plus, l'autre pour faire croire ce qui n'est pas.

Le poète épique mêle le merveilleux à l'action et au récit. On peut s'expliquer par là pourquoi l'épopée n'emprunte jamais, avec autant de succès que la tragédie, les grands personnages de l'histoire. Ce ne sont pas seulement des passions et des événements, ce sont des merveilles qu'on attend d'elle; et quand l'épopée ne peut agrandir ni les faits ni

les hommes, son impuissance la dégrade aux yeux de l'imagination. D'ailleurs, la gloire d'un héros épique est tellement réversible au poète qui le crée en le chantant que, dans l'Illiade, ce n'est point Achille, c'est plutôt Homère qui est grand. Mais César ne reflète pas son éclat sur Lucain, et Lucain n'ajoute pas à l'éclat de César. Que faire d'un personnage si plein et tellement inséparable de sa gloire qu'on ne peut ni l'augmenter ni la partager?

Le goût triomphe surtout dans la séparation des genres. Si c'est un grand art, dans les affaires, de distinguer ce qui doit être écrit de ce qui doit être dit, c'est aussi un grand signe de goût en littérature; et le discernement qui sépare ce qui peut être en vers de ce qui doit être en prose n'est pas d'une moindre importance.

Ce qui distingue encore le goût de l'esprit, du talent, et même du génie, c'est qu'il ne se laisse jamais éblouir. Il préfère Virgile à Lucain et Racine à Voltaire, par la raison qu'il aime mieux les jours et les ombres que l'éclat et les taches.

Enfin le goût viole quelquefois les règles, comme la conscience les lois, et c'est alors qu'il se surpasse lui-même: mais ces cas sont rares. Situés entre les témérités de l'imagination et les timidités du jugement, c'est à lui à se défier des offres de l'une et des conseils de l'autre.

Les gens du monde confondent toujours l'esprit avec le génie des idées, et cela doit être. L'esprit, étant le nom le plus universel du sentiment, est souvent pris comme l'âme, pour l'homme tout entier: on dit, *les grands et les petits esprits, les esprits ordinaires et les esprits extraordinaires*; et d'un homme sans esprit, qu'il est un *pauvre esprit*; enfin on oppose l'âme au corps, et l'esprit à la matière. Il suffit donc, pour confondre l'esprit avec le génie, d'ôter à l'un et d'ajouter à l'autre. En leur supposant des idées plus ou moins vastes, et des conceptions plus ou moins profondes, on aura tour à tour l'homme d'esprit et l'homme de génie, un esprit étendu et un génie borné. Mais il n'est pas permis de confondre l'esprit ou le génie des idées avec le talent.

Il y a cette différence entre ces deux présents de la nature, que l'esprit, à quelque degré qu'on le suppose, est plus avide de concevoir et d'enfanter; le talent plus jaloux d'exprimer et d'ornier. L'esprit s'occupe du fond qu'il creuse sans cesse;

le talent s'attache à la forme qu'il embellit toujours : car, par sa nature, l'homme ne veut que deux choses : ou des idées neuves ou de nouvelles tournures. Il exprime l'inconnu clairement, pour se faire entendre ; et il relève le connu par l'expression pour se faire remarquer. L'esprit a donc besoin qu'on lui dise : *je vous entends* ; et le talent : *je vous admire*. Il est donc vrai que c'est l'esprit qui éclaire, et que c'est le talent qui charme. L'esprit peut s'égarer, sans doute, mais il craint l'erreur ; au lieu que le talent se familiarise d'abord avec elle, et en tire parti : car ce n'est pas la vérité, c'est une certaine perfection qui est son objet ; et les variations, si déshonorantes pour l'esprit, étonnent si peu le talent que, dans le conflit des opinions, c'est toujours la plus brillante qui l'entraîne ; d'où il résulte que l'esprit a plus de juges, le talent plus d'admirateurs ; et qu'enfin, après les passions, le talent est dans l'homme ce qui tend le plus de pièges au bon sens.

Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de gens d'esprit sans un peu de talent, ni beaucoup de grands talents sans quelque dose d'esprit, je parle seulement de la partie dominante dans chaque homme. Mais il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde : la société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent : c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie ; or, les idées ne demandent qu'à être bien exprimées ; et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent ; on ne peut le voler sans être reconnu, parce que, son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait à Hercule sa massue, plutôt qu'un vers à Homère.

L'esprit qui trouve l'or en lingots ajoute aux richesses du genre humain ; mais le talent façonne cet or en meubles et en statues qui ajoutent à nos jouissances, et sont à la fois, pour nous, sources de plaisirs et monuments de gloire. On peut rendre heureusement les pensées des philosophes : ils ne craignent pas la traduction qui tue le talent. L'homme

qui n'aurait strictement que de l'esprit ne laisserait que ses idées ; mais l'homme à talent ne peut rien céder de ce qu'il fait : il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages. On dirait, en effet, que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Mais ce qui fait précisément sa puissance, c'est d'exprimer d'une manière neuve et piquante les pensées les plus communes ; car, les pensées de cet ordre se composent des sensations premières, souvent répétées, fondées sur le besoin, fortifiées par l'usage, et par conséquent fondamentales dans l'homme.

La différence du talent à l'esprit entraîne aussi pour eux des conséquences morales. Le talent est sujet aux vapeurs de l'orgueil et aux orages de l'envie ; l'esprit en est plus exempt. Voyez, d'un côté, les poètes, les peintres, les acteurs ; et de l'autre, les vrais penseurs, les métaphysiciens, et les géomètres. C'est que l'esprit court après les secrets de la nature qu'il n'atteint guère, ou qu'il n'atteint que pour mieux se mesurer avec sa propre faiblesse ; tandis que le talent poursuit une perfection humaine dont il est sûr, et a toujours le goût pour témoin et pour juge. De sorte que le talent est toujours satisfait de lui-même ou du public, quand l'esprit se méfie et doute de la nature et des hommes. En un mot, les gens d'esprit ne sont que des voyageurs humiliés qui ont été toucher aux bornes du monde, et qui en parlent, à leur retour, à des auditeurs indifférents qui ne demandent qu'à être gouvernés par la puissance ou charmés par le talent.

Leur différence influe encore sur leur destinée. Les hommes qui adorent et idolâtrèrent la puissance caressent le talent : mais ils ne rendent pas, à beaucoup près, le même culte aux grands esprits : ils sentent que l'or et le pouvoir se communiquent en personne, et que le talent multiplie leurs jouissances ; mais que le génie des idées, semblable au soleil, ne nous prête que son éclat, sans rien perdre de sa substance : d'où résulte cette vérité, que, souvent, l'envie auprès des grands et des riches se change en flatterie, et en haine auprès du génie qui se contente d'éclairer sans émouvoir.

Mais c'est surtout pour les talents futiles que le monde prodigue ses faveurs, et s'épuise en applaudissements : tout est de glace pour l'homme qui pense et qui redresse les idées de son siècle. C'est que celui-ci ne donne que de la

fatigue et humilie la médiocrité, quand le danseur ou le musicien ne donnent que du plaisir, et n'humilient que leurs rivaux. Car, ce ne sont pas les artistes, mais les arts qui sont frères. Le talent ne craint donc que le talent ; l'esprit a le genre humain pour antagoniste.

Cependant, il faut le dire, l'envie pardonne quelquefois l'éclat du style à un grand homme, qui n'a pas le don de la parole : parce que, s'il paraît dans le monde, et qu'il y montre de l'embarras ou de la disgrâce, il a l'air d'un enchanteur qui a perdu sa baguette, et on se félicite de son malheur, on en jouit, comme le hibou d'une éclipse. Mais l'homme qui porte son talent avec lui afflige sans cesse les amours-propres : on aimerait encore mieux le lire, quand même son style serait inférieur à sa conversation. Que sera-ce donc, s'il tient le double gouvernail du cabinet et du cercle ?

Ces petites iniquités sont d'autant plus remarquables que le véritable esprit rend justice à tous les genres de mérite ; comment pourrait-il persécuter ce qu'il aime et troubler la source de ses jouissances ? Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit, comme il faut des dupes aux fripons.

Disons-le à la gloire du génie et de la vertu : toute nation a deux sortes de représentants : ceux de sa puissance et ceux de son mérite. Les premiers ne la représentent qu'un temps, les seconds la représentent éternellement. Les premiers empruntent d'elle leur éclat ; elle tire le sien des seconds. Les uns la protègent ou la tyrannisent avec ses propres forces ; les autres la couvrent de leurs rayons et lui prodiguent les fruits de leur génie. Enfin les premiers ne lui trouvent que des ennemis dans les peuples environnants ; les seconds lui concilient le respect du monde, et n'ont pour ennemis que ceux du genre humain et de sa félicité.

Observons, en terminant ces réflexions, qu'il y a deux espèces d'hommes à talent, ceux qui, s'exerçant sur la matière, se passent aisément d'esprit, comme les sculpteurs, les peintres, les musiciens et les danseurs : et ceux qui s'exercent sur la parole, comme les poètes et les orateurs ; ceux-ci gagnent presque toujours de l'esprit et des idées au commerce des mots. On peut les comparer aux artistes qui ont pour eux la limaille et les débris des précieux métaux qu'ils façonnent.

Maintenant, pour réunir les deux objets du parallèle, il faut convenir qu'il en est de l'esprit, et surtout du talent, comme de la puissance en amour. Les esprits et les talents ordinaires n'ont de puissance que par intervalles : mais les grands esprits et les grands talents sont presque toujours en puissance.

Toutes ces distinctions entre le génie et l'esprit, le talent, le jugement et le goût, exigent une restriction générale : comme ce ne sont là que des fonctions d'un même être. Je veux dire du sentiment, on peut les comparer aux couleurs du prisme qui, pleines et certaines dans leur milieu, sont toujours un peu équivoques dans les limites où elles se touchent et se confondent.

Je dois aussi restreindre le don de création accordé au génie.

Que le sentiment soit entendement, imagination, esprit ou génie, il n'est que *trouveur*, ordonnateur, compositeur, jamais *créateur* ; et ces beaux ouvrages du génie, qu'on appelle *créations*, ne sont au fond que des arrangements, des compositions, des choses trouvées mises en ordre : car si le sentiment, lorsqu'il enfante, savait ce qu'il va produire, il connaîtrait avant de sentir, et, comme on l'a déjà dit, il aurait l'idée avant de l'avoir. Mais il en est des conceptions les plus intellectuelles, comme de nos sensations ; nous ne les avons qu'en les éprouvant ; nous sommes frappés au dedans comme au dehors. L'animal qui crie pour la première fois entend sa voix ; il ne la connaissait pas auparavant. Il en est de même des idées qu'on nomme *idées neuves* j'en appelle à ceux qui en ont. Sur quoi tombe donc le titre de *création*, dont on qualifie un ouvrage et même une grande idée ? Sur l'ordre et la composition même ; jamais sur les éléments. L'homme reçoit les choses simples et crée les composées ; il trouve les pierres et crée des édifices ; il éprouve des sensations, les retient, les combine, et crée un ouvrage. D'où résulte cette grande vérité, que, si Dieu n'était pas créateur des éléments, il aurait trouvé l'univers, et ne différencierait de l'homme que par les proportions. (*Discours préliminaire.*)

FRAGMENTS ET PENSÉES LITTÉRAIRES

SUR FLORIAN

— 1788 (1) —

Il paraît peu d'ouvrages dans notre littérature, qui ne soient ou loués avec extase, ou impitoyablement écrasés; avec cette observation pourtant, que le nombre des idoles l'emporte beaucoup sur celui des victimes : il n'y a que quelques infortunés sans amis et sans protecteurs, qu'on immole sans pitié; les heureux sont innombrables. Il ne s'annonce presque pas de livres dans le cours d'une année que ce ne soit *la plus belle alliance de la philosophie et de l'éloquence; c'est toujours le livre qu'on attendait, et une révolution dans l'esprit humain paraît inévitable*. Tel avocat est mis sans façon au rang des Cicéron et des Démosthènes, et l'auteur de quelques pièces fugitives s'assied sans pudeur à côté d'Horace et d'Anacréon. Il serait temps enfin que plus d'un journal changeât de maxime : il faudrait mettre dans la louange, la sobriété que la nature observe dans la production des grands talents, et cesser de tendre des pièges à l'innocence des provinces.

Paris est la ville du monde où on ignore le mieux la valeur, et souvent l'existence d'une foule de livres : il faut avoir vécu en province ou à la campagne, pour avoir beaucoup lu. A Paris, l'esprit se soutient et s'agrandit dans la rapide sphère des événements et des conversations; en province, il ne subsiste que de lectures : aussi faut-il choisir les hommes dans la capitale; et dans la province, ses livres.

Ici, l'ouvrage le plus vanté n'en impose à personne, ou n'en impose pas longtemps. On sait bientôt à quel parti l'au-

(1) Publié en 1797 seulement dans le *Spectateur du Nord*.

teur s'est attaché; quelles mains le protègent ou l'élèvent; et les lumières acquises dans les cercles dissipent les illusions où pourraient nous jeter les journalistes : l'amour-propre des auteurs mêmes n'en est pas dupe. En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers; il y a toujours, dans cette capitale, trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent : ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie.

Mais, quand un livre prôné dans tous les journaux, et soutenu par un grand parti, arrive en province, l'illusion est complète, pour les jeunes gens surtout : ceux qui ont du goût s'étonnent de ne pas admirer, et la vogue d'un mauvais ouvrage fait chanceler leur raison; les autres se figurent que Paris regorge de grands talents, et que nous avons en littérature l'embarras des richesses.

Il nous semble pourtant que les gens de lettres devraient eux-mêmes préférer l'analyse et une critique éclairée de leurs productions, à des éloges donnés sans discernement et sans mesure; les honneurs prodigués ne sont plus des honneurs. Quel auteur dramatique est flatté, aujourd'hui, d'être appelé à grands cris sur un théâtre, par un parterre en délire?

Faire des observations si sévères, c'est nous imposer la loi d'être justes et modérés, en les appliquant au roman de *Numa Pompilius*, ouvrage important par son objet, et qui n'a pas eu le succès que devait naturellement en attendre son auteur.

M. de Florian s'annonça d'abord par des productions fugitives et des pastorales d'un ton fort doux. Il avait dans son style cette pureté et cette élégance continues dont les gens du monde se croient tous doués par excellence, et qui distinguent spécialement à leurs yeux les esprits de la capitale; aussi se hâtèrent-ils de lui faire une réputation, charmés qu'un d'entr'eux eût pris la parole. Mais quand M. de Florian s'est élevé, de petite pièce en petite pièce, jusqu'à une sorte d'épopée, les gens du monde l'ont abandonné aux gens de lettres; ils ont été de feuille en feuille ses amis jusqu'au volume.

Cette conduite des gens du monde, qui semble cruelle au premier coup d'œil, est pourtant conséquente à leurs idées.

La réputation, la renommée, cette vie enfin, qui, selon l'expression de Pope, respire sur les lèvres d'autrui, n'est rien que de la vogue et du bruit pour les hommes du monde : il leur semble qu'après Catulle il faut aussi que Tibulle soit à la mode, et qu'au défaut de l'un ils en auront toujours un autre ; mais pour les gens de lettres, la renommée est tout ; à qui sacrifie le présent, il faut l'avenir entier pour dédommagement. Si les gens du monde en avaient cette idée, ils affecteraient moins de se scandaliser des querelles des gens de lettres : ils verraient qu'étant plus sensibles que le reste des hommes, ils doivent être plus irritables ; et ce qui prouve qu'ils sont plus sensibles, c'est qu'ils donnent beaucoup de sensations : la nature tonne à l'oreille de l'homme de lettres, quand elle murmure à peine à celle des gens du monde. Ils se disputent d'ailleurs une maîtresse dont les charmes s'accroissent du nombre des amants qui l'entourent, et des faveurs qu'elle accorde ; je veux dire la gloire. Mais, direz-vous peut-être, la gloire n'est que fumée : j'en conviens, mais l'homme n'est que poussière.

C'est donc entre de telles mains que devait naturellement tomber M. de Florian, puisqu'il s'occupait d'un sujet important ; il faut bien être jugé par ses pairs.

On a d'abord senti que ce n'était ni avec l'esprit, ni sur le ton de ses premiers opuscules que M. de Florian devait peindre le législateur de Rome. Voltaire, produisant une pièce fugitive, était Hercule maniant de petits fardeaux, et les faisant voltiger sur ses doigts ; son excès de force était sa grâce. Mais, quand, avec la même dose de poésie, il est entré dans l'épopée, il n'a fait que *la Henriade*. Il fallait donc que M. de Florian se fit ici un nouveau style et une toute autre manière ; en traitant un sujet vaste, il faut savoir élever ses conceptions et sa voix : les grandes entreprises ne renversent que les petites fortunes.

L'ingénieuse modestie de l'auteur qui se fait remarquer dans la gravure qui est à la tête de son livre a forcé tout le monde à comparer *Numa* à *Télémaque* ; plus il a craint d'être écrasé par la comparaison, plus on s'est obstiné à la faire...

Il faut convenir que M. de Florian n'a point eu, comme Fénelon, le bonheur du sujet. Son imagination se promène dans des landes arides, et son style n'y est jamais rafraîchi

par ces heureux sites et ces riants paysages qu'on rencontre si souvent dans le *Télémaque*.

On a aussi remarqué dans *Nama* un défaut absolu de mouvement et de variété ; on a dit que la pureté et l'élégance ne suffisaient pas dans un ouvrage de cette nature ; il n'y a que les expressions créées qui portent un écrivain à la postérité. M. de Florian paraît avoir des lois somptuaires dans son style, et son sujet exigeait un peu de luxe.

SUR LE STYLE

La meilleure histoire de l'entendement humain doit, avec le temps, résulter de la connaissance approfondie du langage. La parole est en effet la physique expérimentale de l'esprit ; chaque mot est un fait ; chaque phrase, une analyse ou un développement ; tout livre, une révélation, plus ou moins longue, du sentiment et de la pensée. Aussi persuadé de ce grand principe que peu certain de l'avoir bien établi, j'aurai du moins ouvert la route. C'est pourquoi, en attendant la deuxième partie de ce discours, destinée au langage en général, je n'ai pas perdu les occasions de justifier les expressions vulgaires que le besoin a créées, et qu'a consacrées l'usage. Les besoins naturels étant toujours vrais, leurs expressions ne peuvent être fausses : elles forment, pour ainsi dire, la logique des sentiments.

Je me suis donc gardé d'imiter certains philosophes qui demandent qu'on leur passe ou des mots nouveaux ou de nouvelles acceptions. L'auteur d'*Emile*, par exemple, exige qu'on lui permette de changer le sens du même mot d'une page à l'autre. Il est pourtant vrai que, si tout se peint dans le langage, il n'est permis de brouiller les couleurs ni dans les objets ni dans leurs peintures. Changer le sens des mots d'une langue faite, c'est altérer la valeur des monnaies dans un empire ; c'est produire la confusion, l'obscurité et la méfiance, avec les instruments de l'ordre, de la clarté et la foi publique : si on dérange les meubles dans la chambre d'un aveugle, on le condamne à se faire une nouvelle mémoire.

Ma fidélité dans l'emploi des mots n'a pas été pourtant une superstition, il a fallu souvent suppléer à l'avarice de l'Académie : ce qu'elle me refusait, je l'ai emprunté de l'u-

sage, qui a fait de grandes acquisitions depuis près de quarante ans, époque de la dernière édition du Dictionnaire.

Malgré tous mes efforts, je sens bien que cet ouvrage n'est qu'un essai très imparfait : aucun de mes lecteurs n'en sera plus mécontent que moi. Je ne peux attendre d'indulgence que des têtes métaphysiques, exercées à la méditation, qui savent combien il est difficile d'écrire sur les idées premières, et qui s'apercevront bien que cet essai, tout faible qu'il est, peut être un jour pour quelque écrivain l'occasion d'un bon ouvrage. (*Discours préliminaire.*)

DES TRADUCTIONS (I)

Comme on a beaucoup parlé des traductions, je n'en dirai qu'un mot en finissant, pour ne pas paraître mépriser ce genre de travail, ou l'estimer plus qu'il ne vaut. J'ai donc pensé qu'elles devraient servir également à la gloire du poète qu'on traduit et au progrès de langue dans laquelle on traduit ; et ce n'est pourtant point là qu'il faut lire un poète, car les traductions éclairent les défauts et éteignent les beautés ; mais on peut assurer qu'elles perfectionnent le langage.

En effet, la langue française ne recevra toute sa perfection qu'en allant chez ses voisins pour commercer et pour reconnaître ses vraies richesses ; en fouillant dans l'antiquité à qui elle doit son premier levain, et en cherchant les limites qui la séparent des autres langues. La traduction seule lui rendra de tels services. Un idiome étranger, proposant toujours des tours de force à un habile traducteur, le tâte pour ainsi dire en tous les sens : bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue ; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces, surtout lorsqu'il traduit les ouvrages d'imagination, qui secouent les entraves de la construction grammaticale, et donnent des ailes au langage.

Notre langue n'étant qu'un métal d'alliage, il faut la dompter par le travail, afin d'incorporer ses divers éléments. Sans doute elle n'acquerra jamais ce principe d'unité qui fait la force et la richesse du grec ; mais elle pourra peut-être un jour s'approcher de la souplesse et de l'abondance

(1) A propos de sa traduction de l'*Enfer*, de Dante (1785).

de la langue italienne qui traduit avec tant de bonheur. Quand une langue a reçu toute sa perfection, les traductions y sont aisées à faire et n'apportent plus que les pensées.

NOTES

— L'esprit le plus sec ne parle pas sans métaphores, et s'il paraît s'en garantir à dessein, c'est que les images qu'il emprunte, étant vieilles et usées, ne frappent ni lui, ni les lecteurs. On peut dire que Locke et Condillac, l'un plus occupé à combattre des erreurs, et l'autre à établir des vérités, manquaient également tous deux du secret de l'expression, de cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur imagination. Leursaura-t-on gré de cette impuissance? dira-t-on qu'ils ont craint de se faire lire avec trop de charme, ou que le style sans figures leur a paru convenable à la sévérité de la métaphysique? Je pourrais d'abord prouver qu'il n'existe pas de style proprement direct et sans figures, que Locke et Condillac étaient figurés malgré eux ou à leur insu, qu'enfin ils ont souvent cherché la métaphore et les comparaisons, et on verrait avec quel succès; mais ce n'est pas ici mon objet. Notre grand modèle, la nature, est-elle donc sans images, le printemps sans fleurs, et les fleurs et les fruits sans couleurs? Aristote a rendu à l'imagination un témoignage éclatant, d'autant plus désintéressé qu'il en était lui-même dénué, et que Platon, son rival, en était richement pourvu. Les belles images ne blessent que l'envie.

— Il arrive quelquefois que l'homme, s'abandonnant à ses habitudes et aux impulsions accoutumées des esprits animaux, agit et parle sans le *moi* : son corps va sans attention, comme un vaisseau sans pilote, par le seul bienfait de sa construction. C'est que l'homme alors se partage entre ses mouvements et des idées étrangères à ses mouvements, et qu'ensuite il y a comme un premier ordre et un mouvement d'abord donnés, qui n'ont pas besoin d'être répétés pour que le corps continue d'obéir. Tout homme qui s'observe en marchant, en parlant et en écrivant, connaît bien ces ordres antérieurs que toute la rapidité du contre-ordre donné par la réflexion ne saurait prévenir. Ceci explique la différence qu'il y a de l'homme qui parle à l'homme qui écrit : le pre-

mier est plus extérieur; le jugement défend d'écrire comme on parle; la nature ne permet pas de parler comme on écrit; le goût marie les vivacités de la conversation aux formes méthodiques et pures du style écrit.

— On peut comparer le système de la création à celui du langage: tout discours se réduit en phrases, la phrase en mots, les mots en lettres, au delà il n'est plus de divisions: les éléments de la parole sont insécables. C'est ainsi qu'arrivé aux substances élémentaires on ne divise plus. La seule différence qu'il y ait entre le système physique du monde et le langage, c'est que les substances ont des affinités qui les rappellent toujours aux mêmes agrégations; mais les lettres alphabétiques ne s'attirent pas entre elles: leurs combinaisons sont abandonnées à la volonté des hommes; ce qui explique la diversité des langues. Si les voyelles et les consonnes s'attiraient en vertu de certaines lois, comme les substances, le langage serait unique et fixe comme l'univers.

— L'homme ne pouvait donner une enveloppe à sa pensée sans que cette enveloppe fût très ingénieuse. Aussi que de finesse, que d'esprit et quelle métaphysique déliée dans la création d'une langue! Le philosophe s'en aperçoit, surtout lorsqu'il veut écarter ces fils mystérieux dont l'homme a entouré sa pensée, comme le ver à soie s'entoure de son brillant réseau.

— La parole est la pensée extérieure, et la pensée est la parole intérieure (1).

— La langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts.

— Les langues sont les vraies médailles de l'histoire.

— La grammaire étant l'art de lever les difficultés d'une

(1) Cette pensée n'est qu'un résumé d'un passage de l'*Universalité*. D'autres se retrouvent textuellement soit dans le même ouvrage, soit en d'autres écrits reproduits au présent volume. On les a néanmoins recueillis dans ces séries de *Pensées* (voir aussi les livres II, III et V), pour ne pas dérouter ceux qui les connaissent déjà sous cette forme fragmentaire. Néanmoins on a bien plutôt tenté de diminuer que d'augmenter le nombre de ces aphorismes; on les a, le plus souvent, laissés à leur place, dans le texte qui les explique et qui s'en éclaire.

langue, il ne faut pas que le levier soit plus lourd que le fardeau.

— Les mots sont comme les monnaies : ils ont une valeur propre avant d'exprimer tous les genres de valeur.

— Tout est proportion dans l'homme comme dans le langage. On ne peut pas dire : *J'ai vu une puce couchée tout de son long*, quoique ce soit aussi vrai d'une puce que d'un veau.

— Le mot cher a quelque chose de doux et de vil : il est l'expression de l'amour et de l'avarice, et semble dire que ce qui tient à la bourse tient au cœur.

— On dirait qu'il y a dans les dictionnaires certains mots usés qui attendent qu'il paraisse un grand écrivain pour reprendre toute leur énergie.

— Dans le dictionnaire de l'Académie, on ne trouve pas ce qu'on ne sait point; mais on n'y trouve pas ce qu'on sait.

— Le mot *précaire* signifie aujourd'hui une chose ou un état mal assuré, et prouve le peu qu'on obtient par la prière puisque ce mot vient de là.

— Voyez tous les grands écrivains : ils n'ont régné que par l'expression. J.-J. Rousseau a fait taire la renommée de tous ceux qui avaient écrit avant lui sur les devoirs de la maternité. Le génie égorgé ceux qu'il pille.

— La nation la plus vive et la plus légère de l'Europe a eu un jeu, une danse et une musique graves : le piquet, le menuet et nos airs anciens. Serait ce le pourquoi de la gaieté de Racine, qui faisait des tragédies, et de la tristesse de Molière, qui faisait des comédies?

— Il est bien ridicule d'intituler un livre *Histoire philosophique, Examen impartial*, etc. Je verrai bien si ton histoire est philosophique, si ton examen est impartial. Tu mets un jugement au lieu d'un titre (1).

— Un homme habitué à écrire écrit aussi sans idées,

(1) L'ironie des choses a voulu que la première biographie de Rivarol fût précisément intitulée : *Vie philosophique, politique, etc., de Rivarol*.

comme un vieux médecin nommé Bouvard, qui tâtait le pouls à son fauteuil en mourant.

— Les gens d'esprit aiment les choses de l'esprit, comme les gourmands aiment les friandises et les coquettes, la louange.

— On tue l'ignorance comme l'appétit : on mange, on étudie, et c'est ainsi qu'on avance vers cet état qui rend la mort si nécessaire.

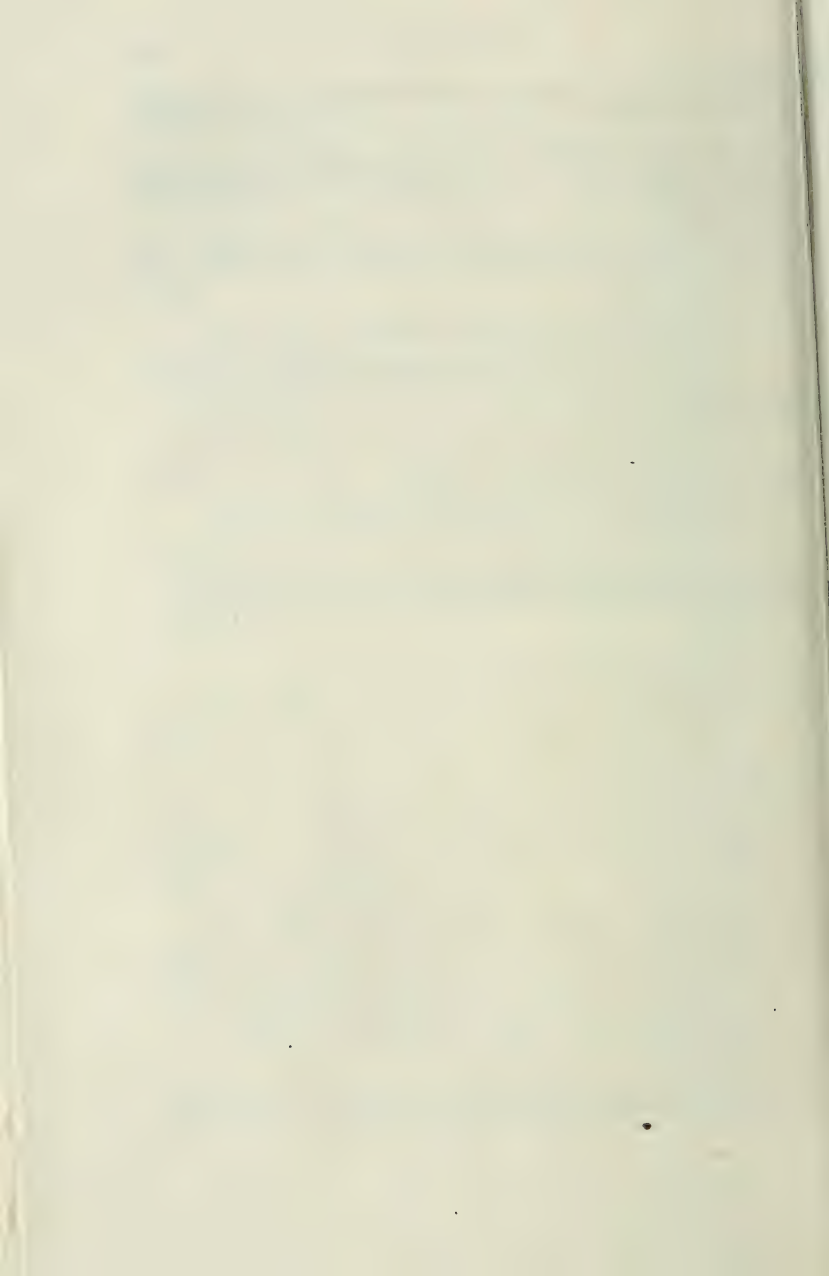
— A la fin, tout devient *lieu commun* en littérature.

— On n'aime pas les apparitions trop brusques en littérature, et les réputations les plus brillantes y ont besoin d'un crépuscule.

— Il ne faut pas trop compter sur la sagacité de ses lecteurs ; il faut s'expliquer quelquefois.

— Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit.

— La peinture n'emprunte qu'une attitude aux personnages, qu'un incident à l'action et qu'un moment au temps ; le peintre ne dispose que d'un lieu, le poète a l'espace à sa disposition.



LIVRE II

POLITIQUE

JOURNAL POLITIQUE NATIONAL

(1789-1790)

Extraits (1)

1. — LES PREMIÈRES FAUTES

Les écrivains sont tous plus ou moins corrompus par l'événement. On ne nous fera pas sans doute le même reproche. Nous avons écrit sans prédilection et sans amertume, sans crainte et sans témérité, mais non sans obstacle et même sans péril. Dans le feu d'une révolution, quand les haines sont en présence, et le *Souverain divisé*, il est difficile d'écrire l'histoire. Ceux qui ont fait une révolution voudraient aussi la raconter; ils voudraient, après avoir tourmenté ou massacré leurs contemporains, tromper encore la postérité; mais l'histoire repousse leurs mains criminelles; elle n'écoute pas la voix mensongère des passions; elle veut être le juge et non le flatteur des hommes; et comme la loi, elle les approuve sans amour, et les condamne sans courroux (2).

(1) Les trois premiers chapitres de ce livre sont tirés des *Résumés*, histoire des premiers temps de la révolution, qui forment la partie principale de ce journal. Voyez à l'Appendice, § 15, *Ceuvres de Rivarol*.

(2) Voir plus loin, page 182, un extrait du n° 9 du *Journal politique*.

La Cour, l'Assemblée nationale et la ville de Paris sont également coupables dans la révolution actuelle. La Cour est coupable envers la nation pour avoir entouré les pacifiques députés du peuple de soldats menaçants ; pour avoir entamé la guerre civile, en excitant les défenseurs de l'Etat contre ses restaurateurs. Toute la conduite du ministère prouve qu'il n'avait prévu ni compris ce que devaient être des états-généraux, accordés après tant de prières, après tant de sujets de mécontentement, après de si longues déprédations : aussi d'après ses mauvaises manœuvres, l'autorité royale abandonnée de l'armée, annulée dans l'opinion publique, et heurtée par la masse d'une population énorme, s'est-elle brisée comme un verre.

Les torts de l'Assemblée nationale ne sont pas moins évidents, quoique plus nécessaires. En armant Paris, elle exposait également la tête du roi, la vie de ses sujets, et la liberté publique. On n'a qu'à supposer un moment que l'armée eût obéi ; ou même après la défection de l'armée, on n'a qu'à supposer que le roi eût résisté aux insolentes prétentions de Paris ; on n'a, dis-je, qu'à poursuivre cette supposition par la pensée, si toutefois on peut soutenir l'image des horribles conséquences qu'elle présente. Heureusement le roi a déconcerté ses ennemis en ne leur opposant aucune résistance ; et sans doute que si Charles I^{er} en eût fait autant, Cromwel était perdu.

Il faut donc que l'Assemblée nationale choisisse et avoue qu'il y eut en tout ceci imprudence ou trahison : imprudence, si on avait armé Paris sans être sûr de l'armée ; trahison, si on avait gagné l'armée avant de soulever Paris. Maintenant que l'Assemblée peut compter le roi pour rien, elle doit compter Paris pour tout : le temps nous apprendra si elle a gagné au change. Quoi qu'il en soit, un peuple immense a déserté ses ateliers, les tribunaux sont fermés, les régiments n'ont plus de chefs, et la France, sous les armes, attend une constitution, ce paisible ouvrage des lois, comme si elle était menacée d'une descente sur ses côtes, ou d'une invasion de barbares. Il est donc vrai que l'Assemblée nationale cria au secours sans en pouvoir ni garantir ni prévenir les suites.

Les torts de la capitale, ou plutôt ses crimes, sont trop connus : elle a déjà fourni des sujets de tragédie à la pos-

térité, et des arguments terribles aux ennemis de la liberté. Les âmes douces et sensibles ne veulent plus d'un bien qu'il faut acheter par tant de crimes et par une anarchie dont on ne peut prévoir la fin. C'est, dira-t-on, la faute du despotisme, qui ne laisse de porte ouverte à la liberté que l'insurrection : j'en conviens ; mais fallait-il, ville barbare ! quand les troupes se furent retirées, quand l'Assemblée nationale vint t'apprendre combien elle était satisfaite de la dernière séance royale ; fallait-il exiger que ton prince, que le descendant de tes soixante rois vint s'abaisser dans tes murs ? Savais-tu si, du milieu de cette forêt de lances et de baïonnettes, quelque monstre ou quelque insensé, tel qu'il s'en est trouvé chez toi dans les temps plus tranquilles, ne te couvrirait pas d'un deuil et d'un opprobre éternels (1) ? Mais Paris voulut faire le brave ; il voulut montrer son sein hérissé de fer à son roi privé de tout appareil de puissance et de tout signe de majesté.

Ce crime contre la royauté a été suivi d'attentats sans nombre contre l'humanité. En vain le roi, pour prix de tant de condescendance, a-t-il demandé à l'hôtel de ville que tous ceux que le cri public désignait pour victimes fussent remis aux tribunaux ; en vain a-t-il imploré pour ses sujets, non une grâce, mais la simple justice ; en vain a-t-on illuminé la ville, et rouvert les spectacles : c'est dans le moment de cette fausse paix que le peuple de Paris, roi, juge et bourreau, après quelques meurtres obscurs que nous passons sous silence, a traîné MM. Foulon et Berthier dans la place de Grève, et leur a fait éprouver des supplices, et subir une mort dont on ne trouve d'exemple que chez les peuples les plus féroces de la terre, ou dans les temps les plus désastreux de l'histoire. M. Foulon, vieilli dans les affaires, et connu par ses talents, était beau-père de M. Berthier, intendant de Paris. Il fut livré par les paysans de sa terre à la populace parisienne. On l'accusait, sans preuves l'avoir dit, une fois dans sa vie, que *le peuple était fait pour manger du foin*. Cette phrase proverbiale ne l'eût pas conduit à la mort, s'il n'eût pas été nommé un des

(1) Cette crainte n'est point hasardée. Un coup de fusil parti d'une main inconnue blessa mortellement une femme, tout près du carrosse du roi. R.

ministres éphémères qui succédaient à M. Necker. Ce fut là son véritable crime. On a observé que ce même peuple, qui s'attendrit tous les jours sur la passion de J.-C., affecta de la faire endurer à cet infortuné ministre (1), comme si la dérision et l'impiété ajoutaient à la vengeance. On l'avait couronné d'épines; lorsque, excédé de tourments et de fatigues il demanda à boire, on lui offrit du vinaigre. Sa tête, promenée dans les rues de Paris, fut portée le même jour à son gendre, qui s'avancait vers la capitale, au milieu d'une foule de paysans et de bourgeois armés. Forcé de baiser cette tête sanglante, M. Berthier fut bientôt massacré sous les fenêtres de ce même hôtel-de-ville qui demandait en vain sa grâce aux tigres dont il n'était plus maître. Le soldat qui arracha le cœur de M. Berthier, pour l'offrir tout saignant à MM. Bailly et la Fayette, prouva à ces *nouveaux sages*, que le peuple ne goûte de la liberté, comme des liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux. Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation! Il n'est point de siècle de lumière pour la populace; elle n'est ni française, ni anglaise, ni espagnole. La populace est toujours et en tout pays la même : toujours cannibale, toujours anthropophage; et quand elle se venge de ses magistrats elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes certains. Souvenez-vous, députés des Français, que lorsqu'on soulève un peuple, on lui donne toujours plus d'énergie qu'il n'en faut pour arriver au but qu'on se propose, et que cet excédent de force l'emporte bientôt au delà de toutes les bornes. Vous allez, en ce moment, donner des lois fixes et une constitution à une grande nation, et vous voulez que cette constitution soit précédée d'une déclaration pure et simple des droits de l'homme. Législateurs, fondateurs d'un nouvel ordre de choses, vous voulez faire marche devant vous cette métaphysique que les anciens législateurs ont toujours eu la sagesse de cacher dans les fondements de leurs édifices. Ah! ne soyez pas plus savants que la nature. Si vous voulez qu'un grand peuple jouisse de l'ombrage et se nourrisse des fruits de l'arbre que vous plantez, ne laissez pas ses racines à découvert. Craignez que des hommes auxquels vous n'avez parlé que de leurs droits, et jamais d'

(1) M. Foulon.

leurs devoirs, que des hommes qui n'ont plus à redouter l'autorité royale, qui n'entendent rien aux opérations d'une Assemblée législative, et qui en ont conçu des espérances exagérées, ne veuillent passer de l'égalité civile que donnent les lois, à l'égalité absolue des propriétés; de la haine des rangs à celle des pouvoirs, et que de leurs mains, rougies du sang des nobles, ils ne veuillent aussi massacrer leurs magistrats. Il faut aux peuples des vérités usuelles, et non des abstractions; et lorsqu'ils sortent d'un long esclavage, on doit leur présenter la liberté avec précaution et peu à peu comme on ménage la nourriture à ces équipages affamés qu'on rencontre souvent en pleine mer, dans les voyages de longs cours. N'oubliez pas enfin, députés de la France, que si les rois se perdent pour vouloir trop régner, les assemblées législatives ne se perdent pas moins pour vouloir trop innover.

D'ailleurs, pourquoi révéler au monde des vérités purement spéculatives? Ceux qui n'en abuseront pas sont ceux qui les connaissent comme vous, et ceux qui n'ont pas su les tirer de leur propre sein ne les comprendront jamais, et en abuseront toujours. Loin de dire aux peuples que la nature a fait tous les hommes égaux, dites-leur au contraire qu'elle les a fait très inégaux; que l'un naît fort et l'autre faible; que l'un est sain et l'autre infirme; que tous ne sont pas également adroits et vigilants, et que le chef-d'œuvre d'une société bien ordonnée est de rendre égaux, par les lois, ceux que la nature a fait si inégaux par les moyens (1). Mais ne leur laissez pas croire pour cela que les conditions soient égales; vous savez, vous voyez même quels malheurs résultent de cette fausse idée, lorsqu'une fois le peuple s'en est préoccupé. Au premier bruit qu'on a semé de l'abolition des droits féodaux, les paysans n'ont voulu ni attendre, ni entendre que l'Assemblée nationale distinguât entre les droits réels et les droits personnels; ils ont marché par troupes vers les abbayes, vers les châteaux, vers tous les lieux où reposent les archives de la noblesse, et les titres des anciennes possessions; le feu, le sang, la ruine et la mort

(1) Ce pauvre M. de La Fayette, dans une ébauche de constitution lue à l'Assemblée nationale, a dit au contraire que la nature faisait les hommes égaux, et que la société les rendait inégaux. R.

ont marqué partout les traces de ces tigres démuselés ; et vous êtes déjà forcés d'implorer contre ces furieux le secours de ces mêmes troupes réglées, dont vous avez trop loué la désobéissance pour que vous puissiez espérer jamais de vous en faire obéir.

*
* *

Quand une vaste monarchie prend une certaine pente, il faudrait d'abord s'arrêter sur les dépenses de toutes sortes, parce qu'en tout il vaut mieux dépendre de soi que des autres, et qu'un roi économe est toujours le maître de ses sujets et l'arbitre de ses voisins ; un roi débiteur n'est qu'un esclave, qui n'a ni puissance au dedans, ni influence au dehors. Ensuite, lorsqu'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même : elle était trop nécessaire en France pour ne pas être inévitable. Combien peut-être de gouvernements en Europe y seront pris, pour n'y avoir pas plus songé que le cabinet de Versailles !

On ne cesse de parler, en France et dans le reste de l'Europe, des causes de cette révolution. On peut les diviser en causes éloignées et en causes prochaines, les unes et les autres sont trop nombreuses pour les rappeler toutes. La population de Paris et celle même de toutes les villes du royaume ont encore bien des crimes à faire avant d'égaliser les sottises de la cour. Tout le règne actuel peut se réduire à quinze ans de faiblesse et à un jour de force mal employée.

D'abord on doit sans être pourtant tenu à la reconnaissance), on doit en partie la révolution à M. de la Vauguyon et à M. de Maurepas, l'un gouverneur et l'autre ministre de Louis XVI ; le premier forma l'homme, et le second le roi.

On doit presque tout à la liberté de la presse. Les philosophes ont appris au peuple à se moquer des prêtres, et les prêtres ne sont plus en état de faire respecter les rois ; source évidente de l'affaiblissement des pouvoirs. L'imprimerie est l'artillerie de la pensée. Il n'est pas permis de parler en public, mais il est permis de tout écrire, et si on ne peut avoir une armée d'auditeurs, on peut avoir une armée de lecteurs.

On doit beaucoup aussi à ceux qui ont éteint la maison du roi : ils ont privé le trône d'un appui et d'un éclat nécessaires ; les hommes ne sont pas de purs esprits, et les yeux

ont leurs besoins : par là ils ont aliéné les cœurs d'une foule de gentilshommes qui, de serviteurs heureux et soumis à Versailles, sont devenus des raisonneurs désœuvrés et mécontents dans les provinces.

On doit encore plus au conseil de la guerre. Tous ses membres, et en général tous ceux que l'armée appelle des *faiseurs*, étaient sans le savoir les véritables instigateurs de la révolution. Les coups de plats-de-sabre et toute la discipline du nord ont désespéré les soldats français. Ceux qui ont substitué le bâton à l'honneur mériteraient qu'on les traitât d'après cette préférence, si la révolution n'entraînait que des malheurs.

Il ne faut pas oublier non plus ce qu'on doit à M. l'Archevêque de Sens (1), qui aima mieux faire une guerre intérieure et dangereuse aux parlements qu'une guerre extérieure et honorable contre la Prusse. La Hollande qu'on aurait sauvée aurait donné des secours en argent; et cette guerre aurait sauvé le roi lui-même, en lui attachant l'armée, et en le rendant respectable au dedans et au dehors (2).

Enfin on doit tout au dépit des parlements qui ont mieux aimé périr avec la royauté que de ne pas se venger d'elle.

Depuis longtemps le cabinet de Versailles était, pour les lumières, fort au-dessous du moindre club du Palais-Royal. La postérité aura peine à croire tout ce qu'a fait le gouvernement, et tout ce qu'il n'a pas fait. Il y a eu comme un concert de bêtises dans le conseil. A la veille de leurs mauvaises dispositions, les ministres firent renvoyer M. Necker, et ce fut encore là un nouvel effet de l'heureuse étoile de cet administrateur, qui aurait été enveloppé dans la haine publique, c'est-à-dire, proscrit par l'Assemblée nationale et condamné au Palais-Royal ainsi qu'à l'hôtel-de-ville, s'il fût resté deux jours de plus à Versailles.

On convient unanimement que si le roi était monté à cheval et qu'il se fût montré à l'armée, elle eût été fidèle, et Paris tranquille; mais on n'avait songé à rien. Cette

(1) Loménie de Brienne.

(2) Observez que la France, au moment de la révolution, avait atteint son plus bas périgée en Europe. Elle avait abandonné successivement tous ses alliés, la Suède, la Prusse, la Turquie, la Hollande, la Pologne et les princes de l'Empire : c'est aujourd'hui son traité de commerce avec l'Angleterre qui achève de la ruiner. R.

armée, en arrivant, manquait de tout ; elle fut nourrie et pourvue par ceux qu'elle venait réprimer. Le moyen que ses pédagogues pussent la diriger contre ses nouveaux bienfaiteurs ! Elle a suivi l'exemple des Gardes Françaises, qui au fond n'ont jamais été dans Paris que des bourgeois armés.

D'ailleurs, après avoir fait la faute d'assembler les états-généraux aux portes de Paris, c'était commettre une imprudence que d'y rassembler les troupes. Les bourgeois de cette grande ville et une foule d'émissaires se répandirent dans le camp, et semèrent l'or à pleines mains : de sorte que, huit jours après leur arrivée, il était à peu près certain que les troupes n'obéiraient pas. Le roi, en congédiant l'armée, ne consulta sans doute que la clémence, mais il aurait dû la congédier encore en ne consultant que la prudence. On dira peut-être que le roi aurait dû suivre l'armée ; ceci suppose un autre système, un autre ordre de choses et un tout autre roi.

Comme rien n'avait été prévu, rien ne se trouva gardé. La Bastille emportée, trente mille fusils et cent pièces de canon entre les mains du peuple, une milice de soixante mille bourgeois, un sénat permanent à l'hôtel-de-ville et dans les soixante districts, l'Assemblée nationale se mettant sous leur sauve-garde, et le roi, forcé de venir à Paris approuver leurs fureurs et légitimer leur rébellion ; tels ont été les derniers symptômes et les signes les plus éclatants de la révolution : car la défection de l'armée n'est point une des causes de la révolution ; elle est la révolution même.

L'extrême population dans un État est aussi une des causes de la chute des pouvoirs et des révolutions. Tout prospère chez un peuple au gré de ceux qui le gouvernent, lorsqu'il y a plus de travaux à faire que d'hommes à employer : mais quand les bras l'emportent par le nombre sur les travaux à faire, il reste alors beaucoup d'hommes inutiles, c'est-à-dire, dangereux. Alors il faut recourir aux émigrations, et fonder des colonies, ou donner à ces peuples une forte constitution pour les contenir : mais malheureusement si, au lieu de leur donner cette constitution, le prince les assemble pour qu'ils se la donnent eux-mêmes, alors c'est cette partie oisive et remuante qui domine, et tout est perdu.

Nous n'avons parlé, dans l'énumération de ces causes, ni de ce qu'on reproche à la reine, ni des déprédations de quel-

ques favoris : ce sont là des sujets de mécontentement, et non des causes de révolution. Seulement peut-on dire que des faveurs, entassées sans ménagement sur quelques individus, ont découragé et aliéné une grande partie de la noblesse et du clergé, et que ce sont ces mêmes nobles et ces prélats réunis aux parlements, qui ont été les instigateurs et les premières victimes de la révolution. Cela devait être, puisqu'en dernier résultat tout mouvement national n'est qu'un choc de l'*égalité naturelle* (1) contre les privilèges, et, s'il faut le dire, du pauvre contre le riche. Du moment en effet que les privilèges sont si coupables, il est difficile que les grandes propriétés ne soient pas un peu odieuses ; et, voilà pourquoi, d'un bout du royaume à l'autre, ceux qui n'ont rien se sont armés contre ceux qui possèdent, et que le sort de l'état dépend aujourd'hui du succès qu'auront les milices bourgeoises contre les brigands.

*
* *

L'Assemblée nationale n'avait pas été députée pour faire une révolution, mais pour nous donner une constitution. Nos députés n'ont encore fait que détruire. Ils cèdent aujourd'hui à la tentation de placer une déclaration des droits de l'homme à la tête de la constitution ; puissent-ils ne pas s'en repentir ! Les princes, à qui on parle toujours de leurs droits et de leur privilèges, et jamais de leurs devoirs, sont en général une mauvaise espèce d'hommes. L'Assemblée nationale aurait-elle le projet de faire de nous autant de princes ? Les passions ne crient-elles pas assez haut dans le cœur humain, et une assemblée législative doit-elle favoriser l'envie, qui ne veut pas qu'un homme puisse jamais valoir ou posséder plus

(1) Nous entendons, par ce mot, une égalité de droit, et non une égalité de fait, puisqu'il est vrai que les hommes naissent avec des moyens inégaux, et passent leur vie dans des conditions très inégales, de quelque liberté que jouisse le pays où ils se trouvent. Un cordonnier de l'ancienne Rome n'était pas l'égal de Scipion, quoiqu'il eût naturellement autant de droit que lui aux emplois de la République ; ils étaient tous deux égaux par le droit, et inégaux par les moyens. Peut-être faudrait-il, au lieu d'*égalité naturelle*, *égalité civile*, puisque tous les citoyens sont protégés par des lois égales. Il n'y a, il n'y aura jamais d'autre égalité parmi les hommes. R.

qu'un autre? Depuis quand la loi, qui a toujours lié les hommes, ne songe-t-elle qu'à les délier et qu'à les armer?

Tous les législateurs ont ajouté aux liens les chaînes de la religion; ils n'ont jamais cru prendre trop de précautions pour établir parmi le peuple la subordination, cet ange tutélaire du monde. Mais les philosophes actuels composent d'abord leur république, comme Platon, sur une théorie rigoureuse; ils ont un modèle idéal dans la tête, qu'ils veulent toujours mettre à la place du monde qui existe; ils prouvent que les prêtres et les rois sont les plus grands fléaux de la terre, et quand ils sont les maîtres, ils font d'abord révolter les peuples contre la religion et ensuite contre l'autorité. C'est la marche qu'ils ont suivie en France; ils ont vengé les rois des entreprises des papes, et les peuples des entreprises des rois: mais bientôt ils verront, avec douleur, qu'il faudrait qu'il existât un monde de philosophes pour briser ainsi toute espèce de joug: ils verront qu'en déliant les hommes on les déchaîne, qu'on ne peut leur donner une arme défensive qu'elle ne devienne bientôt offensive, et ils pleureront sur le malheur de l'espèce humaine, qui ne permet pas à ceux qui la gouvernent de songer à la perfection. Alors, de philosophes qu'ils étaient, ils deviendront politiques. Ils verront qu'en législation comme en morale le bien est toujours le mieux: que les hommes s'attroupent parce qu'ils ont des besoins, et qu'ils se déchirent parce qu'ils ont des passions; qu'il ne faut les traiter ni comme des moutons, ni comme des lions, mais comme s'ils étaient l'un et l'autre; qu'il faut que leur faiblesse les rassemble, et que leur force les protège. Le despote qui ne voit que de vils moutons, et le philosophe qui ne voit que de fiers lions, sont également insensés et coupables.

Il faut pourtant observer que les livres des philosophes n'ont point fait de mal par eux-mêmes, puisque le peuple ne les lit point et ne les entendrait pas; mais il n'est pas moins vrai qu'ils ont nui par tous les livres qu'ils ont fait faire, et que le peuple a fort bien saisis. Autrefois, un livre, qui ne passait pas l'antichambre, n'était pas fort dangereux; et aujourd'hui il n'y a que ceux en effet qui ne quittent pas les antichambres qui sont vraiment redoutables. En quoi il faut louer les philosophes qui écrivaient avec élévation pour corriger les gouvernements, et non pour les renverser; pour

soulager les peuples, et non pour les soulever; mais les gouvernements ont méprisé la voix des grands écrivains, et ont donné le temps aux petits esprits de commenter les ouvrages du génie, et de les mettre à la portée de la populace.

Il est dur sans doute de n'avoir que des fautes ou des crimes à raconter, et de transmettre à la postérité ce qu'on ne voudrait que reprocher à ses contemporains; mais, comme dit un ancien, quand on ne peut faire peur aux hommes, il faut leur faire honte. Jamais en effet gouvernement n'a été plus humilié que le nôtre; jamais il n'y eut d'assemblée législative plus insensée, jamais de capitale plus coupable. Puisse la nation profiter également des fautes de la cour, et des crimes de Paris, et de l'incroyable conduite de ses députés! Puisse-t-ils s'appercevoir eux-mêmes qu'à mesure qu'ils démolissent avec tant de zèle, le peuple ne cesse de briser avec fureur les matériaux qu'ils tirent du vieil édifice et qui devaient servir à la construction du nouveau!

Qu'ils ne nous accusent pas d'avoir exagéré leurs fautes ou exténué leurs bonnes intentions; nous avons au contraire jeté plus d'un voile sur les maux particuliers, pour ne voir et ne montrer que le malheur public. Le roi, dans ses proclamations pour le maintien de l'ordre, avoue en gémissant, que ce qui se passe *est la honte et le scandale* de la France. M. Necker lui-même dit dans ses discours que *le gouvernement ne peut plus rien*: avons-nous avancé des choses plus fortes? avons-nous détaillé tous les crimes, démasqué toutes les ruses, dénoncé toutes les prétentions? D'autres que nous auraient parlé de l'affaire de Brest et de la répugnance qu'a montrée l'Assemblée nationale pour lévoiler ce complot; pourquoi un régiment révolté contre ses chefs, à Strasbourg, après avoir commis de grands excès, a réclamé utilement la protection de l'Assemblée nationale; pourquoi nos députés comptent leurs mandats, tantôt pour beaucoup, tantôt pour rien. Mais ces questions et d'autres encore sont inutiles. L'Assemblée enfin ne dissimule plus: elle ne tend qu'à obscurcir le trône, et peut-être même à l'anéantir: mais la nature des choses est plus forte que la volonté des hommes; cette nuit et ces projets se dissiperont; l'orage n'aura dispersé que les fanatiques du peuple et les esclaves de la cour, et le trône brillera un jour sous

un ciel plus pur, appuyé sur la liberté publique, et revêtu d'une splendeur tranquille.

Si il existait, sur la terre, une espèce supérieure à l'homme, elle admirerait quelquefois notre instinct ; mais elle se moquerait souvent de notre raison. C'est surtout dans les grands événements que nos efforts suivis de tant de faiblesse, et nos projets accompagnés de tant d'imprévoyance exciteraient sa pitié. Il a fallu que la vanité de l'homme confessât qu'il existe une sorte de fatalité, un je ne sais quoi qui se plaît à donner des démentis à la prudence et qui trouble à son gré les conseils de la sagesse. C'est à la brièveté de notre vue qu'il faut s'en prendre. Si nous apercevions les causes avant d'être avertis par les effets, nous prédirions les événements avec quelque certitude ; mais toujours forcé de remonter des effets aux causes, l'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, et à trembler pour l'avenir.

Qui aurait dit au vieux Maurepas, lorsqu'il rétablit les parlements, en 1774, qu'il les perdait à jamais, et avec eux l'autorité royale ? Et pour en venir à des exemples plus récents, qui aurait dit, l'année dernière, à la noblesse et au clergé, lorsqu'ils demandaient à grands cris les états généraux, qu'ils y trouveraient une fin si prompte ? Ils ne songeaient pourtant qu'à se venger de M. l'archevêque de Sens, et à rattraper quelques bribes de pensions que ce cardinal avait supprimées. M. Necker est peut-être le seul qui, après avoir accordé la double représentation au tiers-état, ait senti tout à coup qu'il renversait l'ancienne monarchie ; mais l'effet était si près de la cause que ce ministre est impardonnable de ne l'avoir pas senti plus tôt. Son repentir et ses efforts ont été inutiles : en vain a-t-il indiqué la délibération *par ordre*, comme un remède efficace pour le mal qu'il avait fait ; l'impulsion était donnée, et le tiers-état a crié, par mille bouches à la fois, qu'il délibérerait *par tête*.

Maintenant, s'il est un problème intéressant au monde, c'est celui que nous offre la situation actuelle de la France. *Que deviendra le roi ? que deviendront les fortunes ?* Chacun se le demande, et dans la consternation universelle, l'intérêt, la peur ou le fanatisme répondent tour à tour. Nous essayerons bientôt si, à travers tous leurs cris, la raison pourra faire entendre sa voix ; et sans trop nous livrer à l'art des conjectures, nous verrons jusqu'à quel point il est

permis à nos faibles regards de se porter dans l'avenir.

Mais avant d'examiner les travaux de l'Assemblée nationale, et de prononcer sur notre état futur d'après l'état où nous sommes, il faut d'abord convenir que les sottises de la cour et les griefs de la nation étaient montés à leur comble; nous ne saurions trop le répéter. Tous les rois du monde ont reçu une grande leçon dans la personne du roi de France. Les gouvernements apprendront désormais à ne pas se laisser devancer par les peuples qu'ils dirigent. Dans le nord de l'Europe, l'Angleterre exceptée, les princes sont instruits, et les peuples ignorants; au midi, les princes sont ignorants, et les peuples éclairés : cela vient de ce que les rois du nord s'occupent à lire nos bons ouvrages, et que les rois du midi ne songent qu'à les proscrire. La France surtout offrait depuis long-temps le spectacle du trône éclipsé au milieu des lumières. Ce spectacle est dégoûtant et ne saurait être long. Il faut des rois administrateurs aux États industriels, riches et puissants : un roi chasseur ne convient qu'à des peuples nomades.

Quand M. de Calonne assembla les notables, il découvrit aux yeux du peuple ce qu'il ne faut jamais lui révéler, le défaut de lumières plus encore que le défaut d'argent. La nation ne put trouver, dans cette Assemblée, un seul homme l'État; et le gouvernement perdit à jamais notre confiance. C'est ce qui arrivera chez tous les peuples que les ministres consulteront. En effet, que diraient des voyageurs qui auraient pris des guides, si, au milieu des bois, ces mêmes guides s'arrêtaient tout à coup pour les consulter sur la route qu'il faut prendre? Les voyageurs seraient encore bien foux s'ils ne faisaient que mépriser leurs guides. Or, quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir. Règle générale : les nations que les rois assemblent et consultent commencent par des vœux, et finissent par des volontés. Tel peuple qui se fût estimé heureux d'être écouté dans ses plaintes finit par ne vouloir pas même entendre la voix de ses maîtres.

Au reste, la nation française a pris un moyen infailible de se procurer de grands princes, en leur donnant des entraves et même des inquiétudes. Quand les rois étaient absolus, lorsqu'il était si nécessaire qu'ils eussent des talents, on les abandonnait à des gouverneurs et à des ministres imbéciles, et ils s'endormaient sur le trône : maintenant que, par

la constitution, si elle dure, ils seront restreints dans leurs pouvoirs, et qu'il serait presque indifférent qu'ils eussent le mérite personnel, ils seront toujours éveillés par le besoin et le malheur, ces grands précepteurs des rois; ils seront toujours bien entourés; ils seront guerriers, financiers, politiques; ils seront eux-mêmes leurs propres ministres.

Voilà en peu de mots la grande faute du gouvernement. Voyons à présent les griefs de la nation.

Ils sont nombreux sans doute; et pourtant qui le croirait? ce ne sont ni les impôts, ni les lettres de cachet, ni tous les autres abus de l'autorité; ce ne sont point les vexations des intendants, et les longueurs ruineuses de la justice, qui ont le plus irrité la nation; c'est le préjugé de la noblesse, pour lequel elle a manifesté plus de haine: ce qui prouve évidemment que ce sont les bourgeois, les gens de lettres, les gens de finances, et enfin tous ceux qui jalouaient la noblesse, qui ont soulevé contre elle le petit peuple dans les villes, et les paysans dans les campagnes. *C'est une terrible chose que la QUALITÉ*, disait Pascal; *elle donne à un enfant, qui vient de naître, une considération que n'obtiendraient pas cinquante ans de travaux et de vertus*. Il est singulier en effet que la patrie s'accorde à dire à un enfant qui a des parchemins: « Tu seras un jour prélat, maréchal de France, ou « ambassadeur, à ton choix », et qu'elle n'ait rien à dire à ses autres enfants. Les gens d'esprit et les gens riches trouvaient donc la noblesse insupportable, et la plupart la trouvaient si insupportable qu'ils finissaient par l'acheter. Mais alors commençait pour eux un nouveau genre de supplice; ils étaient des ennoblis, des gens nobles, mais ils n'étaient pas gentilshommes; car les rois de France, en vendant la noblesse, n'ont pas songé à vendre aussi le temps qui manque toujours aux parvenus. Quand l'empereur de la Chine fait un noble, il le fait aussi gentilhomme, parce qu'il ennoblit le père, l'aïeul, le bisaïeul, le trisaïeul, au fond de leurs tombeaux, et qu'il ne s'arrête qu'au degré qu'il veut. Cet empereur vous donne ou vous vend à la fois le passé, le présent et l'avenir; au lieu que les rois de notre Europe ne nous vendent que le présent et le futur; en quoi ils se montrent moins conséquents et moins magnifiques que le monarque chinois. Les rois de France guérissent leurs sujets de la

roture, à peu près comme des écrouelles, à condition qu'il en restera des traces.

Je le demande maintenant aux différents peuples de l'Europe, et aux Français particulièrement : à qui la faute, si la folie de la noblesse est devenue épidémique parmi nous ? Faut-il s'en prendre à un gentilhomme de ce que tout le monde lui dit qu'il est gentilhomme ; de ce que tout le monde lui sait gré de porter le nom de son père ; de ce que tout le monde lui crie de bien conserver ses vieux papiers et de vivre sans rien faire ; de ce qu'enfin tout le monde le tient pour dégradé si la pauvreté le force à travailler et à se rendre utile à la société ? Il est bien clair que si les nobles avaient été seuls à croire ces sottises-là, ils auraient bientôt quitté la partie ; que si on avait ri, pour la première fois, au nez de gens qui se disaient nobles, ils ne l'auraient pas dit longtemps. Mais les roturiers étaient encore plus frappés qu'eux de cette maladie : la noblesse est aux yeux du peuple une espèce de religion dont les gentilshommes sont les prêtres ; et parmi les bourgeois il y a bien plus d'impies que d'incrédules. Nos académies, moins conséquentes que les chapitres nobles où l'esprit et le talent n'ont jamais fait entrer personne, ont voulu se décorer de gentilshommes, et ont ouvert leurs portes à la naissance. Nos philosophes même ont passé leur vie à classer dans leur tête les différentes généalogies de l'Europe, et à se dire entre eux : *Un tel est bon, un tel ne l'est pas ; ce sot et ce fripon sont des gens comme il faut ; un tel est du bois dont on fait les évêques et les maréchaux de France* ; et ils ont ainsi accredité un tas de phrases proverbiales qui, passant de bouche en bouche, ont vicié les meilleurs jugements, et formé ce qu'on appelle le préjugé de la noblesse.

Je vous le demande donc, nation française, à qui la faute si ce préjugé a renversé toutes les têtes ? N'est-ce pas à vous à vous en accuser vous-même ? Mais, si vous vous en accusez, si vous en rougissez, pourquoi massacrez-vous un homme par la raison qu'il est gentilhomme ? Pourquoi brûlez-vous ses archives et ses châteaux ? Peut-être voulez-vous, après avoir expié votre sottise par la honte, laver votre honte dans le sang et devenir atroce pour faire oublier que vous avez été ridicule. Mais je vous le prédis, vous n'aurez fait que des crimes inutiles ; vous n'éteindrez pas des

souvenirs. César disait à l'assemblée la plus démocratique qui ait existé sur terre : « Je descends d'Ancus Martius « par les hommes, et de Vénus par les femmes ; si bien « qu'on trouve, dans ma maison, la majesté des dieux et la « sainteté des rois. » Il le disait, et on ne l'en aimait pas moins ; car les Romains étaient plus jaloux des emplois de la république que des généalogies des particuliers : et sans doute, bourgeois parisiens, que vous aurez un jour une jalousie aussi raisonnable, quand vous verrez vos enfants parvenir, comme les nobles, aux charges publiques. Mais, je vous le répète, les nobles partageront toujours avec vous les profits des places, sans que vous puissiez partager avec eux la vanité des titres ; sans qu'il vous soit jamais possible d'oublier ni ce qu'ils furent, ni ce que vous êtes ; et même, dans votre constitution future, ceux de vous qui auront passé par les grandes charges deviendront aussi des nobles, et ceux qui n'y parviendront que les derniers seront toujours traités d'*hommes nouveaux*. Ce mal est incurable dans notre Europe, et il serait encore plus aisé à nos philosophes de vous en consoler que de vous en guérir.

II. — LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME

On fait, disait le grand roi de Prusse, un métier de dupe quand on gouverne les Etats dans les temps de trouble et de malheur. En effet, le crédit de l'homme le plus vénéré peut baisser dans les temps de crise, soit que la foi manque aux miracles, ou que les miracles manquent à la foi, et c'est ce que M. Necker éprouva, ainsi que nous allons voir.

Ce ministre avait trouvé l'Assemblée nationale dans une situation brillante, mais délicate. Tous les pouvoirs étaient entre ses mains, toutes les cours souveraines à ses pieds ; les félicitations, les encouragements et les adhésions arrivaient de toutes parts ; mais elle avait à ses portes cette capitale dont elle s'était servie pour renverser le trône ; et la puissance ombrageuse et farouche d'un peuple qui use de sa force plutôt que de ses droits, exigeait des mains habiles pour être dirigée. M. de la Fayette, commandant général des milices, écrivait aux bourgeois de Paris : *Exécuter vos décrets ; vivre et mourir, s'il le faut, pour vous obéir*

voilà les seules fonctions, les seuls droits de celui que vous avez daigné nommer votre commandant. Tout fléchissait, avec plus ou moins de bassesse, devant ce peuple de rois ; et comme ils avaient manifesté des désirs très démocratiques, il était bien à craindre qu'ils n'entraînaient vers un état trop populaire une Assemblée nationale, députée pour reconnaître que la France est un état monarchique dont le chef a la plénitude du pouvoir exécutif, et une grande partie du législatif.

L'Assemblée ne put, en effet, résister à l'impulsion donnée par la capitale et augmentée dans son propre sein par une majorité turbulente. Enivrée par les succès, traitant la prudence de faiblesse, et la violence d'énergie, elle voulut encore ajouter au fol enthousiasme des peuples, en se plaçant au-delà des usages et des droits les plus antiques, et en prenant les choses de si haut qu'elle eut l'air d'assister à la création du monde.

Pour remplir, sans obstacle, une si glorieuse destinée, les états-généraux s'appelèrent tantôt les *représentants de la France*, et tantôt *la France même* ; tantôt l'*Assemblée nationale*, et tantôt *la nation* ; comptant leurs mandats pour quelque chose ou pour rien, selon le besoin et l'occurrence. Et d'abord, au lieu d'une constitution et d'une législation dont la France avait un si urgent besoin, ils annoncèrent hautement qu'ils allaient faire une *déclaration des droits de l'homme* ; c'est-à-dire, qu'avant de nous donner un livre nécessaire, ils voulurent faire une préface dangereuse. Ils se considérèrent dans leur maison de bois, comme dans une autre arche de Noé, d'où il leur sembla que la terre était au premier occupant, et qu'ils pouvaient la partager à un nouveau genre humain. Ils déclarèrent donc, à la face de l'univers, que *tous les hommes naissent et demeurent libres* ; qu'un homme ne saurait être plus qu'un autre homme, et cent autres découvertes de cette nature, qu'ils se félicitaient d'avoir révélées les premiers au monde ; se moquant bien philosophiquement de l'Angleterre, qui n'avait pas su débiter comme eux lorsqu'elle se donna une constitution en 1688.

Mais la joie de nos députés fut courte. On se demanda bientôt, en Europe, quelle était donc cette nouvelle méthode de conduire les peuples avec des théories et des abstractions

métaphysiques ; de compter pour rien la pratique et l'expérience, de confondre l'homme absolument sauvage avec l'homme social, et l'indépendance naturelle avec la liberté civile. Dire que *tous les hommes naissent et demeurent libres*, c'est dire en effet qu'ils *naissent et demeurent nus*. Mais les hommes naissent nus et vivent habillés, comme ils naissent indépendants et vivent sous des lois. Les habits gênent un peu les mouvements du corps ; mais ils le protègent contre les accidents du dehors ; les lois gênent les passions, mais elles défendent l'honneur, la vie et les fortunes. Ainsi, pour s'entendre, il fallait distinguer entre la liberté et l'indépendance : la liberté consiste à n'obéir qu'aux lois ; mais dans cette définition le mot *obéir* s'y trouve, tandis que l'indépendance consiste à vivre dans les forêts, sans obéir aux lois, et sans reconnaître aucune sorte de frein.

On trouva donc étrange et dangereux que l'Assemblée nationale eût rédigé le code des sauvages et recueilli des maximes en faveur de l'égoïsme et de toutes les passions ennemies de la société. Les nègres, dans les colonies, et les domestiques dans nos maisons, peuvent, *la déclaration des droits* à la main, nous chasser de nos héritages. Comment une assemblée de législateurs a-t-elle feint d'ignorer que le droit de nature ne peut exister un instant à côté de la propriété ? Du jour où un homme a pris possession d'un champ par le travail, il n'a plus été en état de pure nature ; son existence, comme celle de ses voisins, a été industrielle et dépendante. Mais l'Assemblée n'a pas voulu se souvenir que le corps politique est un être artificiel qui ne doit rien à la nature ; que les hommes naissent inégaux, et que la loi est l'art de niveler les inégalités naturelles.

*
* *

Maintenant, pour ne rien omettre, il est nécessaire de remonter à l'époque où l'Assemblée nationale, honteuse des leçons qu'elle avait reçues, et du temps qu'elle avait perdu à faire un assortiment des droits de l'homme sauvage et des droits de l'homme social, se porta avec ardeur vers la constitution qu'attendait d'elle une monarchie qui, loin de commencer, a déjà duré quatorze siècles et dans laquelle

on ne trouverait pas, quoi qu'on en dise, un seul homme en état de pure nature...

Ce ne fut que le 6 juillet qu'on proposa de s'occuper de la constitution. Mais avant même que la noblesse et le clergé se fussent, pour ainsi dire, engloutis et fondus dans le tiers-état, l'Assemblée avait décrété : « Qu'elle abolissait tous les impôts existants, comme illégaux dans le droit et dans la forme, etc., mais qu'en attendant, pour ne pas bouleverser le royaume, on continuerait de les payer, etc. » Presque tous les décrets de l'Assemblée nationale ont été faits sur ce modèle, c'est-à-dire que, dans le premier membre du décret, l'Assemblée *abolit*, et que, dans le second, elle *maintient* pour un temps. Mais le peuple n'a bien entendu, n'a exécuté que la première partie du décret, et s'est noqué de l'autre. Voilà la clef de tous les désordres dont nous gémissons.

Les écrivains du tiers-état, et, en général, tous les philosophes, ayant poussé à bout et forcé les conséquences du principe que *la souveraineté est dans le peuple*, il a bien fallu que la révolution écrite dans les livres fût jouée et représentée dans la capitale et dans les provinces. Pouvait-on en effet arrêter une Assemblée qui exerçait la souveraineté sur le peuple, et qui avait gagné l'armée? N'était-ce pas en même temps une véritable jouissance pour des députés, dont la plupart avaient passé leur temps à saluer le bailli de leurs villages, ou à courtiser l'intendant de leurs provinces; n'était-ce pas, dis-je, une douce jouissance pour eux que de s'asseoir aux pieds un des premiers trônes du monde? Des vocats pouvaient-ils résister au plaisir d'humilier les cours souveraines? Ceux qui n'avaient rien n'étaient-ils pas chargés de distribuer les trésors de l'église aux vampires de l'Etat?

On ne saurait trop insister sur tout le mal que peut faire un bon principe quand on en abuse.

La souveraineté est dans le peuple: mais elle y est d'une manière implicite, c'est-à-dire, à condition que le peuple ne exercera jamais que pour nommer ses représentants; et si c'est une monarchie, que le roi sera toujours le premier magistrat. Ainsi, quoiqu'il soit vrai au fond que tout vient de la terre, il ne faut pas moins qu'on la soumette par le travail et la culture, comme on soumet le peuple par l'auto-

rité et par les lois. La souveraineté est dans le peuple comme un fruit est dans nos champs, d'une manière abstraite. Il faut que le fruit passe par l'arbre qui le produit, et que l'autorité publique passe par le sceptre qui l'exerce. D'ailleurs, un peuple ne pourrait gouverner toujours par lui-même que dans une très petite ville : il faudrait même que des orateurs turbulents et des tribuns emportés vinsent l'arracher tous les jours à ses ateliers pour le faire régner dans les places publiques ; il faudrait donc qu'on le passionnât pour le tenir toujours en haleine. Or, dès que le *Souverain* est passionné, il ne commet que des injustices, des violences et des crimes (1).

Cette maxime de la souveraineté du peuple avait pourtant si bien exalté les têtes que l'Assemblée, au lieu de suivre prudemment le projet du comité de constitution, et de bâtir un édifice durable et régulier, s'abandonna tout entière au flux et reflux des motions, ainsi qu'à la fougue de ses orateurs, qui entassèrent à l'envi décrets sur décrets, ruines sur ruines, pour satisfaire le peuple qui fourmillait dans les travées de la salle, menaçait au Palais-Royal, et fermentait dans les provinces.

Si, au lieu d'exciter le peuple, on eût cherché à l'adoucir, on lui aurait dit qu'une nation n'a point de droits contraires à son bonheur ; qu'un enfant qui se blesse exerce sa force et non ses droits : car tout peuple est enfant et tout gouvernement est père. Mais l'Assemblée avait un autre plan. Du principe de la souveraineté du peuple découlait nécessairement le dogme de l'égalité absolue parmi les hommes, et ce dogme de l'égalité des personnes ne conduirait pas moins nécessairement au partage égal des terres. Il est assez évident aujourd'hui que l'Assemblée nationale a pris, pour réussir, un des grands moyens de l'évangile : c'est de prêcher la haine des riches ; c'est de les traiter tous de *mauvais riches*. De là au partage des biens, il n'y a qu'un pas. C'est une dernière ressource que nos philosophes ne voient, dans l'obscur avenir, qu'avec une secrète horreur. Mais ils s'y seraient déjà résolus, si la longue défaillance du pouvoir exécutif ne leur eût donné le temps de tâtonner dans leur

(1) En général, le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger, et sa majesté est tranquille quand elle digère. R.

marche, et avant de s'arrêter à cet affreux moyen, d'essayer de tous les autres. Peut-être aussi que la condescendance du prince a empêché l'Assemblée de déployer toute son énergie, et de faire explosion; le corps qui frappe, ne trouvant pas de point d'appui dans celui qui cède, fait moins de ravages; et le gouvernement, en reculant sans cesse, a fait la résistance des *corps mous*. Heureusement encore que cet expédient d'armer le pauvre contre le riche est aussi absurde qu'exécrationnable. Il y a sans doute quinze ou seize millions d'hommes qui n'ont rien en France que leurs bras; et quatre ou cinq millions, qui ont toutes les propriétés. Mais le besoin et la nécessité ont jeté plus de liens entre le pauvre et le riche que la philosophie n'en saurait rompre. C'est la nécessité qui fait sentir à la multitude des pauvres, qu'ils ne peuvent exister sans le petit nombre des riches: c'est cette providente nécessité qui défend au lierre d'étouffer, avec ses mille bras, le chêne qui le soutient et l'empêche de ramper sur la terre. Oui, la nécessité est plus humaine que la philosophie: car c'est la nature qui fait la nécessité, et c'est nous qui faisons notre philosophie.

Le riche est fait pour beaucoup dépenser ;
 Le pauvre est fait pour beaucoup amasser ;
 Et le travail, gagé par la mollesse,
 S'ouvre, à pas lents, la route à la richesse.

Ces rapports sont éternels. C'est de l'inégalité des conditions que résultent les ombres et les jours qui composent le tableau de la vie. Les novateurs espèrent en vain d'anéantir cette harmonie. L'égalité absolue parmi les hommes est l'eucharistie des philosophes (1). Du moins l'église édifie sans cesse; mais les maximes actuelles ne tendent qu'à détruire. Elles ont déjà ruiné les riches, sans enrichir les pauvres; et au lieu de l'égalité des biens, nous n'avons encore que l'égalité des misères et des maux.

J'entends bien ce que c'est que la philosophie d'un particulier; ce que c'est qu'un homme dégagé des mœurs du peuple, et même des passions; un philanthrope, un cosmopolite, pour qui toutes les nations ne forment qu'une seule et même

(1) Les *Œuvres complètes* disent: «... le mystère...» Exemple des corrections timorées que des éditeurs pieux ont fait subir à la pensée, toujours nette et hardie, de Rivarol.

famille : mais qu'est-ce que la philosophie d'un peuple ? qu'est-ce que cette philanthropie, cette liberté générale du commerce, cette charité qui consiste à renoncer à tous les avantages que les autres n'auraient pas ? Que serait-ce qu'un peuple sans passions, qui ouvrirait tous ses ports, détruirait ses douanes, partagerait sans cesse ses trésors et ses terres à tous les hommes qui se présenteraient sans fortune et sans talent ? Un homme n'est philosophe que parce qu'il n'est pas peuple ; donc un *peuple philosophe* ne serait pas *peuple*, ce qui est absurde. La vraie philosophie des peuples, c'est la politique ; et tandis que la philosophie prêche aux individus la retraite, le mépris des richesses et des honneurs, la politique crie aux nations de s'enrichir aux dépens de leurs voisins, de couvrir les mers de leurs vaisseaux, et d'obtenir par leur industrie et leur activité la préférence dans tous les marchés de l'univers : car deux nations sont entre elles, en état de pure nature, comme deux sauvages qui se disputent la même proie.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper ; le patriotisme est l'hypocrisie de notre siècle ; c'est l'ambition et la fureur de dominer qui se déguisent sous des noms populaires. Les places étaient prises dans l'ordre social ; il a donc fallu tout renverser pour se faire jour. Ce n'est point en effet le peuple, ce ne sont pas les pauvres, au nom desquels on a fait tant de mal, qui ont gagné à la révolution ; vous le voyez : la misère est plus grande, les pauvres plus nombreux (1) ; et la compassion est éteinte ; il n'y a plus de pitié, plus de commisération en France. On donnait beaucoup lorsqu'on croyait devoir des dédommagements ; la charité comblait sans cesse l'intervalle entre les petits et les grands ; la vanité et l'orgueil tournaient au profit de l'humanité : ce n'était pas une épée, c'était la prière qui armait la pauvreté ; et la richesse, qui a disparu devant la menace, ne rebutait pas la misère suppliante. Maintenant que peuvent donner des riches opprimés à des pauvres révoltés ? On a renversé les fontaines publiques sous prétexte qu'elles accaparaient les eaux, et les eaux se sont perdues.

(1) Il y a dans le monde, et il y aura toujours des pauvres de profession, *des mendiants* ; mais on ne devrait connaître que les pauvres ouvriers et les pauvres infirmes ; on ne devrait avoir que des ateliers et des hôpitaux R.

Nos philosophes répondent que les pauvres, qui dorénavant prendront tout, ne demanderont plus rien. Mais où trouveront-ils de quoi prendre, à moins d'un massacre général de tous les propriétaires? Et alors, en poussant un tel système, il faudra donc que, de génération en génération, les pauvres massacrent toujours les riches, tant qu'il y aura de la variété dans les possessions; tant qu'un homme cultivera son champ mieux qu'un autre; tant que l'industrie l'emportera sur la paresse; enfin, jusqu'à ce que la terre inculte et dépeuplée n'offre plus aux regards satisfaits de la philosophie que la vaste égalité des déserts, et l'affreuse monotonie des tombeaux.

III. — LES JOURNÉES D'OCTOBRE

I. — *Le 5 octobre.*

On a beaucoup parlé des disettes de Paris pendant 1789; la vérité est que, sous le règne de Louis XVI, c'est-à-dire jusqu'à la mort du dernier prévôt des marchands, Paris a été amplement approvisionné; on pourrait même reprocher à l'ancien gouvernement ses prédilections et ses profusions pour la capitale, qui a toujours mangé le pain meilleur marché que les provinces, et toujours aux dépens du trésor royal. Les cris des Parisiens n'ont jamais été méprisés. Le gouvernement n'était aguerri que contre la misère des campagnes: car les bouches les plus affamées ne sont pas les plus redoutables. Enfin, depuis que Paris, métamorphosé en république, s'est gouverné lui-même, il n'est point d'injustices, il n'est point de violences (et je peux dire d'injustices et de violences heureuses), que le patriotisme de ses officiers n'ait tentées pour approvisionner la ville.

A cette époque, l'émigration de ceux que la populace appelle *aristocrates* avait été si considérable que la consommation de Paris tomba tout à coup à onze ou douze cents sacs par jour. Aussi a-t-il été démontré et reconnu depuis, que la halle avait constamment regorgé de farines. Cette abondance pouvait être fatale à la faction d'Orléans; mais l'or, qui fait ordinairement sortir le blé, servit à le faire disparaître. Quoique l'approvisionnement de Paris ne

fût que d'environ douze cents sacs, les boulangers s'en firent distribuer dix-huit cents et jusqu'à deux mille cinq cents par jour (1). Avec cet excédent, leurs maisons ne laissaient pas d'être assiégées du matin au soir par le petit peuple qui criait famine. En même temps il n'était pas rare de rencontrer des gens du peuple, devenus tout à coup oisifs, qui disaient : *Qu'avons-nous besoin de travailler ? Notre père d'Orléans nous nourrit.* Ainsi l'or de ce prince produisait à son gré deux phénomènes bien différents, la disette et l'abondance; et ce double moyen n'était rien au prix des violences exercées à la halle par quelques furieux qui éventraient les sacs et dispersaient les farines dans les rues. Enfin, comme si ces manœuvres étaient encore trop lentes, on accusa le blé d'un vice qu'il n'avait pas : on répandit qu'il était d'une mauvaise qualité, comme pour le punir de son abondance, qui contrariait les desseins de la cabale et triomphait partout des gaspillages du peuple. Ce bruit accrédité fut cause d'une expédition faite à la halle sur deux mille sacs qu'on jeta dans la Seine. Des témoins irréprochables ont goûté cette farine, et ont affirmé qu'elle était de la meilleure qualité...

C'est ainsi que la faction d'Orléans semait, à force d'or, la disette au milieu de l'abondance, et préparait une insurrection dans les faubourgs, dans les halles et dans les districts. La nouvelle du repas des gardes du corps vint donner un but à ces mouvements intestins. « Quelle orgie indécente, » s'écriait-on ! la cocarde nationale foulée aux pieds ! l'Assemblée maudite et menacée ! allons punir tant de blasphèmes ; vengeons la nation et enlevons le roi aux ennemis de la patrie. » Ces murmures et ces cris n'auraient pourtant produit que d'autres cris et d'autres murmures, si la faction d'Orléans n'eût ramassé trois ou quatre cents poissardes, et quelques forts de la halle habillés comme elles et mêlés à des espèces de sauvages portant de longues barbes, des bonnets pointus, des piques, des bâtons ferrés et d'autres armes bizarres : hommes étranges qu'on voyait pour la première fois à Paris, et qui parurent et disparurent avec cette dernière tempête.

La troupe des assassins, hommes, femmes et sauvages,

(1) Voyez les registres de la halle, du samedi 3 octobre. R.

s'empara le 5 octobre, à sept heures du matin, de l'hôtel-de-ville, et le pilla. Le bruit de cette expédition amena le peuple; des flots d'ouvriers arrivèrent des faubourgs; on battit la générale; les districts fournirent quelques bataillons; la place de Grève fut bientôt investie, et on reprit l'hôtel-de-ville, mais sans faire aucun mal aux brigands, sans les chasser; au contraire, les vainqueurs se mêlaient aux vaincus, et d'heure en heure la place de Grève se remplissait de gardes nationales, qui fondaient de tous les districts, de tous les quartiers et de toutes les rues. Vers midi parut le commandant lui-même. Le peuple lui cria d'une voix féroce, qu'il fallait aller à Versailles chercher le roi et la famille royale; et comme ce commandant hésitait, on le menaça du fatal réverbère. Pâle, éperdu, sans énergie, et sans dessein bien déterminé, il flottait sur son cheval au milieu de cette foule immense, qui prenait son irrésolution pour un refus, et le pressait de toutes parts. M. de la Fayette voulait bien sans doute que le roi fût amené dans Paris, mais il craignait une expédition entreprise par tant de bêtes furieuses. Il expiait la faiblesse qu'il eut de ne pas s'exposer à la mort, dès le commencement, pour sauver la vie à MM. Foulon et Berthier: car, ou il aurait succombé héroïquement, ou il eût à jamais enchaîné la férocité du peuple. Mais pour avoir molli, il donna le secret de sa faiblesse, et le peuple n'a cessé depuis d'en abuser. Enfin, vers les deux heures, la garde nationale fut absolument maîtresse de la place de Grève; il y eut alors près de dix-huit mille hommes armés. Le marquis de la Fayette monta à l'hôtel-de-ville, et demanda un ordre de la commune *pour aller à Versailles*, avec toute la milice nationale. Sans doute qu'un autre à sa place eût fait délibérer la commune sur les moyens de dissiper le peuple, ce qui était facile, puisque son armée était maîtresse de la Grève; et si cette armée n'eût pas obéi, n'était-ce pas une belle action de renoncer au commandement de cette milice indisciplinée? Mais soit faiblesse, soit ambition, M. de la Fayette sollicita l'ordre pour Versailles. Vingt membres, au lieu de trois cents, composaient en ce moment la commune de Paris: ils donnèrent à M. de la Fayette la délibération suivante: « Vu
« ou entendu la volonté du peuple, il est enjoint au com-
« mandant général de se rendre à Versailles. » Muni de la

cédule de ces vingt bourgeois, il partit, vers les quatre heures, à la tête de dix-huit ou vingt mille hommes, et marcha contre son roi.

Il y avait déjà cinq ou six heures que les poissardes et les brigands expulsés de l'hôtel-de-ville avaient pris la route de Versailles, recrutant des ouvriers et surtout les femmes qu'ils rencontraient en chemin, sans distinction d'âge et de rang. En côtoyant la Seine et la terrasse des Tuileries, ces poissardes rencontrèrent un garde à cheval et lui crièrent : *Tu vas à Versailles; dis à la reine que nous y serons bientôt pour lui couper le cou.* Quelques personnes, qui du haut de la terrasse entendirent ce propos, décampèrent d'effroi; chacun fermait ses portes; les rues se dépeuplaient devant le torrent qui se grossissait en route de tout ce qui se présentait, et qui fondit sur Versailles vers trois heures et demie.

A cette heure, le roi, qui dès le matin avait donné sa réponse sur les articles de la constitution et sur la déclaration des droits de l'homme, chassait paisiblement à Meudon : et cependant le marquis de la Fayette s'ébranlait avec son armée patriotique pour l'enlever; les poissardes et les assassins étaient déjà aux grilles de son château; l'Assemblée nationale lui cherchait des torts, et lui préparait des affronts; Paris attendait l'événement avec cette curiosité barbare qui est son sentiment habituel.

Telle était la situation de ce malheureux prince : dans le même jour, et à la même heure, l'armée patriotique en voulait à sa liberté; les poissardes et les brigands à sa femme, et l'Assemblée nationale à sa couronne.

La séance de l'Assemblée nationale tenait encore : elle avait commencé le matin par la lecture de la réponse du roi. Ce prince accédait à tous les articles constitutionnels qu'on lui avait présentés, mais à condition que le *pouvoir exécutif aurait un plein et entier effet entre ses mains.* C'est comme s'il eût dit : *A condition d'être le parfait et seul seroiteur de l'Assemblée nationale.* On ne sait qu'admirer le plus, ou des ministres qui dictèrent cette réponse au roi, ou de l'Assemblée qui en fut mécontente. On se plaignit vivement de ce que le roi semblait mettre des clauses et des restrictions à son obéissance; on observa qu'il donnait son *accession* et non son *acceptation*. Les uns voulaient qu'on

forçât le monarque à venir dans l'Assemblée pour jurer l'observation des articles : d'autres, plus conséquents, soutenaient que l'Assemblée n'avait pas besoin du monarque pour constituer la France. Enfin, un des plus factieux, nommé Pétion, parla, pour la première fois, du trop fameux repas des gardes du corps. Il dénonça des menaces, des outrages, des cris séditieux, des blasphèmes, des imprécations vomies dans ce festin contre *les augustes commis de la nation; et la cocarde nationale foulée aux pieds.*

Un membre, d'une probité embarrassante, somma le sieur Pétion d'écrire sa dénonciation : sur quoi M. de Mirabeau se leva, et dit : *Qu'on déclare seul le roi inviolable, et je dénoncerai aussi;* paroles qui consternèrent la majeure partie de l'Assemblée. M. de Mirabeau, qui sentait l'approche de l'armée parisienne, ne demandait qu'à être poussé; la galerie était nombreuse et violente; et, si la reine eût été dénoncée, les brigands à leur arrivée, trouvant cette princesse accusée par un membre de l'Assemblée législative, auraient cru légitime l'assassinat qui n'était encore que payé. Heureusement M. Mounier, qui présidait l'Assemblée, répondit qu'il ne souffrirait pas qu'on interrompît l'ordre du jour, ni qu'on se permit rien d'étranger à la réponse du roi : prudente mesure qui, pour cette matinée, du moins, réduisit M. de Mirabeau à la seule intention du crime.

Cependant quelques députés avertirent M. Mounier qu'une armée de vingt ou trente mille hommes arrivait de Paris. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue dans l'Assemblée, on décida que le président se rendrait chez le roi avec une députation pour obtenir de sa majesté une acceptation pure et simple des 29 articles de la constitution. Il était trois heures et demie; et on allait clore la séance, lorsque la troupe des brigands et des poissardes arriva.

Le roi, qui avait été averti, quitta brusquement la chasse, et vint à Versailles, où il précéda d'un quart d'heure l'arrivée des assassins. Le prince de Luxembourg, capitaine des gardes du corps, demanda à sa majesté si elle avait quelques ordres à donner; le roi répondit en riant : *Eh quoi! pour des femmes! vous vous moquez.* Cependant la phalange des poissardes, des brigands et des ouvriers parut tout à coup dans l'avenue de Paris : ils traînaient avec eux cinq pièces de canon. Il fallut bien alors faire vite avancer quel-

ques dragons pour aller à la rencontre de cette bande, et l'arrêter dans l'avenue ; à quoi les officiers tâchèrent de parvenir ; mais les soldats les laissèrent passer.

Après avoir surmonté ce léger obstacle, les poissardes se présentèrent à l'Assemblée nationale, et voulurent forcer les gardes. Il fut résolu, à la majorité des voix, de leur permettre l'entrée de la salle, et il en entra un grand nombre qui se placèrent sur les bancs, pêle-mêle avec les députés. Deux hommes étaient à leur tête : l'un d'eux prit la parole et dit : « Qu'ils étaient venus à Versailles pour avoir du pain et de l'argent, et en même temps pour faire punir les gardes du corps ; qu'ils avaient, en bons patriotes, arraché toutes les cocardes noires et blanches qui s'étaient présentées à leurs yeux dans Paris et sur la route. » Et en même temps cet homme en tira une de sa poche, en disant qu'il voulait avoir le plaisir de la déchirer en présence de l'Assemblée ; ce qu'il fit. Son compagnon ajouta : « Nous forcerons bien tout le monde à prendre la cocarde patriotique. » Ces expressions ayant excité quelques murmures, il reprit : « Eh quoi ! ne sommes-nous pas tous frères ? » Le président lui répondit avec ménagement : « Que l'Assemblée ne pouvait nier cette fraternité ; mais qu'elle murmurait de ce qu'il avait parlé de forcer quelqu'un à prendre la cocarde nationale. » En quoi, il me semble que ce brigand, avec son grossier et féroce instinct, raisonnait plus conséquemment que M. Mounier, président de l'Assemblée. Le roi ayant été forcé lui-même d'arborer la cocarde patriotique, et la souveraineté active étant reconnue dans le peuple par l'Assemblée nationale, il est certain qu'il n'est personne que ce peuple ne puisse et ne doive forcer à porter cette cocarde. Ici l'Assemblée nationale apprenait, par l'état d'anéantissement où elle se trouvait en présence de quelques poissardes, combien elle avait été imprudente et malintentionnée tout ensemble, quand elle avait excité la populace, et consacré ses révoltes. Où pouvait-elle, en ce moment, tourner les yeux pour demander assistance, dans la dissolution de toutes les forces publiques ? Fallait-il qu'elle invoquât l'autorité royale, qui était elle-même alors un objet de pitié ?

Le dialogue du brigand et du président de l'Assemblée fut interrompu par les cris des poissardes qui, se dressant sur les bancs, demandèrent toutes à la fois du pain pour

elles et pour Paris. Le président répondit : « Que l'Assemblée ne concevait pas qu'après tant de décrets il y eût si peu de grains ; qu'on allait encore en faire d'autres, et que les *citoyennes* n'avaient qu'à s'en aller en paix. » Cette réponse ne les satisfait pas ; et sans doute que le président en eût fait une autre, s'il avait su que Paris n'avait jamais manqué de farines et que les poissardes étaient arrivées à Versailles, suivies de plusieurs chariots remplis de pain, de viandes et d'eau-de-vie. Elles dirent donc au président : *Cela ne suffit point* ; mais sans s'expliquer davantage ; et bientôt après, se mêlant aux délibérations des honorables membres, elles criaient à l'un, *parle donc, député* ; et à l'autre, *tais-toi, député* ; le canon, qui grondait dans l'avenue, soutenait leurs apostrophes, et tout pâlisait devant elles, excepté le seul comte de Mirabeau, qui leur demanda de quel droit elles venaient imposer des lois à l'Assemblée nationale. Et, chose étonnante ! ces poissardes, si terribles à ceux qui tremblaient devant elles, souriaient à celui qui les gourmandait ainsi. Telle est, et telle a toujours été, dans cette révolution, la profonde sagesse de M. de Mirabeau : il n'est point de parti où il n'ait eu des intelligences, et qui n'ait compté sur lui. Nous l'avons vu parler pour le *vetô absolu*, dans un temps où ce seul mot conduisait à la mort, et le Palais-Royal n'en était pas moins sûr de son âme ; ici nous le voyons impunément affronter les poissardes, qui ne peuvent le regarder sans rire : dans peu, nous le verrons chercher à propos, et devant témoins, une querelle au duc d'Orléans. C'est ainsi que, trafiquant sans cesse de sa personne, faisant et rompant ses marchés, tous les jours, il a, par l'universalité de ses intrigues et la texture de ses perfidies, si bien embarrassé sa renommée que la foule de nos écrivains ne sait plus à quel parti doit enfin rester la honteuse propriété du nom de Mirabeau.

*
* *

Le lecteur se figure sans doute que les représentants de la nation étaient humiliés ou indignés du rôle qu'ils jouaient au milieu de cette vile canaille ; on pourra croire que ces augustes législateurs gémissaient de l'état où se trouvait le roi, car on entendait déjà les coups de fusils, et on ne pou-

vait douter du massacre des gardes du corps : mais il n'en est rien. Tous les députés dont on pouvait distinguer les visages étaient d'une joie remarquable ; ils se mêlaient avec ravissement aux poissardes, et leur dictaient des phrases. Le colonel du régiment de Flandres, le marquis de Lusignan, qui, le jour du fameux dîner, était en habit uniforme, se trouvait en habit de cérémonie le jour du combat, et ne quitta pas la salle : son régiment refusait en ce moment de repousser les brigands et de défendre le roi. On remarqua surtout la conduite de M. de Mirabeau : sûr du régiment de Flandres, des dragons, de la milice de Versailles et de l'armée, qu'on attendait d'heure en heure, ce député osa sortir de la salle et se montrer dans l'avenue de Paris. Il joignait à l'habit noir et à la longue chevelure, costume du tiers-état, un grand sabre nud qu'il portait sous le bras. On le vit en cet équipage s'essayer peu à peu dans l'avenue, marcher à pas comptés vers la place d'armes, et, plus aidé de sa figure que de son sabre, étonner les premiers brigands qui l'envisagèrent. On ne sait jusqu'où cet honorable membre aurait poussé sa marche, s'il n'eût pris l'air glacé des brigands pour un air de résistance ou de menace. Le malheur de M. de Mirabeau a toujours été de trop partager l'effroi qu'il cause, et de perdre ainsi tous ses avantages. Il rentra donc avec précipitation dans la salle ; mais, un moment après, la réflexion l'emporta sur l'instinct, et il sortit encore pour voir, comme il le dit lui-même, *où en était le vaisseau de la chose publique*. Mais le bruit des premiers coups de fusils le fit renoncer à cette entreprise, et ce bon patriote rentra dans la salle pour n'en plus sortir.

*
* *
*

Vers dix heures, un aide-de-camp de M. de la Fayette vint annoncer son arrivée prochaine, à la tête de l'armée nationale de Paris. Le trouble des ministres redoubla. On savait que le marquis de la Fayette était parti, par ordre de la populace, et pour faire tout ce que voudrait la populace. La cour était loin de partager l'heureuse confiance d'un général qui marche avec l'intention de faire tout ce que lui ordonnera son armée. On ne savait à quoi se résoudre : la stupeur présidait aux délibérations, et la peur donnait des conseils

à la peur. Après tant de faux calculs et de pas en arrière, après tant d'amnisties, ou, pour mieux dire, tant d'encouragements donnés aux révoltés de tout genre ; après l'abandon de sa prérogative, et le sacrifice de ses goûts et de ses plaisirs, le roi avait enfin à trembler pour la vie de tout ce qui lui était cher, et il n'avait que sa terreur à opposer au danger.

On sait qu'au milieu de toutes ses magnificences Louis XIV avait laissé un pont de bois à Sèvres, afin, dit-on, que, dans les moments de crise, cette communication, entre le séjour des rois et une capitale dangereuse, pût être coupée en un clin-d'œil. Mais c'est en vain que ce pont choquait, depuis un siècle, la vue et l'imagination des Français et des étrangers qui venaient admirer les bronzes et les marbres de Versailles ; on oublia, quand le moment fut venu, ou peut-être même on craignit d'user d'une précaution imposée par la crainte au luxe et au despotisme : c'est en effet un des caractères de la peur de s'opposer à ses propres mesures. Le pont de bois sur lequel ont passé les brigands nationaux, de toute race, de toute forme et de tout sexe, ne fut point coupé. Je ne fais cette observation minutieuse que pour prouver quelle était en ce moment à Versailles la défection de toutes les idées grandes et petites. Qu'on nous dise, après cela, que les cours sont des foyers de dissimulation, de politique et de machiavélisme ! La cour de France a déployé, de nos jours, une profondeur d'ineptie, d'imprévoyance et de nullité d'autant plus remarquables qu'il n'y a que des hommes au-dessous du médiocre qui aient figuré dans la révolution. Je ne crains point de le dire : dans cette révolution si vantée, prince du sang, militaire, député, philosophe, peuple, tout a été mauvais, jusqu'aux assassins. Telle est la différence, entre la corruption et la barbarie. L'une est plus féconde en vices, et l'autre en crimes. La corruption énerve tellement les hommes qu'elle est souvent réduite à employer la barbarie pour l'exécution de ses desseins. M. de la Fayette et tous les héros parisiens ont beaucoup moins servi le peuple qu'ils ne lui ont échappé. Les députés les plus insignes, tels que les Chapelier et les Mirabeau, étaient entrés aux états généraux, extrêmement affaiblis par le mépris public, et devaient craindre que le roi ne s'honorât de leur châtement. Les philosophes du Palais-Royal étaient,

à la vérité, des malfaiteurs ; mais les assassins gagés se sont trouvés des raisonneurs qui ont *distingué* entre la reine et le roi (1). Enfin, le duc d'Orléans s'est jugé lui-même indigne de tous les crimes qu'il payait, et s'est enfui, renonçant au prix à cause de la dépense, et mettant *conjuraton à bas*, selon sa propre expression. Nous verrons pourtant qu'il n'a déserté qu'au moment où il fallait que l'Assemblée nationale et Paris optassent entre Louis XVI et lui. Il cédait aux événements, et une erreur de l'avarice le consolait des faux pas de l'ambition.

Le roi, n'ayant plus une épée à opposer à l'armée de M. de la Fayette, voulut du moins se couvrir de l'inviolabilité des représentants de la nation, et fit savoir au président combien il désirait de le voir au château avec le plus grand nombre de députés qu'il pourrait amener. La salle, pleine, à cette heure-là, de poissardes, de crocheteurs, de forts de la halle et de quelques députés, offrait, comme le dit M. de Mirabeau, un *majestueux assemblage* ; mais il n'y avait plus d'Assemblée. Le président fit prier les officiers municipaux de Versailles, de rappeler, au son du tambour et de rue en rue, les représentants de la nation. Pendant qu'ils arrivaient successivement, la populace, qui siégeait dans la salle, se plaignit de n'avoir rien mangé de tout le jour. M. Mounier ne savait comment nourrir, sans pain ou sans miracle, cette multitude affamée, au milieu d'une nuit déjà fort avancée ; il ignorait que le duc d'Orléans était pour les brigands une véritable providence : des vins, des viandes et des liqueurs entrèrent subitement par toutes les portes de la salle ; et les députés de la nation assistèrent au banquet du peuple-roi.

On fut enfin averti de l'arrivée du marquis de la Fayette, entre onze heures et minuit. Il fit arrêter sa milice à la hauteur de la salle de l'Assemblée nationale, et s'y présenta seul. Il dit d'abord au président : « Qu'il fallait se rassurer ; que « la vue de son armée ne devait troubler personne ; qu'elle « avait juré de ne faire et de ne souffrir aucune violence. » Le président lui demanda ce que venait donc faire cette

(1) Dans une taverne de Sèvres, quatre assassins habillés en femmes, s'étant arrêtés pour boire, le jour de l'expédition, l'un d'eux disait aux autres : *Ma foi ! je ne peux me résoudre à le tuer, lui ; cela n'est pas juste ; mais pour ELLE, volontiers* ; son voisin lui répondit : *Sauve qui peut, il faudra voir, quand nous y serons. R.*

armée. Le général répondit : « Qu'il n'en savait rien ; mais « qu'il fallait calmer le mécontentement du peuple, en priant « le roi d'éloigner le régiment de Flandres, et de dire quel- « ques mots au faveur de la cocarde patriotique. »

En terminant cet étrange dialogue, le marquis alla rejoindre son armée, la posta sur la place d'armes, à l'entrée des avenues, dans les rues, partout enfin où elle voulut se placer, et monta chez le roi, auquel il dit, en entrant : *Sire, j'ai préféré de venir à vos pieds avec vingt mille hommes armés, plutôt que de périr en place de Grève ; il ajouta que d'ailleurs Paris était assez tranquille.* Après cette harangue, qui rend si incroyables celles des Thucydide et des Xénophon, M. de la Fayette eut avec le roi un entretien secret et assez long, dans lequel il donna à ce prince tant de motifs de sécurité que, le président de l'Assemblée nationale s'étant présenté avec un cortège de députés, le roi lui dit : « J'avais désiré d'être environné des représentants « de la nation, dans les circonstances où je me trouve, et je « vous avais fait dire que je voulais recevoir devant vous le « marquis de la Fayette, afin de profiter de vos conseils ; « mais il est venu avant vous, et je n'ai plus rien à vous « dire, sinon que je n'ai pas eu l'intention de partir, et que « je ne m'éloignerai jamais de l'Assemblée nationale. » Ces derniers mots signifiaient ou que le roi avait en effet délibéré de partir, ou qu'il savait que le peuple de Versailles lui en imputait l'envie. Mais l'ascendant du général sur le monarque fut tel que sa majesté, d'abord si empressée de consulter l'Assemblée nationale, et peut-être même de s'éloigner de Versailles, n'y songea plus après cet entretien, et se reposa de tout sur un général qui n'était sûr de rien.

Le président et les députés retournèrent à minuit dans la salle, et poursuivirent leur séance au milieu de la populace qui les environnait. Comme ils n'attendaient en effet que l'événement, ils ouvrirent, pour gagner du temps, une discussion sur les lois criminelles. Le peuple les interrompait à chaque instant, et leur criait : *Du pain, du pain, pas tant de longs discours.* Mais le pain ne manquait pas ; car, au moment où l'armée parut, elle fut accueillie avec des cris de joie par les brigands et par la milice de Versailles ; elle s'unit aussitôt aux dragons et à ce régiment de Flandres, objet de tant d'alarmes et prétexte de l'invasion. Comme

cette affreuse nuit était froide et pluvieuse, les troupes alliées se réfugièrent dans les cabarets, dans les écuries, dans les cafés, sous les portes et dans les cours des maisons. D'immenses provisions de viande et de pain leur furent distribuées; on leur prodigua les plus violentes liqueurs. M. de la Fayette, témoin de cette abondance et de cette joie, bien loin d'en redouter les suites et les progrès, en conçut le meilleur augure. Il se hâta de placer quelques sentinelles, et de garnir quelques postes avec ses gardes-nationaux Parisiens. Satisfait de tant de précautions, il monta chez le roi, et lui communiqua la contagion de sa sécurité. Il répondit des intentions de sa milice et du bon ordre pour le reste de la nuit. Ses propos assoupirent toutes les craintes. Le roi, persuadé, se coucha. Il était environ deux heures. M. de la Fayette, en sortant de chez le roi, dit à la foule qui était dans la salle de l'œil-de-bœuf : « Je lui ai fait faire quelques sacrifices, afin de le sauver. » Il parla en même temps des précautions qu'il avait prises, et s'exprima avec tant de calme et de bonheur qu'il parvint à donner aussi à tous ceux qui l'écoutaient le désir d'aller se coucher. Ces succès en amenèrent d'autres. Le marquis de la Fayette conçut l'idée de faire coucher toute l'Assemblée nationale : il y vole aussitôt. C'était, comme on l'a dit alors, *le général Morphée*. Il arrive, il parle au président de l'Assemblée, lui expose avec candeur ses motifs de sécurité et lui inspire la plus forte envie d'aller dormir. Ce président tenait la séance depuis dix-huit heures, et son extrême lassitude lui rendait les conseils du général plus irrésistibles. « Si vous avez quelques craintes, lui dit pourtant M. Mounier, parlez et je retiendrai les députés jusqu'au jour. » M. de la Fayette répondit : « Qu'il était si certain des pacifiques dispositions de son armée, et qu'il comptait avec tant de foi sur la tranquillité publique, pour cette nuit, qu'il allait se coucher lui-même. » Le président, pressé du poids de la parole et de l'exemple, leva la séance et se retira. Il ne resta que MM. Barnave, Mirabeau, Pétion et quelques autres démagogues zélés, qui ne voulurent pas quitter la foule dont la salle et toutes ses dépendances regorgeaient. Seuls ils résistèrent aux calmants de M. de la Fayette, et refusèrent, comme un autre Ulysse, de s'endormir sur le bord d'un écueil. Ils ont veillé, toute la nuit, sur *le vaisseau de la*

chose publique : mais, comme ils n'ont point empêché les crimes du matin, et qu'au contraire ils les ont vus, et, pour ainsi dire, consacrés de leurs regards, l'histoire doit en accuser leur présence, autant du moins qu'elle en accuse l'absence des autres.

En entrant chez lui, M. Mounier apprit qu'une vingtaine de brigands étaient venus demander sa tête, et avaient promis de revenir. On sait qu'il avait été désigné au peuple comme *aristocrate*, pour avoir soutenu le *veto royal* et la nécessité d'une seconde chambre législative. Malgré ce nouveau sujet d'alarmes, M. Mounier avoue, dans l'*exposé de sa conduite*, qu'il dort profondément, jusqu'au grand jour, sur la parole de M. de la Fayette, qui était allé se jeter aussi dans son lit, après avoir endormi les victimes au milieu des bourreaux. Quand ce général se serait concerté avec les brigands, aurait-il pu mieux faire? Tant il est vrai que, dans les places importantes, le défaut d'esprit a tous les effets de la perversité du cœur (1) !

Au sein de tant de perfidies de tout genre, sur ce théâtre où la peur et la lâcheté conduisaient la faiblesse à sa perte, il s'est pourtant rencontré un grand caractère, et c'est une femme, c'est la reine qui l'a montré. Elle a figuré, par sa contenance noble et ferme, parmi tant d'hommes éperdus et consternés; et par une présence d'esprit extraordinaire, quand tout n'était qu'erreux et vertige autour d'elle. On la vit, pendant cette soirée du 5 octobre, recevoir un monde considérable dans son grand cabinet, parler avec force et dignité à tout ce qui l'approchait, et communiquer son assurance à ceux qui ne pouvaient lui cacher leurs alarmes. « Je sais, disait-elle, qu'on vient de Paris pour demander ma tête: mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, et je l'attendrai avec fermeté. »

II. — Le 6 octobre.

Depuis trois heures du matin jusqu'à cinq et demie, rien ne transpire, et tout paraît enseveli dans la tranquille hor-

(1) Ferdinand, grand-duc de Toscane, disait qu'il aimait mieux un ministre corrompu, mais ferme, qu'un ministre probe, mais faible. R.

reur de la nuit. C'était pourtant un spectacle bien digne d'être observé que cette profonde sécurité de la famille royale, dormant sans défense au milieu d'une horde d'assassins renforcés de vingt mille soldats; et cela, sur la parole d'un général qui avoue lui-même qu'il n'a conduit ou suivi son armée que de peur d'être pendu en place de Grève! C'est pour la première fois peut-être qu'une si grande peur a inspiré une si grande confiance!

Il y eut néanmoins, dans cette nuit, quelques personnes qui ne partagèrent point cette sécurité, et qu'un esprit de prévoyance empêcha de dormir. Une, surtout, pressée d'une secrète inquiétude, sortit de sa maison et monta au château. Ce témoin, digne de foi, vit que les postes étaient occupés par les anciens Gardes Françaises et par la milice de Versailles, mais qu'il n'y avait pas une sentinelle d'extraordinaire. Seulement il trouva, près de la cour de marbre, un petit bossu, à cheval, qui se dit placé là par M. de la Fayette, et qui, sur les craintes que lui marquait notre témoin, au sujet des brigands, ajouta qu'il répondait de tout; que les gens à piques et à bonnets pointus le connaissaient bien: « Mais insista le témoin, puisque votre général est couché, et que le château est sans défense, comment ferait-on si on avait besoin de la garde nationale? » Le bossu répondit: « Il ne peut y avoir du danger qu'au matin. » Ce propos était effrayant; mais à qui le rendre? Le témoin parcourut la place d'armes et l'avenue de Paris, jusqu'à l'entrée de l'Assemblée nationale. Il vit, de proche en proche, de grands feux allumés, et autour de ces feux, des groupes de brigands et de poissardes, qui mangeaient et buvaient. La salle de l'Assemblée était absolument pleine d'hommes et de femmes. Quelques députés s'évertuaient dans la foule. La milice parisienne était dispersée dans tous les quartiers de la ville; les écuries, les cabarets, les cafés regorgeaient. Telle fut la situation de Versailles, depuis trois heures du matin jusqu'à la naissance du jour.

Sur les six heures, les différents groupes de brigands, de poissardes et d'ouvriers se réunirent, et après quelques mouvements, leur foule se porta rapidement vers l'hôtel des gardes du corps, en criant: *Tue les gardes du corps, point de quartier.* L'hôtel fut forcé en un moment. Les gardes, qui étaient en petit nombre, cherchèrent à s'échap-

per : on les poursuivit de tous côtés avec une rage inexprimable ; on en tua quelques-uns ; d'autres furent horriblement maltraités et s'enfuirent vers le château, où ils tombèrent entre les mains de la milice de Versailles et de celle de Paris ; quinze furent pris et conduits vers la grille, où on les retint, en attendant qu'on eût avisé au genre de leur supplice. Presqu'en même temps arriva le gros des brigands, hommes et femmes, qui avaient déjà pillé et dévasté l'hôtel ; ils se jetèrent dans toutes les cours du château, en présence de la milice de Paris, et sans que les sentinelles posées par M. de la Fayette fissent la moindre résistance ; pénétrèrent aussitôt, les uns par le grand escalier, et les autres par le côté de la chapelle, dans l'intérieur des salles, et forcèrent celle des cent-suisse ; mais auparavant ils égorgèrent deux gardes du corps qui étaient en sentinelle, l'un près de la grille et l'autre sous la voûte. Leurs corps tout palpitants furent traînés sous les fenêtres du roi, où une espèce de monstre, armé d'une hache, portant une longue barbe, et un bonnet d'une hauteur extraordinaire, leur coupa la tête. Ce sont ces deux mêmes têtes, étalées d'abord dans Versailles, qui ont été portées sur des piques, devant le carrosse du roi, et promenées, le même jour et le lendemain, dans les rues de Paris.

Les assassins ayant donc pénétré dans la salle des cent-suisse, et tué un troisième garde du corps, sur le haut de l'escalier de marbre, demandent à grands cris la tête de la reine ; les horribles menaces et les hurlements de ces bêtes féroces retentissaient dans le château ; les gardes du corps forment une espèce de barricade dans leur salle, et se replient du côté de l'œil-de-bœuf : mais leur faible barricade est bientôt emportée, et on les poursuit de salle en salle. Le garde, qui était en sentinelle à la porte de la reine (1), se défend héroïquement, et, avant de succomber, donne l'alarme par ses cris et par des coups redoublés à la porte de l'appartement. La reine, réveillée par ses femmes, saute hors du lit et s'enfuit en chemise, par un étroit et

1) C'est le chevalier de Miomandre Sainte-Marie : il reçut plusieurs coups de piques et de sabre dans le corps et sur la tête : il fut trépané et n'est pas mort de ses blessures. Un de ses camarades, appelé M. du Repaire, vint à son secours, et pour défendre en même temps la porte de la reine : il fut aussi cruellement blessé que lui. (Note des *Œuvres complètes*.)

long balcon, qui borde les fenêtres des appartements intérieurs : elle arriva à une petite porte qui donne dans l'œil-de-bœuf ; et après avoir attendu, pendant cinq minutes, qu'on ouvrit cette porte, elle se sauve dans la chambre du roi. A peine avait-elle quitté son appartement qu'une bande d'assassins, dont deux étaient habillés en femmes, entrent et pénètrent jusqu'à son lit, dont ils soulèvent les rideaux avec leurs piques. Furieux de ne pas la trouver, ils se rejettent dans la galerie, pour forcer l'œil-de-bœuf ; et sans doute qu'ils auraient mis la France en deuil, s'ils n'avaient rencontré les grenadiers des anciens Gardes-Françaises, qui remplissaient déjà cette antichambre, défendaient l'appartement du roi, et arboraient l'étendard des gardes du corps, afin de les dérober à la furie des bourreaux, soit en les faisant prisonniers, soit en les laissant passer dans la chambre de Louis XIV, et dans celle du conseil, où ces infortunés étaient résolus de défendre les jours du roi, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Enfin, ces grenadiers, après avoir dégagé les gardes du corps, repoussent peu à peu la foule acharnée des brigands et des assassins, les forcent à descendre dans les cours, et s'emparent de tous les postes, afin de garantir le château d'une nouvelle invasion. Mais je dois dire la cause de cet heureux événement, qui, en sauvant la famille royale, épargna une tache éternelle au nom français, renversa l'édifice de la conspiration, et fit perdre aux factieux tout le fruit de leurs crimes.

Le marquis de la Fayette, arraché de son lit, au premier bruit de ce qui se passait, s'était brusquement jeté sur un cheval, et avait couru au château. Désespéré de son sommeil, de sa crédulité, de ses promesses et de toutes les sottises qui composaient sa vie depuis vingt-quatre heures, il se présente d'un air passionné aux grenadiers des Gardes Françaises, incorporés dans la milice parisienne, leur parle des dangers du roi, et s'offre lui-même en victime. Les grenadiers émus volent au château sur les traces sanglantes du peuple et délivrent les gardes du corps, ainsi qu'on a vu ; mais toujours en respectant les bandits et les assassins. Presqu'au même instant M. de la Fayette aperçoit les quinze gardes sur le supplice desquels la populace délibérait : il y court, il harangue le peuple et gagne du temps. Une seconde troupe de grenadiers passait : « Grenadiers,

« leur cria-t-il, souffrirez-vous donc que de braves gens soient ainsi lâchement assassinés ? Je les mets sous votre sauvegarde. Jurez-moi, foi de grenadiers, que vous ne souffrirez pas qu'on les assassine. » Les grenadiers le jurent, et mettent les gardes du corps au milieu d'eux. Mais plus loin la populace, chassée du château, furieuse et merveilleusement secondée par la milice de Versailles, avait arrêté quelques autres gardes et s'apprêtait à les égorger. Ce fut le désir de rendre leur exécution plus éclatante, en les massacrant sous les fenêtres du roi, qui les sauva. Un officier de la milice nationale de Paris en arracha huit d'entre les mains de cette troupe forcenée. Parmi les autres se trouvaient quelques brigadiers à cheveux blancs, dont ils étaient entourés : « Notre vie est entre vos mains, disaient-ils ; vous pouvez nous égorger ; mais vous ne l'abrégez que de quelques instants, et nous ne mourrons pas déshonorés. » Cette courte harangue produisit une sorte de révolution dans les esprits. Un officier de la garde nationale, touché du noble discours et de l'air vénérable de ces militaires, saute au cou du plus âgé et s'écrie : « Nous n'égorgerons pas de braves gens comme vous. » Son exemple est suivi par quelques officiers de la milice parisienne. Au même instant, le roi, instruit que ses gardes étaient si misérablement égorgés, ouvre lui-même ses fenêtres, se présente sur son balcon, et demande leur grâce au peuple. Les gardes du corps réfugiés près de sa personne, voulant sauver leurs camarades, jettent du haut du balcon leurs bannoulières à ce même peuple, mettent bas les armes, et crient : *vive la nation !* La démarche du roi, et l'action de ses gardes flattent et amollissent l'orgueil de ces tigres : les cris redoublés de *vive le roi !* partent de toutes les cours et de toute l'étendue de la place d'armes. En un moment les victimes qu'on allait massacrer sont fêtées, embrassées et portées en tumulte sous les fenêtres du roi : on invite ceux qui étaient auprès de sa majesté à descendre ; ils descendent en effet et partagent avec leurs compagnons les caresses bruyantes et les tendres fureurs de cette populace dont nous décrirons bientôt le barbare triomphe et les cruelles joies. Mais voyons auparavant ce qui se passait dans la chambre du roi.

La reine s'y était à peine réfugiée que Monsieur,

Madame et Madame Elisabeth vinrent y chercher un asile : un moment après, arrivèrent les ministres et beaucoup de députés de la noblesse, tous dans le plus grand désordre. On entendait les voix des brigands mêlées au cliquetis des armes, et ce bruit croissait de plus en plus. Bientôt les anciens grenadiers des Gardes Françaises occupèrent l'œil-de-bœuf, pour en défendre l'entrée aux assassins ; mais on n'en fut guère plus rassuré. Quelle foi pouvait-on ajouter à des soldats inlidèles et corrompus ? Une belle action étonne plus qu'elle ne rassure, quand l'intention est suspecte. Aussi, tout n'était que pleurs et confusion autour de la reine et du roi. Les femmes de la reine criaient et sanglotaient ; le garde-des-sceaux se désespérait ; MM. de la Luzerne et Montmorin se voyaient tels qu'ils étaient, sans courage et sans idées ; le roi paraissait abattu ; mais la reine, avec une fermeté noble et touchante, consolait et encourageait tout le monde. Dans un coin du cabinet du roi était M. Necker, plongé dans la plus profonde consternation, et c'est de toutes les figures du tableau celle qui doit frapper le plus. « Était-ce donc là votre place, grand homme, ministre irrécusable, ange tutélaire de la France ? Sortez, idole du peuple ; montrez-vous à ces rebelles, à ces brigands, à ces monstres ; exposez-leur cette tête qu'ils ont eux-mêmes chargée de tant de couronnes ; essayez sur eux le pouvoir de votre popularité et le prestige de votre réputation ; le roi et l'État n'ont que faire de vos larmes. » Jamais, en effet, M. Necker ne se disculpera de sa conduite en ce jour. S'il se fût présenté, on ne sait jusqu'à quel point il eût influé sur la multitude ; mais du moins on ne dirait pas aujourd'hui que M. Necker ne se montre que pour avoir des statues et des couronnes.

Le peuple, ayant fait grâce aux gardes du corps, ne perdait point de vue le principal objet de son entreprise, et demandait à grands cris que le roi vint fixer son séjour à Paris. M. de la Fayette envoyait avis sur avis : le roi, fatigué, sollicité, pressé de toutes parts, se rendit enfin, et donna sa parole qu'il partirait à midi. Cette promesse vola bientôt de bouche en bouche, et les acclamations du peuple, les coups de canon et le feu roulant de la mousqueterie y répondirent. Sa majesté parut elle-même au balcon pour confirmer sa parole.

A cette seconde apparition, la joie des Parisiens ne connut plus de bornes, et se manifesta sous les formes les plus hideuses. On s'empara des gardes du corps, auxquels on venait d'accorder la vie; on leur arracha leur uniforme, et on leur fit endosser celui de la garde nationale. Ils furent réservés comme prisonniers, comme otages, comme ornements du triomphe des vainqueurs. Les deux milices de la capitale et de Versailles ne cessèrent, pendant quelques heures, de se donner des preuves mutuelles du bonheur le plus insultant pour le roi et pour la famille royale. L'espèce de monstre à bonnet pointu et à longue barbe, dont nous avons déjà fait la peinture, se promenait avec ostentation sur la place, montrant son visage et ses bras, couverts du sang des gardes du corps, et se plaignant qu'on l'eût fait venir à Versailles pour ne couper que deux têtes. Mais rien n'égala le délire inhumain des poissardes : trois d'entre elles s'assirent sur le cadavre d'un garde du corps, dont elles mangèrent le cheval dépecé et apprêté par leurs compagnes : les Parisiens dansaient autour de cet étrange festin. A leurs transports, à leurs mouvements, à leurs cris inarticulés et barbares. Louis XVI, qui les voyait de sa fenêtre, pouvait se croire le roi des cannibales et de tous les anthropophages du nouveau monde. Bientôt après, le peuple et les milices, pour ajouter à leur ivresse par un nouveau succès, demandèrent à voir la reine. Cette princesse, qui n'avait encore vécu que pour les gazettes ou la chronique, et qui vit maintenant pour l'histoire, parut au balcon avec M. le Dauphin et Madame Royale à ses côtés. Vingt mille voix lui crièrent : *point d'enfants!* Elle les fit rentrer et se montra seule. Alors son air de grandeur dans cet abaissement, et cette preuve de courage dans une obéissance si périlleuse l'emportèrent, à force de surprise, sur la barbarie du peuple : elle fut applaudie universellement. Son génie redressa tout à coup l'instinct de la multitude égarée, et s'il fallut à ses ennemis des crimes, des conjurations et de longues pratiques pour la faire assassiner, il ne lui fallut à elle qu'un moment pour se faire admirer. C'est ainsi que la reine tua l'opinion publique, en exposant sa vie; tandis que le roi ne conservait la sienne qu'aux dépens de son trône et de sa liberté.

L'austérité de ces annales ne permet pas qu'on dissimule

ce qui avait armé l'opinion publique contre la reine : Paris attend de nous que nous éclairions sa haine, et les provinces, leur incertitude. Je sais qu'on ne craint pas d'être trop sévère envers les princes; qu'il n'y a de la honte qu'à louer et que les mensonges de la satire sont presque honorables pour un historien : mais on a dit tant de mal de la reine qu'il nous serait possible de profiter de la lassitude générale pour en dire du bien, si un tel artifice n'était pas indigne de l'histoire.

Il faut d'abord convenir que la tendresse exclusive du roi pour la reine a excité contre elle une haine que les peuples n'ont ordinairement que pour les maîtresses. On sait qu'il est de bonnes mœurs, en France, que les reines soient consolées des infidélités de leurs époux par la malveillance publique contre les favorites. Jeune et sans expérience, la reine n'a point vu le danger de ses avantages; elle a régné sur le roi comme une maîtresse, et l'a trop fait sentir aux peuples. De là ces bruits de prodigalités et de dons excessifs à sa famille, regardés comme la cause du déficit, bruits si absurdes, lorsqu'on pense à l'origine et à l'énormité de cette dette : mais si la haine n'ose imaginer certaines calomnies, elle les emprunte et les rend à la sottise (1).

L'affaiblissement de l'étiquette est une autre source d'objections contre la reine. Par là, dit-on, elle a diminué la considération et le respect des peuples. Il est certain que cette princesse, toujours plus près de son sexe que de son rang, s'est trop livrée aux charmes de la vie privée. Les rois sont des acteurs condamnés à ne pas quitter le théâtre. Il ne faut pas qu'une reine qui doit vivre et mourir sur un trône réel veuille goûter de cet empire fictif et passager que les grâces et la beauté donnent aux femmes ordinaires, et qui en fait des reines d'un moment.

On reproche encore à la reine son goût pour les étoffes anglaises, si funeste à nos manufactures; et ce reproche n'est point injuste. Quand le ciel accorde à une nation industrielle et galante une reine qui a les charmes de la taille et de la

(1) La dette, qu'en n'est pas encore parvenu à bien déterminer, était de quatre milliards en 1776, selon l'abbé Baudeau. Qu'on explique une telle dette avec les profusions, je ne dis pas de la reine de France, mais de toutes les reines de l'Europe. En 1776, la reine ne régnait que depuis deux ans. R.

beauté, ce présent devient une richesse nationale. La France se montra jalouse de la reine, et la reine n'y fut pas assez sensible (1).

On dit enfin, en matière de résultat, que la *conduite de la reine a été aussi fatale au roi que celle du roi à la monarchie*. Sans combattre une phrase qui plaît autant à la paresse de l'esprit qu'à la malignité du cœur, nous dirons qu'il n'est point de Français qui ne dût souhaiter au roi le caractère de la reine, et à l'Assemblée nationale les bonnes intentions du roi. En un mot, la conduite de la reine, depuis qu'elle est abandonnée à elle-même, force l'histoire à rejeter ses fautes sur ceux qu'elle appelait *ses amis*.

Cependant les factieux, désespérés d'avoir manqué leur coup, et les démagogues, ravis de la dernière victoire du peuple, se donnaient de grands mouvements sur la place d'armes. Ils faisaient circuler des listes de proscription dans les mains du peuple, et les plus honnêtes gens de l'Assemblée nationale n'y étaient point oubliés. On assure que M. le duc d'Orléans parut dans le salon d'Hercule, au plus fort du tumulte, je veux dire entre six et sept heures du matin : mais, s'il est vrai qu'il soit venu, son apparition fut courte (2). Il sentit sans doute qu'il fallait profiter du crime, et non pas s'en charger. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce prince, afin d'apprendre à chaque instant où en était l'entreprise, n'a pas quitté, pendant la nuit, la grande route de Passy à Versailles. Je ne crois pas que le marquis de la Fayette lui eût persuadé d'aller dormir; et cependant M. le duc d'Orléans est de tous les hommes le moins propre aux fatigues et aux angoisses d'une conjuration : j'en appelle à tous ceux qui le connaissent. Epicurien, contempteur de l'opinion, plus fait aux calculs toujours sûrs de l'avarice qu'aux projets vagues de l'ambition, il s'est passé peu de jours, depuis la révolution, où ce prince n'ait regretté ses plaisirs et son or.

On demandera peut-être quel était le plan de sa faction,

(1) Comment les Parisiens, qui s'irritent contre le goût de la reine pour les marchandises anglaises, supportent-ils de sang-froid que l'Assemblée nationale n'ait pas encore voulu prêter l'oreille aux réclamations de tout notre commerce contre le traité avec l'Angleterre? R.

(2) Le comité des recherches s'est trop occupé à effacer tous les vestiges de cette conspiration, pour qu'on puisse jamais parvenir à une clarté parfaite sur certains détails. R.

et il est difficile de le dire avec quelque précision. On ne doute pas que les brigands et les poissardes n'aient eu le projet d'assassiner la reine; mais y avait-il parmi tant d'assassins une main gagnée pour tuer le roi? Pourrait-on dire en effet ce qui fût arrivé, si les brigands eussent poursuivi et atteint la reine dans les bras du roi? Et si la famille royale eût été massacrée, aurait-on pu arrêter le duc d'Orléans, secondé par une faction puissante à Paris et dans l'Assemblée nationale? Ce prince eût été porté au delà même de ses espérances; car on n'eût pas hésité à déclarer M. le comte d'Artois et les autres princes fugitifs, ennemis de l'état. Il paraît que la faction d'Orléans n'eût pas de plan bien déterminé: elle voulut profiter de la *crûe* des peuples et de la *baisse* du trône, et donner un but quelconque à tant d'agitations. Le parti d'Orléans, selon l'expression orientale d'un poète hébreu, *sema des vents et recueillit des tempêtes.*

Dès huit heures du matin, et avant qu'il eût donné sa parole de suivre les rebelles à Paris, le roi avait témoigné à quelques députés de la noblesse combien il désirait que tous les membres de l'Assemblée nationale se rendissent auprès de lui, pour l'assister de leurs conseils dans la crise effrayante où il se trouvait. Ces députés vinrent avertir ou plutôt réveiller le président qui dormait encore, et, chemin faisant, ils prièrent quelques députés qu'ils rencontrèrent de se rendre au château. Ils entrèrent même dans la salle, où ils trouvèrent un assez grand nombre de députés, tant de ceux qui n'en avaient pas désemparé de la nuit que de ceux qui s'y étaient rendus le matin: ils leur notifièrent le désir du roi, au nom du président. M. de Mirabeau répondit: « Que le président ne pouvait les faire aller chez le roi, « sans délibérer. » Les galeries, pleines de la plus vile canaille, se joignirent à lui, et déclarèrent qu'il ne fallait pas sortir de la salle.

Vers dix heures le président y arriva, et fit part des intentions du roi. Le sieur de Mirabeau se leva et dit: « Qu'il « était contre la dignité de l'Assemblée d'aller chez sa « majesté; que les délibérations seraient suspectes, et qu'il « suffisait d'y envoyer une députation de trente-six mem- « bres. » Il y a beaucoup d'hypocrisie et de sottise dans cette réponse. Il n'était point contraire à la dignité de l'As-

semblée de se rendre auprès du chef de la nation; et d'ailleurs, c'était bien de dignité qu'il s'agissait en ce moment! Le roi allait être enlevé, conduit de force à Paris, et peut-être massacré; il demandait aide et conseil et on feignait de craindre l'influence de son autorité, si on délibérait avec lui, quand lui-même n'était pas sûr de sa vie. Au reste, le roi, implorant l'assistance de l'Assemblée, lui offrait une occasion de prouver qu'elle n'était pas complice des brigands; et quelques-uns de ses membres, moins habiles que malintentionnés, lui faisaient perdre, par un refus, cette unique occasion. M. Mounier protesta inutilement contre ce refus; il dit en vain que c'était un devoir sacré que d'accourir à la voix du monarque, lorsqu'il était en danger, et que l'Assemblée nationale se préparait une honte et des regrets éternels. On ne lui répondit qu'en dressant la liste des trente-six députés qui devaient tenir lieu au roi de toute l'Assemblée.

Ce fut alors qu'on apprit que sa majesté, réduite aux dernières extrémités, s'était engagée à la suite des brigands et des héros parisiens. Sans examiner à quelles affreuses conjonctures on devait cette résolution du roi, ce même Mirabeau, qui avait opiné qu'il ne lui fallait que trente-six députés dans le péril, proposa de lui en donner cent pour témoins de sa captivité; et comme il s'était refusé à la première députation qui pouvait craindre quelque danger en secourant le roi, il s'offrit pour la seconde, qui ne devait qu'avilir sa majesté, en grossissant le cortège de ses vainqueurs. Il demanda, en même temps, qu'on fit une adresse aux provinces, pour leur apprendre *que le vaisseau de la chose publique allait s'élaner plus rapidement que jamais* (1). Le roi ne partit qu'à une heure après midi. Tout

(1) « Je sais, me disait un jour M. de Mirabeau, que vous et tous les gens de l'art ne faites pas grand cas de mon style; mais soyez sûr que je suis de moitié avec vous pour me moquer de ceux qui m'admirent. Je ne me sers de ma réputation et de la sottise de mes lecteurs que pour ma fortune. » Nous rapportons ce propos, pour le petit nombre de ceux qui, en lisant M. de Mirabeau, sont étonnés qu'il soit *fameux*, et pour ceux qui, en songeant à sa célébrité, sont surpris qu'il écrive si mal. Il est en effet des gens dont le goût chancelle devant toutes les grandes réputations, et qui trouveraient le testament de Cartouche bien écrit. Que cette classe de lecteurs apprenne qu'il serait encore plus aisé de trouver M. de Mirabeau honnête homme, que bon écrivain. R.

était prêt, depuis assez long-temps, pour la marche triomphale dont il était le sujet ; et déjà le peuple murmurait hautement du retard qu'on apportait à cette exécution.

On vit d'abord défiler le gros des troupes parisiennes : chaque soldat emportait un pain au bout de sa bayonnette. Ensuite parurent les poissardes, ivres de fureur, de joie et de vin, tenant des branches d'arbres ornées de rubans, assises à califourchon sur les canons, montées sur les chevaux et coiffées des chapeaux des gardes du corps ; les unes étaient en cuirasse devant et derrière, et les autres armées de sabres et de fusils. La multitude des brigands et des ouvriers parisiens les environnait, et c'est du milieu de cette troupe que deux hommes, avec leurs bras nus et ensanglantés, élevaient, au bout de leurs longues piques, les têtes de deux gardes du corps. Les chariots de blé et de farine, enlevés à Versailles, et recouverts de feuillages et de rameaux verts, formaient un convoi suivi des grenadiers qui s'étaient emparés des gardes du corps dont le roi avait racheté la vie. Ces captifs, conduits un à un, étaient désarmés, nu-tête et à pied. Les dragons, les soldats de Flandres et les cent-suissees étaient là ; ils précédaient, entouraient et suivaient le carrosse du roi. Ce prince y paraissait avec toute la famille royale et la gouvernante des enfants : on se figure aisément dans quel état, quoique la reine, de peur qu'on ne se montrât à la capitale avec moins de décence que de douleur, eût recommandé aux princesses et à toute sa suite de réparer le désordre du matin. Il serait difficile de peindre la confuse et lente ordonnance de cette marche qui dura depuis une heure et demie jusqu'à sept. Elle commença par une décharge générale de toute la mousqueterie de la garde de Versailles et des milices parisiennes. On s'arrêtait, de distance en distance, pour faire de nouvelles salves ; et alors les poissardes descendaient de leurs canons et de leurs chevaux, pour former des rondes autour de ces deux têtes coupées, et devant la carrosse du roi ; elles vomissaient des acclamations, embrassaient les soldats, et hurlaient des chansons dont le refrain était : *Voici le boulanger, la boulangère et le petit mitron*. L'horreur d'un jour sombre froid et pluvieux ; cette infâme milice barbotant dans la boue ; ces harpies, ces monstres à visage humain, et ces deux têtes portées dans les airs ; au milieu de ses gardes cap-

tifs, un monarque traîné lentement avec toute sa famille : tout cela formait un spectacle si effroyable, un si lamentable mélange de honte et de douleur que ceux qui en ont été les témoins n'ont encore pu rassembler leur imagination ; et de là viennent tant de récits divers et mutilés de cette nuit et de cette journée qui préparent encore plus de remords aux Français que de détails à l'histoire.

Voilà comment le roi de France fut arraché du séjour de ses pères, par les meurtriers de ses serviteurs, et traduit par une armée rebelle, à l'hôtel-de-ville de sa capitale. Aurait-on cru, lorsque cet infortuné monarque passa devant la salle de l'Assemblée nationale, qu'il lui restât encore un spectacle qui pût ajouter à ses amertumes et à l'horreur de sa situation ? Mirabeau était là, abusant de son visage, et fort de la horde des députés qui devaient se joindre à la troupe victorieuse. Plus loin, sur la route de Passy, était le duc d'Orléans, contemplant d'un air agité l'arrivée du roi, et se réservant pour dernier outrage...

*
* * *

Louis XVI voulut affaiblir l'intérêt de ses malheurs : il écrivit à l'Assemblée nationale pour lui apprendre son arrivée dans *la bonne ville de Paris*, le séjour qu'il comptait y faire désormais, et la joie qu'il ressentait du décret sur leur inséparabilité mutuelle. Enfin, sa majesté fit si bien entendre qu'elle avait suivi librement ses assassins à Paris ; elle en donna de telles assurances à l'Assemblée, qu'on pourrait dire que ce prince, à force de félicitations, diminuait le triomphe et la félicité de ses vainqueurs.

IV. — LETTRE SUR LA CAPTURE DE M. L'ABBÉ MAURY A PÉRONNE (1)

Péronne, 28 juillet 1789.

Après nous être arrachés, Madame, aux charmants spectacles que Paris vous donne tous les jours, soit à la Grève,

(1) Forme le n° 24 du *Journal Politique* (1^{re} série).

soit au Palais-royal, nous nous sommes mis à voyager, munis des passeports de Messieurs les électeurs de la ville, et nous traversons en ce moment la Picardie. Un grand événement la remplit tout entière : c'est la capture de M. l'abbé Maury. Les Picards sont bons, mais ils sont exacts, et pour arriver plus vite à la perfection, ils se modèlent en tout sur les Parisiens. Ils ont des assemblées, des cocardes, des armes et de bonnes intentions; ils jouent, comme à Paris, une partie dont chaque coup est *échec au Roi*; ils ont brûlé les douanes, jeté les commis dans les rivières, intercepté les revenus publics, élargi les malfaiteurs, emprisonné les magistrats, et ils comptent tout cela pour rien, s'ils n'ont bientôt entre leurs mains M. l'Archevêque de Cambrai. Péronne est à peu près le chef-lieu de tant de ressemblances avec la capitale.

Nous y sommes arrivés, aujourd'hui 28, de bon matin. L'abbé Maury, qui y était entré déguisé, le dimanche 26, et qui avait été reconnu, pour avoir demandé un chemin de traverse, se trouvait en ce moment environné des milices nationales de Péronne, au milieu d'un corps-de-garde, sur le derrière de l'Hôtel-de-ville. Nous avons d'abord demandé comment on avait fait cette prise, quel genre de défense M. l'abbé alléguait, et quels étaient sur lui les projets de la Picardie. Mille bouches se sont ouvertes à la fois, et nous serions encore à comprendre un mot à tout ce que dégoisaient tant de Péronnels et de Péronnelles, si nous n'avions appelé à l'ordre et invité un chanoine en cocarde, qui était en face de nous, à parler seul, et à parler français, si cela ne le gênait pas. « Messieurs, nous a-t-il crié, l'homme que la *Patrie* a cru devoir arrêter ici, et que nous allons renvoyer à la *Nation*, qui est à l'Hôtel-de-ville de Paris, a mérité justement cette imposition de mains. Il a voulu passer chez l'étranger, à la dérobée, sans rabat et sans cocarde, et a demandé un chemin de traverse : ce qui n'a pas semblé droit à nos miliciens, qui nous l'ont amené. Nous l'avons reconnu pour être M. l'abbé Maury, à cause du signalement qu'on nous avait fait passer depuis quelque temps, et qui s'est trouvé fidèle. Nous lui avons dit : Vous êtes M. l'abbé Maury, et nous allons vous renvoyer à l'Hôtel-de-Ville de Paris, sur les pas de MM. Foulon et Berthier. A quoi M. l'abbé Maury a répondu : Puisque le déguisement et la peur n'ont rien

changé à la figure que le ciel m'a donnée, je ne vous nierai pas, comme tout autre le ferait à ma place, que je ne sois l'abbé Maury. Il y a eu jusqu'à présent de la candeur à l'avouer, et maintenant il y a du courage. Me voilà votre prisonnier, et si vous m'envoyez à Paris, entouré de bayonnettes patriotiques, je ne doute pas que la populace ne me traite à peu près comme MM. Foulon et Berthier; mais je ne me soucie pas beaucoup de grossir le martyrologe des aristocrates, et je vous prie, Messieurs, d'envoyer un courrier, à mes frais, devers Messieurs de l'Assemblée nationale. Je ne doute pas que plusieurs d'entr'eux ne me réclament fortement, de peur que je ne fasse planche; il n'y a que la majorité du clergé qui ne me réclamera peut-être pas, à cause de quelques principes qu'on me reproche, et qui au fond me sont très honorables. Ces curés ne veulent pas concevoir que, du jour où j'ai fait vœu d'être évêque, tout ce qui est entré comme moyen dans mon vœu est non seulement justifié, mais sanctifié. Des têtes picardes comprendront cela très aisément. Maintenant, Messieurs, que je suis entre vos mains, présentez-moi, je vous prie, au Commandant de la milice, à M. le maire de la ville, et enfin à tous les permanents. — Rien de plus juste; et nous l'avons aussitôt amené et constitué dans notre Hôtel-de-Ville, où, en attendant la réponse de l'Assemblée nationale, il vit au milieu de nos messieurs, et se fait tout à tous. »

Charmés de tant de détails, nous désirions que le bon chanoine ajoutât à notre reconnaissance, en nous procurant les moyens de voir un moment M. l'abbé Maury, au milieu du comité permanent de Péronne : ce qu'il nous a accordé sans difficulté.

Jugez, Madame, si l'abbé Maury a été content de nous voir! Quoiqu'il attendit des nouvelles satisfaisantes de l'Assemblée nationale, il n'était pourtant pas sans inquiétude. Quand on a des ennemis, quelque nombreux et quelque éloignés qu'ils soient, on les retrouve tous dans une guerre civile. C'est ce que nous a très bien fait sentir cet Académicien. Il nous a présentés d'abord aux messieurs qui l'entouraient, au commandant de la milice, au prévôt des marchands et à tous les électeurs.

Le La Fayette des Picards est un ancien sergent, boiteux et borgne, qui s'était déjà signalé dans deux ou trois émeu-

tes populaires, où il avait perdu l'œil qui lui manque. Il nous a raconté, avec beaucoup de complaisance, toutes les peines qu'il avait prises pour enrégimenter cent vingt Picards, et leur procurer des cocardes et des fusils. C'est avec cette escorte qu'il espérait avoir l'honneur de conduire M. l'abbé Maury dans la capitale.

Le prévôt des marchands de la ville de Péronne n'est pas des trois Académies, comme M. Bailly ; mais il avait été nommé par acclamation, ainsi que lui, et était en ce moment marguillier émérite et maître d'école.

Nous demandâmes à ces messieurs, et à tous les électeurs pourquoi la Nation ne massacrait pas ses prisonniers à Péronne, comme à Paris, et pourquoi leur ville se privait du spectacle de ces exécutions, qui font d'abord tant de plaisir, et ensuite tant d'honneur aux Parisiens : « Car sans faire tort à personne, avons-nous ajouté, M. l'abbé Maury était digne de votre colère patriotique. Pourquoi le renvoyer à Paris ? Attendez-vous, comme les gens de Beaune, une meilleure occasion ? — Messieurs ! messieurs ! a repris gravement le maire de la ville, Paris a droit d'exécution sur tout le royaume ; mais nous ne tuons jamais que des Picards, car nous ne sommes pas précisément la *nation*, comme les Parisiens. M. l'abbé Maury est un transfuge des Etats-généraux ; ceci est délicat : nous attendons les ordres de l'Assemblée nationale ; elle nous tirera d'embarras. Nous n'avons déjà que trop d'affaires. Cette nuit même, sur un avis qu'on nous a fait parvenir de la capitale, le Hainaut, la Flandre et toute la Picardie ont été sous les armes ; le tocsin sonnait dans les campagnes et dans les villes ; 300.000 hommes de patrouilles bourgeoises ont été sur pied, et tout cela pour recevoir 2.000 brigands enrégimentés qui doivent se répandre dans nos champs et brûler nos moissons. — Nous nous sommes bien aperçus, Messieurs, d'un mouvement considérable, en traversant votre province ; mais faute d'être instruits du sujet de vos craintes, nous avons pris cet état violent pour l'état naturel de la Picardie. Des patrouilles bourgeoises, armées de fourches, de bâtons ferrés, de faux, et de quelques fusils, nous arrêtaient à chaque pas, et nous faisaient jurer d'aimer la Patrie, et par dessus tout, le village où nous passions. De porte en porte, on nous a donné un milicien pour nous accompagner, et le dernier

qui nous a fait cet honneur est monté sur le siège de notre voiture, tenant derrière lui ses pistolets en sautoir, de sorte que les bouches pointaient sur nous.

« C'est dans cet état que nous sommes arrivés à Roye, où on nous a demandé si M. Necker était arrivé. Nous avons dit qu'il arriverait bientôt : Et toujours il arrivera ! il arrivera ! s'est écrié un des plus apparents de la troupe ; je suis décidé à arrêter le premier qui ne me dira pas que M. Necker est arrivé, et à l'envoyer, pieds et poings liés, à l'Hôtel-de-Ville de la Nation, à Paris.

« Bien avertis pour cette fois, nous n'avons cessé de dire sur toute la route que M. Necker était arrivé, et nous vous en dirons autant, Messieurs, si vous l'exigez. Permettez-nous seulement de dire ce qui en est à M. l'abbé Maury, et de vous demander, au sujet de la chaude et fausse alarme qu'on vous a donnée, quel peut être le but de ceux qui vous ont ainsi passé les jours et les nuits sous les armes. D'où pourraient venir ces deux mille hommes qui doivent brûler vos moissons ? Le Roi n'est-il pas d'intelligence avec toute la nation ? Les soldats ne font-ils pas le service partout, conjointement avec les bourgeois ?—Ce que vous dites là, Monsieur, est bien suspect, a dit le maire, en nous regardant de travers ; vous êtes bien heureux que nous entendions la raison. Il nous plaît de croire que nous sommes en danger ; celui qui nous rassure est notre ennemi, et ce n'est qu'en donnant des alarmes qu'on peut tenir sur pied une armée de trois millions de bourgeois et de paysans, d'un bout du royaume à l'autre (1), et cette armée existe en ce moment. »

M. l'abbé Maury nous fit signe de l'œil, et nous changeons de conversation, lorsqu'on entendit grand bruit dans la rue : c'était le courrier de l'Assemblée nationale qui arrivait en ce moment, et qui venait revendiquer, non la personne, mais la liberté de M. l'abbé Maury, en le déclarant sacré et inviolable : ce qui mortifia la ville de Péronne à un point qu'il serait difficile d'exprimer. On avait fait des rais, on s'était équipé pour le conduire à Paris ; on s'était flatté de donner une grande preuve de zèle à l'Hôtel-de-Ville, et d'effacer peut-être le souvenir du supplice de

(1) C'est là tout le secret de l'Assemblée nationale. R.

MM. Foulon et Berthier, en faisant un peu brûler M. l'abbé Maury. Il fallait renoncer à de si douces espérances, et relâcher sa proie.

On nous regarda même de fort mauvais œil, quand nous félicitâmes M. l'abbé Maury sur sa délivrance, et nous fûmes très heureux qu'il ne tombât pas dans l'esprit de cet abbé de nous appeler ses amis et de nous embrasser, car nous étions lapidés. Je ne sais s'il s'est aperçu de ce nouveau moyen de perdre ses ennemis; mais il s'est tiré des mains de ses geôliers, fort content d'en sortir, et en même temps fort changé pour les trois jours qu'il y a passés.

Nous ne savons s'il aura cédé à la reconnaissance pour l'Assemblée nationale, ou à son ressentiment contre le petit peuple et contre tous les démocrates; c'est-à-dire, s'il sera retourné à Versailles, ou s'il aura passé dans les Pays-Bas; il est sorti sans nous dire son secret. On lui a fait jurer, en partant, qu'il aimerait toujours Péronne. Il l'a juré sans difficulté, bien sûr qu'il trouverait parmi les évêques de la majorité quelque casuiste qui le délierait de la sainteté du serment.

Croiriez-vous, Madame, que M. l'abbé Maury passait son temps à lire ses Sermons et ses Discours académiques aux miliciens qui le gardaient? Il aura trouvé les Péronnels incorruptibles en fait d'éloquence. On dit que César, étant tombé entre les mains des pirates, leur lisait ses harangues, les traitait de barbares quand ils n'écoutaient pas, leur promettait de les faire pendre s'il retournait jamais à Rome, et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il leur tint parole. Nous ne savons pas ce que Maury-César a promis aux corsaires de Péronne, ni quel sort il leur réserve, si jamais les aristocrates ont le dessus.

Quoi qu'il en soit, son aventure a beaucoup servi à un autre abbé qui est arrivé tout à l'heure à Péronne: c'est M. l'abbé Sabatier de Castres, auteur d'un dictionnaire sur *les Trois siècles de littérature française*, où il a attaqué la philosophie, en l'accusant d'avoir nui autant aux gouvernements qu'aux religions. Les gens de Péronne ne savent rien de tout cela. Mais puisqu'ils étaient en train de ramasser tous les abbés épaves, ils auraient sans doute arrêté celui-ci, et l'auraient envoyé expier trois siècles de littérature par vingt-quatre heures d'auto-da-fé à l'Hôtel-de-ville,

sans la réponse de l'Assemblée nationale, qui les avait tout à fait dégoûtés de faire des prises. Cet abbé Sabatier est fortement signalé dans les œuvres de Voltaire, mais il est plus dangereux de l'être à Paris. Nous avons même observé que M. l'abbé Maury a fait semblant de ne pas le connaître. Est-ce égard ou inimitié? Dans les circonstances actuelles, c'est peut-être un bonheur pour l'un et pour l'autre, puisque l'un pourrait être brûlé chez les fanatiques, et l'autre chez les philosophes.

Si Péronne savait quels hommes elle a possédés en ce moment, et quels risques elle a courus! C'est comme dans *Dom Japhet d'Arménie* :

*Deux soleils resserrés dans un petit endroit
Rendent trop excessif le contraire du froid.*

La fortune, qui avait rassemblé ces deux abbés, des deux bouts de la littérature ecclésiastique, les a heureusement séparés aussitôt : la conjonction de ces deux astres n'a duré qu'un instant, et Péronne est sauvée.

Nous la quittons en ce moment, et nous serons bientôt à Cambrai. Si quelque aventure vient encore jeter de la variété sur notre voyage, nous vous l'écrivons; mais ne vous attendez pas qu'on ait tous les jours des abbés Maurys à vous conter,

Je suis, etc.

P. S.— Gardez-vous bien, Madame, de songer à publier cette lettre, à moins que vous n'avez résolu de faire pendre quelque honnête libraire du Palais royal. Quand nous n'avions qu'un maître, on pouvait l'éviter en écrivant; mais aujourd'hui il n'y a de sûreté à écrire que contre lui. Car depuis que le peuple de Paris est roi, la populace est reine, et on peut être criminel de lèse-majesté depuis les Porcherons jusqu'à la Courtille, et de la Rapée jusqu'à la Grève. Il faut espérer, avec le *Journal de Paris*, que mesdames de la Halle feront entendre raison aux rois et aux reines de leur quartier. Puissent-elles faire comprendre à tous ces princes que la clémence est une vertu royale qui convient merveilleusement dans les commencements d'un règne!

Quand vous aurez, Madame, gagné toutes ces puissances,

je repartirai pour aller vous joindre. C'est en vain que l'Hôtel-de-Ville vient de publier, au nom du peuple-roi, une amnistie générale; je ne veux pas me fier au secrétaire d'un roi qui ne sait pas lire; je ne me servirai jamais d'un passe-port signé *Pitra*: ce nom, qui a donné la mort à tant de pauvres livres, ne peut assurer la vie de personne.

V. — NOTES ET PETITS ARTICLES

Au Public.

On sent bien que les changements d'imprimeur, les déplacements de bureaux et les frais de voyages absorbent tous les produits de notre feuille; mais il nous plaît de servir l'humanité à nos dépens, et d'écrire l'histoire du vivant même de ceux qui nous en fournissent les matériaux. Nous aimons mieux nous exiler avec la vérité et la liberté, que de nous enfermer à Paris avec la licence et la calomnie. Si certains journalistes avaient eu le même amour que nous pour la vérité, ils ne seraient pas restés à Paris pour la voir immoler tous les jours sous le fer des bourreaux dont ils sont environnés; ils auraient fui, comme nous, plutôt que de rester vils instruments de l'imposture et apologistes de la cruauté, racontant froidement les meurtres des citoyens, et parlant avec respect de Mesdames de la Halle et de Messieurs de la Grève: *Auri sacra fames!*...

S'il existait encore, ou s'il pouvait se former au milieu de Paris un Tribunal, digne organe des lois, nous lui dénoncerions nous-mêmes notre feuille, et nous lui demanderions d'être déclarés ennemis de la patrie, s'il est vrai que nous ayons une seule fois prêté des crimes à la capitale, ou justifié les sottises de la cour. Notre feuille est, au contraire, également redoutable à tous les ennemis de l'humanité; et nous croyons servir la patrie, en prouvant aux étrangers que la nation française, jadis si polie et si généreuse, n'est pas toute barbare.

(I, 9).

Les Parisiens, qui passaient pour un bon peuple, ont manifesté dans ces temps-ci une férocité inouïe. Le jour où, sur un simple soupçon, ils cherchaient partout le marquis de la

Salle pour le tuer, deux hommes montés sur le réverbère qui devait servir de potence, criaient au peuple : *Messieurs, le premier venu, puisque, nous n'avons pas le marquis de la Salle*. Ces bons Parisiens ne voulaient pas être montés sur le réverbère inutilement.

(I, 10).

... Quant à la prise de la Bastille, je vois bien que les Français y tiennent, comme autrefois au fameux passage du Rhin, qui ne coûta pourtant de peine qu'à Boileau. Les Parisiens s'étaient arrangés pour éblouir l'Europe de cette fameuse prise, mais l'Europe n'a pas tardé à savoir que le gouverneur de la Bastille n'avait pas donné aux habitants de la capitale le temps de montrer leur courage. M. de Launay avait perdu la tête, avant qu'on la lui coupât.

(I, 13).

Il y a deux vérités qu'il ne faut jamais séparer, en ce monde : 1° que la souveraineté réside dans le peuple ; 2° que le peuple ne doit jamais l'exercer.

(I, 13).

Des libelles du temps.

Dans une sédition populaire, un gouvernement se contente de faire saisir les plus mutins, pour l'exemple, et le reste se sauve dans la foule ; c'est ainsi que, dans la quantité de libelles dont la France est aujourd'hui frappée, nous ne distinguerons qu'une brochure intitulée *la France libre*. Cette brochure est à sa troisième édition et porte heureusement le nom de M. Desmoulins, avocat au Parlement de Paris... M. Desmoulins commence d'abord par dire qu'il voudrait bien avoir le style de M. de Mirabeau, qu'il appelle un *excellent citoyen* ; et nous, nous commencerons par féliciter M. Desmoulins en lui apprenant qu'il a précisément le style de M. de Mirabeau (1), et que vraisemblablement, il est aussi bon citoyen que lui...

(I, 15).

Il faut au monde ou des nouvelles ou des nouveautés,

(1) Sur le cas que Rivarol faisait du style de Mirabeau, voir la note de la page 173.

mais un homme qui pense ne peut serésoudre à être le juré crieur de tant de petits événements, dont la rapide vicissitude sert d'imagination aux journalistes, et de pâture à la curiosité. Dans une grande révolution, il ne considère que les événements qui influent sur la fortune publique, et il y voit l'histoire que voudra lire un jour la postérité. Cet ouvrage périodique est donc plutôt une nouveauté qu'un ramas de nouvelles. N'est-ce pas en effet une nouveauté qu'un livre qui dit la vérité dans les conjonctures ou nous sommes ? Si elle avait toujours de tels contemporains, on ne la verrait pas, cette triste vérité, en appeler sans cesse à d'autres générations, et offrir aux enfants le remède des maux dont leurs pères ont souffert. Une idée vraie, une réflexion juste consolent ou raniment les esprits ; mais la foule de nos folliculaires ne cherche que des crimes ou des malheurs. Tel homme qui a déjà dénoncé trois ou quatre mille conjurations aux Parisiens, n'a pu encore leur donner une idée.

(II, 1).

Il faut rendre cette justice à M. Target, qu'il s'est aperçu après un ou deux mois d'éloquence, qu'il tuait l'Assemblée, et qu'il a gardé depuis un silence fort honnête. Il y a peu de gens qui sacrifient ainsi leur rhétorique et qui, ayant le talent de parler, aient l'humanité de se taire.

(II, 4).

Une fois que les démagogues de l'Assemblée, et les philosophes du Palais-Royal, eurent le mot des capitalistes, ils se garantirent mutuellement la dette et la révolution. Le marquis de la Fayette promit d'être un héros ; M. Bailly promit d'être un sage ; l'abbé Sieyes dit qu'il serait un Lycurge ou un Platon, au choix de l'Assemblée ; M. Chassebeuf de Volney parla d'Erostrate ; les Barnave, les Pétion, les Buzot et les Target engagèrent leurs poumons ; les Bussi de Lameth, les Guépard de Toulangeon et les Bureau de Pusy, dirent qu'ils feraient nombre ; on ne manquait pas de tartufes, le Palais-Royal promit des malfaiteurs, et on compta de tous les côtés sur M. de Mirabeau.

(II, 6).

Avertissement.

Quelques-uns de nos lecteurs, chefs de municipalités

députés ou suppléants du Tiers-Etat se sont plaints du style des Résumés. Ils prétendent que cette manière d'écrire *donne trop à penser, et qu'il n'existe point de journal à l'on ait si peu d'égards pour eux*. Ils demandent nettement un style plus *familier*, plus *populaire*, et pour tout dire plus *national*. C'est donc pour leur plaisir que M. Salomon, notre éditeur, leur a donné l'*Adresse aux Impartiaux*, insérée dans le numéro 10 (1). On ne se plaindra pas, je pense, des airs de hauteur de cette prose-là, ni de l'aristocratie du style. Cette Adresse parle à la classe la plus respectée, comme à la plus respectable, sans acception de personnes, et nous comptons sur la reconnaissance de ceux de nos lecteurs auxquels la prose des *Résumés* a donné des soucis. Mais nous les avertissons que nous ferons rarement le sacrifice de notre manière et que nous ne donnerons que fort peu de ce style aisé qui leur plaît tant: nous ne nous sommes pas retiré à la campagne pour nous gêner. D'ailleurs, si nous descendions toujours pour leur éviter la peine de monter, nous laisserions la bonne compagnie qui nous suit depuis longtemps et qui est plus aisée à vivre qu'on ne pense, puisqu'elle n'exige pas qu'on sépare les égards qui lui sont dûs de ceux qu'on doit à la langue, au goût, au véritable ton et à la majesté de l'histoire.

Ce n'est pas pourtant que, dans l'*Adresse aux Impartiaux*, on ait poussé la condescendance jusqu'à l'incorrection ou à la bassesse du style; on a seulement proscrit les formes élégantes, afin de se conformer à l'esprit d'une nation qui renonce à toutes les apparences du luxe en faveur des capitalistes, et qui sera sans doute fort aise qu'on établisse aussi des lois somptuaires dans la prose. Mais il faut dire aussi que la franchise et la pureté de principes qui règnent éminemment dans l'*Adresse aux Impartiaux*, demandent grâce pour sa nudité, aux yeux les plus délicats, et si le mauvais style de tous les journaux de Paris a fait passer tant de fausses idées dans le peuple, pourquoi la bonté des principes n'excuserait-elle pas un style sans parure chez les gens du monde ?

(II, 11).

(1) Adresse à MM. les Impartiaux ou les Amis de la Paix, réunis chez M. le duc de la Rochefoucauld. Elle forme le numéro 10 du second abonnement.

Sans examiner si les Noirs ne sont pas moins malheureux en Amérique qu'en Afrique, il me semble qu'il est bien extraordinaire que des hommes pétris de neige et de boue, des géomètres qui n'ont rien aimé, tels que MM. Dupont et Condorcet, veuillent nous persuader qu'ils ont calculé les larmes des nègres et que leur sort les empêche de fermer l'œil. Est-ce qu'en politique il faut parler de *sensibilité*? En poussant le principe d'humanité jusqu'où il peut aller, il faudrait ne rien manger de ce qui a vie, laisser les chevaux en liberté, et, comme les Brame, balayer les chemins avant d'y passer, de peur d'écraser un insecte. Gardons nos larmes pour nous. (II, 24).

L'Assemblée nationale, en écrasant tous les corps intermédiaires et tous les privilèges, n'a fait qu'achever en France l'ouvrage des Rois. Dès que l'Etat pourra donner une armée au Prince, cette armée lui donnera l'Etat. Qu'on se repose tant qu'on voudra sur l'heureux naturel de Louis XVI; la nature des choses sera plus forte que la nature du roi, et si ce n'est celui-ci, ce sera son successeur. (III, 4).

ACTES DES APOTRES

COMMENCÉS LE JOUR DES MORTS...

(1789-1792)

I. — SUR ROBESPIERRE

(1789)

Les aristocrates ont répété avec une joie indécente que, le jeudi 19 novembre, M. de Robespierre, dans le chaleur de la discussion sur la démarche du bureau renforcé du Cambrésis, avait dit que ce bureau était un corps *aristocrassique* que l'esprit *aristocrassique* dirigeait uniquement, et qu'il fallait s'empresse de le détruire; le mot *aristocrassique* fit sourire les auditeurs : cependant, l'érudition, le goût et les talents de M. de Robespierre, qui l'ont conduit à la tribune nationale, sont connus de toute la France. Si le despotisme d'un pédant de collègue ne tolère pas un solécisme à un pauvre boursier, la liberté de l'Assemblée doit souffrir parfois une expression qui s'éloigne si peu de la pureté du langage. M. de Robespierre est cité dans tout l'Artois comme un auteur *classique*. Il lui est même échappé des ouvrages de pur agrément que tous les gens de goût ont recueillis, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connaître un madrigal de M. de Robespierre, qui a fait le désespoir de la vieillesse de M. de Voltaire :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.

Sur le pouvoir de tes appas
 Demeure toujours alarmée,
 Tu n'en seras que mieux aimée,
 Si tu crains de ne l'être pas.

M. de Robespierre ne se borne pas à la littérature légère ; il dirige le journal intitulé *l'Union ou le Journal de la Liberté* ; cette feuille a été d'abord composée en français et en anglais ; mais le prodigieux débit que les premiers numéros ont eus en Angleterre ayant effrayé les gazetiers anglais, ils ont prié M. de Robespierre d'accepter dix mille livres sterling pour rendre son journal absolument français. Nous invitons nos lecteurs à lire avec attention la séance du soir de samedi 21 ; ce morceau est entièrement dans la manière de Tacite, et quand on le rapproche du madrigal que nous venons de faire connaître à nos lecteurs on se rappelle involontairement que l'auteur de *l'Esprit des Lois* a fait aussi *le Temple de Gnide*. Les écrivains qui savent allier la force à la grâce, l'imagination à la philosophie, la profondeur des idées à l'élégance du style, de tels écrivains, disons-nous, sont très rares. Nous avons été tentés un moment de comparer M. de Robespierre à Montesquieu ; mais nous nous sommes ressouvenus que l'aristocratie de ce dernier mêlait un sombre nuage aux rayons de sa gloire. M. de Robespierre joint à ses autres talents une connaissance approfondie de la géographie ; il n'est pas moins familier avec la physique expérimentale ; sa réputation politique en Artois a commencé par un mémoire foudroyant sur les paratonnerres... Si M. le comte de Mirabeau est le flambeau de la Provence, M. de Robespierre est la chandelle d'Arras.

(N^o 5).

II. — RÉPONSE DE M. ROBESPIERRE, A M. ***, QUI L'AVAIT RELEVÉ SUR LE MOT *ARISTOCRASSIQUE*, DONT ROBESPIERRE SE SERT FAMILIÈREMENT DANS L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Ce 29 novembre 1789.

Je vous dois une réponse, M., pour l'honorable mention que vous faites de moi : mais je vous prie d'observer que

je ne vous dois qu'une réponse. Un autre croirait vous devoir quelques bonnes plaisanteries; je m'en tiens au simple nécessaire et ne pousserai pas la politesse jusqu'à l'esprit. Ce n'est pas dans l'affreuse situation où nous sommes que j'étalerai du luxe. L'Assemblée nationale a établi deux choses également favorables à notre régénération, l'*économie* et la *liberté*. Mais malheureusement on n'a jamais bien entendu ces deux mots; on a cru sottement que l'*économie* regardait les Finances, et la *liberté* les Personnes; mais ce n'est pas cela. L'Assemblée nationale, qui coûte 30.000 liv. par jour à la France, et qui a déjà emprisonné ou mis en fuite plus de cent mille Français, n'a visiblement entendu décréter que l'*économie d'esprit*, et la *liberté* du langage.

L'Académie française, fondée par Richelieu, patron des aristocrates, avait en effet établi en France la plus insupportable des aristocraties, celle de l'esprit et de l'éloquence. Il est dit, dans les statuts de cette métropole des Lettres, qu'en France une compagnie de 40 hommes aurait le privilège exclusif du beau langage. C'était le temps où une autre académie, composée aussi de 40 hommes, avait de son côté le privilège exclusif de tous les revenus de l'Etat. Ce double monopole des fermiers-généraux de la langue française, et des académiciens de la ferme-générale, n'empêchait pas qu'il ne se glissât beaucoup de lapins de contrebande dans Paris, et beaucoup de solécismes et de barbarismes à l'Académie: mais c'était avec bien de la peine, et le despotisme gênait incroyablement la liberté des bêtes, si bien assurée aujourd'hui par la déclaration des droits de l'homme. Autrefois un lapin ne pouvait être tué que dans quelques lieux privilégiés, maintenant il a du moins la liberté d'être tué partout. Les solécismes et les barbarismes, jadis prescrits par les solitaires de Port-Royal, n'osaient presque plus se montrer. Ils attendaient patiemment la révolution; et quand le moment est venu, tous nos académiciens leur ont ouvert la porte, et ont affranchi par eux la langue française, cette ancienne esclave de Racine et de Boileau. Les philosophes du Palais-Royal ont été les premiers à écrire avec cette mâle et noble liberté qui foule à ses pieds les règles, les modèles, et toutes les autres marques de servitude. Les Rulhières, les Cérutti, et la foule des écrivains enrichis par les aristocrates, ont saisi l'occa-

sion de faire du vice de l'ingratitude une vertu patriotique; et de briser deux jousgs à la fois, en nous délivrant de la connaissance des principes, et des principes de la reconnaissance.

M. Suard, l'homme de son temps qui fait le mieux ce qui est à faire, a passé de la *police* à la *liberté*; et n'y a pas trouvé grande différence. Toute la révolution, selon lui, se réduit à ceci : *qu'on pouvait jadis penser sans parler, et qu'on peut aujourd'hui parler sans penser* : ce que le cyclope Artaut, qui voit toujours les choses du bon œil, appelle une véritable équation (1). Je conclus de tout ceci, Monsieur, que les forts de l'Assemblée nationale, les Mirabeau, les abbé Sieyès, les Villeneuve-de-Péthion, les Chapelier, les Glezen, *et divisi toto orbe britanni*, ont, sans me compter, le droit de se moquer des règles du langage, et de répondre *librement* à tous les esclaves qui criaient qu'on ne peut vivre sans gouvernement, ni écrire sans style et sans idées.

Je ne parle pas des fautes que vous me reprochez en géographie, en physique et en poésie : j'ai trop maudit dans ma jeunesse le joug de la science, pour ne pas écrire et parler aujourd'hui en homme tout à fait indépendant.

ROBESPIERRE (2).

(N^o 7).

III. — EXPLICATION D'UNE CHARADE

Le public a vu dans notre 83^e chapitre avec quelle confiance nous avons soumis à la sagacité du comité national des recherches, la charade qu'on nous avait adressée (3) ; impatient d'en connaître l'objet, déjà sans doute il nous accuse de négligence. Le récit que nous allons faire sera

(1) Ce M. Artaut est borgne (Note de l'auteur). R.

(2) Cet article a paru également dans le *Journal Politique* (I, 18). Rivarol, qui écrit toujours *Robespierre*, fait suivre la signature de ces mots énigmatiques : *Exrex et exlex*.

(3) Mon premier en blason figurait noblement;
 Mon second au moulin sert avec modestie;
 Et mon tout, des pervers redouté justement,
 Dévoile les complots de l'aristocratie.

notre justification. Nous supplions tous les bons citoyens de l'écouter avec bonté, et de ne pas tirer à conséquence contre nous *les bons principes de nos bons amis* Chapelier et Menou, qui blâment les gens avant de les entendre.

Lorsque nous présentâmes à M. le Président du comité notre production énigmatique, il était occupé tout entier de son éloquent rapport sur les lettres aristocratiques de l'évêque de Blois, et il faisait des efforts incroyables pour proportionner son style au physique de la plus grande et de la plus auguste assemblée de l'univers. Mais il daigna nous assurer avec cette bonté, les manières douces et engageantes qui le caractérisent, qu'aussitôt que le Châtelet aurait été chargé de faire pendre l'évêque de Blois, son marchand de papier, son imprimeur, ses correspondants, ses lecteurs, etc., etc., ce comité s'occuperait de notre affaire.

Cette promesse a été ponctuellement remplie. Dès le vendredi 16 avril, nous avons été avertis de nous rendre à la barre du comité. La séance était au moment de s'ouvrir, et à la vue de ces illustres amis de la liberté, par qui le régime inquisitorial de l'ancienne police a été si utilement remplacé, nous avons éprouvé cette douce et tendre émotion dont quelques aristocrates ne peuvent encore se défendre quand ils voient souper le pouvoir exécutif et sa femme, ou promener leur petit garçon.

M. le président a annoncé l'ordre du jour et notre grande œuvre a été déposée sur le bureau. A la seule indication du titre, M. Goupil de Prefeln, homme consommé dans la connaissance de l'antiquité, s'est livré à une dissertation aussi savante que curieuse sur l'origine de la charade. Sa rapide éloquence, parcourant les monuments de l'histoire, a prouvé que la charade avait pris naissance en Perse, à la même époque où les Grecs inventaient le jeu de l'oie. A cette occasion, l'orateur a pathétiquement déploré la malchance de ce jeu, qui, né au sein de la liberté, mais *prati-qué* depuis longtemps *par les ci-devant princes et grands seigneurs*, était ainsi devenu un des *instruments du despotisme*. Il a parlé d'un plan de régénération qui, le restituant à sa destination primitive, le rendrait vraiment national et fort utile aux corps de gardes nationaux dans les longues soirées de l'hiver.

Nous attendions le développement de cette conception

patriotique quand un honorable membre a observé que l'opinant s'écartait visiblement de la question, et a demandé qu'on l'y rappelât. En vain M. Goupil a prétendu que, quand il avait la parole, personne ne devait (1) *lui faire l'honneur de l'interrompre*. M. le Président a prononcé contre lui, et notre charade a été lue. Sur le premier aperçu, quelques-uns voulaient que, pour simplifier ce travail, on se formât en sections; d'autres demandaient qu'on nommât des commissaires qui feraient leur rapport très prochainement; mais on a répondu aux premiers qu'il était notoire que *les sections ou bureaux n'ont l'esprit public*. On a observé aux seconds que le choix des commissaires emporterait un temps précieux, qu'il valait mieux employer à approfondir la question.

Alors la discussion s'est établie; mais les difficultés naissaient à chaque pas. On entrevoyait bien que le comité, ou quelqu'un de ses membres, pouvait être l'objet que l'auteur du quatrain avait voulu célébrer. On sentait bien encore que tous les noms sur lesquels on s'exerçait ne se présentaient pas avec un égal avantage. *Boutteville-Dumetz* était long et insignifiant; *Joubert*, trop court, ne rimait à rien; *Salicetti* n'était pas français; *Kervelegan* avait plus de deux pieds; *Alquier* était trop dur; *Glezen* n'avait pas de sens. Mais comment oser prononcer l'exclusion de ces noms célèbres. *Pâris lui-même, choisi pour juré dans cette grande question de fait*, n'eût su auquel adjuger la pomme, et chaque membre se trouvait partagé entre sa pénétration qui écartait des rivaux, et sa modestie qui lui défendait de se replier sur lui-même.

Déjà l'ajournement indéfini était demandé, déjà tous les yeux se fixaient sur le président pour l'inviter à le prononcer, quand on s'aperçut qu'une aimable rougeur colorait son visage. Ce phénomène étonnant éclaira l'assemblée, on relut la charade, et dès le premier vers: *c'est un pal*, dit l'un, *c'est un âne*, cria l'autre, *c'est notre président*, s'écrièrent tous les membres à la fois; et sur-le-champ, *M. Palasne de Champeaux* ou *de Champeaux Palasne* fut proclamé le héros de la fête. Confus de tant d'honneurs,

(1) Expression favorite de M. Rabaud de Saint-Etienne dans sa présidence, R.

rapprochant tous ses succès de la semaine, ce grand homme versa des larmes, et nous manifesta par un coup d'œil très spirituel qu'il nous reportait une partie de son triomphe.

Nous sortîmes ivres de joie et comblés d'honneurs pour nous répandre dans la capitale, et en empruntant le langage de notre ami *Dubois de Crancé*, nous assurons que, dès le soir, tout Paris et son *abanlieue* savaient le mot de l'énigme.

Ainsi s'est terminée cette journée mémorable, où les vertus couronnées par les talents ont fait rejaillir sur eux une partie de l'éclat qu'elles en avaient reçu, et où, selon la prédiction de notre cher général Lameth, *les humbles ont été élevés pour le désespoir et l'humiliation des superbes.*

(N^o 94)

IV. — NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS IMITÉS DE LUCIEN

Conversation de MM. Rulhières et Suard, tous deux membres de l'Académie française et officiers de la ci-devant police de Paris.

SUARD. — Me cherchiez-vous ?

RULHIÈRES. — Non... et vous ?

S. — Je ne vous cherchais pas non plus ; mais je ne suis pas fâché de vous rencontrer.

R. — Je ne sais pas ; mais il me semble que nous nous fuyons depuis quelque temps.

S. — J'en conviens, depuis la révolution on s'évite : on n'y est plus... Franchement même, il faut que ce soit vous pour que je m'arrête.

R. — Nous aurions pourtant bien des choses à nous dire ; la révolution nous laisse du loisir, au lieu que, sous l'ancienne police, on agissait plus qu'on ne parlait : et d'ailleurs on n'a rien à se dire quand on a le même confident.

S. — Il est certain que l'ancienne police, en nous attachant tous les deux à elle, nous dispensait de nous attacher l'un à l'autre ; mais nous pouvons maintenant nous dire un mot d'amitié.

R. — Oui, mais cette amitié nous coûte cher à tous deux. Combien perdez-vous au nouveau régime ?

S. — J'avais environ quarante mille livres des *bienfaits*, ou, si vous voulez, des *forfaits* de l'ancien gouvernement. Et vous ?

R. — Je n'ai jamais pu tirer que dix à douze mille francs des sottises du ministère.

S. — Ma foi, je perds tout. Mais aussi qui s'attendait à un tel bouleversement ? Avec une police si bien montée, tant de censeurs, d'exempts, d'inspecteurs, d'officiers de toute espèce ! quel ordre ! quel système ! De quoi se plaignait-on ? Enfin, tout est à bas, je n'ai plus rien.

R. — Mais vous êtes de l'Académie, je crois ?

S. — Et vous aussi, mais on ne paye plus ; vous savez que les jetons étaient du bon papier, on trouvait de l'argent dessus, et le premier orfèvre du coin pouvait être banquier de l'Académie... Tout m'échappe à la fois : ma femme n'est plus une nymphe ! M. Necker n'est plus un Dieu !

R. — J'ai eu l'adresse de me brouiller avec le baron (1), avant qu'il se brouillât lui-même avec la fortune, et cela n'a pas passé longtemps pour une ingratitude ; mais vous, mon cher, vous avez été arraché tout vivant de vos amis : à M. Lenoir d'abord, et puis à M. Necker.

S. — Après cela, qu'on nous parle de prudence, de mesure, de conduite... J'aurais pu lâcher M. Lenoir à la révolution : mais M. Necker ! C'est inconcevable ; je n'ose presque pas lever les yeux.

R. — Il faut pourtant les lever, et voir à se retourner.

S. — Avouez que c'est bien cruel, et convenez que Champfort et Cérutti ont mieux vu que nous la révolution.

R. — Je ne suis pas de votre avis. Ils ne sont pas plus avancés que nous : ils sont avec ceux qui démolissent et voient tomber M. Necker et leur petite fortune devant eux : voilà leur avantage ; tous nos beaux esprits en sont logés là. Il y en a trois d'affichés à la porte d'un journal (2). Autrefois beaucoup d'articles dans le *Mercur*e pouvaient

(1) De Breteuil. R.

(2) Ce journal est maintenant intitulé : *Mercur*e de France, par Messieurs Marmontel, La Harpe et Champfort tous trois de l'Académie Française. Il est démocratique dans la partie littéraire et aristocratique dans la partie politique. C'est comme la chauve-souris de la fable : *Vive le Roi, vive la Ligue*. [Note de l'auteur.] R.

conduire un pauvre homme à l'Académie à présent, il faut être de l'Académie pour faire un article au *Mercur* : c'est une image assez naïve de la révolution.

S. — Il me semble que nous autres gens de lettres n'aurions jamais dû favoriser cette révolution. Les grands et les ministres étaient notre gibier, et nous avons eu la bêtise d'ouvrir nos parcs à la populace.

R. — Qu'est-ce qui aurait cru qu'une révolution philosophique ruinerait les philosophes ?

S. — Quelquefois la mine fait sauter les mineurs.

R. — Voilà bien des vérités, mon confrère.

S. — Un homme ruiné en dit beaucoup : la fortune ne coûte que des mensonges.

R. — Je voudrais bien à ce prix faire encore la mienne, fallût-il louer l'esprit de M. Créqui, et vanter toujours la vertu de Madame Matignon.

S. — Quant à moi, je n'ai jamais rien loué, pas même M. Lenoir.

R. — Vous étiez comme les muets du sérail, mais votre service n'en était pas moins un terrible service.

S. — Point d'épigramme entre nous. Nous nous connaissons : vous étiez au ministère de Paris ; moi à la police. C'est comme les facteurs de la poste, l'un à la grande, l'autre à la petite.

R. — Avec votre comparaison, nous n'avancions guère : voilà une conversation qui ne mène à rien. Avez-vous un plan, des projets ?

S. — A quoi s'attacher ? Quand il n'y a ni arbres, ni murailles, les lierres ne montent plus.

R. — Et ce comité des recherches ?

S. — Cela aurait pu devenir quelque chose ; mais ils se sont mis à faire le mal pour rien.

R. — Quelle canaille ! Et ce Bailly, et ce La Fayette, les avez-vous tâtés ?

S. — J'ai d'abord vu M. Bailly : je lui avais même tracé un plan : mais le bonhomme n'entend rien à rien. Croirez-vous qu'il a paru surpris que je ne fusse pas aide-de-camp de M. de la Fayette, comme tant d'autres de nos confrères (1) ? J'ai voulu lui parler de ce qu'il était, et de ce qu'il

(1) Les aides-de-camp du général La Fayette sont d'excellents espions

pouvait être : il m'a dit naïvement qu'il demanderait à sa femme... C'est une pitié... D'ailleurs, tous les mots du nouveau dictionnaire : le *peuple-roi*, le *pouvoir exécutif*, le *législatif*, les *sections*, la *commune*... J'ai décampé. C'est un homme perdu.

R. — Et La Fayette?

S. — Le petit Dumas, qui était aide-de-camp du maréchal de Broglie, la veille de la révolution, et qui le lendemain endossa la livrée de M. de la Fayette, m'a dégoûté de la maison du général. C'est un de ces petits intrigants, qui ne sont ni maîtres, ni écoliers, et qui désolent les bons esprits.

R. — Hé bien ! j'irai, moi, chez La Fayette, et nous verrons.

S. — Je vous prévient d'abord que, toutes les fois que j'ai assisté à sa toilette, je l'ai trouvé lisant la vie de Sylla. Voyez si cela peut vous servir.

R. — Beaucoup. Je lui proposerai de faire l'histoire secrète de la révolution d'après ses mémoires, dans le genre de celle que j'ai faite de Catherine, et s'il a quelque chose à se reprocher, je lui mettrai le doigt sur l'article où les Orloff ont assassiné le czar ; vous entendez ce que cela veut dire.

S. — Prenez-y garde ; si vous y mettez de l'esprit, il ne vous entendra plus. Nous nous gâtons, nous autres, avec nos délicatesses, et nous finissons, au sortir d'un entretien, par être inintelligibles au reste du monde.

R. — Mais puisqu'il lit Sylla, ce choix...

S. — Et si c'est celui de son valet de chambre ?

R. — Eh bien ! je m'attacherai au valet de chambre.

S. — Ne vous y trompez pas : la révolution n'a pas laissé sur pied une seule de nos maximes ; je ne connais point de bonne corde en ce moment ; mais vous êtes sage ; voyez l'heureux Sylla.

R. — Et vous, qu'allez-vous devenir ?

S. — Mon ami, quand on est de la police, on peut être de l'Académie ; mais quand on n'est plus que de l'Académie... Hélas !

R. — Hélas !

(N^o 163.)

de police ; chacun sait comment le sieur Julien a travaillé dans l'affaire de M. de Bonne-Savardin. (Note de l'auteur.) R.

V. — NOTES ET PETITS ARTICLES

Le bruit s'étant répandu que M. de Barentin, ancien garde des sceaux, était caché dans le couvent des Annonciades, déguisé en novice. M. le chevalier de Lameth, membre du Comité des recherches de l'Assemblée nationale, s'est transporté aux Annonciades, accompagné de 150 hommes de la garde nationale parisienne. Ce détachement s'est embarqué de toutes les issues; on a fait une visite exacte du couvent, dans lequel M. de Barentin ne s'est point trouvé.

On ne saurait donner trop d'éloges aux dispositions de M. de Lameth dans cette expédition : toutes les précautions avaient été prises pour en assurer le succès; la visite du couvent s'est faite avec la décence que le lieu exigeait, et M. de Lameth s'est retiré en ordre sans avoir perdu un seul homme.

Des hommes connus en France sous le nom de persifleurs ont essayé de répandre du ridicule sur la démarche de M. de Lameth. Nous croyons rendre un service important à la patrie, en lui dénonçant le persiflage comme une aristocratie, et de l'espèce la plus dangereuse, car on peut définir le persiflage, l'aristocratie de l'esprit.

Tous les bons citoyens n'ont vu, dans la conduite de M. de Lameth, que celle d'un patriote pur, zélé, qui veille sans relâche au salut de la chose publique. Cette conduite a été soutenue depuis le commencement de l'Assemblée. MM. de Lameth, issus d'une famille aristocratique, comblée des faveurs de la cour et des bontés de la reine, n'ont cessé de se montrer les plus ardents défenseurs de la démocratie, c'est-à-dire de la seule forme de gouvernement qui convienne à un grand empire. MM. de Lameth ont sacrifié la reconnaissance particulière à l'intérêt public, et nous avançons, sans crainte d'être contredits par les amis de notre liberté, que la non-gratitude, qui est presque toujours le défaut des âmes viles, est la vertu de MM. de Lameth.

Nous ne connaissons qu'un homme dans l'Assemblée qui ait autant de droits que MM. de Lameth à l'estime et au respect de la nation, et dût notre franchise nous rendre odieux à tous ceux qu'on appelle assez incorrectement les honnêtes gens, nous cédon's au sentiment qui nous presse,

en rendant un hommage public aux vertus et aux talents de M. le comte de Mirabeau.

Nous n'avons pu voir sans indignation l'auteur d'un libelle atroce refuser à M. de Mirabeau les talents même de l'écrivain. Pour détruire une assertion aussi injuste, nous opposerons l'anonyme à lui-même. Il ne conteste point à M. de Mirabeau *le projet de la loi martiale*, et il voudrait nous faire croire que *l'adresse aux commettants* est de M. de Roverai. Nous conviendrons avec la franchise dont nous faisons profession, qu'on trouve quelques incorrections de style dans le projet de loi martiale de M. de Mirabeau, mais il est convenu aussi en littérature d'appeler ces incorrections les écarts du génie. Puisqu'il y a du génie dans l'adresse aux commettants, et des incorrections dans le projet de loi martiale, il en résulte évidemment que l'un et l'autre sont de M. de Mirabeau. Tous les bons citoyens seront de notre avis sur les ouvrages de ce grand homme, comme tous les bons logiciens le seront sur ses vertus. Celle qui le distingue peut-être de tous les hommes à talents qui brillent dans l'Assemblée est sa modestie; c'est le soin qu'il prend de dérober au public des actions héroïques. Nous devons le faire jouir de toute sa gloire, et publier, malgré lui, ce qu'il veut qu'on ignore.

Ce vendredi 30 octobre, M. le comte de Mirabeau eut en sortant de l'Assemblée une discussion assez vive avec M. Cocherel, député de Saint-Domingue, sur l'impatience et l'humeur qu'une partie de l'Assemblée avait témoignées pendant les opinions de quelques honorables membres. Après avoir échangé quelques sarcasmes assez durs avec son adversaire, le farouche Américain, se livrant à l'impétuosité de son caractère, s'emporta jusqu'à la menace, et proposa à son illustre confrère de sortir. Plusieurs prélats, entre autres M. l'évêque de Châlons-sur-Marne, suppliaient M. de Mirabeau de rester. « Eh, Messieurs! s'écria M. Cocherel, épargnez-vous tant de soins et de peines, je vous réponds qu'il ne songe pas à sortir. »

Croirait-on que nous avons trouvé beaucoup de gens dans le monde qui ont osé taxer de lâcheté la modération et la prudence de M. de Mirabeau? Sa conduite nous paraît au contraire fort sage et très méthodique; elle s'explique d'elle-même. M. de Mirabeau a très bien jugé qu'un com-

bat entre deux députés ne serait que scandaleux et deviendrait interminable, car deux personnes sacrées et inviolables sont nécessairement invulnérables. Voilà le seul motif qui a enchaîné son courage. Ils n'en douteront pas, ceux qui ont été à portée comme nous de voir cet excellent citoyen se promenant le lundi 5 octobre sur la place d'armes à Versailles, son sabre nu sous le bras, avec le maintien qui caractérise le vrai courage, et qui lui valut cet éloge flatteur de la part du commandant du régiment de Flandre : « Vous nous retracez Charles XII. »

Ce mot laconique dans la bouche d'un brave et ancien officier n'est point le langage de la flatterie ; c'est l'expression pure de la vérité et du sentiment d'admiration qu'inspirent les petites actions de M. de Mirabeau, et même son inaction...

(N^o 1.)

Que faites-vous du matin au soir chez M^{me} Le Jay, dit-on à M. de Mirabeau ? Hélas ! répondit-il, j'y suis l'homme le plus occupé du royaume ; je caresse la femme, je bats le mari et je pille le comptoir.

(N^o 19.)

La réputation de probité de M. Target lui vient d'un mot de M. de Beauharnais et n'a point démenti cette source. Le mot *important* est si familier à cet orateur, qu'on n'ose plus s'en servir qu'en parlant de lui. M. Target est maître de décrier tel mot de la langue qu'il voudra.

(N^o 19.)

LETTRE DE M. VILLETTE

ci-devant marquis de la Villette, et un peu plus avant M. de Villette

à

M. Riquet-à-l'Enchère, ci-devant comte de Mirabeau

(extrait)

Notre beau père-d'Orléans, et vous, Riquet, notre cher frère, vous voilà donc blancs comme neige, au rapport du vertueux Chabroud (1) !

(1) Les marchands de Paris appellent blanc d'Orléans toutes les couleurs obscures et noirâtres. R.

Oh ! la belle et bonne œuvre que ce rapport. C'étaient sans doute de beaux jours que les 5 et 6 octobre, mais le jour du rapport est bien autre chose. Car ce n'est pas le tout de faire des crimes, il faut encore les justifier, sans quoi une révolution n'est pas complète.

Quoique les fagots et les feux ne me plaisent guère, il faut bien s'en servir, puisque la joie publique n'a pas d'autres signes. J'ai donc allumé mon petit fagot et fait mon petit feu de joie avec nos bon amis.

Si quelque ombre pourtant pouvait se mêler à tant d'éclat, si quelque nuage pouvait ternir un peu votre triomphe et alarmer notre admiration, ce serait le serment que vous avez fait de poursuivre le Châtelet et les témoins jusqu'au tombeau. Ah ! renoncez à un si funeste dessein, conçu dans la première ivresse du succès. Laissez, comme dit Racine, attendrir votre victoire : songez que vous ne réglez que depuis un an, et que si la clémence est malheureusement une vertu, elle est bien nécessaire au début d'un règne. D'ailleurs, puisque vous avez juré de vous venger, songez qu'en pardonnant vous serez parjure, et qu'un parjure n'est pas à négliger...

A la hauteur où vous êtes, vos ennemis mêmes conviennent que le gibet est le seul genre d'élévation qui vous manque. Il faut avouer aussi que, pour les couvrir de boue, vous n'auriez qu'à vous jeter sur eux ; mais au nom de votre génie, comme vous le disait Cérutti (1), méprisez ce facile succès : on ne vous reproche que trop de faiblesses.

(N^o 181.)

Vers pour être mis au bas du portrait du feu roi de Prusse

Poète conquérant, sage voluptueux,
Après avoir instruit et ravagé la terre,
Il se lassa des rois, des vers et de la guerre,
Méprisa ses sujets et les rendit heureux.

(N^o 264.)

(1) Cérutti, avec ses phrases luisantes, s'attache à tous nos grands hommes ; c'est le limaçon de la littérature ; il laisse partout une trace argentée, mais ce n'est que de la bave. R.

PETIT DICTIONNAIRE DES GRANDS HOMMES
DE LA RÉVOLUTION

PAR UN CITOYEN ACTIF, CI-DEVANT RIEN

Tous les hommes sont bons.
SEDAINE, *Déserteur*
ou abbé SIEYÈS, *Droits de l'homme.*

AU PALAIS ROYAL
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE

1790

Épître dédicatoire à son excellence Madame la baronne de Stael, ambassadrice de Suède auprès de la Nation.

Madame,

Publier le Dictionnaire des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos adorateurs ; aussi dût-elle au premier aspect vous effrayer, je n'ai pas balancé un instant à vous en faire l'hommage. Toute la France sait qu'elle vous doit ses meilleurs défenseurs, et qu'en paraissant soupirer à vos genoux, ils ne pouvaient en effet brûler que pour la patrie. Ah ! sans doute, Madame, vous possédiez trop d'avantages pour qu'un mortel osât vous aimer pour vous-même ; il aurait fallu qu'il se décidât entre votre esprit et vos charmes ; qu'il quittât sans cesse vos ouvrages pour vos yeux, vos yeux pour vos ouvrages ; et le poids de tant de prodiges était au-dessus des forces humaines. Tous les bons Français ont donc été réduits à ne désirer en vous que le bien public, et se sacrifier pour lui entre vos bras. Il était écrit, Madame,

que jusqu'à vos amants, tout serait libre en France ; et vous avez secondé, on ne peut mieux cette grande destinée. Vous avez éprouvé leur patriotisme par vos discours ; vous l'avez fortifié par vos faveurs ; enfin vous avez formé des hommes au-dessus de tous les événements. Qu'il est beau, Madame, d'éteindre ainsi l'amour en se prodiguant soi-même, et de faire de la jouissance un frein redoutable, au lieu d'une vile récompense ! Une pareille science était sans doute réservée à la fille du plus grand ministre de l'année passée, à la fille du plus profond génie de l'année passée, à une fille enfin qu'on peut regarder comme le seul débris de la gloire de son père. Mais je m'arrête, Madame. A force de vous louer, je pourrais oublier, et qui vous êtes, et ce que je vous dois ; et je serais inconsolable, si, en recevant mon hommage, vous vous trompiez sur son intention. Je l'abrège donc, de peur de l'affaiblir, et je finis, Madame, par joindre au respect invincible et général que vous inspirez, celui de

Votre très humble et très heureux admirateur
l'Auteur du petit Dictionnaire.

PRÉFACE

Tandis que nous sommes libres, il me prend envie de faire le dénombrement des grands hommes de chaque espèce, qui, d'une paisible monarchie, ont fait une si brillante république. Egalement habiles, ils ne sont pas tous également célèbres ; et c'est peut-être le seul hommage digne d'eux que de rassembler leurs noms et de confondre leur gloire. La postérité est si ingrate ! Elle jouit tranquillement de ce qu'on a fait pour elle, et rougit souvent de ses bienfaiteurs ! Il faut donc la forcer à la reconnaissance, en lui présentant le tableau de nos illustres compatriotes, et en lui traçant leur caractère et leurs exploits. Je vais l'essayer avec toute la patience qu'exige ce travail ; et si, par hasard, nos neveux se trouvaient un jour le peuple le plus heureux de la terre, ils sauront du moins à qui s'en prendre.

Ce qu'il y a de vraiment admirable dans notre glorieuse régénération, c'est que toutes les classes d'hommes y ont également contribué. Le pair de France sans crédit s'est joint au savetier sans pratique, pour sauver la patrie en danger ; le guerrier mécontent a rassuré le timide badaud, en se

mettant sous ses ordres ; et l'écrivain malheureux, de concert avec l'écrivain public, a chanté nos victoires ; c'est sans doute à cet heureux amalgame que nous devons notre incroyable liberté. C'est par un accord parfait entre le rebut de la cour et le rebut de la fortune, que nous sommes parvenus à cette misère générale qui atteste seule notre égalité. Quoi de plus injuste, en effet, que cette inégale distribution des biens, qui forçait le pauvre à travailler pour le riche, ce qui donnait à l'argent une circulation mal entendue, et à la terre une fertilité dangereuse ! Grâce au ciel, tout est rétabli dans l'état sauvage où vivaient les premiers hommes ; le parti le plus fort s'est trouvé naturellement le plus juste, et comme tout le monde s'est mis à gouverner, les cris des mécontents ont été étouffés. Des gens mal intentionnés ont pu reprocher à la nation le sang qu'elle a répandu en s'emparant de l'autorité ; ils ont cru que la faible voix de l'humanité pouvait interrompre une entreprise si importante : comme ils se sont trompés, les perfides ! L'élite des Français, les braves Parisiens, se sont pénétrés d'une cruauté vraiment civique : ne voulant plus de chefs, ils n'ont souhaité que des victimes, et ils ont égorgé avec ignominie les indignes sujets qui obéissaient à leur maître.

Que ne doit-on pas aussi aux généreux gardes-françaises, qui ont si bien soutenu leur réputation ! Pour se joindre au peuple irrité, ils n'ont pas même attendu qu'on les fit marcher contre lui ; et dans l'ardeur d'abandonner leurs drapeaux, ils ont deviné la tyrannie. Quel spectacle admirable pour l'armée française que de voir quatre mille guerriers, défenseurs nés de la majesté du trône, abjurer un si vil métier, donner le signal d'une noble désertion, et préférer les aumônes de la populace à la solde d'un grand roi ! Il semble que la renommée ait attaché une gloire particulière à ces illustres fugitifs. Ce qui fit jadis leur honte les immortalise aujourd'hui ; et si la guerre calme leur courage, l'anarchie en fait des héros. En effet, par combien de belles actions ne viennent-ils pas de se signaler ! Depuis le brave grenadier qui tira sur son officier jusqu'à celui qui conduisit M. de Launay à la Grève, tous ont déployé le même genre de valeur. C'est devant eux que les murs de la Bastille se sont écroulés ; ils s'aperçurent les premiers qu'elle n'était point défendue, et ils la conquièrent avec cette fière

assurance qui ne connaît point d'obstacles ; leurs noms ne seront donc pas les plus faibles ornements de mon petit Dictionnaire, et si, par égard pour le lecteur, j'ai été obligé de faire un choix parmi tant de conquérants, ceux que je ne nommerai point ne m'en devront pas moins de reconnaissance, et leur conscience les consolera aisément de l'oubli.

Mais c'est dans ce parti populaire de l'Assemblée nationale que j'ai puisé mes plus brillants caractères ; les habiles législateurs qui le composent se sont tous trouvés placés pour seconder la révolution. Les injustes disgrâces de la cour ont donné aux uns l'énergie de la vengeance ; la ruine malheureuse de leur fortune a donné aux autres le génie de l'agiotage : et comme leur fonction commandait sans cesse à leur opinion, ils sont restés jusqu'à ce jour invariables dans leurs principes. Voulant réformer la France, ils ont senti la nécessité de brouiller l'état. Le peuple était encore retenu par quelques préjugés monarchiques, et par un aveugle amour de son roi. Ces grands publicistes lui ont ouvert les yeux ; ils lui ont fait découvrir son tyran dans son maître ; ils lui ont prouvé que les nobles n'étaient que des usurpateurs héréditaires, puisqu'ils osaient jouir des possessions de leurs pères ; ils lui ont abandonné les biens des prêtres, pour lui ôter jusqu'aux freins spirituels de la religion ; enfin, par leurs sublimes décrets, ils ont dépouillé le faible et encouragé le fort.

C'est aussi dans cet auguste aréopage que nous avons vu éclore des génies qui, sans elle, seraient encore l'ennuyeux rebut de la société. Que de miracles n'opère point le patriotisme ! Les plus lourds esprits de la littérature se sont bien montrés les plus profonds de l'assemblée ; les plus illustres ignorants de la jeunesse française n'ont paru ni embarrassés, ni déplacés dans la tribune parisienne : en un mot, les ennemis de la langue sont devenus tout à coup les défenseurs de la nation. On ne se méfie pas assez dans le monde de ces soudaines métamorphoses. On s'imagine aujourd'hui qu'un homme est un sot, parce qu'il est sans grâces, qu'il parle mal de tout, que ses idées mêmes l'embarrassent, et que la raison s'anéantit dans sa bouche. L'expérience détruit tous les jours cet horrible préjugé. Si ce même homme a bien le caractère de sa médiocrité, il obtient toujours une espèce de réputation ; comme il désarme l'en-

vie, il est estimé sans regrets ; il abandonne l'art de plaire aux beaux esprits, et l'amour de la gloire à l'homme à talent, et devient ce qu'on appelle un homme de mérite : voilà ce qui caractérise tous les grands hommes de la révolution. Qu'on me cite, en effet, un écrivain, un philosophe, un académicien même qui se soit distingué dans ces derniers temps de trouble et de prospérité ! M. Bailly est le seul grand homme que les sciences aient fourni à la France alarmée ; encore ne doit-il son élévation qu'à la sublime simplicité de son caractère. On n'admire en lui que ce qu'on n'y avait jamais admiré, et ses ouvrages seront indépendants de son immortalité. Ce sont donc les plus simples mortels qui font aujourd'hui la gloire du nom français ; la médiocrité fait encore ressortir l'éclat de leurs actions, et ce n'est qu'opposés à eux-mêmes, qu'ils peuvent étonner la postérité. Il faut donc peindre ces fiers républicains avec la peinture qu'ils méritent ; il faut empêcher leur modestie d'échapper à la célébrité, et il faut même leur sauver l'honneur de rentrer dans leur première obscurité.

Je ne me suis pas dissimulé que j'avais un modèle inimitable dans l'*Almanach des grands hommes de 1788*. L'auteur de ce registre immortel a si bien varié ses éloges qu'il ne m'a pas laissé de formes nouvelles pour encenser mes personnages ; mais l'importance de mon sujet fera peut-être oublier la supériorité de son talent. Il n'a exhumé qu'un millier de bons écrits ; moi, je ressuscite un millier de grandes actions, et, à obscurité égale, le héros doit l'emporter sur l'écrivain. Je vais donc entrer en matière, sans m'effrayer de la rivalité, et si la révolution s'étend jusque sur le bon goût, j'aurai bien des chances pour être victorieux.

Mon projet était d'abord d'assigner le profit de cet ouvrage à tous les estropiés du patriotisme ; mais j'ai réfléchi que, toute leur gloire venant de leur misère, ce serait les dégrader que de les secourir, et j'ai bientôt eu honte de mon humanité. Une plus heureuse idée s'est présentée à moi. Les infirmités du corps ne demandent que nos soins ; mais celles de l'esprit exigent toute notre pitié.

Mille autres penseurs, tels que des journalistes, des moralistes, des publicistes, hasardent chaque jour leur existence, dans l'étalage de leurs productions. Les pauvres insensés ! ils fondent leur subsistance sur nos ennemis, et

ils se trompent encore ! On ne les achète point, et le travail n'a fait qu'irriter leur faim. Ne serait-il pas également beau et profitable, de les mettre à l'abri de la misère de la littérature, et d'acquiescer leur inaction par quelques offrandes pécuniaires ? C'est donc à eux que je destine le revenu de ce dictionnaire : dès l'instant qu'on l'aura mis en vente, qu'ils viennent en assurance recevoir le prix de leur silence ; mais qu'ils s'engagent à ne plus le rompre : car, à la première rechute, on les abandonnerait à leurs talents. On paiera cinquante francs par mois le repos d'un journaliste ; cent francs celui des faiseurs de pamphlets ; et quand le produit de l'ouvrage sera épuisé, on proposera une quête à la nation, pour continuer une opération si salutaire.

PEIT DICTIONNAIRE DES GRANDS HOMMES DE LA RÉVOLUTION

AIGUILLON (le duc d'). — Un des plus étonnants champions de la liberté française. Il lui a suffi de prendre le nom de son père pour faire oublier ses talents et ses crimes. Son éducation n'a guère commencé qu'à l'ouverture des états-généraux ; mais, au bout de six semaines, il répétait déjà ses motions avec toutes les grâces de l'adolescence : on fut même obligé d'étouffer son esprit naissant pour en faire un grand homme. On lui arrangea des principes à sa portée, et il se distingua comme tout le monde. Bientôt il devint la terreur de la famille royale, et l'admiration du faubourg Saint-Antoine, dans la crise de la révolution ; ses voyages de Paris à Versailles ne furent qu'un enchaînement de grandes actions ; mais on prétend qu'il les couronna toutes à la journée du 6 octobre. Ce fut là, dit-on, qu'il travestit son courage, et devint intrépide sous l'humble vêtement d'une harangère ; on assure qu'il combattit longtemps à la tête de son nouveau sexe, et qu'il fit des prodiges de valeur au pied du trône abandonné. Tant d'exploits, sans doute, ne devaient pas rester inconnus ; et l'on ajoute qu'un éclat de rire le fit reconnaître au milieu du carnage. Mais s'il s'est trahi, ce n'est que pour être immortel.

BEAUHARNAIS. — Un des plus illustres danseurs de l'ancienne monarchie, et qui n'aurait jamais fait un mauvais pas, sans son début aux états-généraux. La majesté de l'en-

ceinte l'a effrayé, et depuis ce moment il n'a plus fait que chanceler. Quelle honte pour la noblesse française!

BEAUMEZ. — Député de la noblesse d'Artois, pour le peuple de Paris. Personne n'a mieux fait que lui les honneurs de sa province à l'Assemblée nationale. Il a même sacrifié la justice de son pays, et est magistrat! N'est-ce pas le comble du désintéressement?

BREVET DE BEAUCOUR. — C'est à l'Almanach des grands hommes que l'Assemblée nationale doit cet orateur. Sans cet honnête ouvrage, M. Brevet aurait peut-être échappé à l'estime de l'Anjou, et ne le représenterait pas aujourd'hui avec tant de dignité. A force de donner dans la tribune, il s'est attiré la place de secrétaire, et il la remplit avec toute la modestie convenable. On l'a soupçonné de n'être parvenu à tant d'honneur qu'en contrefaisant la médiocrité; mais jamais soupçon ne fut plus injuste, ni déguisement plus inutile. M. Brevet est arrivé naturellement à tout, et il n'a eu besoin que de se faire connaître pour désarmer l'envie.

BROUSSE DES FAUCHERES. — Ce grand génie a eu deux gloires à mener de front, la gloire dramatique et la gloire municipale, et il s'en est fort bien tiré, car il a sacrifié la première. Il a senti qu'il serait plus utile à son pays sous M. Bailly, que sous Molière; et il s'est laissé faire lieutenant de maire. Peu de mortels sont capables d'un pareil dévouement, peu d'écrivains font le sacrifice de leur plume avec autant de résignation: aussi M. Brousse en est devenu plus cher que jamais à la nation.

CAMILLE DESMOULINS. — L'écrivain chéri de la nation parisienne. Chaque orateur a son champ de bataille et son auditoire. Les uns s'emparent de la tribune, les autres de la chaire, les autres du fauteuil académique; c'est dans la rue que M. Desmoulin s'est établi avec son éloquence, et il a tous les passants pour admirateurs. Avec trois mots savants: nation, lanterne, et aristocrate, il a su se mettre à la portée de l'honnête garçon boucher, de la modeste pousarde, et de tous ces nouveaux lecteurs qu'a enfantés la révolution. Il faut de telles plumes pour conduire le peuple et l'accoutumer à avoir des idées. Voltaire et Rousseau, avec leurs sublimes écrits, n'ont fait qu'éclairer et adoucir les hommes. Jamais ils n'auraient su les dégoutter du joug monarchique. Jamais, pour les civiliser, ils ne leur auraient appris leurs

forces, et jamais leur style tant vanté n'aurait osé ensanglanter la France. Voilà justement ce que nos écrivains publics ont su faire. Sans leurs harangues périodiques, les Français seraient encore tranquillement esclaves. Aujourd'hui même ils se cacheraient, et se fatigueraient de ne vivre que de victimes. Mais heureusement M. Desmoulin entretient leur énergie avec ses feuilles; il tient pour ainsi dire leur vengeance en haleine, et il ne paraît pas un de ses numéros, qu'il n'y ait quelque part du sang de répandu.

CHABOT. — Jeune héros qui a immolé à la patrie son nom, son état, sa fortune et même sa gloire, s'il en existait une avant la garde nationale. Si toute la noblesse eût imité ce grand exemple, le militaire français était perdu à jamais, et l'aristocratie était sans ressources. Nous n'aurions plus à craindre que quelques armées étrangères; encore notre situation nous rassurerait-elle. En effet, est-il aujourd'hui une puissance qui, en contemplant bien la France, puisse être tentée de la conquérir?

CHÉNIER. — Véritable poète de révolution. Il a profité, on ne peut plus heureusement, du renversement des idées, et il a donné son Charles IX. Il fallait un parterre rempli des héros du faubourg Saint-Antoine, pour que cette pièce fût dignement admirée, et c'est ce souverain public qui l'a couronnée. Racine, Corneille et Voltaire, dans de telles circonstances, auraient fait tout au plus quelque chef-d'œuvre de style, qui n'eût respiré que l'humanité. M. Chénier a bien mieux saisi le goût du moment; il a fait un drame national: il a mis un cardinal fanatique et un roi atroce sur la scène; il a employé exprès le patois le plus barbare, pour animer le peuple contre la tyrannie, et l'harmonie du tocsin lui a suffi pour charmer son auditoire. En secouant ainsi les règles despotiques du théâtre, il a laissé bien loin de lui tous ces prétendus grands hommes, et il s'en éloigne encore tous les jours par de nouveaux drames.

CROIX (DE). — Un des muets de l'Assemblée nationale; mais la nation est sûre de lui. Il est dévoué à la bonne cause, il se lève pour la bonne cause, il reste assis pour la bonne cause, il tape du pied pour la bonne cause, et il ne se tait même que pour une bonne cause.

CUSTINE. — Jusqu'à présent on le croit neutre dans l'Assemblée, mais il a le cœur trop bien placé pour ne pas devenir

bientôt un des meilleurs patriotes du côté gauche ; et sa passion pour une simple fille publique donne déjà les meilleures espérances.

DEMEUNIER. — Un de ces hommes dont la révolution a décidé le génie. Sous le règne du despotisme, il traduisait modestement des gazettes, et ne prévoyait pas alors qu'un jour il aurait des idées, qu'il parlerait couramment dans une grande assemblée, et qu'il deviendrait l'objet d'une commune admiration. On a même été forcé de le faire quelquefois président, pour éteindre le feu continuel de son talent ; tant de miracles ne pouvaient s'opérer que par une insurrection générale : mais quel est le pays qui n'achète pas un peu cher la possession d'un grand homme ?

FAUCHET (l'abbé). — Il est impossible de réunir plus de titres patriotiques que M. l'abbé Fauchet. Il est, à la fois, représentant de la commune parisienne, prédicateur révolutionnaire et volontaire dans l'armée nationale. Il a su faire tête à tant de charges, et partout il s'est illustré. Il a dit en chaire que *les aristocrates avaient pendu Jésus-Christ*, et les aristocrates n'ont pu le nier. Ne pouvant décemment sauver M. Foulon dans ce monde-ci, il l'a subtilement sauvé dans l'autre, et lui a glissé l'absolution à travers les glaives des bourreaux. Il a dit aussi, dans le Journal de Paris, qu'*il n'y avait plus de mauvais plaisants que parmi les aristocrates*. On l'a cru un moment aristocrate, mais on n'en a pas moins senti cette grande vérité.

GARRAT le cadet. — Autre journalier de l'Assemblée, mais il est plus habile que tous les autres ; il déguise la vérité dangereuse, il encense la force triomphante, il atténue les horreurs d'une catastrophe ; enfin on peut le regarder comme l'optimiste de la révolution. Que de citoyens alarmés n'a-t-il pas tranquilisés, en assurant, dans sa feuille, qu'*avec deux ou trois idées on repousserait tous les ennemis de la France* ? Il a d'ailleurs dans son style cette concision nécessaire pour chanter une insurrection, et le Journal de Paris sera toujours pour le peuple la meilleure histoire du temps. On a cru jeter du ridicule sur cet ouvrage, en faisant une liste de ses nouveaux abonnés, et en disant qu'*il avait regagné en allées ce qu'il avait perdu en portes cochères*. Mais on en a fait, sans le vouloir, l'éloge le plus

convenable. On a cru humilier l'écrivain, et l'on n'a fait que flatter le patriote.

GÉRARD. — Grossier laboureur, mais un des meilleurs répondant du patriotisme de la Bretagne. A la vérité, il n'a jamais ouvert la bouche, mais la sublime simplicité de son costume a suffi à l'admiration de Paris et de Versailles, et il a paru inutile de faire expliquer un paysan sur l'abolition des droits seigneuriaux.

GOUY D'ARCY. — Jeune homme infatigable et qui a fini par faire parler de lui de la manière la plus avantageuse. Ayant essayé inutilement de plusieurs bailliages pour parvenir aux états généraux, il a fait semblant d'arriver de Saint-Domingue et on l'a reconnu député de l'autre monde. Il a fait épouser aux nègres le patriotisme de Paris, et on l'a bientôt confondu avec les défenseurs de la patrie. On a voulu le rendre méprisable et le tourner au ridicule; mais il n'a eu besoin que de parler et de se montrer pour rendre tout cela inutile.

GRÉGOIRE. — Encore un curé sacrificateur. Son plan pour la suppression de tous les frais de culte suprême était aussi sublime qu'évangélique. Il ne demandait à chaque paroisse de France que six cents francs par an pour l'existence de Dieu. Lui-même se faisait fort, pour vingt sols par jour, de tenir fort proprement un autel, d'y célébrer deux ou trois messes par semaine, et même de prêcher et d'encourager le peuple dans les grandes occasions. Une religion à si bon marché devait sans doute séduire toute la république; mais les ennemis de ce bon curé ont fait échouer tous ses projets de réforme: ils l'ont même contraint jusqu'ici de recevoir ses dix-huit francs par jour, et en véritable Grégoire, il en gémit sans cesse au cabaret.

GROUVELLE. — Un de ces valets littéraires, qui savent quitter les genoux des grands, quand leurs grandeurs disparaissent. Il a même surpassé en ce genre tous ses honnêtes confrères. Non seulement il a abandonné le prince de Condé qui l'avait sustenté, mais il a écrit contre Montesquieu, qui avait nourri son esprit. Une telle impartialité lui a fait beaucoup d'honneur et lui a tenu lieu de connaissance et de talents auprès de ses lecteurs.

GUILLOTIN. — Médecin patriote, qui a cru que son art pouvait tourner au projet de l'humanité. Il a vu la lancette en grand, il l'a dirigée sur tous les maux qu'entraîne la jus-

tice, et il a inventé sa machine immortelle. On l'a accusé d'abord de confondre un peu les criminels d'avec ses malades, et d'être aussi tranchant à l'Hôpital qu'à la Grève; mais on lui a bientôt pardonné des distractions inséparables du génie et on a couronné la guillotine. On attend un bon crime de lèse-nation pour en faire l'essai; et en faveur de cette grande exécution, M. Guillotin a promis de renoncer à la médecine.

HUMBERT. — Enfant de douze ans, qui a pris la Bastille tout comme une grande personne. Il a braqué son petit fusil sur l'énorme citadelle, et il a cassé une vitre du gouvernement; cela ne paraît rien, mais ce sont des petites actions comme celle-là qui ont décidé la victoire, et le petit Humbert, ce jour-là, en valait bien un autre.

LANJUNAIS. — Patriote, avocat et Breton; trois titres pour parler beaucoup, et même pour se faire écouter. M. Lanjunaïs n'a jamais eu de ces mouvements d'éloquence qui émeuvent l'auditoire, mais il a eu souvent de ces emportemens qui lui plaisent; il aurait même poussé quelquefois la chaleur jusqu'à l'injure, si on eût pu distinguer ce qu'il pensait à travers ce qu'il disait; mais l'obscurité adoucit les traits les plus amers, et on fait tout entendre avec son secours.

LA MANDINIÈRE. — Un des plus forts vainqueurs de la Bastille. Il pénètre dans le fort de la place avec dix mille jeunes gens tout au plus, et quatre invalides voulurent en vain arrêter leur impétuosité. Après quelques heures de combat, ces vaillants sexagénaires furent vaincus; et deux seulement furent pendus, selon les lois de l'insurrection. On a voulu jeter du ridicule et de l'atrocité sur ce fameux siège; mais l'embarras des assiégeans excuse leur férocité; quand on ne trouve pas de défense, on attaque comme on peut.

LA ROCHEFOUCAULD le duc de. — Ancien économiste, et qui ne pouvait pas défendre la monarchie sans déroger à ses principes. Il n'a pas trop brillé dans le parti républicain; mais a préféré la médiocrité à l'inconséquence, et cette estime de ce qu'il vaut lui a fait beaucoup d'honneur.

LIANCOURT le duc de. — Grand publiciste qui tenait à la cour par ses places et à la nation par ses principes, et qui a su tout accorder et tout conserver. Il s'est laissé attendrir pour le roi, il s'est laissé insulter pour le peuple, et il a gagné tous les cœurs. Un succès aussi général est fort rare, et demande un homme d'une médiocrité invincible. Il faut

que son ambition ne puisse être contrariée par aucun talent, et qu'il laisse même à ses rivaux la douceur de ne pas l'estimer. C'est ainsi que le modeste duc de Liancourt est arrivé à tout ; il aspire tranquillement à tous les genres de gloire, sans que personne s'avise seulement de demander pourquoi il est question de lui.

LUYNES (le duc de). — Patriote inébranlable. Il s'est établi dans le parti populaire ; il a fait signe qu'il s'y trouvait fort bien et on ne lui en a pas demandé davantage. On a eu soin seulement de mettre à ses côtés deux forts de l'assemblée, qui le soulèvent et le rassoient quand il faut opiner pour la patrie.

MIRABEAU (le comte de). — Ce grand homme a senti de bonne heure que la moindre vertu pouvait l'arrêter sur le chemin de la gloire, et jusqu'à ce jour, il ne s'en est permis aucune. Il n'a regardé l'honneur et la probité que comme deux tyrans qui pouvaient mettre un frein à son génie, et il s'est rendu sourd à leur voix ; il a renoncé à toute espèce de courage, pour ne pas rendre sa destinée trop incertaine ; enfin, il a profité de son manque d'âme pour se faire des principes à l'épreuve des remords. Des milliers de Français se sont dévoués pour la patrie ; lui, s'est vendu pour la patrie, et cela est bien plus sûr : le génie est si flottant dans sa marche qu'une grande république ne peut compter sur lui qu'en le payant fort cher. D'ailleurs, quand il s'agit de la liberté, il ne faut rien épargner ; et la fidélité du comte de Mirabeau prouve la magnificence du parti qu'il défend. Il n'a parlé quelquefois en faveur de l'autorité royale que pour prouver que son jargon aurait trouvé partout à se placer, et que son éloquence gagnait cent pour cent à être dirigée contre sa conscience. La nation lui a donc laissé le plaisir de combattre quelquefois contre elle, et la misère du roi l'a toujours rassurée ; le comte de Mirabeau n'en passe pas moins pour un des meilleurs ouvriers de la révolution, et il ne s'est pas commis un grand crime dont il ne se soit avisé le premier.

MITOUFLET. — Le plus grand président que le district de Saint-Roch ait jamais produit. C'est lui qui a fait une guerre si savante au club de la rue Royale ; c'est lui qui a appris au peuple que deux cents citoyens, en jouant aux dames et aux échecs, conspiraient contre la liberté, et que ces deux jeux

emblématiques étaient l'école de l'aristocratie : il a même découvert que M. de Favras avait déjeuné deux fois dans cette maison infernale, et aussitôt elle a été détruite. Les membres de cet horrible sabbat ont été vaincus et dispersés par vingt mille passants, soutenus par la garde nationale et le faubourg Saint-Antoine ; et le procès de M. Mitouflet, devenu l'ornement de tous les coins de rues, éternisera à jamais le souvenir de cette grande victoire.

MONTESQUIOU. — Citoyen facile, qui se prête volontiers à toute espèce de gouvernement, et qui, dans les troubles d'un empire, trouve toujours une puissance à flatter, et une fortune à se promettre. Il perd cent mille écus dans une nuit, et tâche de prendre sa revanche, en présentant un plan de finance à l'Assemblée nationale. Un tel caractère serait méprisable, et peut-être dangereux dans une monarchie, mais on s'accommode de tout dans une république ; et pour que la liberté soit sans bornes, il faut que tous les vices puissent s'exercer.

MOREL. — Un des plus illustres dénonciateurs de M. de Favras. Par une confiance au-dessus de l'humanité, il s'est voué pendant un an à l'espionnage, à l'hypocrisie, et à tout ce que la trahison a de plus infâme, pour sauver la France d'un massacre général que deux ou trois personnes allaient exécuter. On a cru aisément un homme qui sacrifiait à son pays tout ce qui lui restait de probité, et on a noblement récompensé une perfidie si patriotique. Pour être conséquent, il fallait immoler M. de Favras ; et faute de preuves on s'en est rapporté aux fureurs du peuple.

NARBONNE (le comte Louis de). — Cet ex-courtisan s'étant avisé d'être citoyen, et voulant se distinguer à quelque titre que ce soit, ne s'est point découragé en trouvant à Paris toutes les places prises, et il s'est fait patriote de province ; il s'est d'abord débarrassé de quelques grâces de ancienne cour, auprès de la fille du grand Necker, et il est parti bien corrigé pour la Franche-Comté ; muni d'un certificat de l'évêque d'Autun, il y est bientôt devenu commandant de toutes les gardes nationales. Il s'y distingua chaque jour par de nouvelles vertus. Il exerce ses troupes par ses harangues, il les encourage par sa prudence ; et si cette province tourne en petit royaume, comme il y a lieu

de l'espérer, ce qui peut arriver de pis à M. de Narbonne, c'est de la gouverner.

NOËL (l'abbé). — Un des plus recommandables journaliers de la révolution ; il n'a fait qu'un saut de l'université dans la chronique de Paris, et il a réparé trente ans d'obscurité. Il mourait de faim, ses discours à la bouche ; il s'enrichit, les injures à la main. Quelle noble source d'abondance nous a fourni la liberté de la presse ! Elle n'a ruiné que les talents et le bon goût, c'est-à-dire, quelques individus qui faisaient rougir un million de pauvres écrivains. L'égalité d'esprit est donc une des plus grandes opérations de l'Assemblée nationale, et c'est au décret qui la constitue qu'elle-même a le mieux obéi : on ne voit plus dans son sein, ni penseur, ni orateur se distinguer insolemment ; aucun esprit ne s'élève ; aucun homme éloquent ne fait rougir son voisin. Quel exemple touchant pour toutes les nations éclairées !

ORLÉANS (le duc d'). — Le prince le plus sage qui ait jamais paru dans une insurrection. Il a su gagner un pauvre peuple par sa bienfaisance imprévue, par son air d'insouciance ; et le peuple s'est chargé, sans le savoir, de son ambition et de son courage. Philippe d'Orléans s'est laissé louer, adorer, estimer même, sans s'inquiéter d'un pareil aveuglement ; et il se serait laissé couronner, si le trône ne fût pas devenu le poste le plus périlleux de la monarchie. C'est donc par prudence qu'il devint tout à coup le dernier des citoyens. M. de la Fayette l'envoya en cette qualité en Angleterre, pour tranquilliser la France et accoutumer les Parisiens à son absence ; et le prince s'est montré digne d'une mission aussi honorable ; pendant six mois, il s'est constamment laissé mépriser de toute l'Europe ; il a toujours mis sa gloire et son salut dans l'oubli de la nation française. Son espoir n'a pas été trompé. Il est revenu tranquillement à Paris pour l'auguste fête du 14 juillet. A peine le faubourg Saint-Antoine, la halle, et le Palais-Royal se sont-ils rappelés sa figure et ses bienfaits, et il a été obligé de se faire insulter pour se faire reconnaître.

PÉTION DE VILLENEUVE. — Avocat de Chartres, qui, par faute de clients, est venu plaider pour les Parisiens dans l'Assemblée nationale. Ce n'est pas précisément de l'éloquence qu'il a déployée, mais une certaine turbulence qui

la remplace et qui la vaut bien ; il a une discussion si étourdissante que, dans le plaidoyer touchant le droit de faire la paix ou la guerre, on l'a opposé au terrible Mirabeau. Ces deux orateurs y mirent à la fois tant de chaleur et d'impartialité qu'ils se dirent un torrent d'injures. Cette franchise républicaine les couvrit de gloire, et confondit le vainqueur et le vaincu.

POPULUS. — Député fameux par ses amours avec M^{lle} Théroigne de Méricourt, la plus grande citoyenne du Palais-Royal. Cette habile maîtresse le contient dans le boudoir et ne l'échauffe que dans l'assemblée. Assise au premier rang de la tribune publique, elle veille avec ardeur sur l'éloquence de son amant ; d'un regard, elle encourage son esprit ; d'un soupir, elle lui annonce la victoire : en un mot, elle l'enchaîne pour lui faire chanter la liberté. Il est donc clair que M. Populus doit la parole et sa renommée à M^{lle} Théroigne, et que la France doit un grand homme de plus à l'amour.

SAINT-FARGEAU. — Jeune robin de la plus haute espérance. Il a foulé aux pieds son mortier de président, il a renoncé au noble surnom de Saint-Fargeau ; enfin, il a fait tous ces petits sacrifices avec la grâce et la naïveté de son âge. L'Assemblée nationale, enchantée de son bon naturel, s'est amusée à jouer avec lui au fauteuil et à la sonnette, et l'aimable enfant s'est tiré à merveille de cette plaisanterie. Les galeries mêmes en auraient été la dupe et l'auraient cru un vrai président, s'il ne s'était pas avisé de contrefaire M. Target.

TARGET. — Cet habile législateur a constamment prêté le flanc à tous les ridicules, afin de gouverner plus à son aise, et de déguster ses semblables de l'autorité ; en effet, à travers les huées de ses amis et de ses ennemis, il a vu s'accomplir tous ses vastes projets ; sans lui, la constitution serait déjà faite, et peut-être déjà renversée. C'est lui qui la recule sans cesse en y travaillant, et qui, par la profusion de son style, la rend d'avance inexplicable. Tantôt il prêche *la paix et la concorde, suivies du calme et de la tranquillité* ; tantôt il annonce *la guerre, suivie d'une victoire ou d'une défaite* ; enfin, il parle tant que rien ne se fait, et que la liberté règne toujours. Les amis de la révolution ne savent donc pas ce qu'ils demandent en soupirant sans cesse après

la constitution ; ils ne voient pas que ce n'est que par elle que le roi peut se relever, et avec lui l'ordre, la justice, les lois, tous ces fléaux d'un grand empire. Au lieu de bénir le grand Target et son galimatias, ils le traitent sans cesse de bavard et d'ignorant : les ingrats !

TREILHARD. — Honnête avocat, mais dont le patriotisme a été si brûlant qu'il a effacé ses talents au lieu de les faire ressortir. Sa façon de penser était trop pure, pour qu'elle ne perdît pas beaucoup à être exprimée, et il n'y a rien en lui que ses vertus n'aient fait paraître médiocre. Cela explique comment on n'a pu l'estimer et l'écouter à la fois, et cela prouve, en même temps, que son peu d'esprit est dans son cœur. On l'a fait une fois président, pour l'encourager au silence ; il a rempli l'auguste fauteuil avec la plus heureuse tranquillité ; et à moins de s'y être endormi, on ne peut pas s'en être montré plus digne.

TABLE

De tous les noms des grands hommes de la révolution.

Aiguillon (d').	Brogie.
Alexandre de Lameth.	Brousse des Faucherets.
Antraigues (d').	Bureau de Puzé.
Arné.	Camille Desmoulins.
Artaud.	Camus.
Aumont.	Carra.
Bouillé.	Castelanne.
Barnave.	Chabot.
Barrière de Vieuxac.	Cérutti.
Beaucœur.	Champfort.
Beauharnais.	Charles de Lameth.
Beaumarchais.	Chénier.
Beaumetz.	Cholet.
Blin.	Cicé.
Biron.	Clavière.
Bordier.	Clermont-Tonnerre.
Bouche.	Condorcet.
Boucher d'Argis.	Courtomer.
Brevet de Beaujour.	Croix (de).
Brissot de Warville.	Custine.

Danton.	La Rochefoucauld.
Demeunier.	La Touche.
Dinocheau.	Le Chapelier.
Dionis du Séjour.	Le Couteux de la Moraye.
Dubois.	Le Franc de Pompignan.
Dubois de Crancé.	Liancourt.
Dupont.	Lusignan.
Duport.	Luynes.
Ely.	Manuel.
Emmeri.	Marat.
Fabre d'Eglantine.	Martel.
Fauchet.	Mathieu de Montmorency.
Feydel.	Menou.
Fréteau.	Mercier.
Garat.	Mirabeau.
Garran de Coulon.	Mitouflet.
Gautier de Bianzat.	Montesquiou.
Gérard.	Moreau de Saint-Méri.
Gerle.	Morel.
Gorsas.	Moreton.
Goupil de Préfeln.	Narbonne.
Gouttes.	Necker.
Gouvion.	Nicolas.
Gouy d'Arcy.	Noailles.
Grégoire.	Noël.
Grouvelle.	Orléans (d').
Guillotín.	Ormesson (d').
Hullin.	Périgord.
Humbert.	Pétion de Villeneuve.
Jacques.	Peuchet.
Jessé.	Poix.
Julien.	Populus.
La Blache.	Prud'homme.
La Borde de Merville.	Quatremère.
La Clos.	Quillard.
La Coste.	Rabaud de Saint-Etienne.
La Fayette.	Rewbell.
Lally-Tollendal.	Robespierre.
La Mandinière.	Rœderer.
Lanjuinais.	Saint-Fargeau.
La Poule.	Salmon.

Saint-Huruge.	Treilhard.
Sieyès.	Turcati.
Sillery.	Valadi.
Talon.	Vauvilliers.
Target.	Vilette.
Thouret.	Volney.
Thuriot de la Rosière.	

Au total 136 (1) grands hommes.

(1) En réalité 135, parmi lesquels nous en avons choisi 36.

FRAGMENTS ET PENSÉES POLITIQUES

PREMIER MÉMOIRE A M. DE LA PORTE

Remis le 25 avril 1791

(Extrait)

Quoique je ne fasse pas grand cas des conseils rétroactifs, et de l'esprit *d'après coup*, je ne dois pas cependant négliger de faire un tableau raccourci de quelques faits importants qui ont influé sur l'état actuel du roi et de la monarchie. Ce tableau servira : 1^o à jeter du jour sur ce que j'ai à dire, et donnera du poids au plan que je propose, en prouvant que mes idées s'enchaînent de loin, et tiennent également aux causes et aux effets de la révolution ; 2^o ce tableau prouvera qu'on a toujours conseillé au roi des actes qui étaient forcés d'avance, ce qui lui a fait perdre l'à-propos de tous ses sacrifices. On ne saurait trop insister sur cette vérité, afin de renoncer le plus tôt possible à une politique si malheureuse.

L'effroi de la banqueroute ayant nécessité un remède aussi violent que les Etats-généraux, comment le roi ne s'aperçut-il pas d'abord que M. Necker le trompait ? Ce ministre avait dit et redit que la main seule de la nation pouvait combler le gouffre du *déficit*, et à peine les députés sont-ils arrivés, qu'il leur parle avec mépris de ce déficit, et prétend le combler avec du tabac en poudre et autres ingrédients de cette force. N'était-il pas évident que ce ministre trompait ou le roi ou les députés ? Je communiquai cette observation à M. le comte d'Artois, qui promit d'en faire part à Sa Majesté.

Le discrédit où tomba brusquement M. Necker, après son discours d'ouverture, était un moment heureux ; on n'en profita point, et il ne fut renvoyé que deux mois après.

On sait avec quel désavantage il a fallu que ce ministre, qui n'avait pas de plan, mourût peu à peu d'inaction. Comme il ne s'était précautionné que contre le roi, il n'a pu résister aux attaques.

Quant à la déclaration du 23 juin, n'est-il pas évident que, si elle eût été donnée six mois auparavant, elle eût fait perdre non seulement l'idée, mais jusqu'au désir des Etats-généraux ?

Vers les premiers jours de juillet, je proposai au maréchal de Broglie et à M. de Breteuil un parti décisif. Je demandai qu'au moment même où l'Assemblée nationale disputait l'armée au roi, Sa Majesté vînt elle-même à Paris lui disputer la nation. Qu'on juge de l'effet qu'eût produit l'arrivée soudaine et volontaire du roi, proposant à l'Hôtel-de-ville les principaux articles d'une bonne constitution, et faisant lui-même une simple légitime de cadets aux prêtres et aux nobles, qui étaient alors les heureux aînés de la nation. Cette démarche, soutenue de quelques distributions d'argent, aurait mis le roi en état de sortir de Paris avec un cortège de vingt à trente mille hommes qui seraient venus à Versailles faire décréter par l'Assemblée ce qui aurait été décidé à l'Hôtel-de-ville par le concours de la nation et du roi. Le duc d'Orléans, à qui je fis craindre cette démarche (lorsque je vis qu'on y renonçait), en fut tellement effrayé que l'abbé Sieyès m'a avoué que le duc de Biron et lui avaient vu le moment où ce prince allait se jeter aux pieds du roi.

Si, au Champ-de-Mars, le roi se fût avancé vers l'autel, et, après avoir prêté le serment, il eût dit à haute voix : « Je ne suis pas roi de Paris, mais roi de France ; je veux m'accompagner des fédérés et visiter avec eux mes provinces, » il paraît certain que rien au monde n'eût arrêté l'enthousiasme des fédérés, que rien ne les eût séparés de la personne du roi.

Enfin, j'ai dit à M. Delessert, le lendemain du jour où l'on illumina pour la convalescence du roi, qu'il me semblait urgent que Sa Majesté profitât de cette marque de tendresse publique pour faire au peuple le sacrifice de tout ce qu'on appelle *aristocrates*. Ce sacrifice, n'ayant pas été fait à propos, est aujourd'hui plus nécessaire que méritoire.

Tel est le système qui a prédominé dans le conseil du roi, système qui consiste à n'abandonner une main que lorsque

le bras est déjà gangrené. Avant de parler du nouveau plan qu'il faut substituer à celui-là, disons un mot des aristocrates, dans leurs rapports avec la fortune publique et avec la situation particulière du roi.

Si tous ceux qu'on appelle aristocrates n'avaient fait la grande faute de vouloir résister, sans moyen, au torrent de la révolution, ils auraient, comme le roi, arboré la cocarde de toutes parts, prêté le serment, brigué et obtenu facilement toutes les places, ils seraient aujourd'hui à la tête des districts; ils domineraient dans tous les clubs, mèneraient le peuple à leur gré, etc.; mais il fallait pour cela concevoir un plan et le suivre; tandis que les uns se sont enfuis, les autres se sont déclarés contre la cour, et la troisième partie, qui ne l'a pas quittée, lui a été plus funeste que ses plus ardents ennemis. Quand le vaisseau périt, si tout le monde se jette dans la chaloupe, elle périt aussi; d'ailleurs, le roi ayant pris le parti de la douceur et de l'acquiescement à tout ne devait pas rester avec les vaincus: c'est réunir tous les inconvénients.

Aujourd'hui, les aristocrates prononcés ne sont bons à rien pour s'être trompés sur tout; ceux qui sont restés passent leur vie à Paris, autour de trois mille tapis verts, et se consolent par la perte de leurs écus de celle de leur existence. Placés tous les jours entre le sabre et le râteau, ils ont des bals et des concerts; et plus touchés de la rigueur de l'hiver que de la rigueur des circonstances, leur unique chagrin est de prévoir qu'il n'y aura pas de glace l'été prochain. En tout, la corruption a des effets plus cruels que la barbarie. Les aristocrates ont succombé sous les démocrates, par la raison qui fit tomber les Gaulois et les Romains sous les fondateurs de la monarchie. Règle générale: toutes les fois qu'on est mieux chez soi que dans la rue, on doit être battu par ceux qui sont mieux dans la rue que chez eux. C'est le principe des révolutions et même des conquêtes (1).

(1) Il avait dit dans le *Journal Politique* (I, 14): « Nous ne regardons pas comme aristocrates les gens de cour et les nobles; ils n'ont jamais été à nos yeux que d'ennuyeux libertins à Paris, ou des mendians à talons rouges à Versailles. » Et dans le même *Journal* (I, 22): « N'est-ce pas une dérision que d'appeler aristocrates de pauvres gentilshommes qui mettent leurs enfants à l'école militaire ou à Saint-Cyr, qui passent leur vie à mendier des secours dans toutes les antichambres

LETTRE DE M. LE COMTE DE RIVAROL
A M. DE LA PORTE

Remise le 30 septembre 1791.

En écrivant, dans ma solitude, sur un objet aussi important que celui de la souveraineté du peuple, je n'ai pu m'empêcher de jeter quelques regards sur la situation présente du gouvernement et de la nation. Je vous les communique, Monsieur, avec toute la franchise que vous m'avez inspirée; mais je me souviens toujours de l'inutilité de mes observations, à l'ouverture des Etats-généraux, quand l'Assemblée, tirée en sens contraires par quelques factions encore faibles et timides, ne demandait qu'une main un peu ferme pour être dirigée; je n'espère pas un plus heureux succès pour mes réflexions actuelles. Les temps sont bien changés, direz-vous, et la leçon du malheur est quelque chose; je conviens que cela doit être, mais soyez sûr, Monsieur, que la raison qui prévoit les disgrâces, et la raison qui peut les réparer, sont également méconnues, et toujours par les mêmes causes. Il y a une fatalité attachée à notre nature: c'est que tout favorise en nous la maladie dont nous devons périr, nos aliments, nos goûts, nos habitudes, et jusqu'à nos raisonnemens; mais la raison, quand elle se présente, est toujours traitée de médecine.

Deux choses me paraissent devoir empêcher Sa Majesté de tirer une conséquence pratique des Mémoires soumis à ses réflexions, et doivent aussi l'empêcher d'adopter un système suivi: d'abord les souvenirs d'une vie passée dans un ordre si différent de celui qui existe, et, en second lieu, les services rendus par la coalition de quelques députés de la première législature avec les ministres.

En effet, le roi, ayant été élevé par la noblesse et avec la noblesse, n'a pu tout à coup se détacher des intérêts, des passions et des maximes de cet ordre, et cela est naturel:

de Paris et de Versailles, et qui peuvent mourir dans les prisons pour une dette de trois louis? Que doivent dire les magistrats de Berne et les Nobles vénitiens, en apprenant que l'ignorance parisienne a fait des titres de leur gouvernement une injure et un tort pendable? »

tout change en nous et hors de nous, avant que nous changions nous-mêmes. On ne se défie pas assez des effets de l'éducation. On ne se dit pas assez : que serais-je, si j'avais été élevé autrement? Mais, dans la personne de Louis XVI, le roi devrait l'emporter sur l'homme : Alexandre abandonna les Grecs dès qu'il se vit roi de Perse.

Quant à la coalition de quelques députés avec le ministère, je me contenterai d'observer que MM. Thouret, Chapelier, Barnave, etc., ne peuvent, dans les conseils qu'ils donneront, que ménager leur ouvrage, et apprendre aux ministres à masquer les défauts de la Constitution; ils passeront leur vie à lécher l'ours; ce qui est absolument contraire au système qu'il faut adopter, si on veut nous tirer de l'anarchie où nous sommes. D'ailleurs, ces hommes-là, s'étant décriés par les derniers décrets qu'ils ont emportés, ont perdu la popularité, et ne peuvent influencer en aucune manière sur la nouvelle législature, qui, étant le produit de tous les clubs du royaume, est arrivée absolument armée contre eux. J'ajouterai à cela qu'aucun de ces messieurs n'est redoutable hors de la tribune : c'est de leurs poumons que dépend leur empire.

A propos des dernières réjouissances de Paris, et des succès populaires de Leurs Majestés, j'observerai, Monsieur, qu'on pourrait bien compter sur le peuple, s'il était abandonné à lui-même; mais ces transports n'ont fait qu'irriter les républicains, et ces transports auront passé, que la haine de ceux-ci prendra de nouvelles forces, parce qu'elle est systématique et combinée : l'enthousiasme populaire n'a pas de racines. Je pourrais dire encore que la majorité des aristocrates est aussi consternée de l'acceptation du roi que tous les démocrates, et que, divisés par ce motif, ils s'unissent par la passion. J'en ai de fortes preuves. En un mot, le roi peut dire qu'il aura à combattre, auprès de son peuple, les démocrates, les aristocrates, les départements, les clubs, et les *ministres*; comme autrefois le peuple avait à combattre auprès du roi, les commandants, les intendants, toute la cour, et toujours les ministres.

Heureux les rois qui savent prendre les conseils amers, et garder un conseiller qui déplaît! Chercher un ministre agréable, c'est comme si on voulait une maîtresse *femme d'État*.

Je finis en vous priant de ne pas oublier celui qui ne peut cesser de vous aimer.

Le comte de RIVAROL.

PORTRAIT DU DUC D'ORLÉANS ET DE M^{me} DE G... (I)
(1793)

Tel a été ce prince que tous ses vices n'ont pu conduire à son crime ; et tel est l'effet de cet affaissement total de nos facultés, fruit de la débauche, de la flatterie et de tous les poisons. Qui fut insensible à la gloire, le devient à l'infamie. Les Mirabeau, les Laclos, le crime enfin avec tous ses leviers, ne purent soulever cette âme plongée dans son bournier : la haine, le mépris et toutes les tortures de l'opinion furent impuissantes contre cette insensibilité, qui serait le comble de la philosophie, si ce n'était le dernier degré de l'abrutissement et le symptôme de la dissolution.

Nous l'avons vu au 6 octobre, dans les rues de Versailles, entouré d'assassins et caressant le fameux *Coupe-tête* : c'était la corruption mendiant le secours de la barbarie. Mais il paya le crime et ne fut point servi : le conspirateur n'étant qu'un lâche, ses satellites ne furent que des voleurs, et sa trahison ne trouva que des traîtres.

C'est non seulement de tous les princes, mais encore de tous les hommes, celui qui serait resté le plus profondément enfoncé dans le mépris de l'Europe, si l'opinion publique n'avait découvert derrière lui une femme, conseil de ses crimes et âme de ses conseils, instigatrice de ses projets, apologiste de ses forfaits et corruptrice de ses enfants : femme qui ne l'a quitté qu'à l'échafaud, comme à une partie perdue ; car en effet le supplice de ce misérable fut bien plutôt la peine d'un dessein avorté, qu'une satisfaction proportionnée pour les rois, pour les peuples et pour la morale. C'est elle qui s'est chargée du fardeau de sa renommée et qui, se portant pour cause de tant de malheurs et de crimes, ne lui laisse que le titre de vil instrument d'une furie qui vit encore, sans savoir ni pleurer pour lui ni rougir pour elle.

(1) Genlis.

Une curiosité fatale et je ne sais quel intérêt mêlé d'effroi nous attachent malgré nous à ces productions monstrueuses qui paraissent à certaines époques ; on se demande des détails sur ces êtres pervers qui sont en ce monde le scandale de la providence ; je ne serais donc pas surpris qu'on voulût ici le portrait tout entier de celle qui fut l'image complète du vice. Je le ferai en deux mots : jeune, elle usa de sa beauté ; vieille, elle trafiqua de son esprit. Mais le ciel ayant refusé le charme de l'innocence à sa jeunesse et la magie du talent à ses productions littéraires, elle n'a trouvé que dans la révolution de quoi se dédommager des outrages du temps et de cette avarice de la nature.

GÉNÉRALITÉS

— La puissance est la force organisée, l'union de l'organe avec la force. L'univers est plein de forces qui ne cherchent qu'un organe pour devenir puissances. Les vents, les eaux sont des forces ; appliqués à un moulin ou à une pompe, qui sont leurs organes, ils deviennent puissances.

— Cette distinction de la force et de la puissance donne la solution du problème de la souveraineté dans le corps politique. Le peuple est la force, le gouvernement est organe, et leur réunion constitue la puissance politique. Sitôt que les forces se séparent de leur organe, la puissance n'est plus. Quand l'organe est détruit, et que les forces restent, il n'y a plus que convulsion, délire ou fureur ; et, si c'est le peuple qui s'est séparé de son organe, c'est-à-dire de son gouvernement, il y a révolution.

— La souveraineté est la puissance conservatrice. Pour qu'il y ait souveraineté, il faut qu'il y ait puissance. Or, la puissance, qui est l'union de l'organe avec la force, ne peut résider que dans le gouvernement. Le peuple n'a que des forces, comme on l'a dit, et ces forces, bien loin de conserver, lorsqu'elles sont séparées de leur organe, ne tendent qu'à détruire ; mais le but de la souveraineté est de conserver ; donc la souveraineté ne réside pas dans le peuple, donc elle réside dans le gouvernement.

— On ne jette pas brusquement un empire au moule.

— La loi est la réunion des lumières et de la force, le

peuple donne les forces, et le gouvernement donne les lumières.

— Les droits sont des propriétés appuyées sur la puissance. Si la puissance tombe, les droits tombent aussi.

— Il faut au peuple des vérités usuelles, et non des abstractions.

— Les coups d'autorité des rois sont comme les coups de la foudre, qui ne durent qu'un moment ; mais les révolutions des peuples sont comme ces tremblements de terre dont les secousses se communiquent à des distances incommensurables.

— Dans une armée, la discipline pèse comme bouclier, et non comme joug.

— Le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance.

— Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces.

— La philosophie, étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.

— Il faut plutôt, pour opérer une révolution, une certaine masse de bêtise d'une part qu'une certaine dose de lumière de l'autre.

— Il faut attaquer l'opinion avec ses armes : on ne tire pas des coups de fusil aux idées.

— La *volonté* est une esclave robuste qui est tantôt au service des passions et tantôt au service de la raison ; c'est un éréthisme de toutes nos facultés trop souvent produit par les passions, car on ne peut que les concevoir absentes de la volonté, et nous ne voyons que trop souvent la raison abandonnée par elle. L'envie, la cruauté, l'ambition, veulent ; la raison prie ou commande. Les femmes abondent en volontés. Un faible éréthisme s'appelle velléité. Quand on est passé de l'âge des passions et des sensations à celui des idées, on a peu de volontés, et c'est pourtant alors qu'on a la tête politique.

— Dans le corps politique, le gouvernement est le moyen

et la félicité publique le but. Mais, en démocratie, le moyen et le but étant dans les mêmes mains, le peuple ne s'occupe que du premier : c'est l'état de la France ; il lui faut un maître.

— Le corps politique est une idée multiple, une idée complexe ; il faut bien s'accoutumer à ces sortes d'idées, puisqu'au fond l'homme n'en a pas d'autres. L'homme ne pouvant exister sans la terre, le corps politique ne peut exister sans la terre et l'homme. Un cavalier ne peut se concevoir sans le cheval, et l'équitation ne peut se concevoir sans l'un et l'autre. La forme de la bride est forcée par les proportions de l'homme et du cheval, comme la forme du gouvernement est forcée par les proportions du territoire et de la population.

— S'il est vrai que les conjurations soient quelquefois tracées par des gens d'esprit, elles sont toujours exécutées par des bêtes féroces.

— Quand l'armée dépend du peuple, il se trouve à la fin que le gouvernement dépend de l'armée.

— Quand un gouvernement a été assez mauvais pour exciter l'insurrection, assez faible pour ne pas l'arrêter, l'insurrection est alors de droit comme la maladie, car la maladie est aussi la dernière ressource de la nature ; mais on n'a jamais dit que la maladie fût un devoir de l'homme.

— Il y a dans le corps politique une gradation de rivalité et d'émulation qui en fait l'harmonie, depuis le manœuvre jusqu'au grand propriétaire, et du simple soldat au maréchal de France. Dans la double hiérarchie des rangs et des fortunes, chacun n'ambitionne que l'homme qu'il a devant soi et qui ne le sépare que d'un degré des dignités ou de la richesse. Cette ambition est très raisonnable ; mais les philosophes ont brusquement rapproché les deux extrêmes en opposant le soldat au général et le manœuvre au propriétaire ; ce contre-coup a tout renversé.

— Le corps politique a un côté mainmortable ; tout y est viager, usufruitier, et voilà pourquoi on disait : *Le roi est toujours mineur*, et le *domaine inaliénable*.

— Les philosophes fondent souvent l'égalité sur des rap-

ports anatomiques; ils concluent de ce que les nerfs, les muscles et la configuration extérieure sont les mêmes, que deux citoyens doivent être égaux; mais égal ne signifie pas semblable; le croire est une erreur funeste.

— Un peuple veut beaucoup, et, par conséquent, beaucoup de choses contraires à la prospérité du corps politique; car tout peuple est enfant. Si, comme les Juifs, il quitte sa terre pour suivre un chef dans le désert, il faut des prestiges pour le séduire et des miracles pour le sauver. S'il nomme un général ou un roi, il n'y a de politique dans ce grand acte que ce qui est nécessaire et forcé, je veux dire la nomination d'un chef; mais le choix de tel ou tel, s'il est purement volontaire, est ordinairement mauvais.

— Une sûreté entière, une propriété toujours sacrée de ses biens et de sa personne, voilà la vraie liberté sociale.

— La liberté hors de la société n'emporte pas l'idée de sûreté, et celle-ci ne peut se comprendre sans liberté et sans société.

— On demande toujours si les rois sont faits pour les peuples, ou les peuples pour les rois. La réponse est toute simple : Les peuples sont faits pour le corps politique : car, dans l'Etat, si le peuple est la portion la plus considérable, le gouvernement est la pièce principale; l'un et l'autre sont faits pour le tout. L'aiguille dans une pendule n'est pas faite pour les roues, ni les roues pour l'aiguille : le tout est fait pour la pendule.

— A prince dévot, confesseur homme d'Etat.

— Les Etats despotiques périssent faute de despotisme, comme les gens fins faute de finesse.

— Il y a grande distinction à faire entre la majorité arithmétique et la majorité politique d'un Etat.

— La nature nous condamne à tuer un poulet ou à mourir de faim, c'est là le fondement de nos droits; et voici la généalogie des ressorts politiques : les besoins fondent les droits et les droits fondent les pouvoirs; mais en France on a donné au peuple des pouvoirs dont il n'avait pas le droit, et des droits dont il n'avait pas le besoin.

— A mesure que les superstitions diminuent chez un peu-

ple, le gouvernement doit augmenter de précautions et resserrer l'autorité et la discipline.

— En Angleterre, l'esprit public est plus sain ; en France, l'esprit particulier vaut mieux : de sorte qu'en Angleterre vous trouverez plutôt un meilleur peuple, et, en France, un meilleur homme.

— *Politesse dans l'inférieur*, signe de son état ; *dans le supérieur*, signe de son éducation : aussi, malgré la Révolution, celui-ci continue pour n'avoir pas l'air d'avoir perdu son éducation, tandis que l'homme du peuple cesse d'être poli pour prouver qu'il a changé d'état. Il brave, il insulte, parce qu'il obéissait autrefois, parce qu'il flattait : c'est à ce signe qu'il reconnaît l'égalité.

— Le prince absolu peut être un Néron, mais il est quelquefois Titus ou Marc-Aurèle ; le peuple est souvent Néron, et jamais Marc-Aurèle.

— Dans les temps calmes les réputations dépendent des hautes classes ; mais dans les révolutions elles dépendent des basses, et c'est le temps des fausses réputations.

— On sait que de dessus notre terre les mouvements des autres planètes paraissent irréguliers et confus, et qu'il faut se supposer dans le soleil pour bien juger l'ordonnance de tout le système : ainsi un simple particulier juge bien plus mal du corps politique où il vit que celui qui est placé dans le gouvernement.

— Les lois de la nature sont admirables, mais elles écrasent beaucoup d'insectes dans leurs rouages, comme les gouvernements beaucoup d'hommes.

— Le plus grand malheur qui puisse arriver aux particuliers comme aux peuples, c'est de trop se souvenir de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ne peuvent plus être. Rome moderne se donna des tribuns et des consuls. Le temps est comme un fleuve, il ne remonte pas vers sa source.

— Un grand peuple remué ne peut faire que des exécutions.

— Il y a des temps où le gouvernement perd la confiance

du peuple, mais je n'en connais pas où le gouvernement puisse se fier au peuple.

— Un gouvernement serait parfait s'il pouvait mettre autant de raison dans la force que de force dans la raison.

— C'est une bonté sotte et cruelle que de consulter les enfants sur l'état qu'ils ont à prendre : il faut choisir pour eux, et ne pas les jeter dans des indécisions qui leur font perdre toute confiance en nous, sans leur en faire trouver davantage en eux-mêmes. Il en est de même des peuples et de leur gouvernement.

SUR LA RÉVOLUTION

— Nous sommes le premier de tous les Français qui écrivîmes contre la Révolution avant la prise de la Bastille ; Burke le reconnut lui-même dans son excellente lettre à mon frère qui a été publiée (1), et nous nous en faisons gloire. Nous l'osâmes, et ce ne fut pas sans danger et avec espoir de récompense, car nous la trouvions dans notre conscience et notre raison, à cette époque où chacun ne voyait dans la Révolution que le grand bienfait de la philosophie, la réunion de tous les vœux, le concert de tous les efforts et le fruit de toutes les lumières. L'Assemblée, forte de la faiblesse du roi et fière de l'insurrection de Paris, ivre de ses succès et de l'encens qui fumait pour elle dans les provinces et chez l'étranger, abusait de tout avec fracas, et, dans cet état d'éblouissement, ne prévoyait ni les conséquences de ses principes ni les successeurs qu'elle se préparait.

— Nous écrivîmes et nous parlâmes inutilement en faveur de la religion, de la morale, de la politique, et au nom de l'humanité et de l'expérience de tous les siècles. Notre voix se perdit dans la destruction universelle, nous nous tûmes.

— Notre journal politique ne contient, en effet, que l'histoire des six premiers mois de la Révolution. Tous les grands coups étaient portés. La raison, d'abord inutile, était déjà criminelle. Le roi était prisonnier dans Paris, la noblesse et le clergé détruits et fugitifs. Les lois faisant place aux

(1) Voir *Appendice*, § 3,

décrets et le numéraire aux assignats, les jacobins étaient assemblés : quelle ressource restait-il aux cœurs honnêtes et aux bons esprits, quand tout était espoir et perspective pour les fous et pour les brigands ? Il fallut donc quitter la France, à l'époque où les jacobins préféraient encore notre fuite à notre mort, et aller montrer nos misères à des peuples et à des rois qui n'en étaient pas fâchés.

— Il arriva dans le gros de la nation ce qui arrivait en même temps dans l'armée. Les officiers, tout nobles qu'ils étaient, voulaient plus ou moins un changement. Leurs soldats n'étaient alors qu'automates, et quand ceux-ci devinrent démocrates, les officiers se firent aristocrates, comme s'ils n'avaient favorisé la Révolution que pour s'en faire écraser. Ainsi, en général, le clergé, la noblesse, les parlements, ainsi que tous les gens connus, voulaient une révolution quand le gros de la nation était tranquille ; et quand celle-ci, cédant à leur impulsion, s'est révoltée, ils ont pris la fuite ou passé à l'échafaud. Je n'approuvais pas l'émigration, et je ne sortis de France qu'à la fin de 1791. Le roi le voulut ainsi : ma plume pouvait être utile à ses frères. Je m'attends à la méconnaissance des services rendus.

— Si les événements révolutionnaires se renouvelaient encore, les opprimés ne chercheraient pas des leçons de salut dans nos écrits, et les malfaiteurs chercheraient des modèles dans les manœuvres des jacobins. J'ai vu en 1789 des membres de l'Assemblée constituante chercher et lire avec empressement Clarendon, qu'ils n'avaient jamais lu, pour y voir comment se conduisit le Long-Parlement avec Charles I^{er}.

— Au reste, je suis convaincu, car l'amour de soi et les passions vivent toujours, qu'il n'y a de leçons ni pour les peuples ni pour les rois, et que, si Louis XVI a des successeurs de sa race, ses fautes et ses malheurs ne seront pas même des avertissements pour eux.

— Au lieu des *droits de l'homme*, il fallait faire les *principes du corps politique*. C'était la tâche de l'Assemblée constituante, qui, comme on sait, ne constitua que nos malheurs ; mais elle craignit que les publicistes n'entrassent en discussion avec elle d'après ce titre ; elle aima donc mieux armer toutes les passions, et surtout la vanité, en prenant

pour texte les *droits de l'homme*, sans songer que ce titre excluait toute espèce de constitution. Aussi la Révolution et le germe de toutes les révolutions se trouvent-ils dans la Déclaration des droits, et la constitution qui les suit n'a pu prévaloir contre eux. Tous les pouvoirs, et le roi lui-même, ont péri pour avoir suivi la lettre de la constitution contre l'esprit de révolution. L'Assemblée, au lieu de dire : *Hoc est jus*, a dit : *Jus esto*, et depuis elle fit autant d'outrages à sa constitution qu'à la royauté.

— Comme roi, Louis XVI mérita ses malheurs, parce qu'il ne sut pas faire son métier ; comme homme, il ne les méritait pas. Ses vertus le rendirent étranger à son peuple.

— Dans les gouvernements représentatifs, on aura toujours dans les Chambres, comme le disait d'Urfé des Provençaux, *des gens riches de peu de biens, glorieux de peu d'honneurs et savants de peu de science*.

— Le grand métaphysicien Sieyès a pris à contre-sens tous les principes de la métaphysique, quand il a posé son axiome insensé de la raison universelle, maîtresse du monde ; il écarte toute la théorie des passions et les effets de l'ignorance.

— Grande distinction entre la propriété et la souveraineté : les rois avaient dans leurs édits des formules de propriétaires et de despotes plus absolus qu'ils ne l'étaient en effet. Tout cela est fondé sur le droit primitif de la conquête, sur ce qu'ils étendirent peu à peu sur le royaume le ton qu'ils avaient pris sur leur domaine, sur ce que, les hommes valant toujours plus, les mots se sont trouvés trop forts. Il fallait être plus maître encore et avoir des formes plus modestes. C'est là la sottise des révolutionnaires : ils auraient dû cacher au peuple leurs forces, en leur imposant des formes respectueuses envers le prince, et ces formes auraient à leur tour déguisé au roi sa faiblesse.

— Si vous eussiez consulté tous les Français avant les États généraux, vous auriez vu que chacun voulait un peu de la révolution actuelle. Il semble que la fortune n'ait fait que recueillir les voix pour la donner tout entière ; chacun à part dit : *C'est trop*.

— Les philosophes disent que ce n'est point une guerre

d'homme à homme, une lutte des factions et des passions, mais un grand mouvement dans l'esprit humain. Il faut les prendre au mot, et la Révolution n'est plus qu'une grande expérience de la philosophie qui perd son procès contre la politique. Révolution vient du mot *revolvere*, qui signifie mettre sens dessus dessous.

— Les Français ont mis la liberté avant la sûreté. Cependant l'homme quitte les bois, où la liberté l'emporte sur la sûreté, pour arriver dans les villes, où la sûreté l'emporte sur la liberté.

— Il y avait dans la nation, et il y avait toujours eu dans l'Assemblée de ses représentants, une majorité d'envieux et une minorité d'ambitieux : car c'est le grand nombre qui désespère d'avoir les places, et les prétentions fondées ne sont que pour le petit nombre ; mais l'ambition veut obtenir son objet, et l'envie veut le détruire ; et c'est cette envie de la majorité qui l'a emporté sur l'ambition de la minorité.

— Les passions sont les orateurs des grandes assemblées.

— La joie des rois en voyant les malheurs de l'auguste race des Bourbons, et celle de leurs courtisans en voyant la misère des émigrés, a été ineffable. Frédéric disait : *Nous autres rois du Nord, nous ne sommes que des gentilshommes ; les rois de France sont de grands seigneurs*. Il y en avait bien assez là pour que l'envie attirât la haine, et celle-ci des crimes peut-être.

— Les puissances, en 1789, étaient comme les colons qui jasaient à Paris sur la Révolution, sans la prévoir à Saint-Domingue.

— Au commencement de la Révolution, la minorité a dit à la majorité : *Mets-toi dessous* ; ensuite la majorité a dit à la minorité : *Soyons égaux*, et il se trouve que la vengeance est terrible.

— Voltaire a dit : Plus les hommes seront éclairés et plus ils seront libres. Ses successeurs ont dit au peuple que plus il serait libre, plus il serait éclairé ; ce qui a tout perdu.

— La noblesse oublia ce principe : *Res eodem modo conservantur quo generantur*. Les nobles ont d'abord

défendu leur esprit avec leur épée, et leur état avec des brochures.

— Il y a une singulière parité entre la révolution d'Angleterre et celle de France : le Long-Parlement et la mort de Charles I^{er} ; la Convention et la mort de Louis XVI ; et puis Cromwell et puis Bonaparte. S'il y a une restauration, aurons-nous un autre Charles second mourant dans son lit, et un autre Jacques second quittant son royaume, et puis une dynastie étrangère ? C'est une idée tout comme une autre que cette prévision ; mais il faut recommander la prévoyance à ceux qui gouvernent. Charles I^{er} et Louis XVI en manquèrent absolument, et malgré leurs vertus ils périrent sur l'échafaud. Les vertus d'un monarque ne doivent pas être celles d'un particulier : un roi honnête homme, et qui n'est que cela, est un pauvre homme de roi.

— Si Louis XVI était mort les armes à la main au 10 août, son sang eût bien autrement fécondé les lis. L'échafaud et le silence du peuple seront toujours flétrissants pour la nation, pour le trône, pour l'imagination même.

— Bonaparte fit réellement, au 13 vendémiaire, ce que Louis XVI fut accusé faussement d'avoir fait au 10 août. Il succéda à Robespierre et à Barras, et cela n'était pas difficile.

— Bonaparte règne pour avoir tiré sur le peuple et pour avoir réellement fait le crime dont Louis XVI fut faussement accusé. La France roulait, de précipices en précipices, vers un abîme ; elle s'est accrochée aux baïonnettes d'un soldat : une poignée de soldats suffisaient. D'ailleurs, Paris était bien changé, il n'y avait plus de public : ce n'était qu'un vaste repaire avec une police.

— Les Français, las de se gouverner, se massacrèrent ; las de se massacrer au-dedans, ils subirent le joug de Bonaparte, qui les fait massacrer au-dehors.

— Nos poètes ont voulu faire de Bonaparte un Auguste, persuadés qu'ils seraient aussitôt eux-mêmes des Virgiles et des Horaces. Il a moins d'esprit et surtout moins d'esprit de suite qu'Auguste. Ses discours lui ont toujours fait tort : il devrait mettre parmi ses gardes un *officier de silence*... La fortune fait des hommes extraordinaires ; le génie seul

et la conduite politique et morale font les grands hommes. Bonaparte a laissé concevoir des espérances; mais on ne peut exiger qu'il ait une idée plus haute que sa place.

— Ce qui prouve que Bonaparte est supérieur à Lannes, Ney, Soult, Moreau, Bernadotte, c'est qu'ils le servent au lieu de s'en défaire.

— Un pouvoir exorbitant donné tout à coup à un citoyen dans une république forme une monarchie ou plus qu'une monarchie. Quand on succède au peuple, on est despote.

— Bonaparte place mal ses haines et ses amitiés : les régicides et les révolutionnaires le perdront, s'il s'en entoure. Il a plus de pouvoir que de dignité, plus d'apparence que de grandeur, plus d'audace que de génie, et il est plus aisé de le féliciter que de le louer.

— Si la révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'échappai à quelques jacobins de mon Almanach des grands hommes.

— Les Français ont toujours eu du goût pour les étrangers : preuve de leur jalousie ; témoin : les Ornano, les Broglio, Rose, Lowendhal, Saxe, Necker, Besenval, Bonaparte.

— Le despotisme de Titus, de Trajan et de Marc-Aurèle était aussi grand que celui de Tibère, de Néron et de Domitien. D'un signe de tête, ils faisaient mouvoir le monde connu depuis l'Euphrate jusqu'au Danube : ils étaient despotes, mais n'étaient point tyrans. Montesquieu s'est trompé à cet égard.

— On me demandait, en 1790, comment finirait la Révolution. Je fis cette réponse bien simple : *Ou le roi aura une armée, ou l'armée aura un roi*. J'ajoutai : « Nous aurons quelque soldat heureux, car les révolutions finissent toujours par le sabre : Sylla, César, Cromwell.

— Les coalisés ont toujours été en retard d'une année, d'une armée et d'une idée.

— Il serait plaisant de voir un jour les philosophes et les apostats suivre Bonaparte à la messe en grinçant des dents, et les républicains se courber devant lui. Ils avaient pour-

tant juré de tuer le premier qui ravirait le pouvoir. Il serait plaisant qu'il créât un jour des cordons et qu'il en décorât les rois ; qu'il fit des princes et qu'il s'alliât avec quelque ancienne dynastie... Malheur à lui s'il n'est pas toujours vainqueur (1)!

— Tout philosophe constituant est gros d'un Jacobin : c'est une vérité que l'Europe ne doit pas perdre de vue.

(1) Rivarol est mort le 11 avril 1801.

LIVRE III

PHILOSOPHIE

LETTRES A M. NECKER

SUR SON LIVRE DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS
RELIGIEUSES (1788)

(Extrait)

J'ai souhaité cent fois que, si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dit tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre.

PASCAL.

Monsieur,

Vous écrivez pour éclairer le monde; j'ai cru pouvoir vous écrire pour m'éclairer avec vous. Si l'opinion gouverne la terre, ceux qui dirigent l'opinion ne parlent et n'écrivent jamais impunément: ils sont responsables de leurs idées, comme les rois de leurs actions; et tout homme a droit de marquer sa surprise, lorsque M. Necker publie un livre de métaphysique qui doit déplaire également aux prêtres et aux philosophes, et qui peut être condamné le même jour dans Genève, dans Rome et à Constantinople.

Il est probable qu'un tel livre, n'étant qu'une harangue en faveur du déisme, et une paraphrase de ce vers si connu, *si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer*, il est, dis-je,

probable qu'il serait tombé de vos mains dans l'oubli, si vous ne l'aviez signé; mais on n'a pu supposer que M. Necker eût fait un livre inutile, ni qu'il eût affecté sans raison d'éviter toute idée neuve; et la nation, qui eût craint de vous humilier par son indifférence, a marqué pour vous lire un empressement que la légèreté de son caractère rend plus flatteur et plus cher à l'austérité du vôtre...

Ce n'est pas sans une extrême défiance que j'entreprends cette discussion, et que je la soumetts à vos lumières et au jugement du public. Si je n'étais rassuré par l'importance du sujet, je n'aurais jamais opposé mon obscurité à votre éclat, et la simplicité de mon style à la solennité du vôtre (1).

Vous annoncez d'abord que ce qui vous a porté à faire un volume sur *l'utilité temporelle des religions*, c'est que vous avez reconnu que les philosophes, ne pouvant ni perfectionner la morale ni lui donner une base solide, il était temps de prêcher au peuple l'existence d'un Dieu et de sa providence.

Heureusement qu'en attaquant les philosophes vous n'avez pas nommé la philosophie. Paris, vous le savez, est la ville du monde où l'on a le mieux séparé ces deux mots : ce n'est point la philosophie, c'est un parti qui fait les philosophes. Les langues sont pleines de ces délicatesses : c'est ainsi qu'on peut fort bien connaître l'homme, sans connaître les hommes. Il est donc très heureux que vous n'avez point accusé la philosophie de ne pouvoir nous donner un cours de morale; ce serait attaquer la raison dans son fort; ce serait insulter l'espèce humaine; et il serait triste que, malgré tant de sujets de division, vous et M. de Calonne fussiez tous d'accord : lui pour nous annoncer le DÉFICIT des finances, et vous celui des idées. — Mais avant d'établir que la philosophie, qui est la raison sans préjugés, peut seule, avec le secours de la conscience, donner aux hommes une morale parfaite, souffrez, Monsieur, que je vous demande à qui vous en voulez, lorsqu'au dix-

(1) Il est peut-être utile d'avertir les jeunes gens qu'outre le style simple, le tempéré et le sublime, si connus et si bien classés dans les rhétoriques de collège, on est forcé aujourd'hui d'admettre le style ministériel, et ce qu'on appelle la prose poétique. R.

huitième siècle vous proclamez un Dieu vengeur et rémunérateur.

Ce n'est point aux gouvernements que vous parlez ; car il n'en est point sur la terre qui ne soit de connivence avec un clergé, et qui ne veuille tenir sa puissance du ciel. Ce n'est point aux peuples que vous prêchez ; car votre livre, qui peut-être est déjà à Pétersbourg, ne parviendra jamais dans votre antichambre (1) ; sans compter qu'un peuple, qui non seulement croit en Dieu, mais en Jésus-Christ, rejettera toujours un ouvrage qui n'annonce qu'un Dieu pur et simple. Une nation sauvage, par exemple, passerait fort bien de l'ignorance absolue, qu'on appelle *état de pure nature*, à la connaissance d'un suprême architecte, et pourrait s'y arrêter quelque temps ; mais une nation avancée, qui a déjà un culte, ne rétrogradera pas ; qui a le plus, ne veut pas le moins. Or le peuple sait fort bien que non seulement il n'est point de morale sans religion, mais encore que sans religion, il n'y a point d'honnête homme ; et non seulement sans religion, mais encore sans la religion chrétienne, et surtout sans la religion catholique : car tout cela se tient, et c'est là qu'on vous mènera toutes les fois que vous avancerez qu'il n'est point de morale sans religion. Il est plus conséquent, en effet, de croire tout ce que dit un prêtre que de lui nier un seul article.

Enfin, ce n'est point aux philosophes que vous vous adressez ; car ceux qui ne seraient pas de votre avis ne cherchent pas à faire secte, et savent d'avance tout ce que vous avez à dire sur le déisme. A qui en voulez-vous donc, si vous ne parlez ni aux princes, ni au peuple, ni aux gens instruits ?

Peut-être direz-vous que votre livre était nécessaire dans un siècle et chez une nation où l'on a attaqué, tantôt avec dérision tantôt avec violence, la religion chrétienne et même

(1) Je n'aurais même pas publié cette lettre, si je n'étais assuré de cette vérité, que le peuple ne lit point, et surtout qu'il ne lit point les ouvrages philosophiques. Les lecteurs de toutes les classes sont riches, sages ou penseurs : un livre de philosophie ne leur paraîtra jamais dangereux. Voilà pourquoi, dans un pays où la presse n'est pas libre, on choisit toujours, pour veiller à la librairie, des magistrats qui ne lisent point : car on a observé que moins un homme a lu, plus il croit les livres dangereux, et plus il est tenté de mettre tout le monde à son régime. R.

l'existence d'un premier être. Il aurait donc fallu nous donner quelque argument nouveau en faveur de la religion, ou quelque nouvelle preuve de l'existence de Dieu. Mais vous vous contentez de recommander la morale évangélique et les cérémonies de l'église ; et vous n'établissez l'existence de Dieu que sur le grand spectacle de la nature et sur l'évidence des causes finales. Cicéron, Sénèque et la foule des rhéteurs après eux n'ont jamais manqué une seule occasion d'étaler toute leur éloquence à ce sujet, et de cacher la pénurie des idées sous l'abondance des mots.

Mais Pascal vous eût rejeté bien loin avec vos preuves tirées du spectacle de la nature, lui pour qui Dieu était moins probable que Jésus-Christ, et qui concevait mieux qu'on pût être athée que déiste.

Il savait bien que la religion n'a rien à craindre des premiers, et qu'au contraire elle ne saurait trop redouter les autres.

Supposons en effet qu'un homme, après vous avoir lu, vous tint ce discours :

« L'éternité du monde ne m'a jamais répugné comme à vous ; son immensité ne m'effraye point, et je dis à la nature : *Si tu m'offres des espaces sans bornes, je t'oppose des siècles et des générations sans fin.* Placé entre ces deux infinis, je ne me crois point malheureux : j'admets pour éléments éternels l'espace, la durée, la matière et le mouvement. Les germes semés partout me défendent de croire que la nature ait commencé, ni qu'elle s'épuise jamais. Je vois que le mouvement, en exerçant la matière, lui donne la vie, qui n'est elle-même qu'un mouvement spontané : je vois que l'exercice de la vie produit le sentiment, et l'exercice du sentiment la pensée, ainsi que l'exercice de la pensée enfante les hautes conceptions. Or, *vie, sentiment et pensée*, voilà la trinité qui me paraît régir le monde. Toutes les productions de la terre s'abreuvent plus ou moins de ce fleuve de la vie qui en fertilise la surface. L'organisation plus compliquée des animaux en retient plus que celle des plantes, et l'homme en est encore plus chargé qu'eux ; c'est le diamant qui absorbe plus de lumière que le simple cristal. Je vois donc qu'il n'y a de mortel sur la terre que les formes et tous ces assemblages d'idées que vous nommez *esprits et âmes*. Je vois que le

premier rayon de lumière qui entre dans l'œil d'un enfant et la première goutte de lait qui tombe sur sa langue y forment un premier jugement, puisqu'il sent que l'un n'est pas l'autre. Autour de ce jugement se rassemblent d'autres idées ; et comme on n'oserait qualifier du nom d'armée une poignée de soldats, on ne commence à donner le nom d'*esprit* et d'*âme* qu'à un certain nombre d'idées. L'enfant indique lui-même cette époque, lorsqu'aidé du sentiment de son existence et de la foule de ses souvenirs, il commence à se distinguer de tout ce qui l'environne et à dire *moi*. C'est une plante arrivée à l'état de fleur. Que cet enfant périsse, il n'y aura de détruit que la somme de ses idées : son corps ira subir d'autres formes. C'est ainsi qu'en brûlant un livre ou un tableau vous perdez réellement et sans retour l'esprit et le dessein qui y sont attachés ; mais le matériel du livre et du tableau tombe en cendres et s'élève en vapeurs qui ne périssent jamais. Je suis donc plus sûr de l'immortalité des corps que de celle des esprits : d'ailleurs, l'esprit et le corps sont vraisemblablement une même chose ; et celui qui connaîtrait à fond les secrets de l'anatomie rendrait compte de toutes les opérations de l'âme, puisqu'à chaque découverte qu'on fait la nature laisse tomber un de ses voiles. Si j'ai plus de peine à concevoir l'éternité antérieure du monde que son éternité postérieure, c'est que mon âme, ayant réellement commencé et craignant de finir, se figure aisément que l'univers a commencé, et qu'il pourra bien ne pas avoir de fin. Nous sommes en naissant jetés sur le fleuve de la vie ; nous ne voyons et ne concevons bien que la pente qui nous entraîne, et notre imagination en suit le cours. Mais, si nous la forçons à remonter le fleuve, la fatigue nous gagne d'abord, et notre pensée ne peut supporter le poids d'une double éternité. Ces vérités générales me suffisent ; et je ne conçois pas que vous en soyez assez mécontent pour être obligé de recourir à un Dieu qui, après avoir créé le monde, ne cesse de soutenir et de réparer son ouvrage. Et quand cela serait, quelle preuve en auriez-vous ? Où sont les titres de votre mission ? Du moins les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans avouent que Dieu leur a parlé, et qu'il a tracé lui-même le culte et les cérémonies qui lui plaisent. Mais vous, toutes vos preuves se réduisent à un sentiment vague

d'espérance et de crainte : vous me faites du Dieu que vous désirez un portrait de fantaisie, et vous croyez lui plaire : tandis que moi, voyant les mystères dont il s'est environné, comme d'autant de gardes qui me crient, *n'approchez pas!* je me retire et je crois entrer mieux que vous dans ses véritables intentions. Observons aussi, entre nous, que le sort de Dieu a varié comme celui des hommes : quand les peuples étaient ignorants et barbares, ils se contentaient de faire Dieu tout-puissant, et par ce seul mot ils tranchaient grossièrement toutes les difficultés. Mais, à mesure qu'ils ont été plus instruits, Dieu lui-même leur a paru plus intelligent : ils ont expliqué par les lois de la nature ce qu'ils regardaient auparavant comme une opération immédiate de son auteur, et Dieu a réellement gagné du côté de l'intelligence ce qu'il semblait perdre du côté de la puissance. C'est en ce sens que Dieu est toujours près de l'ignorant, tandis qu'il recule sans cesse devant le philosophe, qui de jour en jour le place plus loin et plus haut dans la nature, et ne l'appelle à lui qu'à toute extrémité. Si je venais donc à admettre ce Dieu à votre manière et à le distinguer du Grand-Tout, je n'en serais pas moins athée à vos yeux, puisque la Providence ne serait pour moi *que le nom de baptême du hasard* (1), et que Dieu lui-même ne me paraîtrait, comme à tous les esprits faibles et paresseux, qu'une manière commode d'expliquer le monde. Vous croyez vainement humilier l'homme en lui parlant des bornes de son esprit. Un oiseau qui voit semer du chanvre prévoit tout au plus qu'il viendra de cette graine une forêt de plantes ; mais il ne prévoit pas qu'on tirera de cette plante de quoi faire des filets ; encore moins prévoit-il qu'on en fera du linge, et de ce linge du papier et des livres. Tel est l'homme : témoin des démarches de la nature, comme l'oiseau l'est des siennes, il en prévoit ce qu'il peut. Tout ce qu'elle lui offre étant une jouissance pour les sens et un tourment pour l'esprit, il se livre et doit se livrer avec ardeur à ce double besoin de jouir d'elle et de l'étudier (2). Le désordre du moral vous

(1) Cette expression heureuse et familière est d'une femme dont on peut piller que la conversation, puisqu'elle n'écrit jamais... (Madame de Créqui.) R.

(2) C'est sans doute la seule envie de faire du bruit ou de se moquer de l'inepte question d'une académie de province, qui fit avancer à Rous-

paraît inexplicable : mais considérez que tout est ordre, paix et symétrie dans le monde physique. Il est vrai qu'en passant des plantes aux animaux, et surtout à l'homme, on commence à trouver le désordre et la guerre, et que s'il existait quelque être mieux organisé que l'homme, il aurait des passions encore plus terribles. Chacun tend à soi : voilà l'origine du bien et du mal. Voudriez-vous que les hommes fussent sur la terre, immobiles et rangés comme des arbres à côté l'un de l'autre ? La paix serait trop chère à ce prix. En tout il ne faut pas vouloir être plus savant que la nature ; et si dans la société vous étiez trop choqué de l'inégalité des conditions, convenez du moins que le bonheur est mieux distribué que les richesses. Quant à moi, je mène une vie conforme à l'ordre en suivant les lumières de ma raison. Comme Epicure, j'ai placé la vertu dans la volupté, afin de la rendre plus délicate et plus aimable, et de faire le bien pour le plaisir même de le faire ; tandis que vous ne songez qu'à éviter un châtement ou à obtenir un prix. Je suis seulement fâché que le nom même de la vertu fasse la satire de l'homme, puisqu'il signifie *effort*. »

Il me semble, Monsieur, que si un incrédule avait l'impolitesse de vous pousser ainsi, vous pourriez être embarrassé, quoi que vous fissiez pour surprendre son irrégion ; mais le peuple se moquerait d'un homme qui n'allègue pour règle de morale que l'utilité générale des sociétés, pour motif que l'intérêt et le plaisir qu'on trouve à faire le bien. Ce système est si nu, il parle si peu à l'imagination, il suppose tant de réflexions et de connaissances, tant de noblesse et de rectitude dans l'âme, qu'il ne conviendra jamais à la multitude. Ce n'est point ainsi qu'on mène les nations en laisse : il y a dans le cœur humain une fibre religieuse qu'on

seu que les sciences étaient un mal. Cet excellent esprit sentait bien que l'homme est né pour se perfectionner, et qu'ici le droit est fondé sur le fait. Si nous pouvions marcher sur l'eau, aurions-nous inventé les barques ? Si nous pouvions grimper les murailles, aurions-nous recours aux échelles ? L'industrie supplée la puissance, et l'art aide la nature. Demander si c'est là un bien ou un mal, c'est demander en dernier résultat si le monde lui-même est un mal ou un bien, et s'il ne vaudrait pas mieux qu'il n'existât pas : c'est demander si la rhubarbe est un poison ou un aliment. La rhubarbe n'est ni l'un ni l'autre : c'est un remède. Les sciences et les arts sont aussi des remèdes contre l'ignorance, et des ressources contre les besoins. R.

ne peut extirper; et voilà pourquoi d'un bout de la terre à l'autre on nous inocule si facilement d'une religion. Or les prêtres ont à craindre que les déistes appuient leur morale sur la même base qu'eux. Ils prêchent comme eux un Dieu bon et juste : ils s'attachent les cœurs par les mêmes espérances, par les mêmes consolations : ils se mettent à la portée de tous les esprits : l'imagination ne peut résister à l'imposant tableau qu'ils font de la Providence et de l'ordre qu'elle entretient dans l'univers : ils persuadent facilement que Dieu fera pour un autre monde ce qu'il n'a pas fait pour celui-ci : ils ont enfin sur les prêtres l'avantage de la tolérance. Et voilà pourquoi la profession de foi du Vicaire Savoyard, laquelle est un très beau précis de votre Livre, a séduit les âmes honnêtes et douces ; tandis que le Livre *du système de la nature*, fût-il aussi attrayant qu'il est ennuyeux, n'a dû entraîner personne. Un système qui ôte l'immortalité à l'homme pour la donner à l'univers, qui établit que le monde n'a ni commencement ni fin, et qui veut que tout plie sous la nécessité, ne fera jamais fortune. Les hommes sont intraitables là-dessus, et c'est une chose plaisante qu'en fait de généalogie ils tremblent toujours de rencontrer leur origine, et qu'en métaphysique ils s'épuisent pour en chercher une à l'univers. « Toutes choses, dit Pascal, sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. » C'est-à-dire, à l'infinie grandeur, à l'infinie petitesse, et à l'infinie durée ; tellement que si l'homme aime à croire que le monde a commencé, il ne désire pas avec moins d'ardeur que son âme soit immortelle : il craint d'aborder le néant au sortir de la vie, et il s'en figure une autre au bout de celle-ci, comme dans ses jardins il fait peindre des ciels et des perspectives, afin de donner à la plus courte allée toute l'illusion de l'immensité.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DU NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

(1797)

Extraits (1)

I. — DU SENTIMENT COMME PRINCIPE DE TOUT DANS L'HOMME ET DANS LES ANIMAUX

Traiter de la parole, c'est parler de l'homme : ainsi, quoique la nature de l'homme ne soit pas le but de nos recherches, je ne peux me dispenser de jeter ici quelque jour sur ce qu'on entend par *sentiment*, afin d'arriver aux sensations, aux idées, aux besoins et aux passions qui ne sont que les modifications du *sentiment*. Cet élément de la vie et de la pensée, une fois connu et bien déterminé, pourra donner à nos développements la force et la suite qui résultent de la clarté et de la fixité.

Le sentiment ne se définit point : il serait toujours plus clair que sa définition ; mais il sert à définir tous les phénomènes de l'âme et du corps.

Point de contact ou lien de l'esprit et de la matière ; source de plaisir et de douleur ; base d'évidence, de certitude et de toute conviction ; effet ou cause ; principe ou résultat. le sentiment, quelle que soit sa nature, est le premier en ordre, et le plus grand de tous, les dons que Dieu ait fait à ses créatures : sans lui, l'animal ne serait que machine, la vie ne serait que mouvement.

Considéré comme faculté générale, le sentiment s'appelle *sensibilité* : il a pour organes tous les sens, et pour siège

(1) Ce *Discours*, presque tout de philosophie, a reçu dans les *Œuvres complètes* le titre, qui lui convient mieux, de : *L'Homme intellectuel et moral*. Nous en avons déjà extrait un morceau, *le Génie et le Talent*, et divers menus fragments ; mais sa place, comme œuvre séparée, est dans cette section philosophique.

l'homme tout entier. Mais comme il comprend à la fois les besoins et les sensations, les passions et les idées, il y aurait eu de la confusion, si on n'avait assigné à la sensibilité divers départements. On a donc reconnu et nommé d'abord les organes et les sièges particuliers des besoins et des sensations. D'un côté, la faim, la soif, le désir mutuel des deux sexes; de l'autre, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, ont eu leurs instruments et leurs places : la douleur et le plaisir physiques ont régné partout.

Mais quel lieu, quels organes assigner à l'amour moral, à la soif de l'or, à la joie, au chagrin, enfin à tout ce qu'il y a d'intellectuel dans les passions et dans les idées? Chacun sentait, en effet, que les passions avaient un côté idéal que n'ont pas les besoins, et qu'il y avait dans les idées un côté purement intellectuel que n'ont pas les sensations. Il fut donc nécessaire de partager l'âme en deux sièges principaux : les gens du monde lui assignèrent *l'esprit et le cœur*; les philosophes, *l'entendement et la volonté* : l'esprit ou l'entendement, chez qui les sensations se changent en idées; le cœur ou la volonté, chez qui les besoins deviennent passions.

Mais, si les besoins et les sensations changent de nom en perdant leur côté matériel, le sentiment ou la sensibilité en général n'en change pas. On dit, *un cœur, un ouvrage, un mot, une pensée, un geste, un regard, pleins de sentiment ou de sensibilité*. On s'exprime de même sur les différentes parties du corps affectées par le plaisir ou la douleur : on dit, *la sensibilité de la peau, de l'œil, de l'estomac*; on a des *sentiments de gouite*, comme des *sentiments d'amour ou de haine*; on perd tout *sentiment*, tant au physique qu'au moral. Et comme ce mot est commun à l'âme et au corps, il prend toutes les épithètes propres à l'une et à l'autre. Le sentiment est noble et vif, bas et faible, obscur, sourd, exquis, grossier, délicat, tendre, violent, etc. Ainsi l'homme étant également sensible au dehors et au dedans, le sentiment reste, au sein des fonctions, des facultés, des puissances, des modifications, et enfin de tous les mouvements du corps et de l'âme, principe universel et particulier, matériel et intellectuel à la fois.

C'est de là que vient l'universalité du verbe *sentir*, qui s'applique à tout, tant au moral qu'au physique. *Je sens*

que *j'ai raison, que je souffre, que je meurs : je sens que ces corps sont durs ; que ces tableaux, ces bouquets, ces rayons, ces accords sont bons*. Ainsi le verbe *sentir* remplit à lui seul les fonctions des verbes *voir, toucher, flairer, ouïr, goûter* ; mais cela n'est pas réciproque ; car si le mot *sentir* est commun à tous les sens, il est tellement particulier au sentiment que ce n'est que par emprunt que l'odorat et le toucher paraissent s'en être emparés exclusivement. Il n'y a que l'œil, l'oreille et le palais qui aient chacun un verbe pour exprimer leurs fonctions. Sentir par les yeux, c'est *voir* : sentir par l'oreille, c'est *ouïr* ou *entendre* : sentir par la bouche, c'est *goûter*. Mais comme on peut *flairer* et *toucher* sans sentir, il est clair que l'odorat et le tact manquent de verbe. Ils ont donc emprunté le verbe *sentir*. Les Italiens disent *sentir par l'oreille* : j'ai senti un bruit, j'ai senti dire. Quand on dit, *je sens quelque odeur, ou je sens un corps dur*, c'est qu'on a déjà *flairé l'une et touché l'autre*. Et pour en venir aux exemples cités, je ne dirai pas plus : *je flaire* ou *je touche que je suis malade* et *que j'ai raison*, que je ne dirai : *j'entends* ou *je goûte que je suis malade* et *que j'ai raison*, parce que la douleur et la raison appartiennent au sentiment en général, et non à tel sens en particulier. Donc le verbe *sentir* n'appartient que par emprunt à l'odorat et au toucher. Il n'y a de privilégié que le verbe *voir*, qui s'emploie si souvent pour *sentir*, et réciproquement ; puisqu'on dit, *je vois* ou *je sens que ce bâtiment penche ; je vois* ou *je sens que j'ai raison ; je vois* ou *je sens que je peris*. Cela vient de ce que l'œil a été l'emblème de l'entendement, qui semble voir les objets quand il les sent ; d'où sont dérivés les mots *clarté* et *évidence*, qui se disent d'une proposition aussi claire à l'esprit qu'un objet extérieur et bien éclairé l'est aux yeux.

Observez que les mots *sentiment, sentir, sens, sensible* et *insensible, sensibilité* et *insensibilité*, s'appliquant tour à tour au physique et au moral, ne sont jamais au figuré, tant qu'il s'agit des êtres vivants, quelque matériel ou quelque immatériel que soit l'objet dont on parle. Ainsi *je sens une belle rose*, et *je sens une bonne raison*, sont également au propre.

On demandera peut-être si le sentiment, comme prédé-

cesseur des sens, leur a donné son nom ; ou si c'est à eux que le sentiment doit le sien. Je réponds à cela que le règne du sentiment pur est très court dans l'enfant qui vient de naître, et que l'homme n'ayant formé la parole qu'après avoir exercé tous ses sens, ils ont dû naturellement lui fournir des mots et des expressions pour tout nommer, pour exprimer le sentiment lui-même ; comme ils en ont fourni pour la raison appelée *sens commun*, et pour la conscience nommée *sens intérieur* ou *sens intime* ; comme ils ont fait le verbe *sentir* et toute sa famille. Mais il n'en est pas moins vrai que le sentiment a précédé toute sensation, quelles que soient l'époque et l'origine du nom qu'il a reçu.

Si je dis que le sentiment est antérieur à toute sensation, et par conséquent à toute idée, c'est qu'en effet il date de l'organisation.

Dès qu'on admet qu'un animal naît sensible et affamé, tout autre phénomène comparé à celui-là n'a plus droit de surprendre. Nous sommes tous, hommes et animaux, composés de besoins et d'idées ; mais les besoins ont précédé. Tout animal souffre intérieurement avant de toucher ou d'être touché, par conséquent avant d'avoir une sensation, et enfin une idée. L'enfant peut avoir faim, avant d'avoir goûté d'une nourriture quelconque ; et le jeune homme, élevé loin des femmes, n'en serait pas moins tourmenté d'amour à l'époque indiquée par la nature. Ce double sentiment de la faim et de l'amour serait puissant et vague à la fois ; il serait, en un mot, besoin sans objet ou sans idée. On a donné à cet état le nom d'*inquiétude*.

S'il est vrai que l'animal qui vient de naître puisse souffrir autant de la privation de certaines choses, que jouir de leur possession, il reste démontré que le sentiment doit également exister avec et sans objet ; avant, pendant et après les premières sensations. Mais le sentiment qui a lieu dans la privation est, pour la première fois, un sentiment sans idée ; ce n'est qu'un état de malaise indéterminé. En un mot, les organes sont souffrants, mais ils sont sans empreinte : il y a *sentiment* et non pas *sensation*. L'estomac a faim en général, sans avoir faim de telle ou telle chose en particulier ; aussi dit-on le *sentiment* et non la *sensation* de la faim.

Mais dès qu'une fois les sens ont livré passage à un objet quelconque ; dès que l'impression s'est faite sur le sentiment, il y a sensation déterminée, empreinte dans l'organe, et un mot *idée*.

On voit de là que le mot *sentiment* appartenant à deux états aussi opposés que la réalité des sensations et que leur privation absolue, ce mot a dû nécessairement rester un peu vague, puisque, d'un côté, l'absence, la privation et les besoins ; de l'autre, la présence, la jouissance et les idées le réveillent également : mais s'il est vrai que toute sensation nous vienne du sentiment excité par les objets, il est clair que le sentiment ait les objets et leur action pour origine : ce sont ses occasions et non ses causes. On connaît donc les objets, les organes et les effets du sentiment ; on ignore à jamais son époque, sa source et sa nature : elles se perdent dans l'intime union de l'âme et du corps, c'est-à-dire, dans la nature intime de l'homme (1).

En effet, sans l'âme, le corps n'aurait pas de *sentiment* ; et sans le corps l'âme n'aurait pas de *sensations*. Mais l'âme ayant la majeure part dans ce commerce, on lui a fait présent de tous les genres de *sensibilité intellectuelle*. Ainsi, on dit qu'un homme a de l'âme, qu'il est l'âme d'une assemblée, qu'un ouvrage est plein d'âme ; les artistes eux-mêmes ont emprunté cette expression pour peindre tout ce qui vivifie leurs productions, ou même tout ce qui augmente le ton et la vigueur, et comme il paraît que tout est dans le cœur, ou autour du cœur, que règnent, comme par un siège matériel, le sentiment et ses émotions, la sensibilité et ses étreintes, les passions et leurs orages ; de là sont venues tant d'expressions, tant de gestes et de regards, où le cœur joue le premier rôle ; tandis que la tête, comme siège matériel de l'entendement, a pour apanage l'esprit et

(1) On sent bien que les mots, esprit et matière, corps et âme n'ont été créés qu'en opposition l'un de l'autre. Si l'on n'eût admis que la dénomination de *réalités*, ou *d'êtres de choses*, on aurait vu la nature telle qu'elle est, pleine de choses étendues, divisibles, vivantes, sensibles, &c. Alors les mots opposés de *matière* et *d'esprit* tomberaient, et ce serait un grand pas en métaphysique. Locke, en attaquant cette proposition des cartésiens, que *l'âme pense toujours*, dit fort sensément : *l'âme aurait donc des idées que l'homme ignorerait ?* D'où l'on voit que le mot *homme* aurait mieux accommodé Locke en tout et partout. Il y a en effet, dans l'homme, d'autre personne que l'homme même. R.

les idées, la pensée et le raisonnement, la méditation et les méthodes, c'est-à-dire, l'imagination et ses formes, la mémoire et ses signes, le jugement et ses balances.

Puisque le sentiment nous a conduits si directement à l'union de l'âme et du corps, je dois m'arrêter un moment sur les divisions connues de ces deux moitiés de l'homme.

L'âme, connue par ses effets et non par sa nature, est dans nous, comme dans tous les animaux, ce qui anime le corps. Elle emporte tellement l'idée de vie et de sentiment que ces deux mots sont souvent synonymes avec elle. Comme vie, elle entretient l'organisation ; comme sentiment, elle est, ainsi qu'on l'a déjà vu, siège des besoins et des passions, des sensations et des idées. C'est à elle qu'aboutissent les impressions : c'est d'elle que partent les volontés. C'est l'âme qui conçoit, aime, déteste, craint, espère, désire, se souvient, imagine, compare, choisit, raisonne et juge. Ses fonctions sont si différentes qu'on en a fait autant de facultés, et, pour ainsi dire, autant d'êtres distincts. Mais pour ne pas tomber dans cette erreur, il faut se bien dire que l'âme, après avoir senti l'impression des objets, les retient comme mémoire, les retrouve ou les compose comme imagination, les compare et prononce comme jugement : que ces trois grandes facultés sont toujours l'âme, et ont pour nom commun la *pensée*, qui n'est qu'une longue application du sentiment sur les idées : attribut d'ailleurs si considérable que la pensée est souvent prise dans le discours pour l'âme elle-même. Mais s'il n'y a que l'âme qui pense, l'âme ne sent pas seule ; le corps partage avec elle le sentiment : ce mot ne lui appartient donc pas exclusivement, comme la pensée. En un mot, ce n'est point l'âme, ce n'est point le corps, c'est l'homme qui sent.

Maintenant, pour ne pas s'égarer dans ces décompositions, il faut se résumer et revenir sur ses pas.

Nous avons dit que si l'homme s'analyse lui-même, il se partage d'abord en corps et en âme ; que s'il analyse son corps, il y distingue les sens, les organes, les besoins et le *sentiment* : que, s'il analyse son âme, il y trouve l'entendement et la volonté, ou bien l'esprit et le cœur, et toujours le *sentiment* ; que s'il poursuit ses analyses, il trouve dans le cœur les désirs et les passions de toute espèce ; dans l'esprit, l'imagination, la mémoire et le

jugement, c'est-à-dire, tous les genres de pensée ; mais toujours et partout le *sentiment*. Enfin, si l'homme, après s'être ainsi décomposé lui-même, veut se recomposer ; si après avoir dit *mon corps et mon âme, mon esprit et mon cœur*, il veut se nommer tout entier, il dit *moi* ; et c'est en effet dans ce *moi*, qui réunit le corps et l'âme, que réside le sentiment. Les besoins et les sensations, les passions et les idées ne sont que ses modifications : il est tout entier dans chacune des divisions de l'homme, tout entier dans le *moi* qui en est l'unité : car si l'âme et le corps avaient chacun un sentiment différent, comme l'assure Buffon, il y aurait deux personnes dans le *moi*, ce qui n'est pas (1). Condillac dit très-bien : « Malgré toutes les modifications « qui se succèdent perpétuellement dans moi, je sens pour-
« tant que ce *moi* est un fonds certain qui ne change pas. »

Mais comment, après avoir si bien exprimé cette vérité, Condillac a-t-il pu errer, en accusant, d'ailleurs avec raison, les cartésiens d'illusion, Locke d'obscurité, et Aristote de n'avoir pas assez développé son principe ? Voici, en peu de mots, l'état de la question.

Aristote a dit qu'il n'y avait rien dans l'entendement qui n'eût passé par les sens : les cartésiens, au contraire, ont soutenu que tout préexistait dans l'âme, et que les sensations ne pouvaient que réveiller les idées. Locke a paru et a dit, que tout venait des sens et de la réflexion : Condillac a démontré, contre lui, que la réflexion n'était pas pour les idées une source différente de la sensation ; mais il veut, de plus, que le sentiment n'ait commencé qu'avec la première sensation, et il ajoute : « Si l'homme n'avait aucun intérêt
« à s'occuper de ses sensations, elles passeraient comme des
« ombres, et ne laisseraient pas de traces. Il serait, après
« plusieurs années, comme au premier instant, sans avoir
« acquis de connaissances, et sans avoir d'autres facultés
« que le *sentiment*. » Comment cet excellent esprit, qui savait bien qu'une faculté qui ne serait qu'ébranlée par les objets, ne serait pas différente d'une corde de violon, qui rend des sons dont elle ignore l'harmonie, comment, dis-je,

(1) L'homme a deux principes intérieurs, l'un animal et l'autre spirituel, à ce que dit Buffon, dans son *Discours sur les Animaux*. Mais la conscience dit que si l'homme est composé de deux substances, il n'a qu'un principe pour les deux, et c'est le sentiment. R.

n'a-t-il pas vu que cette faculté sans intérêt ne pourrait s'appeler *sentiment*, et ne saurait s'associer à rien? Il y a plus; si le sentiment n'eût commencé qu'après la première sensation, qu'après qu'on aurait, par exemple, senti un odeur quelconque, chaque sens eût à son tour commencé un sentiment particulier, et nous aurions eu autant de sentiments différents que de sens, et par conséquent cinq personnes dans un corps : il n'y aurait donc pas eu de *moi*. Mais cela n'est pas vrai; nous avons des sensations différentes, mais nous n'avons pour toutes qu'un sentiment. Cette faculté première a tout précédé dans nous, et n'y a été précédée par rien, pas même par l'existence. De là vient que nous avons le sentiment des idées, sans avoir l'idée de sentiment; parce qu'en bonne métaphysique la pensée arrive de définitions en définitions jusqu'à une chose qui ne se définit pas; comme en physique on s'élève d'effets en effet à une cause qui n'est pas effet; et comme, en saine logique, on remonte de conséquence en conséquence, jusqu'à un principe qui n'est pas lui-même conséquence.

Si Aristote revenait au monde, il pourrait dire à Condillac : Pourquoi m'accusez-vous de n'avoir pas senti toute la fécondité de mon principe? Je ne l'ai pas développé, j'en conviens : mais vous qui n'avez pas ce reproche à vous faire vous qui vous êtes développé en plusieurs volumes, vous n'êtes pourtant pas remonté assez haut, et je vous accuse d'être à la fois insuffisant et prolige.

Il résulte de tout ceci deux vérités importantes : l'une que Condillac, que je viens de citer, a eu tort d'avancer dans son *Traité des Sensations*, que *l'homme apprend à sentir*; car si cela était vrai, l'homme apprendrait le plaisir et la douleur; et chacun sent dans sa propre conscience combien un tel principe est faux. Ce grand métaphysicien ne l'aurait point établi, si, au lieu de commencer par les *sensations*, il eût débuté par le *sentiment*.

L'autre vérité est que si les sensations, et par conséquent les idées viennent du dehors, les besoins viennent du dedans : d'où il suit que les besoins sont innés comme le sentiment, et que les idées ne le sont pas comme lui : distinction qui peut seule concilier ceux qui disputent encore sur les idées innées : il ne faut souvent que diviser une question pour rapprocher les hommes.

II. — DES ANIMAUX

Me voici enfin parvenu à la ligne de démarcation qu'a tracée la nature entre nous et les animaux ; pétris des mêmes éléments, sensibles comme nous au plaisir et à la douleur, comme nous sujets à la mort, et tour à tour nos ennemis et nos victimes, nos esclaves, nos compagnons et nos amis.

Que l'homme, debout sur la terre, s'enorgueillisse de ce port majestueux qui annonce son empire, et de cette raison qui lui en confirme la durée ; mais qu'il ne méprise point les animaux, en affectant de la pitié sur les bornes de leur instinct, ou sur les formes dont la nature les a revêtus : car ce n'est ni sur la beauté, ni sur le génie, qu'elle a mesuré le bonheur.

Voyez le sentiment jeté dans les airs au fond des mers et sur la terre, toujours content de son enveloppe et de ses formes ; couvert d'écorce, de plume, de poil ou d'écaille ; qu'il vole ou qu'il nage ; qu'il marche, qu'il rampe, ou qu'il reste immobile ; toujours heureux d'être et de sentir, et toujours répugnant à sa destruction. Semblables à des vases inégaux par leur forme et leur capacité, mais égaux par la plénitude, tous les êtres animés sont également satisfaits de leur partage ; et c'est du concert de tant de satisfactions et de félicités particulières que se forme et s'élève vers le père universel l'hymne de la nature.

Ce père des hommes et des animaux a fait de tous ses enfants d'industriels esclaves qui trouvent leur bonheur à remplir les commissions qu'il leur a données ; et tel est en effet le bonheur attaché à ces fonctions que, pour les mieux exercer, les animaux ne craignent ni soins, ni peines, ni veilles, ni courses, ni dangers ; et que, de plus, l'homme a accepté le travail qui le met en état de les exécuter. De sorte qu'il ne travaille que pour mieux obéir ; qu'il périt d'ennui ou de douleur, lorsqu'il ne peut remplir ces commissions ; qu'il est à l'aise et se croit libre en les remplissant, et que le malheur et l'esclavage commencent pour lui, ainsi que pour les animaux, quand les commissions leur viennent d'ailleurs que de la nature, souveraine et mère à la fois, qui allie sans cesse la nécessité à la liberté, les chaînes aux désirs et l'empire à l'amour !

Cependant, il faut que je l'avoue, assis au même banquet,

l'homme et les animaux, irrités par leurs passions, se dévorent les uns les autres, convives et victimes à la fois.

Par cette anthropophagie universelle s'accomplit la grande loi des compensations, qui, balançant l'exubérance des reproductions par la fréquence des destructions, et la vie par la mort, retient dans ses justes limites la population de l'univers.

Dieu, ayant donné à ses créatures une énorme impulsion de fécondité, a dû la restreindre dans ses effets, puisqu'il ne voulait pas la borner dans ses causes, et absorber les eaux dans leurs cours, plutôt que de les tarir dans leur source. D'ailleurs, puisqu'il ne fallait pas moins qu'une pâture animée pour entretenir la vie, la main qui crée et nourrit a dû prodiguer les animaux pour multiplier les aliments. Sur l'arbre qui bourgeonne elle a fait éclore l'insecte qui doit dévorer la fleur et l'oiseau qui doit dévorer l'insecte. C'est ainsi qu'elle oppose la multiplication des uns et la fertilité des autres, et qu'elle fonde l'économie sur l'ordre et l'ordre sur l'abondance.

Après avoir gradué la douleur sur l'échelle de la sensibilité, et conduit la vie et le sentiment par des passages insensibles, depuis la plante jusqu'à l'animal le plus parfait, la nature, en arrivant à l'homme, a tout à coup rompu la gradation, et laissé une lacune immense entre nous et les animaux, de peur que l'homme, ayant la sensibilité par excellence, ne répugnât trop à dévorer des créatures qui sentiraient et penseraient avec lui et comme lui. « Nous sommes trop heureux, s'écrie un ancien, que Dieu nous ait interdit tout commerce d'esprit et de cœur avec les animaux, en leur refusant la parole : quel barbare voudrait plonger ses mains dans le sang d'un agneau qui lui dirait : *que vous ai-je fait* (1) ? »

On objectera que, sans compter l'Amérique, qui était toute anthropophage à l'époque de sa découverte, il est encore des pays où les hommes se massacrent et se mangent. Je répondrai que ce ne sont point les besoins naturels, mais les passions qui poussent l'homme à cet énorme outrage envers l'humanité ; et ces exemples s'expliquent, ainsi que les atrocités des guerres et des révolutions, par le principe que

(1) Porphyre ; ce philosophe platonicien vivait au troisième siècle. R.

nous avons déjà établi, que la providence a mieux aimé exposer l'homme aux orages des passions que d'affaiblir dans leur source ces forces vivifiantes, sans qui ses créatures n'auraient été que des automates; sans qui tout ne serait que faiblesse ou langueur dans la nature animée. C'est ainsi qu'elle aime mieux livrer les cités, les forêts et les mers aux coups de la foudre et à la fureur des tempêtes, que de diminuer le ressort élastique de l'air et la puissante activité du feu. Enfin ce n'est pas le compas et l'équerre qui ont présidé seuls à l'organisation des êtres qui devaient sentir, aimer, jouir et souffrir; et comme il n'y aurait pas de victoire s'il n'existait pas d'ennemis, point de clémence sans injure; de même le monde sans passions eût été sans vices et sans vertus.

Il y a plus: si, par la loi qui dispense et compense tout, les passions ne se bridaient pas réciproquement, il y aurait déjà eu destruction d'espèces, ou intervention de Dieu pour arrêter la dépopulation du globe. Mais l'ouvrage n'a pas péri, l'ouvrier n'est pas intervenu; ses plans étaient donc fondés sur la plus haute sagesse.

Pour entrevoir, quoique d'un peu loin, cette providence qui, selon l'expression de Sénèque, n'a commandé qu'une fois pour gouverner toujours, il ne faut que comparer un moment ses ouvrages et les nôtres. Si, par exemple, la première montre sortie des mains de l'homme eût produit d'autres montres, il n'aurait fallu qu'un horloger sur la terre: mais nous ne donnons que le mouvement à nos machines; la nature donne aux siennes le mouvement, la vie et le sentiment. Les nôtres n'ont qu'un *moi* extérieur, les siennes ont à la fois un *moi* extérieur et un *moi* intérieur: d'où il résulte que nous connaissons bien nos ouvrages, mais que les siens se connaissent eux-mêmes; que les nôtres servent et périssent, et que les siens servent et se perpétuent. Aussi, tout ce que nous apercevons évidemment du grand but de la nature, c'est qu'elle veut se perpétuer; et que tout tend en effet à continuer l'univers.

C'est peu dire sans doute sur un si grand mystère et pour notre curieuse avidité. Mais le maître de la nature nous laissera plutôt deviner ses lois que ses raisons, et l'à *quibon* de l'univers sera toujours pour nous le problème des problèmes. Je passe donc à ce qu'il nous est permis de

connaître sur la différence de l'homme et des animaux.

Quand on arrive à cette barrière, le commun des hommes n'y est point embarrassé : la privation de la parole et la distance de l'instinct à la raison suffisent aux uns pour expliquer la difficulté, et n'en donnent pas même le soupçon aux autres.

Voyons donc ce que renferment d'idées la privation de la parole et la différence de l'instinct à la raison : la solution de la difficulté sortira de son développement.

Le sentiment ayant paru à la pluralité des philosophes être de même nature dans tout ce qui respire, et son plus ou moins de perfection leur ayant semblé dépendre entièrement du siège qu'il occupe et des organes qu'il anime, ce n'est plus alors ce que font les animaux, mais ce qu'ils ne font pas ; ce ne sont plus les leçons qu'ils retiennent, mais celles qu'ils ne peuvent retenir, qui devraient nous surprendre. Car ce n'est pas le défaut d'organes, ce n'est pas la faute des sens qui borne leurs idées : il faut donc en venir au sentiment.

Or, il est certain que, chez les animaux, le sentiment est frappé d'objets, et que ses mouvements, quoique très vifs, sont peu nombreux : tandis que, dans l'homme, tous les objets, tant matériels qu'artificiels, frappent à l'envi sur le sentiment, et que ses mouvements sont prodigieusement variés. Il faut donc convenir ou que, par son essence, notre sentiment est de beaucoup plus puissant que celui des animaux, ou que nous en avons reçu une plus grande dose en partage. Ce n'est en effet que par la qualité ou par l'excédent qu'on peut expliquer les limites qui séparent la brute de l'homme, et la supériorité des gens de génie sur les esprits vulgaires : éclatante supériorité, limites inviolables que ne peut nier la philosophie et que ne franchira jamais l'éducation.

Lorsqu'Helvetius annonça aux hommes qu'ils naissaient tous égaux par l'aptitude au génie, et qu'ils ne différaient que par l'éducation, il avança une proposition flatteuse pour tous les amours-propres ; les cerveaux bornés pouvaient rejeter, non seulement leur défaut d'instruction, mais encore leur peu d'esprit naturel, sur la conduite de leurs parents et de leurs maîtres. Cependant, telle fut la force de la vérité, tel fut le cri de l'expérience contre ce principe,

que les conspirations de la médiocrité et tous les efforts de l'auteur n'ont pu tirer cette hypothèse de la ligne des paradoxes. Le système d'Helvétius sur la puissance de l'éducation est vrai pour les nations et faux pour les individus : il est inutile d'insister plus longtemps sur l'évidence.

Quant aux animaux, il est démontré que ce n'est ni la faute de leurs sens qui sont souvent très exquis, ni le défaut d'organes qui les empêche de parler ; car, sans compter ceux qui articulent comme nous, tous pourraient varier leurs cris et leurs gestes et associer beaucoup d'idées à ces variétés ; et c'est ce qu'ils ne font pas. Les perroquets parlent sans attacher d'idées aux mots ; ils articulent comme nous, sans converser avec nous ; ils ont le côté matériel et non le côté intellectuel de la parole, une simple imitation et non l'application des signes à la pensée. Les cris et les gestes multipliés du singe suffiraient seuls pour former une langue assez étendue : ils ne sont pourtant chez lui que des signes surabondants de quelques besoins peu nombreux, et surtout du besoin de mouvement. Les regards et les cris expressifs du chien ne sont aussi que des signes de quelque affection du moment, et non un commerce suivi d'idées ; ce sont de très courts monologues. Enfin les animaux les plus intelligents ne parlent que par interjections, le plus vif et le plus borné de tous les signes, tant chez eux que chez nous.

Les animaux ont pourtant le sentiment ; ils ne manquent ni d'imagination, ni de jugement, ni de mémoire, ni même de l'association des idées ; et Condillac a très bien prouvé que la différence de la raison à l'instinct n'est que du plus au moins. Il résulte de ces observations que, tous les cas étant imprévus pour l'homme et l'animal naissant, le sentiment dans l'un et l'autre n'est d'abord qu'une lumière vacillante, une raison qui tâtonne ; mais dès qu'il s'est fait des mouvements et des affections d'habitude, le sentiment devient cette raison fixe, appelée *instinct* chez les animaux, et *bon sens* chez les hommes. Le mot *instinct* serait donc convenable aux uns comme aux autres, si l'animal passait, avec autant de bonheur que l'homme, à l'examen et à la solution des cas imprévus. Mais cela n'est pas ; et l'instinct est tellement resté propre aux animaux qu'un homme du peuple se croit insulté quand on lui parle de son instinct.

Au reste, cet instinct des animaux n'est pas plus inné que

nos idées, puisqu'il est, comme notre esprit, l'élève des sensations et de l'expérience. C'est donc une véritable superstition que cette croyance, que les animaux naissent doués de la faculté de fuir les plantes vénéneuses; de choisir les bienfaisantes; de discerner les purgatifs d'avec les vulnérinaires; de nager et de voler sans apprentissage. Tout cela n'est pas plus fondé que le don de prédire l'avenir; et c'est faute d'observation que le genre humain est tombé dans de si étranges opinions. Les animaux s'empoisonnent quelquefois, et s'empoisonneraient encore plus souvent, si les plantes dangereuses étaient plus communes, ou si elles n'étaient en général désagréables au goût. Les perroquets mangent avidement le persil, qui leur est mortel. Quant aux talents divers que nous admirons dans les animaux, il faut se souvenir que leur éducation est si prompte, et leur sentiment si vif que, pour peu qu'on les perde de vue, ils ont déjà fait des expériences dont le résultat nous étonne. Observons encore que leurs talents résultent immédiatement de leurs besoins et de leurs organes : il leur suffit de mouvoir les jambes, les ailes et les nageoires, pour marcher, voler ou nager, comme il suffit à l'enfant d'ouvrir et de fermer la main pour saisir les objets. Mais dès qu'il s'agit de leur apprendre quelque exercice étranger à leur nature, les animaux exigent encore plus de soin et de peines que les enfants qu'on dresse aux arts et métiers.

Nous avons dit plus haut que, pour acquérir quelque vraie notion du sentiment, il fallait s'adresser aux besoins et aux passions : mais si cette méthode est indispensable avec l'homme, elle l'est encore plus avec les animaux ; car l'homme, au moyen de la parole et de la clarté de ses idées, peut jeter quelque jour sur la nature du sentiment ; tandis que les animaux n'ont d'éclat et d'énergie que dans leurs besoins, et que leurs idées sont à la fois beaucoup moins nombreuses, moins enchaînées et moins brillantes que les nôtres. Car, l'animal ne pense que pour vivre, et l'homme subordonne sa vie à sa pensée.

La plante a la vie, la nutrition, la fécondité et peu de sentiment ; la brute a la vie, la nutrition, la fécondité et beaucoup de sentiment ; l'homme a la vie, la nutrition, la fécondité, le sentiment et la pensée, de sorte qu'on admire davantage la vie dans la plante, le sentiment dans l'animal

et la pensée dans l'homme. La plante ayant fixé ses racines dans la terre et déployant ses branches dans l'air, reçoit de ce double magasin une subsistance toujours assurée ; la nature même est sa pourvoyeuse. L'animal étant chargé de chercher sa pâture, le sentiment est pour lui précurseur et sentinelle ; mais l'homme, appelé à de plus hautes destinées, a la pensée pour directrice du sentiment. La nature veille donc sur la plante, par elle-même ; sur l'animal, par le sentiment ; et sur l'homme, par la pensée. Ces trois grandes familles ont en commun le besoin, la nutrition et la fécondité : les degrés divers du sentiment et la pensée font leurs différences. Aussi dans tout ce qui est impossible à l'industrie de chaque espèce, la nature est-elle intervenue. L'animal qui jouit de sa manumission, court se désaltérer dans les eaux qui ne viendraient point à lui ; tandis que les fleuves et les mers s'élèvent en vapeurs, et, transformés en nuages, vont abreuver la plante immobile et altérée qui les attend.

Mais la nature, ayant pourvu l'homme d'une industrie et d'une liberté indéfinies, ne lui devait que des matériaux. Voilée, mais d'un voile entr'ouvert, elle lui cache et lui indique tour à tour les gages de ses promesses. Ce fut donc à nous à présager la fécondité de la terre dans l'emploi de ses métaux ; à deviner des maisons et des villes dans ses carrières ; à demander des habits aux troupeaux, des navires aux forêts, et à l'aimant la clef des mers : ce fut à nous à disputer le sable aux vents qui le dispersent et à le fixer en cristal, qui devait un jour porter nos regards dans la structure d'un ciron et nous ouvrir de nouveaux cieux.

Voilà l'homme en effet : la simplicité de son origine se perd dans la majesté de son histoire ; la nudité de ses éléments, dans la magnificence de ses ouvrages ; ses besoins primitifs et ses passions premières ne sont rien auprès des besoins et des passions dont il s'est fait depuis une si éclatante nécessité. L'arbre ne diffère pas autant de la graine et l'animal du fœtus, que l'homme social de l'homme primitif : c'est une seconde naissance, un autre accroissement qui nous attend ; l'animal et la plante ne naissent et ne croissent qu'une fois.

Spectateur et scrutateur de la nature, l'homme sonde les mers, gravit les monts, classe non seulement toutes les fa-

milles, mais les métaux et les pierres, interroge les volcans, se passionne pour une suite de minéraux comme pour une collection d'insectes, s'enfonce dans la nuit de l'antiquité comme dans les entrailles du globe, met à contribution la terre, l'air et l'eau, non seulement pour y trouver sa nourriture et ses vêtements, mais pour ennoblir ces deux nécessités par les élégances du goût et les pompes de la parure. Car, dans l'homme, tout besoin devient art ; toute sensation se prolonge et s'agrandit ; toute fonction naturelle a ses règles, ses méthodes et ses perfections ; tout sens a ses recherches, ses délicatesses et ses lois. Les couleurs, les parfums, les sons, les saveurs, tant de jouissances périodiques, si passagères pour les animaux, l'homme les fixe et les enchaîne à sa destinée, dont il égaye, diversifie et trompe artistement les longs détails et la courte durée. Et pendant que les animaux peuplent et décorent la terre, l'air et l'onde, l'homme fait entrer l'onde, la terre, l'air et les animaux dans les riantes décorations de sa demeure. C'est là qu'il brave en paix les ardentes fureurs de l'été et la sombre rigueur des hivers. Quelle prodigieuse existence ! Quel excédent de vie ! Quel immense cortège pour un si frêle et si éphémère possesseur ! Parlerai-je ici des passions, de cet appétit de gloire et d'empire qui nous a soumis la terre ; et de ces monuments dont l'espèce humaine a couvert sa surface ? L'amour lui-même, si impétueux dans les animaux, mais s'allumant et s'éteignant tour à tour avec les saisons, ou brûlant sans choix pour l'objet qui l'excite, peut-il entrer en comparaison avec ce sentiment tendre et fidèle qui ne voit qu'un homme entre tous les hommes, qu'une femme entre toutes les femmes ? C'est cette préférence, ce côté moral et profond qui épure, consacre et divinise l'amour.

Si vous rapprochez maintenant ce rapide coup d'œil sur le genre humain, de l'histoire des animaux, vous les verrez, acteurs subalternes de la nature et jamais ses spectateurs, promener un regard indifférent sur cette foule d'objets que l'homme contemple avec avidité, qu'il étudie avec charme et qu'il décrit avec enthousiasme. Réduit à la crainte, à la faim et à l'amour physique, leur sentiment est pour ainsi dire sans appétit sur tout le reste : rien ne peut le tirer de son incuriosité. Où prendraient-ils de nouveaux besoins, où puiseraient-ils de nouvelles passions, ces êtres qui naissent

vêtus et à qui leur pâture ne coûte que le soin de la trouver? C'est là, c'est vers cet unique but qu'ils dirigent leurs efforts, leurs finesses, leur sagacité, et toutes les pointes de leur sentiment. La digestion n'amène pour eux que le sommeil, et le sommeil ne ramène que le besoin; tout les retient dans ce cercle éternel. Qu'une belle aurore, que le printemps les rappelle à la vie et aux jouissances, ces heures fortunées n'obtiendront jamais d'eux un seul instant de contemplation, un seul de ces regards en arrière qui continuent le bonheur en l'alliant à la réflexion. Le crépuscule d'un beau soir n'est pour eux qu'une invitation à la retraite. C'est ainsi que les jours, les saisons et les années s'écoulent sans un moment de retour sur la vie, entre la faim et la satiété, entre la fougue du désir et les lassitudes de la jouissance; et toujours plus près du tressaillement de la joie ou des cris de la douleur que du plus simple raisonnement.

Notre longue éducation, proportionnée d'un côté à nos besoins, et de l'autre aux richesses qui nous attendent, contraste encore avec celle des animaux, chez qui l'apprentissage du sentiment est si court. La nature a chargé pour nous l'énigme du monde, au point de nous faire naître l'envie de la deviner; elle ne nous eût pas assez donné, si elle ne nous eût beaucoup refusé; mais en multipliant nos besoins, elle a mesuré ses dons sur ses refus; en stimulant le sentiment, elle a égalé la puissance à la difficulté. De sorte que si nous avons des vaisseaux, c'est parce que nous n'avons pu marcher sur la mer; si nous comptons, c'est que les unités nous échappent; si nous avons des horloges, c'est pour n'avoir pu maîtriser le temps par la pensée; si nous fabriquons tant d'instruments et de machines, c'est pour suppléer à notre impuissance. Ainsi, les arts, les sciences et toutes nos inventions ne sont que des ressources qui prouvent d'autant mieux nos embarras qu'elles sont plus ingénieuses. C'est vraiment dans l'homme que la force est sortie de la faiblesse, et que la lumière a jailli des ténèbres. Nous naissons bornés, mais nos bornes sont amovibles; celles des animaux sont immuables. Enfin, la nature a rendu l'homme digne et capable d'admiration.

Nous sommes, en effet, le seul animal qui soit surpris de l'univers, et qui s'étonne tous les jours de n'en être pas plus étonné. La surprise, chez les animaux, ne roule que sur

l'apparition de quelque objet inconnu, et se termine brusquement par l'épouvante ou la fuite, et à la longue par la familiarité ou l'oubli. Chez nous la surprise est mère de la réflexion ; elle se termine par la méditation, et nous conduit souvent à des découvertes par l'heureux tourment de la pensée. L'étonnement même que nous cause notre faiblesse est un signe de génie ; car se sentir petit est une marque de grandeur, comme se sentir coupable est une marque de vertu. Enfin, nous sommes à la fois étonnants et étonnés ; les animaux ne sont qu'étonnants.

On dirait que la bête parcourt sa carrière en ligne droite, et que l'homme s'arrête à son gré, se replie et décrit une infinité de courbes. Nous fûmes placés sur le seuil de la vie comme devant des routes sans fin qui aboutissent à nous et nous attirent tour à tour ; les animaux, comme devant une ou deux routes seulement. Cette simplicité, cette direction du sentiment chez les animaux, explique la plupart des phénomènes qu'ils nous offrent. Les mouches, et même les oiseaux sauvages, se heurtent des jours entiers contre un carreau de vitre, sans réfléchir un instant sur la résistance invincible et mille fois éprouvée de ce mur diaphane, sans aucune surprise sur la magie de cette transparence. Ils voient au delà l'espace éclairé, et cette impression est si dominante, qu'ils se laissent arrêter, sans se laisser avertir par la résistance.

Le sentiment, dans les bêtes, étant donc, par sa nature, attentif à beaucoup moins d'objets, soumis à beaucoup moins d'inquiétudes, de curiosités et d'ambitions de toute espèce, il en résulte que leur imagination se peuple de moins d'images, que leur jugement compare moins de choses, et que leur mémoire se charge de moins de souvenirs. La pensée est donc chez eux fondée sur moins de bases.

Et d'abord, ils manquent tout à fait d'abstraction. Si les enfants et les peuples sauvages ne séparent pas d'abord l'objet de la qualité, je veux dire, par exemple, la neige de sa blancheur, les animaux n'en feront jamais la distinction. Certains de l'objet qui les frappe, ils ne séparent pas de lui les qualités dont il est revêtu ; voyant et saisissant les choses une à une, ils ne peuvent les compter ; assurés de leur *moi*, ils n'en sentent pas la fixité ; entraînés par la succession de leurs idées, ils sont loin de réfléchir à ce mouve-

ment : ils n'ont donc pas l'idée du temps qui résulte de la fixité du *moi* et de la succession des idées. Ils manquent par conséquent du répertoire où se classent les époques des souvenirs. La figure, la couleur, les saveurs et les sons ne reviennent qu'à leur imagination, et leur vie ne serait qu'un rêve, si leur mémoire ne gardait l'accord et la suite de ces impressions sans signes et sans époques. De là vient que leur imagination l'emporte sur leur mémoire, tandis que chez l'homme la mémoire l'emporte tout à fait sur l'imagination.

On ne peut cependant taxer les animaux de folie, puisque leur mémoire guide leur imagination, en retenant l'ordre des choses et la vérité des situations ; car s'ils ne conçoivent pas le temps, ils sentent le mouvement et le repos ; s'ils n'ont pas l'idée de l'espace, ils gardent la figure des lieux et l'impression de la distance : s'ils ne séparent pas les corps de leur étendue, ils sentent le besoin de les parcourir.

Au reste, les enfants ne sont pas plus avancés que les animaux sur toutes ces abstractions ; leur imagination est d'abord très supérieure à leur mémoire, et ce n'est qu'avec l'âge que celle-ci gagne du terrain et finit par dominer et diriger l'autre. Enfin, chacun sait par expérience que, pour se souvenir d'un lieu, d'un corps, d'un événement, d'un plaisir et d'une douleur, on n'a pas toujours besoin du temps ; l'imagination excite les idées, et la mémoire qui s'en empare aussitôt, leur donne la suite et l'ordre qui résultent de la figure et de la position des objets, de la différence des impressions et de l'entente des lieux et des circonstances. Les souvenirs sont alors comme des tableaux, sans confusion, mais sans date.

C'est par là qu'on explique pourquoi certains animaux reconnaissent les personnes, retrouvent leur demeure et retiennent des suites d'actions souvent très compliquées. Partout où le temps et les idées abstraites n'entrent pas comme ingrédients, l'animal peut agir par lui-même ou imiter l'homme avec succès, et sur ceci il faut faire deux observations.

La première, qu'il y a des espèces privilégiées, telles que les chiens ou les éléphants, dans leurs relations avec nous ; et les abeilles ou les castors, dans leurs rapports entre eux ;

et que, dans chaque espèce, il y a encore des individus plus ingénieux les uns que les autres. On peut diviser les animaux en personnes d'esprit et en personnes à talent. Le chien et l'éléphant, par exemple, sont des gens d'esprit: le rossignol, le ver à soie, sont des gens à talent. La différence entre le principe social qui unit les hommes et les causes qui rassemblent certains animaux, a été si bien établie par quelques philosophes, que, si j'en parlais ici, je ne pourrais que les répéter. Je dirai seulement qu'excepté les abeilles, les castors et les fourmis d'Afrique (1), tous les autres animaux ne savent que s'attrouper, s'accoupler et construire des nids; mais des attroupements, et l'amour, et même l'état de famille ne sont pas l'ordre social. Ce sont des rendez-vous assignés par le besoin, des appels et des congés donnés par les saisons. Quant aux trois espèces qui vivent et travaillent en commun, il est certain qu'elles poussent d'abord la combinaison des idées premières jusqu'à la division du travail; mais une fois l'édifice construit, toute combinaison ultérieure cesse: ces républiques-là ne savent pas enter la raison sur l'expérience; elles ignorent l'art d'échafauder leurs connaissances, et de substituer des outils et des instruments à leurs organes; elles ne recueillent ni ne laissent d'héritage, et l'industrie publique meurt et renaît tout entière à chaque génération. Une prompte et fatale perfection les saisit au début de la vie, et leur interdit la perfectibilité. Les animaux sont donc plus immédiatement que nous les élèves de la nature. L'homme part plus tard pour arriver plus haut; mais cette immense carrière, c'est la société qui la lui ouvre: c'est là que l'homme se greffe sur l'homme, les nations sur les nations, les siècles sur les siècles. D'où résulte cette incontestable vérité, que le genre humain est toujours supérieur à quelque grand homme que ce soit; et que, chez les animaux, l'individu est toujours égal à l'espèce. On peut dire encore des animaux que, s'ils n'augmentent pas leur industrie par l'association, ils ne la perdent pas dans la solitude. Le castor, lorsqu'il n'est pas gêné par la présence de l'homme, retrouve ses talents en revoyant

(1) Il entend sans doute les termites, qui ne sont pas des fourmis, quoique appelés encore fourmis blanches. Le nombre des animaux sociaux est bien plus grand qu'on ne le croyait alors: mais cela ne change rien aux raisonnements de Rivarol.

ses déserts, ses bois et ses rivières. Il n'en est pas ainsi de l'homme : il ne peut gagner beaucoup à l'association, sans beaucoup perdre à l'isolement ; comme les diamants et les métaux, l'homme naît encroûté ; et comme eux, il ne doit son éclat qu'au frottement. Si la distance du sauvage solitaire au sauvage en corps de peuple est déjà prodigieuse, que sera-ce si on le met en comparaison avec l'homme de génie dans l'ordre social ? Le sauvage en général ne veut pas de nos arts, parce qu'il ne les connaît pas, et nous ne voulons pas de son existence, parce que nous la connaissons. En un mot, personne ne voudrait être seul sur la terre ; pas même l'avare, quoiqu'il eût tout ; pas même l'envieux, quoiqu'il ne vit que des ruines.

La seconde observation, c'est que tous les objets de nos perceptions ont toujours deux faces, celle qu'on sent et celle qu'on s'explique. Le commun des hommes et tous les animaux sans exception s'arrêtent à la première. On a fait des voûtes longtemps avant de songer à leur théorie ; on a de tout temps évité les chutes, et les lois du mouvement et de la pesanteur sont bien modernes. Le sauvage qui bâtit une chaumière, n'a pas même un soupçon d'architecture ; et un homme borné, sollicité par deux désirs contraires, reste indécis, sans avoir l'idée du doute. Or, si tout cela est vrai pour l'homme vulgaire, ou du moins pour les enfants, à plus forte raison pour les bêtes. Leur jugement ne porte que sur le côté sensible, et pour ainsi dire matériel, des objets qu'on leur présente. On peut d'abord s'en convaincre en offrant à un chien, très intelligent d'ailleurs, le choix d'un pain ou d'un écu. Il y a plus ; le chien que son maître, par des châtimens et des caresses, aura dressé à porter de l'argent chez le boucher et à rapporter de la viande, ne fera jamais la commission pour lui-même, quelque argent qu'il trouve dans la rue, parce qu'il n'a pas la moindre idée des échanges. Il porte et rapporte, mais il n'achète pas. C'est ainsi que les orangs-outangs qui aiment le feu, ne savent ni l'allumer ni le nourrir : parce qu'ils ne concluent pas de l'effet à la cause. Semblable au valet d'un philosophe, qui apporte des livres à son maître, et qui ne voit que ses gages dans ses fonctions, le chien ne voit entre son maître et sa leçon que le châtimement ou la récompense. C'est ainsi qu'il mord la pierre qu'on lui lance, s'arrêtant

toujours à la première idée, à la sensation présente, à l'effet immédiat, et ne remontant jamais au principe, c'est ainsi qu'il ramasse la nourriture qui tombe devant lui sans tourner les yeux vers la main qui la lui jette. Si l'homme recueillait les fruits de la terre sans élever ses regards vers la main qui les dispense, il n'aurait pas l'excuse des animaux, qui perçoivent sans réfléchir, qui sont indifférents et oublieux sans ingratitude, comme ils sont farouches sans être barbares, rusés sans perfidie, tremblants et rampants sans honte, doux et patients sans effort et sans mérite.

Tels sont en général les animaux : et cependant combien de fois, sensibles aux caresses, fidèles et capables d'attachement, certains individus ont porté le dévouement jusqu'à l'héroïsme, et prouvé que si leur sentiment a des limites comme *esprit*, il peut, comme cœur, être sans bornes, et leur mériter une larme de leur maître!

Pour avoir une idée juste des animaux, il ne faut donc que diminuer l'homme ; notre raison très limitée devient aussitôt leur instinct. Mais si le sentiment restreint et amoindri suffit pour expliquer leur intelligence, il est plus que suffisant pour repousser les philosophes qui l'ont accusé de pur mécanisme.

Buffon, qui ne vit dans les abeilles que des machines nécessitées, par leur gêne mutuelle, à faire des hexagones, oubliait que les cellules qui terminent le gâteau, n'étant pas gênées, ont pourtant la même forme ; que l'hirondelle bâtit son nid tantôt en demi-cercle, tantôt en quart de cercle, selon l'exigence du lieu ; que le castor est encore plus libre dans ses constructions, et qu'enfin les hommes seraient aussi des automates, si le sentiment ne suffisait pas pour sauver l'animal d'une telle accusation.

Quand Descartes, si jaloux de sa pensée et de son immortalité, traitait les animaux de machines, il voulait jeter entre eux et nous un espace incommensurable. Quand Buffon s'est armé de la même hypothèse, il a blessé l'esprit humain dans son principe : sa philosophie équivoque convenait de l'âme avec la Sorbonne, et de la matière avec ses amis. De sorte que l'opinion de Descartes est une flatterie pour l'homme, et celle de Buffon une calomnie, un attentat contre le sentiment, ce rayon sacré qui brille dans tout ce qui respire, et qui est à la vie ce que la vie est au pur mouvement. Devait-

on s'attendre que le noble historien des animaux ne rapporterait qu'une si abjecte théorie de leur commerce? Condillac, indigné, l'a traité comme un prêtre qui tomberait dans l'athéisme.

Il faut donc en venir au vrai. Partout où le mouvement et l'espace suffisent seuls aux opérations que le besoin commande, le sentiment est aussi net dans les animaux que dans l'homme.

Mais, dira-t-on encore, si les animaux naissent organisés et préparés par la nature à construire un nid ou à tel autre genre d'industrie, et si rien ne peut leur faire outrepasser le point de perfection qu'ils atteignent si vite, ils sont donc des instruments immédiats de la nature, et, pour tout dire, de vrais automates! Et vous, hommes, répondrai-je, n'arrivez-vous pas tout prêts à lier des idées et des signes de conventions, à faire des abstractions, à concevoir l'idée du temps, celle des nombres, celle d'un Dieu? et si vous vous étonnez des limites qui bornent tout à coup l'industrie et le raisonnement de la bête, je vous parlerai des barrières qui arrêtent votre génie. Vous avez deviné le système du monde : quelle invisible main réprime toujours son essor, quand il s'agit de votre propre essence? Qui sait si le défaut de la plus simple réflexion, ne vous sépare pas à jamais de la plus haute et de la plus heureuse découverte (1)?

Les pièges et les filets sont bien anciens, et pourtant les poissons et les oiseaux s'y prennent toujours. Mais la flatterie, la tyrannie et les superstitions sont aussi anciennes, et le genre humain y est toujours novice. Si quelques grands hommes, en épurant leur raison, honorent quelquefois leur espèce, ils ne la corrigent point. On les compte, ce qui prouve qu'on ne les imite pas; et si, de même, certains animaux acquièrent en vieillissant assez d'expérience pour se défier de nos pièges et de nos armes, ils ne la transmettent pas faute de langage : la science de l'individu est toujours perdue pour l'espèce, qui reste à jamais privée de tradition et d'archives.

Enfin les bêtes, qui comparent peu de choses, ne détachent

(1) Pourquoi Virgile n'a-t-il pas vu l'électricité, lui qui a si bien peint la foudre du roi Aeste s'enflammant, *Nigra sub nube?* V. liv. 5, *Enéide*. R.

pas de leurs rapides comparaisons les idées abstraites de grandeur et de petitesse, de pesanteur et de légèreté. Si elles éprouvent et exercent le mouvement, si elles ont un *moi* fixe et des idées qui se succèdent, elles ne conçoivent pas le temps; encore moins peuvent-elles le mesurer et le compter. Une suite de nombres n'est pour elles qu'une suite de sons; mais le sauvage qui entend une horloge pour la première fois en juge-t-il autrement, quoiqu'il ait déjà l'idée du temps?

On peut même défier un philosophe de courir de toutes ses forces et de raisonner de suite en même temps. Il n'aura que son but en tête, et ne saisira qu'à peine les grandes masses qui se rencontreront à droite et à gauche sur son chemin. C'est ainsi que les animaux parcourent la vie, sans être pour cela plus automates que ce philosophe. Que si on traite de machine l'être qui sent, quel nom donnera-t-on à l'ouvrage de nos mains? On ne peut reculer d'une expression les œuvres de la nature, sans faire d'autant rétrograder les nôtres : car il faut que les proportions et les distances restent. A quoi sert donc de mettre des mots si clairs et si fixes en contredit? On augmente la liste des fausses dénonciations et des paradoxes; on gâte à la fois l'esprit humain et le langage.

Le présent étant pour l'homme un instant fugitif, un mouvement intellectuel et simple qu'il applique à toute la nature, et l'avenir une perspective de crainte ou d'espérance, il est évident que ce n'est que sous la forme du passé que le temps est né dans l'esprit humain : il accompagne la pensée et lui donne un espace de plus. Le complément de cette conception du temps résulte de la comparaison du passé avec le présent et l'avenir. Or, les idées, comme souvenir, se portent naturellement vers le passé; les sensations appartiennent au présent, et c'est vers l'avenir que les passions se précipitent. On peut conclure de ceci que les besoins comme principes des passions, inspirant des désirs ou des craintes, nous inquiètent sur l'avenir : ce qui explique pourquoi les animaux, tourmentés par les besoins, sont plus près du temps à venir que du passé, qui n'est jamais pour eux que l'image de tel objet ou la trace de telle sensation, sans autre espace que celui des lieux où l'objet s'est offert et où s'est passé l'événement. Un événement s'est passée *hier, dans la rue*, pour

nous. Mais pour les animaux, il ne s'est passé que dans *la rue*.

Les hommes ont observé de bonne heure ces craintes, ces précautions et cette tendance des animaux pour le temps à venir, qui semblent les faire aller au devant de la vie; et peut-être que la superstition des augures n'a pas d'autre origine. L'avarice, qui n'a de son trésor que la crainte de le perdre, ne sauve aussi de son existence que le temps qui n'en est pas, puisqu'elle ne vit que dans l'avenir: mais aussi l'avarice qui se croit raison n'est que passion.

La supériorité de l'imagination sur la mémoire, dans les enfants et dans les animaux, fortifie encore cette observation, car on sait que la mémoire est toute au temps passé, mais l'imagination est amie de l'avenir.

On sait aussi que les animaux et les enfants sont plus frappés de leurs rêves, que les têtes pensantes dans qui la mémoire, armée de dates, d'abstractions et de souvenirs classés et comptés, sépare tout à fait les illusions du sommeil des réalités de la veille. Chez eux, au contraire, les rêves diffèrent si peu de la veille, que j'ai vu un chien qui faisait alors quelque songe effrayant, aboyer, se plaindre, s'éveiller en sursaut et quitter, en criant, la place où il dormait, comme s'il y avait été battu. Tant l'imagination est puissante, quand la mémoire est sans force!

De là vient encore que, jouissant si rarement du calme de la mémoire, le chien hurle de l'absence de son maître, et trépigne de joie en le revoyant: pour lui, point de milieu; les souvenirs de ce qu'il aime, sans cesse présents à son imagination, finissent toujours comme au théâtre, par des désespoirs ou par des reconnaissances mêlées de cris et de larmes.

Concluons de ce parallèle que les animaux s'arrêtant toujours à la sensation, ou parvenant à peine à l'idée simple qui s'interpose entre la sensation et les idées complexes; inattentifs aux opérations de leur esprit; ne détachant pas l'objet de ses qualités; ne concevant ni le temps, ni ses divisions, et moins encore l'art de les compter; infiniment plus forts de passions que d'idées; moins riches de mémoire que d'imagination; presque toujours sans réflexion et constamment sans abstraction; s'associant sans convention, et n'ayant jamais conçu les échanges; concluons, dis-je, que

les animaux n'ont pu inventer la parole et bâtir cet édifice de la pensée, dont l'analyse, les abstractions, les conventions et les échanges sont les véritables fondements.

Cependant, les animaux jouissent de l'association des objets et des sensations, sans quoi ils n'auraient pas le sens commun, et recommenceraient la vie à chaque instant. C'est par cette puissance, commune à tout ce qui respire, qu'ils s'appriivoient d'abord avec eux-mêmes, ensuite avec les objets extérieurs et enfin avec nous ; c'est par là qu'ils ont assez de suite dans leurs souvenirs, pour régler leur imagination. Pourquoi sont-ils donc à jamais privés de la parole ?

C'est que les animaux, en liant leurs souvenirs, ne les associent qu'à des signes matériels, très prochains, peu nombreux, indisponibles, invariables et invisibles. Il faut développer ceci en peu de mots.

Il y a deux sortes d'associations : les naturelles et les artificielles, qui sont de pure convention.

Ma présence, ma voix et la nourriture que j'apporte s'associent également dans la tête des enfants et des animaux que j'élevé. La soif et l'eau ne se quittent plus dans leur imagination aidée de leur mémoire ; et s'ils sont nécessités à chercher leur nourriture et leur boisson dans les champs, ils n'oublieront ni la distance, ni les différents aspects des lieux, ni le murmure du ruisseau qui doit les désaltérer. Tout son qui les frappe au moment où la pâture arrive, s'associe à elle ; et l'attention de l'animal, éveillée par le besoin, se partage entre la proie et le bruit qui l'accompagne.

C'est donc la nature et les hasards de la vie qui fournissent des signes aux animaux, ce qui en circonscrit beaucoup l'espèce et le nombre. Il n'y a donc que l'homme qui puisse leur fournir des signes artificiels et variés, qui ne sont ni les représentants, ni les compagnons naturels de l'objet.

Mais quand on en vient à un tel commerce avec les animaux, il se présente aussitôt un inconvénient insurmontable : on les a tirés de leur ordre, sans les transporter dans le nôtre ; et l'extrême majorité de nos signes exprime toujours des besoins qu'ils n'ont pas, et des idées qu'ils ne peuvent concevoir.

Il faut donc alors, premièrement, borner beaucoup le langage qu'on essaye avec eux, et renoncer aux verbes, aux adjectifs, et à tous les mots abstraits qui rappellent des choses qu'on peut voir, ou des gestes qu'on ne peut faire. C'est à quoi on en est réduit avec les enfants qui commencent à dépouler leur langue. En disant aux uns et aux autres, *pain, joujou, bonbon*, on leur montre d'abord ces trois objets, et on se contente ensuite du mot seul, quand l'association de l'objet et du nom s'est faite dans leur cerveau. Mais vous ne pourrez jamais leur prononcer avec succès les mots *sagesse* et *vertu*, puisque vous ne sauriez les accompagner d'un objet visible. C'est ainsi que vous aurez des gestes pour leur faire entendre *ici* et *là*, et que vous ne leur ferez jamais comprendre *hier* et *aujourd'hui*. Si vous usez d'un ou de deux verbes tout au plus, vous ne les emploierez qu'à l'impératif, signe instantané du commandement, sans aucun égard au passé et à l'avenir, et vous observerez que l'expression de ce mot est tellement dans le ton de la voix que vous pourrez attirer l'animal avec un mot de colère, et l'effrayer avec un mot de caresse, l'intonation étant pour eux le côté sensible et matériel de la parole. Vous n'oublierez jamais que les mots, quelque sonores qu'ils soient, ne sont qu'un bruit plus ou moins long pour eux, et que les monosyllabes leur conviennent davantage. Pour nous, la phrase se divise en mots, les mots en syllabes et les syllabes en lettres. Mais, pour eux, point d'analyse : c'est là que les bornes sont invincibles (1).

Secondement, vous accompagnerez toutes vos leçons de châtimens et de récompenses, afin d'attacher un intérêt véritable à tant d'objets indifférens pour eux ; car les animaux n'étant point frappés de vos paroles en elles-mêmes, le seront toujours de vos caresses et de vos menaces, qui parlent droit à leurs passions. Ce n'est point en effet avec vous et vos idées qu'ils ont fait un pacte, c'est avec le plaisir et la douleur dont vos menaces et vos caresses sont l'expression sensible et directe. Aussi les trouverez-vous toujours inaccessibles à la vanité, à ce besoin d'être aux yeux d'autrui, qu'on nomme *paraître* : leur égoïsme est sans amour-propre, et vos sifflets et vos huées ne feraient que les épouvanter.

(1) La parole exige trois efforts : 1^o la retenir, 2^o l'appliquer, 3^o l'analyser. Les oiseaux s'arrêtent au premier ; le vulgaire, au second. R.

Tout ce qui peut être jugé entre dans la balance de la raison humaine : celle des animaux n'admet que ce qui les touche. C'est donc en vain que vous exigeriez d'eux quelque idée de justice, puisque dans toute querelle, quand elle ne leur est pas indifférente, ils se font toujours *partie* et ne se constituent jamais *tiers* ; et c'est pourtant là le véritable caractère et l'origine de la justice. Encore moins leur proposerez-vous des échanges ; car si vous mettez, d'un côté, un signe de convention, tel que l'or ; et de l'autre, une denrée qui leur convienne, ils ne céderont jamais celle-ci pour l'autre ; et si vous leur présentez deux aliments agréables, ils les prendront tous deux, ou se décideront pour le plus gros. Toutes les idées indirectes qui résultent d'une convention passée, ou qui promettent un bien à venir, leur sont également étrangères : tandis que l'homme embrasse le monde et attire toutes les denrées, en rapprochant les espaces par le commerce et les temps par le crédit.

S'il est donc impossible aux animaux de se démêler de la variété de nos paroles, et si on est obligé de se réduire avec eux à des cris et à des signes peu nombreux, c'est qu'ils ont peu de besoins, et que nos mots rappellent une foule de choses dont ils n'ont ni le désir, ni l'idée, et dont ils ne furent, ne sont et ne seront jamais touchés. Il faudra même que ce peu de signes soit accompagné de l'objet, ou qu'il réveille la crainte et l'espérance : les arrière-pensées de l'homme seront toujours un vrai labyrinthe pour les animaux. Un singe à qui l'on apprend l'exercice ne verra jamais qu'un bâton dans son fusil ; le perroquet à qui vous aurez appris à dire votre nom le prononcera pour avoir à manger ou pour avoir le plaisir de gazouiller, et non pour vous nommer ; le chien que vous aurez longtemps dressé, et à qui vous direz, *ma montre!* ira la chercher, non pour que vous sachiez l'heure, car ceci ne le regarde pas ; mais de peur d'être battu, s'il ne refait pas les mouvements que vous lui avez inculqués par la douleur. Leurs passions s'interposent donc toujours entre le mot et l'idée complexe, et leur intelligence n'est qu'obéissance.

Le lecteur peut maintenant rapprocher les deux opinions opposées sur les animaux : tant celle qui les égale à l'homme que celle qui les réduit à l'état de pures machines, et se convaincre que la vérité n'est pas dans ces extrêmes.

III. — DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

Conclusion.

Les différents cultes qui remontent, par leur date, jusqu'au berceau des corps politiques, en ont trop souvent consacré les puérités ; ils ont béatifié des fanatiques, placé la vertu dans des actes insignifiants, accordé à l'oisiveté et à la virginité des honneurs qui n'étaient dûs qu'au mariage, à la chasteté et au travail : il n'est donc pas étonnant que la religion en général donne prise aux objections d'un siècle raisonneur ; et comme les religions visent éminemment à la fixité, et que chez elles tout devient sacré, s'il se trouve, par exemple, que Mahomet ait parlé de sa jument, cet animal sera révérend dans toute l'Asie, et fournira un ample sujet d'ironies aux philosophes, qui se moqueront et du peuple crédule, et du législateur sans méfiance qui n'a pas prévu leur arrivée ; et ces scènes scandaleuses dureront jusqu'à ce que les philosophes comprennent enfin que ce n'est pas pour attaquer les religions qu'il faut du génie et du courage, mais pour les fonder et les maintenir. Cette réflexion si simple n'est encore tombée dans l'esprit d'aucun d'eux ; ils ont fait au contraire grand bruit de leur incrédulité ; ils en ont fait le titre de leur gloire ; mais dans les têtes vraiment politiques, l'incrédulité ne se sépare pas du silence (1).

Il est encore vrai qu'au lieu de se contenter de dire que Dieu réserve pour une autre vie l'ordre qui ne règne pas dans celle-ci, les prêtres veulent qu'il se déclare quelquefois et qu'il déploie sa justice et sa puissance en ce monde, pour punir l'impiété, sauver l'innocence ou récompenser la vertu. De là les miracles, et comme l'ordre de la nature est un miracle perpétuel, il a fallu que Dieu suspendit cet ordre dans les grandes occasions ; qu'il prouvât sa présence dans l'ordre moral par un moment d'absence dans l'ordre physique, et qu'enfin un miracle fût une interruption de miracles.

C'est trop : on s'expose par là à la scène de Polyeucte, si

(1) Voltaire, en parlant des services qu'il croit avoir rendus au genre humain par ses attaques multipliées contre la religion, dit très-fastueusement : *Je vous ai délivrés d'une bête féroce.* R.

funeste à toutes les religions. Le peuple qui croit que Dieu se vengera s'attend à un miracle; et, si le miracle n'arrive pas, tout est perdu. De la neutralité de l'Être suprême dans les misérables débats des hommes, à l'incrédulité la plus effrénée, il n'est qu'un pas pour le peuple. Ce n'est point alors le raisonnement qui fait des impies, mais le succès. La scène dont je parle s'est répétée dans le premier temple de la capitale d'un grand royaume, et le peuple a cru gagner le même jour une bataille contre son Dieu, comme il l'avait gagnée contre son roi.

J'observerai, en passant, que celui qui renverse l'ancien autel pour en élever un nouveau, est un fanatique; et que celui qui renverse pour ne rien substituer est un insensé. Les philosophes ont même tort de dire que les gouvernements doivent fermer les yeux sur les irrévérences et les impiétés, sous prétexte que Dieu est au-dessus de nos insultes; car il s'ensuivrait aussitôt qu'il est au-dessus de notre hommage, et alors point de religion.

C'est, je l'avoue aussi, pour avoir cru que la divinité est toujours présente dans l'ordre moral que nos pères établirent le duel judiciaire qu'ils appelaient en conséquence *jugement de Dieu*, persuadés que l'Être suprême se déclarerait nécessairement pour l'innocent, et que la victoire serait toujours l'expression de sa justice; mais l'innocent faible eut tant de fois le dessous, et le coupable robuste triompha si souvent, qu'il fallut enfin renoncer à cette jurisprudence.

On reproche aux différents clergés d'avoir mêlé trop de métaphysique à la théologie, et d'avoir par là multiplié les hérésies: mais qu'est-ce que toutes les hérésies en comparaison d'un seul principe philosophique? C'étaient les hommes qui empoisonnaient tel ou tel dogme; mais aujourd'hui, c'est tel principe philosophique qui empoisonne les hommes. Et si on m'objecte que les religions ont multiplié les mendiants, je répondrai que la philosophie moderne a multiplié les brigands, et que si la religion a eu le malheur d'armer les peuples contre les peuples, la philosophie, plus coupable encore, a croisé les nations contre leurs gouvernements, contre leurs lois, contre la propriété, contre la nature éternelle des choses, et qu'enfin elle a mis le genre humain dans la voie d'une dissolution universelle.

Si on rapproche maintenant la conduite des prêtres et des philosophes, on trouvera qu'ils se sont également trompés dans l'art sublime de gouverner les hommes ; les prêtres, pour avoir pensé que la classe instruite croirait toujours, et les philosophes, pour avoir espéré que le peuple s'éclairerait.

Les uns et les autres ont parlé de la religion comme d'un moyen divin et de la raison, comme d'un moyen humain : c'est le contraire qu'il fallait penser et taire.

Enfin, par je ne sais quelle démence inexplicable, les philosophes ont exigé qu'on leur démontrât la religion, et les prêtres ont donné dans le piège (1) ; les uns ont demandé des preuves, et les autres en ont offert : on a produit d'un côté, des témoins, des martyrs et des miracles ; de l'autre, un tas d'arguments et de livres aussi dangereux que fastidieux. Le scandale et la folie étaient au comble, quand la Révolution a commencé. Les prêtres et les philosophes traitaient la religion comme un problème ; tandis qu'il fallait, d'un côté, la prêcher, et de l'autre, la respecter. Ils n'ont donc ni les uns ni les autres entendu l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si une religion est vraie ou fausse, mais si elle est nécessaire. On doit toujours, pour ne pas sophistiquer, déduire les vérités dans leur ordre : or, si telle religion n'est pas démontrée, et qu'il soit pourtant démontré qu'elle est nécessaire, alors cette religion jouit d'une vérité politique. Je vais plus loin, et je dis qu'il n'y a pas de fausse religion sur la terre, en ce sens que toute religion est une vraie religion, comme tout poème est un vrai poème. Une religion démontrée ne différerait pas de la physique ou de la géométrie ; ou plutôt ce ne serait pas une religion.

Malgré la diversité des langues, il n'y a qu'une parole sur la terre : ainsi, malgré la variété des cultes, il n'y a qu'une religion au monde : c'est le rapport de l'homme à Dieu, *le dogme d'une providence*, et ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout peuple croit posséder et la plus belle langue, et la vraie religion. Vouloir les détromper, c'est attenter à leur bonheur, c'est le crime de la philosophie.

(1) Voir plus loin, page 296, le *Dialogue entre un roi et un fondateur de religion*.

Quand il est vrai qu'il me faut une croyance, il est également certain qu'il ne me faut pas une démonstration ; et comme ce serait tromper les peuples que de les assembler sans religion, il est bien inepte aux philosophes d'avancer que la religion trompe les peuples. Un peu de philosophie, dit Bacon, découvre que telle religion ne peut se prouver, et beaucoup de philosophie prouve qu'on ne peut s'en passer.

Que les philosophes ouvrent donc les yeux (1) : qu'ils comprennent, il en est temps, qu'on peut toujours avoir abstraitement raison, et être fou ; semer partout des vérités, et n'être qu'un boute-feu ; qu'ils demandent des secours, non des preuves au clergé ; qu'ils se souviennent que Dieu s'en est reposé sur nous de tous nos développements ; qu'il n'a pas fait l'homme sans savoir ce que l'homme ferait ; que c'est en le faisant religieux que Dieu a réellement fait la religion, et que c'est ainsi que l'Être suprême opère certains effets de la seconde main. Mais qu'ils ne traitent pas cette politique d'hypocrisie, car n'est pas hypocrite qui l'est pour le bonheur de tous ; qu'ils daignent au contraire se mettre de moitié dans le grand but de gouverner et de faire prospérer les nations ; qu'ils entrent au plus tôt dans cette généreuse et divine conspiration qui consiste à porter dans l'ordre moral l'heureuse harmonie de l'ordre physique de l'univers.

* * *

Les philosophes ne sont au fond que des prêtres tardifs qui, en arrivant, trouvent la place prise par les premiers prêtres qui ont fondé les nations. Ils en conçoivent de la jalousie contre leurs rivaux ; et comme ils ne paraissent guère que vers le déclin des empires dont ils sont assez souvent les avant-coureurs, les philosophes se servent des lumières des vieux peuples pour tout renverser, comme les prêtres se servirent de l'ignorance des peuples naissants pour tout établir. Car observez que tous se disputent le peuple, ce magasin toujours subsistant de forces, de richesses et d'honneurs : c'est là que puisent les ambitieux de toute

(1) Les philosophes sont comme les vers qui piquent et qui percent les digues de Hollande : ils prouvent que ces ouvrages sont périssables, comme l'homme qui les construit ; mais ils ne prouvent point qu'ils ne soient pas nécessaires. R.

espèce, et qu'ils trouvent toujours des bras et des armes, tantôt au nom de la religion, et tantôt au nom de la nature. Nos aïeux, dans leurs disputes religieuses, citaient le même livre de part et d'autre ; aujourd'hui, c'est la nature qu'on invoque des deux côtés. L'homme étant composé de besoins et de passions, les deux partis prennent également à témoin la nature de l'homme : nous naissons libres, dit l'un, on ne peut donc enchaîner nos passions sans attenter à notre liberté ; nous naissons nécessairement, dit l'autre, il faut donc donner aux besoins le pas sur les passions. Les uns soutiennent que toute souveraineté vient de Dieu qui fait et conserve tout ; les autres crient que le vrai souverain, c'est le peuple qui peut tout détruire. Ils renouvellent le combat du bon et du mauvais principe, et les esprits mitoyens qui écrivent pour concilier les deux partis, sont en effet les manichéens de la politique.

On mènera toujours les peuples avec ces deux mots, *ordre* et *liberté* : mais l'ordre vise au despotisme, et la liberté à l'anarchie. Fatigués du despotisme, les hommes crient à la liberté ; froissés par l'anarchie, ils crient à l'ordre. L'espèce humaine est comme l'Océan, sujette au reflux : elle se balance entre deux rivages qu'elle cherche et fuit tour à tour, en les couvrant sans cesse de ses débris.

Le plus ardent ennemi de l'ordre politique, Jean-Jacques Rousseau, dit que l'homme est naturellement *libre, juste* et *bon* ; mais il entend l'homme solitaire ; c'est se moquer : il n'y a point de vertu sans relation. A l'égard de qui un être solitaire peut-il être *libre, juste* et *bon* ? C'est pourtant avec cette idée fautive que ce philosophe se lança dans l'ordre politique, cherchant toujours l'homme parmi les hommes, l'indépendance entre les liens et les devoirs, la solitude au sein des villes et accusant toujours une nation de n'être pas un homme,

Je vais parler en peu de mots de cette liberté, de cette justice et de cette bonté primitives de l'homme.

Mais la liberté civile et politique n'étant pas de mon sujet, il faut se contenter de poser ici la définition précise de la liberté personnelle ou franc-arbitre, et l'appliquer en passant à la politique.

Tout être qui se détermine lui-même est puissance : toute puissance qui n'est pas opprimée par une autre est

libre. Car, obéir à ses idées, à ses passions ou à tel autre motif, c'est obéir à sa volonté, c'est n'obéir qu'à soi, c'est être libre. La liberté, pour l'homme, consiste à faire ce qu'il veut dans ce qu'il peut ; comme sa raison consiste à ne pas vouloir tout ce qu'il peut. Les idées nous arrivent sans notre consentement ; mais il nous reste le pouvoir de nous arrêter à celle qu'il nous plaît. Tout être qui est ainsi passif et actif tour à tour, n'a pas d'autre liberté ; mais tout être qui peut choisir entre un raisonnement et une passion ne doit ni concevoir ni désirer d'autre liberté. L'homme est donc un mélange de pouvoir et d'impuissance : il y a donc dans chacune de ses actions une partie libre et une partie qui ne l'est pas ; le regret et le repentir tombent toujours sur la partie libre de nos déterminations. Mais, puisque l'homme se détermine toujours par quelque motif, au lieu d'en conclure, comme certains philosophes, qu'il n'est pas libre, et que par conséquent les supplices sont inutiles et injustes, il fallait plutôt convenir d'abord qu'un animal sans motif serait aussi sans volonté, et ne sortirait pas de l'indifférence qu'on a follement appelée *liberté d'indifférence*. Un homme qui se trouve, par exemple, devant deux routes qui se croisent, sera-t-il éminemment libre, parce qu'il ignorera quelle est la bonne ? Il est, au contraire, enchaîné par l'indécision ; sa volonté s'agit dans les ténèbres, et cet état est si pénible qu'il cherche de toute sa puissance à s'en arracher au plus tôt. Il fallait ensuite avouer que, puisque l'homme ne fait rien sans motif, les supplices sont également utiles et légitimes, car où trouver de motif plus puissant que la crainte de la douleur et de la mort ?

On peut faire une question singulière sur la liberté, cet inépuisable sujet de tant de sophismes ; on peut, dis-je, demander si l'homme, quand il doute et reste en suspens, tient la balance, ou s'il est lui-même la balance ? Je réponds qu'il est la balance elle-même ; mais une balance animée qui sent ce qu'elle pèse, et qui ajoute au côté qu'elle préfère le poids toujours victorieux de son consentement.

On connaît le fameux problème qui consiste à concilier la liberté de l'homme avec son obéissance forcée aux lois de la nature. La solution de cette difficulté est dans la définition même de la sorte de liberté dont nous jouissons. Dès qu'il agit, l'homme commence le mouvement ; mais il n'é-

chappe pas, pour cela, aux lois générales du mouvement : il est acteur dans une pièce qu'il n'a pas faite, et les légères variations qu'il se permet dans son rôle ont été prévues par le maître du spectacle. L'homme fait partie de la nature ; mais sa liberté ne consiste pas à heurter la nature. Il obéit, soit à son insu, soit volontairement, soit forcément, à une suite de lois que les gens inappliqués appellent *hasard* ou *fortune*, les esprits religieux *providence*, et la plupart des philosophes *nécessité* : mais il sent qu'il fait ce qu'il veut et cela lui suffit. Quand on veut ce qu'on désire, lorsqu'en un mot l'on veut ce que l'on veut, on est libre. Ce sentiment ne remonte pas au delà de la volonté. Quelques dialecticiens ont avancé que l'être qui veut être heureux n'est pas libre, puisqu'il est irrésistiblement poussé vers le plaisir et le bonheur... Je ne répondrai pas à ces folles subtilités.

Mais une vérité importante qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la liberté a été donnée aux animaux comme *moyen* et non comme *but*. Ils ne naissent pas, ils ne vivent pas pour être libres, mais ils sont libres pour pouvoir vivre et se perpétuer. C'est ainsi que les plantes ont la fixité : leur sentiment ne veut pas quitter le sol qui les nourrit ; celui des animaux veut changer de place selon le besoin. La plante qui ne pourrait se fixer, et l'animal qui ne saurait bouger, périraient également.

Expliquons maintenant pourquoi l'homme ne peut conserver et déployer toute sa liberté dans l'ordre social et politique.

L'homme, en venant au monde, avait deux puissances à exercer, et par conséquent deux sortes de liberté : l'une, intérieure, sur le mécanisme de son être, soit qu'il eût dirigé la digestion, la génération, le cours des humeurs et leurs sécrétions, etc., ou qu'il eût maîtrisé le jeu de ses idées et le cours de ses passions ; l'autre, extérieure, sur l'usage de ses mouvements et de ses membres dans l'accomplissement de ses actions.

Mais la nature entre en partage avec l'homme naissant ; elle se réserve les principales fonctions de la vie, et lui abandonne la souveraineté des autres. C'est dans le département qui lui est confié par la nature, que l'homme est aussi libre que puissant : sur tout le reste, il est esclave.

C'est ainsi qu'en entrant dans l'ordre social l'homme est

obligé de compter avec un gouvernement, comme la nature avait compté avec lui lorsqu'il vint au monde. Tout gouvernement fait donc avec les hommes le partage des fonds que leur avait laissés la nature. Il vérifie les pouvoirs, il étiquette les actions : les unes restent permises, et les autres indues. L'homme est donc libre sur les premières et esclave sur les secondes. Il périrait, s'il voulait tout faire dans l'ordre physique : et s'il voulait tout retenir dans l'ordre politique, cet ordre ne saurait subsister. Il est vrai que, pour qu'un gouvernement soit bon, il faut qu'il soit aussi fixe dans ses limites que la nature dans les siennes, et que les transgressions soient aussi rares que les miracles.

La justice, que j'ai promis de définir, n'a pas d'autre origine que le jugement. Que l'homme prononce entre deux idées, entre deux faits, entre deux individus ; qu'il obéisse à son goût, au rapport de ses sens, à la voix de sa conscience, il est également juge, et voilà pourquoi les lois ne sont en effet que des jugements portés d'avance, des décisions éventuelles applicables à tous les cas. On les fait d'avance, pour se donner le plus haut degré de désintéressement.

Chacun naît avec sa balance particulière ; l'éducation et la société nous apprennent et nous forcent à nous servir des mêmes poids. Car l'homme naît juge, mais il ne naît pas juste dans le sens moral. L'enfant prend tout ce qu'il trouve et pleure quand il faut restituer.

L'habitude constante de bien appliquer son jugement, s'appelle *justesse* ou *justice* : justesse, quand nous n'employons à juger les choses que nos sens, notre intérêt et notre esprit ; justice, quand c'est la conscience morale qui prononce.

Il n'existe et ne peut exister pour l'homme de justesse ou de justice universelle : tous ses jugements sont relatifs ; tout est humain dans l'homme ; les vertus ne sont des vertus que parce qu'elles sont utiles au genre humain. Quand je prononce sur une cause qui semble m'être étrangère, la décision que je porte me regarde ; car elle peut un jour m'être appliquée à moi-même. La justice universelle, incorruptible, impartiale, est sans doute dans la balance qui a pesé les mondes : la nôtre est née de la crainte et du besoin. Dieu ne peut donc être juste de la justice des hom-

mes ; et voilà pourquoi il nous laisse détourner notre raison et notre conscience à notre profit. Il n'y a de morale que de l'homme à l'homme.

N'est-il pas incontestable, par exemple, que tous les animaux ont le même droit que nous aux bontés de la nature ; qu'ils sont, comme nous, sensibles à la douleur, et que leur vie est aussi précieuse que la nôtre aux yeux du père commun ? Et cependant nous usurpons leur domaine, nous les chassons, nous les tuons, nous vivons de leur chair et nous buvons leur sang : que dis-je ! nous leur tendons une main perfidement protectrice, nous leur prodiguons la nourriture ; et tantôt favorisant leurs amours, tantôt les privant des sources et des plaisirs de la génération, nous multiplions et nous perfectionnons nos victimes : la faim et l'amour, ces deux grands bienfaits de la nature, ne sont entre nos mains que des pièges toujours tendus à ces malheureux compagnons de notre séjour sur la terre. Nous faisons tout cela sans remords, voilà qui est incontestable, ainsi que les arguments contre la guerre ; et, en attendant, les boucheries et les champs de bataille sont et seront toujours ouverts aux besoins et aux fureurs des hommes. C'est que cette vérité qui nous assimile les animaux n'est pas de l'ordre où nous vivons ; c'est qu'il faut vivre avant de raisonner. Si la nature produisait tout à coup une race supérieure à la nôtre, nous serions d'abord aussi coupables que les requins et les loups.

Quant à la bonté naïve de l'homme, c'est un être de raison, si on entend par là une bonté morale. L'homme naît avec des organes physiquement bons et avec des besoins utiles ; mais il n'est là rien de moral : s'il naissait bon ou mauvais, il naîtrait homme fait et déterminé ; rien ne pourrait ni le convertir ni le pervertir. Mais l'homme naît propre à devenir juste ou injuste, surtout à être l'un et l'autre, et en général, à n'être que médiocrement bon et médiocrement méchant.

L'enfant exerce d'abord sa volonté sur tout ce qui l'environne : si on lui cède en tout, il devient tyran ; si on lui résiste arbitrairement en tout, il devient esclave : point de milieu. Mais une éducation dirigée avec quelque bon sens le conduit aux idées de liberté et de vertu, état raisonné où il n'aurait su parvenir seul.

L'éducation se compose de résistances nécessaires et de

justes condescendances : c'est une transaction perpétuelle des volontés et des besoins d'un homme, avec les besoins et les volontés des autres : c'est un fonds placé sur un enfant, dont lui et la société retirent les fruits.

La morale, la religion et les lois concourent à ce grand œuvre de l'éducation de l'homme : mais la morale ne peut que conseiller ; la loi ne peut que protéger et punir ; la religion seule persuade, récompense, punit et pardonne : elle suppose l'homme fragile, le conserve bon ou le rachète coupable. En un mot, l'homme naît volontaire et animal d'habitude : le gouvernement le protège, la nécessité le plie, le monde le dirige, la morale l'avertit et la religion le ramène. Sensible par nature et sans effort, ce n'est pas sans effort et sans aider la nature qu'il devient enfin l'être social et raisonnable par excellence. Ce n'est qu'à cette heureuse époque d'une éducation affermie, que la vraie philosophie peut se montrer à lui sans danger, et fixer ses regards sans l'éblouir. Jusque-là, elle n'a rien fait pour lui... Mais je me trompe ; c'est la vraie philosophie qui a mis en avant et le monde et la nécessité et la morale et la religion, et quand Télémaque approche du but, c'est encore elle qui laisse tomber ses voiles et lui découvre que Mentor et Minerve, c'est-à-dire, l'instruction et la sagesse, ne diffèrent pas de la vraie philosophie.

Enfin l'homme de la nature, ce n'est pas l'homme solitaire, mais l'homme social : en voici la preuve. Il faut, pour obtenir un homme solitaire dans un désert, le priver de son père, de sa mère et d'une femme : et dans la société il faut ou qu'une certaine philosophie morose le relègue dans la solitude, ou que certaines idées religieuses le confinent dans une cellule, ou qu'enfin la tyrannie ou les lois le plongent dans leurs cachots. Il faut donc des efforts pour obtenir l'homme solitaire ; mais il suffit d'abandonner l'homme à lui-même, pour le voir aussitôt en société. C'est donc l'homme social qui est l'homme de la nature ; l'état solitaire est donc un état artificiel. Aussi, quand des individus épars et sauvages se réunissent à quelque peuple que ce soit, ils quittent, pour ainsi dire, le règne animal, pour s'agrèger au genre humain. L'homme solitaire ne peut figurer que dans l'histoire naturelle ; encore y sera-t-il toujours un phénomène. On rougit de perdre le temps et la

parole à défendre des vérités si triviales ; mais la honte en est à ceux qui nous y réduisent : c'est que le bon sens est encore plus rare que la probité.

Ce n'est pas pour avoir ignoré ces vérités que je prends à partie les nouveaux philosophes, mais pour les avoir combattues et presque étouffées sous la multitude de leurs paradoxes ; pour être parvenus à dégoûter une grande nation de son expérience et de son bon sens, à la fatiguer de sa prospérité, à lui faire honte de son ancienne gloire ; pour avoir, le jour même de leur toute-puissance, composé leur *déclaration des droits de l'homme*, cette préface criminelle d'un livre impossible ; pour avoir oublié que, de toutes les autorités, celle à qui le peuple obéit le moins, ou d'une manière plus versatile, c'est lui-même ; pour avoir méconnu la loi des proportions dans un empire, et confondu sans cesse la souveraineté avec la propriété ; pour avoir tenté l'homme social avec l'indépendance de l'homme des bois ; pour s'être donné comme auxiliaires les brigands qu'ils se plaignent d'avoir aujourd'hui pour maîtres ; pour avoir cru qu'on pouvait, sans corrompre la morale publique, honnir et prostituer tour à tour le serment, dépouiller deux cents mille propriétaires, et applaudir aux premiers meurtres qui ensanglantèrent les mains du peuple ; pour avoir cru ou feint de croire qu'il y avait dans ce peuple plus de malheureux que d'ignorants et plus de misères que de vices (car, de ce qu'une révolution s'opère par les fautes de la cour, il ne faut pas conclure qu'elle se fait par les vertus du peuple) ; pour avoir dit : *déshonorons l'honneur et, nouveaux Mézences, condamnons les hommes au supplice de l'égalité* ; pour avoir soutenu que, leur révolution étant sans exemple, on ne pouvait leur opposer ni le raisonnement, ni l'histoire, ni l'expérience ; pour avoir, en semant la démocratie dans leur constitution, établi un long et sanglant duel entre la population et le territoire de l'empire ; pour s'être enfin dissimulé que le plus énorme des crimes, c'est de compromettre l'existence des corps politiques, puisqu'ils sont à la fois les grands conservatoires de l'espèce humaine et les plus grandes copies de la création.

En effet, après l'univers et l'homme, il n'existe pas de plus belle composition que ces vastes corps dont l'homme et la terre sont les deux moitiés, et qui vivent des inventions

de l'un et des productions de l'autre. sublimes alliances de la nature et de l'art, qui se composent d'harmonies et dont la nécessité forme et serre les nœuds ! C'est là que l'espèce humaine se développe dans tout son éclat ; qu'elle fleurit et fructifie infatigablement ; que les actions naturelles deviennent morales ; que l'homme est sacré pour l'homme ; que sa naissance est constatée, sa vie assurée et sa mort honorée. C'est là qu'il s'éternise, qu'il recommence, je ne dis pas dans un enfant que le hasard lui aura donné, mais dans l'héritier de son nom, de son rang, de sa fortune et de ses honneurs, enfin dans un autre lui-même. Là, ses dernières volontés sont recueillies ; elles deviennent lois ; un homme mort est encore puissance, et sa voix est entendue et respectée. C'est là que chacun a la force de tous, le fruit du travail de tous, sans craindre l'oppression de tous. C'est dans le corps politique que le genre humain est toujours jeune, toujours animé du double esprit de famille et de propriété. C'est enfin là que les peuples sont autant de géants qui comptent leurs années par les générations, qui aplanissent les monts, qui marchent sur les mers, embrassent, fécondent, connaissent et maîtrisent le globe qu'ils habitent. C'est pourtant cela que nos philosophes n'ont pas respecté.

En voyant l'homme nu, réduit à ses seuls organes, supposons qu'une voix se fût élevée et eût dit : « Donnons à « cet être une vitesse double de la sienne ; qu'il parcoure la « terre sans se lasser ; qu'il franchisse l'Océan et fasse le « tour du monde ; qu'il emporte sa maison avec lui par mer « et par terre ; que les murs transparents et solides de cette « maison flottante ou roulante ne laissent passer que la « lumière, et le défendent de la pluie et des vents ; qu'il ait « l'étoile polaire à sa disposition, le temps et la foudre dans « ses mains ; ou qu'enfin, immobile et paisible dans sa « demeure, il fasse partir ses volontés et entendre sa pensée « d'un bout de la terre à l'autre. » Le monde se fût écrié : « Vous voulez donc en faire un Dieu ! » Et c'est cependant là ce qui est arrivé : l'homme monté sur un vaisseau, porté dans sa voiture, muni d'une boussole, d'une montre, d'une plume et d'une arme à feu, a réalisé le prodige ; et ce grand pas ne sera point le dernier : car, dans la carrière des arts où finit l'homme qui précède, commence l'homme qui suit.

Voilà, en peu de mots, l'abrégé des merveilles qui résultent de la réunion politique des hommes; et c'est cela pourtant que nos philosophes n'ont pas respecté.

Ah! si du moins ils eussent reporté leurs yeux vers le triste début du genre humain, ils auraient vu de combien de larmes et de sang fut arrosé son berceau: car, en découvrant l'Amérique, nous avons assisté à l'âge d'or; l'homme et la nature a été pris sur le fait. Ces grands mots ne peuvent plus nous faire illusion. Combien de siècles d'anthropophagie! que d'essais malheureux! que de petits corps politiques avortés ou écrasés, avant qu'un législateur conquérant ou religieux leur eût donné des formes fixes! Mais il est du destin de nos philosophes de ne lire ni dans les archives du temps, ni dans les patentes de la nature: et ce qui est bien plus digne de pitié, leurs victimes ont partagé leur aveugle délire. L'homme prendra toujours pour ses amis les ennemis de ses ennemis. Les gouvernements n'étaient pas aimés; les philosophes les attaquaient, et le peuple les crut ses amis! L'enchantement fut réciproque: les philosophes crurent aimer le peuple. Mais le pouvoir dont l'essence est de s'allier à la bonté et à la fixité dans les têtes saines fermenta et s'aigrit dans celles de nos philosophes. C'est inutilement qu'Aristote avait défini la loi, *une âme sans passions*; les philosophes, devenus souverains, n'entendirent que la voix des passions et ne parlèrent que leur langue. Ils virent le monde, la raison et la postérité dans l'étroit et boueux théâtre de leurs tribunes; ils prirent la contagion pour le succès; ils admirèrent tout, jusqu'au jour où ils remblèrent. La mort et l'exil les ont surpris entre ce qu'ils voulaient faire et ce qu'ils ont fait, je veux dire entre les rêves de l'ambition et les œuvres de la sottise. Vaincus ils ont mérité leurs revers, sans qu'on puisse dire que les vainqueurs aient mérité leurs succès: on ne saurait parler d'eux avec justice, sans avoir l'air d'en parler avec mépris. Que penser, en effet, d'un corps législatif qui dit sans cesse: *Ah! si la nature et la nécessité nous eussent laissés faire!* Allégueront-ils aujourd'hui que le temps et la fortune ont manqué à leur règne? Quatre années, je ne dis pas de l'omission, mais d'enthousiasme, l'ont signalé. Se plaindront-ils du défaut de lumières et d'avertissements? On leur répètera toutes les prédictions dont ils se sont moqués; et les

cris et les larmes des propriétaires, dont ils ont ri ; et les efforts et les plans des monstres, qu'ils ont connus et favorisés. N'est-ce pas dans les assemblées révolutionnaires que se concertaient les lois et les décrets de chaque jour ? N'est-ce pas là que les députés du peuple allaient s'armer de la force qu'ils déployaient dans le corps législatif ? Les titres de *patriote* et de *révolutionnaire* ne devinrent-ils pas synonymes ? *Mais nous n'avons égorgé personne !* diront-ils : plaisante humanité que de laisser la vie à qui on ôte les moyens de vivre ! Vous avez oublié d'égorger : c'est dans la carrière du crime le seul oubli qu'on vous connaisse, et on en est réduit à expliquer le mal que vous n'avez pas fait. Si vous prétendez donc ne point être responsables des crimes démesurés de vos alliés, la postérité, qui sait mieux que nous placer ses mépris et ses haines, prononcera ; elle prononcera entre ceux qui ont paré la victime et ceux qui l'ont immolée, entre les conseillers du crime et ses exécuteurs ; elle verra si les principes ne sont pas toujours plus coupables que les conséquences (car la philosophie moderne n'est autre chose que *les passions armées de principes*) : elle verra, dis-je, s'il n'est pas dans l'ordre qu'on fasse trembler ceux qu'on n'a pu faire rougir, et qu'on rende odieux ceux qu'on n'a pu rendre justes ; si on doit quelque pitié ou même quelque indulgence à des esprits superbes qui se sont placés volontairement entre un passé sans excuse et un avenir sans espoir ; si, en dernier résultat, la raison ne prescrit pas de ranger le jacobinisme parmi les ouragans, les pestes et les fléaux qui désolent la terre. Il n'y a que la brute qui morde la pierre qu'on lance ; mais l'homme voit la main qui le frappe, et les philosophes ne donneront pas le change à nos douleurs. Enfin la postérité dira jusqu'à quel point les peuples eux-mêmes ont mérité leurs malheurs : car ils furent instruments avant d'être victimes, inhumains avant d'être malheureux ; et la prospérité les avait aveuglés avant même que la puissance eût égaré leurs chefs.

FRAGMENTS ET PENSÉES PHILOSOPHIQUES

DU BONHEUR

On sait que les plaisirs naturels sont simples ; on ne peut les analyser ; mais on analyse le bonheur. Chaque âge, chaque imagination s'en compose un à son gré. Les plaisirs physiques sont des instants que les sens dérobent à la pensée : mais on ne conçoit pas le bonheur en délire. Hobbes dit que le bonheur serait de réussir toujours : en effet, chaque but atteint est moment de bonheur. Mais le charme vient sans doute de la rareté ou des obstacles ; l'homme qui réussirait sans interruption et sans résistance, se laisserait d'enfanter désir sur désir. La volonté, comme l'appétit, ne peut se passer d'intervalles.

On appelle donc *bonheurs* les choses heureuses, les succès accidentels. Il y a aussi des bonheurs négatifs, comme d'échapper à un péril, de n'être pas aussi malheureux qu'on pourrait l'être, etc. Le nom de *bonheur* lui-même prouve que nos pères n'ont porté que fort tard leurs vues vers une félicité durable. Car le bonheur et le malheur ne signifient, au fond, que *bonne* ou *mauvaise heure* ; et nous avons dit longtemps, *bien heuré* et *mal heuré*, pour *heureux* et *malheureux* (1).

Le bonheur en général fait plus de flatteurs et d'envieux que le mérite ; parce qu'il éblouit et irrite plus de monde ; le mérite ne frappe et ne blesse qu'une certaine classe. D'ailleurs le mérite peut être malheureux et l'est souvent ; ce qui réconcilie avec lui.

C'est, d'un côté, une chose remarquable que la tranquille inattention, l'ingratitude habituelle avec laquelle on jouit

(1) Un bon esprit paraît souvent heureux, comme un homme bien fait paraît souvent adroit. R.—Rivarol ne pouvait savoir que *heur* dans *bonheur* représente *augurium* (présage, chance), et non *hora*.

des dons essentiels de la nature, comme de la vue, par exemple ; et de l'autre, le désespoir qui nous saisit, si quelque accident nous en prive. C'est tout le contraire pour les choses de l'art : on jouit d'un bon spectacle avec des transports qui n'ont d'égal que la facilité de s'en passer.

Entre la jeunesse et la vieillesse, la différence, pour le bonheur, est du mouvement au repos, des espérances aux souvenirs, du pouvoir à l'impuissance. Le mouvement attrape plus d'aventures bonnes ou mauvaises ; le repos se dérobe mieux aux unes et aux autres. C'est donc dans la jeunesse qu'on est éminemment heureux ou malheureux : le vieillard reste sous le bouclier de son insensibilité ; il n'a qu'un bonheur négatif.

On ne pleure jamais tant que dans l'âge des espérances ; mais quand on n'a plus d'espoir, on voit tout d'un œil sec, et le calme naît de l'impuissance. Les pavots de la vieillesse s'interposent entre la vie et la mort, pour nous faire oublier l'une et nous assoupir sur l'autre. Si on écarte les infirmités de l'âge, il n'y aura de vieillards malheureux que ceux dans qui les désirs survivent aux facultés. La victime qui se pare de roses rend son sacrifice plus douloureux, et les souvenirs sans espoir ne sont que des regrets.

Il est triste d'avoir un grand nom et de manquer de fortune ; d'avoir une grande fortune et de manquer de naissance ; d'avoir de la naissance et de la fortune, et de manquer d'esprit ; d'avoir de l'esprit et de manquer de considération ; d'avoir enfin une éducation distinguée et de vivre avec des gens du peuple. Il n'est pas moins vrai que, de son côté, l'homme du peuple est à la gêne avec les hautes classes ; et que si la science gémit du voisinage de l'ignorance, celle-ci fuit à son tour les communications avec le mérite. Il semble donc que le bonheur soit harmonie ; et c'est en effet dans l'harmonie que se trouverait le bonheur, si les passions et l'ennui ne venaient trop souvent corrompre les dons de la fortune et les fruits de l'industrie et de la sagesse.

Comme les proportions sont mieux gardées dans les états médiocres, parce qu'ils sont aussi éloignés des grandes prospérités que des grandes infortunes, et qu'on n'y a, ni trop négligé, ni trop fatigué son esprit, c'est là qu'on trouve souvent quelque image du bonheur. Les conditions médiocres

ne fournissent pas, il est vrai, des sujets à l'histoire ou à l'épopée; mais les hommes d'un certain ordre savent bien ce qu'il en coûte pour occuper les regards de ses contemporains et fixer l'attention de la postérité.

C'est donc une idée populaire et fautive que le bonheur soit attaché aux hautes conditions; et les philosophes, qui ont si souvent consigné dans leurs livres l'éloge de la médiocrité, qui l'ont si souvent applaudie sur les théâtres, devraient rougir d'avoir soulevé le peuple, à l'aide de cette envie naturelle aux hommes, qui leur fait haïr ceux qu'ils supposent heureux, et porter plus impatiemment les plaisirs d'autrui que leurs propres peines.

On peut avoir goûté de tout, être couvert de gloire, comblé de biens, avoir même connu le malheur, et soupirer de fatigue ou sécher d'ennui au sein de tant de félicités apparentes. Mais si la tristesse est si près de la fortune, pourquoi l'envie est-elle si loin de la pitié?

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'il soit si difficile de définir ce qu'il est si rare de rencontrer, ce qu'il est peut-être impossible de se bien représenter. Il est plus facile à l'imagination de se composer un enfer avec la douleur qu'un paradis avec le plaisir (1). Il faut donc s'en tenir à notre destin, et voir si on ne trouverait pas dans le caractère des hommes ce qu'on n'aperçoit guère dans leurs conditions.

En général, les hommes aiment mieux être insolents qu'heureux, et opprimés qu'humiliés; et voilà pourquoi les égards font moins d'ingrats que les services, parce que les égards parlent à la vanité, et que les services ne s'adressent qu'aux besoins. D'où il résulte que la hauteur se fait plus d'ennemis que la cruauté: ce qui explique, en quelque sorte, les revers des cours et les succès des révolutions.

Ainsi le bonheur ou le malheur, et c'est une vérité d'expérience, dépendent presque toujours du caractère, tant pour les individus que pour les peuples. (*Discours prél.*)

LE DÉISTE-THÉOLOGIEN

Déiste-théologien: on s'est servi de cette expression pour

(1) Le désir est à la passion ce que le plaisir est au bonheur: mais le désir devient souvent passion, et nul plaisir n'est encore devenu bonheur. R.

distinguer M. Necker du déiste-philosophe. Celui-ci n'ose pas prononcer sur la nécessité d'un culte; il admet un Dieu formateur de l'univers, qui doit réunir toutes les perfections nécessaires à son essence, et non telles que nous les imaginons. Il ne croit pas que la morale ait besoin des promesses d'un paradis ou des peines de l'enfer, pour diriger l'honnête homme, et le rendre heureux. Il ne croit pas enfin que l'Évangile ait rien appris aux hommes en fait de morale: le pardon des injures, la modestie, la charité, etc., tout cela est fortement recommandé dans tous les anciens moralistes. L'Évangile les a copiés; et dire que sa morale est plus parfaite que celle de Zénon ou de Cicéron, est une de ces fraudes pieuses qu'on ne devrait plus se permettre, d'autant que la religion chrétienne n'en a pas besoin. L'Évangile nous a appris que les Cieux s'ouvraient à une certaine hauteur; qu'il y avait trois personnes en Dieu; que la troisième personne descendait en forme de colombe; que la seconde personne viendrait juger les vivants et les morts; que le diable entraît dans le corps des gens, etc... Voilà incontestablement ce que l'Évangile nous a appris, et ce que l'esprit humain n'aurait pu imaginer, tant la science est impuissante et vaine! (*Lettres à M. Necker.*)

LA LOI DES PROPORTIONS

Notre sensibilité pour tout ce qui respire et souffre comme nous est sujette à la loi des proportions. Nous paraissions moins cruels en écrasant un insecte qu'en tuant un oiseau, un animal à sang blanc qu'un animal à sang rouge, et nous engloutissons une huître vivante sans horreur. Les communications plus ou moins intimes de certains animaux avec l'homme décident aussi de son indifférence, de sa pitié et de sa cruauté. Si vous tuez la poule d'un fermier, un écu peut le satisfaire; mais si vous tuez son chien, un écu, loin d'être une compensation, peut lui sembler un outrage de plus.

La gloire et la honte, le succès et la puissance dépendent encore des proportions; elles séparent le meurtrier du héros et le voleur du conquérant. Si vous ne trompez que quelques personnes, vous ne vous tirerez pas du rang des fourbes; mais celui qui trompe tout un peuple s'élève à la

législature et à l'empire, et celui-là est maître des hommes, qui enlève et non qui mérite les suffrages. Il en est de même de l'or et de ses corruptions : *la quantité rend excusable*, dit La Fontaine. On juge encore des malheurs comme des vices, dont on rougit d'autant moins qu'on les partage avec plus de monde. Il est prouvé par les révolutions des empires que les malheureux tirent toute leur consolation de leur nombre. Enfin il est des vertus interdites à la pauvreté et on ne fait pas un mérite de la continence à qui la nature en fait une nécessité.

L'amour connaît aussi la loi des proportions ; une fille encore enfant ne dit rien à nos sens.

Voyez un géant et un nain partir ensemble : ils seront du premier pas et pour toujours inégaux par les espaces, quoique toujours dans des temps égaux.

La jeunesse est plus timide dans le salon que dans la rue, dans les petites villes que dans les grandes capitales : c'est que dans les grandes villes on ne se connaît pas, et on est moins accablé du regard public.

La vie étant un tout, c'est-à-dire ayant un commencement, un milieu et une fin, il n'importe pas qu'elle soit d'une longue ou d'une courte durée ; mais il importe qu'elle ait ses proportions. Ce n'est donc pas de la brièveté de la vie qu'on a droit de se plaindre, mais d'une mort précoce, puisqu'une telle mort n'est pas la fin, mais l'interruption de la vie. Aussi Sénèque dit très bien que les funérailles d'un homme sont toujours prématurées lorsque sa mère y assiste.

La figure du globe que nous habitons s'est longtemps dérobée à nos regards par l'effet de ses proportions. L'homme était sur la terre comme un ciron sur une statue, sans en soupçonner la forme ; et, de même que cette planète offre à l'homme des montagnes et des précipices, tandis que la lune, à cause de sa distance, lui paraît aussi ronde qu'unie, de même il peut exister tel animalcule qui voie des creux et des éminences sur le marbre le plus poli.

C'est aussi par l'énormité de ses proportions et de ses espaces que la terre résiste à nos consommations. Si nous brûlons dans un jour un arbre qui lui coûte un siècle, elle oppose l'immensité de ses forêts à nos petits foyers, comme ses vastes et fertiles plaines à nos estomacs étroits et vora-

ces. Aussi les armées, qui réunissent l'étendue à la voracité, affament d'abord tout un pays.

Enfin les proportions nous tirent des questions épineuses sur les nomenclatures. Par exemple, les genres et les classes de l'histoire naturelle sont notre ouvrage : c'est donc à nous à trouver des caractères bien distincts pour établir nos méthodes et soulager notre mémoire. La nature ne répond que des espèces et des individus, et, avec la fixité de ses substances élémentaires, nous n'avons à craindre ni la disparition des espèces connues, ni d'en voir paraître d'inconnues. Nous appelons *individus* les êtres organisés qui ne peuvent être divisés sans cesser d'être la même personne. Ainsi, l'aile d'un oiseau n'est plus un oiseau; une branche n'est plus l'arbre: mais une fraction de pierre est toujours une pierre. Quant aux noms collectifs donnés aux différents objets de la nature et de l'art, c'est à nos proportions, et non à la rigueur mathématique, à décider la question. La différence d'une montagne à une colline, ou d'une armée à un corps de troupes, ne tient pas à un grain de sable ou à un soldat de plus ou de moins, et ce n'est pas une maison ou un verre d'eau qui distinguent une ville d'un village, ou une rivière d'un ruisseau : on ne juge les masses que par les proportions.

Je ne saurais trop inviter le lecteur à méditer sur l'effet des proportions, non seulement de celles qui constituent les formes et les différentes parties d'un animal, d'une statue ou d'un tableau, mais encore de ces proportions universelles de masses et de quantités qui résultent de la comparaison de tous les êtres : car, si l'étude des premières forme le goût, la connaissance des autres agrandit l'esprit et lui fait acquérir la faculté de la règle et du compas, je veux dire la faculté de s'étendre sans s'égarer. Les génies indécis aiment l'exagération et s'épuisent en conceptions extrêmes et solitaires ; mais la connaissance et l'amour des proportions distinguent les esprits justes et les conduisent aux découvertes par les analogies. Ce n'est point de son imagination que Newton obtint la dissection de la lumière et la cause des lois astronomiques de Képler. Il faut donc, comme lui et tous les grands observateurs, s'attacher à l'éclatante certitude des faits et des proportions, et méditer ensuite sur les analogies, qui sont les articles de foi du génie. Les faits,

les proportions et les analogies conduisent à l'ordre général, l'ordre général aux lois, et les lois au législateur suprême. C'est alors que l'univers pèse de tout le poids de sa majesté sur un esprit bien fait, tandis que pour l'homme inattentif le système du monde est comme l'atmosphère, qu'on porte et qu'on ne sent pas. (*Discours préliminaire.*)

SUR L'ÉGALITÉ

L'égalité indéfinie parmi les hommes, étant un des rêves les plus extraordinaires de cette philosophie, mérite ici quelques moments d'attention.

Au lieu de statuer que la loi serait égale pour tous les hommes, ils décrétèrent que les hommes étaient naturellement égaux sans restriction. Mais il y a une chose dont on ne pourra jamais décréter l'égalité ; ce sont les conditions, les talents, les rangs et les fortunes. S'ils eussent dit que toutes les conditions sont égales, on se serait moqué d'eux ; ils ne décrétèrent donc que l'égalité des hommes, préférant ainsi le danger au ridicule : je dis le danger ; car les hommes étant déclarés égaux, et les conditions restant inégales, il devait en résulter un choc épouvantable. Heureusement que les décrets des philosophes ne sont pas des lois de la nature ; elle a voulu des hommes inégaux avec des conditions et des fortunes inégales, comme nous voulons des anneaux inégaux pour des doigts inégaux ; d'où résulte l'harmonie générale. C'est ainsi qu'en géométrie la parité résulte des impairs avec les impairs, tandis que des impairs avec des pairs ne produiraient jamais que des impairs. Qu'importe donc aux hommes d'être déclarés égaux, si les conditions doivent rester inégales ? Il faut au contraire se réjouir quand on voit des hommes très bornés dans des conditions très basses ; comme il faudrait s'affliger si la loi portait des brutes dans les grands emplois, et repoussait l'homme de génie vers les professions serviles et mécaniques. L'inégalité est donc l'âme des corps politiques, la cause efficiente des mouvements réguliers et de l'ordre.

C'est que les philosophes ont confondu l'égalité avec la ressemblance. Les hommes naissent en effet semblables, mais non pas égaux. (*Ibid.*)

L'HYPOCRISIE ET LE FANATISME

L'hypocrisie est proprement le vice de l'homme en société, pour deux raisons également frappantes. L'une, que l'homme est le seul animal chez qui le sentiment se replie sur lui-même, pour y contrarier la vérité des sensations et la naïveté des impulsions naturelles : cette faculté est à la fois pour lui source de réflexion et de fourberie. L'autre, que nous sommes la seule espèce qui vive sous un pacte social, et par conséquent la seule qui puisse y manquer, en abusant de la parole contre la vérité, du serment contre la conscience et de la foi publique contre toute la société.

Cet odieux sentiment qui fait prendre au vice les dehors de la vertu ; qui fait qu'un scélérat recommande la probité à son fils ; qui force, en un mot, le crime à n'ourdir sa trame que dans l'ombre ; ce sentiment, dis-je, est pourtant une des sauvegardes de l'ordre social. Car, si le scélérat lui-même s'appelait hautement *scélérat*, si le brigand s'intitulait *brigand*, tout serait perdu (1). Ce mensonge du crime, ces précautions du vice sont, selon l'heureuse expression de La Rochefoucauld, des hommages à la vertu et des ménagements pour le genre humain. Mais le fanatisme menace également et la vie de l'individu qui en est atteint, et le salut des gouvernements qui le tolèrent.

C'est un état d'exaltation et de délire résultant du concours d'une passion dominatrice et d'une idée qui s'asservit toutes nos idées. Tout état d'exaltation se présente sous deux faces.

Quand cet état a pour cause une idée qui, pour nous dominer, a besoin de se concentrer, alors il ne corrompt et ne trouble que la raison et le repos de l'individu qui en est malade. L'amour, par exemple, a son idolâtrie : mais entre deux amants dévorés des mêmes feux, chacun d'eux voit le monde entier dans l'objet qu'il adore, et un cœur plein de sa divinité ne lui cherche guère d'autres adorateurs. On a cependant vu des chevaliers errants et quelques princes égarés par la passion, forcer les hommages des passants et des

(1) C'est ce qui est arrivé dans la Révolution, quand les Jacobins ont eu la franchise de s'appeler *braves brigands*.

peuples entiers, en dressant des temples à l'objet de leur culte particulier : leur amour était un fanatisme. Il n'en est pas ainsi de cette soif ardente, que Virgile a pourtant nommée *le fanatisme de l'or* (*auri sacra fames*) ; cette passion ne cherche pas de prosélytes. Car ce n'est point aux opinions, ce n'est point aux hommages qu'elle vise, mais à l'or et à l'accumulation des propriétés de toute espèce, par toutes les routes de la fortune, de l'industrie et du crime ; ce qui la distingue du fanatisme religieux, du fanatisme des conquêtes et de l'avarice ordinaire, qui se contente de couvrir son trésor. Cette ardeur, cette âpreté du lucre est le caractère dominant des capitales et des villes commerçantes : et si, parmi tant d'hommes qui se gorgent de richesses, il en est si peu d'heureux, c'est que les moyens qui rendent un homme propre à faire fortune sont les mêmes qui l'empêchent d'en jouir.

Mais, quand une passion a besoin, pour s'exhaler, de régner ou d'étendre son empire, d'asservir ou de persécuter, alors elle fait explosion, devient épidémique et occasionne ces déplacements de peuples, ces fièvres nationales qui désolent la terre et renversent des états : de là les conquêtes politiques et religieuses.

S'il n'est point d'idée plus entraînante ni de passion plus raisonnable que celle de son bonheur dans une autre vie, puisqu'alors c'est l'amour de soi sollicité par la perspective de l'éternité, il n'est point aussi de passion plus forcenée que celle-là, quand elle se fonde sur l'idée que Dieu nous tiendra compte de ses missions et de ses conquêtes, de l'envahissement des opinions et même de l'oppression des consciences. C'est le côté sacré de cette passion qui lui a valu le nom de *fanatisme*.

Mais, lorsque les hommes s'égorgent au nom de quelques principes philosophiques ou politiques ; lorsqu'ils font, pour établir la domination de leurs dogmes, tout ce que le fanatisme religieux a osé pour les siens, alors, quoiqu'ils bornent leur empire à la vie présente, il n'en est pas moins certain que leur philosophie a son fanatisme, et c'est une vérité dont les sages du siècle ne se sont pas doutés. (*Ibidem.*)

DIALOGUE ENTRE UN ROI ET UN FONDATEUR
DE RELIGION (I)

LE ROI. — Comment, imposteur, tu viens fonder dans mes Etats une fausse religion ?

L'APÔTRE. — Sire, ma religion n'est pas fausse et ne peut l'être.

LE R. — Quoi, tu vas donc me prouver ta religion ?

L'A. — Non, Sire, je vais la prêcher.

LE R. — Tu la prêches donc sans la prouver, et peut-être sans la croire ? Elle est donc fausse.

L'A. — Sire, il n'y a pas de fausse religion ; j'en appelle à vos ministres ; toute religion est une vraie religion comme un poème est véritablement un poème. Si je venais dire à vos sujets que *2 et 2 font 4, qu'il faut être juste et bon*, etc., ce ne serait alors que de l'arithmétique ou de la morale que je leur apporterais, et vous pourriez vous fâcher ; mais je viens leur annoncer que *2 et 2 font 5, que je suis fils du Soleil*, etc. Ainsi, accordez-moi protection et argent. Laissez-moi prêcher, bâtissons des temples. Car c'est véritablement une religion que je vous apporte.

LE R. — J'ai tort, il est évident que vous savez mieux que moi ce que c'est qu'une religion. Les philosophes m'ont trompé : ils m'ont dit que toute religion était fausse : ils n'ont pas entendu l'état de la question. S'il y avait une religion vraie, elle serait unique sur la terre, comme la géométrie, ou plutôt, ce ne serait pas une religion. Il est vrai que c'est la faute des prêtres de tout pays qui veulent toujours prouver leur religion, comme une action en justice réglée ou une proposition de géométrie. Ainsi, philosophes et prêtres ont également tort. Vous m'avez éclairé. Il ne s'agit donc plus que de savoir si votre religion est bonne ou mauvaise, et non si elle est vraie ou fausse.

L'A. — Sire, la mienne est bonne, car j'ai mêlé à mes dogmes et à mes mystères toute la morale des Chinois, des Grecs, des Romains, des Egyptiens, des Perses, etc., en

(1) Publié pour la première fois d'après M. A. Le Breton (*Rivarol*, p. 258), qui l'a copié dans les carnets. La même idée se retrouve dans le *Discours préliminaire*. Voir plus haut, page 275.

un mot la morale qui est une et par conséquent vraie d'un bout de la terre à l'autre, puisqu'on dit bien les religions; mais il faut dire la morale.

LE R. — C'est très bien; mais j'ai déjà une religion dans mes Etats, et je ne me soucie pas d'élever autel contre autel, de diviser mes sujets, de les charger de l'entretien de plusieurs cultes.

L'A. — En ce cas, je vais offrir mes services aux euples qui n'ont pas encore de religion, ou à ceux qui les dmettent toutes, car il en est de nous autres apôtres omme des commerçants: nous ne portons nos denrées qu'aux nations qui en manquent tout à fait ou qui en font beaucoup de demandes. A moins pourtant, Sire, que, malgré vos prohibitions, je ne trouve le secret d'entrer chez vous en contrebande.

LE R. — Essayez. Je vais veiller à l'exécution de mes ordonnances, vous serez rudement châtié.

L'A. — Ah: Sire, j'invoque ici la liberté du commerce: c'est l'âme des corps politiques. Si vos sujets demandent ma marchandise, elle passera malgré vous.

LE R. — Je vous prends ici en plein sophisme: les peuples demandent les denrées dont ils ont besoin, et vendent celles dont ils n'ont que faire. Les gêner sur ces deux points est un reste de l'ancienne barbarie, une tyrannie absurde dont, Dieu merci, je ne suis pas coupable: mais il n'en est pas ainsi des religions. Les peuples qui en ont déjà une n'en demandent pas deux; et ceux qui ont deux n'en demandent pas trois. Mes sujets sont libres, d'ailleurs, de croire, chacun en son particulier, tout ce qui leur plaît, et de rendre à Dieu tel ou tel hommage. Mais prêcher publiquement, fonder des temples, taxer le peuple, sont des actes de souveraineté que je ne souffrirai pas. Je punirais de même un philosophe qui renverserait nos autels, ou prêcherait l'incrédulité, sous prétexte que notre religion actuelle n'est pas démontrée.

L'A. — Sire, il faut donc que je parte. Un prince qui raisonne n'est pas mon affaire. Ah! si Votre Majesté m'avait d'abord méprisé, je me serais glissé dans son empire; ensuite, elle m'aurait persécuté, et si enfin elle m'avait fait pendre, mon succès et ma gloire étaient infaillibles, et dans un demi-siècle, j'avais des temples.

NOTES

— L'idée fondamentale de la religion juive, c'est que Dieu a préféré les Juifs à tous les peuples. Par cette idée seule, Moïse éleva un mur d'airain entre sa nation et toutes les nations ; il fit plus, il dévoua ce malheureux peuple à une véritable excommunication de la part de l'univers, et ce qui est admirable, c'est que, par cette haine universelle, il lui assura l'immortalité. L'amour ou même l'indifférence des autres peuples auraient fait disparaître les Juifs depuis longtemps, puisqu'ils se seraient fondus par les mariages, par l'effet des conquêtes, par les dispersions ; mais cette haine du genre humain les a conservés, et c'est par elle qu'ils sont effectivement impérissables.

— Les Juifs disaient à Dieu : « Seigneur, faites tout pour les vivants, car vous n'avez rien à attendre des morts : *Non mortui laudabunt te, Domine.* »

— La dévote croit aux dévots, l'indévote aux philosophes ; mais toutes deux sont également crédules.

— A mesure que la philosophie se propage, les cérémonies pour les morts diminuent, et la croyance d'une autre vie s'affaiblit. Voilà pourquoi on a donné le nom de *superstition* à cet article des croyances religieuses qui fait que nous croyons nous survivre ; et, cet article étant le plus important, il a donné son nom aux crédulités de tout genre.

— Les poètes nous ont plus intéressés en donnant aux dieux les faiblesses humaines que s'ils avaient donné aux hommes les perfections des dieux.

— La plupart de nos impies ne sont que des dévots révoltés.

— Le martyr d'une vieille religion a l'air d'un entêté ; le martyr d'une religion nouvelle a l'air d'un inspiré.

— Les visions ont un heureux instinct : elles ne viennent qu'à ceux qui doivent y croire.

— En général, les enfants et les jeunes gens conçoivent mieux la réalité des corps, et les hommes faits et les vieillards celle des esprits. Ces deux penchants sont également

naturels. Les premiers ont un esprit encore faible dans un corps vigoureux ; les seconds ont un esprit plus ferme dans un corps qui décline. Les sensations dominent dans les uns, et les idées dans les autres.

— Non seulement il ne faut pas chercher à définir ce qui tombe directement sous les sens, mais il faut au contraire nous servir des choses sensibles pour définir les intellectuelles. La matière, le mouvement, le repos et toutes les notions des objets extérieurs servent à nous entendre sur tout ce qui ne parle pas directement à nos sens.

— La simple différence des sensations aux idées en jette une immense parmi les hommes (1). Voyez de quel œil différent Apicius et Plin le naturaliste contemplent une perdrix ; voyez, lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur à foudre (2).

— L'attention n'est qu'un sentiment soutenu, tant de notre corps que de notre esprit : on regarde, on écoute, on goûte, on manie, on pense attentivement. C'est à cette puissance qu'il faut rapporter les causes de notre supériorité sur les animaux, et la différence d'homme à homme. Mais il ne faut pas croire, comme Helvétius et Condillac, que l'attention dépende tout à fait de nous, et surtout qu'elle produise les mêmes effets dans deux hommes également attentifs. Combien de gens que la réflexion et l'attention la plus profonde ne mènent à rien ! sans compter ceux qui n'en recueillent que des erreurs.

Les enfants, par exemple, dont il est si difficile de fixer l'attention, poussent des cris, aiment le bruit, cherchent la foule ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'avertir de leur existence, et rassembler des sensations : le dedans est encore

(1) L'avare se moque du prodigue, le prodigue de l'avare ; l'incrédule du dévot, le dévot de l'incrédule : ils se prennent réciproquement pour des dupes. R.

(2) La différence des passions aux idées est assez frappante dans le fragment d'un dialogue que je vais citer.

On dit à Voltaire dans les Champs Elysées : *Vous vouliez donc que les hommes fussent égaux ?... Oui... Mais savez-vous qu'il a fallu pour cela une révolution effroyable ?... N'importe... On parle à ses idées. Mais savez-vous que le Fils de Fréron est proconsul, et qu'il dévaste des provinces ?... Ah Dieux ! Quelle horreur ? On parle à ses passions.* R.

vide. On peut en dire autant du peuple en général. Il n'y a que les hommes habitués à penser qui aiment le silence et le calme; leur existence est une suite d'idées; le mouvement est intérieur,

De là vient que les anecdotes sont l'esprit des vieillards, le charme des enfants et des femmes : il n'y a que le fil des événements qui fixe leur sentiment et tienne leur attention en haleine. Une suite de raisonnements et d'idées demandent toute la tête et la verve d'un homme.

— Maîtresse des éléments et des masses, la nature travaille du dedans au dehors; elle se développe dans ses œuvres, et nous appelons *formes* les limites où elle s'arrête. L'homme ne travaille qu'en dehors; le fond lui échappe sans cesse : il ne voit et ne touche que des formes.

— L'homme, ici-bas, n'a pas reçu des provisions pour l'immortalité : c'est un voyageur qui finit avec sa route. Si, par un concours de causes assez rare, sa carrière se prolonge, le trésor des sensations et des plaisirs, des souvenirs et des idées, s'épuise, et l'homme, voyageur dépouillé, va se perdre et s'éteindre dans les déserts.

— La nature a mis l'homme sur la terre avec des pouvoirs limités et des désirs sans bornes : c'est cet excédent-là, ce ressort, qui nous porte au delà du but, qui change les besoins en désirs, et les désirs en passions, et qui n'aurait peut-être pas été assez fort s'il n'eût été violent. Mais est-ce donc aux hommes à justifier la nature? Elle attend l'hommage de leur soumission, et non les plaidoyers de leur éloquence.

— La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

— Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

— L'identité du but est la preuve du sens commun parmi les hommes; la différence des moyens est la mesure des esprits, et l'absurdité dans le but est le signe de la folie.

— Les enfants crient ou chantent tout ce qu'ils demandent, caressent ou brisent tout ce qu'ils touchent, et pleurent tout ce qu'ils perdent.

— La raison est historique, mais les passions sont actrices.

— Il y aura toujours deux mondes soumis aux spéculations des philosophes : celui de leur imagination, où tout est vraisemblable, et rien n'est vrai, et celui de la nature, où tout est vrai sans que rien paraisse vraisemblable.

— On n'a pas le droit d'une chose impossible.

— On peut dire que Locke et Condillac, l'un plus occupé à combattre des erreurs et l'autre à établir des vérités, manquaient également tous deux du secret de l'expression, de cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes, en ébranlant leur imagination.

— La nature a fait présent à l'homme de deux puissants organes : de la digestion et de la génération. Par l'un elle a assuré la vie à l'individu, par l'autre l'immortalité à l'espèce ; et tel est en nous le rôle de l'estomac que les pieds et les mains ne sont pour lui que d'industriels esclaves, et que cette tête elle-même, dont nous sommes si fiers, n'est qu'un satellite plus éclairé : c'est le fanal de l'édifice.

— On ne fait point l'histoire de la nature. Si je mettais chaque jour un masque, celui qui aurait dessiné tous mes masques n'aurait pas encore fait mon portrait.

— L'admirable nature a voulu que ce que les hommes ont de commun fût essentiel, et ce qu'ils ont de différent peu de chose : il est vrai que ce qu'ils ont de différent change beaucoup ce qu'ils ont de semblable.

— L'homme est le seul animal qui fasse du feu, ce qui lui a donné l'empire du monde.

— Ceux qui demandent des prodiges ne se doutent pas qu'ils demandent à la nature l'interruption de ses prodiges.

— Nos besoins sont fondés sur les proportions. Ce monde étant une harmonie, et par conséquent tout fondé sur les proportions, la sensibilité, dans le sens de pitié, n'est entrée pour rien dans le plan de la nature.

— Il fallait nécessairement que la nature donnât la durée à l'individu ou à l'espèce. Elle a suivi le premier plan pour

les globes et le soleil, et le second pour les animaux et les plantes. Or, dans ce cas-ci, il fallait bien que les formes individuelles fussent passagères, pour que l'immortalité restât à l'espèce.

— J'ai toujours aimé les médecins : comme ils ont affaire à la matière vivante, ils sont, par le spectacle des causes finales, toujours plus près de la difficulté.

— La nécessité métaphysique est qu'une chose est telle que son contraire est impossible, comme deux et deux font quatre. La nécessité physique est l'existence actuelle des choses : il est nécessaire que le soleil brille. La nécessité morale est dans les choses qui ne sauraient être autrement : il est moralement nécessaire qu'une mère aime ses enfants.

— Le vrai philosophe est celui qui se place, par le seul effort de sa raison, au point où le commun des hommes n'arrive que par le bienfait du temps.

— Le dévot croit aux visions d'autrui : le philosophe ne croit qu'aux siennes.

— Dans le monde, celui-là est un vrai philosophe qui pardonne à la société son défaut de fortune avec autant de calme qu'un tel, riche banquier, pardonne son défaut d'esprit à la nature.

— Rousseau a fait graver à la tête de ses œuvres politiques un satyre qui s'approche d'un flambeau, et il lui crie : *Satyre, n'approche pas, car le feu brûle* : en quoi il a mal expliqué son allégorie, car le satyre, étant encore loin, n'est frappé que de la lumière. Il fallait donc lui crier : *N'approche pas, car la lumière brûle* ; et c'est de quoi il s'agissait. Nos philosophes ont donc jeté la lumière à nos satyres, sans songer qu'elle brûle.

— Ce n'est pas pour attaquer les religions qu'il faut de l'esprit, mais pour les fonder et les maintenir ; car toutes les épigrammes contre Jésus-Christ sont bonnes. Quant au courage, il n'en faut pas plus, et souvent pas autant, à un philosophe qu'à un apôtre.

— Si cette parole d'un sage : *Quand tu doutes, abstiens-toi*, est la plus belle maxime de la morale, elle est aussi la première en métaphysique.

— Les philosophes n'ont négligé aucune des routes de l'erreur, expliquant tantôt des apparences par des réalités, et tantôt des réalités par des apparences. Cicéron avait remarqué qu'il n'y avait rien de si absurde qui n'eût déjà été dit par quelque philosophe.

— Les philosophes sont plus anatomistes que médecins : ils dissèquent et ne guérissent pas.

— On ne déraisonne jamais mieux que lorsqu'on a beaucoup de raison à perdre ; comme on ne se ruine jamais mieux que lorsqu'on a beaucoup de fortune.

— Le plus bel artifice de l'esprit humain, qui consiste à créer des termes collectifs, a été la cause de presque toutes ses erreurs.

— Il faut que la raison rie, et non se fâche. On sait l'usage que Socrate faisait de l'ironie. Pascal a mêlé les deux manières. Dieu lui-même, après qu'il eut condamné Adam au travail et à la femme, lui fait une ironie. *Ecce Adam factus sicut unus ex nobis*. Voilà donc Adam devenu une espèce de Dieu.

— Voyez les fruits qui tombent avant le temps : ils ont une fausse maturité, une fausse couleur, une douceur fausse, qui nous trompent. Les fruits qui doivent passer par toutes les périodes de la belle saison ont une verdeur et une âpreté qui contrastent avec ceux que je viens de peindre.

Voyez aussi les enfants qui meurent avant de devenir hommes : ils mûrissent tout à coup ; leurs gestes, leurs paroles, leurs regards sont d'un autre âge ; ils étonnent souvent par une tournure morale qui n'a plus rien de l'enfance. Au contraire, ceux qui doivent arriver à l'état d'homme ont une enfance longue et turbulente. Et, pour compléter l'analogie, les parents abandonnent leurs enfants quand ils sont grands, et les arbres leurs fruits quand ils sont mûrs.

— Rien n'étonne quand tout étonne : c'est l'état des enfants.

— Les sots, les paysans et les sauvages se croient bien plus loin des bêtes que le philosophe. Raison de cela.

— Le mouvement entre deux repos est l'image du pré-

sent entre le passé et l'avenir. Le tisserand qui fait sa toile fait toujours ce qui n'est pas.

— De même que ce sont les images des objets, et non les objets mêmes, qui frappent nos yeux, ainsi nos âmes sont frappées des opinions qu'on a des choses, et non des choses mêmes.

— La paresse n'est, dans certains esprits, que le dégoût de la vie; dans d'autres, c'en est le mépris.

— Oui, tout est destiné à l'oubli, à ce tyran muet et cruel qui suit la gloire de près et dévore à ses yeux ses amants et ses favoris. Que dis-je? La gloire elle-même n'étant que du bruit, c'est-à-dire de l'air agité, elle flotte comme l'atmosphère autour du globe, et son cours change et souffle sans cesse, promenant les noms et les renommées et finissant par les disperser.

— Il y a deux grandes traditions dans l'antiquité qu'on n'a pas assez remarquées : Satan, le premier des anges, veut détrôner son bienfaiteur; le fruit de la science du bien et du mal donne la mort. L'une enseigne que l'ingratitude est inhérente à tout être créé, l'autre que les lumières ne rendent pas les peuples heureux.

— Les esprits extraordinaires tiennent grand compte des choses communes et familières, et les esprits communs n'aiment et ne cherchent que les choses extraordinaires.

— Il en est des malheurs comme des vices dont on rougit d'autant moins qu'on les partage avec plus de monde. L'émigration m'a prouvé, et l'infortune y était au comble, que les malheureux tiraient toute leur consolation de leur nombre.

— La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire.

— Annuler les différences, c'est confusion; déplacer les vérités, c'est erreur; charger l'ordre, c'est désordre. La vraie philosophie est d'être astronome en astronomie, chimiste en chimie, et politique en politique.

— L'homme ne jouit jamais d'une liberté plénière, mais seulement d'une liberté de second ordre; par exemple, il est libre de manger de telle ou telle chose; mais il n'est pas libre de ne pas manger du tout.

— Celui-là est toujours libre qui fait, quoique forcé, les choses dont il a besoin, comme un valet sert pour vivre; mais celui-là est esclave, qui est contraint de faire ce dont il n'a aucun besoin.

— Le spectacle des méchants a fait les gens de bien, comme celui du ridicule a fait les gens de goût : *jura inventa metu injusti*.

— Quand on a raison vingt-quatre heures avant le commun des hommes, on passe pour n'avoir pas le sens commun pendant vingt-quatre heures.

— La fatalité ou prédestination est dans les choses, et non dans nous. Il est fatal que tout corps qui passera sur telle pente glisse et tombe; mais il ne l'est pas que tel homme y passera.

— La peur est la plus terrible des passions, parce qu'elle fait ses premiers efforts contre la raison; elle paralyse le cœur et l'esprit.

— La distraction tient à une grande passion ou à une grande insensibilité.

— Se révolter contre les maux inévitables et souffrir ceux qu'on peut éviter, grand signe de faiblesse. Que dire d'un homme qui s'impatiente contre le mauvais temps et qui souffre patiemment une injure ?

— Songez que ce grand est sujet à toutes vos petites passions : timide ou insolent, avare ou faux, comme vous. Où réside donc cette grandeur ? Chez vous, et non chez lui. La grandeur d'un homme est comme sa réputation : elle vit et respire sur les lèvres d'autrui.

— Ce qui fait que les gens du monde sont à la fois médiocres et fins, c'est qu'ils s'occupent beaucoup des personnes et fort peu des choses : c'est le contraire dans les hommes d'un ordre plus élevé.

— Les gens du monde emploient mieux leurs loisirs que leur temps; les pauvres n'ont pas de loisirs.

— Il ne faut pas dire : *Mon esprit, ma figure, ne m'ont servi de rien*, dites plutôt : *Mon esprit, ma figure, ne m'ont conduit à aucun malheur*, et félicitez-vous au lieu

de vous affliger : ces dons ne vous ont pas nui, ils ont fait plus que vous servir. J'en appelle à cette Maintenon qui écrivait : *Le bien qu'on dit aujourd'hui de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage*. Elle ne trouva qu'afflictions d'esprit au comble des grandeurs. L'expérience est donc faite, et, en vérité, le dégoût ou l'ennui attaché aux succès peut entrer en comparaison avec l'amertume d'un revers.

— Les passions se font différentes issues : on voit des hommes non seulement avouer leurs vices, mais s'en vanter, et d'autres les cacher avec soin ; les uns cherchent des compagnons et les autres des dupes. Le plus grand égoïste n'est pas toujours celui qui convient de son égoïsme ; comme le plus gourmand n'est pas celui qui se récrie sur un bon plat, mais celui qui le savoure et qui se tait de peur que tout le monde ne lui en demande.

— Il est certain que la possession d'une chose en donne des idées plus justes que le désir : d'où il résulte que le soldat et le voleur sont plus courageux que le propriétaire. L'homme a plus d'ardeur pour acquérir que pour conserver.

— Les hommes ont rangé sur la même ligne ceux dont ils se font une grande idée, ceux qui leur donnent de grandes idées, et ceux qui ont fait de grandes choses ou opéré de grands événements.

— Il y a des hommes si faciles à préoccuper, si indifférents sur leur jugement, et si entêtés d'ailleurs, qu'ils finissent par mettre leur probité à douter de celle des autres.

— Rien ne rend misérable comme de se conduire dans un état par les règles et les principes ou données d'un autre état. Un sauvage qui aurait nos lumières, un citoyen qui aurait l'ignorance du sauvage seraient également malheureux.

— Quand on se propose un but, le temps, au lieu d'augmenter, diminue.

— Tout le monde s'agite pour trouver enfin le repos ; mais il y a des hommes si paresseux qu'ils mettent le but au début.

— Ce qu'il y a d'horrible en général dans ce monde,

c'est que nous cherchions avec une égale ardeur à nous rendre heureux et à empêcher les autres de l'être. Beaucoup d'hommes lancent sur nous autant de traits que de regards.

— L'ambition et la volupté ont souvent le même langage. César avouait, au faite des grandeurs humaines, que les prières lui *chatouillaient l'oreille*. J'ai connu une femme qui disait à son amant : *Ah ! sollicitez-moi bien !* Les princes parvenus jouissent mieux de l'empire que les princes héréditaires.

— Il faut faire, pour valoir quelque chose en ce monde, ce qu'on peut, ce qu'on doit et ce qui convient.

— J'ai connu un grand seigneur qui s'occupait beaucoup des vols qu'on faisait chez lui : « Un tel me vole tant, disait-il, tel autre tant, et tous ensemble tant ; mais je les garde, j'en prendrais peut-être de pires. Au reste, je suis assez riche pour aller jusqu'au bout ; mon fils s'arrangera comme il voudra. » C'est Louis XV qui disait : « La monarchie durera autant que moi ; je plains bien mon successeur » : dernier degré de l'insouciance et de l'égoïsme.

— Il faut avoir l'appétit du pauvre pour jouir de la fortune du riche, et l'esprit d'un particulier pour jouir comme un roi.

— On a de la fortune sans bonheur, comme on a des femmes sans amour.

— Il y a des gens qui n'ont de leur fortune que la crainte de la perdre.

— Il est bien triste d'en être à désirer *le nécessaire* comme une chose sans laquelle on est malheureux, et avec laquelle on n'est point heureux.

— La nature, ayant à créer un être qui convînt à l'homme par ses proportions physiques, et à l'enfant par son moral, résolut le problème en faisant de la femme un grand enfant.

— Le cœur est la partie infinie de l'homme ; l'esprit a ses limites. On n'aime pas Dieu de tout son esprit, on l'aime de tout son cœur. J'ai remarqué que les gens qui manquent de cœur, et le nombre en est plus grand qu'on ne croit, ont tous un amour-propre excessif, une certaine pauvreté dans l'esprit, car le cœur rectifie tout dans l'homme ; qu'ils sont

jaloux et ingrats, et qu'il ne s'agit que de les obliger pour s'en faire des ennemis.

— L'amour est un larcin que l'état de nature fait à l'état social.

— L'amour, qui vit dans les orages et croît souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

— Pourquoi l'amour est-il toujours si mécontent de lui, et pourquoi l'amour-propre en est-il toujours si content? C'est que tout est recette pour l'un, et que tout est dépense pour l'autre.

— Les jeunes gens auprès des femmes sont des riches honteux, et les vieillards des pauvres effrontés.

— On corrompt la fille innocente avec des propos libres, et l'amour délicat séduit la femme galante : fruit nouveau pour l'une et l'autre.

— Rien ne prouve plus le peu d'estime que les hommes ont pour leur espèce que le mépris involontaire qu'ils témoignent aux acteurs, et en général à tous ceux qui les amusent et qui servent leurs plaisirs; et la plupart des hommes donnent pour raison de leur mépris pour une femme, qu'ils l'ont eue.

— L'amour-propre, en amour ou dans le malheur, prie toujours maladroitement : car il parle toujours de lui-même à l'objet aimé, et de services rendus, au lieu de bienfaits reçus, à la puissance qu'il implore.

— L'amour naquit entre deux êtres qui se demandaient le même plaisir.

— L'amour, dans l'état social, n'a peut-être de raisonnable que sa folie.

— Pourquoi préfère-t-on pour sa fille un sot qui a un nom et un état à un homme d'esprit? C'est que les avantages du sot se partagent, et que ceux de l'esprit sont incommunicables : un duc fait une duchesse ; un homme d'esprit ne fait pas une femme d'esprit.

— Semblables aux chevaliers errants, qui se donnaient une maîtresse imaginaire, et se la figuraient si parfaite

qu'ils la cherchaient toujours sans la trouver, jamais les grands hommes n'ont eu qu'une théorie d'amitié.

— On sait par quelle fatalité les grands talents sont, pour l'ordinaire, plus rivaux qu'amis; ils croissent et brillent séparés de peur de se faire ombrage. Les moutons s'attroupent, et les lions s'isolent.

— C'est de la familiarité que naissent les plus tendres amitiés et les plus fortes haines.

— Enée est le héros de la piété filiale pour avoir lui-même porté son père sur ses épaules à travers les flammes; mais il ne le serait pas s'il l'eût fait porter par des esclaves. On est héros quand on fait un sacrifice immense à son roi ou à sa patrie. On peut être un grand roi, un grand homme, un grand général, sans être héros.

— En fait d'arts, si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne.

— L'homme modeste a tout à gagner, et l'orgueilleux a tout à perdre: car la modestie a toujours affaire à la générosité, et l'orgueil à l'envie.

— Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments.

— En général, l'indulgence pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

— Les sots devraient avoir pour les gens d'esprit une méfiance égale au mépris que ceux-ci ont pour eux.

— L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre.

— Un bon esprit paraît souvent heureux, comme un homme bien fait paraît souvent adroit.

— Un homme médiocre qui prend bien son temps peut, avec de l'adresse et de la patience, jouer un rôle et faire parler de lui.

— L'estomac est le sol où germe la pensée.

— La propreté embellit l'opulence et déguise la misère.

— Les ronces couvrent le chemin de l'amitié, quand on n'y passe pas souvent.

— Il y a des vertus qu'on ne peut exercer que quand on est riche.

— Dans l'état sauvage, les espèces sont belles, parce que c'est toujours le mâle le plus fort qui chasse les autres et jouit de la femelle.

— De même que plus une fleur ou un fruit sont embellis ou grossis par la culture, moins ils portent de graines ou de pépins : ainsi plus un homme cultive sa tête, moins il est propre à la génération ou au travail des mains. Ce qui prouve toujours que la nature n'est pas qu'une fleur soit une belle fleur, ou un fruit un gros fruit, ou l'homme un grand penseur.

— Quelles raisons a-t-il eues de se tuer ? — Il faut de si fortes raisons pour vivre qu'il n'en faut pas pour mourir.

— La nature n'ayant que ses quatre grandes décorations des saisons, le soleil, la lune et les autres acteurs célestes, change les spectateurs et les envoie dans un autre monde. Nous ne pouvons changer les spectateurs, nous changeons les décorations et la pièce.

— Ce ne sont pas les peines d'un état qui nous dégoûtent, mais les plaisirs d'un autre.

— Le chat ne nous caresse pas ; il se caresse à nous.

— Il naît plus d'hommes que de femmes en Europe ; cela seul y condamne les femmes à l'infidélité.

— Les mêmes moyens qui rendent un homme propre à faire fortune l'empêchent d'en jouir.

— Il faut écarter les sots ; ce sont eux qui ont commencé, ils ont fait vingt blessures avant d'en recevoir une (1).

— Si les sots parvenaient à prendre une idée des souffrances qu'ils nous font endurer, ils nous plaindraient.

— Ce qu'il faut éviter en morale, c'est de placer sa vertu dans les actes indifférents, comme de garder sa virginité.

— La plus grande illusion de l'homme est de croire que le temps passe. Le temps est le rivage ; nous passons, il a l'air de marcher.

— La plus mauvaise roue fait le plus de bruit.

(1) Cf. p. 111.

LIVRE IV

LETTRES (1)

I

A M. le chevalier de Cubières-Palmézeaux (2).

Versailles (1777).

Monsieur le chevalier, je vous prie en grâce, si vous ne l'avez déjà fait, d'écrire à M. d'Alembert, et de lui dire en ma faveur tout ce que votre bonté pour moi vous suggérera. Votre suffrage m'est essentiel dans ces circonstances. Faites sentir, je vous prie, à M. d'Alembert que je ne le mettrai jamais dans le cas de se repentir de m'avoir accordé sa recommandation. A mon premier voyage à Paris, j'aurai l'honneur de vous présenter mes remerciements.

Je suis, etc...

RIVAROL-DE-PARCIEUX.

(1) Ces xxxiii lettres forment la correspondance complète à ce jour de Rivarol. Elle est réunie ici pour la première fois, d'après les divers ouvrages, biographies, journaux, etc., où elle était disséminée. Sur la lettre à l'abbé de Villefort et celle à Chénedolle, qui ne sont pas authentiques, voir page 429. M. A. Le Breton, *Rivarol* (page 375), dit qu'une lettre inconnue de Rivarol à Justet son frère de lait, à Bagnols, a été vendue par M. Charavay le 7 avril 1863. Il y a bien eu une vente Charavay à cette date, mais le catalogue ne mentionne rien de Rivarol.

(2) Cubières, *Vie de Rivarol*.

II

Au même (1).

Paris, 20 octobre 1783.

Monsieur le chevalier, il n'y a que l'éclat extraordinaire qu'a eu l'expérience d'Annonay, qui puisse justifier la liberté que je prends de vous cet envoyer cet opuscule (2). Il se ressent un peu trop de la précipitation que j'ai mise à l'écrire; mais, si le fruit n'est pas bon, c'est du moins une primeur qui a l'à-propos du moment, et qui peut donner une idée légère des sensations, des propos, des démêlés, des espérances folles qui ont été dans Paris la suite de l'invention des globes. Il me fournit d'ailleurs l'occasion de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc...

A. DE RIVAROL.

Paris, rue de Grammont, n° 22.
20 octobre 1783.

III

Aux auteurs du Journal de Paris (3).

Paris, 15 octobre 1784.

Messieurs,

Les 50.000 exemplaires du *Prospectus sur l'Anatomie de la langue française*, répandus gratuitement dans Paris, ont donné lieu à une petite erreur, sur laquelle je dois prévenir le public, par respect pour la vérité et pour l'Académie de Berlin.

En disant que le *Discours sur l'Universalité de la Langue française* avait besoin d'être *traduit en français*, qu'il était fâcheux qu'on ne l'eût point écrit dans l'idiome dont il traite; que cet ouvrage attendait qu'une plume savante en fit une traduction digne de son auteur, etc., etc.. l'auteur du *Prospectus* ne prétend pas dire que j'aie fait une traduction; il avertit seulement que le mau-

(1) *Ibid.*

(2) *La Lettre à M. le Président de... sur le globe aérostatique*, etc.

(3) *Journal de Paris*, 15 octobre 1784.

vais français dont je me suis servi dans ce discours a besoin d'être traduit en *bon français*, que mon langage est *barbare*, etc. ; ce qu'il prouvera aisément, puisque le style de ce discours, ne ressemblant en rien à celui du *Prospectus*, ne peut plaire aux oreilles qui *chérissent le bon ton et le bien écrit*.

L'auteur du *Prospectus* a donc fait une plaisanterie trop fine, puisque tout le monde en a été dupe. S'il arrivait pourtant qu'il eût parlé sérieusement, je le prierais de prouver, par la voie de votre Journal, que l'Académie de Berlin n'a couronné qu'une simple traduction. En attendant, je me déclare seul coupable du *Discours* sur l'universalité de la langue française.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le comte de RIVAROL.

IV

A l'abbé Roman (1).

Paris, 8 janvier 1785.

Après bien des ricochets, votre lettre m'est parvenue, mon cher abbé. Les choses agréables que vous me dites sont un second prix donné au petit ouvrage sur la langue, et un encouragement à de nouveaux essais. Souffrez que je vous fasse encore un autre hommage. Vous recevrez peu après ma lettre un exemplaire de la traduction du Dante, ouvrage fort attendu et qui va être jugé à la rigueur. Il y a cinq ans environ que je le tiens en captivité, et ce n'est pas sans répugnance que je l'ai enfin mis en lumière. Avec le goût que vous me connaissez pour le *far niente*, vous serez surpris que je me sois livré à un travail aussi pénible que celui de la traduction, et que j'aie précisément choisi le plus bizarre et le plus intraitable des poètes. Un défi de M. de Voltaire m'engagea, et une plaisanterie assez piquante acheva de me déterminer. Ce grand homme dit tout haut que je ne traduirais jamais le Dante en style soutenu, ou que je changerais trois fois de peau avant de me tirer des pattes de ce diable-là.

(1) *Œuvres complètes*, tome II.

Vous sentez que c'est un assez bon moyen de faire ma cour aux Rivarol d'Italie, que de leur traduire un poète qu'ils idolâtrèrent, et qui va prendre une nouvelle vie en France.

Je vous enverrai dans peu un exemplaire du discours sur la langue. Je l'ai entouré cette fois-ci de toutes les séductions typographiques, la première étant trop négligée. J'avoue que je ne m'attendais pas au succès qu'a eu cet opuscule. Il m'a valu des lettres de tous les souverains et de presque tous les savants de l'Europe. Les envieux lui ont pardonné son succès en faveur de ses défauts, et surtout en faveur du bien que je disais d'eux. *Comme il est bien Français, comme il nous fait valoir*, disait-on à Versailles. Enfin, le roi de Prusse m'a écrit. Voilà mon apothéose. Quant à la vie que je mène, c'est un drame si ennuyeux que je prétends toujours que c'est Mercier qui l'a fait. Autrefois je réparais dans une heure huit jours de folie, et aujourd'hui il me faut huit grands jours de sagesse pour réparer une folie d'une heure. Ah! que vous avez été bien inspiré de vous faire homme des champs.

Il est bien doux pour moi de songer que je ne suis pas encore éteint dans le souvenir de Madame Roussel. Je n'oublierai jamais les bontés qu'elle a eues pour moi, et je vous prie de m'envoyer l'adresse de M. d'Honorati, afin que je puisse causer avec lui de cette aimable maman. M. de Buffon le fils (un des plus pauvres chapitres de l'histoire naturelle de son père), m'avait promis de me donner cette adresse, puisqu'ils servent ensemble dans le régiment des Gardes, mais je ne l'ai pas encore.

Adieu, mon cher abbé; si je n'abhorrais pas l'écriture, je vous servirais ici de correspondant et vous parlerais un peu de notre pauvre république de lettres qui n'est plus qu'une confrérie d'académiciens. Figaro va paraître. Il n'a pas eu autant de représentations que les *cocus* et les *battus* de Jeannot, et il en méritait autant. Les comédiens français, voyant que tout l'argent de Paris allait aux boulevards, ont demandé à Beaumarchais une pièce de boulevards. Chargés du dépôt du goût, et mourant de faim avec des chefs-d'œuvre, ils ont fait comme le chien qui portait à son cou le dîner de son maître. Beaumarchais ne cherche qu'à faire parler de lui; et, s'il venait à être pendu, il

demanderait, j'en suis sûr, la potence d'Aman. Adieu, encore une fois. Tous mes respects à madame votre nièce.

RIVAROL.

Hôtel Marigny, place du Louvre, 8 janvier 1785.

Champfort me parle beaucoup de vous.

Avez-vous reçu la première Lettre au président, le Chou et le Navet, la deuxième Lettre au président, un Dialogue entre Voltaire et Fontenelle, etc., que je vous ai fait passer dans le temps?

V

Aux auteurs du Journal de Paris (1).

Paris, 29 juillet 1785.

On vient d'imprimer, dans le *Mercure de France*, que la traduction de l'Enfer du Dante n'était pas fidèle. On a imprimé ailleurs que le discours sur l'Universalité de la langue française n'était pas français. Je dois, sans doute, beaucoup d'égarés et de reconnaissance aux deux écrivains qui m'ont successivement fait l'honneur de me critiquer, mais je suis pourtant fâché que l'un de mes critiques (M. de Sausenil) ait cru devoir faire beaucoup de solécismes pour mieux prouver que je ne savais pas le français, et que l'autre (M. Framery) ait si bien prouvé qu'il ne savait pas l'italien, pour mieux démontrer que je n'avais pu traduire le Dante.

A propos du vers,

Risposi lui con vergognosa fronte,

M. Framery pleure amèrement sur une beauté de tous les lieux et de tous les temps que j'ai, dit-il, sacrifiée, et qui peignait si bien cette pudeur de Virgile consacrée par le témoignage de tous ses contemporains; mais quand M. Framery saura que *risposi lui* signifie lui répondis-je, et non *me répondit-il*, et que cette rougeur modeste se trouve sur le front du Dante et non sur celui de Virgile, alors il faudra bien qu'il retienne ses soupirs et qu'il sèche

(1) *Journal de Paris*, 29 juillet 1785.

ses larmes. Une personne qui ne saurait pas conjuguer le verbe *rispondere* s'apercevrait encore que c'est le Dante qui parle avec tant de modestie à Virgile; et cela par l'ordre seul du dialogue. Les autres critiques de M. Framery sont dans le même genre.

Au lieu de relever les mots, peut-être eût-il été plus agréable et plus utile d'examiner si celui qui avait fait l'histoire didactique de la langue française avait connu les richesses poétiques de cette même langue; s'il l'avait rajeunie par des expressions créées; s'il avait eu à la fois du goût et de *l'étrangeté* dans le style comme il en faut pour traduire l'Enfer; s'il avait plus songé à rendre l'intention que l'expression d'un poète qui est toujours vague, impropre ou bizarre, et avec qui l'extrême fidélité serait une infidélité extrême, etc., etc., alors M. Framery aurait pu voir que de toutes les traductions la plus fidèle est celle d'un tel poète, parce qu'on ne risque jamais de lui ôter une beauté pour peu qu'on sache écrire et qu'on ait saisi son véritable sens; mais que s'il existe une traduction infidèle, ce sera nécessairement celle de Virgile, de Racine ou du Tasse. La perfection ne se traduit pas.

J'aurais pu opposer au jugement de M. Framery celui de Diderot, qui n'était pas un contempteur du Dante, et celui de M. le comte de Buffon. Ils ont pensé bien différemment de la traduction de l'enfer, et leur opinion eût balancé l'autorité de M. Framery; mais, en vérité, c'est trop parler d'une traduction. Les gens de lettres pour qui surtout elle a été entreprise la liront et la jugeront indépendamment de l'arrêt du *Mercur*; et, sans doute qu'un journal qui n'a point encore parlé du discours sur la langue, ne devait pas être favorable à la traduction du Dante.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VI

Au public (1).

Paris, 29 juillet 1785.

Il y a environ huit jours qu'il a paru et sans doute dis-

(1) Adressé à la *Feuille du jour* et reproduit dans la *Chronique scandaleuse*, n° 9.

paru, une petite brochure intitulée : De la nécessité du mal physique, religieux, politique, etc., traduite de l'anglais; l'auteur se nomme Jenyns, et le traducteur c'est moi. Brochure, auteur et traducteur, j'ignorais tout; mais j'ai parcouru le petit livre, car il faut du moins savoir ce qu'on nous lègue; et j'ai vu que M. Jenyns disait qu'il y a du mal en ce monde, et même qu'il le disait mal; il se contente en effet de le dire, parce que la nature et la société sont chargées des preuves, et il le dit mal, afin sans doute qu'on en voie mieux qu'il y a du mal partout; mais comme chacun ne sent que trop bien tous les maux dont l'auteur parle, il en résulte que c'était un livre inutile à faire, et par conséquent inutile à traduire. Ma signature, que je n'ai jamais mise à aucune de mes productions, ne peut rien contre un bon ouvrage, et rien pour un mauvais. Je ne comprends pas l'intention du mort.

RIVAROL.

On croit que le défunt, c'est-à-dire le traducteur, s'appelait Dêmeunier, et que ses cendres, c'est-à-dire ses paroles, sont déposées à l'assemblée nationale.

VII

A M. de Gaste, maire à Bollène (comtat Venaissin) (1).

Paris, avril 1792.

Je suis loin de vous blâmer, mon cher de Gaste, d'avoir, accepté la place de maire de Bollène. Si les aristocrates avaient tous eu le même esprit, ils auraient rempli les municipalités, les directoires et même les clubs : ce qui les eût rendus maîtres de la révolution; ils ont mieux aimé en être les victimes.

Il y a un mois que je vous dois une réponse, mais vous savez que c'est ici le palais d'Atalante; on y passe la vie à la fenêtre, ou à courir de chambre en chambre. Nous avons encore plus besoin de pitié que d'excuse. Barruel est venu depuis quelque temps y augmenter le nombre des paladins et des fous. Je ne sais si quelque Astolphe montera dans la

(1) Alègre, *Notices biographiques du Gard*, ainsi que les trois autres lettres à M. de Gaste.

lune pour ces gens-là. En attendant, les jacobins prétendent que le père éternel est des leurs; le royaume est à leurs pieds, les empereurs meurent à point nommé, etc., etc. Il n'y a que les assignats qui, tout patriotes qu'ils sont, périssent de jour en jour sous l'aristocratie des métaux.

Vous me demandez quels papiers conviennent à un homme qui vit en province? Il faut, je pense, avoir deux feuilles opposées, afin de juger l'opinion et de mieux sentir l'état des choses. Je vous conseille donc la partie politique du *Mercur*, appelée *Journal de Genève*, et celui de Lebrun ou le *Moniteur*. Mais ce que je vous conseille par-dessus tout, c'est de venir faire un tour ici : cette révolution vaut la peine qu'on l'observe à sa source. Je vous dirais dans quelques conversations la valeur de plus d'un volume, et d'un volume qui n'existe pas. Il va d'abord se faire un grand revirement dans les ambassades, et si vous avez quelque envie de changer de place et de manœuvrer un peu sur l'étrange vaisseau qu'on nous bâtit depuis trois ans, je ne crois pas qu'il vous fût impossible d'être employé, d'autant que vous vous êtes comporté avec prudence, et que je ne pense pas que les jacobins invoquassent des notes contre vous. Adieu, tous mes hommages à Madame de Gaste.

VIII

A la Marquise de Coigny (1).

Bruxelles, 11 octobre 1793.

Cette jeune Béthisy (2), dont votre main légère a touché en passant le douloureux souvenir, était en effet un être très rare. Mariée avant de s'être développée, elle est morte avant d'être connue. Elle est morte à vingt ans, en trente-six heures, avec un enfant dans le sein, trop persuadée que les maux de la France étaient sans remède; ainsi vous voyez que sa mort a été funeste. Convaincue qu'il fallait aimer peu de gens et connaître beaucoup de choses, elle avait de bonne heure concentré ses affections et agrandi ses idées. Son appétit de savoir s'alliait à un grand goût, et la variété de ses

(1) Lescure, *Rivarol et la Société française, etc.*, ainsi que les nos 9 à 19.

(2) La comtesse Ch. de Béthisy.

connaissances s'étendait avec ordre et dessein. Dans les sujets de métaphysique, exercice qu'elle aimait beaucoup, ses questions abrégeaient les difficultés ; ses réponses redressaient souvent l'explication. Ayant d'abord été un peu romanesque, comme toutes les âmes sensibles, mais ayant tout aussitôt rencontré des gens qui l'avaient désenchantée, elle avait tiré de ce que les femmes appellent un revers des avantages certains. L'indépendance et la fierté de son caractère se fondaient dans une mélancolie douce et habituelle ; mais elle trouvait dans son extrême jeunesse et dans sa belle imagination des armes contre cette mélancolie. Combien de gens ont cherché inutilement en amour ce qu'on trouvait dans sa tendre amitié ! D'ailleurs, point de superstition, quoiqu'il lui eût été facile d'être une sainte Thérèse ; point d'égarements, quoiqu'elle eût l'âme d'Héloïse. Environnée d'esprit et d'intérêts différents, tel se croyait en état de l'admirer qui ne savait que l'aimer, et tel autre l'aimait qui ne croyait que l'admirer. Voilà une faible esquisse de ce que le monde a perdu, et n'oubliez pas que cette perte se fit cruellement sentir au milieu de tant de pertes.

IX

A David Cappadoce-Perreira (1).

Bruxelles, 12 octobre 1793.

Que vous est-il donc arrivé, mon cher et très aimable disciple ? Je suis menacé de votre absence pour tout l'hiver ; écrivez-moi un mot pour m'instruire et me consoler de ce contre-temps. Il y a longtemps que je vous ai rangé parmi ces excellentes choses qui embellissent la prospérité et qui charment le malheur. Je n'étais point du tout préparé à me passer de vous ; songez que je ne suis pas homme à me payer de faibles raisons. Adieu. Je ne vous recommande pas d'être toujours aimable, mais de m'aimer toujours...

(1) Banquier à Amsterdam, plus tard réfugié à Hambourg. Rivarol disait de cet homme aimable, bon à lui-même autant qu'à ses amis « Son existence se compose des alarmes de sa santé et des témérités de sa gourmandise ; il ne connaît d'autres remords que ceux de son estomac. » — Les lacunes, dans cette lettre, comme dans toutes celles de la même source, sont le fait de M. de Lescure.

... Voici quelques traits mêlés de gaieté et d'amertume, vous verrez de quoi il s'agit. Il y a assez de ridicule ici et assez d'infortune à Paris pour qu'on puisse rire d'un oeil et pleurer de l'autre. Le duc de Choiseul m'a chargé, en partant pour la Suisse, de vous faire mille compliments.

X

Au même (1)

Bruxelles, 10 novembre 1793.

Il faut garder vos cinquante louis, d'abord pour vous, et ensuite pour moi, si l'édition que je me propose de faire m'entraînait à des frais au-dessus de mes forces. En voici le prospectus. Vous voyez avec quelle confiance je vous parle. J'aurai le plaisir d'être secouru par vous, et celui de vous devoir une plus prompte expédition dans une affaire qui doit décupler mes avances. Mais tout ceci suppose deux choses : l'une que je ferai en effet cette édition, et l'autre qu'on me refusera du crédit, à Londres, pour le papier qu'on ne peut se procurer que là ; car si quelque orage politique ou militaire nous chasse d'ici, je ne pourrai me livrer à une entreprise qui exige trois grands mois de repos, et si on me fait du crédit, je trouverai dans mes petits fonds de quoi pousser l'entreprise à bout, de sorte que j'aurai goûté la double satisfaction de ne pas être à charge à un ami, et pourtant d'avoir compté entièrement sur lui.

Pour sentir et partager avec vous la douceur de voir une mère et de la voir revivre pour un fils tel que vous,

(1) M. de Lescure signale deux autres lettres, des 15 et 16 octobre 1793, et les analyse vaguement. Rivarol y parle de la mort de la reine et de celle de M^{me} de Béthisy, de l'échec de M. de Cobourg, de l'anéantissement de Lyon, de ses opuscules et de ses pamphlets ; il tente de négocier près de son ami un emprunt pour le duc de Choiseul. Il s'agit de douze mille livres de Hollande : « Si je ne cherche pas cinq cents louis à Bruxelles, c'est que nos jeunes et nos vieux ont fait ici de détestables affaires. Ils ont mis à l'argent un prix si fou qu'ils l'ont rendu inaccessible. Le duc d'Uzès, par exemple, a emprunté trente mille livres et a fait un contrat de soixante-six mille. » Il serait si simple, quand on a en main des lettres inédites de Rivarol de les publier avec soin, au lieu d'en dissimuler la moitié et d'encadrer le reste de commentaires comme ceci : « ... Cet aimable Cappadoce, qui n'a jamais été à pareille *aubade* épistolaire et littéraire... »

mon cher disciple, il ne faut que sentir avec tant d'amertume et d'horreur l'état où j'ai laissé la mienne en France, et c'est donner une terrible mesure à votre bonheur. Quoique je n'aie pas eu celui d'être présenté à madame votre mère lors de mon passage à Amsterdam, vous me faites prouver pour elle qu'on ne peut aimer un bon ouvrage sans aimer aussi son auteur.

Voulez-vous que je vous envoie le portrait que j'ai esquisé de cette touchante et malheureuse Béthisy (1) ?

Malgré la malveillance, ou si vous voulez la bienveillance (2) des puissances, notre horizon politique s'éclaircit un peu. Je termine en ce moment un petit tableau de notre évolution et de l'Europe. Il vous offrira quelques clartés. Je vous en enverrai une copie manuscrite que vous ne communiquerez qu'à vos amis, mais sans jamais l'abandonner à personne : vous sentirez aisément la raison de ce secret. Adieu, mon très-aimable disciple (3).

XI

Au même.

8 décembre 1793.

M. de Gontaut a dû vous porter de mes nouvelles ; il a bien voulu se charger des intérêts de ma cave et de ma cave ; mais comme il faut vous taxer, de peur que vous ne donniez trop, à peu près comme nos Prussiens taxent, de peur qu'on ne donne pas assez, je vous fixe à six ou sept bouteilles de vin du Cap, à deux ou trois rouleaux d'huile de vanille et à quelques petits bâtons de vieux aloès pour guérir. Voyez quelle tournure discrète je donne à mon indisposition.

Quant aux cinquante louis que vous destinez à me soulager du poids des avances nécessaires à mon édition, je les ai acceptés et je les accepte encore, parce que je suis décidé à payer le papier comptant ; c'est une économie de cinq ou six louis. Ainsi, mon cher disciple, vous pouvez m'adresser

(1) La lettre VIII.

(2) M. de Lescure répète deux fois *malveillance*.

(3) Cette lettre est tronquée. M. de Lescure en a, de son aveu, escamoté le début.

cette somme par telle voie qu'il vous plaira, et si cela vous est indifférent, par une traite sur M. Lys de Mulmester, banquier de Bruxelles...

Dites-moi dans votre réponse si vous avez renoncé à cette ville pour jamais ; je vous avoue que j'en ai par-dessus les oreilles, et que j'y souffre autant de la présence de certaines gens que de votre absence...

XII

Au même.

Bruxelles, 3 janvier 1794.

Je ne sais, mon cher disciple, si vous avez reçu ma dernière lettre. On me dit que vous êtes à Aix-la-Chapelle ; je hasarde ces quelques mots que M. de Morin se charge de vous faire parvenir. C'est sous de bien tristes auspices que cette année commence. Pourquoi ne vous est-il pas tombé dans le cœur de venir nous voir ici un moment ? Répondez-moi le plus tôt que vous pourrez sur ma dernière lettre. Je ne suis pas avec vous comme madame de Sévigné avec sa fille ; je ne vous aime pas de si loin : le silence et l'absence qui embellissent les liaisons ordinaires font le malheur de la nôtre...

XIII

Au même.

Bruxelles, 7 janvier 1794.

J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher disciple, et par les inquiétudes que vous a données la santé de votre charmante fille, et que vous me peignez si bien, je vois trop qu'un homme sensible, qui devient père, donne des otages à la fortune, et qu'au lieu de lui demander combien il a d'enfants, on pourrait lui dire : *Par combien d'endroits pouvez-vous être blessé ?*

Puisque le rétablissement de cette chère enfant vous laisse le cœur et l'esprit plus libres, je voudrais bien pour voir vous faire le tableau de notre situation, et donner à la fois des bornes à vos craintes et des bases à vos espéran-

ces. Mais je voudrais vous tenir là, et nous en dirions plus dans une heure que je ne pourrais en écrire dans vingt pages. Vous voyez, en peu de mots, que la partie a été mal liée entre les puissances, que celle-ci n'a voulu que des frontières, celle-là que des colonies et l'autre, qu'un lopin de la Pologne, de sorte que, pour avoir péché dans le but, elles ont mérité d'errer dans les moyens. Au lieu de se partager la difficulté, elles se sont partagé la France. L'Autriche, en particulier, sera la dupe de la foi punico-britannique et des tours de gobelet de la Prusse ; je ne sais qui elle doit le plus craindre, ou de ses alliés ou de ses ennemis. Son traité particulier avec l'Angleterre est illusoire, car Vienne ne peut rien contre les possessions maritimes des Anglais, et Londres ne peut pas garantir à l'Autriche des usurpations continentales. Vous savez les grandes fautes de M. de Würmser ; elles lui sont déjà comptées pour des crimes. La campagne qui va s'ouvrir et qui s'ouvre déjà sera décisive.

Je ne saurais trop vous remercier de votre obligeante exactitude. M. Lys vous fera présenter ladite lettre de change selon l'arrangement convenu ; votre petite caisse sera la bienvenue, et si vous n'avez pas oublié le bon vieux bois d'aloès, je mêlerai votre agréable souvenir à son parfum dans la pipe que vous me connaissez, et tout mon plaisir ne s'en ira pas en fumée...

XIV

Au même.

Bruxelles, 21 février 1794.

Il vous est plus aisé, mon cher disciple, d'envoyer cinquante louis à vos amis que de leur écrire quatre mots. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma dernière lettre ? Vous saurez que le banquier a pris dix-huit livres de France pour le change ou le simple transport des cinquante louis, et comme c'est exorbitant, il a rejeté la faute sur le banquier hollandais.

Je ne sais pourquoi, toutes les fois que vous êtes si longtemps sans m'écrire, je me figure toujours que vous allez arriver. Il vous sera plus aisé de vous expliquer que de vous excuser, mais qu'importe ? écrivez-moi ce que vous voudrez

et trompez-moi si vous voulez ; mais promettez-moi de venir nous voir. Le prince de Ligne m'a donné la jouissance d'un joli pavillon à Bel-Ceil, garni de livres et de meubles ; arrangez-vous pour me décider à y passer mai, juin et juillet, car je pourrai vous y donner un lit. Adieu, mon cher disciple. Si vous ne me répondez pas, je ne serai ni votre maître ni le mien, et je vous maudirai au nom de l'esprit et de l'amitié.

XV

Au même.

Bruxelles, 1^{er} avril 1794.

Je reviens, mon cher disciple, d'une tournée de quelques jours aux frontières, où j'ai été témoin d'une affaire d'avant-postes et de la première attaque des Carmagnols, depuis le Cateau jusqu'au delà de Cambrai, sur onze lieues de front. Ces drôles ont eu les prémices de la campagne et ont d'abord emporté deux redoutes ; mais elles ont été reprises le même jour, et le lendemain, ils ont été attaqués à leur tour. Il leur en a coûté quatre ou cinq cents hommes et cinq canons. Voilà l'état des choses ; si vous êtes étonné de la stagnation de deux grandes et belles armées qui ont perdu un mois en présence de l'ennemi, sachez qu'Anglais et Autrichiens comptaient également sur une révolution à Paris. Mais voilà le parti jacobin plus triomphant que jamais, et c'est à lui qu'il faut désormais avoir affaire, sans s'appuyer davantage sur des négociations et des trigauderies intérieures. L'Empereur arrive dans quinze jours, et sa présence donnera plus d'activité et surtout plus de fixité aux plans militaires et politiques...

XVI

Au même.

Rotterdam, 30 août 1794.

Je pars en ce moment, mon cher disciple, pour Helvoet ; le vent a été absolument contraire jusqu'aujourd'hui. J'ai

attendu vainement depuis huit jours une réponse de vous à ma dernière lettre datée de la Haye.

Le duc de Choiseul doit vous faire passer un effet de dix louis, que vous aurez la bonté de m'envoyer en forme de lettre de change à Londres, Sablonier's hotel, Leicester-field square, où je logerai.

J'ai appris hier la mort de mon Mécène, le comte de Mercy. Il est mort le 25, à Londres.

Je me suis assuré de l'illustre prisonnier (le comte d'Artois) qu'il existait une invitation formelle du roi d'Angleterre, mais il n'en est pas moins retenu ici par l'insignifiance des dernières dépêches. J'arriverai donc à Londres avant lui, si je ne pérís pas en route. Adieu, mon cher disciple; je vous embrasse de tout mon cœur.

XVII

Au même.

Londres, 23 octobre 1794.

Est-il vrai, mon cher disciple, que vous soyez à Hambourg? Votre déplacement et l'horrible situation où va se trouver la Hollande, ainsi que la cherté et l'engagement de la ville où vous êtes, me font espérer que vous tournerez les yeux vers l'Angleterre. Engagez-y toute votre famille; je crois le conseil bon, et c'est pourquoi je vous le donne; le désir de vous voir ici ne fait pas cette fois incliner ma raison. Tout se réunit à ce que je vous propose. Car ou la Hollande sera inondée d'eau ou de Carmagnols, et cette dernière inondation aura lieu, qu'on fasse la paix ou qu'on continue la guerre. Dans tous les cas, un homme sage ne peut rester en Hollande, ni même à portée de la Hollande, s'il a surtout sa fortune en Angleterre.

Je ne sais si ce bout de lettre vous parviendra. Adieu, répondez-moi, Broad-Street, n° 16, Golden-Square, London...

P.-S. — Par les dernières lettres que je reçois de la Haye, il me semble qu'on se persuade que la Hollande ne sera pas tout à fait envahie; voilà ce qu'on dit de plus favorable. En attendant, les Anglais ont quarante-trois vaisseaux de transport à Dost et leurs hôpitaux à Helvoetsluis.

XVIII

Au même.

Londres, 23 décembre 1794.

Il n'y a que vous au monde, mon cher disciple, qui me fassiez entendre la voix et le langage de l'amitié. Votre lettre, pleine de sentiment, me consolera de votre absence, si je pouvais vous pardonner de préférer Hambourg à Londres, sur d'aussi faibles raisons que celles que vous me donnez. Je gronderais bien M^{lle} Péreira, si je la tenais, et je vous jure que si elle ne vient en Angleterre que l'été prochain, c'est moi qui serai le corsaire. J'irai l'attendre sur la Baltique, et elle n'en sera pas quitte pour la peur. Je pardonnerais plutôt à madame votre mère, elle aura cédé aux conseils de la peur; mais les demoiselles sont ordinairement plus courageuses, et je crois qu'il y a dans l'enfer de Dante un petit vilain donjon pour les filles poltronnes. Voyez où j'en serais, si j'étais son mari; dites-lui bien toute ma colère.

Je vois d'ici l'affreux état où vous vous êtes trouvé à Osnabrück, avec votre joli enfant. Heureusement que vous avez pour lui le cœur d'une mère. Parlez-lui de moi, je vous prie, et qu'il sache de bonne heure aimer ceux qui vous aiment.

Vous me demandez mon avis sur la longue agonie de l'Europe. Je travaille en ce moment à lui composer un viatique. Pour avoir péché dans le but, les puissances ont mérité de périr dans les moyens. J'écrivais dernièrement à un ministre de ce pays qu'il ne fallait pas se donner un voisin puissant et ruiné, car s'il vient à tourner ses armées vers la conquête et sa marine vers la piraterie, il peut nous présenter à la fois Rome et Alger. Mais quand on se l'est donné, il ne faut rien épargner pour l'écraser. Aussi fait-on ici les derniers efforts; on a des intelligences sûres et rapides avec la France et même avec les meneurs; ce malheureux pays est aux abois; son dernier soupir sera un *roi*. En attendant vous êtes le prix des colonies plus mal défendues que mal usurpées. Il paraît que les Carmagnols ont passé le Wahal; ces gelées leur pavent le chemin.

Je travaille beaucoup à mon ouvrage; la mort inoppor-

tune de M. de Mercy m'a beaucoup dérangé, il devait m'avancer les premiers fonds ; mais je ne me rebute pas. Adieu ; mille compliments à vos dames. Vous savez tout ce que je vous suis.

XIX

Au même.

Londres, 26 avril 1795.

Je n'entends rien à vos rigueurs, mon cher disciple ; voilà deux lettres de moi sans réponse et une lacune de six mois entre nous. Pythagore recommandait le silence à son école, et moi je n'aime pas ce régime avec vous ; toute métempsychose me fait peur ; restons tous deux dans notre ancienne enveloppe, les émigrations ne valent rien. Répondez-moi donc, assurez-moi que vous êtes toujours vous-même. Quant à moi, j'ai toujours le *mens sana in corpore sano* ; et vous verrez que je n'ai pas cessé d'être votre émule, et même votre maître en amitié.

J'attends de vos nouvelles, de celles de vos enfants et de vos deux dames. Ecrivez-moi sur-le-champ, si toutefois cette lettre vous parvient, car je présume qu'il s'en perd beaucoup, toute l'Angleterre s'en plaint. Vous savez le malheur arrivé à notre pauvre duc de Choiseul et au comte de Damas. Nous ne sommes pourtant pas sans espoir de les sauver ; ils sont dans les prisons de Dunkerque.

Comme vous pouvez présumer, avec quelque probabilité, que la Hollande sera évacuée, peut-être que vous aurez renoncé au voyage d'Angleterre ; je n'en serai pas autrement fâché, car je me propose de quitter cette capitale de l'émigration ; j'ai de fortes raisons de me rapprocher de Monsieur. Je passerai donc par Hambourg, et je vous préviens qu'il pourra bien arriver que le comte de Périgord vous laisse, en partant de cette ville pour venir ici, son chariot de poste ; je le fais avertir en ce moment de s'adresser à vous, et je compte sur votre amitié à cet égard. Vous savez que ces sortes de voitures sont indispensables pour voyager en Allemagne ; et si M. de Périgord ne me laissait pas la sienne, je serais forcé d'en acheter une autre, car ma diligence est à Rotterdam, entre les mains des Carmagnols,

sans doute. Adieu, mon cher disciple, je vous embrasse de tout mon cœur.

XX

A M^{me} Cromot de Fougy (1).

Hambourg, 27 octobre 1796.

Madame, puisque vous ne m'envoyez pas votre flacon, je prends le parti de vous envoyer le mien; d'autant plus que, réflexion faite, il me reste assez de baume pour le donner tout, pas assez pour le partager.

Voilà ce baume de la Mecque,
Dont l'Orient fait si grand cas,
A qui plus d'une beauté grecque
Doit le secret de ses appas,
Et qui sans vous ne quittait pas
Le coin de ma bibliothèque.

J'ai pourtant hésité à vous [l'envoyer, en songeant combien les propriétés de ce baume vous sont inutiles.

Car ce n'est point de l'Arabie
Que vous avez reçu cette fleur de beauté
Qui ne vous sera pas ravie;
La nature vous fit dans un jour de gaité,
Flore depuis vous a suivie,
Et le printemps, son député,
S'est chargé seul de votre vie.
En si brillante compagnie,
Je conçois bien en vérité
Que l'on dédaigne ou qu'on oublie
Un ingrédient inventé
Pour les teints de la Géorgie;
Car au fond l'art le plus vanté
N'est qu'un besoin; l'industrie
Est fille de la pauvreté.

Votre opulence n'a donc que faire de cet ingrédient; il ne vous faut ici ni drogue, ni recette, et j'en suis bien fâché.

Ah! si vous ne saviez que feindre,
Si votre éclat n'était que fard,

(1) *Œuvres complètes*, tome III.

Si votre esprit n'était qu'un art,
 Vous ne seriez pas tant à craindre :
 On peut braver les airs vainqueurs
 Et les armes d'une coquette,
 Qui n'a pour attaquer les cœurs
 Que l'arsenal de sa toilette ;
 Mais vous plaisez sans y penser,
 Et votre tranquille indolence,
 Qui ne connaît pas sa puissance,
 Ne sait que trop bien l'exercer.

C'est ainsi que vous me faites du mal paisiblement et innocemment : il est vrai que le baume de la Mecque a la propriété de fermer une blessure en moins de rien, que c'est avec lui qu'on fait le vrai taffetas d'Angleterre, et que Mahomet lui doit ses plus grands miracles, mais je vous défie de vous en servir avec autant de bonheur que lui.

Sachez, vous qui lancez des traits
 Dont les atteintes sont si sûres,
 Qu'il n'existe point de secrets
 Qui guérissent de vos blessures.

Voilà donc deux propriétés de ce suc divin, aussi inutiles à vous qu'aux autres; mais il lui reste encore (car il faut que je vante mon baume) d'être le premier des aromates : l'antiquité lui donnait le pas sur tous les parfums.

A ce titre il vous était dû,
 Vous n'en reçûtes pas de plus doux sur la terre ;
 Mais avec vous c'est temps perdu,
 Votre divinité sévère
 Se moquera de sa vertu :
 Vous encenser n'est pas vous plaire.

A force de parler, je découvre pourtant à cette fameuse résine une vertu à votre usage; c'est qu'elle est admirable pour les poitrines délicates. Songez que vous allez passer l'hiver au cinquième degré de latitude nord : vos poumons pourraient bien avoir à souffrir de ce froid rigoureux qui va, dit-on, jusqu'à fendre les pierres.

Ainsi quand vos beaux yeux à travers vos carreaux
 Verront en clignotant sous leurs noires paupières
 Nos humbles toits et leurs gouttières
 Se charger de brillants cristaux ;
 Quand les belles de **, au fond de leurs traîneaux,

Auront placé leurs gros derrières,
 Et qu'elles y seront moins fières
 De leurs amants transis que de leurs grands chevaux ;
 Quand vous lirez dans les journaux
 Que les nayades prisonnières
 Dans leur lit immobile ont suspendu leurs eaux,
 Et que des chars tremblants ont tracé des ornières
 Où voguaient d'agiles vaisseaux ;
 Lorsqu'un des envoyés des trois sœurs filandières ,
 Le Catarrhe, viendra livrer ses fiers assauts
 Au lourd habitant des bruyères
 Que l'Elbe arrose de ses flots ;
 Alors gardez le coin de vos brûlants fourneaux.
 N'allez pas imiter les modes meurtrières
 Des épais descendants des Teutons et des Goths,
 Qui des deux océans gardent mal les barrières,
 Gens qui feraient fort à propos
 S'ils nous empruntaient nos manières
 Et s'ils nous prêtaient leurs lingots,
 Mais dont les humides cerveaux,
 Nés pour les fluxions et non pour les bons mots,
 Ont la pesanteur des métaux
 Qu'ont entassés leurs mains grossières ;
 Gens qui trafiquent de nos maux,
 Fripons toujours anciens, fripons toujours nouveaux,
 Nous volant tout hors nos lumières ;
 Qui se croyant subtils, quand ils ne sont que faux,
 Veulent marcher sous deux bannières
 Et, suivant du calcul les timides lisières,
 Craignent à la fois les panneaux
 Des Anglais, leurs dignes rivaux,
 Et les sanglantes étrivières
 Que Paris doit à leurs travaux.
 Quand la mort, confondant leurs âmes financières,
 Les fait enfin passer de leurs sales bureaux
 Dans ses étroits et noirs caveaux ,
 On les voit cheminer devers leurs cimetières,
 En uniforme de corbeaux,
 Et descendre à pas lents dans ces tristes carrières,
 A la lueur de cent flambeaux,
 Escortés de porte-manteaux
 Dont ils ont acheté les pleurs et les prières,
 Et les crêpes et les chapeaux .
 Malheureux qui sont assez sots
 Pour ne décorer que leurs bières,

Et qui sont mieux dans leurs tombeaux
Qu'ils n'ont été dans leurs tanières.

Comme vous n'avez ni leur mauvais goût, ni leurs robustes fibres, et que vous n'êtes pas femme à vous consoler de la mort, dans l'espoir que votre enterrement pourra nous ruiner en édifiant les Hambourgeois, je me flatte que vous laisserez là et leurs courses à chariots découverts, et leurs repas et leurs visites. Songez-y donc :

Le ciel dans sa magnificence
Vous garantit votre beauté;
Le temps qui signa le traité
Répétera cette assurance;
Mais il laisse votre santé
Entre les mains de la prudence.

Si vous n'oubliez pas mes avis, vous ferez fréquemment un air nouveau avec des fumigations aromatiques; cet air artificiel que j'ai opposé avec succès aux brouillards de Londres, vous sera très salulaire :

Il vous conservera cette *touchante voix*,
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois...

Ce dernier vers est de Zaïre,
Je n'ai pas craint de le citer;
On fait très bien de répéter
Ce qu'on ne saurait si bien dire.

Sans doute, quand il fit ces vers brillants et doux,
Voltaire était prophète, et ne peignait que vous.

Au reste, quand vous aurez brûlé, respiré, avalé tout le baume, n'allez pas jeter la petite phiole; elle aura un emploi que vous ne lui soupçonnez guère; gardez-là, je vous prie, je pourrai en avoir besoin.

Il faut tout craindre; on peut tout croire :
Si jamais je perds la raison,
Comme le bon Roland, d'amoureuse mémoire,
Je prétends qu'elle ira loger dans ce flacon,
Heureuse de troquer la gloire
Contre une si douce prison.

XXI (1)

A son père.

(A Monsieur J. Rivarol, à Bagnols, près le Pont-Saint-Esprit).

Hambourg, le 12 mai 1797.

Mon frère m'a fait parvenir enfin de votre écriture. Vous auriez eu de mes nouvelles peu de temps après la mort de Robespierre, si je n'avais eu affaire à des agents infidèles qui ont retenu l'argent que j'envoyais à mon fils, et disposé à leur gré du paquet de lettres que j'envoyais à mon frère. Un honnête négociant de Londres me rendit le service de faire compter à Paris l'argent nécessaire au voyage de cet enfant ; car vous sentez combien il était *dur pour moi* de voir ce petit malheureux, dans les rues de Paris, manquer à la fois de pain et d'instruction ; et mon frère me l'envoya ici l'année dernière. Vous savez qu'il a passé ici six mois, et j'aurais bien voulu qu'il y demeurât plus longtemps, il m'aurait aidé dans mon grand travail sur la langue, et nous serions rentrés ensemble ; mais Paris l'attirait, et il n'a pu résister. Me voilà donc avec mon fils à Hambourg ; ma sœur qui demeure à la campagne à une demi-lieue de... (2).

Mon frère doit vous avoir dit que je quittai Paris le 10 juin 1792, fort à propos ; car on vint, sept jours après, soit pour me massacrer dans sa maison, soit pour me mener à l'échafaud. Les brigands dirent en entrant chez moi : « Où est-il ce grand homme ? Nous venons le raccourcir. » C'est un des caractères de la révolution que ce mélange de plaisanterie et de férocité.

J'ai, depuis, essuyé bien des petits revers, et, entre autres, deux naufrages. A quinze pieds dans l'Océan, ma présence d'esprit ne m'a point abandonné et m'a sauvé. Je vous con-

(1) Lescure. Complété, ainsi que le n° XXIV, d'après Le Breton, Rivarol.

(2) Coupure dans le manuscrit. La cause de cette coupure est certainement la mention de Françoise de Rivarol, baronne de Beauvert, qui était la maîtresse de Dumouriez et demeurait avec lui, près de Hambourg.

terai tout cela, car je n'ai point perdu l'espoir de vous revoir encore.

J'étais à Bruxelles, en 1792, lorsque j'appris votre fuite de Marseille ; je vous fis passer cent francs en assignats dans une lettre à M. Matteras, à Aix, je crois ; car c'est là qu'on m'avait écrit que vous étiez réfugié ; enfin, il ne faut plus penser aux maux passés ; les malheurs ne sont bons qu'à oublier. Il faut, au contraire, bénir le sort qui a voulu que, dans un massacre aussi général, nous ayons tous été épargnés ; il n'y avait pas pourtant à parier pour nous.

Je fais passer ce paquet par Bordeaux, nous verrons ce qu'il en arrivera ; j'ai remis en même temps six louis qui doivent vous être comptés par MM. Bascon et Branemann, négociants et banquiers à Montpellier. Bagnols est un trou si reculé qu'on ne peut le trouver sur la carte du commerce. Au reste, le change étant contre la France, vous devriez toucher un peu plus de six louis. Dès que vous aurez reçu ma lettre et cette petite somme, vous m'écrirez directement à cette adresse : *A M. Fauche, imprimeur-libraire à Hambourg*, et sous l'enveloppe : *A l'auteur du Dictionnaire*. Votre lettre m'arrivera plus vite et n'occasionnera... (1).

Pendant la longue détention de mon frère et de sa femme, ce pauvre enfant errait, morne, nu, dans les rues de Paris, et recevait le pain des sections. On lui avait déjà mis un fusil sur l'épaule, et je ne doute pas qu'il ne fût déjà aux frontières, si j'avais hésité plus longtemps à l'appeler auprès de moi. Je l'ai trouvé extrêmement rouillé, le latin oublié, et tout le reste à proportion ; nous travaillons à réparer tant de ruines ; ce n'est plus un enfant, il court sur sa dix-septième année, et le voilà haut de cinq pieds quatre pouces et plus. Il a de la douceur et de la noblesse dans la figure, la taille et la jambe belles, et ce qui vaut mieux, le cœur sensible et l'esprit juste ; il a un furieux désir de vous revoir : la plus belle émulation existe entre lui et son cousin, qui est un très aimable enfant. Il se prépare à battre mon fils en latin ; celui-ci prépare ses batteries en allemand, qu'il parle déjà assez bien. Il monte à cheval

(1) Coupure correspondant à la première.

et dessine passablement; mais point de musique, quoiqu'il ait la voix belle; je me suis aperçu que le chant ne faisait que des hommes frivoles et des histrions. A propos de cousin, Barruel m'a gratifié d'une douzaine de lettres; fatigué de sa fécondité, et peu jaloux de sa correspondance, je viens de lui écrire un mot qui n'exige pas de réponse. La nature en avait fait un sot, la vanité en a fait un monstre. Je plains bien sa mère.

Il me semble que ma tante l'aînée doit être mal à l'aise; ses petites rentes ont dû longtemps être payées en chiffons, et peut-être qu'elle ne touche rien en ce moment. Je connais votre cœur, ainsi je ne doute pas que vous ne veniez à son secours. Il faudra, sauf meilleur avis, lui donner dix écus par mois, mon intention étant de vous faire passer six louis chaque mois, tant que ma position me le permettra. Je voudrais que la route que je me suis ouverte par Bordeaux et Montpellier fût sûre et prompte; nous éviterions par là le 5 pour 100 que la poste exige.

Si, comme je le présume, vos deux boîtes n'ont pas résisté aux rigueurs de la Révolution, il faut que je vous dise que j'en ai encore deux autres que je vous réserve depuis longtemps, une d'homme et une de femme; je n'attends qu'une occasion sûre, elles sont rares.

Je finis ma lettre, car je suis accablé d'ouvrage; vous savez ce que c'est qu'une entreprise comme celle du Dictionnaire de la langue; il s'agit de refondre entièrement cette langue française et de la brasser jusque dans ses fondements. On prétend que cette opération me vaudra deux cent mille livres. Dieu le veuille! J'ai, outre cela, sur le chantier, une *Histoire de la Révolution* et un grand *Traité sur la nature du corps politique*.

Si je n'avais pas craint de vous séparer trop de ma mère, je vous aurais proposé, en 92, de venir à Paris et de me suivre; vous m'auriez été très-utile; mais, réflexion faite, il faut du repos à votre âge, et je me suis privé de cette douceur. Au reste, voilà la paix; j'espère que nous nous rapprocherons. Vous me parlez de la petite-fille de Paule (1); qui donc a-t-elle épousé? Se souvient-elle toujours de moi?

Je vous embrasse tous de cœur et d'âme. A propos, mille

(1) Sœur de Rivarol, qui avait épousé M. de Faguet.

tendres remerciements pour votre quatrain. Vous avez donc dérouillé votre veine pour moi ; je suis charmé que vous soyez toujours ami des Muses. Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd.

Quand vous applaudissez à mes faibles écrits,
De votre cœur vous parlez le langage,
Mais vous ne songez pas qu'en louant votre fils
Vous ne louez que votre ouvrage.

Dites-moi en peu de mots jusqu'à quel point la Révolution et la guerre ont dégarni votre pays d'ouvriers et de cultivateurs, et si la journée de travail est renchérie. Croyez-vous qu'avec vingt-cinq louis vous puissiez ranimer un peu vos champs ?

Je voudrais savoir aussi ce qu'est devenu votre clergé. Le curé m'écrivit, en 1789 ou 90, en style révolutionnaire. J'espère qu'il aura eu le temps de caver la Révolution et qu'il doit être bien dégrisé. Je finis tout de bon. Voici un mot du petit et un autre de ma sœur.

Extrait d'une lettre du comte de Tilly à Rivarol (1).

Hambourg, 6 juillet 1797.

... Cela veut dire, mon cher ami, que je voudrais avoir pour vingt-quatre heures une édition de la nouvelle Héloïse. J'ai une incertitude à fixer sur un passage qu'on me dit être dans une lettre du troisième volume, et que je crois, au contraire, dans l'Emile ; veuillez la remettre au porteur.

J'ai passé chez vous hier, et j'ai été bien aise de trouver la porte hermétiquement fermée. J'ai suivi le précepte de celui dont la morale était pure et qui dit *pulsate*, et je me suis réjoui de ce que l'*aperietur vobis* ne se vérifiait point. Je me suis flatté que vous étiez en regard avec la postérité qui vous appelle, et que vous travailliez pour elle et pour vous.

Il est évident que c'est à vous qu'il appartient de donner les dernières leçons de cette langue immortelle, de fixer ce qui est en question, de relever les erreurs, d'éclaircir les doutes, d'expliquer ce qui est obscur, de déterminer les véritables significations, de prouver les étymologies, et de jeter enfin la clarté d'une analyse savante sur la généalogie de cette grande et antique famille de mots, dont jusqu'à présent les preuves n'ont été que confusément faites.

(1) *Œuvres complètes*, t. III.

Je vous renvoie votre admirable discours, où le style le plus brillant et la raison la plus exacte se sont donné rendez-vous pour charmer avec excès et instruire sans fatigue. Heureuse alliance dont personne ne connaît aussi bien que vous les conditions.

Je suis seulement fâché que vous ayez loué l'abbé Raynal. Votre note même n'est pas un *minoratif* de poids : c'était un pauvre diable qui n'a pas écrit une ligne de cette histoire où il y a quelques superbes morceaux, et une déclamation si imposante pour les jeunes gens et pour tous les hommes dont le goût n'est pas sûr.

J'ai vu dans ma jeunesse, à Saint-Germain, un Monsieur Pe-meja, auteur de Téléphe (dont mademoiselle Arnould disait : Il y a telle f... que j'aimais mieux quand j'étais jeune), qui lui avait fourni beaucoup de morceaux, ainsi qu'un médecin de ses amis mort à la fleur de son âge. — On connaît les autres collaborateurs.

Ce prêtre déhonté n'a été, comme vous le dites très bien, que le rédacteur de cet ouvrage ; les points de suture, seule part qu'il y ait eue, s'y montrent à l'œil le moins exercé. — Son plus grand talent fut son attrait irrésistible pour le beau sexe qu'il *adora indistinctement* jusqu'aux derniers temps de sa vie. Beau et superbe talent qu'il aurait dû cultiver sans partage !

Il est aussi plat de s'attribuer les ouvrages des autres que d'en écrire de mauvais.

Mais j'écris un volume pour ne rien vous apprendre, si ce n'est peut-être que l'abbé Raynal était un âne à la ceinture.

Une légère indisposition me fait garder la chambre : j'espère sortir demain, je passerai chez vous.

Adieu, mon cher Tacite, *macte animo* ! point de distraction ; travaillez et vous aurez droit de dire : *Exegi monumentum cere perennius*. Vous avez vaincu toutes les difficultés et tous vos rivaux, puisque vous avez vaincu la paresse.

Tuus ex animo.

XXII

Au comte de Tilly (1).

Hambourg, juillet 1797.

Quand on écrit pour les femmes, on risque d'aller *dépareillé* à la postérité.

Voilà tout ce qui me reste de ce roman, mon cher comte.

Vous m'avez écrit comme à une académie tout entière ;

(1) *Œuvres complètes*, t. III.

quant au sobriquet de Tacite, vous avez grand'raison, il y a longtemps que je me tais.

Si je m'étais douté hier de ma bonne fortune, ma porte aurait été ouverte : elle le sera toujours pour vous. Je la ferme aux ennuyeux et à ceux avec qui il n'y a que du temps à perdre. Frappez, quand vous reviendrez, deux coups seulement, un peu fort à la porte du fonds.

Prenez, si cela vous arrange, le moment qui suit le dîner.

Il vous sied bien de déclamer contre la paresse, vous êtes le vrai coupable. Vous prodiguez ici, comme à Paris, votre esprit et votre facilité à un monde dont on doit être dégoûté à votre âge, quand on le connaît autant que vous : vous avez toujours la faim des vains plaisirs dont vous devriez être fatigué.

Vous avez tout ce qu'il faut pour aimer le travail et même pour n'y trouver que de l'attrait. Croyez-m'en, reposez-vous dans l'étude ; elle vous réclame, et la dissipation n'est plus digne de vous.

J'oubliais l'abbé Raynal. Vous avez absolument raison ; mais il y a tant de gens de qui on peut dire âne jusqu'à la ceinture, que l'abbé Raynal, qui l'était de pied en cap, aurait été ravi de votre lettre. Il faut parler des gens à charge et à décharge. Votre médecin s'appelait Dubreuil ; c'est la fille aînée du B. de T. qui l'a tué.

Adieu, nous pourrions faire commerce d'anecdotes et de littérature, et les Hambourgeois nous laisseraient faire.

XXIII

A. M. de Gaste.

Hambourg, 14 juillet 1797.

Il est bien doux pour moi, mon cher et ancien ami, de voir que je ne suis pas mort dans votre souvenir. Je vois par votre aimable lettre que vous avez sauvé votre esprit et votre cœur de cette affreuse révolution ; si la santé est de la partie, tout va bien, les malheurs ne sont bons qu'à oublier.

Je ne vous ferai pas ici le roman de nos longues courses, malgré deux naufrages de ma personne et un de mes effets. Malgré toutes mes portes, je suis peut-être de tant de fugi-

tifs celui que la fortune a le moins maltraité : ce qui le prouve, c'est que j'ai pu prêter plus de dix mille francs depuis ma sortie de France. Me voici maintenant occupé à vous donner le dictionnaire de la langue, sur un plan nouveau : il faut que je vous délivre des exigences du sphinx, dussé-je, comme Œdipe, y perdre les yeux. Au reste, je me suis donné deux secrétaires pour alléger le fardeau.

Vous avez bien raison de me dire que vous avez fait et que vous croyez faire encore un rêve délectable ; c'est la faiblesse d'un homme qui nous a tous plongés dans cet océan de malheurs, et son infortune n'a pas amendé le sort de la France. Un corps politique est bien malade quand la population crie : *Je suis république*, et le territoire : *Je suis monarchie*. Vous savez, si vous avez lu le *Journal politique*, de quel œil j'ai vu cette Révolution, et cela, dès le mois de juin 1789, quand la tête tournait à tout le monde. J'écrivais alors : *Malheur à qui remue le fond d'une nation !* Mais j'étais la voix qui crie dans le désert. Mon frère vient de faire réimprimer la suite de ces numéros ; si cette collection vous tombe entre les mains, relisez-la. Je cessai d'écrire en 1790 : tout était perdu. L'assignat était là pour payer tous les excès et tous les bandits de la Révolution : je vis le mal sans remède. C'est à cette époque que j'écrivis que les Français finiraient par s'intituler eux-mêmes *Brigands* et *Sans-culottes*, et qu'ils porteraient une *galère en triomphe* ; la chose s'est vérifiée à la lettre.

Quoique j'aie les matériaux de l'histoire de cette Révolution et une théorie du corps politique dans mon portefeuille, je crois cependant le temps et les conjonctures si peu favorables que j'aime mieux, en ce moment, travailler pour la langue que pour la nation. La première partie du discours préliminaire, concernant l'entendement humain, va paraître vers la fin du mois.

Si vous avez un fils de 13 ans, j'en ai un de 16 : nous nous faisons vieux ; et voilà 8 ans que la Révolution nous force à rayer de notre bonheur. Ma fortune a été renversée au moment où je mettais la dernière main à l'édifice ; mais vos terres vous restent et vous serez encore heureux, si les levains qui sont toujours en France ne fermentent plus. Vous me parlez d'un voyage en Languedoc, je ne le crois possible que l'année prochaine. J'espère aller philosopher

quelques jours avec vous, à la Ramière, contre la philosophie du siècle, cette funeste chimère qui s'est armée des passions du peuple, quand le peuple s'est armé de ses phrases. Je vous expliquerai notre Révolution et la conduite des puissances, de manière à vous confondre d'étonnement. Vous verrez que nos destinées ont été ballottées entre les jacobins sans-culottes et les jacobins couronnés.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi et dites-moi quelles sont les personnes de ma connaissance qui ont été victimes de la Révolution ; car depuis 1792 je n'ai pas la moindre nouvelle de Bagnols. Tout à vous, R.

XXIV

A sa tante, Françoise de Rivarol.

[Hambourg, 18 août 1797.

Je voudrais, comme César, dicter à quatre en même temps, pour répondre à la quadruple lettre que je viens de recevoir. Je voudrais surtout que ma mère et vous, ma chère et bonne tante, vous ne fussiez pas occupées de votre âge au point de désespérer de me voir. Il n'y a que les mauvais effets de votre gouvernement boiteux qui puissent mettre obstacle à mon voyage. Quoique nous soyons séparés par onze degrés de latitude, c'est-à-dire par plus de trois cents lieues, rien ne pourra m'arrêter dès que la terre ne tremblera plus sous vos pieds ; mais votre gouvernement est un peu trop l'ouvrage des hommes et de leur orgueil pour acquérir quelque fixité ; et si j'attendais, je ne dis pas la prospérité, mais le simple repos de ce pauvre royaume, nous risquerions, en effet, de ne plus nous revoir. Je profiterai donc de quelque moment de répit, d'un de ces intervalles qui séparent les tempêtes chez vous. Vous voyez qu'à l'heure où je vous écris, votre horizon se rembrunit beaucoup.

J'attends le retour du correspondant de Montpellier pour vous faire passer quelques fonds ; il est à Francfort. On ne saurait prendre trop de précautions dans un pays comme celui-ci, peuplé de tous les banqueroutiers de l'univers. J'ai confié deux fois quinze louis pour mon frère, et deux fois on m'a trompé. Si vous n'étiez pas dans un vilain trou ignoré

de tous les commerçants du monde, vous n'auriez qu'à tirer quelques traites sur moi, et vous sentez qu'elles seraient fidèlement acquittées.

Vous ne me dites pas un mot des Barruel et de vos prêtres. Le curé m'écrivit en 1790 une lettre qui prouva qu'il s'était un peu engoué de la Révolution : il doit être dégrisé, ou il est bien têté. Dans quel état est le culte chez vous ? On peut m'écrire librement sous l'enveloppe de mon libraire Fauche. Vous voyez que votre lettre m'est très bien parvenue ; il n'est pas même nécessaire d'affranchir, à ce que je crois.

Dites à mon beau-frère que je suis très sensible aux assurances qu'il me donne de son amitié. Il suffit qu'il mérite la vôtre pour être sûr de la mienne. Si on ne m'avait pas pillé ma bibliothèque, je lui aurais adressé une pacotille de livres ; il faudra qu'il se contente de mes faibles ouvrages que je lui ferai passer. La politique n'est pas la science de la jeunesse ; les conjonctures malheureuses où je me suis trouvé m'ont forcé à tourner mes vues de ce côté. Mais je ne doute pas qu'avec son bon esprit, il ne parvienne à y prendre goût. L'art de gouverner les hommes sera toujours le premier des arts ; cette sorte espèce est, en effet, bien difficile à mener. On a toujours affaire ou à leur malice dans les temps calmes, ou à leur barbarie dans les temps de troubles.

Ma sœur, qui vous embrasse tous bien tendrement, doit écrire à la petite Paule. Raphaël, fier de ses seize ans et de ses cinq pieds cinq pouces, partirait tout à l'heure, si je le laissais faire. Il veut absolument tâter de la bise et des figues du Languedoc, et surtout voir ses grands parents et en être vu.

J'écrirai à ma mère avec quelques détails, au premier jour. La paresse de mon père ne m'étonne pas ; mais s'il ne m'écrit pas, il faudra qu'il me lise. Mon frère lui fera passer l'ouvrage que je viens de terminer. Adieu, ma très chère tante. Je suis toujours votre Antoine.

La pauvre Rose est donc toujours avec vous ? Je lui sais bon gré de son attachement pour vous et de son souvenir pour mon compte. Dites-le lui bien.

XXV

A M. Dalville (1).

Hambourg, 1797.

Mon séjour à Hambourg m'a prouvé que l'on peut y demeurer longtemps sans être tenté d'y acquérir le droit de bourgeoisie : nos usages sont si différents de ceux des gens du nord qu'il faut que la chaîne de la nécessité fasse supporter ceux-ci, pour qu'on puisse s'y accoutumer. Tout est ici commerçant ou spéculateur. L'homme qui a le plus de ce qu'on appelle *des marcs* est l'homme par excellence. Avec des êtres de cette trempe, vous imaginez bien que le titre d'homme de lettres est auprès d'eux la plus légère recommandation. On ne sait même presque pas ce que cette dénomination impose à celui qui ose la prendre. Les sociétés se ressentent de l'esprit mercantile qui est la base de l'industrie locale. Quelques maisons de négociants méritent cependant une exception particulière ; mais leur lourde politesse tue le goût français. Quant aux femmes, ce sont des espèces de momies *imparlantes*, dont la robuste enveloppe interdit jusqu'aux désirs. Le spectacle est détestable, quoiqu'il coûte beaucoup d'argent. Les libraires meurent de faim ; mais en revanche les marchands de vin sont des millionnaires. Je mange quelquefois chez un émigré titré, qui s'est fait restaurateur : cet artiste cuisinier me châtie toutes les fois que je suis forcé de dîner chez lui. Jamais Mignot n'eut un rival plus digne de le faire revivre. Si Hambourg ne roulait pas perpétuellement sur un cercle d'étrangers qui se renouvellent, il faudrait ou périr de consommation, ou se faire hambourgeois pour en finir. Ne pouvant voir ce qu'on appelle le monde, il faut bien s'imposer la loi d'une occupation qui remplisse le vide de la société. Ma paresse a beau me faire valoir ses anciens privilèges, je la traite comme une vieille connaissance ; je travaille le plus que je peux, mais jamais autant que je voudrais. Une tarentule qu'on nomme Fauche (2), aussi avide d'une page de texte,

(1) Sulpice de la Platière, ainsi que les nos XXVI à XXVIII et XXXII.

(2) Libraire de Hambourg, éditeur de Rivarol.

qu'un chien de chasse l'est de la curée, est continuellement à ma piste. Mon ami, il faut faire son sillon d'angoisse dans ce bas monde, pour avoir des droits dans l'autre. J'ai, je pense, assez bien rempli le mien. Vivez heureux ; jouissez des charmes du beau climat que je regrette ; n'ambitionnez point de quitter les rives de la Seine, à moins que vous n'ayez avec vous une Manette et un bon estomac.

Adieu : mes souvenirs me font vivre avec vous ; mais mon cœur et mes yeux ne cessent de me dire que vous me manquez.

XXVI

A un ami.

Berlin, 1799 ou 1800.

Aujourd'hui, en répudiant tout souvenir du passé, je n'ai sauvé du naufrage que mon indiscrete sensibilité et ma bonne paresse. Condamné à vivre en Allemagne, j'y ai toujours l'âme d'un Français ; l'injustice de quelques hommes ne me détachera jamais de ma patrie. Lorsque le tonnerre gronde, il doit être permis de chercher un abri ; c'est ce que j'ai fait. Si l'horizon politique change, je reverrai Paris ; si la mort, au contraire, me surprend avant, elle nivellera les regrets de mes amis et la haine de mes persécuteurs.

XXVII

A un ami.

Berlin, automne 1800.

Me voir en Prusse est une des choses qui m'étonnent le plus. Je m'étais bien proposé de faire une fois dans ma vie un pèlerinage au temple de *Mars* ; mais certes je ne prévoyais pas que les circonstances rendraient mon bénéfice sujet à résidence. Quoique tout ait ici l'aspect militaire de Sparte, les Muses y ont aussi leur sanctuaire. Certaines soirées de Rheinsberg valent sûrement mieux que celles des nouveaux riches de Paris. Ici, le maître, sans oublier les

devoirs que son rang lui impose, sait se faire aimer, sans cesser d'être respecté. Quiconque a des talents réels, trouve en lui un protecteur ; qui est malheureux, est sûr d'être prévenu. Si la tactique militaire y a le pas sur les philosophes, c'est qu'on prise plus les hommes qui font métier de tuer et de se faire tuer que ceux qui ne participent point aux chances de la guerre ; le *Grand Frédéric*, a tellement accoutumé l'élite de sa nation à vivre pour mourir et à mourir pour vivre, qu'il en résulte qu'on ne voit presque point de gens qui ambitionnent d'autre gloire que celle des armes. Lorsque la puissance est toute militaire, il faut naturellement que l'esprit belliqueux devienne l'esprit national. La même impulsion a gagné votre France. Si vous ne devenez pas le peuple le plus heureux du monde, du moins vous occuperez de longues et belles pages dans les fastes de l'histoire.

XXVIII

Au marquis Détilly.

Berlin, automne 1800.

« Tout comme vous, mon cher marquis, je pensais que la *Révocation de l'édit de Nantes* avait transplanté nos arts utiles en Allemagne, et qu'ils pouvaient se passer d'entretenir avec la France des relations de première nécessité ; j'avoue que j'ai été dupe de ma crédulité, et chaque jour me prouve davantage combien on est loin de la perfectibilité qu'ont acquise à juste titre les manufactures de Sedan, de Louviers et d'Elbeuf. Les matières premières leur parviennent bien, mais le goût et le talent des fabricateurs ne franchissent pas la distance qui les sépare de leurs modèles.

La porcelaine qu'on fabrique à Berlin ne peut être comparée, ni à celle de Sèvres, ni à celle du duc d'Angoulême ; la noblesse élégante des formes antiques est encore au berceau ; on est à mille lieues de distance pour le brillant du coloris. C'est au célèbre comte de Lauraguais, qu'on doit en France la suprématie que nous avons enlevée à la *Chine* et au *Japon* ; c'est lui qui a créé cette branche de commerce immense, et en cela il a justifié l'emploi des sommes énormes qu'il a dépensées dans son laboratoire de chimie.

J'ignore si cet homme extraordinaire a survécu aux jours convulsifs de la Révolution, mais ce qui n'est pas susceptible de doute, c'est que son nom sera immortel dans les fastes des arts.

L'architecture est en général ici lourde; en voulant calquer les palais italiens, on a imité sans goût des originaux, qui ont décelé le larcin des copistes. Le ciseau aérien des artistes romains y est invisible. On rencontre pourtant quelques belles statues, achetées au poids de l'or, et quelques tableaux des grands maîtres des premières écoles : mais ces collections disparates sont sans classification; nulle méthode n'a présidé à leur donner une valeur instructive.

Les jardins royaux se ressentent de la main qui les a tracés; le climat a pourtant été quelquefois vaincu par l'art, mais l'art à son tour a aussi été vaincu par la rigueur du climat.

La cour est toute militaire, les grades seuls nuancent les rangs. Le peuple ne sait qu'obéir, payer et craindre. Les lois sont sévères, mais justes, personne n'ose les braver. Frédéric envoya au Spando son chancelier, pour un acte arbitraire. La diplomatie prussienne a le génie du monarque qui l'a créée, son ombre veille encore sur son ouvrage, et cette surveillance le fait respecter.

Les ministres du culte n'intriguent point; sans influence politique, ils remplissent leurs fonctions, et ne sont que ce qu'ils doivent être.

L'académie, en perdant le Salomon du Nord, Voltaire et Maupertuis, a escompté ses hommes célèbres sur l'âge actuel. Une place à l'Académie prussienne ressemble assez à un canonicat. Le chevalier de Boufflers a joui plusieurs années des honneurs du fauteuil; il s'y est tellement assoupi qu'il va, dit-on, en France, se réveiller, et mourir...

XXIX

A M. de Gaste.

Berlin, 24 janvier 1801.

Votre souvenir, mon aimable de Gaste, est toujours une bonne fortune pour moi et les belles exemples de Rossi-

gnol (1) ne m'ont jamais fait autant de plaisir que les zig-zags de votre écriture. Oui, j'accepte votre rendez-vous à la Ramière. Quatre choses sont également nécessaires à mon imagination malade, votre air, votre eau, vos fruits et votre conversation. Je pèris moralement et physiquement dans ces pays du Nord. Je suis las de ces gens que le soleil regarde de travers, Que faire d'un climat où les éléments mêmes ont tort? Ici l'air, la terre et l'eau sont vraiment pervers et le feu, le seul qui soit innocent et pur, et en état de corriger les trois autres, ces misérables l'emprisonnent dans des poêles, de peur de le voir. Je sors d'une maladie qui a mis le comble à mes dégoûts : toutes les voix de la renommée et toutes les caresses des princes ne valent pas un tour de promenade dans vos vergers. *Sylvas amem inglorius.*

C'est Dampmartin lui-même qui m'a remis votre lettre : nous sommes liés depuis longtemps. Faites mes compliments à Marmier et dites à Combout que Monsieur d'Engestrom, qu'il a connu à Stockholm et qui est actuellement ambassadeur de Suède à Berlin, a conservé de lui le souvenir le plus agréable... Madame de Gaste ne m'a donc point oublié ! Elle est bien digne d'avoir des amis, et j'ose dire que je ne suis point indigne de son amitié.

Adieu, mon cher ami, faites, je vous prie, passer le paquet ci-joint à mon père... j'évite autant que je puis de mettre mon nom sur les lettres... Vous dites que vous n'avez pas tous mes ouvrages ; mais si vous les aviez, vous seriez plus avancé que moi : ce sont vraiment des feuilles des sybilles, autant en emporte le vent... R.

XXX

A son père.

Berlin, 26 janvier 1801.

Je vous écris ce peu de mots pour vous prévenir que Dampmartin, m'ayant remis vos lettres et celles de Gaste, s'est aussi chargé de vous faire parvenir ma réponse. Ce paquet est à l'adresse de M. de Gaste ; prévenez-le que l'en-

(1) Célèbre calligraphe.

veloppe contient d'abord une courte lettre pour lui, mais que tout le reste, quoique sans adresse, est pour vous. J'espère que, prévenu, il ne perdra pas un moment et vous fera passer ce qui vous concerne bien enveloppé. Dites-lui encore que le pape Pie VI étant mort dans son voisinage, sous la tyrannie du Directoire, et que ce pontife étant vraiment un grand homme, j'ai imaginé qu'une bonne tête de ce pape, gravée en Italie sur une espèce de pierre imitant la sardoine, lui ferait plaisir; je la lui ferai monter en bague qui fera cachet : qu'il m'envoie la mesure de son doigt, ou par une petite bande de papier, ou par une ligne qui sera le développement du tour de son doigt.

Lorsque je passai d'Yarmouth à Cuxhaven, nous fûmes suivis de si près par un corsaire français, que je me vis, à mon grand regret, obligé de jeter un gros paquet de lettres dans la mer. Il y en avait de bien importantes et de bien honorables, entre autres un bref du Pape dont je viens de vous parler.

Je vous fais, dans le paquet adressé à de Gaste, une courte description de la maladie dont je sors à peine. Je suis toujours mieux, mais il m'est resté un grand dégoût pour le vin ; c'est un singulier résultat, et c'est un peu fâcheux dans un pays où les eaux sont si vicieuses.

Ecrivez-moi à *M. Delke, sous les Tilleuls*, no 55, à Berlin, et donnez-moi pour vous répondre l'adresse de quelque *Dumas*, de quelque *Flandrin*, qui vous rendra le service de vous prêter son nom. Tant que le vôtre et le mien seront sur une adresse, vous pouvez être sûr que ces lettres seront décachetées, tant en France qu'en Allemagne. Adieu, vous savez tout ce que je vous suis.

XXXI

A David Cappadoce-Perreira.

Berlin, 21 février 1801.

Vous avez raison, mon cher ami, nous aurions besoin d'une grande conversation sur cette pauvre Europe. Je vous ai souvent dit que M. Pitt, cocher de l'Europe, nous verserait ; il a tout perdu par ses lenteurs et ses hauteurs : les premières ont envenimé la Révolution ; les secondes ont

irrité les cabinets. Mais voyez l'aveuglement de ces derniers ! ils tournent contre l'Angleterre la haine qu'ils ne devaient qu'à la France ; et la France, après avoir insulté, ébréché, détruit la plupart des puissances, dit au peu qui reste : « Maintenant que je vous ai bien bâtonnées, vous allez me servir de bâtons ; vous serez les bras et les fléaux dont je me servirai contre l'Angleterre. » Et tout cela après les proclamations héroïques de Paul et de Gustave, après le système obstiné de neutralité de ce pays-ci. Milord Carisford n'attend que son courrier pour nous quitter. Il faudrait parler cent ans sur tout cela, et je n'aime pas les écritures.

Il est de votre intérêt et de celui de tout capitaliste de courir même fortune que l'Angleterre ; il faut donc y aller, vous pourrez bien m'y voir ; car, ici, point de liberté pour un écrivain. Le comte de Schul .. (embourg) a ri de votre article sur notre querelle. Je le vois tous les jours ; mais je voudrais que vous vous assurassiez dextrement du ton sur lequel le baron de Bre... (teuil) lui a parlé de moi ; ceci entre nous.

Mille tendresses à madame votre mère.

Comme vous aimez les choses piquantes, je vous dirai que, l'autre jour, un masque en chauve-souris a dit à la Reine, dont le front luisait étoilé d'un croissant de diamants :

Puisque le sort me fait chauve-souris,
Je vois en vous le bel astre des nuits.

Il faut de sa métamorphose
Que chaque être garde le ton ;
Car si j'étais un papillon,
Je vous prendrais pour une rose.

On est fêté, caressé, applaudi, cité : mais pas d'autres faveurs. Adieu.

XXXII

A Manette.

Berlin, 21 février 1801.

Mon projet est d'aller en France, ma chère petite ; mais il ne faut pas y aller pour être persécuté, et la sottise de don Quichotte (son frère) me met dans l'embarras ; il a

rendu son nom suspect fort mal à propos et pour rien. J'ai été très malade pendant un mois entier ; me voilà bien remis. Une princesse (1) m'a dit : « Votre santé nous a prouvé que vous étiez très aimable : et votre maladie que vous étiez très aimé. » On a eu effectivement des attentions infinies pour moi, et d'Engestrom, ministre de Suède, que vous avez vu à Londres, s'est signalé. J'ai fait un petit impromptu à la Reine, qui a fort réussi. C'est une chauve-souris qui lui parle au bal :

Puisque le sort m'a fait chauve-souris, etc. (2)

La reine est très jeune et très jolie. Je serai certainement sur les bords du Rhin aux premiers jours d'avril, et nous voilà plus près de la moitié du chemin. Adieu, je suis toujours bien fâché que vous ne soyez pas venue à Berlin. Cette course manque à vos caravanes et à votre petite géographie.

XXXIII

A M. de Gaste.

Berlin, 14 mars 1805.

Vous êtes une véritable coquette, mon cher ami, la description de votre ermitage est faite pour me raccrocher. Dès que je serai rentré à Paris, je vous ferai une pacotille de graine et d'arbustes rares. En attendant, je vais prier la mer Baltique de me céder un peu de son ambre jaune pour assortir M^{me} de Gaste en reine du Nord ; elle aura le collier, les pendants d'oreilles, la plaque de ceinture et la bague ; c'est ici la grande mode, et il faut convenir que c'est d'un bel effet... Vous aurez mon portrait dès que celui que j'ai laissé à Londres sera de retour. On en fera deux copies, une pour vous, une pour mon père...

Dampmartin a grande envie de revoir sa patrie ; je ne sais même si nous ne partirons pas ensemble, mais je ne suis pas si facile à remuer que lui ; j'ai des livres, des tableaux, dont je veux me défaire avantageusement avec les Polonais

(1) La princesse Dolgorowki.

(2), Voir la lettre précédente.

et les Russes. Traîner ce bagage à Paris, ce serait s'écraser en frais de transport et porter de l'eau à la fontaine.

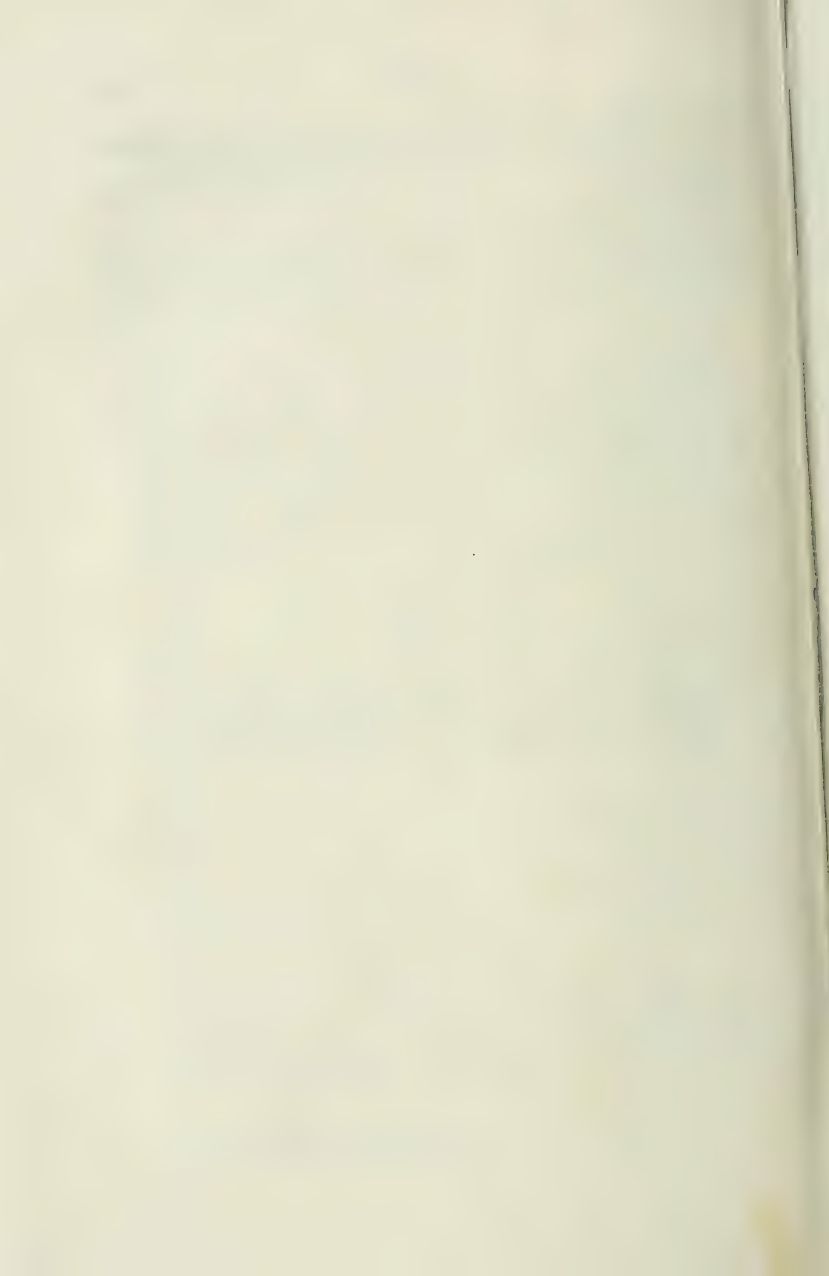
Je viens d'écrire à mon père pour lui annoncer une petite somme...

Je dine aujourd'hui chez M. d'Engestrom (prononcez d'Enguestrum), il y sera fort question de Leusière. Ma liaison avec ce ministre date de Londres, où il était ambassadeur en 94. Je suis d'abord fort protégé par son roi qui m'a honoré de plusieurs lettres et de son portrait.

Si Marmier a la goutte, il l'aura bien méritée ; c'était la consolation de Montaigne : faites-lui bien mes compliments.

Je partirai d'ici en avril ou en mai. J'irai à Dresde voir sa belle galerie, de là je descendrai sur le Rhin, pour faire un peu ma cour au margrave de Bade, et c'est de là que j'entrerai en France. Ce prince est fort bien avec le gouvernement français, c'est un vieillard plein d'esprit et de connaissances. La princesse héréditaire m'a écrit une lettre digne de M^{me} de Sévigné. Elle a deux filles fort belles dont l'une est reine de Suède, et l'autre grande-duchesse de Russie. Vous ne sauriez vous faire une idée des bontés et des grâces de cette charmante famille pour tous les Français en général, et pour votre serviteur en particulier. Je vous ferai un jour l'histoire de l'émigration et je vous étonnerai.

Voilà bien du bavardage. Mon ami, si l'amitié allonge d'un côté, elle excuse de l'autre. Tout à vous, Rivarol.



LIVRE V

RIVAROLIANA

I. — NOTES, RÉFLEXIONS, ÉPIGRAMMES

— On est éminemment malheureux quand on a des goûts opposés à ses besoins. Par exemple, moi, j'ai le goût du repos et le besoin du mouvement.

— Un malheureux jeune homme, s'étant poussé dans le monde, profitait d'une circonstance heureuse pour envoyer quelques secours à son père, et recommandait le secret à un ami qui l'aidait en cela : parce que, disait-il, le malheur d'avoir un père pauvre pouvait lui faire plus de tort que sa pitié filiale ne lui faisait honneur.

— Il est bête, mais il écoute les gens d'esprit avec patience.

— Le ciel vous préserve de l'amour d'une Anglaise !

— C'est le scandale de la Providence que le bonheur des enfants ; car si ce monde était une bonne chose, ce sont ceux qui n'y comprendraient rien qui seraient le plus à plaindre.

— A Manette qui le menaçait, dans une querelle, d'aller vivre de sa beauté, à Bruxelles : L'avarice chez les Belges s'oppose aux mauvaises mœurs.

— *Le libraire* : Je me serais montré honnête. — *Moi* : Je n'ai pas voulu vous gêner.

— D'un joueur devenu courtisan : il ne vole plus depuis qu'il rampe.

— Que m'importent que quelques oisons femelles me jugent nonchalamment en jouant au loto ?

— Que croyez-vous, répondis-je à une duchesse qui disait qu'elle voulait qu'on fouettât la reine, mais qu'il ne fallait pas que la Révolution allât plus loin, que croyez-vous qu'on fera des duchesses, si les reines sont fouettées ?

— Vous vous ennuyez, Monseigneur ? — Qu'importe que je m'ennuie, pourvu qu'on m'amuse.

— Sur un p... échappé à un homme fort sot : aimeriez-vous mieux, dis-je, que monsieur eût parlé ?

— Pourquoi ce libertinage éternel ? Toujours la fille !.. Eh ! oui, félicitez-moi ; ma maîtresse a toujours quinze ans et je ne reçois pas de billets du matin.

— Je suis née, me dit un jour la fille naturelle du comte de P..., de la folie sans esprit et de la bêtise sans bonté.

— Enfermé dans ma paresse, je voyais croître autour de moi ma réputation de méchant, sans qu'il m'en coûtât d'autres crimes que quelques gaités, et je me disais : les Néron et les Caligula commettaient bien des crimes pour se faire craindre et haïr, tandis qu'avec quelques plaisanteries ils auraient passé pour des monstres.

— Au Caveau, vers 1780, il se tenait des propos si sérieux que nous faisons périr d'ennui nos espions : on prit donc le parti de vous donner un académicien, Suard (1).

— La nature n'ayant plus rien de nouveau à m'offrir et la société encore moins, je ne veux que l'air et l'eau, le silence et l'absence, quatre éléments de ma vie, quatre choses sans goût et sans reproche.

— Sur vingt personnes qui parlent de nous, dix-neuf en disent du mal, et le vingtième, qui en dit du bien, le dit mal.

— Que faire entre des malveillants qui disent étourdiment le mal dont ils ne sont pas sûrs, et des amis qui taisent prudemment le bien qu'ils savent ?

(1) Voyez plus haut, page 193.

— M. Dutens, auteur d'un livre (1) où il dit que les modernes ont tout tiré des anciens; lui demander pourquoi il n'a pas donné un fusil à Apollon. Au reste, comme il y aura de nouvelles découvertes, et par conséquent de nouveaux Dutens qui ne manqueront pas de les attribuer aux anciens, je voudrais que celui-ci prévint ses confrères et trouvât tout d'un coup dans les anciens toutes les découvertes qui sont à faire *in sæcula sæculorum. Amen.*

— Règle pratique : Ne jamais prêter de livres aux femmes, à moins qu'elles ne soient enfermées.

-- Sur Mirabeau : L'argent ne lui coûte que des crimes, et les crimes ne lui coûtent rien.

— Histoire de M^{lle} Laguerre, qui ayant eu un démêlé assez vif avec son amant, s'enfuit un soir de l'opéra avec ses habits de théâtre, tout en pleurs, et perdant si bien la tête qu'elle s'égara dans la campagne. Elle y passa la nuit à pleurer, et vers le matin (c'était en été) elle se mit à chanter et à saluer l'aurore d'un très bel air qu'elle avait souvent fait applaudir à tout Paris. Les paysans qui aperçurent cette belle créature avec des habits d'une richesse et d'un goût inconnus pour eux, étonnés de ses gestes, de sa superbe taille et de sa voix, la prirent pour la Vierge ou pour un ange et se mirent à genoux autour d'elle. Supposez qu'un char tel que celui que Charles enleva aux Tuileries fût alors descendu pour prendre M^{lle} Laguerre, l'erreur n'était-elle pas invincible? Les témoins ne se seraient-ils pas fait égorger pour soutenir l'apparition et l'ascension de cette divinité? Y aurait-il eu dans aucune religion un miracle plus éclatant et mieux prouvé? C'est pourtant au siècle des lumières que ceci s'est passé, en 1778 et à Paris.

— Non seulement le Dieu des hommes est un homme; mais le Dieu des Juifs était Juif, celui du Japon est Japonais, etc.

— Sur Lauraguais : Les idées sont dans sa tête comme des carreaux de vitre en caisse : claires chacune à part et obscures ensemble.

(1) *Origine des découvertes attribuées aux modernes (1776).*

— A un sot qui se vantait de savoir quatre langues : Je vous félicite, vous avez quatre mots contre une idée.

— Je dormais; l'évêque dit à cette dame : laissons-le dormir, ne parlons plus. — Je lui répondis : si vous ne parlez plus, je ne dormirai pas.

— Les hommes ne sont pas si méchants que vous le dites. Vous avez mis vingt ans à faire un mauvais livre, et il ne leur a fallu qu'un moment pour l'oublier.

— Vous parliez beaucoup avec des gens bien ennuyeux. — Je parlais de peur d'écouter.

— Je vous écrirai demain sans faute. — Ne vous gênez pas, lui répondis-je, écrivez-moi comme à votre ordinaire.

— M. de Lauraguais a comparé mon esprit à un feu qui brûle sur l'eau. Expliquer cela (1).

* * *

— Il y avait dans ma jeunesse, à Paris, des hommes qui donnaient beaucoup d'argent aux filles pour s'en faire aimer. « C'est un homme, disait une de ces filles, en parlant du duc de ***, qui veut être adoré, et c'est cher. »

— En 1872, quelques demoiselles de nom, âgées de quinze à dix-huit ans, s'ennuyant à l'Abbaye-aux-Bois, s'avisèrent d'écrire une belle lettre au Grand Turc pour le supplier de les admettre dans son sérail. La lettre, interceptée, fut remise au roi, et on en rit beaucoup à la cour. L'ennui du couvent et le désir de l'amour leur firent faire une chose très *naturelle*.

— Une femme disait à un parvenu très vain qui lui refusait une grâce : « Fi ! fi ! vous avez bien tous les défauts des grands. » Et elle obtint tout ce qu'elle demandait.

— Les journalistes qui écrivent pesamment sur les poésies légères de Voltaire sont comme les commis de nos douanes qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie.

(1) Cette première série de *Notes* a été relevée par M. Le Breton dans les *Garnets* autographes de Rivarol.

— Mirabeau était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation : il était affreux.

— Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.

— La dissimulation peut mener à l'esprit : G... dit si souvent le contraire de ce qu'il pense que cela lui fait attraper de jolies choses.

— M. de Créqui ne croit pas en Dieu : il craint en Dieu.

— Ma besogne du Dictionnaire de la langue française me fait penser à celle d'un amant médecin, obligé de disséquer sa maîtresse.

— Un jour je m'avisai de médire de l'Amour ; il m'envoya l'Hymen pour se venger. Depuis, je n'ai vécu que de regrets.

— Je ne suis ni Jupiter ni Socrate, et j'ai trouvé dans ma maison Xantippe et Junon (1).

— Je ne connais guère en Europe que madame de Staël qui puisse tromper sur son sexe.

LE CHOU ET LE NAVET (2).

1782

Le Chou, à l'abbé D...

Lorsque sous tes emprunts masquant ton indigence,
De tous les écrivains tu cherchais l'alliance,
D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut,
Du jardin potager ne dirent pas un mot ?
Il aurait pu fournir à ta veine épuisée
Des vrais trésors de l'homme une peinture aisée :
Le verger de ses fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des souvenirs touchants.
N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucres ton enfance débile ?

(1) Voir les Appendices 4 et 5.

(2) Ce dialogue fut, dit Cubières, imprimé et réimprimé plus de trente fois. Il donna même lieu à une superbe gravure où l'abbé Delille était représenté d'une manière burlesque, en contemplation devant un panier rempli de navets et de choux, avec ce vers écrit au bas en gros caractères :

SA GLOIRE PASSERA, LES NAVETS RESTERONT.

Le navet n'a-t-il pas, dans le pays latin,
 Longtemps composé seul ton modeste festin,
 Avant que dans Paris ta muse froide et mince
 Égayât les soupers du commis et du prince ?
 Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
 Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi !
 Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-maitre :
 Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître ;
 Tu reçus du navet ta taille et ta couleur ;
 Et, comme nos lapins, tu me dois ton odeur.
 Le Nil me vit au rang de ses dieux domestiques ;
 Et l'auteur immortel des douces Géorgiques,
 De ses grandes leçons interrompant le fil,
 S'arrêta dans son vol pour chanter le persil.
 Que ne l'imitais-tu ! mais ta frivole muse
 Quêtant un sentiment aux échos de Vaucluse,
 De Pétrarque en longs vers nous rabache la foi,
 Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.
 Réponds donc maintenant au cri des chicorées,
 Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées,
 Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront,
 Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton front.

Le Navet, au chou.

J'ai senti, comme toi, notre commune injure ;
 Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure,
 Des oignons irrités j'imité le courroux :
 Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.
 Des mépris d'un ingrat le sage se console.
 Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole,
 Qu'un poète orgueilleux veut nous exiler tous
 Des jardins où Virgile habitait avec nous.
 Un prêtre dans Memphis, avec cérémonie,
 Eût conduit au bûcher le candidat impie :
 Mais le temps a détruit Memphis et nos grandeurs :
 Il faut à son état accommoder ses mœurs.
 Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
 Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles ;
 Un élégant abbé rougisse un peu de nous,
 Et n'y parle jamais de navets et de choux.
 Son style citadin peint en beau les campagnes ;
 Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
 La mer à l'opéra, les forêts à Long-Champs,
 Et tous ces grands objets ont anobli ses chants :
 Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,

De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes,
 Et pour nous renonçant au musc du parfumeur,
 Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur ?
 Papillon en rabat, coiffé d'une auréole,
 Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole,
 C'est assez qu'il effleure en ces légers propos,
 Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos :
 La mode, à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
 Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes ;
 Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
 L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis ;
 Et ceux qui pour Jeannot abandonnent Prévile,
 Lui décernent déjà le laurier de Virgile.

Le Chou.

Qu'importent des succès par la brigade surpris ;
 On connaît les dégoûts du superbe Paris.
 Combien de grands auteurs dans leurs soupers brillèrent,
 Qui malgré leurs amis, au grand jour s'éclipsèrent !
 Le monde est un théâtre, et dans ses jeux cruels,
 L'idole du matin le soir n'a plus d'autels.
 Nous y verrons tomber cet esprit de collège,
 De ces dieux potagers déserteur sacrilège.
 Oui, la fortune, un jour, vengera notre affront :
 Sa gloire passera, les navets resteront.

A MANETTE (1).

Vous dont l'innocence repose
 Sur d'inébranlables pivots,
 Pour qui tout livre est lettre close,
 Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots ;
 Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
 Ne vous informez pas si les biens ou les maux
 Ont l'encre et le papier pour cause ;
 S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
 Que ceux qu'un jardinier arrose ;
 Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux ;
 Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
 Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
 Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos ;
 Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
 Dont votre tête se compose.
 Si jamais quelqu'un vous instruit,

(1) Sulpice de la Platière, *Vie de Rivarol*.

Tout mon bonheur sera détruit
 Sans que vous y gagniez grand'chose.
 Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
 Et de l'esprit comme une rose.

SUR FLORIAN (1)

Ecrivain actif, guerrier sage,
 Il combat peu, beaucoup écrit ;
 Il a la croix pour son esprit
 Et le fauteuil pour son courage.

SUR L'ACADÉMIE

Si tu prétends avoir un jour ta niche
 Dans ce beau temple où sont quarante élus,
 Et d'un portrait guindé vers la corniche
 Charmer les sots, quand tu ne seras plus,
 Pas n'est besoin d'un chef-d'œuvre bien ample :
 Il faut fêter le sacristain du temple.
 Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet,
 Puis de lauriers tu feras grande chère
 Puis immortel seras comme Porchère,
 Maury, Cotin, et La Harpe, et Danchet.

— Un agioteur disait très sérieusement de Mirabeau :
 « C'est l'homme le plus net de l'Assemblée ; il dit : je veux
 tant, et il n'y a pas à marchander ; j'aime à traiter avec lui. »
 Les filles de Venise, ajoutait Rivarol (*Journal pol.*, III,
 n° 6), ont aussi leur prix sur leur porte.

— Il y a des gens qui sont toujours près d'éternuer ; Garat
 est toujours près d'avoir de l'esprit et du bon sens.

— Certains auteurs ont une fécondité merveilleuse ; Garat
 a une malheureuse fécondité.

— Les ouvrages de Cubières, qui se vendent sur le titre,
 sont comme ces ballots que les Hollandais expédient pour
 Batavia, et qui reviennent, d'après l'étiquette, sans avoir
 été ouverts.

— Le Français cherche le côté plaisant de ce monde,
 l'Anglais semble toujours assister à un drame, de sorte que
 ce que l'on dit du Spartiate et de l'Athénien se prend ici à la

(1) *Esprit de Rivarol.*

tre. On ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à vertir un Anglais.

— J'ai quitté l'Angleterre pour deux raisons : c'est que l'abord le climat ne me convient pas, et qu'ensuite j'ai besoin d'être sur le continent pour mon dictionnaire de la langue. D'ailleurs, je n'aime pas un pays où il y a plus d'apothicaires que de boulangers, et où l'on ne trouve de fruits mûrs que les pommes cuites. Les Anglaises sont belles, mais elles ont deux bras gauches.

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

dit notre la Fontaine, qui a dit tant de choses; les Françaises doivent trouver ce vers charmant (1).

— Mon épitaphe :

LA PARESSE NOUS L'AVAIT RAVI AVANT LA MORT.

II. — ANECDOTES ET BONS MOTS

— Il racontait cette anecdote : Un courtisan (et je ne sais pas qu'il y ait quelque chose au monde de plus sot qu'un courtisan) répondit à Louis XV, qui lui demandait l'heure : « Sire, l'heure qu'il plaira à votre Majesté. »

— Dans une dispute littéraire, Mirabeau s'emporta contre Rivarol et lui dit qu'il était une plaisante autorité, et qu'il devait observer la différence qu'il y avait entre leurs deux réputations. — Ah ! monsieur, répondit Rivarol, je n'eusse jamais osé vous le dire (2).

— Il disait de Rulhières, mais le mot a aussi été attribué à Chamfort : Il reçoit le venin comme les crapauds et le vend comme les vipères (3).

— Il disait des vers de François de Neufchâteau : c'est de la prose où les vers se sont mis.

— Rivarol avait dit un mot sale sur le baron de Krudner,

(1) Ce passage, tiré de la fausse lettre à l'abbé de Villefort (voir plus loin, page 429), semble bien de Rivarol.

(2) Mallet du Pan.

(3) Sur le cas qu'il faisait de Rulhières, voir *Dialogue des morts*, page 193.

mot qui, je crois, lui avait déplu. « Je ne mets plus le nez là il pète son esprit. » Il faut savoir que M. de Krudne jetait pour ainsi dire les sons de sa bouche : ce n'était pas un bégaiement, c'était une sorte de difficulté (1).

— L'autre jour, un pauvre diable de démocrate, une manière de Peti... poursuivait de questions M. de Riva... qui ne lui répondait jamais rien. A la fin, il lui dit : Est-ce que vous me méprisez? — Non, dit M. de Riva..., je n'en soucie pas (2).

Le Rivarol par excellence
Dinait avant-hier chez Conti.
Conti s'est amusé, je pense ;
Mais Rivarol s'est diverti (3).

— Dans un cercle, une dame qui avait de la barbe au menton ne déparla pas de toute la soirée. Cette femme dit enfin Rivarol, est homme à parler jusqu'à demain matin.

— Un jour Rivarol avait discuté très vivement sur la politique avec M. de B..., son secrétaire. Celui-ci lui dit : « Je suis bien aise, monsieur de Rivarol, que vous vous rapprochiez enfin de mes idées. — Et moi, je suis charmé de voir que vous vous rapprochiez enfin de mon genre. »

— A un nommé Duhamel, homme très obscur, qui se plaignait d'avoir été cité dans le *Petit Almanach de nos grands hommes* (4) : Voilà les inconvénients de la célébrité!

— Rivarol avait emprunté à M. de Ségur le jeune une bague où était la tête de César. Quelques jours après, M. de Ségur la lui redemanda. Rivarol lui répondit : César ne se rend pas.

— A propos de la Fayette : A force de sottises, il vint à bout de ses amis, et sa nullité triompha de sa fortune.

— Quand Rivarol fut présenté à Voltaire, ils eurent une conversation sur les mathématiques, et entre autres sur l'algèbre. Voltaire lui dit, avec le poids et l'ironie de son

(1) *Mémoires de Tilly*, III, p. 266.

(2) *La Chronique scandaleuse*, n° 25.

(3) Peltier.

(4) Sa notice est insignifiante.

âge : « Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette algèbre où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux ? — Oui, reprit Rivarol avec toute la vivacité d'une jeune imagination, il en est des opérations de l'algèbre comme du travail de nos dentelières, qui, en promenant leurs fils au travers d'un labyrinthe d'épingles, arrivent, sans le savoir, à former un magnifique tissu. »

— Quelqu'un venait de lire à Rivarol un parallèle entre Corneille et Racine, fort long et fort ennuyeux : Votre parallèle est fort bien, mais il est un peu long, et je le réduirais à ceci : L'un s'appelait Pierre Corneille, et l'autre s'appelait Jean Racine.

— De Champcenetz : Il se bat pour les chansons qu'il n'a pas faites, et même pour celles que ses ennemis lui accordent.

— De M. M... (1) : Son *Amant bourru* est un des bijoux du Théâtre-Français ; ses *Amours de Bayard* se sont emparés d'un public encore tout chaud du *Mariage de Figaro*, et en ont obtenu les mêmes transports. C'est le théâtre des Variétés qui a donné l'idée de ces énormes succès. MM. M... et Beaumarchais doivent bien entre eux se moquer de Molière, qui, avec tous ses efforts, n'a jamais passé les quinze représentations ! Se moquer de Molière est bon ; mais en avoir pitié serait meilleur.

— D'un article de l'*Encyclopédie* sur l'Évidence, par Turgot, article fort obscur : C'est un nuage chargé d'écrire sur le soleil.

— Sur M. de S... : C'est un homme qu'on fuit dans les temps calmes, et qui fuit dans les temps d'orage.

— A quelqu'un qui lui disait : Connaissez-vous la *Mes-siade* de Klopstock ? — Oui, c'est le poème où il y a le plus de tonnerres.

— D'un madrigal et d'une épigramme également innocents : Il y a un peu trop de madrigal dans son épigramme, et un peu trop d'épigramme dans son madrigal.

— De M. B... : Ses épigrammes font honneur à son cœur.

(1) Boutet, dit de Monvel.

— Target avait dit à l'Assemblée : « Je vous engage, messieurs, à mettre ensemble la paix, la concorde, suivies du calme et de la tranquillité. » Rivarol parodiait ainsi plaisamment l'éloquence un peu naïve de cet orateur : Et n'allez pas mettre d'un côté la paix et la concorde, et de l'autre le calme et la tranquillité ; mais mettez tout ensemble la paix et la concorde, suivies de la tranquillité.

— L'abbé Delille s'était fait suivre, dans l'émigration, d'une *nièce*, d'un caractère assez désagréable : « L'abbé, lui dit un jour Rivarol, puisque vous aviez le droit de vous choisir une nièce, vous auriez bien dû la choisir plus polie. »

— Le duc de Guiche, à un souper chez M^{me} de Polignac, étonné de la considération particulière qu'on témoignait à Rivarol, dit à un de ses voisins : Si cela dure, les salons vont devenir des académies. — Monsieur le duc, répondit Rivarol, avant que cela n'arrive, il faudra que les salons soient composés de gens dignes de tenir leur place dans les académies.

— Un jour, à Hambourg, Talleyrand entre dans un salon où l'on parlait précisément de lui. Il s'informa du sujet de la conversation : « Nous parlions, dit Rivarol, de quelqu'un que l'on pourrait prendre pour la justice d'Horace (1), si ce n'était elle qui, depuis longtemps, court après lui. »

— Il disait des émigrés, la plupart si déchus dans l'exil : « Les papillons sont devenus chenilles. »

— Une dame, à Londres, lui montrait avec complaisance des bijoux précieux, qu'il reconnut pour avoir fait partie du mobilier de Versailles : Madame, dit Rivarol, je suis bien fâché pour vous que vous ne possédiez cela que de seconde date.

— Sur l'abbé Giraud, qui s'était fait dénigreur de son métier, et qui avait coutume de dire de tous les livres qu'il lisait : C'est absurde ! Il va laissant tomber sa signature partout.

— De l'archevêque de V..., qui, ayant embrassé dans

(1). *Pede pœna claudo.*

l'Assemblée constituante les principes philosophiques qu'il avait vivement combattus toute sa vie : Il s'est fait l'exécuteur testamentaire de ses ennemis.

— Lorsqu'il apprit que l'archevêque de Toulouse s'était empoisonné : C'est, dit-il, qu'il aura avalé une de ses maximes.

— Son frère vint lui annoncer un jour qu'il avait lu sa tragédie devant M. F... : Hélas ! je vous avais dit que c'était un de nos amis.

— Le comte et la comtesse de T..., obligés de quitter la France dans des temps orageux, après avoir erré longtemps en Allemagne, arrivèrent enfin à Hambourg. Ne sachant où porter leurs pas dans cette ville où le nom d'émigré et celui de proscrit étaient synonymes, le désespoir était au comble pour ces deux infortunés, lorsque, par un hasard heureux, le comte de T... rencontre, près de l'hôtel du ministre d'Espagne, Rivarol, dans un moment où il se disposait à monter en voiture, pour aller passer quelques jours à la campagne. Rivarol, au premier coup-d'œil, lit dans les yeux de son ancien ami tout ce qu'il avait à lui apprendre : Il en prévient les douloureux détails par une amabilité pleine de grâces ; son cœur, cette fois, avait devancé son esprit. Cette voiture est à vos ordres, leur dit-il, allons chez vous, et de là chez moi ; vous y resterez jusqu'à ce que vous trouviez mieux. Le comte et la comtesse de T..., pénétrés des soins délicats de leur bienfaiteur, exaltaient partout la noblesse de ses procédés. Rivarol disait encore au bout de six mois de leur résidence chez lui, à ceux qui lui en parlaient : « Dans d'autres temps ces braves gens-là m'ont comblé d'honnêtetés. La roue a tourné contre eux ; ils en sont moins étonnés sûrement que de voir un poète qui leur donne à dîner (1). »

— *Dumouriez*, après avoir un moment étonné l'Europe par ses victoires, a fini par être obligé de se confiner dans un village près d'Hambourg. C'est de là qu'il a publié tous les rêves politiques qui, sans aucune utilité pour les cabinets des souverains, n'en remplissent pas moins le but de faire

(1) Sulpice de la Platière.

parler de lui. La baronne d'Angel (1), sœur de Rivarol, qui avait joui de la gloire de *Dumouriez*, voulut également partager sa mauvaise fortune. Elle écrivait souvent à son frère : « Tirez donc *Dumouriez* de son tombeau; par ce qu'il a fait, on doit juger de ce qu'il fera encore. » Rivarol, lassé apparemment d'être importuné pour une chose qui était peut-être au-dessus du crédit dont il jouissait près d'une grande puissance du Nord, répondit à sa sœur : « Si les prières fléchissent le courroux du ciel, c'est à ceux qui ont la foi de prier : pour moi, ma chère, qui n'ai précisément que celle qu'il me faut, je suis très loin d'aspirer à faire un miracle : l'opinion a tué *Dumouriez*, lorsqu'il a quitté la France. Dites-lui donc en ami de faire le mort; c'est le seul rôle qu'il lui convienne de jouer; plus il écrira qu'il vit, plus on s'obstinera à le croire mort (2). »

— Rivarol et l'abbé Sabatier avaient été invités à déjeuner chez la princesse de Vaudemont. On offrit du saucisson d'anon à l'abbé Sabatier, qui hésitait. Inutile d'insister, dit Rivarol, l'abbé n'en mangera pas; il n'est pas anthropophage.

— Il fut un moment où M^{me} de Genlis faisait paraître, tantôt un théâtre à l'usage des enfants, tantôt un ouvrage ascétique, puis des romans; les gens de lettres, bien ou mal accueillis chez la gouvernante des enfants du duc d'Orléans, embouchaient la trompette de la renommée, pour exalter ou déprécier cette femme auteur. Rivarol, consulté sur ce qu'il pensait des ouvrages de M^{me} de Genlis, répondit au questionneur : « Monsieur, j'ajourne ma réponse jusqu'à ce que M^{me} de Genlis ait fait un ouvrage de femme; je n'aime que les sexes prononcés (3). »

— Rivarol causant un jour avec d'Alembert qui n'aimait pas Buffon, le secrétaire de l'Académie, lui disait : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce comte de Tuffières, qui, au lieu de nommer simplement le cheval dit : *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, etc.*, que ne dit-il le che-

(1) Plus connue sous le nom de baronne de Beauvert.

(2) Sulpice de la Platière.

(3) *Ibid.*

« val? — Oui, reprit Rivarol, c'est comme ce sot de Jean-Baptiste Rousseau, qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore
Aux bords enflammés du couchant.

Au lieu de dire de l'*est* à l'*ouest* (1).

— Le secrétaire de Rivarol ne se rappelait plus le soir ce qu'il avait écrit le matin. Aussi Rivarol disait de lui : Ce serait un excellent secrétaire de conspiration.

— Il disait, à propos de l'abbé de Vauxcelles, auteur de plusieurs oraisons funèbres : On ne sent jamais mieux le néant de l'homme que dans la prose de cet orateur.

— Rivarol disait de son frère : Il serait l'homme d'esprit d'une autre famille, et c'est le sot de la nôtre.

— Il disait de Palissot, tour à tour transfuge de la religion et de la philosophie : Il ressemble à ce lièvre qui, s'étant mis à courir entre deux armées prêtes à combattre, excita tout à coup un rire universel.

— Il disait de Garat qui défigurait un de ses bons mots, en le répétant : Il ne tient pas à lui que ce ne soit plus un bon mot.

— Il disait de Thibault qui faisait à Hambourg des lectures très peu suivies : Il paie les huissiers, non pas pour empêcher d'entrer, mais pour empêcher de sortir.

— Au sujet des accroissements de Paris, il disait : Paris ressemble à une fille de joie qui ne s'agrandit que par la ceinture.

— Beaumarchais, le jour de la première représentation de Figaro, disait à Rivarol, qui se trouvait à côté de lui au spectacle : J'ai tant couru ce matin à Versailles, auprès de la police, que j'en ai les cuisses rompues. — C'est toujours cela, reprit Rivarol.

— Le duc d'Orléans, au commencement de 1789, jeta les yeux les yeux sur Rivarol, et lui dépêcha le duc de Biron, pour l'engager à publier une brochure sur ce qu'on appelait les dilapidations de la cour. Rivarol parcourut d'un air

(1) *Esprit de Rivarol*. L'épigramme est contre d'Alembert.

dédaigneux le canevas qu'on lui présenta. Après un moment de silence, il dit au plénipotentiaire : « Monsieur le duc, « envoyez votre laquais chez Mirabeau ; joignez ici quelques centaines de louis, votre commission est faite. »

— L'abbé de Balivière lui demandait une épigraphe, pour une brochure qu'il venait de composer : Je ne puis, répondit-il, vous offrir qu'une épitaphe.

— Quelqu'un lui demandait son avis sur un distique : C'est bien, dit-il ; mais il y a des longueurs (1).

— M. de L*** avait dit dans une société à l'abbé de Balivière : mettez-vous là, à côté de moi, l'abbé ; vous direz force bêtises, et cela réveillera mes idées. Rivarol retournait plaisamment ce mot de M. de L***, en disant à son secrétaire : M. de B***, mettez-vous là, je vous dirai force bêtises, et cela réveillera vos idées.

— Il disait du chevalier de P***, d'une malpropreté remarquable : Il fait tache dans la boue.

— Un jour, traversant le Palais-Royal, il rencontra Florian qui marchait devant lui, avec un manuscrit qui sortait de sa poche, il l'aborda, et lui dit : Ah ! Monsieur, si l'on ne vous connaissait pas, on vous volerait (2).

— L'abbé de Balivière disait à Rivarol, au sujet de la Révolution : oui, c'est l'esprit qui nous a tous perdus. Il lui répondit : Que ne nous offririez-vous l'antidote ?

— Il disait des laquais enrichis : Ils ont sauté du derrière de la voiture en dedans, en évitant la roue.

— Il dit, en apprenant la nomination de Chamfort à l'Académie française : C'est une branche de muguet entée sur des pavots.

— Il disait de Cubières, qui singeait Dorat : C'est un ciron en délire qui veut imiter la fourmi.

— Le maréchal de Ségur, qui était manchot, venait de solliciter une pension de l'assemblée constituante. Rivarol dit à ce sujet : Il tend à l'assemblée jusqu'à la main dont le bras lui manque.

(1) Le mot est sous une autre forme dans le *Petit Almanach*, p. 65.

(2) *Journal Royaliste*, 2 juin 1792.

— Quelqu'un lui disait : connaissez vous le vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Oui, répondit-il, c'est un ver solitaire.

— Sur M. de Champcenetz l'ainé, homme très mystérieux : Il n'entre point dans un appartement, il s'y glisse, il longe le dos des fauteuils, et va s'établir dans l'angle d'un appartement ; et quand on lui demande comment il se porte : — Taisez-vous donc ; est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut ?

— Que pensez-vous de mon fils, demandait un jour Buffon à Rivarol ? Il y a une si grande distance de vous à lui, répondit-il, que l'univers entier passerait entre vous deux.

— Il disait à un de ses amis presque aussi malin que lui (1) : Pour peu que cela dure, avec nous il n'y aura plus un mot innocent dans la langue.

— Il disait de Beauzée : C'est un bien honnête homme, qui a passé sa vie entre le supin et le gérondif.

— M. de Maurepas, ayant désiré connaître Rivarol, se le fit présenter. Ce dernier soutint dignement la réputation qui l'avait devancé chez le vieux ministre. M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, dit : C'est honteux qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié ; on ne donne plus rien qu'aux oisifs. — Monsieur, répliqua Rivarol, de grâce ne vous fâchez pas ; je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste : dans peu, je serai un personnage.

— Quelqu'un lui disait de l'abbé Giraud, qui avait fait une comédie intitulée *le Bourgeois révolutionnaire* : il trouve sa pièce gaie. — Je le crois bien, répondit Rivarol, c'est l'homme le plus triste de son siècle !

— Rivarol se plaisait à raconter que deux évêques très âgés se promenaient ensemble au parc de Bruxelles, en 1792, tous les deux appuyés sur leurs cannes à pomme d'or et à bec à corbin. L'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre : Monseigneur, croyez-vous que nous soyons cet

(1) Champcenetz, sans doute,

hiver à Paris? L'autre reprit d'un ton fort grave: Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénient (1).

— Il disait, en parlant des orateurs de l'Assemblée constituante, fort inconnus avant leurs motions: Ce sont des champignons politiques et littéraires, nés tout à coup dans les serres chaudes de la philanthropie moderne.

— L'abbé Delille, après son raccommodement, à Hambourg, avec Rivarol, lui dit de ces choses aimables qui lui sont naturelles, et termina par ce vers :

Je t'aime, je l'avoue et je ne te crains pas.

Un Allemand, présent à cette conversation, s'écria : pour moi, je retourne le vers :

Je te crains, je l'avoue, et je ne t'aime pas.

Rivarol rit aux éclats de cette remarque naïve.

— A l'époque de l'affaire des parlements, en 1788, le duc d'Orléans fut exilé à Villers-Cotterets. Ce prince parut acquérir alors une espèce de popularité, et se relever dans l'estime publique, sur quoi Rivarol dit : Ce prince, contre les lois de la perspective, paraît s'agrandir en s'éloignant.

— Dans un souper de Hambourgeois, où Rivarol prodiguait les saillies, il les voyait tous chercher à comprendre un mot spirituel qui venait de lui échapper. Il se retourna vers un Français qui était à côté de lui, et lui dit : Voyez-vous ces Allemands ! ils se cotisent pour entendre un bon mot.

— Rivarol avait été invité à déjeuner chez Madame de Vaudemont. On s'attendait qu'il ferait beaucoup de frais d'esprit, il ne dit pas un mot. Enfin, harcelé par ses voisins, il dit une grosse bêtise. On se récria, et il reprit : Je ne peux pas dire une bêtise que l'on ne crie au voleur.

— Je veux bien, disait-il à une dame, vieillir en vous aimant, mais non mourir sans vous le dire.

— Une femme, après avoir entendu son morceau sur l'Amitié, lui demanda pourquoi il n'avait pas peint les femmes aussi susceptibles d'amitié que les hommes. C'est, dit-il,

(1) L'anecdote est dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, II, p. 125 (éd. Biré).

qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue.

— Sur une femme qui perdait ses amants : Elle s'agrandit, sans garder ses conquêtes.

— Voltaire disait de Rivarol : C'est le Français par excellence.

— Il fit mettre cette *Note de l'éditeur* à la brochure *De la philosophie moderne* (1799) qui est un extrait de son *Discours Préliminaire*, publié deux ans plus tôt : « Ce grand ouvrage n'a pas pu pénétrer en France, grâce à la protection puissante que François (de Neuf-château) accordait aux lettres et aux arts ».

— Fontanes lui avait communiqué, en 1800, quelques bonnes feuilles de la première version du *Génie du Christianisme*, probablement le chapitre sur les Tombeaux de Saint-Denis. Il écrivit à ce propos cette note : « On me fit lire à Hambourg une esquisse sur le *Génie du Christianisme*, imprimée à Londres, qui annonce un ouvrage plus complet et plus étendu. Il y a du Fénelon et du Bossuet dans cette esquisse et l'auteur, qui est jeune encore, nous promet un homme religieux et un grand écrivain. »

— On proposait à Lauraguais un exemplaire de l'*Encyclopédie* : A quoi bon, dit-il, Rivarol vient chez moi (1).

— Peltier, dans son *Dernier Tableau de Paris*, a noté, en passant, quelques traits du caractère de Rivarol : « M. de R... est précisément ennemi de toute déclamation. » — « M. de R... ne s'est mêlé d'aucune élection ; il n'a jamais porté la cocarde nationale. »

— Invité à dîner avec lui, on oubliait de se mettre à table pour l'entendre. Il n'y avait pas auprès de lui de ventre affamé qui tint, les sens devenaient tout oreilles, le cœur était dans l'extase et l'esprit dans l'enchantement (2).

— Unique en à propos, Rivarol avait un trait, une épigramme pour chaque événement littéraire ou politique ; il attachait un mot à la tragédie ou à la comédie nouvelle, au

(1) Alègre.

(2) Cubières.

sermon à la mode, à l'académicien du jour, et ce mot restait, c'était un stigmate ineffaçable (1).

— Tout l'esprit de M^{me} de Staël était dans ses yeux, qui étaient superbes. Au contraire, le regard de Rivarol était terne ; mais tout son esprit se retrouvait dans son sourire, le plus fin et le plus spirituel que j'aie vu, et dans les deux coins de sa bouche qui avaient une expression unique de malice et de grâce (2).

III. — CONVERSATION DE RIVAROL

Notée par Chênédollé.

On retrouve, dans les papiers de Chênédollé, la plupart des bons mots de Rivarol et de ses pensées, mais dans leur vrai lieu, dans leur courant et à leur source (3). On en jugera par le récit suivant de sa première visite à Rivarol, que nous donnons ici sans rien retrancher à la naïveté d'admiration qui y respire.

« Rivarol venait d'arriver de Londres à Hambourg, où je me trouvais alors. J'avais tant entendu vanter son esprit et le charme irrésistible de sa conversation par quelques personnes avec lesquelles je vivais, que je brûlais du désir de faire sa connaissance. Je l'avais aperçu deux ou trois fois dans les salons d'un restaurateur français nommé Gérard, alors fort en vogue à Hambourg, chez lequel je m'étais trouvé à table assez près de lui, et ce que j'avais pu saisir au vol de cette conversation prodigieuse, de cet esprit rapide et brillant, qui rayonnait en tous sens et s'échappait en continuel éclairs, m'avait jeté dans une sorte d'enivrement fiévreux dont je ne pouvais revenir. Je ne voyais que Rivarol, je ne pensais, je ne rêvais qu'à Rivarol : c'était une vraie frénésie qui m'ôtait jusqu'au sommeil.

« Six semaines se passèrent ainsi. Après avoir fait bien

(1) Chênédollé.

(2) *Idem.*

(3) Et c'est pourquoi ce morceau doit être considéré comme du Rivarol, bien plutôt que du Chênédollé. Voir une autre conversation à l'Appendice 11.

des tentatives inutiles pour pénétrer jusqu'à mon idole, un de mes meilleurs amis arriva fort à propos d'Osnabruck à Hambourg pour me tirer de cet état violent qui, s'il eût duré, m'eût rendu fou. C'était le marquis de la Tresne, homme d'esprit et de talent, traducteur habile de Virgile et de Klopstock; il était lié avec Rivarol: il voulut bien se charger de me présenter au *grand homme* et me servir d'introducteur auprès de ce roi de la conversation. Nous prenons jour, et nous nous mettons en route pour aller trouver Rivarol, qui alors habitait à Ham, village à une demi-lieue de Hambourg, dans une maison de campagne fort agréable. C'était le 5 septembre 1795, jour que je n'oublierai jamais. Il faisait un temps superbe, calme et chaud, et tout disposait l'âme aux idées les plus exaltées, aux émotions les plus vives et les plus passionnées. Je ne puis dire quelles sensations j'éprouvai quand je me trouvai à la porte de la maison: j'étais ému, tremblant, palpitant, comme si j'allais me trouver en présence d'une maîtresse adorée et redoutée. Mille sentiments confus m'oppressaient à la fois: le désir violent d'entendre Rivarol, de m'enivrer de sa parole, la crainte de me trouver en butte à quelques-unes de ces épigrammes qu'il lançait si bien et si volontiers, la peur de ne pas répondre à la bonne opinion que quelques personnes avaient cherché à lui donner de moi, tout m'agitait, me bouleversait, me jetait dans un trouble inexplicable. J'éprouvais au plus haut degré cette fascination de la crainte, quand enfin la porte s'ouvrit. On nous introduisit auprès de Rivarol, qui, en ce moment, était à table avec quelques amis. Il nous reçut avec une affabilité caressante, mêlée toutefois d'une assez forte teinte de cette fatuité de bon ton qui distinguait alors les hommes du grand monde. (Rivarol, comme on sait, avait la prétention d'être un homme de qualité.) Toutefois il me mit bientôt à mon aise en me disant un mot aimable sur mon ode à Klopstock, que j'avais fait paraître depuis peu. « J'ai lu votre ode, me dit-il; elle est bien: il y a de la verve, du mouvement, de l'élan. Il y a bien encore quelques *juvenilia*, quelques images vagues, quelques expressions ternes, communes ou peu poétiques, mais d'un trait de plume il est aisé de faire disparaître ces taches-là. J'espère que nous ferons quelque chose de vous: venez me voir, nous mettrons votre esprit *en serre chaude*, et tout ira

« bien. Pour commencer, nous allons faire aujourd'hui une « débauche de poésie. »

« Il commença en effet, et se lança dans un de ces monologues où il était vraiment prodigieux. Le fond de son thème était celui-ci : Le poète n'est qu'un sauvage très ingénieux et très animé chez lequel toutes les idées se présentent en images. Le sauvage et le poète font le cercle ; l'un et l'autre ne parlent que par hiéroglyphes, avec cette différence que le poète tourne dans une orbite d'idées beaucoup plus étendue. Et le voilà qui se met à développer ce texte avec une abondance d'idées, une richesse de vues si fines ou si profondes, un luxe de métaphores si brillantes et si pittoresques, que c'était merveille de l'entendre.

« Il passa ensuite à une autre thèse, qu'il posa ainsi : « L'art doit se donner un but qui recule sans cesse et mette « l'infini entre lui et son modèle. » Cette nouvelle idée fut développée avec des prestiges d'élocution encore plus étonnants : c'étaient vraiment des paroles de féerie. — Nous hasardâmes timidement, M. de la Tresne et moi, quelques objections, qui furent réfutées avec le rapide dédain de la supériorité. (Rivarol, dans la discussion, était cassant, emporté, un peu dur même). — « Point d'objections d'enfant, » nous répétait-il, et il continuait à développer son thème avec une profusion d'images toujours plus éblouissantes. Il passait tour à tour de l'abstraction à la métaphore, et revenait de la métaphore à l'abstraction avec une aisance et une dextérité inouïes. Je n'avais pas d'idée d'une improvisation aussi agile, aussi svelte, aussi entraînante. J'étais tout oreille pour écouter ces paroles magiques qui tombaient en reflets pétillants comme des pierreries, et qui d'ailleurs étaient prononcées avec le son de voix le plus mélodieux et le plus pénétrant, l'organe le plus varié, le plus souple et le plus enchanteur. J'étais vraiment *sous le charme*, comme disait Diderot.

« Au sortir de table, nous fûmes nous asseoir dans le jardin, à l'ombre d'un petit bosquet formé de pins, de tilleuls et de sycomores panachés, dont les jeunes et hauts ombrages flottaient au-dessus de nous. Rivarol compara d'abord, en plaisantant, le lieu où nous étions aux jardins d'Académie, où Platon se rendait avec ses disciples pour converser sur la philosophie. Et, à vrai dire, il y avait bien

quelques points de ressemblance entre les deux scènes, qui pouvaient favoriser l'illusion. Les arbres qui nous couvraient, aussi beaux que les platanes d'Athènes, se faisaient remarquer par la vigueur et le luxe extraordinaire de leur végétation. Le soleil, qui s'inclinait déjà à l'occident, pénétrait jusqu'à nous, malgré l'opulente épaisseur des ombrages, et son disque d'or et de feu, descendant comme un incendie derrière un vaste groupe de nuages, leur prêtait des teintes si chaudes et si animées, qu'on eût pu se croire sous un ciel de la Grèce... Rivarol, après avoir admiré quelques instants ce radieux spectacle et nous avoir jeté à l'imagination deux ou trois de ces belles expressions poétiques qu'il semblait créer en se jouant, se remit à causer littérature.

« Il passa en revue presque tous les principaux personnages littéraires du dix-huitième siècle, et les jugea d'une manière âpre, tranchante et sévère. Il parla d'abord de Voltaire, contre lequel il poussait fort loin la jalousie; il lui en voulait d'avoir su s'attribuer le monopole universel de l'esprit. C'était pour lui une sorte d'ennemi personnel. Il ne lui pardonnait pas d'être venu le premier et d'avoir pris sa place.

« Il lui refusait le talent de la grande, de la haute poésie, même de la poésie dramatique. Il ne le trouvait supérieur que dans la poésie fugitive, et là seulement Voltaire avait pu dompter l'admiration de Rivarol et la rendre obéissante. « Sa *Henriade*, disait-il, n'est qu'un maigre croquis, un squelette épique où manquent les muscles, les chairs et les couleurs. Ses tragédies ne sont que des thèses philosophiques, froides et brillantes. Dans le style de Voltaire, il y a toujours une *partie morte*: tout vit dans celui de Racine et de Virgile. *L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, mesquine parodie de l'immortel discours de Bossuet, n'est qu'une esquisse assez élégante, mais terne et sèche et mensongère. C'est moins une histoire qu'un pamphlet en grand, un artificieux plaidoyer contre le christianisme et une longue moquerie de l'espèce humaine. « Quant à son *Dictionnaire philosophique*, si fastueusement intitulé la *Raison par alphabet*, c'est un livre d'une très mince portée en philosophie. Il faut être bien médiocre soi-même pour s'imaginer qu'il n'y a rien au delà de la pensée de Voltaire. Rien de plus incomplet que cette pensée: elle est vaine, superficielle, moqueuse, dissolvante,

« essentiellement propre à détruire, et voilà tout. Du reste, « il n'y a ni profondeur, ni élévation, ni unité, ni avenir, « rien de ce qui fonde et systématise. » Ainsi disant, il faisait la revue des principaux ouvrages de Voltaire, et les marquait en passant d'un de ces stigmates qui laissent une empreinte ineffaçable, semblable à la goutte d'eau-forte qui creuse la planche de cuivre en y tombant. Il finit par se résumer dans cette phrase, que j'ai déjà citée ailleurs : « Voltaire a employé la mine de plomb pour l'épopée, le « crayon pour l'histoire, et le pinceau pour la poésie fugi- « tive. »

« Enhardi par l'accueil aimable que Rivarol me faisait, je me hasardai à lui demander ce qu'il pensait de Buffon, alors pour moi l'écrivain par excellence. — « Son style a de « la pompe et de l'ampleur, me répondit-il, mais il est diffus « et pâteux. On y voit toujours flotter les plis de la robe « d'Apollon, mais souvent le dieu n'y est pas. Ses descrip- « tions les plus vantées manquent souvent de nouveauté, de « création dans l'expression. Le portrait du *Cheval* a du « mouvement, de l'éclat, de la rapidité, du fracas. Celui « du *Chien* vaut peut-être mieux encore, mais il est trop « long; ce n'est pas là la splendide économie de style des « grands maîtres. Quant à l'*Aigle*, il est manqué; il n'est « dessiné ni avec une vigueur assez mâle, ni avec une assez « sauvage fierté. Le *Paon* aussi est manqué: qu'il soit de « Buffon ou de Gueneau, peu importe; c'est une descrip- « tion à refaire. Elle est trop longue, et pourtant ne dit pas « tout. Cela chatoie plus encore que cela ne rayonne. Cette « peinture manque surtout de cette verve intérieure qui « anime tout et de cette brièveté pittoresque qui double « l'éclat des images, en les resserrant. Pour peindre cet opu- « lent oiseau, il fallait tremper ses pinceaux dans le soleil « et jeter sur ses lignes les couleurs aussi rapidement que le « grand astre jette ses rayons sur le ciel et les montagnes. « J'ai dans la *tête* un *paon* bien autrement neuf, bien au- « trement magnifique, et je ne demanderais pas une heure « pour mieux faire.

« Le portrait du *Cygne* est fort préférable: là il y a vrai- « ment du talent, d'habiles artifices d'élocution, de la lim- « pidité et de la mollesse dans le style, et une mélancolie « d'expression qui, se mêlant à la splendeur des images, en

« tempère heureusement l'éclat. Un morceau encore sans
 « reproche, c'est le début des *Epoques de la Nature*. Il y
 « règne de la pompe sans emphase, de la richesse sans dif-
 « fusion et une magnificence d'expression, haute et calme,
 « qui ressemble à la tranquille élévation des cieux. Buffon
 « ne s'est jamais montré plus artiste en fait de style. C'est
 « la manière de Bossuet appliquée à l'histoire naturelle.

« Mais un écrivain bien supérieur à Buffon, poursuivait
 « Rivarol sans s'interrompre, c'est Montesquieu. J'avoue que
 « je ne fais plus cas que de celui-là (et de Pascal toutefois!)
 « depuis que j'écris sur la politique; et sur quoi pourrait-on
 « écrire aujourd'hui! Quand une révolution inouïe ébranle
 « les colonnes du monde, comment s'occuper d'autre chose?
 « La politique est tout; elle envahit tout, remplit tout, attire
 « tout: il n'y a plus de pensées, d'intérêt et de passions que
 « là. Si un écrivain a quelque conscience de son talent, s'il
 « aspire à redresser ou à dominer son siècle, en un mot s'il
 « veut saisir le sceptre de la pensée, il ne peut et ne doit
 « écrire que sur la politique. Quel plus beau rôle que celui
 « de dévoiler les systèmes de l'organisation sociale, encore
 « si peu connue! Quelle plus noble et plus éclatante
 « mission que celle d'arrêter, d'enchaîner, par la puissance
 « et l'autorité du talent, ces idées envahissantes qui sont
 « sorties comme une doctrine armée des livres des philoso-
 « phes, et qui, attelées au char du soleil, comme l'a si bien
 « dit ce fou de Danton, menacent de faire le tour du
 « monde! Pour en revenir à Montesquieu, sans doute, en
 « politique, il n'a ni tout vu, ni tout saisi, ni tout dit, et
 « cela était impossible de son temps. Il n'avait point passé
 « au travers d'une immense révolution qui a ouvert les
 « entrailles de la société et qui a tout éclairé, parce qu'elle
 « a tout mis à nu. Il n'avait pas pour lui les résultats de
 « cette vaste et terrible expérience qui a tout vérifié et tout
 « résumé; mais ce qu'il a vu, il l'a supérieurement vu, et vu
 « sous un angle immense. Il a admirablement saisi les
 « grandes phases de l'évolution sociale. Son regard d'aigle
 « pénètre à fond les objets et les traverse en y jetant la
 « lumière. Son génie, qui touche à tout en même temps,
 « ressemble à l'éclair qui se montre à la fois aux quatre
 « points de l'horizon. Voilà mon homme! c'est vraiment le
 « seul que je puisse lire aujourd'hui. Toute autre lecture

« languit auprès de celle d'un si ferme et si lumineux génie, « et je n'ouvre jamais l'*Esprit des lois* que je n'y puise ou « de nouvelles idées, ou de hautes leçons de style. »

Chênédollé, à qui l'on doit cette vive reproduction du discours de Rivarol (discours qui n'est pas encore à sa fin), s'arrête ici un moment pour noter les sentiments divers qui se pressaient en lui devant ces flots et cette cascade toujours rejaillissante du torrent sonore. A propos de la tirade sur Buffon : « J'étais, dit-il, confondu, je l'avoue, de la sévérité de ces jugements et de ce ton d'assurance et d'infailibilité avec lequel ils étaient débités; mais il me paraissait impossible qu'un homme qui parlait si bien se trompât. » Et, faisant comme les jeunes gens qui, dans leur curiosité, n'ont pas de cesse qu'ils n'aient questionné tour à tour sur tous les objets un peu inégaux de leur prédilection secrète, il profita d'un moment où Rivarol reprenait haleine : « Et Thomas! » demanda t-il.

« Thomas est un homme manqué, repartit d'un ton bref « Rivarol; c'est un homme qui n'a que des demi-idées. Il a « une assez belle phrase, mais il n'en a qu'une. Il n'avait pas « ce qu'il fallait pour faire l'éloge de Descartes : c'est « un ouvrage composé avec la science acquise de la veille. « Cela n'est ni digéré, ni fondu. Il aurait fallu à l'auteur les « connaissances positives de Fontenelle, l'étendue de la péné- « tration de son coup d'œil scientifique. L'éloge de Marc- « Aurèle vaut mieux : il y a dans cet éloge des intentions « dramatiques qui ne sont pas sans effet. Le style en est « meilleur aussi, bien que là pourtant, comme ailleurs, ce « style manque d'originalité. Ce n'est pas là un style *créé*. « Et puis il est trop coupé, trop haché, ou, par endroits, « démesurément long. Thomas ne s'entend pas à parcourir « avec grâce et fermeté les nombreux détours de la période « oratoire. Il ne sait pas *enchevêtrer* sa phrase. Quant à « son *Essai sur les Eloges*, il y a de belles pages sans « doute; mais quoique les défauts y soient moindres et qu'il « ait détendu son style, il y règne encore un ton d'exagé- « ration qui gâte les meilleurs morceaux. Thomas exagère « ses sentiments par ses idées, ses idées par ses images, ses « images par ses expressions. ».

« — Et Rousseau? monsieur de Rivarol.

« — Oh! pour celui-là, c'est une autre affaire. C'est un

« maître sophiste qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit
 « ou de ce qu'il écrit, c'est le paradoxe incarné, — grand
 « artiste d'ailleurs en fait de style, bien que, même dans
 « ses meilleurs ouvrages, il n'ait pu se défaire entièrement
 « de cette rouille genevoise dont son talent reste entaché. Il
 « parle du haut de ses livres comme du haut d'une tribune ;
 « il a des cris et des gestes dans son style, et son éloquence
 « épileptique a dû être irrésistible sur les femmes et les
 « jeunes gens. Orateur *ambidextre*, il écrit sans conscience,
 « ou plutôt il laisse errer sa conscience au gré de toutes ses
 « sensations et de toutes ses affections. Aussi passionne-t-il
 « tout ce qu'il touche. Il y a des pages, dans la *Nouvelle*
 « *Héloïse*, qui ont été touchées d'un rayon du soleil. Toutes
 « les fois qu'il n'écrit pas sous l'influence despotique d'un
 « paradoxe, et qu'il raconte ses sensations ou peint ses pro-
 « pres passions, il est aussi éloquent que vrai. Voilà ce qui
 « donne tant de charme à quelques tableaux de ses *Confes-*
 « *sions*, et surtout à ce préambule qui sert d'introduction à
 « la Profession du Vicaire savoyard, et où, sous le voile
 « d'un jeune homme qu'il met en scène avec le Vicaire, il
 « raconte sa propre histoire. C'est, avec quelques Lettres
 « Provinciales et les chapitres sur l'*Homme* de Pascal, ce
 « que nous avons de mieux écrit en notre langue. C'est fait
 « à point. »

« Le reste de la conversation se passa en un feu roulant
 d'épigrammes lancées avec une verve intarissable sur d'au-
 tres renommées politiques et littéraires. Jamais Rivarol ne
 justifia mieux son surnom de *Saint-Georges de l'épi-*
gramme. Pas un n'échappait à l'habileté désespérante de sa
 pointe. Là passèrent tour à tour, transpercés coup sur coup,
 et l'abbé Delille, « qui n'est qu'un rossignol qui a reçu son
 « cerveau en gosier » ; et Cerutti, « qui a fait des phrases
 « *luisantes* sur nos grands hommes de l'année dernière.
 « espèce de limaçon de la littérature qui laisse partout où il
 « passe une trace argentée, mais ce n'est qu'écume et bave » ;
 « et Chamfort, qui, en entrant à l'Académie, ne fut qu'une
 « branche de muguet entée sur des pavots » ; et Roucher,
 « qui est en poésie le plus beau naufrage du siècle » ; et
 « Chabanon, qui a traduit Théocrite et Pindare de toute sa
 « haine contre les Grecs ; » et Fontanes, « qui passe son
 « style au brunissoir et qui a le poli sans l'éclat » ; et Le-

« brun, « qui n'a que de la hardiesse *combinée* et jamais de
 « la hardiesse *inspirée*; ne le voyez-vous pas d'ici, assis sur
 « son séant dans son lit, avec des draps sales, une chemise
 « sale de quinze jours et des bouts de manche en batiste un
 « peu plus blancs, entouré de Virgile, d'Horace, de Cor-
 « neille, de Racine, de Rousseau, qui pêche à la ligne un
 « mot dans l'un et un mot dans l'autre, pour en composer
 « ses vers, qui ne sont que mosaïque » ? Et Mercier avec son
 « *Tableau de Paris*, « ouvrage pensé dans la rue et écrit sur
 « la borne »; et l'abbé Millot, « qui n'a fait que des com-
 « missions dans l'histoire »; et Palissot, « qui a toujours
 « un chat devant les yeux pour modèle; c'est pour lui le
 « torse antique »; et Condorcet, « qui écrit avec de l'opium
 « sur des feuilles de plomb »; et Target « qui s'est noyé
 « dans son talent ». Chaque mot était une épigramme con-
 densée qui portait coup et perçait son homme. Mirabeau
 obtint les honneurs d'une épigramme plus détaillée :

« La tête de Mirabeau, disait-il, n'était qu'une grosse
 « éponge toujours gonflée des idées d'autrui. Il n'a eu quel-
 « que réputation que parce qu'il a toujours écrit sur des
 « matières palpitantes de l'intérêt du moment. Ses brochu-
 « res sont des brûlots lâchés au milieu d'une flotte : ils y
 « mettent le feu, mais ils s'y consomment. Du reste, c'est un
 « barbare effroyable en fait de style; c'est l'Attila de l'élo-
 « quence et s'il y a dans ses gros livres quelques phrases
 « bien faites, elles sont de Chamfort, de Cerutti ou de moi. »

« Trois heures, continue Chénedollé, s'écoulèrent dans
 ces curieux et piquants entretiens, et me parurent à peine
 quelques instants. Le soleil cependant avait disparu de
 l'horizon, et la nuit qui tombait nous avertit qu'il était
 temps de nous retirer.

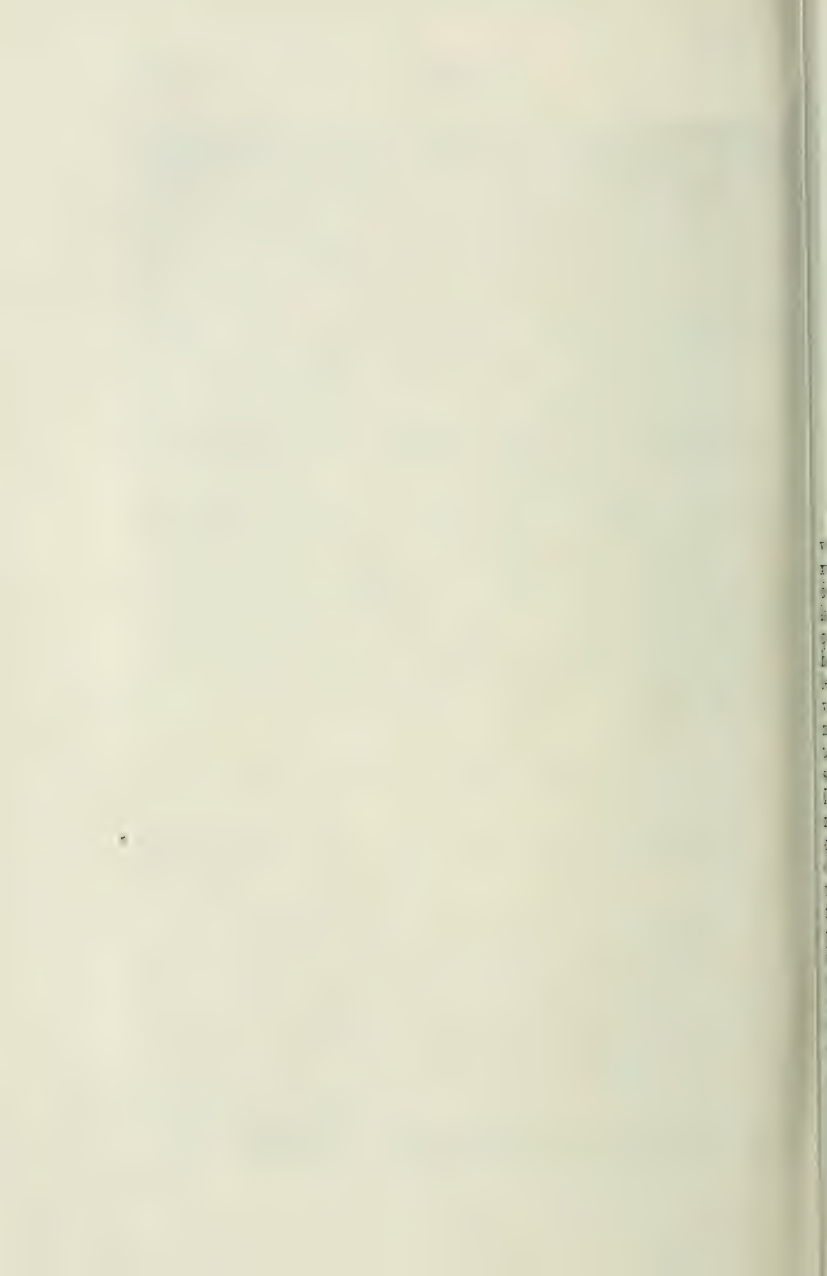
« Nous prîmes donc congé de Rivarol, qui, en nous quit-
 tant, nous dit quelques-uns de ces mots aimables qu'il
 savait si bien trouver, et nous fit promettre de revenir. Puis
 il me remit sa traduction du Dante, en me disant : « Lisez
 « cela ! il y a là des études de style qui formeront le vôtre et
 « qui vous mettront des formes poétiques dans la tête. C'est
 « une mine d'expressions où les jeunes poètes peuvent pui-
 « ser avec avantage. »

« Nous reprîmes la route de Hambourg, M. de la Tresne
 et moi, confondus, terrassés, éblouis par les miracles de

cette parole presque fabuleuse. Le jour avait tout à fait disparu ; il faisait une de ces belles nuits si communes en cette saison dans les climats du Nord, et qui ont un éclat et une pureté qu'on ne voit point ailleurs. Une lune d'automne brillait dans un ciel bleu magnifique et sa lumière, brisée en réseaux de diamant, étincelait dans les hautes cimes des vieux ormes qui bordent la route, en projetant devant nous de longues ombres. L'oreille et la tête encore pleines de la conversation de Rivarol, nous marchions silencieusement sous cette magique clarté, et le profond silence n'était interrompu que par ces exclamations répétées vingt fois : « Il faut convenir que Rivarol est un causeur bien extraordinaire ! » De tout ce soir-là, il nous fut impossible de trouver d'autres paroles. »

Si j'avais moins longuement cité, on n'aurait pas une idée aussi complète, ce me semble, de ce que fut réellement Rivarol, le grand improvisateur, le *dieu de la conversation* à cette fin d'un siècle où la conversation était la suprême gloire. On n'avait qu'à le toucher sur un point, qu'à lui donner la note, et le merveilleux clavier répondait à l'instant par toute une sonate.

(Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, tome II.)



APPENDICE

DOCUMENTS — BIBLIOGRAPHIE

§ I

Notice biographique

Rivarol (Antoine, comte de), né à Bagnols en Languedoc (1), vers 1754 (2), fut l'un des plus brillants esprits de la fin du xviii^e siècle, qui fut le siècle de l'esprit ; homme à la mode, digne de la gloire, que les salons regardèrent comme un prodige, que la politique européenne aurait pu compter comme un oracle, et que la postérité doit adopter aujourd'hui comme un de ces génies heureux et incomplets tout ensemble, qui n'ont fait que montrer leurs forces. Rivarol vint fort jeune à Paris. Il paraît qu'il n'avait pas eu d'autre éducation que celle de la maison paternelle, mais que cette éducation suffit à défrayer son début dans la capitale, et même son entrée dans la société des beaux esprits et des savants. Accueilli d'abord par d'Alembert comme parent de M. de Darcieux, de l'Académie des sciences, il obtint bientôt par lui-même d'autres recommandations que cette parenté, qu'on l'accusa quelquefois d'avoir usurpée. L'homme supérieur est tellement dans le monde l'ennemi commun que ce n'est pas trop de toute une vie de caresses et de ménagements envers les autres pour se faire pardonner ; et les sots ne cèdent même pas toujours à cette précaution. Qu'on juge de ce qui dut advenir à Rivarol qui la négligea ; qui montra son esprit, et tout de suite, et avec une sorte d'audace ; qui dès ses premiers succès fut, pour les jaloux, une véritable persécution. Le monde le lui rendit, et de là ces inculpations, ces contes, ces sarcasmes, toute cette réaction d'une malignité jalouse, qu'il lui fallut subir pour la noblesse de sa naissance dont on contestait et dont on refusait de reconnaître

(1) Aujourd'hui dans le Gard.

(2) La vraie date est : le 26 juin 1753.

les titres italiens dans leur voyage en Languedoc (1). Son alliance avec M. de Parcieux, l'emploi de ses premières années à Paris, le secret de ses premières ressources pécuniaires, tout cela forme un voile de médisances, de doutes et d'incertitudes que nous n'avons pas besoin d'écartier avec art. Rivarol vaut bien la peine qu'on ne s'occupe pas laborieusement de purger sa naissance, le commencement de sa carrière et même le reste de sa vie, de tous les reproches malins qu'il n'a lui-même réfutés que par des bons mots. Avant d'avoir écrit une ligne, Rivarol était déjà célèbre dans les cercles de Paris, où l'on était bien vite un grand homme avec des épigrammes, avec des contes, avec le talent de la conversation et le génie de l'anecdote. La société ne voulait alors qu'être amusée; et elle était, à cet égard, d'une exigence et d'une facilité tout ensemble que nous avons peine à comprendre. Il y avait un certain art de causer, surtout de raconter, qui se recherchait beaucoup, s'obtenait fort peu, et suffisait à la fortune littéraire de celui qui ne pouvait pas se vanter d'un seul mot de lui imprimé. Les contemporains de Rivarol l'ont admiré d'abord à ce titre; et l'on assure qu'il était vraiment extraordinaire pour sa légèreté brillante, sa vivacité railleuse, la soudaineté intarissable de ses idées, le bonheur et l'éclat de ses expressions. C'était de la faconde grecque, de l'improvisation italienne, et quelque chose de la grâce française, très bien servie par les avantages d'une fort belle figure. Cette gloire commode, qui se recueillait tous les soirs et qui n'avait besoin pour se renouveler que des méditations faciles d'une paresse légèrement occupée, ravit à Rivarol ses plus belles années. Sa vie et son talent se dépensèrent en saillies; et malgré l'empreinte vigoureuse que son esprit profond et mûri laissa sur quelques pages éclatantes, on ne peut guère le considérer que comme *un de ces paresseux pleins de génie*, qui, ne faisant pas assez pour être eux-mêmes, restent au-dessous de leur propre renommée. Quoi qu'il en soit de l'abandon volontaire de son talent, de la négligence de ses forces, on peut encore le deviner à quelques morceaux épars, ou prendre dans ses œuvres, composées de riens spirituels ou de grandes ébauches, une admiration qui s'agrandit par les regrets. Essayons de suivre cet esprit brillant et léger, cette imagination vive et forte, à travers les feuilles où elle n'a fait qu'arrêter un premier vol. Le *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui partagea le prix proposé par l'Académie de Berlin en 1784, valut à Rivarol de nombreux éloges, l'estime de Buffon, et les remerciements du grand Frédéric. La chancellerie de Berlin mit ce discours à côté des

(1) Pour être garde du corps, pour être officier, il fallait faire preuve de noblesse sur *titres originaux*. Or le frère de Rivarol, Claude-François, fut nommé, en 1785, lieutenant aux chasseurs de Maillebois et, en 1786, garde du corps; il était capitaine d'état-major en 1788.

ouvrages de Voltaire, dans une lettre officielle signée du roi. Toutes les académies auraient été heureuses de le couronner ; mais il est peut-être plus piquant et plus juste que ce soit un corps rangé qui ait fait rendre un si éclatant hommage à la langue de notre patrie. Ce premier ouvrage, composé à trente ans, porte déjà tous les traits du talent de Rivarol, quoiqu'il n'en porte pas toute la mesure ; c'est bien là le ton et l'esprit d'un Français par excellence ; et les défauts de la jeunesse, qui s'y font un peu sentir, ajoutent peut-être à la grâce et à la vérité du caractère. On aurait pu se livrer à une comparaison plus érudite, plus consciencieuse des idiomes et des littératures, on aurait pu être moins étendu, moins écourté ; mais on ne pouvait pas être plus fin, plus génieux, plus fécond en aperçus, plus riche de ces sortes d'images qui développent la pensée en la colorant. La traduction de *Enfer* du Dante parut la même année que le *Discours sur les usages de l'universalité de la langue française*. Buffon dit à l'auteur que traduire ainsi, c'était créer ; mais le public, qui voyait plus à l'esprit de Rivarol qu'à son instruction, ne lui accorda pas le mérite d'une fidélité littérale. Il ne l'avait point cherchée ; il a plutôt sacrifié à l'effet des grands morceaux ; et l'on ne peut disconvenir que quelques-uns ne reproduisent, en partie, l'énergie bizarre et l'originalité pittoresque du peintre d'Ugolin. Ses *Lettres sur la religion et la morale*, publiées à l'occasion de son ouvrage de Necker sur l'importance des opinions religieuses, ne sont guère que des conversations vagues, sans doctrines, sur un sujet assez vague lui-même. On y devine à peine cette sagacité inébranlable de Rivarol, qui depuis illumina la métaphysique du langage et la politique des États de tant de clartés brillantes. Quelques plaisanteries assez faciles commencent, sur Necker, une terre que Rivarol devait, à plus d'un titre, continuer contre sa famille. Mais de toutes ces productions, caprices d'un esprit indompté et moqueur, de toutes ces improvisations de critique et de satire, échappées à la désignation et aux succès du monde, le *petit almanach de nos grands hommes* fut encore le plus important dans sa frivolité. C'était pour ce temps plus qu'un coup d'État, temps de repos, avide de vers, rassasié et toujours curieux de nouveautés littéraires, où l'entreprise de Rivarol devenait un véritable bienfait public par l'espèce de rajeunissement qu'elle donnait au plaisir de l'épigramme. L'ouvrage, publié d'abord sans nom d'auteur, fut avoué par Rivarol quand il vit qu'on l'attribuait à d'autres, surtout à Champeynet. Qu'on juge du succès par le scandale, et du mérite par le succès. On ne s'était jamais moqué de tant de gens à la fois, et l'on ne s'en était jamais moqué avec une malice plus impartiale, en même temps que plus amère ; car pas un seul auteur n'était oublié ; et il en est bien peu qui ont, plus tard, purgé la sentence par eux prononcée ; le volume

grossissait à chaque édition, et quelque nouvel avertissement retrempeait encore les traits de la satire. On a fait une liste de tous ceux qui se prétendaient injustement raillés par Rivarol, ainsi que des ouvrages qui les vengent. Nous ne devons pas nous amuser à la parcourir; il nous suffira d'en citer un, Delille, avec lequel le malheur et la justice le réconcilièrent à Hambourg, quoiqu'il fût coupable envers lui, non-seulement d'une plaisanterie en prose, mais encore d'une plaisanterie en vers (*le Chou et le navet*). La révolution vint bientôt couper court à ces jeux d'une société paisible et élever Rivarol à l'éloquence par le courage. Personne n'aperçut aussi vite que lui les conséquences d'un premier ébranlement. C'est dans son *Journal politique national*, concerté avec un dévoué serviteur du trône, M. de la Porte, qu'éclata son incroyable prévision des événements, qui devança le génie de Burke lui-même, et lui inspira peut-être cet anathème conservateur répété par toute l'Europe. Les feuilles de ce journal, rapidement écrites sous l'intérêt palpitant du moment, se voient aujourd'hui avec curiosité et même avec une sorte de surprise nouvelle. On sent toujours que c'est un contemporain qui peint, et souvent que c'est la postérité qui juge. Un seul éloge fera suffisamment apprécier la raison, la finesse, la vigueur des idées politiques : c'est que l'auteur ne croyait faire qu'un journal et qu'on croit lire une histoire. C'était à la même époque qu'il concourait, avec M. Peltier et Champcenetz, à la rédaction de l'ingénieux recueil intitulé *les Actes des Apôtres*, qui eut un si grand succès par l'esprit et la gaieté avec lesquels il déversait le ridicule sur les partisans de la révolution. Ces écrits étaient trop courageux, trop ouvertement contraires aux tendances de ce temps-là pour n'être pas trouvés coupables; les persécutions arrivèrent, et Rivarol, après avoir continué ses philippiques, pleines d'une verve si indignée, dans un village près de Noyon sous le nom de Salomon de Cambrai, fut enfin contraint de quitter la France. Il se réfugia d'abord à Bruxelles. C'est là qu'il écrivit ses *Lettres au duc de Brunswick et à la noblesse française émigrée*, au moment où la coalition entraît en Champagne. Les premières démonstrations de la Prusse se fondirent bientôt; la monarchie de Louis XVI, fugitive, fut réduite à l'épée impuissante de quelques preux; et par une double dérision de la fortune, le talent et l'éloquence ne purent pas plus la soutenir que le courage et la loyauté. Rivarol, abandonné à toutes les vicissitudes de l'exil, passa quelque temps à Londres, où il vit Pitt et Burke, ces deux ennemis de la révolution française, qui l'accueillirent avec distinction, mais qui ne l'empêchèrent pourtant pas d'aller chercher un autre abri à Hambourg en 1796. Il espérait s'y faire une ressource de sa plume et surtout de la publication d'un nouveau *Dictionnaire de la langue française*, conçu sur un plan plus

simple et plus vaste en même temps que celui de l'académie. Malgré les persécutions du libraire avec lequel il avait traité, Rivarol n'a fait imprimer que son discours d'introduction; mais déjà il avait achevé une nouvelle théorie grammaticale, d'innombrables observations sur les synonymes, sur la signification des mots, leur classement méthodique, leur définition analytique et conséquente. Le discours sur les facultés morales et intellectuelles de l'homme est une magnifique préface dans laquelle l'auteur a voulu rappeler la parole à la pensée, l'homme à Dieu. Le style de Rivarol a de l'éclat et de l'harmonie, un tour libre et varié, enfin les formes de la belle prose française; mais ce qui le caractérise essentiellement, c'est un jet rapide dans les idées, de fréquentes surprises, et une peinture continuelle de la pensée par l'image. Il y a tout à la fois chez lui quelque chose de la pompe de Buffon, de l'énergie de Tacite, ou plutôt de l'originalité du cardinal de Retz. Mais ces qualités ne sont pas complètes; son élévation ne va pas jusqu'à la gravité, sa véhémence jusqu'au sentiment, son esprit jusqu'au naturel. De là un peu de fatigue et d'éblouissement; c'est cependant toujours un écrivain agréable, et c'est souvent un grand peintre. Rivarol est mort à Berlin le 11 avril 1801.

(Armand Malitourne (1), dans la *Biographie Michaud*.)

§ 2

Notice littéraire

Une figure aimable, une tournure élégante, un port de tête assuré, soutenu d'une facilité rare d'élocution, d'une originalité fine et d'une urbanité piquante, lui valurent la faveur des salons et cette première attention du monde que le talent attend quelquefois de longues années sans l'obtenir. Rivarol semblait ne mener qu'une vie frivole, et il était au fond sérieux et appliqué. Il se livrait à la société le jour et il travaillait la nuit. Sa facilité de parole et d'improvisation ne l'empêchait pas de creuser solitairement sa pensée. Il étudiait les langues, il réfléchissait sur les principes et les instruments de nos connaissances, il visait à la gloire du style. Quand il se désignait sa place parmi les écrivains du jour, il portait son regard aux premiers rangs. Il avait de l'ambition sous un air de paresse. Cette ambition littéraire se marqua dans les deux premiers essais de Rivarol, sa traduction de l'*Enfer* de Dante (1785), et son *Discours sur l'universalité de*

(1) Chénedollé n'a pas été étranger à cette notice, et c'est pourquoi on l'a choisie, malgré ses imperfections. Elle représente l'idée qu'on se faisait de Rivarol, dans le groupe des royalistes libéraux, vers 1828.

la langue française, couronné par l'Académie de Berlin (1784).

Traduire Dante était pour Rivarol « un bon moyen, disait-il assez avantageusement, de faire sa cour aux Rivarol d'Italie » et une façon de payer sa dette à la patrie de ses pères ; c'était indirectement faire preuve de sa noblesse d'au delà des monts ; c'était surtout aussi une manière de s'exercer sur un beau thème et de lutter avec un maître. Rivarol, nommons-le tout d'abord par son vrai nom, est un *styliste* : il veut enrichir et renouveler la langue française, même après Buffon, même après Jean-Jacques. N'ayant pas d'abord en lui-même un foyer d'inspiration et un jet de source suffisants pour lui faire trouver une originalité toute naturelle, il cherche cette originalité d'expression par la voie littéraire et un peu par le dehors. Il s'attaque à Dante, dont il apprécie d'ailleurs l'austère génie. « Quand il est beau, dit-il, rien ne lui est comparable. Son vers se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le secours d'une seule épithète. » C'est en se prenant à ce style « affamé de poésie, » qui est riche et point délicat, plein de mâles fiertés et de rudesses bizarres, qu'il espère faire preuve de ressources et forcer la langue française à s'ingénier en tous sens. « Il n'est point, selon lui, de poète qui tende plus de pièges à son traducteur ; » il compte parmi ces pièges les hardiesses et les comparaisons de tout genre dont quelques-unes lui semblent intraduisibles dans leur crudité. Il se pique d'en triompher, de les éluder, de les faire sentir en ne les exprimant qu'à sa façon. « Un idiome étranger, dit-il, proposant toujours des tours de force à un habile traducteur, le *tâte*, pour ainsi dire, en tous sens : bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue ; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces. » Ainsi ne demandez pas à Rivarol le vrai Dante ; il sent le génie de son auteur, mais il ne le rendra pas, il ne le calquera pas religieusement. En eût-il l'idée, le siècle ne le supporterait pas un moment. Voltaire avait mis Rivarol au défi de réussir ; il lui avait dit en plaisantant qu'il ne traduirait jamais Dante en *style soutenu*, « ou qu'il changerait trois fois de peau avant de se tirer des pattes de ce diable-là. » Rivarol n'a garde de vouloir changer de peau, il est trop content de la sienne. Il vise, en traduisant, à ce *style soutenu* déclaré impossible ; et, dans cet effort, il ne songe qu'à s'exercer, à prendre ses avantages, à rapporter quelques dépouilles, quelques trophées en ce qui est du génie de l'expression. Telle est son idée, qui nous paraît aujourd'hui incomplète, mais qui n'était pas vulgaire.

L'Académie de Berlin avait proposé, en 1783, pour sujet de prix, la réponse à ces questions : — *Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? — Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? — Est-il à présumer qu'elle la conserve ? — Le*

discours de Rivarol qui obtint le prix a de l'éclat, de l'élévation, nombre d'aperçus justes et fins exprimés en images heureuses. C'est un esprit fait et déjà mûr qui développe ses réflexions, et par endroits c'est presque un grand écrivain qui les exprime. Il insiste sur la qualité essentielle de la langue française, qui est la *clarté*, tellement que, quand cette langue traduit un auteur, elle l'explique véritablement... Ce remarquable discours, qui dépassait de bien loin, par le style et par la pensée, la plupart des ouvrages académiques, valut à Rivarol l'estime de Frédéric le Grand et obtint un vrai succès en France et en Europe,

On peut penser qu'il eut de l'influence sur la direction de Rivarol. Esprit à la fois philosophique et littéraire, il se voua dès lors à l'analyse des langues et de la sienne en particulier. « Il est bon, avait-il dit, de ne pas donner trop de vêtements à sa pensée, il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues, et, après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne. » Rivarol ne s'y renferma que pour l'approfondir, et, dès ce temps, il conçut le projet d'un dictionnaire de la langue française, qu'il caressa toujours en secret, à travers toutes les distractions du monde et de la politique, auquel il revint avec plus de suite dans l'exil, et dont le discours préliminaire est resté son titre le plus recommandable aux yeux des lecteurs attentifs.

Cependant il vivait trop de la vie brillante, dissipée, mondaine, de la vie de plaisirs, et, à peine âgé de vingt-huit ans, il se disait lassé et vieilli...

Les salons distrayaient Rivarol et le détournèrent trop de la gloire sérieuse. Il y primait par son talent naturel d'improvisation, dont tous ceux qui l'ont entendu n'ont parlé qu'avec admiration et comme éblouissement. C'était un virtuose de la parole. Une fois sa verve excitée, le feu d'artifice, sur ses lèvres, ne cessait pas. Il ne lançait pas seulement l'épigramme, il répandait les idées et les aperçus ; il faisait diverger sur une multitude d'objets à la fois les faisceaux étincelants de son éloquence. Lui-même, dans des pages excellentes, en définissant l'esprit et le goût, il n'a pu s'empêcher de définir son propre goût, son propre esprit ; on ne prend jamais, après tout, son idéal bien loin de soi...

Il ne se dissimulait pas que ce talent brillant qu'il portait avec lui, qu'il déployait avec complaisance dans les cercles, et dont jouissait le monde, lui attirait aussi bien des envies et des inimitiés. Mais Rivarol, en causant, obéissait à un instinct méridional irrésistible. Il n'y trouvait aucune peine, aucune fatigue de pensée, et sa paresse s'accommodait de ce genre de succès, qui n'était pour lui qu'un exercice de sybarite délicat et qu'une jouissance.

Sa vanité s'en accommodait aussi, car, en causant, il se trouvait tout naturellement le premier ; personne, lui présent, ne

songeait à lui disputer cette prééminence. Ses amis (car il en eut) assurent qu'en s'emparant ainsi du sceptre il n'en était nullement orgueilleux au fond : « Né se considérant que comme une combinaison heureuse de la nature, convaincu qu'il devait bien plus à son organisation qu'à l'étude ou au travail, il ne s'estimait que comme un métal plus rare et plus fin. » C'était sa manière de modestie. Semblable en cela aux artistes, il se sentait pourvu d'un prodigieux instrument, et il en jouait devant tous. Il vocalisait. Pourtant ce qui se pardonne aisément chez un chanteur, un pianiste ou un violoniste, chez un talent spécial, se pardonne moins dans l'ordre de l'esprit. Cette parole aux mains d'un seul semble bientôt une usurpation, et Rivarol, tranchant, abondant dans son sens, imposant silence aux autres, n'a rien fait pour échapper au reproche de fatuité qui se mêle inévitablement jusque dans l'éloge de ses qualités les plus belles. Il s'étalait d'abord et partout, dans toute la splendeur et l'insolence de son esprit. Le sens moral et sympathique ne l'avertissait pas.

Sur tout le reste, son goût était fin, vif, pénétrant, et, bien qu'il ne résistât point assez à une teinte de recherche et d'apprêt, on peut classer Rivarol au premier rang des juges littéraires éminents de la fin du dernier siècle. Il avait des parties bien autrement élevées et rares que la Harpe, Marmontel et les autres contemporains ; il avait de la portée et de la distinction, jointes à la plus exquise délicatesse. Dans ses jugements, il pensait surtout aux délicats, et l'on a pu dire qu'il avait, en littérature, « plus de volupté que d'ambition. » Son goût pourtant était trop sensible et trop amoureux pour ne pas laisser éclater hautement ce qu'il éprouvait.

« On dit qu'un homme a l'esprit de critique lorsqu'il a reçu du ciel non-seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une âme qui se passionne pour les unes et s'irrite des autres, une âme que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains et l'accable de son ennui. (1) »

Cette définition si bien sentie, il a passé sa vie à la pratiquer, et presque toutes les inimitiés qu'il a soulevées viennent de là. Quand Rivarol débuta dans la littérature, les grands écrivains qui avaient illustré le siècle étaient déjà morts ou allaient disparaître : c'était le tour des médiocres et des petits. Comme au soir d'une chaude journée d'été, une foule d'insectes bourdonnaient dans l'air et harcelaient de leur bruit les honnêtes indifférents.

(1) Toute cette partie de l'étude de Sainte-Beuve est l'analyse du chapitre du *Discours préliminaire* que nous donnons sous le titre de *Le Génie et le Talent*. On y renvoie pour les citations, qu'on a dû, ici, écarter ou supprimer.

Tout le siècle ayant tourné à la littérature, on se louait, on se critiquait à outrance ; mais le plus souvent on se louait. A Paris, on n'en était pas dupe. « En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers, il y a toujours dans cette capitale, disait Rivarol, trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent ; ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains et les tourmente le reste de leur vie. » Mais, en province, on était dupe. « Il serait temps enfin, conseillait-il, que plus d'un journal changeât de maxime, il faudrait mettre dans la louange la sobriété que la nature observe dans la production des grands talents, et cesser de tendre des pièges à l'innocence des provinces. » C'est cette pensée de haute police qui fit que Rivarol, un matin, s'avisa de publier son *Petit Almanach de nos grands hommes pour l'année 1788*, où tous les auteurs éphémères et imperceptibles sont rangés par ordre alphabétique, avec accompagnement d'un éloge ironique. Il avait porté la guerre dans un guépier, et il eut fort à faire ensuite pour se dérober à des milliers de morsures.

Ce *Petit Almanach des grands hommes*, qui avait pour épigraphe : *Dis ignotis* (aux dieux inconnus), est une de ces plaisanteries qui n'ont de piquant que l'à-propos. On peut remarquer qu'il commence par le nom d'un homme qui a depuis acquis une certaine célébrité dans la médecine, Alibert, et qui n'était connu alors que par une fable insérée dans un Recueil des muses provinciales. Andrieux, Guinguené, qui n'avaient débuté jusqu'alors que dans la littérature légère, y sont mentionnés, ainsi que Marie-Joseph Chénier, qui se vengea aussitôt par une satire virulente.

Quand Rivarol eut quitté la France, en 1791 (1), il disait avec plus de gaieté que d'in vraisemblance : « Si la Révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'ai échappé à quelques Jacobins de mon *Almanach des grands hommes* (2). »

Rivarol, dès 1782, s'était attaqué à l'abbé Delille, alors dans tout son succès. Dans un écrit anonyme, mais qu'on savait de lui, il avait critiqué le poème des *Jardins*, nouvellement imprimé.

« Il vient enfin de franchir le pas, disait Rivarol de ce poète ; il quitte un petit monde indulgent, dont il faisait les délices depuis tant d'années, pour paraître aux regards sévères du grand monde, qui va lui demander compte de ses succès : enfant gâté, qui passe des mains des femmes à celles des hommes, et pour

(1) En 1792 seulement, le 10 juin.

(2) Ils y foisonnent : Collot d'Herbois, Fréron fils, Pons de Verdun, parmi les plus connus.

qui on prépare une éducation plus rigoureuse, il sera traité comme tous les petits prodiges. »

Suit une critique qui semblait amère et excessive alors, et qui n'est que trop justifiée aujourd'hui. En général, il y a dans Rivarol le commencement et la matière de bien des hommes que nous avons vus depuis se développer et grandir sous d'autres noms. Il y a le commencement et le pressentiment d'un grand écrivain novateur, tel que Chateaubriand a paru depuis ; d'un grand critique et poète, tel qu'André Chénier s'est révélé : par exemple, il critique Delille tout à fait comme André Chénier devait le sentir. Nous verrons tout à l'heure qu'il y eut aussi en lui le commencement d'un de Maistre. Mais toutes ces intentions premières furent interceptées et arrêtées avant le temps par le malheur des circonstances et surtout par l'esprit du siècle, dans lequel Rivarol vécut trop et plongea trop profondément pour pouvoir ensuite, même à force d'esprit, s'en affranchir.

Rivarol n'a été qu'un homme de transition ; mais à ce titre il a une grande valeur, et nous osons dire qu'il n'a pas encore été mis à sa place. Ses bons mots, ses saillies, ses épigrammes, sont connus et cités en cent endroits : il y a lieu d'insister sur ses tentatives plus hautes.

M. Necker avait publié en 1787 son livre sur *l'Importance des Idées religieuses*. Rivarol lui adressa deux lettres pleines de hardiesse et de pensée, dans lesquelles il le harcèle sur son déisme. Dans ces lettres, où il cite souvent Pascal et où il prouve qu'il l'a bien pénétré, Rivarol se place à un point de vue d'épicuréisme élevé qu'il aura à modifier bientôt, quand la Révolution, en éclatant, lui aura démontré l'importance politique des religions.

Dès les premiers jours où la Révolution se prononça, Rivarol n'hésita point, et il embrassa le parti de la cour, ou du moins celui de la conservation sociale. Dès avant le 14 juillet, il avait dénoncé la guerre dans le *Journal dit politique national*, publié par l'abbé Sabatier. Ces articles de Rivarol ont été depuis réunis en volume, et quelquefois sous le titre de *Mémoires* ; mais ce recueil s'est fait sans aucun soin. On a supprimé les dates, les divisions des articles ; on a même supprimé des transitions ; on a supprimé enfin les épigraphes que chaque morceau portait en tête, et qui, empruntées d'Horace, de Virgile, de Lucain attestaient, jusque dans la polémique, un esprit éminemment orné : Rivarol, même en donnant des coups d'épée, tenait à ce que la poignée laissât voir quelques diamants.

Dans ce journal, dont le premier numéro est du 12 juillet 1789, Rivarol se montre, et avant Burke, l'un des plus vigoureux écrivains politiques qu'ait produits la Révolution. Il raconte ce qui s'est passé aux états généraux avant la réunion des ordres, et il suit ce récit à mesure que les événements se développent. « Il n'y

a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif, a dit le cardinal de Retz, et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaître et de prendre ce moment. » Rivarol fait voir que, s'il exista jamais, ce moment fut manqué dès l'abord dans la Révolution française. Parlant de la déclaration du roi dans la séance royale du 23 juin, il se demande pourquoi cette déclaration, qui, un peu modifiée, pouvait devenir *la grande Charte du peuple français*, eut un si mauvais succès; et la première raison qu'il en trouve, c'est qu'elle vint trop tard. « Les opérations des hommes ont leur saison, dit-il, comme celles de la nature; six mois plus tôt, cette déclaration aurait été reçue et proclamée comme le plus grand bienfait qu'aucun roi eût jamais accordé à ses peuples; elle eût fait perdre jusqu'à l'idée, jusqu'au désir d'avoir des états généraux. » Il fait voir d'une manière très sensible comment les questions changèrent bien vite de caractère dans cette mobilité, une fois soulevée, des esprits: « Ceux qui élèvent des questions publiques devraient considérer combien elle se dénature en chemin. On ne nous demande d'abord qu'un léger sacrifice, bientôt on en commande de très grands; enfin, on en exige d'impossibles... »

L'image chez lui s'ajoute à l'idée pour la mieux faire entrer; il ne dit volontiers les choses qu'en les peignant. Ainsi, pour rendre cette fureur de nivellement universel: « On a renversé, dit-il, les fontaines publiques, sous prétexte qu'elles accaparaient les eaux, et les eaux se sont perdues. »

... Dans tout le cours de ce journal, Rivarol se dessine avec énergie, éclat, indépendance, et comme un de ces écrivains (et ils sont en petit nombre) que « l'événement n'a point corrompus ». Dès les premiers numéros du journal, et dans l'intervalle du 14 juillet au retour de M. Necker, on avait accusé le rédacteur d'être vendu au ministère.

« Si cela est, s'écriait Rivarol, nous sommes vendus et non payés, ce qui doit être quand l'acheteur n'existe pas; et, en effet il n'y a point de ministère en ce moment... Les cours, à la vérité, ajoute-t-il en se redressant, se recommandent quelquefois aux gens de lettres comme les impies invoquent les saints dans le péril, mais tout aussi inutilement: la sottise mérite toujours ses malheurs. »

Si nous trouvions à redire à ce langage, ce serait plutôt à l'ironie du ton et à cet accent de dédain envers ceux mêmes qu'on défend, accent qui est trop naturel à Rivarol, que nous retrouvons plus tard à Chateaubriand, et qui fait trop beau jeu, vraiment, à l'amour-propre de celui qui parle. Le vrai conseiller politique sait se préserver de ce léger entêtement tout littéraire...

Sorti de France en 1791 (1), Rivarol séjourna d'abord à Bruxelles,

(1) En 1792.

puis en Angleterre, et ensuite à Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il parvint à établir une sorte de centre de société et d'atelier littéraire; tout ce qui y passait de distingué se groupait autour de lui. On peut dire qu'il y trônait...

Esprit tout littéraire, la nécessité l'avait fait triompher de sa paresse, et il se remit pendant son séjour à Hambourg à la composition de son dictionnaire de la langue française, dont le *Discours préliminaire* parut en 1797.

Jamais prospectus ni préface de dictionnaire n'a renfermé tant de choses en apparence étrangères et disparates. Rivarol y fait entrer toute la métaphysique et la politique. Il considère la parole comme « la physique expérimentale de l'esprit, » et il en prend occasion d'analyser l'esprit, l'entendement et tout l'être humain dans ses éléments constitutifs et dans ses idées principales; il le compare avec les animaux, et marque les différences essentielles de nature: puis il se livre, en finissant, à des considérations éloquentes sur Dieu, sur les passions, sur la religion, sur la supériorité sociale des croyances religieuses, comparativement à la philosophie. C'est dans cette dernière partie qu'on trouve des tableaux de la Révolution et de la Terreur, qui, au point de vue moral, rappellent parfois l'idée, la plume, et, j'ose le dire, la verve d'un Joseph de Maistre.

Il n'est ni de mon objet ni de ma compétence d'entrer avec Rivarol dans l'analyse à la Condillac qu'il tente de l'esprit humain. Je me bornerai à dire à ceux (comme j'en connais) qui seraient disposés à dédaigner son effort, que, dans cet écrit, Rivarol n'est pas un littérateur qui s'amuse à faire de l'idéologie et de la métaphysique; c'est mieux que cela, c'est un homme qui pense, qui réfléchit, et qui, maître de bien des points de son sujet, exprime ensuite ses résultats, non pas au hasard, mais en écrivain habile et souvent consommé. Ceux qui connaissent la philosophie de M. de la Romignière, et qui prendront la peine de lire Rivarol, trouveront que c'est là que ce professeur distingué et élégant a dû emprunter son expédient de la transaction entre la *sensation* et l'*idée*, entre Condillac et M. Royer Collard, et de ce terme mi-troyen qui a longtemps eu cours dans nos écoles sous le titre de *sentiment*. C'en est assez sur ce sujet. L'honneur de Rivarol, selon moi, est, dans quelque ordre d'idées qu'il pénètre, d'y rester toujours ce qu'il est essentiellement, un écrivain précis, brillant, animé, prompt aux métaphores. Jamais il ne consent à admettre le divorce entre l'imagination et le jugement. Il nous prouve très bien, par l'exemple des langues, que la métaphore et l'image sont si naturelles à l'esprit humain, que l'esprit même le plus sec, et le plus frugal ne peut parler longtemps sans y recourir, et, si l'on croit pouvoir s'en garder en écrivant, c'est qu'on revient alors à des images qui, étant vieilles et usées, ne frappent plus ni l'au-

sur ni les lecteurs. Que si Locke et Condillac « manquaient également tous deux du secret de l'expression, de *cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur attention*, leur saura-t-on gré de cette impuissance ? » Et il conclut en disant : « Les belles images ne dessèchent que l'envie. »

Il n'a manqué à plus d'une de ces pages de Rivarol, pour frapper davantage, que de naître quelques années plus tôt, en présence de juges moins dispersés et sous le soleil même de la patrie. Le sentiment qui anime les derniers chapitres, et qui fait que cet homme au cœur trop desséché par l'air des salons se relève et s'irradie par l'intelligence du milieu de la catastrophe universelle, se rappelle quelque chose du mouvement d'un naufragé qui s'attache au mât du navire et qui tend les bras vers le rivage...

Venant aux passions des hommes, Rivarol les analyse et les définit avec une précision colorée qui lui est propre. Il fait bien sentir à quel point les hommes se conduisent plus d'après leurs passions que par leurs idées...

Il aborde, en finissant, la grande et nouvelle passion qui a produit la fièvre nationale et le délire dont la France a été saisie : c'est la passion philosophique, le fanatisme philosophique. On voyait jusqu'alors que le mot de *fanatisme* ne s'appliquait qu'aux idées et aux croyances religieuses : il était réservé à la fin du dix-huitième siècle de montrer qu'il ne s'appliquait pas moins à la philosophie, et il en est résulté aussitôt des effets monstrueux.

Et ici, dans une diatribe d'une verve, d'une invective incroyables, Rivarol prend à partie les philosophes modernes comme les auteurs du désordre et de l'anarchie, les uns à leur insu, les autres sachant et le voulant. Il les montre possédés d'une manie d'analyse qui ne s'arrête et ne recule devant rien, qui porte en toute matière sociale les dissolvants et la décomposition.

Dans la physique, ils n'ont trouvé que des objections contre l'auteur de la nature, dans la métaphysique, que doute et subtilités : la morale et la logique ne leur ont fourni que des déclamations contre l'ordre politique, contre les idées religieuses et contre les lois de la propriété ; ils n'ont pas aspiré à moins qu'à la reconstruction de tout par la révolte contre tout, et, sans songer qu'ils étaient eux-mêmes dans le monde, ils ont renversé les colonnes du monde...

« Que dire d'un architecte qui, chargé d'élever un édifice briserait les pierres pour y trouver des sels, de l'air et une base terrestre, et qui nous offrirait ainsi une analyse au lieu d'une maison ?... »

« La vraie philosophie est d'être astronome en astronomie, chimiste en chimie, et politique dans la politique. »

« Ils ont cru cependant, ces philosophes, que définir les hom-

mes, c'était plus que les réunir : que les émanciper, c'était plus que les gouverner, et qu'enfin les soulever, c'était plus que les rendre heureux. Ils ont renversé des Etats pour les régénérer, et disséqué des hommes vivants pour les mieux connaître... »

En écrivant ces pages éloqu岸tes et enflammées (et il y en a quatre-vingts de suite sur ce ton-là), Rivarol se souvenait évidemment de ces hommes avec qui il avait passé tant d'années et dont il connaissait le fort et le faible, des Chamfort, des Condorcet, des Garat. Il y a des traits personnels qui s'élancent de toutes parts comme des flèches, et qui s'adressent à autre chose qu'à une idée et à une théorie. Sans qu'il les nomme, on voit bien à l'éclair de son regard, à la certitude de son geste, qu'il est en face de tels ou tels adversaires. Mais aussi ce qui honore en Rivarol l'intelligence et l'homme, c'est qu'il s'élève du milieu de tout cela comme un cri de la civilisation perdue, l'angoisse d'un puissant et noble esprit qui croit sentir échapper toute la conquête sociale... (Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome V.)

§ 3

Opinion de Burke

... J'ai vu trop tard pour en profiter les admirables annales de M. votre frère (*le Journal politique national*) ; on les mettra un jour à côté de celles de Tacite. Je conviens qu'il y a une grande ressemblance dans notre manière de penser ; cet aveu dùt-il vous paraître aussi présomptueux que sincère, si j'avais vu ces annales avant que j'écrive sur le même sujet, j'eusse enrichi le mien de plusieurs citations de ce brillant ouvrage, plutôt que de m'aventurer d'exprimer à ma manière les pensées qui nous sont communes. (*Lettre de M. Burke sur les affaires de France et des Pays-Bas, adressée à M. le vicomte de Rivarol. Paris, 1791.*)

§ 4

Madame de Rivarol

... Ce mariage, c'est la seule sottise d'une vie si spirituelle. C'est la seule des folies de Rivarol qui n'ait pas été gaie. Malheur unique, en effet, puisqu'il est de ceux dont il est de mauvais goût de se plaindre ; faute terrible, puisqu'elle est de celles que rien ne répare, que tout aggrave au contraire.

Aussi Rivarol n'en parlait pas. Tout au plus dévoilait-il parfois,

dans une rapide allusion, la plaie secrète, affectant alors de se moquer de son sort, de peur d'en pleurer.

Dans une lettre datée des premiers jours, il écrivait à M. de Lauraguais, bien fait pour apprécier une telle confiance : « Je m'étais avisé de médire de l'amour ; il m'a envoyé l'hymen pour se venger. »

Une autre fois, il disait à ses amis : « Je ne suis ni Jupiter, ni Socrate, et j'ai trouvé dans ma maison Junon et Xantippe. » C'est tout ; mais un biographe et un moraliste doivent en savoir et en dire plus long.

Rivarol avait rencontré, en 1780 ou 1781, dans les hasards parfois perfides de sa brillante vie mondaine, une jeune femme romanesque, aventureuse et quelque peu aventurière, plus âgée que lui, et qui n'avait guère d'autre mérite que sa beauté. Assez instruite pour être pédante, elle possédait pour toute dot cette érudition d'institutrice et des prétentions nobiliaires peut-être moins justifiées que celles de son mari. Elle lui plut ; il le lui dit. Elle le prit au mot ; il l'épousa. Ils s'en félicitèrent un jour, et s'en repentirent toute la vie.

Elle s'appelait Louise-Henriette Mather-Flint, d'une famille écossaise, qui avait eu des malheurs sous les Stuarts, et se vantait de cette honorable misère, due à la fidélité...

La *Préface des Pensées inédites de Rivarol*, où, sous le rapport du caractère, sa veuve est assez maltraitée, prend sa défense au point de vue généalogique.

« Le beau-père de Rivarol est auteur d'une grammaire anglaise, très estimée, et il n'était point professeur de langue anglaise, comme on l'a dit. La famille Mather-Flint est très ancienne et très connue dans le pays de Galles, et il y a eu un diplomate de ce nom, cousin de madame de Rivarol, connu dans toutes les cours de l'Europe dans le dernier siècle... Les aïeux de mademoiselle Mather-Flint avaient suivi en France le roi Jacques. »

Comme nous l'avons dit, madame de Rivarol se piquait de bel esprit. Elle figure parmi les admiratrices de Restif de la Bretonne, qui a donné à quelques-uns de ses billets la compromettante hospitalité de ces ouvrages où, pour allonger la sauce ou piquer par un ragoût de plus la curiosité dont il vivait, le fameux pornographe vidait sa correspondance (1). Madame de Rivarol

(1) On trouve, au tome XIX des *Contemporaines*, sous le numéro 138, un billet de la comtesse de Rivarol. La *Paysanne pervertie* valut à son auteur, le 1^{er} décembre 1785, le billet suivant : « La comtesse de Rivarol prie M. Restif de vouloir bien lui faire l'honneur de passer chez elle, demain vendredi dans la journée, ou samedi si cela lui convient mieux. Elle a l'honneur de lui souhaiter le bonjour, et de lui faire mille

ne se bornait pas à ce commerce avec les lettres. Elle écrivait aussi pour son propre compte, et il existe d'elle plusieurs traductions de circonstance, plusieurs ouvrages de littérature subalterne et mercenaire dont on trouve la liste dans les bibliographes (1).
(M. de Lescure, *Rivarol et la Société française.*)

§ 5

Manette

... Il fonda un autre intérieur avec Manette, dont le babil rieur et l'entrain léger le charmèrent à certaines heures. Cet autre intérieur n'était pas exempt d'orage. Manette avait beaucoup voyagé. Elle avait laissé des traces de son pied léger en Italie et en Angleterre. Femme qui voyage laisse voyager son cœur. Rivarol était volage, mais jaloux. Il lui arriva plus d'une fois, selon Garat, de prendre aux cheveux sa douce amie, et de la vouloir bien tendrement jeter par la fenêtre ; mais il se ravisait à temps. Manette était tout simplement une aimable copie de Manon Lescault, venue de sa province, ignorante et pauvre, mais jolie et perverse. Elle avait de l'esprit, mais surtout l'esprit de l'amour. D'ailleurs elle avait été à l'école de Sophie Arnould. (Arsène Houssaye, *Galerie du XVIII^e siècle.*)

Rivarol lui disait, la veille de son départ pour Bruxelles : Ma chère, si vous voulez être souveraine, restez à Paris. Si, au contraire, vous voulez être toujours Manette, il faut me suivre. Manette y consentit, courut le monde, vit des princes par la grâce de Dieu soupirer pour ses charmes, fut sage, quoique jolie, écouta les vers et la prose de Rivarol, fit les honneurs de plus d'un grand souper, fut aimée partout, partagea les chances de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Enfin Manette fut pour lui une providence de soins délicats. (Sulpice de la Platière, *Vie de Rivarol.*)

On avait pardonné à Dufresny et à Boissy d'avoir épousé leur blanchisseuse, à Diderot d'avoir pris pour femme sa gouvernante ; enfin on savait que Le Brun avait contracté mariage avec sa cui-

compliments sur *la Paysanne*. Cet admirable ouvrage l'a fait revenir de sa prévention contre les hommes, puisque c'est un homme qui a su peindre avec tant d'énergie l'âme sublime de deux femmes naturelles, Fanchon Berthier et sa belle-mère, ainsi que l'âme sublimatroce (*sic*) de Gaudet. » A.

(1) Il y a des détails utiles dans sa *Notice sur Rivarol*. Elle mourut en 1821.

sinière, appelée malignement par quelqu'un son *Pégase*. Le premier de nos comiques avait illustré sa servante *La Forêt* et Jean-Jacques sa *Thérèse*. Rivarol, soit qu'il voulût ou non s'autoriser de ces exemples, montrait à ses amis, peut-être même à ses ennemis, une certaine Manette, espèce de *bonne* qui occupait chez lui une place dans le salon ; mais elle finit par quitter son maître deux ou trois ans avant qu'il mourût, et s'en revint de Hambourg en France...

... Il y avait beaucoup à dire sur la fraîcheur de Manette, et très peu sur son esprit. Un jour qu'elle était malade, et qu'elle témoignait à Rivarol une inquiétude de ce qu'elle deviendrait dans l'autre monde : « Laisse faire, lui dit-il, je te donnerai une lettre de recommandation pour la servante de Molière. »

(H. de la Porte, *Notice*.)

§ 6

Rivarol à Hambourg

... Bientôt le *Spectateur du Nord* (1) compta parmi ses rédacteurs tous ceux qui, dans l'émigration de Hambourg, savaient quelque peu tenir une plume.

Rivarol ne collabora à ce recueil que peu de temps, et n'y donna guère que les rognures de son esprit. Il fut de bonne heure accaparé par son *Dictionnaire*, dont les travaux préliminaires ont l'ampleur des portiques d'un monument malheureusement demeuré inachevé, et il eut assez de peine à disputer à ses travaux le temps de ses plaisirs, pour pouvoir consacrer au *Spectateur* des inspirations fraîches et des loisirs désintéressés. Nous trouvons dans le *Spectateur* de 1797 à inscrire au bilan de Rivarol, outre deux extraits raisonnés qui ne sont pas de lui, de son *Discours préliminaire du Nouveau Dictionnaire de la langue française*, un *Essai sur l'amitié*, précédé de cette courte et mordante *Note* :

« Feu Mirabeau, dont le portefeuille était, comme celui des courtiers, rempli des effets d'autrui, ayant eu quelque temps à sa disposition le morceau suivant, le donna comme sien à ses amis d'Allemagne. (Voyez le recueil de ses lettres à M. Mauvillon, professeur à Brunswick, qui lui faisait sa *Monarchie prussienne*.) Mirabeau, n'ayant qu'une copie manuscrite de cet *Essai sur l'amitié*, ignorait qu'on l'avait inséré dans le *Mercur* près d'un ans auparavant, retouché par l'auteur. »

Nous trouvons à la page 416 du tome Ier un morceau intitulé : *De la littérature française en 1788, à l'occasion d'un ouvrage*

(1) Recueil fondé par Baudus, édité par Fauche.

de *M. de Florian* ; et à la suite un autre article qui peut lui être attribué, signé : *Lucius Apuleius*, et intitulé : *Lettre au Spectateur*, sur l'ouvrage de madame de Staël : *De l'influence des passions*. Il ne faut pas oublier non plus quelques essais de traduction de l'*Énéide* avec des remarques et des notes...

Dès 1798, Fauche et Rivarol ne semblent plus prendre au succès de *Spectateur du Nord* qu'un médiocre intérêt. Ce que l'un et l'autre en voulaient surtout, et ils l'avaient obtenu, c'était le concours de sa publicité pour la propagande du *Nouveau Dictionnaire de la langue française*. Or, l'affaire inaugurée par la publication de la première partie du *Discours préliminaire*, qui contenait toute une théorie philosophique du langage et tout un système de critique philologique, était désormais lancée et absorbait impérieusement tous leurs soins.

C'était une entreprise compliquée, car Fauche y avait ajouté des rouages qui témoignent d'une expérience consommée des faiblesses du public et des appâts avec lesquels on l'attire. On trouve, au tome III du *Spectateur*, et en tête de chaque exemplaire du *Discours préliminaire*, un prospectus dont les annonces appartiennent au mercantilisme le plus raffiné, et dont les combinaisons n'ont rien à envier aux plus belles inspirations du *puffisme* contemporain. Fauche s'engage à remettre à tout souscripteur à ce *Dictionnaire* (3 vol. in-4°), révélateur de tous les mystères de la langue française, réparateur de tant d'injures qui lui sont faites, libérateur d'un joug qui de léger est devenu si dur, vengeur de l'indigne tyrannie de la routine académique (l'Académie, n'ayant pas repris la parole, ne pouvait se défendre, et Rivarol ne l'épargnait pas plus que Chamfort), Fauche, donc, s'engage à remettre à tout souscripteur un billet numéroté de loterie donnant droit à un lot de cinq cents livres tournois, qui écherra par la voie du sort à chaque centième billet sorti de la roue. Un lot de six mille livres tournois appartiendra au porteur du billet correspondant à chaque millième numéro. Mais là où la rouerie allemande se mêle à la finesse française et y éclate, non sans un discret sourire, c'est dans la disposition qui porte que l'affaire n'intéressant que des lecteurs au-dessus d'une pensée de lucre, c'est non en *francs* qu'on les soldera, mais en *livres* de la librairie Fauche, à choisir dans son catalogue de quatre mille numéros. Rien ne manque à cette combinaison digne des plus beaux jours de la spéculation *livresque* parisienne, pas même les remises exceptionnelles de 40 pour 100 à qui placera 12 exemplaires ; 45 pour 100, de treize à vingt-quatre exemplaires ; 20 pour 100, de vingt-cinq à cinquante, etc...

Nous avons sous les yeux le traité conclu entre « M. Antoine, comte de Rivarol, de l'Académie royale de Prusse, etc... *d'une part*, et M. Pierre-François Fauche, imprimeur-libraire, domicilié

à Hambourg, *d'autre part* ». Il nous montre Rivarol en affaires, les traitant avec une désinvolture de grand seigneur qui n'exclut point les vues fines et les calculs judicieux. Par cette convention du 26 mars 1796, Fauche s'engage à payer à Rivarol — par anticipation sur ses droits d'auteur, fixés à la moitié des bénéfices, après prélèvement fait, sur le produit des ventes, de toutes les dépenses spécialement relatives à l'entreprise — une somme de cinquante louis par mois. Ces avances mensuelles de rédaction pour Rivarol et ses collaborateurs, qu'il demeure seul chargé de choisir et de payer, courent pendant un an. L'auteur s'oblige, à peine d'un dédit de douze mille livres tournois, à fournir, dans les six mois de la date du traité, le manuscrit du *Discours préliminaire* et celui des six premières lettres. Fauche demeure aussi tenu de plusieurs obligations, notamment la fourniture gratuite des livres nécessaires à la rédaction. Enfin, en cas de difficulté entre les parties, elles stipulent que le différend sera réglé à l'amiable par des arbitres.

Comme nous le verrons, le *Dictionnaire* ne fut qu'un de ces magnifiques châteaux en Espagne, sur lesquels la complaisante imagination de Rivarol donnait de très bonne foi des hypothèques, dont le gage ne consistait guère que dans les portes, réellement existantes, d'un domaine pour tout le reste idéal. Mais le succès du *Discours préliminaire* suffit certainement à indemniser Fauche de ses avances, et il ne paraît pas qu'il y ait eu difficulté entre lui et les héritiers de son pensionnaire, quand une mort prématurée brisa sa plume et qu'il ne fut plus permis d'espérer l'achèvement d'un monument qui avait été sérieusement et consciencieusement fondé, et qui n'était pas de ceux qu'on improvise. (M. de Lescure, *ouvr. cité.*)

§ 7

Mort de Rivarol

Le comte de Dampmartin à Claude-François de Rivarol.

Montségur, par Saint-Paul-Trois-Châteaux, le 26 octobre 1802.

... Tous les récits de la mort de votre illustre frère sont surchargés de circonstances romanesques dont la plupart n'ont pas le moindre fondement. Celui qui se lit dans *le Journal des Débats* est fort bien fait, quant au style et quant aux sentiments, mais il n'a pas la moindre exactitude. Il a été cause que je n'ai rien dit de positif et de clair sur cet événement, d'après l'idée que

vous approuviez cette rédaction dans laquelle on vous cite, ainsi que votre fils ; cela suffisait pour m'imposer de justes égards.

Rivarol ne s'est nullement fait transporter à la campagne ; il a souffert et il est mort dans sa chambre garnie, au milieu de Berlin, d'où l'on ne pouvait assurément voir ni campagne ni ruisseau : mais ses hôtes lui ont montré un attachement, un zèle digne d'éloges.

N'ayant pas recouvré sa tête les deux premiers jours, il n'a point pu prononcer les discours qu'on lui prête. A l'instant de sa mort, il n'y avait près de lui que *le curé, son clerc Donadei, l'hôte, son fils et moi.*

Madame la princesse Dolgorowki prenait le plus vif intérêt à votre frère, et je ne doute pas de ses regrets, mais elle ne fit pas mettre dans les journaux qu'elle payerait les dettes de Rivarol. Une telle annonce eût été fort extraordinaire, puisqu'il avait vécu fort déceimant et qu'il n'avait puisé que dans la bourse de Donadei ; ce qui était un secret entre ces deux véritables amis. Bien plus, la princesse devait encore trente-cinq louis à Rivarol ; et son amie, Mme de Galitzin, vingt-cinq pour l'achat de sa petite bibliothèque. Les deux sommes ont été payées avec promptitude ; mais, certes, ce n'était pas le cas d'annoncer qu'on payerait des créanciers imaginaires.

Tous les effets et tous les manuscrits ont été soigneusement réunis et placés sous un scellé que l'on n'avait pas encore levé lors de mon départ de Berlin. D'après les intentions de Rivarol, j'écrivis au général Dumouriez pour l'instruire de l'événement et le charger d'en faire part au fils. L'un et l'autre m'écrivirent. Ils désiraient que l'ambassadeur de Danemark obtint la suppression des formes de la justice : mais la chose ne fut pas possible, parce que Fauche prenait sur les manuscrits une opposition pour cinq cents louis. Sur ces entrefaites, il arriva des lettres de la veuve au général de Beurnonville, ainsi qu'au doyen de l'Académie. Ces Messieurs, qui croyaient la dame morte, furent fort étonnés et me chargèrent de la voir à Paris, surtout de la détourner de son projet de voyage à Berlin, qui lui serait aussi dispendieux qu'inutile. Je me suis présenté chez cette dame, et quoique je me sois efforcé, comme de mon devoir, d'être honnête, j'ai eu le malheur de la mécontenter ; car elle a voulu faire insérer dans plusieurs journaux des plaintes contre moi. Que pouvais-je lui dire de fort consolant lorsque Rivarol, tant en bonne santé que durant sa maladie, n'avait fait aucune mention d'elle ? J'ai su de Berlin qu'il y avait eu un procès entre la mère et le fils, que ce dernier a gagné. L'opposition du libraire Fauche est également levée ; j'ignore par quels sacrifices.

Je crois que votre frère ne prévoyait pas qu'un jour on ajouterait à ses ouvrages. Cette hardiesse pénètre de surprise.

Vous, possesseur des flèches, c'est à vous de venger sa mémoire.

Je vous fais parvenir une *Relation* sur l'exactitude de laquelle vous pouvez compter. Je la garantis sur ma parole d'honneur.

J'écrirai demain à M. d'Azémar, quoique bien persuadé que cet excellent homme n'a besoin que de consulter son cœur pour vous rendre service; il a, d'ailleurs, reçu du préfet de l'Isère la lettre la plus pressante. Il est bien essentiel que vous acheviez l'éducation de son fils, dont Rivarol avait conçu la plus haute idée; il le regardait comme un sujet fait pour parvenir à tout. Vous aurez sans doute un puissant support dans M. le marquis de Lucchesini, l'ami de votre frère.

Voulez-vous bien dire les choses les plus empressées à monsieur votre père, présenter mes respects à madame votre mère, et croire que je garderai comme un bonheur d'acquérir de nouveaux droits à votre amitié, que je payerai d'un sincère retour?

DAMP MARTIN,

Relation

Rivarol se sentit légèrement incommodé, le samedi 4 avril 1801. Le dimanche, il garda la chambre et se mit au régime. Le lundi, son indisposition continua, mais sans prendre de caractère sérieux. Ce fut plutôt à titre d'homme d'esprit et d'ami qu'à celui de médecin que, le soir, il reçut le docteur Formey. Le mardi, Dampmartin, qui venait de passer deux jours à Potsdam, le trouva, comme à son ordinaire, faisant les délices d'un cercle nombreux d'auditeurs. Il parlait peu de son malaise, mais il le faisait d'une manière lumineuse en l'attribuant à deux causes : la fatigue de son estomac que l'on éprouvait sans cesse par de grands dîners et par de grands soupers; la fantaisie qu'il avait eue, plusieurs jours de suite, de se promener fort avant dans la nuit.

Le mercredi matin, il se plaignit d'une mauvaise nuit et demanda Formey. Celui-ci vint et dit en sortant de sa chambre : « Messieurs, je vous annonce avec regret que Rivarol est attaqué « d'une maladie très dangereuse. » Quoique ce discours parût être un peu forcé, l'alarme devint cependant fort vive. De cet instant le malade fut entouré et servi par ses compatriotes, qui se relevaient avec un zèle bien digne d'éloges, car quelques-uns ne le connaissaient que sur sa brillante réputation. Nul ne se distingua davantage que le savant et vertueux Donadei, dont l'amitié constante est un des plus beaux éloges de Rivarol. Un jeune Français, dont le nom nous est inconnu, mais qui réunit figure, esprit et sensibilité, suspendit le cours d'un grand voyage pour rendre des soins empressés au malade (1). Les habitants de Ber-

(1) Ce jeune Français doit être le comte d'Adhémar, qui écrivait de

lin de tous les rangs donnèrent des preuves flatteuses d'intérêt. Le major Gualtieri, maintenant envoyé de Prusse en Portugal, ne cessa point de se montrer ardent enthousiaste ainsi qu'ami sincère. M. d'Engestroem, envoyé de Suède, eut tous les procédés d'un homme sensible et généreux. Dampmartin veilla seul le malade. Les douleurs furent cruelles ; à plusieurs reprises, il s'écria : « Moi seul suis capable de soutenir de telles souffrances ; heureux sement, mes poumons sont de bronze. » Dans des instants de relâche, il parla d'une manière bien touchante de sa famille et de ses amis.

Cet homme, si redoutable pour les sots, était bon et possédait, en un mot, une âme de niveau avec son esprit, la nature ayant voulu, sous tous les rapports, le combler de ses dons les plus riches. Les mots malins étaient les étincelles d'une imagination brûlante et les plaintes d'un goût excessivement délicat ; mais ils ne portaient pas du cœur. A plusieurs reprises, il annonça sa ferme résolution de revoir la France : « Nous irons respirer pendant six mois le bon air du Languedoc, nous nous rendrons ensuite à Paris ; vous éprouverez qu'il n'y a personne au monde avec qui il soit plus facile de vivre. »

La journée du jeudi fut orageuse ; le docteur prononça que la maladie était une fluxion de poitrine bilieuse. Les grandes douleurs de la nuit précédente étaient venues de la gangrène qui rongeaient les poumons. Sur le soir, Rivarol voulut être quelques instants seul avec Dampmartin. Sans paraître alarmé de son état, il s'entretint avec beaucoup d'émotion de son père, de sa mère, de son fils, de son frère, de son neveu et de ses deux sœurs. Dampmartin, étant entré dans la pensée que le docteur exagérerait le danger de sa situation, lui conseilla de régler néanmoins ses affaires. Il répondit : « Tout ce que je possède appartient à mon fils ; je souhaiterais seulement que mon père touchât vingt louis qui doivent, au premier jour, m'arriver pour une Bible pré-

Berlin, le 25 mai 1801, à la comtesse de Neuilly, sa cousine : « ... Vous me demandez quelques détails sur ce pauvre Rivarol ; vous l'aviez très bien jugé, son cœur était aussi bon que sa langue quelquefois l'était peu. Bon fils, bon père, bon ami, c'est un hommage que je lui dois, et sa société journalière était aussi douce qu'aimable ; fêté, caressé par toutes les belles dames de notre superbe ville, il a été victime des coulis truffés et des bonbons qu'on lui prodiguait. Il est mort comme Vert-Vert.

« Attaqué d'un érysipèle à la tête, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il ne s'est pas assez soigné dans sa convalescence ; l'humeur bilieuse qui le dominait, déterminée par un gros rhume, s'est jetée sur sa poitrine, et dès les premiers jours de sa seconde maladie, il n'y avait plus moyen de le sauver. Sa tête était prise ; il n'a point eu connaissance de son état, et a très peu souffert. » A.

« cieuse que j'ai cédée à un prince. » Il termina l'entretien. « Quelque douleur que je souffre dans ma position, je ne puis me « fâcher contre mon lit, puisque c'est où j'ai conçu toutes mes « idées. Mon ami, je n'ai jamais couru après l'esprit, il est toujours « venu me chercher. »

Le vendredi matin, le malade se sentit beaucoup mieux et demanda d'être levé. Pour le satisfaire, on l'approcha des fenêtres. Ce fut alors qu'il dit avec un sourire charmant : « Ce cher « docteur Formey a eu bien peur de me déformer. » Il donna quelques ordres relatifs à la propreté de sa personne ainsi qu'à celle de son appartement, ensuite il demanda Donadei. Mais lorsque cet ami vint, Rivarol le méconnut. De cet instant l'usage de sa raison lui fut à jamais ravi. Le reste de ce jour se passa dans un état de délire qui se prolongea durant la nuit. Dès les premiers signes d'égarement, les clefs du bureau et celles de l'armoire furent remises à deux hommes recommandables par leur rang et plus encore par leur mérite personnel.

Le samedi matin, le malade tomba dans un affaissement qui ne lui permettait plus que de respirer avec peine. Ses yeux étaient fermés ou bien hagards, s'ils s'ouvraient. Une sueur abondante ne discontinuait pas. Les docteurs Brown et Hoem, hommes fort célèbres, joignirent leurs lumières à celles de Formey, mais sans aucun succès. On fit, sur les trois heures, appeler le curé, qui lui fit des exhortations et qui l'administra. Ce prêtre dit, sur les quatre heures : « Dampmartin, quittez votre position, car vous ne « tenez dans vos bras qu'un cadavre. »

Cette mort, arrivée le 11 avril 1801, produisit une grande sensation. L'illustre Ancillon, arrivé quelques minutes après dans sa chambre, s'écria de l'accent le plus douloureux : « Quel génie « nous venons de perdre ! »

La société qui se rassemblait chez la princesse Dolgorowk fit prendre son plâtre pour faire exécuter son buste en marbre. Donadei et Dampmartin remplirent les fonctions testamentaires ; les scellés d'exécuteurs furent posés sur tous les effets. On s'empressa de lui rendre avec décence les derniers devoirs. La pompe funèbre offrit un spectacle touchant. La douleur était peinte sur tous les visages ; on voyait que les étrangers, aussi bien que les Français, sentaient que nous venions de faire une perte irréparable. Rivarol a laissé d'immenses matériaux pour son Dictionnaire, mais je les crois informes. Il écrivait beaucoup de notes marginales au Dictionnaire de l'Académie. Son ouvrage sur la politique contre la souveraineté du peuple est achevé. Son *Traité de grammaire* aurait bientôt paru. Son bel ouvrage sur l'intelligence humaine est corrigé, augmenté. La seconde édition, prête à paraître, ajoute de beaucoup à sa réputation. Les pièces fugitives sont

en grand nombre. La Bible fut renvoyée trois jours après la mort (1). Rien donc à redonner pour le bon père (2). »

(Papiers communiqués à M. de Lescure par la famille Tollin de Rivarol.)

§ 8

Note du major Gualtieri (3)

Rivarol, mon cher Rivarol n'est plus ! La mort vient d'enlever à la fleur de son âge, cet homme dont le monde a connu l'esprit, mais dont peu d'hommes ont connu le cœur. Que n'ai-je été du nombre de ceux qui n'ont à regretter que ses lumières, et n'ont point à pleurer un ami !

Y aurait-il de l'amour-propre à dire que je n'ai jamais trouvé un homme avec lequel je me sois plus parfaitement rencontré dans mes plus chères opinions ? Toujours prêt à l'écouter, je ne le perdais point de vue dans le bruyant cahos du monde. Son aimable caractère ne le quittait jamais : partout le premier, toujours obligé de descendre pour se mettre au niveau des autres. Cet homme était comme un bon fruit, qui pouvait n'être pas du goût de tout le monde, mais à qui personne ne pouvait disputer la saveur.

Il dominait par tout, et sa domination dans la société ressemblait à celle de bonnes lois dans une république bien organisée ; quoique maître du gouvernement, il avait l'indulgence de la supériorité et la modestie du mérite. S'il était peu fier de ses avantages, c'était par système ; ne se considérant que comme une combinaison heureuse de la nature ; convaincu qu'il devait plus à son organisation, qu'à l'étude, il ne s'estimait que comme un métal plus rare et plus fin. Aussi, quoiqu'il jugeât sévèrement les autres, il ne méprisait personne.

Prodigue de son esprit, il le répandait à pleines mains ; tout le monde pouvait en prendre sa part ; et si quelquefois il le revendiquait, c'était moins par avarice que par esprit de justice. Paresseux comme un homme riche, il ne craignait ni l'avenir ni

(1) Nous lisons encore, dans la lettre du comte d'Adhémar, déjà citée, à M^{me} de Neuilly :

« Je ne l'ai pas quitté ; entouré de ses amis et des miens, il a fini en nous souriant. Son masque, que j'ai fait prendre, en garde l'empreinte. Pour ses papiers et ses affaires, il n'y avait aucun ordre... » A.

(2) Dampmartin répète la même chose, mais très brièvement, dans ses *Mémoires*.

(3) Diplomate au service de la Prusse, alors ministre en Portugal.

le besoin. Sûr du trésor qu'il portait, il risquait de mourir de faim au milieu de son or, parce qu'il dédaignait de le porter à la monnaie et de convertir ses lingots en espèces.

Artiste de la parole, il ne s'amusaient pourtant point à créer des mots ; mais mettant, pour ainsi dire, toute la nature à contribution dans ses écrits et sa conversation, il formait une langue nouvelle avec des mots convenus ; son génie les broyait à son gré et savait s'arrêter là où le bon goût avait mis une borne.

Comme celle d'un chimiste habile, son amalgame avait toujours un but, et n'alliait que les matériaux qui pouvaient produire un résultat utile ou agréable.

Caustique sans être méchant, il n'attaquait que les ridicules ; et cette disposition à la causticité était une habitude de l'esprit, plutôt qu'un défaut. L'objet de ses satires n'était pas celui de son animosité personnelle.

Comme il s'était beaucoup occupé de la langue, les jeux de mots et les calembours mêmes avaient quelque chose de piquant pour lui, et se présentaient à son esprit sans qu'il les cherchât. Il avait un luxe d'esprit, une exubérance d'idées, qui le faisaient jouer avec les pensées, comme un musicien habile sur les cordes ou sur les touches de son instrument.

Quoiqu'il fût bien facile avec ces qualités de s'adonner au dangereux amusement du sarcasme, il savait être dans l'occasion l'ami de ses amis, le défenseur de ses absens, et si j'ose m'exprimer ainsi, le *grand justicier* du vrai mérite. (Sulp. de la Platière, *Vie de Rivarol.*)

§ 9

Extrait du *Mercure de France* (1).

Les journaux, en annonçant la mort de Rivarol, ont porté les uns la louange jusqu'à la flatterie, les autres la critique jusqu'à la satire : j'éviterai ces deux excès.

Rivarol est un des premiers hommes de lettres que j'aie connus ; je l'avais rencontré chez Dorat, il resta ma connaissance, mais il ne fut jamais mon ami ; je puis en parler avec impartialité, sans affection et sans humeur.

Il avait reçu de la nature une figure agréable, des manières distinguées, une élocution pleine de facilité et de grâce ; il dut à ces dons extérieurs ses premiers succès dans quelques cafés littéraires et principalement à celui du Caveau. Collé, Favart et Piron n'étaient plus, ou du moins ils vivaient retirés du monde ; avec eux le Caveau avait perdu cette gaieté franche et ces saillies bril-

(1) 5 floréal an X.

lantes, qui sont comme les éclairs de l'esprit; mais Champfort, Duruflé, et quelques autres gens aimables lui conservaient encore quelque renommée.

Rivarol s'y fit bientôt remarquer. Son talent pour la raillerie lui attira quelques ennemis et beaucoup de partisans; car nous naissons presque tous avec un penchant secret à la méchanceté. Il ne manque à la plupart des hommes que de l'esprit pour être malins; et, lorsqu'il paraît un homme doué de ce talent malheureux, les gens médiocres et jaloux le flattent et l'excitent comme un champion propre à servir leur impuissante malignité, mais ils le caressent sans l'aimer. Ils se réjouissent également des coups qu'il porte et de ceux qu'il reçoit. Epreuve-t-il quelques revers, ses plus zélés partisans sourient à son humiliation. C'est toujours ce public inconstant dont parle Voltaire :

Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise.

Rivarol fut en butte aux plus sottes calomnies. On fit sur sa naissance des volumes de plaisanteries, tantôt niaises, tantôt assez gaies.

Mais qu'importe à son mérite littéraire qu'un auteur ait été ce qu'on appelait autrefois un homme de qualité? Néanmoins il y avait peu d'adresse à annoncer à la fois deux espèces de prétentions différentes; le monde a tant de peine à pardonner un seul genre de supériorité!

Au reste, il aimait la guerre, et la faisait volontiers sur le plus léger prétexte. J'ignore en quoi l'avait offensé Mme de Genlis; mais rien de plus insignifiant que son sujet de plainte sur l'abbé Delille et sur Garat, contre qui furent dirigés ses premiers pamphlets.

Enfin, je ne dirai pas fatigué du grand nombre, mais ennuyé du petit nombre de ses ennemis, il attaqua tout le peuple littéraire à la fois; on voit que je veux parler du *Petit Almanach des grands hommes*. L'idée en était ingénieuse, et offrait à la plupart des lecteurs le mérite d'un secret dévoilé. N'était-il pas piquant, en effet, de révéler au public, en un seul jour et dans quelques pages, les noms de tant d'hommes qui, depuis tant d'années, malgré leurs nombreux ouvrages, échappaient à la renommée!

La première partie de la préface offrait le meilleur ton de plaisanterie; mais l'auteur emploie toujours la même ironie, et n'en rachète point assez l'uniformité par la variété des formes et des tournures. (*Notice*, par Flins des Oliviers.)

§ 10

Champcenetz

René-Ferdinand, chevalier de Champcenetz, était le frère de Louis-Pierre-Quentin de Richebourg, gouverneur de Bellevue et l'un des premiers valets de chambre du Roi, enfin gouverneur des Tuileries, qui avait épousé, en mars 1777, une des femmes les plus célèbres par leur beauté à la fin du règne de Louis XV et au commencement du règne de Louis XVI, la Hollandaise Mme Pater, connue, depuis la dissolution de son premier mariage, sous le nom de Baronne de Niewerkerke.

Ce frère aîné du chevalier était, au contraire de son cadet, d'une humeur sombre, d'un caractère circonspect, et Rivarol a raillé ses habitudes de mystère. « Il n'entre point dans un salon, il s'y glisse, il longe le dos des fauteuils et va s'établir dans l'angle le plus obscur, et quand on lui demande comment il se porte : — Taisez-vous donc ! est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut ? » Ce malin croquis de Rivarol s'assombrit d'une ombre tragique lorsqu'on le rapproche des pages frissonnantes et émouvantes où miss Elliott raconte avec quelle peine et au prix de quelles angoisses elle parvint à arracher aux perquisitionnaires du 10 août le malheureux et assez pusillanime gouverneur des Tuileries, qui s'était réfugié chez elle.

Son frère, l'ami intime, le compagnon, le complice, le Sosie, le Mercure de Rivarol, qui l'appelait « son clair de lune » et qui disait de lui : « Je le bourre d'esprit, c'est un gros garçon d'une gaieté insupportable », était un tout autre homme que son aîné.

C'est avec lui et peut-être grâce à lui que Rivarol supporta les représailles que lui valut de toutes parts son provocateur *Almanach*. Il partagea avec Champcenetz, auquel il donnait, du superflu de son esprit, l'esprit nécessaire, l'ennui de cette grêle de médisances acérées, d'une portée et d'une pointe fort inégales, mais dont le nombre ne laissait pas d'être embarrassant.

Cet ami, séide jovial de Rivarol, son satellite infatigable, espèce de Sancho de son don-quistisme littéraire, à force de se frotter au grand improvisateur, s'était fait, avec ses bribes d'épigrammes et ses bons mots de rebut, une assez jolie provision de succès et d'ennemis. Homme, du reste, aussi intrépide qu'imperturbable, qui prenait volontiers à sa charge les crimes de sa mémoire et qui, poussant jusqu'au bout ses bonnes fortunes, ne refusait jamais de se battre, même pour les mots qu'il n'avait pas faits.

« Il se bat, disait de lui Rivarol avec une admiration un peu égoïste, pour les chansons qu'il n'a pas faites et même pour celles que ses ennemis lui accordent. »

« On lui faisait, dit dans ses *Mémoires* Tilly, qui l'a peint à

merveille, honneur d'une infinité de bons mots que d'autres avaient dits. Jamais on ne vit une telle audace à prendre le bien d'autrui dans ce genre, une telle persévérance à colporter l'esprit des autres ; tout cela soutenu d'un bégayement qui le servait à miracle. Le chevalier de Boufflers a sur la conscience un coup d'épée que le vicomte de Roncherolles donna à Champcenetz pour la chanson des *Jeunes Gens* que Boufflers avait faite, et qui mit Champcenetz dans son lit, trouvant tout simple d'avoir un coup d'épée bien à lui pour des vers qui n'étaient pas de lui... Le fait est qu'avec une figure qui prêtait au rôle qu'il avait adopté, il avait quelques saillies et de temps en temps du bonheur. Il hasardait tout, retenait tout, prenait tout. Il était doué d'une gaieté intarissable... Cette gaieté était son esprit. »

On va juger jusqu'à quel point Champcenetz garda, jusqu'à quel degré il éleva ce courage de l'esprit et de la gaieté dont il fut d'abord l'enfant perdu, l'enfant prodigue, puis enfin le héros et jusqu'à un certain point le martyr.

Après avoir eu le tort de chansonnier Marie-Antoinette et de prêter des armes contre une reine et contre une femme aux malignités du peuple et de la cour, Champcenetz expia cette faute en se jetant à la plus téméraire avant-garde des défenseurs de la royauté. Il fit jusqu'au bout le coup de feu de la satire politique dans le pamphlet périodique des *Actes des Apôtres*. Le sort tragique de Suleau, victime de ses plaisanteries contre Théroigne de Méricourt, immolé aux rancunes de l'amazone révolutionnaire par ses farouches adorateurs, ne le rendit ni plus circonspect, ni plus triste. Il refusa de fuir ; comme Tilly, comme Rivarol, il refusa de se cacher, de se taire. Il se trahit par une épigramme, se dénonça par un bon mot et se condamna lui-même, en se moquant, à la barbe de ses bourreaux, de leur prétention à poser pour des juges. A Fouquier-Tinville, qui requérait sa mort, il demanda en riant : « Peut-on se faire remplacer (1) ? » Monté sur la charrette du supplice, il disait en riant au bourreau : « Mène-nous bien, tu auras pour boire. » En présence de l'échafaud, il fermait la bouche en riant à son compagnon d'infortune, Parisot, qui l'importunait de ses protestations et de ses plaintes. — « Je meurs républicain, s'écriait Parisot au pied de la sinistre machine. — N'en croyez rien, citoyens, s'écriait Champcenetz, qu'indignait la faiblesse de cet appel suprême à la justice ou plutôt à la

(1) L'anecdote, toujours écourtée, est complète dans Tilly (I, p. 266) : « Condamné à mort par l'horrible Fouquier-Tinville, il lui demanda si ce n'était point comme à l'Assemblée, où il y avait des *Suppléants* ? « Pourquoi ? dit le monstre. — C'est que je me ferais remplacer par vous. »

pitie populaire; n'en croyez rien, c'est un charlatan; il est aristocrate comme moi (1). »

Et il se livrait en riant à l'exécuteur, enchanté de finir sur un rire et un bon mot.

Vivre en riant n'est pas d'un homme extraordinaire, mais mourir en riant n'a rien de vulgaire. Cette gaieté héroïque de sa mort ennoblit l'image de Champcenetz; et une révélation récente ajoutera aux sentiments qu'excite une telle fin les regrets de tous les bibliophiles, s'il est vrai que Champcenetz périt victime de cette noble passion : l'amour de sa bibliothèque.

Le chevalier de Champcenetz en avait une très belle, paraît-il, où chaque exemplaire était marqué d'un *ex-libris* représentant son blason sur un amoncellement de nuées au centre d'une gloire rayonnante, pièce enlevée au burin et typique dans le style Louis XVI.

Réfugié à Meaux, le malheureux ne put résister à la pire de ses privations d'exilé, à la nostalgie de ses livres. C'est surtout pour revoir sa chère bibliothèque, à ce qu'il dit à son ami le chevalier Journiac de Saint-Méard, dont on connaît l'émouvante relation de captivité, qu'il rentra à Paris, où il fut arrêté en novembre 1792. C'est sept mois plus tard qu'il fut exécuté. La vente de ces livres qui lui avaient coûté si cher, commencée à son domicile, rue du Mail, n° 19, le quintidi 5 frimaire an IV (jeudi 26 novembre 1795), demanda quinze vacations; le catalogue se composait de 1293 numéros. (Lescure, *ouvrage cité.*)

Mlle Dufay débutait à l'Opéra-Comique. On donnait la *Fausse Magie* dont le morceau principal est *Comme un éclair*, etc. Arrive tout essoufflé M. de Narbonne, que la chose intéressait. Il demanda vivement à Champcenetz :

— Mademoiselle Dufay a-t-elle chanté *Comme un éclair* ?

— Non, mon cher, comme un cochon.

Il disait d'un conventionnel envoyé en mission dans les Pyrénées : « Il va bâtir des cachots en Espagne. » (Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

§ 11

Conversation entre Rivarol, Chamfort, Champcenetz et Tilly.

Un soir, j'arrivai chez Rivarol (c'était, je crois, vers la moitié de l'année 1791, rue Notre-Dame des Victoires). Il était dans un

(1) *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan*, t. II, p. 402. A.

appartement assez mal éclairé, avec MM. de Champcenetz et Chamfort. Je parvins dans la pièce voisine, sans être aperçu ; lui, parlant avec son bonheur, sa rapidité et sa magie accoutumées ; eux l'écoutant avec une attentive admiration. La conversation, qui avait certainement commencé par quelque dissertation sur la souveraineté du peuple (sujet éternel de ses pensées et de ses discours alors, comme la grammaire et la langue l'étaient devenues dans les dernières années de sa vie), s'était portée sur les obligations que les modernes ont aux anciens, et je me rappelle que Rivarol, par une de ses phrases dont le tour est si facile à reconnaître, pour ceux qui ont vécu avec lui, s'était résumé par ces mots : « Et c'est un bonheur pour la plupart des écrivains d'aujourd'hui, d'avoir de la mémoire, comme c'est un malheur pour leurs lecteurs. »

Je crois que je ferais mieux de rapporter, à peu près, tout le dialogue de ces messieurs, et de lui donner, autant que je le pourrai à une telle distance, l'ordre et la forme qu'ils lui donneraient eux-mêmes ; car je ne me défends point d'avoir de la mémoire (quoique j'en aie perdu, à peu près de quarante ans, la meilleure partie). J'en ai comme en ont et doivent en avoir tous les gens qui ont quelque esprit, et j'expliquerai tout à l'heure mon idée, en disant ce que je crois qu'est la mémoire.

Champcenetz. — Ah ! ah ! ah ! il serait bien heureux que M. de la Harpe n'eût jamais rien lu, et que le vicomte de Ségur et l'abbé Dilla n'eussent jamais causé ensemble !

Chamfort. — Vous êtes trop sévère pour La Harpe, mon cher marquis.

Rivarol. — Et trop indulgent pour les deux autres.

Champcenetz. — Pourquoi donc ?

Rivarol. — C'est que vous parlez d'eux.

Champcenetz. — Une fière mémoire, c'est Tilly ; on n'a pas d'idée de tout ce qu'il a retenu !

Chamfort. — Il a mieux que cela ; beaucoup d'esprit et d'imagination, du feu, et de la force.

Champcenetz. — Observez, je vous prie, que la plus grande partie de tout cela se passe en citations. Ce sont, au jargon des femmes près, des lambeaux de poésie, des morceaux de prose ; et puis, pour se donner l'air d'un savant en us, il vous cite Horace, Virgile, et des passages de Tacite, où Martin l'a assuré l'autre jour qu'il y avait un barbarisme dont ce pauvre Tacite n'était pas complice.

Rivarol (en se frottant le visage). — Au moins n'est-ce pas là un effort de mémoire ?

Champcenetz. — Il vaudrait mieux être Tacite que de citer Tacite comme ça.

Chamfort. — Le comte de Tilly n'aurait pas dit cela !

Champcenetz (riant). — Vous le protégez,

Chamfort. — Cela ne me conviendrait pas, mais je lui reconnais de l'esprit; et s'il était né dans une classe obscure, et qu'on pût lui donner sérieusement le goût du travail et la patience de l'application, je suis convaincu qu'il serait un écrivain distingué, et lui-même un homme à citer. Est-ce que vous trouvez sa conversation très ordinaire ?

Champcenetz. — Moi ! point du tout ; je la trouve souvent fort extraordinaire.

Rivarol. — Bravo ! appuyez mon neveu ; vous faites des merveilles !

Chamfort. — Je vous ai cru de ses amis.

Rivarol. — Il vous demandera ce que c'est que cela.

Champcenetz. — Mais oui, assez. Est-ce qu'on est l'ennemi d'un homme pour lui trouver plus de mémoire que d'esprit ?... quoique je ne dise pas qu'il en manque.

Chamfort. — N'allez pas vous brouiller, car il vous contestera peut-être l'une et l'autre.

Champcenetz. — Je dirai du mal de vous dans le *Petit Gautier*.

Chamfort. — Et si après vous avoir lu, je ne trouve pas que vous ayez dit du mal de moi ?

Champcenetz. — C'est très joli ! Mais que diable, Rivarol, vous ne dites rien : il n'y a pas de plaisir. J'avais commencé pour vous mettre en train.

Rivarol. — Les gens qui sont livrés aux femmes ne font rien qui vaille. Tant de mollesse et de dissipation tueraient le talent le plus robuste. Il est clair que Tilly n'est pas né sans moyens et sans facilité : il a surtout de la force. Vous le voyez bien, vous dont il rit quand vous ne voulez pas, et qui ne le faites pas rire quand vous voulez. Il a d'ailleurs assez d'instruction pour vous donner l'air d'un ignorant... Allons, n'en dites pas trop de mal, car je ne veux pas que l'esprit de contradiction m'égare jusqu'à prendre son parti.

Chamfort. — Ah ! ah !

Champcenetz. — Me voilà bien arrangé ! C'était bien la peine de vous demander votre opinion.

Tilly (entrant). — Tu dis donc que je n'ai que de la mémoire, toi dont tout le mérite se compose des larcins de la mienne !

Rivarol. — Ah ! bonsoir.

Tilly. — Quitte l'a dit ? Tu ne sais pas lire : tu parles de citations, t'y connais-tu ?

Champcenetz (riant). — Je te prévient que tu es fâché, et qu'une plaisanterie...

Tilly. — Ton rire est épais comme toi, et tes plaisanteries minces comme ton esprit. Au reste, je te dirai que j'en fais peu de cas, de cet esprit... Je le méprise même, depuis qu'on t'en trouve.

Rivarol. — Messieurs !

Champcenetz. — Laissez donc, c'est amusant.

Tilly. — Je te défie de me le rendre, car un sot m'ennuie toujours

Champcenetz. — C'est de bon ton.

Tilly. — C'est tout ce qu'il faut pour aller à son adresse.

Champcenetz. — Monsieur de Tilly, vous me ferez raison.

Tilly. — Monsieur de Champcenetz, je vous ferai raison, et, qui plus est, je vous ferai justice.

Chamfort. — Mais, messieurs, c'est une scène...

Rivarol. — D'honneur, c'est le comble du ridicule. Comment vous fâchez-vous d'une chose qui dans le fond ne signifie rien ? et puis... On n'écoute point.

Tilly. — On ne peut faire que cela avec vous qui parlez toujours. C'est une espèce d'usurpation qu'au moins ce que vous dites justifie.

Rivarol. — La louange est un charmant correctif.

Champcenetz. — Oui, oui ; mais vous êtes un u... u... u... usurpateur.

Rivarol (riant). — Et vous un bégayeur, mais cela vaut encore mieux que de prendre de l'humeur.

Chamfort. — Personne ici ne songe à en avoir.

Champcenetz. — Nous jouions au proverbe.

Rivarol (s'adressant à moi). — Riez donc.

Tilly. — De quoi ?

Rivarol. — De vous, pour vous être mis fort mal à propos en colère.

Champcenetz. — Qui t'empêche de rire de moi ?

Chamfort. — On ne saurait se sacrifier de meilleure grâce.

Tilly. — C'est sa tactique ordinaire, de faire les honneurs de sa personne, pour ne rien épargner dans celle des autres.

Champcenetz. — Eh bien ! il faut me prendre au mot, sur ce que je dis de moi-même.

Rivarol. — Et regarder tout le reste comme une fiction.

Champcenetz. — Mais voilà une affligeante réalité ! il pleut à verse.

Rivarol. — Le comte de Tilly est en cabriolet : je suis sûr qu'il vous ramènera.

Tilly. — Et M. Chamfort aussi.

Rivarol. — C'est inutile ; la pluie le connaît.

Tilly. — Le moyen d'être trois dans un cabriolet, avec M. de Champcenetz !

Champcenetz. — Une épigramme ! *C'est un rien... mais ça plait.*

Tilly (riant). — Je vous ramènerai ce soir ; mais je te tuerai demain.

Champcenetz. — J'aime mieux que tu me tues ce soir, et que tu me ramènes demain.

Il fallait rire et s'embrasser; ce fut la fin de cette ridicule soirée; ridicule, parce que j'eus celui de me piquer, dans un accès de cette sottise vanité, de ce dont j'aurais dû m'accuser, et faire mon profit en cultivant davantage ma mémoire, s'il avait raison, ou en montrant un autre jour plus d'esprit, s'il avait tort.

(Tilly, *Mémoires.*)

§ 12

Dialogue entre le comte de Lauraguais et l'abbé Sabatier de Castres

M. de L. — ... A propos, que pensez-vous du silence de l'auteur du *Journal politique national*?

L'abbé. — C'est que je ne suis plus avec lui; j'étais le soufflet qui excitait le feu.

M. de L. — Beaucoup de curés de province s'imaginent que vous y avez travaillé.

L'abbé. — C'est qu'il y avait mon nom.

M. de L. — Qu'ils sont bêtes!

L'abbé. — Je crois que vous m'insultez, monsieur le comte?

M. de L. — Je suis sûr du contraire. Mais savez-vous que j'ai réellement travaillé à ce journal?

L'abbé. — Vous, monsieur le comte?

M. de L. — Moi. L'auteur est resté chez moi un an, à Manicamp.

L'abbé. — Qu'est-ce que cela prouve?

M. de L. — Tout, quand on a le génie que j'ai.

L'abbé. — Mais, n'avez-vous pas fait *Jocaste*?

M. de L. — Et vingt autres ouvrages, en littérature et en politique. Je suis aussi bien connu à Londres qu'à Paris.

L'abbé. — Oui, monsieur le comte, votre nom est fort connu; mais, permettez-moi de vous le dire, je doute un peu que l'auteur du journal ait laissé mêler votre style au sien; il est délicat sur le style.

M. de L. — Il l'a bien fallu; moi, c'est lui; lui, c'est moi; nos deux esprits n'en font qu'un; c'est un mariage spirituel, une homogénéité parfaite.

L'abbé. — Mais à présent que vous ne le voyez plus?

M. de L. — C'est égal; ce qu'il fait est à moi; c'est toujours moi. Il n'a pas une idée qui ne m'appartienne; c'est une inséparabilité inconcevable.

L'abbé. — Je la conçois très bien. Mais pensez-vous qu'on vous croie dans le monde ?

M. de L. — Personne n'en doute ; je le dis à qui veut m'entendre.

L'abbé. — Tenez, monsieur le comte, je suis gascon : convenons d'un fait. Avouez-moi que vous trompez vous-même et que vous avez voulu partager les succès de l'auteur du journal, et moi je vous avouerai autre chose.

M. de L. — Quoi ?

L'abbé. — Allons, monsieur le comte, vous avez du génie, l'auteur n'a que de l'esprit : laissez-le-lui et gardez l'autre. Avouez.

M. de L. — Je conviens que... j'ai du génie, mais il est pénible de dire que... cependant, quant au style, je n'y suis pour rien, mais pour les idées, je n'en conviendrai jamais. Je fais un ouvrage qui prouvera...

L'abbé. — Ce qui est prouvé. Tenez, voici le mot, je suis franc : vous avez voulu partager ses succès, et moi son argent. N'en parlons plus. Je suis votre valet, monsieur le comte.

M. de L. — ... Adieu, monsieur l'abbé.

(*Le Journal-Pie*, 28 janvier 1792.)

§ 13

Pamphlets contre Rivarol

I

Antoine Rivarol, ayant fait d'assez bonnes études, fut destiné de bonne heure par son père à l'état ecclésiastique. Son père, malgré sa déresse, avait fait de grands sacrifices pour son éducation ; il fut envoyé au séminaire de Sainte-Garde à Avignon, lorsque j'étais moi-même à celui de Saint-Charles de la même ville. J'obtins la permission de l'aller voir, comme étant du même pays, et surtout pour lui demander des nouvelles des respectables parents que j'ai encore à Bagnols ; il m'en donna de satisfaisantes ; il vint me voir à son tour. Nous eûmes l'un pour l'autre non pas une étroite amitié, le temps ne nous permit pas d'en resserrer les nœuds, mais une estime réciproque et sentie.

Quelquefois nous nous prominions sur les remparts d'Avignon, si bien conservés et si célèbres dans toute la province ; et comme Rivarol avait la plus belle figure, la plus belle taille et la démarche la plus noble, quelques dames s'écriaient en le voyant passer : « Voilà le bel abbé du séminaire de Sainte-Garde. » Il y en avait même qui, entraînées par l'admiration, le suivaient des yeux en soupirant, et d'autres qui l'accompagnaient jusqu'aux portes de son austère demeure.

On trouvera peut-être minutieux que je parle ici de la figure de Rivarol ; mais une belle figure influe plus qu'on ne le pense sur les destinées d'un homme ; et celle de Rivarol lui valut des bonnes fortunes, que je raconterais s'il n'avait pas eu d'autres mérites, et s'il n'eût été qu'un héros de ruelles ou un petit-maitre. Plutarque, d'ailleurs, ne parle-t-il pas plus d'une fois de la beauté d'Alcibiade ? Rivarol avait avec ce dernier plus d'une ressemblance ; il était éloquent comme lui, et comme lui, il savait se plier aux mœurs et aux usages de tous les pays où il allait...

... Rivarol avait connu à Versailles une dame qui n'était ni jeune ni belle, et l'avait trouvée fort jeune et fort jolie ; elle s'était arrangée avec lui comme alors s'arrangeaient certaines dames ; elle lui donnait la table, le logement ; bref, ils partageaient ensemble tout ce qui était susceptible de partage. Ce genre de vie plaisait assez à Rivarol, qui, naturellement paresseux, aimait à cueillir des roses pourvu qu'elles fussent sans épines. Un incident qu'il aurait dû prévoir, vint tout à coup troubler son bonheur, et lui prouva qu'on se pique le bout des doigts, même en cueillant les roses les plus fanées. Ce fut un rival qui causa son infortune, et quel rival encore ! un apothicaire !... Oui, le croira-t-on ? Ce fut un apothicaire qui lui enleva sa conquête surannée, et qui, jaloux de ses succès, voulut même lui enlever la vie... Rivarol haïssait autant les procès criminels qu'il aimait le repos ; il aurait pu traduire devant les tribunaux un homme qui l'avait attaqué avec un tube beaucoup plus dangereuse qu'une seringue ; il lui céda sa *Dulcinée*, et vint à Paris rire avec ses amis de son aventure. Il était pauvre cependant, et presque dans l'indigence ; ses amis lui prêtèrent de l'argent, et il leur témoigna sa reconnaissance avec tant de grâce, qu'ils le remercièrent de l'avoir accepté. (*Cubières-Palméteaux, Vie d'Antoine Rivarol*) (1).

II

Ce grand seigneur piémontais, né en Languedoc, et perdu dans Paris depuis quinze ans, n'est pas encore aussi connu qu'il le mérite. On sera bien aise de trouver ici quelques détails sur sa personne.

Les grands hommes du dix-septième siècle allaient au cabaret ; celui-ci y est né (2). Il en sortit pour former son génie adolescent

(1) Cet écrit de Cubières, sans en avoir le ton, est un pamphlet ; du moins est-il difficile d'accepter des anecdotes connues par cette unique source. Toujours les suites du *Petit Almanach*.

(2) Le nommé Riverot, père de M. le comte de Rivarol, était aubergiste dans le bourg de Bagnols. Il a exercé cette profession hospitalière avec une noblesse qui préparait celle de son fils. A.

dans une étude de procureur. C'est ainsi que débutent les nobles génois et les patrices romains. Du silence de l'étude il passa au bruit des armes, et, malgré sa haute naissance, il voulut, comme Pierre le Grand, commencer par être simple soldat.

Ami précoce de l'antithèse et des travestissements, après avoir quitté la plume pour l'épée, il quitta l'épée pour le petit collet : il fut précepteur à Lyon, puis bourgeois à Paris, puis grand seigneur à Versailles, puis journaliste en Amérique, puis marié en Angleterre (1).

On voit qu'il a, pour parler sa langue, voyagé dans toutes les conditions. L'empire de Sottise n'a pas un coin qui ne lui soit familier, avantage inestimable pour piquer les gens à l'endroit sensible. La fortune s'est plu à lui donner l'éducation de la satire, comme la nature lui en avait formé l'heureux tempérament.

Aussi sa vie n'est qu'une raillerie continuelle. Il serait facile de rapporter toutes les bonnes plaisanteries qu'il a faites à une foule d'amis, de bienfaiteurs, de créanciers (2), mais c'est de la gaieté de ses écrits, et non de ses actions, que le public a besoin.

Et d'abord, il est sûr que M. le comte n'a pas à se reprocher d'avoir jamais écrit autre chose que des satires. Son discours sur la langue française n'est au fond qu'une longue ironie, une caricature bizarre, dans laquelle il se moque de la langue italienne, de la langue espagnole, et encore plus de la langue française. Plusieurs personnes le devinèrent à la bigarrure des styles, aux anachronismes, aux plagiats, au tortillage des idées et au grotesque des expressions ; mais le grand nombre prit à la lettre cette bouffonnerie sérieuse. Il faut convenir qu'il est bien gai à un jeune gentilhomme de mystifier, pour son début, deux grandes villes comme Paris et Berlin.

Sa traduction du Dante était un nouveau persiflage contre l'Italie et la France (3). Cette plaisanterie n'eut point le succès de l'au-

(1) Il épousa la fille d'un maître de langue anglaise : elle lui apporta en dot la grammaire de son père ; mais elle ne s'en tint pas là, il se trouva qu'elle descendait de la maison de Saxe, comme son mari descendait de la maison de Savoie. A.

(2) Voici l'espièglerie qu'il a faite à la dame Meunier, aubergiste de Fontainebleau. M. le comte, sa digne épouse, son noble fils et une servante étaient logés et nourris chez elle depuis six semaines. Tout à coup, M. le comte va à Paris pour un jour et ne revient point ; huit jours après, madame la comtesse part et ne revient plus : l'enfant reste seul pour caution. Les Egyptiens mettaient en gage les momies de leurs ancêtres : le vaillant Albuquerque y mit sa moustache. M. le comte n'a ni moustache ni momie ; mais il a un fils qu'il expose dans les grandes occasions. A.

(3) M. le comte disait plaisamment qu'il avait traduit l'*Enfer* du Dante parce qu'il y retrouvait ses ancêtres. A.

tre ; les Italiens et les Français en eurent le vent, et ne la lurent point de peur d'être attrapés.

Nous ne parlerons pas ici de son dialogue entre le chou et le navet : c'est une sorte de fumier qu'il jetait sur les *Jardins* de M. Delille pour les faire mieux fructifier ; mais il cacha trop bien ses intentions amicales, et on prit bêtement cette espièglerie pour le radotage de l'envie et du mauvais goût.

Cependant *l'incognito* de ses malices l'ennuya, et, renonçant à ses jouissances obscures, il voulut rire des gens en plein jour : alors parurent ses admirables parodies, genre si noble et si difficile, comme chacun sait. On distingua celle d'*Athalie* ; elle avait le mérite de tuer en même temps Racine et Buffon.

C'est de là que, par une ascension inconcevable, il s'est élevé jusqu'à la haute conception de son *Petit Almanach*. Sa magie créa tout à coup un peuple de grands hommes. Deucalion jetant des pierres derrière lui, et Jupiter transformant les fourmis en hommes pour repeupler l'île d'Egile, parurent moins féconds ; fécondité d'autant plus merveilleuse qu'elle ne lui coûta qu'une seule plaisanterie : une seule plaisanterie a rempli deux ou trois cents pages. Son talent procède comme la nature : économe dans les moyens, prodigue dans les formes.

Cependant, quelle que soit sa facilité, il ne se repose point sur elle seule, et il se prépare de loin à la moindre bagatelle. Croirait-on qu'il a, pendant neuf mois entiers, couvé la prodigieuse nomenclature de son *Petit Almanach* ? Ses idées s'élaborent en secret, ensuite il les passe à la filière de la conversation : il essaye ainsi les petites gaietés qu'il destine à la presse ; il récite son esprit avant de le vendre ; il babille d'avance tous ses pamphlets, et il improvise le libelle avec une prestesse qui laisse bien loin de lui les Corilla et les Baldinotti.

Comme toutes les grandes planètes, il a ses satellites. Le principal satellite de M. le comte est le marquis de Champeenetz. On sait combien son gros rire est encourageant pour un homme d'esprit ; et, dans ce sens, il est fort utile à notre auteur : c'est tantôt un prélude qui l'inspire, et tantôt un accompagnement qui le soutient.

C'est ainsi qu'il a coopéré au divin *Almanach* ; il y a même fourni de compte fait trois calembours et six des noms les plus baroques (1).

(1) (Cérutti, *Satires des Satires.*)

(1) La critique que Cérutti fait du style de Rivarol témoigne de la surprise que provoquait son originalité de pamphlétaire ; il énumère, avec des intentions méchantes, d'excellents motifs d'admiration : « On connaît ce style : on sait qu'il s'est fait une langue neuve, rare, leste, et pour ainsi dire sans préjugés : ce n'est point celle qu'on a parlée, pas plus

III

Cérutti et Cubières ont écrit ensemble un autre libelle contre Rivarol, *Les Bagnolaises ou Etrennes de M. le comte de Rivarol présentées à Son Excellence par une société de grands hommes* (1789). Ce livret est très rare. M. André Le Breton, qui en a donné l'analyse (*Rivarol*, p. 165), le juge tel qu'un « tissu d'inventions ou d'insinuations scélérates », « une vilénie », d'ailleurs drôle. « *Les Bagnolaises*, dit-il encore, pourront passer pour le plus bel effort intellectuel dont des gueux de lettres, atteints dans leur vanité, aient jamais été capables. » Mais Rivarol a tenu tête à tout, « seul contre la canaille littéraire, sous une grêle d'injures ou de menaces, sans autres armes que son esprit et sa gaieté. »

Chénier, *le frère d'Abel*, comme disait plus tard Rivarol, s'est également vengé des épigrammes bien modérées du *Petit Almanach* dans un violent *Dialogue du public et de l'anonyme*. Les *Œ. C.* le donnent, tome V, ainsi que la *Confession du comte Grifolin*, autre libelle, écrit par Cubières sous la direction de Beaumarchais, et plusieurs autres pièces, plutôt sottes que méchantes. C'est à ces écrits agaçants que s'adresse le morceau des *Aveux ou l'Arche de Noë*, qui figure dans les rééditions du *Petit Almanach*, et que nous donnons p. 100.

§ 14

Universalité de la langue française.

Le discours de Rivarol n'a plus guère qu'un intérêt littéraire et philosophique. Sur l'universalité de notre langue depuis les temps anciens, voici des témoignages précis, tirés de l'excellente *Grammaire historique* de Kr. Nyrop (Copenhague et Paris, 1899) :

I

PÉRIODE ANCIENNE

« On connaît le sort merveilleux de l'ancienne littérature française. Admirée et enviée par toute l'Europe, elle fut vite traduite en beaucoup de langues, et les fiers héros des chansons

que celle qu'on parle, mais c'est probablement celle que l'on parlera un jour. On est sûr d'y trouver cette foule de termes scientifiques usurpés sur les arts, ces mésalliances fantasmagoriques, ces témérités libertines du néologisme, enfin ces débauches du langage qui nous sauvent de la satiété du bon goût et de l'ennui du naturel. »

de gestes et les gracieuses, héroïnes des romans d'aventures furent connus des îles lointaines de l'océan Atlantique boréal jusqu'aux pays méditerranéens.

« Voici quelques témoignages qui attestent l'universalité de la langue française au moyen-âge.

« En Angleterre, que les Normands avaient conquise en chantant la chanson de Roland, le français gagna vite du terrain, surtout dans les classes élevées. On lit dans la Chronique de Robert de Gloucester (xiii^e s.) :

« Ainsi l'Angleterre vint au pouvoir des Normands. — Et les Normands ne savaient parler que leur propre langue. — Et ils parlaient comme chez eux, et apprirent la même langue à leurs enfants. — De sorte que les grands seigneurs de ce pays, qui descendent d'eux, — maintiennent tous la langue qu'ils héritèrent d'eux. — Car si un homme ne sait pas le français, on le méprise. »

« Le français d'Angleterre, l'anglo-normand, était regardé comme assez grossier en comparaison du français du continent. Citons, parmi d'autres témoignages, quelques vers de l'introduction des *Canterbury Tales* où Chaucer dit de la *Prioress* :

« Et français elle parlait très bien selon l'école de Stratford, car le français de Paris lui était inconnu. »

« Le prestige du français était si grand que même des auteurs anglais s'en servent, en abandonnant leur langue maternelle. C'est en français que Mandeville a conté ses voyages et que Gower a fait plusieurs de ses poésies. Encore sous Edouard I^{er} (1272-1307), le français était la langue officielle...

« En Italie, où les chansons de geste pénétrèrent de très bonne heure, Brunetto Latini, le maître de Dante, se sert du français en rédigeant sa grande encyclopédie *Li Trésors* (environ 1265)... Un autre Italien de ce temps-là, Martino da Canale, dit dans l'introduction de la Chronique vénitienne : « Par ce que lengue francoise cort parmi le monde et est la plus delitable à lire et à oïr que nule autre, me sui je entremis de translater l'anciene estoire des Veneciens de latin en francois. » Rappelons encore que les voyages de Marco-Polo et les compilations des romans de la Table ronde par Rusticien de Pise sont également en français.

« Pour l'Allemagne, nous avons les vers d'Adenet le Roi, où il nous raconte que les enfants d'outre-Rhin avaient des précepteurs français :

Avoit une coutume ens le tois (1) pais
Que tout li grant seignor, li conte e li marchis,
Avoient entour aus gent francoise tous dis
Pour aprendre français lor filles et lor fils.

Berthe aux grands pieds (v. 148).

(1) Ancienne forme française de *deutsch*.

« Pourtant le témoignage le plus curieux de l'universalité de la langue française se trouve dans le *Konungs-Skuggsjà* (*Speculum regale*). L'auteur de cette encyclopédie pédagogique, écrite en Norvège vers la fin du XIII^e siècle, fait dire au père qui enseigne son fils : « Et si tu veux être parfait de science, apprends toutes les langues, mais avant tout le latin et le français, parce qu'ils ont la plus grande extension. »

« Avec la conquête de Constantinople (1204), le domaine du français s'étend dans l'Extrême-Orient de l'Europe; une grande partie de la péninsule des Balkans est sous la domination de princes français, et le chroniqueur catalan Ramon Muntaner constate (environ 1325) qu'on parle dans la Morée un français aussi pur qu'à Paris : « ... E parlanen axi bell frances com dins en Paris. »

« Le français se rencontre aussi hors des limites de l'Europe; il est parlé dès le commencement du XII^e siècle dans le royaume français de Jérusalem et en Chypre. Philippe de Novarre, italien de naissance et domicilié en Orient, compose en français tous ses ouvrages : *Assises de Jérusalem*, *Gestes des Chiprois*, les *Quatre âges de l'homme*.

« Ajoutons que ce n'est pas seulement pour la langue et la littérature que la France donne le ton, c'est aussi pour les modes et les manières de vivre. Dans *Girart de Roussillon*, un chevalier est *conréé* (équipé) « à la guise de France » ; un roi anglais prend pour chapelain un clerc français, *quia francicam elegantiam norat* (Guibert de Nogent (1)). »

II

PÉRIODE MOYENNE

« Hors de France, la connaissance du français était très répandue, surtout au XVI^e siècle ; ainsi qu'au moyen-âge, on le regardait toujours comme la langue la plus délitable à ouïr. En 1549, Pelletier écrit : « En Angleterre, au moins entre les princes et en leurs cours, ils parlent français en tous leurs propos. En Espagne, on y parle, ordinairement françois es lieux les plus célèbres. À la cour de l'empereur, on n'use, pour le plus, d'autre langage que françois. Que dirai-je de l'Italie, où la langue françoise est toute commune ? (2) » Un autre grammairien, Pillot, écrit dans

(1) A la même époque, des mots français pénètrent en grand nombre dans les autres langues européennes, notamment dans l'allemand, qui nous emprunte même un suffixe (*ieren*). On peut encore écrire en anglais en n'usant presque que de mots d'origine française.

(2) On n'a pas respecté, en citant M. Nyrop, l'orthographe réformée de Pelletier.

sa *Gallicæ lingue institutio* (1550) : « On ne rencontre aujourd'hui, non seulement en Allemagne, mais encore dans toute l'Europe, que très peu d'hommes qui ne veulent pas que leurs enfants apprennent le français. Ceux qui sont nobles comprennent que rien n'est plus utile pour accroître la considération, ceux qui ont quelque fortune y voient un moyen d'arriver aux honneurs, ceux qui sont pauvres pensent augmenter par là leur avoir. » A la fin du siècle, le flamand Melléma dit en tête de son dictionnaire flamand-français : « La très noble et très parfaite langue françoise règne et s'use pour la plus commune, la plus facile, voir la plus accomplie de toutes les autres en la chrétienté .. Si nous en voulons juger sans passion, il nous faudra confesser que tous les Flamengs, avec leur seize provinces nommées le Pays bas, s'en servent, quasi comme les Valons et François mesmes, ès marchés, ès foires, ès cours, les paysans en assez grand nombre, les citoyens et les marchands pour la plus part, les gentils-hommes : brief les parlements et secrétaireseries, le clergé avec les estudiens. Quelqu'uns en Canarie, aucuns en Perse, et en Afrique, comme à Tripoli, Alger et Faiz, l'usurpent par ouy dire. Puis grande partie d'Alemagne, du pays de Levant, de Mascovie, de Pologne, d'Angleterre et d'Ecosse usent de ladite langue. Le mesme se fait en Italie en mainets endroicts, mesmement en Insubria, Piedmont et Lombardia, sans que je di de la Turquie et d'Egypte, comme à Caffa, à Pera, à Tripoli asiatique, à Aleppo et à Alcaire ou Alexandrie. »

III

PÉRIODE CLASSIQUE

« Pendant la période classique, où la civilisation française est, pour toute l'Europe, la *civilisation*, et où Paris est la capitale de l'intelligence, le prestige de la langue est aussi universellement établi. Grimarest, le biographe de Molière, n'exagère rien quand il dit : « La langue française est aujourd'hui de tous les pays et de toutes les cours étrangères » : et il ajoute sagement : « L'on ne saurait se donner trop de soins pour la perfectionner, de manière qu'elle soit toujours préférée, comme la plus propre pour s'exprimer naturellement. » Toutes les belles qualités qui distinguent la langue du grand siècle étaient si généralement reconnues qu'en 1784 une académie étrangère, celle de Berlin, mit au concours les trois questions suivantes : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? » Rivarol répondit à ces trois questions par son *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui gagna le prix. Il formulait ainsi sa thèse : « La

langue française est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociable, raisonnable, ce n'est plus la langue française. C'est la langue humaine. » En effet la langue française jouit aux XVII^e et XVIII^e siècles de l'universalité dont jouissait au moyen-âge le latin. « Elle l'a remplacé, dit M.A. Rambaud, comme langue de la diplomatie, des cours, de la philosophie, des sciences, de la société, au point que les aristocraties européennes en oublient leur langue nationale. Quelques-unes des belles œuvres des sages étrangers, comme la *Théodicée* de Leibnitz, beaucoup de mémoires scientifiques des académies de Prusse, d'Italie, de Russie, sont rédigés en français. La langue la plus familière à Frédéric II ce n'est pas l'allemand; à Catherine II, ce n'est pas le russe; au roi Stanislas Poniatowski, ce n'est pas le polonais; à Gustave III, ce n'est pas le suédois. Presque toutes les œuvres du roi de Prusse, ses poésies, sa correspondance politique et littéraire, ses dialogues, ses précieux mémoires sur son propre règne, sont rédigés en un français élégant et précis. C'est la langue que la jeunesse apprend dans les collèges de tous les pays, immédiatement après la langue maternelle et parfois de préférence aux langues classiques. Surtout elle est la langue de la raison, cette maîtresse des temps nouveaux, une sorte de langue sacrée pour les libéraux de tous les pays, comme l'arabe l'est encore pour tous les sectateurs du Koran. »

IV

PÉRIODE MODERNE

« Le prestige de la littérature française est, dans notre siècle, peut-être encore plus grand qu'au siècle précédent. Les grands maîtres modernes jouissent partout d'une réputation incontestée; ils sont lus, étudiés et appréciés, non seulement en Europe, mais dans toutes les cinq parties du monde, et leur influence sur les idées est incalculable. Quant à la langue elle-même, son emploi paraît un peu moins général qu'autrefois; nombre de ses langues nationales, qui ont pris conscience d'elles-mêmes au commencement de notre siècle, s'opposent énergiquement à l'invasion du français et à sa prépondérance; hors de l'Europe, l'anglais et l'espagnol font une rude concurrence au français comme langue universelle. Mais si le français n'est pas la langue internationale des relations scientifiques et commerciales, il soutient fièrement sa prédominance dans tous les autres domaines, malgré bien des attaques; il est encore, comme dirait Rivarol, « la langue humaine » et ce prestige est fondé sur des causes naturelles et profondes: « elle se présente, a dit un lettré du céleste Empire, comme une belle femme, toujours gracieuse et aimable,

qui, sans laisser voir que telle est sa prétention, sait qu'elle a droit au succès, parce qu'elle est souverainement charmante. »

§ 15

Œuvres de Rivarol

Le catalogue critique des œuvres de Rivarol a été dressé avec beaucoup de soin par M. Le Breton. Nous lui empruntons les éléments de cette liste, en y ajoutant quelques remarques nouvelles.

1^o *Mercur de France*.

De 1779 à 1782, quelques comptes-rendus de livres peuvent être attribués à Rivarol. Voici les plus certains :

25 février 1779 : *Théâtre* de M. Laus de Boissy.

25 septembre 1779 : *Essais historiques, littéraires et critiques sur l'art des accouchements, etc.*, par M. Sue le jeune.

Article amusant.

23 et 30 décembre 1780 : *Récréations dramatiques ou choix des principales tragédies du grand Corneille, auxquelles on s'est permis de faire des changements, etc., précédées de quatre tragédies de l'éditeur.*

L'une de ces tragédies nouvelles, *Les Comnènes*, est un plagiat d'*Irène*. L'auteur dit, en note : « Les deux productions n'ont de commun que le nom de quelques personnages. » Le critique répond : « Nous pensons comme lui. »

De la seconde tragédie, *Terentia*, il cite ce vers.

Il aime en vain ; que peut importer ?

Il importe,

et ajoute : « Que peut importer ? Il importe. » On ne s'attend pas à ces coups de force, à ces traits sublimes de dialogue. Mais ces ressources sont familières à l'auteur. »

Plus loin, sur un délayage d'un passage de *Britannicus* : « On ne peut pas se méprendre à cette imitation. Nous observons seulement que Racine a mis beaucoup moins de vers. Racine avait moins de fécondité. »

17 février 1781 : Sur une *Traduction en vers de l'Arioste*.

16 juin 1781 : *L'Architecture*, poème en trois chants, par M. Maillier.

14 juillet 1781 : *Le Nouveau Monde*, poème épique, par M. Le Suire.

2^o *Lettre de M. le président de ... à M. le comte de ... sur le Poème des jardins* (1782). *Œuvres complètes*, t. II.

3^o *Le Chou et le Navet*. A la suite d'une réimpression du précédent opuscule : *Lettre critique sur le Poème des Jardins*,

suivre du Chou et du Navet, par M. le comte de Barruel (1782). *Œ. C.*, t. III. *Plus Belles Pages*, p. 355.

4^o *Lettre à M. le Président de ... sur le Globe aérostatique, sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris* (1783).

C'est là qu'on trouve ce joli mot : « Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit. »

5^o *Dissertations sur l'Universalité de la Langue française, qui ont partagé le prix adjugé par l'Académie royale des sciences et belles-lettres le 3 juin 1784* (Berlin, Decker, Par ordre de l'Académie, 1784) — La seconde édition parut à Paris en 1785; la troisième à Hambourg en 1797. C'est ce dernier texte qui est donné dans *Œ. C.*, II, et dans *P. B. P.*, p. 1.

6^o *Dialogue entre Voltaire et Fontenelle*. La première édition est perdue. Reimprimé par Fayolle (*Mélanges littéraires*, 1816), et par P. Malassis (*Œuvres et Pamphlets de Rivarol*, 1877). *P. B. P.*, p. 38.

7^o *L'Enfer*, poème du Dante, traduction nouvelle (1785). *Œ. C.*, III.

8^o *Épître au Roi de Prusse* Ecrite en 1785, insérée, sans l'aveu de l'auteur, dans l'*Almanach des Muses*, 1786, *Œ. C.*, III.

9^o *Sur l'« Entree à l'Amitié », lue à l'Académie française par M. Davis*. Inséré dans le *Mercur de France* du 30 décembre 1786, *Spectateur du Nord* (1797), première partie de l'article, revue et corrigée; *Œ. C.*, II, l'article entier mais scindé en deux fragments.

10^o *Sur les Nouveaux Synonymes français de M. l'abbé Roubaud* (*Mercur de France*, 30 décembre 1786). *Œ. C.*, II.

11^o *Sur le Discours sur le droit romain destiné à être prononcé devant la faculté de droit d'Orléans*, par M^e Lambert (*Mercur de France*, 7 juillet 1787). *Œ. C.*, II.

12^o *Récit du Portier du sieur Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais* (1787). Grimm, *Correspondance*, juin 1787; *Œ. C.*, III.

L'exemplaire de la B. N. contient une clef manuscrite de ce petit pamphlet qui est une parodie du récit de Thémène.

13^o *Le Songe d'Athalie*, par M. G. R. J. M., de la R. E. Y. N., (1787). *Œ. C.*, II.

Cette parodie fut suivie de deux brochures : *Désaveu du sieur Grimod de la Reynière* et *Le Vrai désaveu de la parodie du songe d'Athalie et de son désaveu*. On les attribue généralement à Rivarol, mais elles contiennent bien de la grosse gâité à la Champeenetz.

14^o *Le Petit Almanach de nos grands hommes, année 1788* (1788). *Œ. C.*, V.; *P. B. P.*, p. 46.

15^e *Lettres à M. Necker* (1788). Deux brochures. *Œ. C.*, II *P. B. P.*, p. 237.

16^e *Journal politique national* (1789-1790). Trois séries. La 3^e (qui n'a que 8 nos, au lieu de 24) est très rare.

Presque chaque n^o contient, sous le titre de *Résumé*, un chapitre de l'histoire de la révolution, depuis les débats jusqu'à un peu après les journées d'octobre. Rivarol a jugé qu'à ce moment la royauté était finie. Ces résumés ont été réimprimés en 1797 sous le titre de *Tableau historique et politique des travaux de l'Assemblée, etc.* Berville les a donnés dans sa collection en les appelant faussement *Mémoires de Rivarol* (1824). Ils sont dans les *Œ. C.*, IV. Les *P. B. P.* en donnent plusieurs extraits, p. 129 et suiv. Le n^o 24 de la première série est intitulé *Lettre sur la capture de l'abbé Maury*. *P. B. P.* p. 175.

17^e *Actes des Apôtres* (1789-1792).

Malgré la tradition qui accole le nom de Rivarol à celui de ce journal, il n'y a presque pas collaboré. Il faut laisser la gloire de ce long et amusant pamphlet aux Peltier, Suleau, Mirabeau, Champcenetz, etc. On lui attribuera avec certitude : le n^o 1 tout entier ; les deux articles sur Robespierre (nos 5 et 7) ; *Explication d'une charade* (n^o 94) ; *Grande trahison de M. Dinocchau* (n^o 138) ; *Dialogue des morts* (n^o 163) ; *Lettre de M. Vilette à M. Riquet-à-l'Enchère* (n^o 181), et deux articles qui figurent également dans le *Journal politique national*. Nous reproduisons, pour la première fois, le *Dialogue des morts*, p. 193, les deux articles sur Robespierre, p. 187, *Explication d'une charade*, p. 190, et des fragments, p. 197.

18^e *Petit dictionnaire des grands hommes de la Révolution, par un Citoyen actif, ci-devant Rien* (1790). Nous en réimprimons, partiellement, pour la première fois, les meilleurs articles, p. 201.

19^e *Conseils donnés à S. M. Louis XVI, en 1791, par l'intermédiaire de M. de la Porte, etc. ; ouvrage inédit de M. le comte de Rivarol* (1820).

Ces Lettres et Mémoires avaient en grande partie été imprimés dans le Recueil des papiers trouvés dans l'armoire de fer (1793). Réédité par P. Malassis, *Ecrits et Pamphlets de Rivarol*. M. Le Breton a donné dans son *Rivarol* un mémoire inédit qui rentre dans cette série. Deux extraits dans les *P. B. P.*, p. 219.

20^e *Lettre à la noblesse française, etc.* (1792). Publiée par Peltier dans son *dernier tableau de Paris*. L'édition originale est perdue.

21^e *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût* (1792).

Entièrement perdu. M^{me} de Coigny disait de cet écrit : « C'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, plus drôle que le burlesque. »

22^o *De la vie publique, de la fuite et de la capture de M. de La Fayette* (1792). Œ. C., V.

23^o *Adresse du peuple belge à S. M. l'empereur* (1793).

Six pages de style noble, où il n'y a rien du génie de Rivarol.

24^o *Portrait du duc d'Orléans et de M^{me} de Genlis* (1793). Œ. C., V. ; P. B. P., p. 224.

25^o *De la littérature française en 1788, à l'occasion d'un ouvrage du feu M. de Florian*. Écrit en 1788. Publié en 1797 dans le *Spectateur du Nord* (t. 1^{er}). L'article, quoi que dise M. Le Breton, est signé ainsi : « Cet article est de M. le comte de Rivarol. » Œ. C., II, P. B. P., p. 119.

26^o *Lettre sur l'ouvrage de M^{me} de Staël intitulé : De l'influence des passions*. Publié dans le *Spectateur du Nord* (1797. t. 1^{er}) et signé : *Lucius Apuleius*. Œ. C., II. P. B. P. p. 103.

27^o *Traduction en prose et en vers de quelques fragments de l'Enéide*. Dans le *Spectateur du Nord*, avril 1797.

28^o *Discours préliminaire du nouveau dictionnaire de la langue française*; Hambourg, Fauche, 1797, in-4.

Réimprimé sous le titre de : *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de ses idées premières et fondamentales*; Paris, Pougens, 1800, in-4. Œ. C., I. Les P. B. P. en donnent plusieurs chapitres, pp. 408, 245 et suiv., 287, etc.

29^o *Prospectus d'un nouveau dictionnaire*. En titre du *Discours*, édition de 1797. D'après Cubières, il aurait paru séparément dès 1796. Œ. C., I. (Voir sur ce *Prospectus*, appendice n^o 6.)

30^o *De la philosophie moderne*, par Rivarol. *Seconde édition*. S. l. n. d. Probablement Hambourg, 1799. Accompagné d'une *Note de l'éditeur* qui est bien de Rivarol (voir p. 369). C'est une réimpression fragmentaire du *Discours*; elle se compose de la fin du chapitre des *Passions* et de celui de *La Religion*, moins les trois dernières pages. La *Préface* n'est que le morceau des *Passions* précédant le passage où commence la brochure. La note de la fin sur Condorcet et Robespierre est scindée en deux et légèrement modifiée. Une autre édition est datée de Paris, 1802.

31^o *De la Souveraineté du peuple* (1831).

Cet ouvrage, publié par Claude François, ne peut être attribué à Rivarol que pour le fonds. Il semble en effet rédigé par une main étrangère d'après une première rédaction.

32^o *De la Souveraineté, connaissance des vrais principes du Gouvernement des peuples*, par l'abbé Sabatier de Castres; Altona, 1805.

Cet ouvrage est un mélange de deux écrits inédits de Rivarol, *De la souveraineté du peuple* et *Théorie du corps politique*, amalgamés avec les idées peu originales de l'ancien associé de Rivarol au *Journal politique*. Il contient des pages admirables. Un critique, bien habitué aux idées et au style de Rivarol, en tire

rait des fragments précieux. Le tri, nous nous en sommes assuré, n'est pas impossible.

On lit, page 15, une note bien amusante :

« Dans letemps que cet écrivain logeait chez moi, à Versailles : vous avez, me disait-il, de l'esprit et beaucoup d'idées ; mais il vous manque le talent qui fait le génie, et c'est ma partie. Vous trouvez l'or en lingots ; laissez-moi faire : je le façonnerai en meubles, en bijoux et en monnaie. »

Rivarol a dit cela en effet. C'est un passage du *Discours préliminaire*. Voyez *P. B. P.*, p. 115.

31° *Pensées inédites* (1836). Rivarol avait laissé quatre *Carnets* de notes, réflexions, remarques sur toutes sortes de sujets : telle est la matière originale des *Pensées inédites* ; mais l'éditeur, Claude-François, a remanié le texte presque partout, afin d'obtenir un Rivarol sage et bien pensant. M. Le Breton, qui a eu les *Carnets* entre les mains, en a tiré d'authentiques citations ; on les trouvera réparties dans les quatre chapitres des *P. B. P.* où sont classés des fragments et pensées de Rivarol.

33° *Mémoire politique et philosophique sur la révolution des lettres*. Ce manuscrit, envoyé au roi de Prusse en 1785, n'a jamais été publié.

34° *Lettres*. Elles sont disséminées dans Cubières, La Platière, Alègre, Lescure, etc. M. Le Breton a retranscrit celles que M. de Lescure, qui les eut pour la première fois entre les mains, s'est amusé à couper en petits morceaux pour en truffer son diffus *Rivarol*. Les *P. B. P.* réunissent pour la première fois toutes les *Lettres* connues de Rivarol.

35° *Rivaroliana*. Les *mots* de Rivarol sont épars dans les écrits contemporains, les journaux, les mémoires, les biographies. Les *Œ. C., V.*, en ont recueilli un certain nombre.

Nous en donnons un choix très étendu et très augmenté par nos recherches personnelles, en distinguant ce qui semble émaner directement de Rivarol, et ce qui est anecdote. La distinction, parfois arbitraire, a du moins un mérite de clarté.

36° *Conversation de Rivarol*, notée par Chênédollé, publiée dans le *Chateaubriant et son groupe*, de Sainte-Beuve. Les papiers de Chênédollé en contiennent plusieurs autres ; on ne sait ce qu'ils sont devenus. *P. B. P.*, p. 370.

37° *Œuvres complètes*. Paris, 1808, 5 vol. in-8. Ce recueil, qui devrait plutôt s'appeler *Œuvres incomplètes*, contient en revanche des morceaux apocryphes. La notice qui les précède est insignifiante.

38° *Écrits et Pamphlets de Rivarol*, recueillis par A.-P. Malassis (1877). Les pièces rééditées dans cette brochure ont été signalées à leur date.

39° *Œuvres de Rivarol* (1857). Sous ce titre fallacieux furent

réunis par Delahays des fragment informes et minuscules de Rivarol : un vrai déchiage. On en a tiré un Rivarol encore plus haché : *Chamfort et Rivarol* (Dentu).

40° (*Œuvres choisies de Rivarol*, publiées par M. de Les cure (Collection Jouaust, maintenant Flammarion) ; 2 vol. Le tome II réédite les deux premières séries du *Journal Politique National*.

§ 16

Écrits apocryphes.

M. A. Le Breton a dressé la liste curieuse des écrits faussement attribués à Rivarol par divers éditeurs, Quérard, la Bibliothèque Nationale, le British Museum, etc. La voici :

- 1° *Dialogue entre le XIX^e et le XX^e siècle* (1780). *Œ. C.*, III.
- 2° *Réflexions sur une Question dramatique*. *Œ. C.*, II.
- 3° *Réponse de la couleuvre aux éloges que M^{me} de G... lui adresse*. *Œ. C.*, III.
- 4° *Petit Almanach des grandes femmes* (1789).
- 5° *Séance extraordinaire et secrète de l'Académie française, tenue le 30 mars 1789* (Voir Grimm, mars 1789).
- 6° *Mémoire sur la nature et la valeur de l'argent, par M. de Rivarol* (1789).
- 7° *Réponse à la réponse de M. de Champcenetz au sujet de l'ouvrage de M^{me} la B. de S...* (1789).
- 8° *Les Philippiques ou les crimes de Paris* (1789). L'auteur est Claude-François de Rivarol.
- 9° *La Galerie des Etats Généraux* (1789) et la *Galerie des dames françaises, par le même auteur* (1790).

Attribué à tout le monde, successivement ou en même temps : à Rivarol, Champcenetz, Luchet, Sénac de Meilhan, Mirabeau, Laclos, Chamfort, etc. S'il faut en croire l'ouvrage lui-même, les deux ouvrages seraient d'un seul et unique auteur. Le premier portrait celui de *Caëis*, débute ainsi : « Il nous a paru plaisant et utile peut-être de mêler à ces portraits celui du peintre de la galerie. » Suit un portrait qui n'est assurément ni Rivarol, ni de Rivarol. Il a d'ailleurs, quoiqu'en termes énigmatiques, désavoué l'ouvrage (*Journal politique national*, 1^{re} série, n° 46) : « Il a paru, ces jours derniers, une *Galerie des Etats-Généraux*. Il faut que l'ouvrage soit bien mal écrit, puisqu'on l'attribue à M. de Luchet, ou que M. de Mirabeau n'y soit pas peint au naturel, puisqu'on l'en a soupçonné l'auteur... » Ces *Galeries* sont-elles aussi médiocres que le dit M. Le Breton ? Nullement, et sauf Rivarol, qui a un style, tous les écrivains cités plus haut, et d'autres, y pourraient prétendre.

10° *Lettre au comte de Mirabeau sur son rapport à l'Assemblée nationale au nom du comité diplomatique, dans la séance du 25 août 1790, sur l'affaire d'Espagne* (1790).

Attribution suspecte, l'opuscule étant inconnu.

11° *Épître de Voltaire à Mlle Raucour* (1790).

12° *Essai sur la nécessité du mal, etc., par Soame Jenyens. Traduit de l'anglais, par M. de Rivarol* (1791).

13° *Réponse du baron de Grimm..., à la lettre de M. de Chassecœuf de Volney* (1792.)

14° *La Reine à la Conciergerie. Stances* (1793).

15° *Eloge de Minetta Raton, chat du pape (Benoit XIV) en son vivant, et premier soprano de ses petits concerts* (1795).

Papier rose.

16° *Histoire secrète de Coblenz dans la Révolution des Français, etc.; attribuée à M. de Rivarol* (1793).

17° *Lettre au libraire Maradan* (dans le *Magasin Encyclopédique*, 1798).

18° *Lettre au Spectateur sur Bonaparte* (dans le *Spectateur du Nord*, avril 1797).

19° *Lettres à l'abbé de Villefort et à Chênédollé* (dans les *Pensées inédites*).

Ces lettres ont été faites par Claude-François; il y inséra un passage sur l'Angleterre qui semble authentique (*P. B.P.* p. 339).

I. Le Breton a expliqué les mobiles de cette fraude innocente.

20° *Dictionnaire de la langue française* (1802). Rivarol n'y est pour rien. L'abbé Sabatier en avait annoncé un, où Rivarol aurait sans doute été pour quelque chose, puisqu'il avait olé ses papiers; il n'a pas paru.

§ 17

Bibliographie (1)

Culpice de la Platière, Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol (An X-1802).

Cubières-Palmézeaux, Fontenelle, Colardeau et Dorat, ouvrage suivi d'une Vie d'Antoine Rivarol (An XI-1803).

Rivarol (Mme de), Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol (1801).

Pampmartin, Notice sur Rivarol, lue dans la séance publique de l'Académie du Gard, le 16 janvier 1809 (2).

(1) Cette liste est bien loin d'épuiser la liste des ouvrages que nous avons consultés. Elle n'est qu'une indication. Le seul livre de M. Le Breton est indispensable pour étudier Rivarol.

(2) Cité par M. le Breton. N'existe, à notre connaissance, qu'à l'état

Dampmartin, *Relation de la mort de Rivarol* (dans M. DE LESCURE; — voir plus loin).

Dampmartin, *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'Émigration* (1825).

Rivarol (Claude-François de), *Œuvres littéraires* (1813).

La Porte (H. de), *Notice sur Rivarol* (1829).

Cousn d'Avallon (1), *Rivaroliana* (1812).

Tilly (Comte de), *Mémoires* (1828).

Sainte-Beuve, *Rivarol. Le Constitutionnel*, 1831, et *Causeries du Lundi*, tome V. Voir aussi la table des *Causeries*.

Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*; tome II.

Houssaye (Arsène), *Galerie du XVIII^e siècle; 1^{re} série: Les hommes d'esprit*.

Lefèvre-Deumier, *Célébrités d'autrefois* (1853).

Curnier (Léonce), *Rivarol, sa vie et ses œuvres* (1858).

Alègre, *Notices biographiques du Gard* (1880).

Lescure (M. de), *Rivarol et la société française pendant la révolution et l'émigration* (1882).

Le Breton (André), *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent, d'après des documents nouveaux* (1895).

de compte-rendu dans les *Notices des travaux de l'Académie du Gard*. (Voyez Lasteyrie, § *Gard*.)

(1) *Rivaroliana* contient l'un des deux seuls bons portraits de Rivarol; il est de Carmontelle. L'autre, de Wyrsh, a été reproduit par M. Le Breton. Les autres, *Œuvres complètes*, *Œuvres* (1857), *Œuvres choisies* (Lescure), sont absurdes. Nous reproduisons, en frontispice, le Carmontelle.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LITTÉRATURE

I. — DE L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE.....	1
II. — DIALOGUE ENTRE VOLTAIRE ET FONTENELLE.....	38
III. — LE PETIT ALMANACH DE NOS GRANDS HOMMES.....	46
Avis sur cette nouvelle édition.....	46
A M. de Cailhava de l'Estandoux.....	48
Post-scriptum.....	49
Préface.....	50
Le petit almanach de nos grands hommes.....	54
Supplément.....	93
Errata.....	99
Les aveux ou l'Arche de Noé.....	100
IV. — LETTRE SUR L'OUVRAGE DE M ^{me} DE STAEL INTITULÉ : DE L'INFLUENCE DES PASSIONS, ETC.....	103
V. — LE GÉNIE ET LE TALENT.....	109
VI. — FRAGMENTS ET PENSÉES LITTÉRAIRES.....	119
• Sur Florian.....	119
Sur le style.....	122
Des traductions.....	123
Notes.....	124

LIVRE II

POLITIQUE

I. — JOURNAL POLITIQUE NATIONAL.....	129
Les premières fautes.....	129
La Déclaration des Droits de l'Homme.....	144

Les journées d'octobre.....	151
Lettre sur la capture de M. l'abbé Maury à Péronde.....	171
Notes et Petits articles.....	181
II. — ACTES DES APOTRES.....	181
Sur Robespierre.....	181
Réponse de M. Robespierre à M ^{me} , qui l'avait relevé sur le mot <i>aristocrassique</i>	181
Explication d'une charade.....	191
Nouveaux Dialogues des morts.....	191
Notes et petits articles.....	191
III. — PETIT DICTIONNAIRE DES GRANDS HOMMES DE LA RÉVOLUTION.....	201
Epître dédicatoire.....	201
Préface.....	201
Petit Dictionnaire des grands hommes.....	201
Table de tous les grands hommes de la Révolution.....	211
IV. — FRAGMENTS ET PENSÉES POLITIQUES.....	211
Premier mémoire à M. de La Porte.....	211
Lettre à M. de la Porte.....	221
Portrait du duc d'Orléans et de M ^{me} de G.....	221
Généralités.....	221
Sur la Révolution.....	231

LIVRE III PHILOSOPHIE

I. — LETTRES A M. NECKER SUR SON LIVRE DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.....	231
II. — DISCOURS PRÉLIMINAIRE DU NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE.....	241
Du sentiment comme principe de tout dans l'homme et dans les animaux.....	241
Des animaux.....	251
De la philosophie moderne.....	271
III. — FRAGMENTS ET PENSÉES PHILOSOPHIQUES.....	281
Du bonheur.....	281
Le déiste théologien.....	281
La loi des proportions.....	291
Sur l'égalité.....	291
L'hypocrisie et le fanatisme.....	291

Dialogue entre un roi et un fondateur de religion	296
Notes.....	298

LIVRE IV

LETTRES

I. — A M. le chevalier de Cubières-Palmézeaux.....	311
II. — Au même.....	312
III. — Aux auteurs du <i>Journal de Paris</i>	312
IV. — A l'abbé Roman.....	313
V. — Aux auteurs du <i>Journal de Paris</i>	315
VI. — Au public.....	316
VII. — A. M. de Gaste, maire à Bollène.....	317
VIII. — A la marquise de Coigny.....	318
IX. — A David Cappadoce-Perreira.....	319
X. — Au même.....	320
XI. — Au même.....	321
XII. — Au même.....	322
XIII. — Au même.....	322
XIV. — Au même.....	323
XV. — Au même.....	324
XVI. — Au même.....	324
XVII. — Au même.....	325
XVIII. — Au même.....	326
XIX. — Au même.....	327
XX. — A M ^{me} Cromot de Fougy.....	328
XXI. — A son père.....	332
(Extrait d'une lettre du comte de Tilly à Rivarol.)	
XXII. — Au comte de Tilly.....	336
XXIII. — A M. de Gaste.....	337
XXIV. — A sa tante Françoise.....	339
XXV. — A M. Dalville.....	341
XXVI. — A un ami.....	342
XXVII. — A un ami.....	342
XXVIII. — Au marquis Détilly.....	343
XXIX. — A M. de Gaste.....	344
XXX. — A son père.....	345
XXXI. — A David Cappadoce-Perreira.....	346
XXXII. — A Manette.....	347
XXXIII. — A M. de Gaste.....	348

LIVRE V

RIVAROLIANA

I. — Notes, Réflexions, Epigrammes.....	351
II. — Anecdotes et bons mots.....	359
III. — Conversation de Rivarol.....	370

APPENDICE

Notice bibliographique.....	380
Notice littéraire.....	385
Opinion de Burke.....	394
Madame de Rivarol.....	394
Manette.....	396
Rivarol à Hambourg.....	397
Mort de Rivarol.....	399
Note du major Gualtieri.....	404
Extrait du Mercure de France.....	405
Champcenez.....	407
Conversation entre Rivarol, Chamfort, Champcenez et Tilly.....	409
Dialogue entre le comte de Lauraguais et l'abbé Sabatier de Castres.....	413
Pamphlets contre Rivarol.....	414
Universalité de la langue française.....	418
Œuvres de Rivarol.....	423
Ecrits apocryphes.....	428
Bibliographie.....	429

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt décembre mil neuf cent cinq

PAR

BLAIS ET ROY

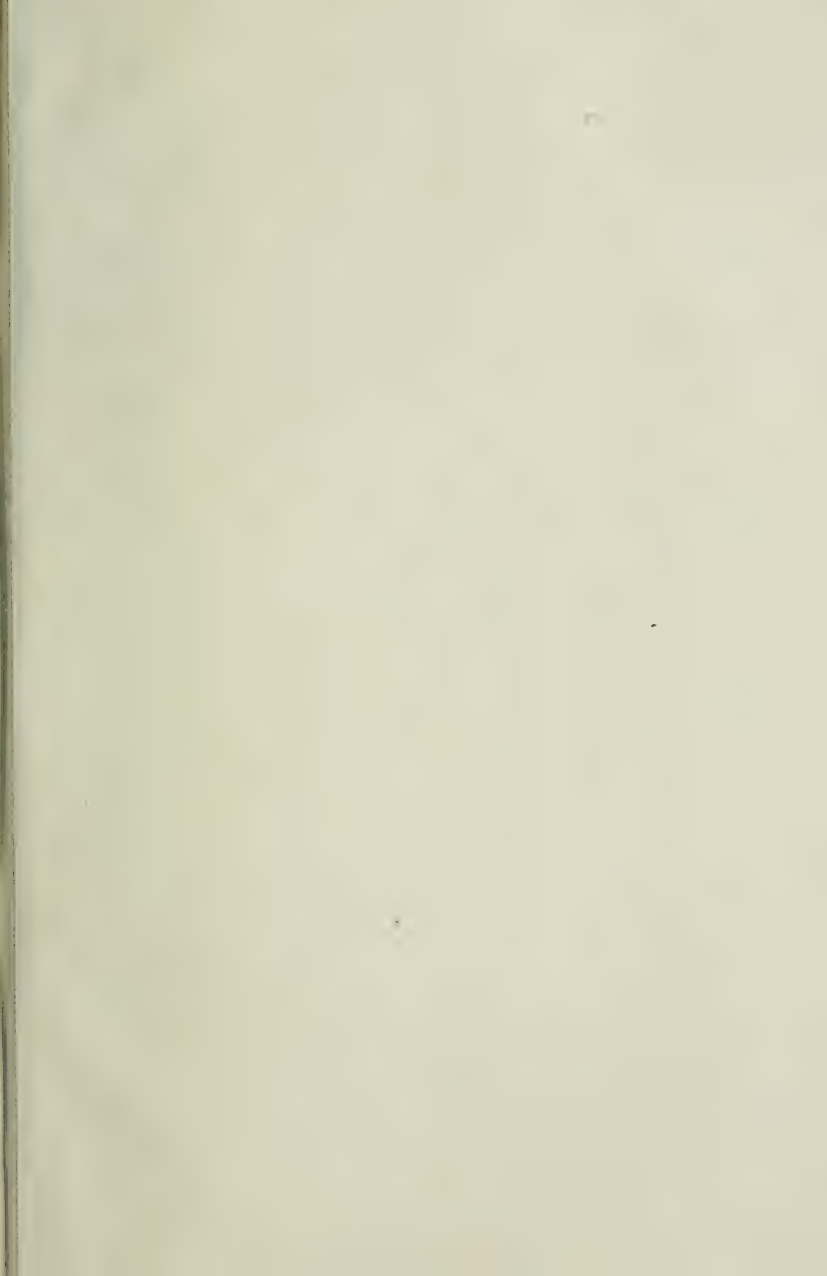
A POITIERS

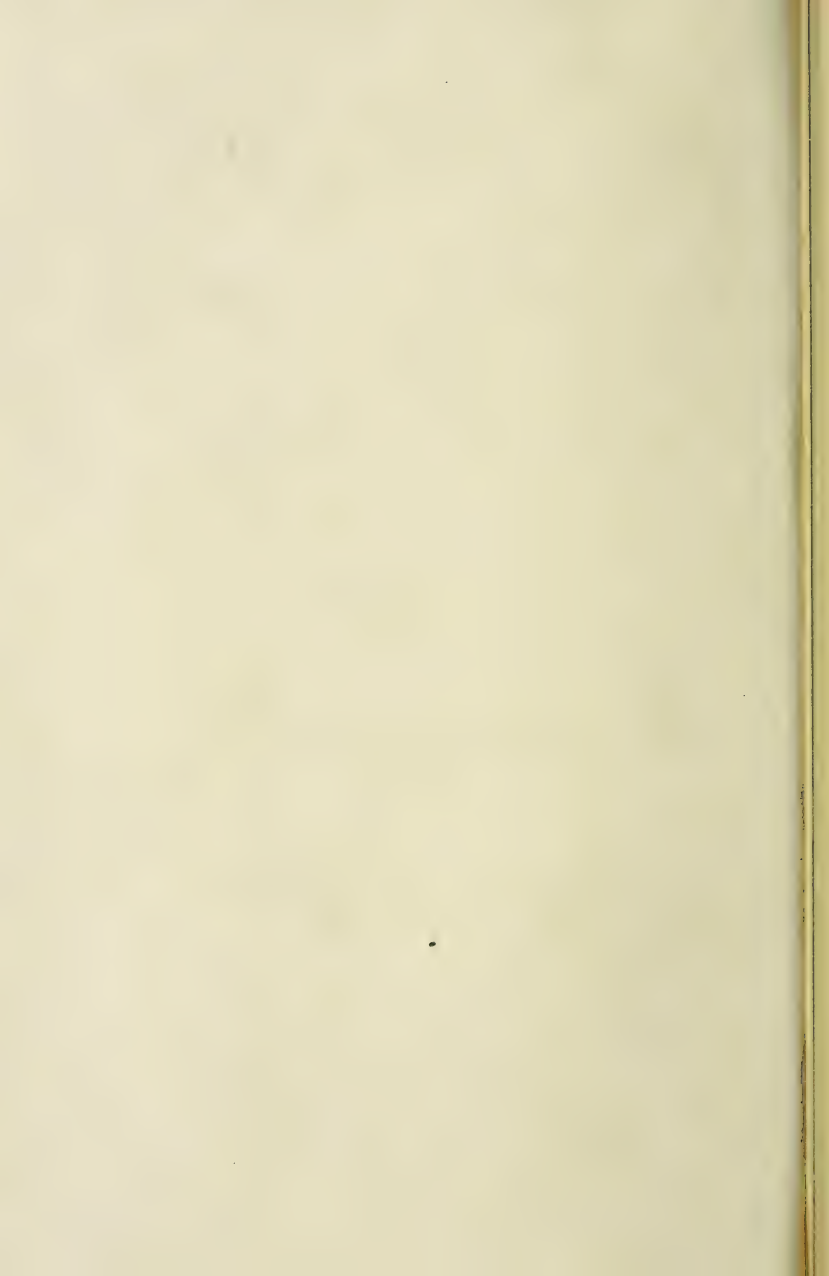
pour le

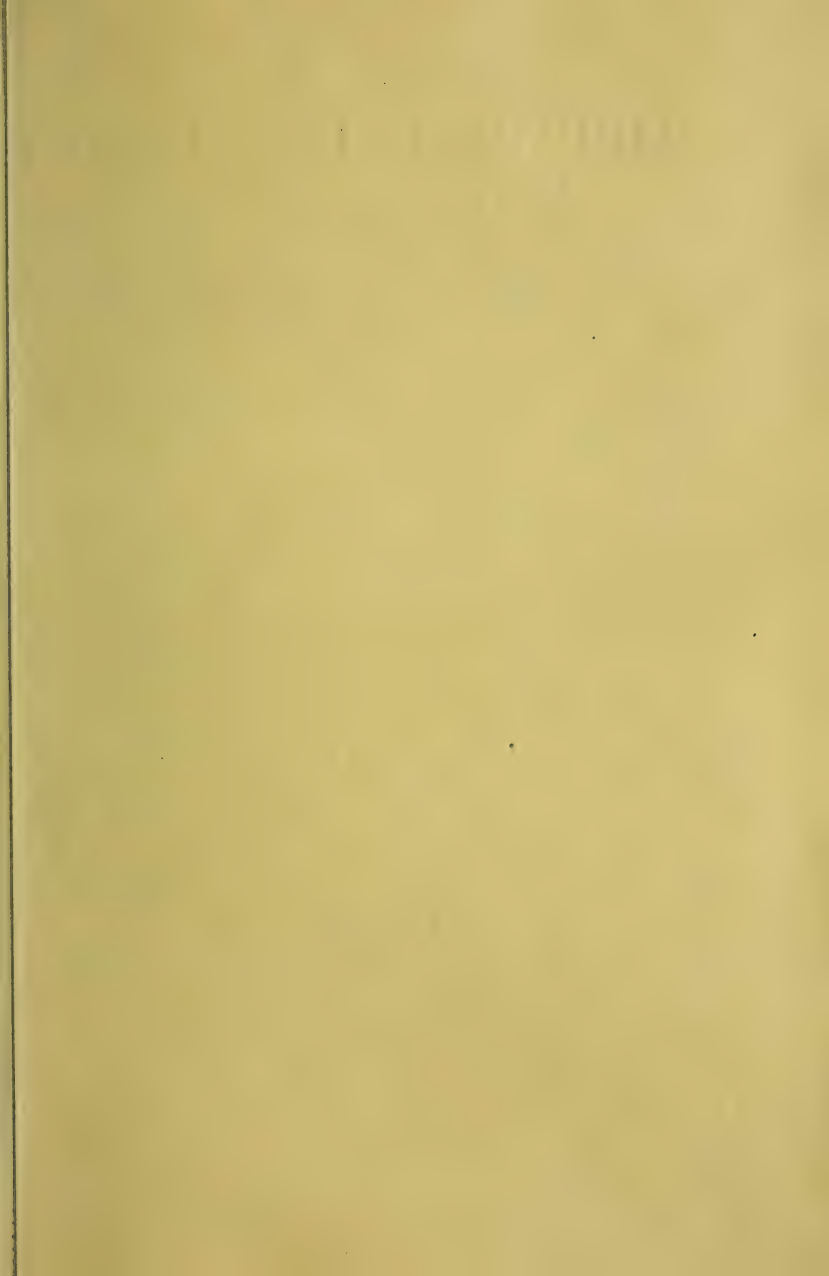
MERCURE

DE

FRANCE







MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Pierre Quillard.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Littérature dramatique : Georges Polti.

Histoire : Marce Collière, Edmond Barthélemy.

Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.

Science sociale : Henri Mazel.

Philosophie : Louis Weber.

Psychologie : Gaston Danville.

Sciences : Dr Albert Prieur.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.

Questions coloniales : Carl Siger.

Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.

Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.

Les Revues : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Les Théâtres : A. Ferdinand Herold.

Musique : Jean Marnold.

Art moderne : Charles Morice.

Art ancien : Tristan Leclère.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique du Midi : Paul Souchon.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.

Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.

Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.

Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.

Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : E. Séménoff.

Lettres polonaises : Michel Mutermilch.

Lettres néerlandaises : H. Messet.

Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.

Lettres hongroises : Zrinyi János.

Lettres tchèques : William Ritter.

La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.

Variétés : X...

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

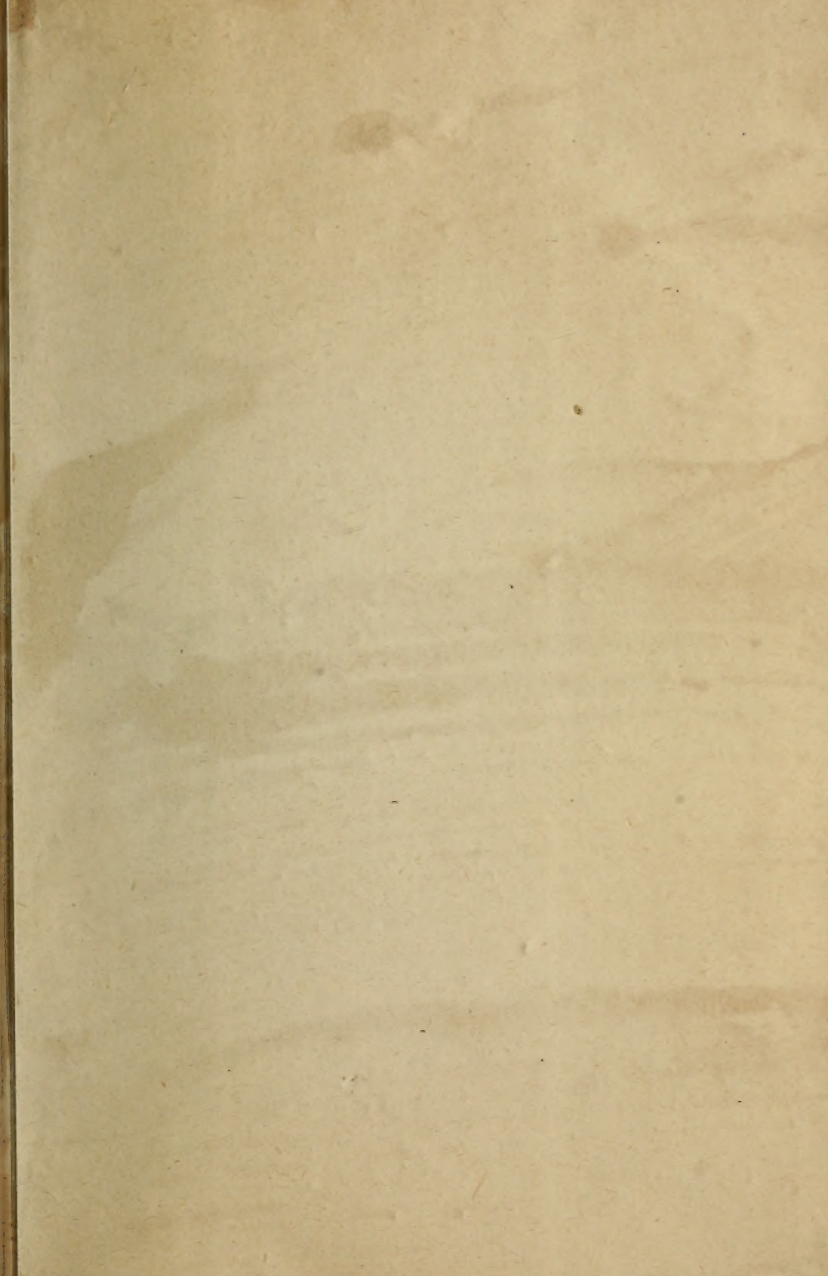
Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

Étranger

UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	10 »



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



002558004b

CE PQ 2027
•R35A6 1906
C00
ACC# 1366140

RIVAROL•

